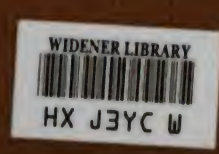


ANNALES

LITTÉRAIRES.

ANNALES LITTÉRAIRES

OU

CHOIX CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LITTÉRATURE

INSÉRÉS PAR M. DUSSAULT,

DANS LE JOURNAL DES DÉBATS, DEPUIS 1800 JUSQU'A 1817 INCLUSIVEMENT :

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

PAR L'AUTEUR DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR LOUIS XVII.

Ne sint ludibria ventis.

TOME QUATRIÈME.

DE L'IMPRIMERIE D'A. CLO.

A PARIS,

Chez { MARADAN, LIBRAIRE, RUE GUÉNÉGAUD, Nº. 9;
LENORMANT, LIBRAIRE, QUAI DE CONTI, Nº. 5.

M D CCC XVIII.

ANNALES LITTÉRAIRES.

1813—1817.

I.

Fables, par M. Arnault, membre de l'Académie française.

17 janvier 1813.

Pourquoi est-on toujours plus disposé à mettre en parallèle, avec La Fontaine, les auteurs qui composent des fables, qu'on ne l'est à rapprocher de Molière ceux qui composent des comédies? C'est, si je ne me trompe, que l'un des deux genres est plus borné que l'autre : l'apologue étant moins susceptible de variété que la comédie, Molière est moins présent à notre mémoire, et, en quelque sorte, à nos yeux, quand nous jugeons des comédies, que La Fontaine, quand nous jugeons des fables, quoique le premier se soit élevé aussi haut dans son art, que le second dans le sien : il semble que, tandis que plusieurs chemins s'ouvrent devant les talens qui aspirent à la gloire de la comédie, les écrivains, qui

prétendent à celle de l'apologue, ne puissent marcher que dans une seule route, où, nécessairement, ils rencontrent La Fontaine; espèce de fatalité véritablement fâcheuse, dont la critique doit d'autant moins abuser qu'il lui est plus facile de la faire valoir!

La révolution perpétuelle des mœurs, le changement des habitudes sociales. la mobilité des usages et des convenances, la diversité des ridicules, et le développement des caractères varient incessamment la palette de Thalie, et présentent successivement aux pinceaux des auteurs comiques, des couleurs, pour ainsi dire, toujours nouvelles : ces heureuses et fécondes ressources manquent à l'apologue, dont les moyens sont moins riches, moins abondans, plus resserrés dans les bornes de la perfection absolue : aussi voyons-nous que le temps n'a pas étendu ses droits sur les compositions de La Fontaine : rien ne les a fait vieillir, parce qu'elles sont l'expression parfaite de la morale, qui ne change point, tandis que les tableaux de Molière, double expression et de la morale qui ne sauroit changer, et des mœurs qui ne sont jamais fixes, n'ont pu, sous un de ces deux rapports, se préserver entièrement de la vieillesse; et, dans le progrès des âges, ont contracté un air de vétusté, qui ternit un peu leur éclat. Si La Fontaine composoit aujourd'hui ses apologues, il les feroit tels qu'il les a faits; si Molière écrivoit aujourd'hui ses comédies, combien ne les modifieroit-il pas? Il y a donc quelque chose de relatif dans la perfection, à laquelle atteignit ce grand peintre; et c'est par ce côté que ses successeurs échappent à une comparaison qui seroit accablante; plus heureux que les successeurs de La Fontaine, auxquels on ne peut jamais se dispenser d'opposer un mo-

dèle si absolument parfait, et si désespérant : de cela seul, qu'il a existé parmi nous un *fablier*, il s'ensuit forcément que le travail des *fabulistes* sera toujours un peu ingrat.

Le recueil que vient de publier M. Arnault est, sans contredit, un des plus piquans et des plus agréables qu'on nous ait donnés depuis La Fontaine : c'est même le seul qui ait véritablement un caractère, et ce mérite paroît avoir une double source : d'abord, l'auteur a inventé tous ses sujets, et n'a composé chacune de ses fables que d'après une vue, un rapport, qui avoit frappé son esprit dans l'observation de la nature et de la société; ensuite, il a été guidé dans l'investigation et dans la découverte de ses sujets, par l'instinct de ses propres affections, qui percent presque à chaque page de son recueil. M. Arnault ne semble point s'être dit : « Je me propose de faire des fables. » Mais ses premières fables sont venues sans doute au-devant de lui; et ses yeux, une fois ouverts sur cette multitude d'emblèmes inaperçus dont la nature et la société sont remplies, en ont rencontré partout; son oreille, accoutumée à ce langage secret que tout parle dans l'univers, en a recueilli tous les accens : c'est pour ainsi dire sous la dictée des choses mêmes qu'il a écrit; les dispositions de son ame n'ont pas été étrangères à ses inspirations, et il a quelquefois confié à l'apologue le soin de la soulager : il est impossible qu'un ouvrage conçu de cette manière, et conduit sur ce plan, manque au moins de physionomie et d'originalité; qualités singulièrement précieuses, et sans doute aujourd'hui les plus nécessaires de toutes, à quiconque s'exerce dans un genre auquel il est si difficile de donner maintenant quelque relief.

Mais peut-être l'apologue, en s'offrant dans un nouveau jour, a-t-il pris un peu trop sous le pinceau du nouveau fabuliste, la couleur de la satire; peut-être quelques-unes des fables de M. Arnault ont-elles trop la forme épigrammatique : celle-ci, par exemple, qui manque absolument d'action, et qui n'est qu'une jolie petite pièce de vers contre l'*égoïsme :*

Sans ami comme sans famille,
Ici bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes;
De soi seul emplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures;
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi, comme en prison,
Vieillir, de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

Ce morceau est bien tourné; cette description est légère et spirituelle; le trait de la fin est plein de grâce et de vivacité; mais, après tout, ce n'est point là une fable. L'apologue est essentiellement une petite scène, un petit drame, et il n'y a rien ici de dramatique; on peut faire le même reproche à la pièce suivante :

On nous raconte que Léda,
Par le diable autrefois tentée,
D'un amant à l'aile argentée,
Un beau matin s'accommoda :
Hélas! ces caprices insignes
Sont encore les jeux des amours,
Si ce n'est qu'on voit de nos jours,
Les dindons remplacer les cygnes.

L'épigramme, la boutade est fort bonne; mais cela ne peut pas s'appeler une fable. Cette critique, à laquelle je suis loin d'attacher trop d'importance, n'est applicable qu'à une très-petite partie du recueil, rempli d'ailleurs de véritables apologues fort bien conçus, et très-conformes aux règles du genre; il en est une autre que j'ai déjà indiquée, et dont l'application est plus générale : l'auteur semble n'avoir acheté l'avantage de l'originalité qui distingue ses fables, qu'aux dépens d'une certaine douceur, d'une certaine aménité, qui forme un des caractères les plus aimables de l'apologue, et qu'on regrette de ne pas trouver dans un certain nombre de ses compositions : cette physionomie nouvelle qu'il a su donner à la fable, a parfois quelque chose de passionné, de brusque et même de violent; quelquefois le ton du nouveau moraliste paroît âpre; et l'apologue, dans ce recueil, s'étonne souvent de cacher sous son voile innocent les armes sanglantes de la satire. Ici, les citations ne me manqueroient pas, si je croyois devoir alléguer des preuves; mais j'aime mieux indiquer comme un modèle de la grâce et de l'enjouement, de la plaisanterie inoffensive et gaie, que j'aurois voulu rencontrer partout dans les fables de M. Arnault, celle qui a pour titre *le Secret de Polichinelle :* elle est malheureusement trop étendue pour que je puisse la transcrire dans ce journal; mais elle ne paroîtra longue à aucun lecteur : c'est, à l'exception d'un ou deux traits, un petit chef-d'œuvre d'un goût exquis; plusieurs autres me semblent aussi composées dans cette juste mesure, où la malice de l'épigramme et la causticité de la satire ont besoin d'être renfermées, pour ne pas altérer et corrompre la douce naïveté de l'apologue. Heureux les

écrivains qui fournissent eux-mêmes à la critique les exemples des perfections dont ils s'écartent quelquefois!

Presque tous les sujets de M. Arnault sont ingénieux et saillans. Je ne reprendrois que celui de *la Pièce de Bœuf*, à laquelle l'auteur compare *la Louange :* cette comparaison ne me paroît ni gracieuse, ni naturelle; peut-être aussi quelques censeurs plus sévères voudroient-ils effacer la fable intitulée : *le Chien et les Puces*, et qui commence ainsi :

A-t-on des puces, mes amis?
Il faut songer à s'en défaire, etc.

Peut-être s'appuieroient-ils sur ce vers de Boileau :

Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

Quoi qu'il en soit, la diction de M. Arnault est pleine de noblesse, de vigueur et d'harmonie, toutes les fois que le sujet l'exige : il me semble que ces qualités auxquelles on reconnoît le véritable poëte, sont poussées très-loin dans ce début de la fable qui a pour titre *le Fleuve :*

Un grand fleuve parcourt le monde :
Tantôt lent, il serpente entre des prés fleuris,
Les embellit et les féconde ;
Tantôt rapide, il s'enfle, il se courrouce, il gronde,
Roulant, précipitant, au milieu des débris,
Son eau turbulente et profonde:
A travers les cités, les guérets, les déserts,
Il va distribuant à mesure inégale,
Aux avides humains, dont ses bords sont couverts,
Les trésors de son urne avare et libérale;
Ainsi, tandis que l'un, dans son repos,
Bénit la main de la nature,
Qui, dans son héritage, a fait passer leurs flots,
Ou les lui donne pour ceinture;
L'autre maudit le sol, dont les flancs déchirés
Reproduisent sans cesse et le roc et la pierre;

Indestructible digue, éternelle barrière,
Assise entre le fleuve, et ses champs altérés,

Peu d'écrivains, je crois, font aujourd'hui des vers aussi énergiques et aussi sonores que ceux qu'on vient de lire. Nous comptons peu de pièces où la période poétique soit maniée avec plus d'adresse et de bonheur : les connoisseurs observeront avec quel art les césures et les repos sont ménagés, distribués, variés dans cette tirade, qu'on peut regarder comme un morceau d'étude fait de main de maître; bientôt l'auteur change de ton avec beaucoup de souplesse et de goût; et, passant du noble au familier, termine ainsi une des plus agréables fables de son recueil :

Mais le plaisant de cette histoire,
C'est de voir certain compagnon
Plongé dans l'eau jusqu'au menton :
Plus il a bu, plus il veut boire;
Insatiable, et, dans son bain,
Cent fois moins heureux et moins sage,
Qu'un homme qui, tout près, sans désir, sans dédain,
Regardant l'eau couler, n'en prend pour son usage
Que ce qui peut tenir dans le creux de sa main.
Homme rare sur ma parole!
Avec moi vous en conviendrez,
Mes bons amis, quand vous saurez
Que notre fleuve est le PACTOLE.

Il y a, en général, une grande flexibilité dans le style de ces fables, qui étincellent de traits, et l'auteur, aux différens genres de mérite que j'ai déjà fait remarquer dans sa manière, joint cette correction soutenue, et cette pureté suivie, qui sont les fruits de l'attention et du travail : il y auroit de l'affectation à relever, dans son ouvrage, quelques-unes de ces inadvertances qui échappent toujours aux plumes même les plus exercées et les plus soigneuses; cependant, comme il est académicien,

ce titre lui vaudra de ma part une petite chicane : je suis fâché qu'il se serve, dans la prose de sa préface, et dans les vers de ses fables, des mots *pérorer*, *péroreur*, qui ont bien quelque cours dans la conversation, mais qui ne sont point admis dans la langue écrite : on doit, quand il s'agit de la pureté du langage, exiger plus d'un membre de l'Académie française, que de tout autre.

J'aurois pu comparer ce recueil à d'autres ouvrages de la même espèce; et si j'ai cru devoir m'abstenir de ces comparaisons, ce n'est point aux rivaux du nouveau fabuliste à s'en plaindre, du moins à ceux que je connois : car il en est dont je n'ai point lu les fables, et M. Ginguené est de ce nombre.

Je ne sais si dans cet extrait j'ai mis le lecteur à portée de se former une idée juste et complète des apologues de M. Arnault; mais voici en résumé ce que j'en pense : ils sont écrits supérieurement; ils ont un sel de nouveauté qui pique et réveille le goût qu'affadit la plupart des autres apologues; ils sont pleins d'originalité, de légèreté, d'esprit; un peu acrimonieux en quelques endroits, un peu durs dans leurs vivacités satiriques: mais la satire et l'épigramme sont de puissans véhicules : ces fables seront beaucoup lues; et l'auteur me paroît avoir employé le meilleur et le plus sûr moyen de nous rappeler vers un genre toujours cultivé depuis La Fontaine, par un certain nombre d'écrivains plus ou moins dignes d'estime, mais toujours dédaigné, et même en quelque sorte rebuté par la plupart des lecteurs : M. Arnault est, à la fois, un poëte de beaucoup de mérite, et un homme de beaucoup d'esprit; c'est un des écrivains dont le talent et le caractère font, aujourd'hui, le plus d'honneur à notre littérature.

II.

Théâtre de M. Picard, membre de l'Institut.

§. Ier.

29 janvier.

Quand un auteur dramatique publie le recueil de ses Œuvres, il semble fixer le terme de sa carrière, et demander qu'on lui marque son rang. Quoique M. Picard soit jeune encore, sa course a été longue, parce que son talent a été précoce; et peut-être toutes les ressources de ce talent sont-elles épuisées aujourd'hui; peut être les ouvrages que présente ce recueil sont-ils les seuls titres que l'auteur veuille et puisse acquérir, en dépit de la vigueur de l'âge et malgré les avantages attachés à la maturité. Quoi qu'il en soit, et en supposant que M. Picard n'ait pas trop tôt désespéré de ses moyens, en supposant que le repos auquel il paroît se condamner doive être entièrement stérile, la fécondité qu'il a déployée pendant un espace de vingt ans, semble avoir acquitté d'avance les dettes de l'avenir, en même temps qu'elle a si richement défrayé le passé : elle forme un des traits principaux et même le premier caractère du talent de cet écrivain, dont le recueil offre trente-trois pièces, et ne renferme pas tout ce qu'il a composé pour la scène; elle fut telle qu'elle ne put, en quelque sorte, se contenir dans les bornes communes, et qu'elle eut besoin d'un théâtre qui, lui-même, eut besoin d'elle; elle devint une condition nécessaire et impérieuse, après n'avoir été d'abord qu'une libre et

heureuse faculté; elle suppléa par l'abondance à la perfection, et c'est en elle que l'on trouve la cause forcée, comme l'excuse plus ou moins légitime de la plupart des défauts que l'on peut reprocher aux nombreuses compositions d'un auteur, dont les travaux faciles et rapides, et plus semblables aux saillies de la vivacité qu'aux méditations de l'art, ont maintenu, dans les temps même les moins gais, les droits de la gaîté française.

Cette gaîté franche et vraie, ce don de la nature, que l'étude peut contrefaire, et qu'elle ne sauroit imiter; cette précieuse disposition de l'esprit, qui n'admet aucune affectation, et qui repousse tout effort; cette qualité, un des élémens les plus essentiels du talent comique, se montre et respire partout dans les ouvrages de M. Picard : elle en est pour ainsi dire l'ame; elle est le premier stimulant de cette verve féconde qui, pendant si long-temps, s'est épanchée, pour les plaisirs du public, avec une richesse si remarquable. D'autres talens, contemporains de M. Picard, l'ont emporté sur lui par d'autres avantages : d'autres ont eu, ou plus de profondeur, ou plus de noblesse, ou plus de finesse, nul n'a été plus véritablement gai; et, comme la gaîté véritable ne sauroit être le fruit d'aucune combinaison, d'aucun calcul, nul n'a été plus naturel. Sous ce rapport, ses productions se rapprochent plus de la vieille et bonne comédie que la plupart de celles qui leur ont disputé, de nos jours, les suffrages du public; elles ont même je ne sais quelle physionomie un peu antique : elles ne se ressentent ni du goût de notre temps, ni du ton du jour; ce sont des tableaux, dont quelques-uns représentent bien ce qui s'est passé sous nos yeux, mais où

l'on ne retrouve point la manière de l'école moderne. Content de faire éclater ce rire franc qu'ambitionnoient surtout nos anciens comiques, et que leurs successeurs ont paru trop dédaigner, M. Picard n'a point prétendu à cette espèce de délicatesse qui dégénère trop facilement en froideur et en afféterie, et qui d'ailleurs n'entroit pas du tout dans le caractère de son talent et dans son tour d'esprit : sa muse légère et folâtre, toujours guidée par son instinct naturel, ne se pique ni de métaphysique, ni d'analyse, ni de jargon, ni de sensibilité : elle s'affranchit des caprices de la mode, et développe, dans sa liberté, des grâces très-supérieures, suivant moi, à tous les artifices et à tous les prestiges de la coquetterie.

Une vive et intarissable gaîté, un naturel d'autant plus digne d'éloges, qu'il est devenu plus rare, une fécondité peu commune, telles sont donc les qualités qui frappent d'abord dans l'examen des ouvrages de M. Picard, et qui ont été pour nous les sources de tant de jouissances, qu'elles ne permettent pas à la critique de relever les défauts de ces mêmes ouvrages, avec une rigueur qui pourroit ressembler à l'ingratitude : ces défauts paroissent tenir, en partie, aux circonstances dans lesquelles l'auteur a écrit : il fut le poëte comique de son temps, ainsi que M. Collin-d'Harleville, par exemple, le fut du sien ; et, sans vouloir établir ici une comparaison entre des talens dont les physionomies sont si différentes, on peut dire que M. Collin-d'Harleville fut le poëte comique des dernières années de l'ancienne monarchie, et M. Picard celui de l'époque suivante : l'un en essayant de peindre des caractères, n'a pour ainsi dire tracé que des figures de fantaisie, parce qu'une so-

ciété usée n'offroit à son pinceau que des figures de cette espèce; l'autre n'a pu esquisser que quelques traits incertains, parce que le chaos d'une révolution, où la société cherchoit à se recomposer, ne présentoit que des formes vagues et indéterminées : le premier dont l'ame douce et le coloris aimable sembloient avoir quelque rapport avec cet affoiblissement de l'énergie sociale, qui marqua les temps où il composa ses principales pièces, flatta la mollesse des mœurs bien plus qu'il ne prétendit la signaler et la corriger; le second, avec un ton plus à la portée des classes communes, et plus populaire, ne tenta pas même d'exprimer des mœurs qui n'avoient plus que l'empreinte de la licence la plus grossière, et se réduisit à réveiller l'ancienne gaîté nationale par le spectacle de quelques situations comiques puisées dans nos vieux souvenirs, plutôt que dans les ridicules du moment : le temps de M. Collin étoit une de ces époques de la civilisation où la politesse supplée à tout et couvre tout; celui de M. Picard fut un de ces intervalles, et, pour ainsi dire, un de ces interrègnes de la morale publique, où les supplémens eux-mêmes n'existent plus, et pendant lesquels la corruption ne prend plus le soin de se voiler et de s'embellir : il y avoit du moins des rangs distincts, des états fixes, des usages et des habitudes, lorsque M. Collin régna sur la scène; tous les rangs étoient confondus, tous les états étoient mêlés, tous les genres de convenances étoient renversés; les habitudes et les usages, qui modifient les caractères et les mœurs, avoient cédé au torrent des destructions et des innovations, lorsque M. Picard entra dans la carrière dramatique. M. Collin vit briller les derniers momens de ce qu'on appeloit la *bonne compagnie*, et ses ouvrages en ont réfléchi quel-

ques teintes; cette fleur délicate de la civilisation perfectionnée étoit flétrie, et paroissoit même coupée jusque dans sa racine, quand M. Picard s'empara du théâtre : aussi les compositions de cet écrivain, si recommandable par le naturel, manquent-elles d'un certain vernis qui adoucit et corrige les traits de la naïveté, sans les altérer. M. Collin fut, si l'on veut, l'*Albane* de la comédie; M. Picard en est un peu le *Téniers :* il n'a point du tout les grâces de la délicatesse, de la finesse, du bon ton; il a toutes celles de la gaîté franche, et quelques-uns des défauts qui parfois les accompagnent : il n'étoit point nécessaire qu'il vécût à Paris pour composer ses pièces; mais, quand il les fit, tout étoit province, et Paris lui-même avoit disparu dans la confusion générale.

Tous les temps, tous les siècles, toutes les périodes de la civilisation ne sont pas également favorables aux combinaisons de l'art dramatique : les Romains n'eurent jamais ni tragédie ni comédie qui leur fût propre; la tragédie, chez les peuples modernes, n'est presque point nationale; elle ne peint guère que les Romains et les Grecs; la comédie cessa presque d'exister chez nous après Molière et Regnard; elle ne jeta plus que quelques lueurs fugitives, et s'éteignit presque entièrement dans les lugubres ténèbres du drame. Ce qu'on désigne par le nom de comédie *musquée* est un genre pire que le drame même, plus faux encore, plus fantastique et plus équivoque. La haine des convenances sociales qui, vers la fin de l'ancienne monarchie, animoit un certain nombre d'esprits turbulens, inspira seule le génie vigoureux, mais dur et sauvage de M. Fabre-d'Eglantine; une molle indulgence conduisit les doux pinceaux de M. Collin-d'Harleville, et lui suggéra d'aimables rêveries,

plutôt que des pensées justes et profondes; M. Andrieux, écrivain plein de goût et d'esprit, à qui nous devons une comédie charmante, et quelques pièces de vers très-piquantes et très-agréables, promit un poëte comique, et sa promesse parut s'éclipser et se perdre dans des circonstances où l'art même devoit s'absorber : M. Picard trouva, dans son propre fonds, des ressources contre des circonstances si fatales, et quelques-uns des traits répandus dans les nombreux ouvrages, échappés à sa verve abondante, font regretter qu'il ne soit pas venu quelques années plus tard, et que son talent se soit épuisé dans un temps qui ne lui permit point de s'élever à toute sa hauteur, ou du moins ait contracté des habitudes qui peuvent en contrarier aujourd'hui les développemens ultérieurs. En effet, il me semble que l'époque actuelle ramène nécessairement le règne de la vraie comédie, de celle qui ne se borne pas à la représentation de quelques hasards plus ou moins plaisans de la vie humaine, et qui ne met point l'accessoire à la place du principal, en subordonnant les caractères et les mœurs au jeu des situations, dont le but doit être de les faire ressortir; mais qui peint les mœurs et les caractères, ceux-ci comme l'expression des physionomies individuelles et particulières, celles-là comme l'image du caractère public. La société renaît : de nouvelles institutions, de nouvelles classifications, des formes et des habitudes nouvelles offrent, si je ne me trompe, au poëte comique, des couleurs tout-à-fait neuves, ou, pour le moins, quelques nuances inconnues jusqu'ici, qui peuvent rajeunir sa palette; et l'art doit se retremper dans ce renouvellement de l'ordre social, et dans cette seconde création du monde français. Molière écri-

vit lors de la naissance de la politesse, qu'avoient retardée cent cinquante ans de guerres civiles; la civilisation fut interrompue moins long-temps par nos derniers troubles; mais, en reprenant son cours, elle s'est ouvert une route nouvelle; et déjà un écrivain du plus rare talent, et qui paroît appelé à devenir le poëte comique des commencemens de ce siècle, M. Etienne, hardi sans licence et sage sans foiblesse, également éloigné du cynisme de Beaumarchais et de la mollesse de Collin, a saisi quelques-uns des points de vue nouveaux et piquans, que présentent la renaissance et les changemens de la société : espérons que ce spectacle ranimera la verve de M. Picard lui-même, et plaisons-nous à croire que, si précédemment les circonstances lui ont manqué, il ne voudra pas maintenant manquer aux circonstances. Il ne faut pas prendre les talens au mot, quand ils semblent décidés à quitter la carrière.

Je poursuivrois ici le dénombrement des imperfections que l'on peut remarquer en général dans ses compositions, s'il ne s'en accusoit lui-même dans ses préfaces, avec une franchise et une naïveté extrêmement originales, et très-aimables. Cette espèce de confession et le ton de sincérité dont elle est faite, ne sont pas trop de notre temps; mais ils achèvent de désarmer la critique déjà fléchie par le nom de l'auteur, par les grâces de son talent et la multitude de ses succès. Cette suite d'aveux, mêlés de quelques apologies et même de quelques louanges que M. Picard se donne à lui-même, forme, sans trop le paroître, un petit cours d'art dramatique très-curieux et très-intéressant, où l'instruction semble n'être qu'une effusion de la bonhomie, et dans lequel des vues quelquefois très-fines et des réflexions quelquefois

très-profondes, se cachent sous un air de simplicité ingénue, qui prouve que l'auteur a acquis sans effort une grande expérience, comme il a composé sans peine un grand nombre de pièces. Il a même, parfois, des étonnemens très-naïfs : c'est ainsi qu'il paroît encore surpris d'avoir trouvé, dans un passage de la Bible, l'idée fondamentale de son *Lendemain de fortune*, et dans une phrase de saint Jérôme, le sujet de son *Alcade de Molorido;* ce qui pourtant n'a rien de fort surprenant, puisque la comédie fait son profit de tout ce qui lui présente quelque trait caractéristique de la vie humaine. M. Picard nous apprend qu'il avoit conçu le dessein de l'embrasser tout entière dans trois comédies successives, d'après le passage d'Horace, sur les trois âges de l'homme; mais ce projet s'est réduit à la composition du *Mari ambitieux*; et, à cette occasion, M. Picard convient lui-même que presque tous ses projets avortent dans l'exécution : « Je suis forcé, dit-il, d'en faire « l'aveu ; je suis presque toujours bien inspiré dans le « choix de mes sujets; mais, trop souvent, je ne pro- « duis qu'une esquisse au lieu d'un tableau. » Et, en effet, je le dis avec le même regret qui se fait sentir dans ce peu de mots de M. Picard, c'est là sans doute le défaut capital de la plupart de ses pièces, celui qui frappe le plus généralement et le plus désagréablement, parce que toutes les imaginations, même les plus bornées, conçoivent une attente sur la foi d'une annonce, sur la promesse d'un titre, et sont nécessairement affligées quand cette attente n'est pas remplie, quand elles ne rencontrent que l'image de l'impuissance, où elles croyoient jouir de toutes les ressources du talent. Quelque facilité naturelle qu'ait un auteur, s'il ne mé-

dite pas beaucoup ses idées, s'il s'est fait une habitude de la précipitation, ou s'il s'est placé dans une telle position que la précipitation soit devenue pour lui une loi, une nécessité, il est impossible qu'il n'y ait pas toujours dans ses ouvrages quelque chose d'incomplet qui peut faire croire, à la longue, qu'il y a aussi quelque chose d'incomplet dans son talent même. Je suis persuadé que cet amour démesuré de son art, que cette conscience de la richesse de ses moyens, qui ont porté M. Picard à se créer un théâtre qu'il se sentoit capable de soutenir, l'ont fait tomber au-dessous de lui-même, et que l'excès de son zèle a nui au développement de ses facultés : M. Picard eût fait plus, s'il eût fait moins.

Il s'est banni lui-même, en quelque sorte, du domaine de la haute comédie; et quand il a montré quelque désir d'y rentrer, on n'a toujours été que trop disposé à l'y traiter comme un étranger et comme un exilé volontaire : il paroissoit en avoir perdu les habitudes et oublié les convenances, comme on perd et comme on oublie dans la province celles de la capitale : il s'étoit en effet constitué, pour ainsi dire, auteur de province, au sein même de Paris, en proportionnant son talent à son théâtre, et non pas son théâtre à son talent. Sa réputation s'éleva toutefois pendant quelque temps, non-seulement au-dessus du rang qu'il sembloit s'être assigné, mais au-dessus de son mérite même; et bientôt, par une espèce de réaction, elle est descendue trop bas : on craignit de mettre auprès de Dancourt, celui qu'on avoit mis au niveau de Molière. La publication du recueil de ses ouvrages doit servir à fixer l'opinion : peut-être trouvera-t-elle que, dans les variations qu'a éprouvées la renommée de M. Picard, on n'a tan-

tôt pensé qu'à son talent, et tantôt qu'à ses productions. Quoi qu'il en soit, par un rapprochement qui sûrement n'a rien de calculé, les éditeurs des œuvres de cet écrivain publient en même temps une très-belle édition stéréotype des *Œuvres de Molière* : ils n'ont pas voulu, sans doute, provoquer une comparaison.

§. II.

15 février.

Les préfaces de M. Picard fourniroient seules la matière de dix articles, tant elles renferment de germes d'idées relatives à la comédie en général, et au talent de l'auteur en particulier; tant elles présentent d'observations plus ou moins piquantes et de vues dignes de fixer l'attention! Mais il faut se borner; tantôt on y apprend à combien de réclamations, dont on ne se doute pas, un auteur comique est exposé: tantôt on y reconnoît que pour bien juger du talent d'un auteur de comédies, il ne faut pas séparer ce talent des circonstances dans lesquelles il s'est trouvé placé, de l'état des mœurs au milieu desquelles il s'est produit. Ici M. Picard, en révélant les secrets de ses inspirations, en marquant avec franchise ses propres défauts, en indiquant, avec la même naïveté, ce qu'il croit digne d'éloge dans ses compositions, trace une espèce de poétique d'autant plus instructive, que c'est l'expérience même qui en dicte les leçons; là, une foule de détails, de rapprochemens, d'anecdotes, de confidences, de récits de toute espèce, éclairent le lecteur, ou le font penser: les préfaces de M. Picard sont elles-mêmes d'excellentes comédies, si l'on peut rapporter à la comédie tout ce qui

peint, dans un style sans prétention, les mœurs et le cœur humain, tout ce qui représente bien le jeu intérieur des pensées et les mouvemens secrets de l'esprit de l'homme : elles ajoutent, ce me semble, beaucoup de prix à ce recueil, d'ailleurs si intéressant.

Dans mon premier article, je crois avoir fait sentir qu'une des principales imperfections reprochées au talent de M. Picard doit être, en partie, rejetée sur la situation même de la société à l'époque où cet écrivain a composé ses ouvrages : ce fut, comme il nous le dit lui-même dans la préface des *Trois Maris*, après la représentation de cette pièce, donnée en 1800, que l'on commença à lui reprocher *de choisir tous ses personnages parmi les bourgeois*; et il s'écrie, suivant moi, avec beaucoup de raison : « Je demanderai d'abord où « étoit la haute société, lorsque je donnai *les Trois Ma-« ris!* » En effet, elle n'existoit plus; et c'est précisément parce que tous les vrais rapports de la société étoient en général bouleversés à cette époque; c'est parce qu'il n'y avoit plus véritablement de société, que M. Picard eut tort, à mon avis, d'essayer quelques sujets qui supposoient l'existence d'un certain état de civilisation, dont toutes les traces sembloient être effacées : par exemple, pourquoi fit-il une *Entrée dans le Monde* dans un temps où ce qu'on appelle *le monde* n'étoit plus qu'un souvenir? « Ayant des vices à pein-« dre plutôt que des ridicules, dit-il dans la préface de « cette pièce, je ne suis comique que par intervalles. » Cela pouvoit-il être autrement? Quel étoit *le monde* alors? Le voici tel que M. Picard lui-même nous le représente avec vérité : « En 1799, les femmes galantes, « ou ruinées, comme madame *Saint-Allard*, mon-

« toient une maison sur le ton de l'opulence, et trou-
« voient le moyen de fournir à leurs dépenses par le
« produit de la bouillotte ou du trente-et-un; de jeunes
« filles, comme mademoiselle *Aglaé*, jouoient l'amour
« et la sensibilité pour trouver un établissement; les
« salons de ces sortes de maisons offroient un mélange
« ou plutôt une confusion de toutes les classes de la so-
« ciété : on y voyoit des députés des départemens,
« comme M. *Beaupré*, qui fréquentoient les restaura-
« teurs et les théâtres, courtisoient les dames, et spé-
« culoient à la Bourse; de nouveaux enrichis, comme
« M. *Dumont*, bien insolens, bien grossiers, se plai-
« gnant d'être mal servis, et oubliant qu'ils avoient été
« laquais avant les assignats.....; des férailleurs, comme
« *Derlange*, avoient des maîtresses qu'ils appeloient
« leurs femmes, et se donnoient ridiculement un air de
« bonne compagnie dans les cafés, qu'ils ne quittoient
« que pour aller au jeu. » Un jeune homme n'entroit donc pas alors dans *le monde :* il entroit dans le désordre et le chaos : *le monde* est un système, une hiérarchie de convenances; le ridicule consiste dans la violation de certaines bienséances, de certaines formes conventionnelles; la licence du vice et les excès de la grossièreté immorale ne sont point comiques.

Partout nous voyons M. Picard aux prises, pour ainsi dire, avec les mœurs, les manières, les habitudes du temps où il a écrit : dans la préface de *Médiocre et Rampant*, donné en 1797, il se plaint de ce que, dans l'état de révolution continuelle, où la société s'est trouvée pendant si long-temps, *sa pièce a vieilli avant lui.* Cette préface est une de celles où l'on peut le mieux observer que le vrai talent, qui semble n'être qu'un ins-

tinct, est, au fond, dirigé par toutes les études de la réflexion. Ce que l'auteur y dit de Molière et des comiques qui l'ont suivi, est d'un écrivain qui a beaucoup médité sur son art; et ce qu'il ajoute avec l'accent du regret, me paroît surtout digne d'être cité : « Au moins, dit-il, « lorsque Regnard, Le Sage et Dancourt écrivoient, les « mœurs, les rangs, les états étoient fixés; les change-« mens s'opéroient lentement, les nuances en étoient « presque insensibles; et s'il avoit été fidèle dans la pein-« ture des ridicules et des usages, l'auteur comique « avoit devant lui, outre l'espoir d'arriver à la postérité « pour son mérite purement littéraire, la certitude de « près d'un siècle de succès au théâtre; mais au moment « où mes amis et moi nous avons écrit nos premiers ou-« vrages, non-seulement les habitudes, mais les insti-« tutions changeoient d'année en année. » Ces justes plaintes de M. Picard confirment bien, je crois, ce que j'ai avancé et développé dans mon premier article touchant les rapports des circonstances du moment et des mœurs régnantes, avec le talent, les moyens et les ressources d'un auteur de comédies; mais un passage de la préface du *Mari ambitieux* vient même à l'appui des espérances et des vœux que j'ai formés : « Au « moment où je donnai la pièce, dit M. Picard, il m'é-« toit impossible de spécifier la place que sollicitoit *Cléon* : « en 1802, nos institutions étoient trop nouvelles pour « qu'on pût déjà les mettre en scène; il me fallut donc « l'indiquer d'une manière vague..... Les circonstances « m'ont forcé de rapetisser l'ambition de *Cléon*...... « Avant la révolution, j'aurois fait de *Dulis* un duc, « un comte, un grand seigneur, et de *Cléon* un de ses « courtisans : en 1802, que pouvois-je faire de *Dulis*?

« un ministre? c'étoit appeler de fausses et malignes « applications sur des personnages importans : je ne le « pouvois, ni ne le voulois. » N'est-il donc pas permis d'espérer que la muse comique de M. Picard pourra maintenant trouver dans des institutions fixes, dans un état de choses exempt des variations qu'il déplore, déjà consacré par le temps et marqué du sceau de la durée, tout ce que lui déroboit la mobilité révolutionnaire et l'entraînante rapidité de nos vains essais politiques? N'est-il pas évident qu'un des torts du *Mari ambitieux* est d'être venu trop tôt? Cette fureur de l'*ambition*, répandue dans toutes les classes de la société, paroît être aujourd'hui un des travers qui attirent le plus les regards observateurs des poëtes comiques : un de ces poëtes, M. Duval, la signale, dit-on, dans une pièce qui se répète au Théâtre-Français, et que le public attend avec impatience.

Si M. Picard avoit pu différer un peu, il ne gémiroit probablement pas, comme il le fait dans sa préface, d'avoir manqué un sujet qui lui paroît *un des plus heureux qu'on puisse rencontrer*.

Plus on remonte vers l'époque de ses premières tentatives dramatiques, plus on voit son talent subjugué et asservi par des circonstances malheureuses qui en ont en quelque sorte altéré les directions et comprimé les développemens : dans la préface des *Conjectures*, représentées en 1795, l'auteur fait bien sentir qu'une des immorales extravagances du temps exerça une influence presque tyrannique sur la composition de sa pièce, et nuisit à la perfection de sa comédie : « Au moment, dit-il, où je donnai la pièce, tous « les auteurs sembloient s'être entendus pour mettre

« en scène des *filles-mères :* le grand opéra, l'opéra « comique, la tragédie offroient presque à l'envi des « amantes séduites et abandonnées : l'exemple m'en- « traîna, et j'introduisis une victime de l'amour (une « *fille-mère*) dans ma comédie; il en résulte que l'ou- « vrage *dégénère en drame* dans quelques scènes; mais, « au moins, j'eus le bon esprit de ne pas faire paroître « le *séducteur,* et ma petite paysanne bien simple, « bien malheureuse, allant à Paris *chercher un nour- « risson*, mérite peut-être un peu d'indulgence. » Il est donc vrai de dire que peut-être aucun auteur comique ne s'est montré dans des temps moins favorables à son art, qu'aucun auteur comique n'a eu plus que M. Picard à lutter contre les circonstances, où il a paru; et c'est une raison de plus pour accueillir avec faveur, et même reconnoissance, les œuvres d'un écrivain qui nous dit avec beaucoup de profondeur et trop de modestie, dans la préface de *Médiocre et Rampant :* « Que n'ai-je eu un talent égal à mon amour pour la « comédie! le recueil que je publie seroit, pour ainsi « dire, une histoire fidèle de nos mœurs et de leurs « brusques changemens pendant les époques orageuses « que nous avons parcourues : quelque foibles que « soient mes ouvrages, peut-être, si on veut les consi- « dérer sous ce point de vue, la lecture en deviendra- « t-elle plus piquante; peut-être quelques-uns y regagne- « ront-ils ce qu'ils doivent nécessairement perdre à la « représentation, puisque les mœurs qui s'y trouvent « peintes n'existent plus. » Ces réflexions sont très-philosophiques dans plus d'un sens.

On ignore assez généralement que les auteurs comiques sont exposés aux mêmes désagrémens que les cri-

tiques proprement dits : les préfaces de M. Picard nous apprennent que la censure des mœurs fait des mécontens, comme la censure des écrits : on voit dans la préface des *Ricochets*, qu'à l'époque où cette pièce fut donnée, en 1807, la sensibilité étoit devenue plus vive et plus ombrageuse : « comme si la comédie n'avoit « déjà point assez d'entraves, dit l'auteur, il s'est éta- « bli, ou plutôt il s'est renouvelé, depuis quelque temps, « une manie de crier aux personnalités..... Un homme « que je ne connois pas, ajoute-t-il, m'adressa, quel- « ques jours après la première représentation, de vifs « reproches d'avoir voulu le désigner dans le rôle de « *Dorsay*. » Le *Lendemain de fortune* effaroucha de même quelques esprits trop susceptibles : « On a « prétendu, dit M. Picard dans sa préface, que quel- « ques jeunes auditeurs s'étoient formalisés de ce que « j'avois introduit deux jeunes gens qui aspirent à être « auditeurs. » Et il croit devoir se justifier, en faisant remarquer que c'est le jeune homme *aimable et intéressant* qui obtient la place, tandis que le *jeune sot* est éconduit : il croit devoir s'appuyer de l'autorité de quelques personnes *importantes dans l'Etat*, qui lui surent gré, dit-il, d'avoir mis en scène une de nos nouvelles institutions : « Jadis, poursuit-il, on mettoit en « scène des présidens : un des vers les plus applaudis « dans la comédie de mon ami Andrieux, intitulée *le* « *Trésor*, étoit celui-ci :

« Un conseiller d'Etat m'a touché dans la main ! »

Il n'est pas douteux que les noms des nouvelles fonctions publiques, que les nouveaux titres, que les allusions aux institutions nouvelles ne soient un des moyens

les plus naturels et les plus sûrs de rajeunir le coloris trop usé des tableaux comiques : comment pourroit-on vouloir l'interdire aux auteurs? C'est une ressource de plus qu'ils devront à la renaissance de la société et au renouvellement de la civilisation ; et, comme le prouvent les applaudissemens donnés au vers de M. Andrieux, cette ressource n'est pas une des moins piquantes, une des moins propres à réveiller le goût affadi et blasé du public : l'usage, à la vérité, en doit être discret; mais l'abus seul doit être défendu : *Est modus*.

Lorsque M. Picard donna *les Marionnettes*, quelques tendres amis de l'humanité s'alarmèrent. « Tout « en applaudissant, dit-il, à l'idée et à l'exécution de la « pièce, quelques personnes se reprochoient *d'y avoir* « *ri;* l'un m'écrivoit : Tudieu, mon ami, comme tu « daubes la pauvre espèce humaine ! L'autre me disoit : « Votre pièce est bien vraie; mais elle est bien affligeante « pour l'humanité ! » C'est sans doute pour consoler ces bonnes ames que M. Picard, à la fin de cette même préface, déclare authentiquement qu'il n'a pas prétendu s'excepter du nombre *des marionnettes*. *La Petite Ville* fut *proscrite*, à ce qu'il nous apprend, dans plus d'une ville de province : « Tandis que les bons esprits « de l'*endroit* rioient, dit-il, de ma comédie, plus d'une « belle dame m'accusoit d'être un auteur *sans princi-* « *pes*, *sans mœurs* et *sans charité*. » Les procureurs, gens aujourd'hui très-chatouilleux, se révoltèrent contre *les Capitulations de conscience*, et l'auteur s'écrie, dans la préface de cette comédie : « Ils ne pou- « voient me pardonner d'avoir mis en scène un avoué « petit-maître et avide, et un autre casuiste, et d'une « conscience un peu large; si je n'en avois introduit

« qu'un, disoient-ils, mais deux!!.... Il est sans doute « plus d'un avoué aussi honnête qu'habile; mais où en « es-tu, pauvre comédie, si l'on ne te permets pas les « procureurs fripons et négligens! » Que les journalistes, après cela, se plaignent des inconvéniens de leur métier! Il est clair que la critique, sous quelque forme qu'elle se présente, excite toujours des murmures : ces révélations de M. Picard peuvent servir à l'histoire de l'esprit humain.

§. III.

23 février.

Quand un auteur est de bonne foi avec lui-même et avec les autres, quand il a assez de talent pour n'être point trop aveuglé par l'amour-propre, il ne sauroit avoir de meilleur juge que sa conscience : il peut chercher encore à se faire quelque illusion, il peut vouloir se flatter encore par intervalles; car les séductions de la vanité sont très-puissantes; mais en s'interrogeant bien lui-même, il entend la réponse de la vérité : c'est là le sens des vers où Boileau nous peint un sage ami exerçant les fonctions de la critique littéraire, un censeur inflexible et juste,

Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent foible, et qu'on veut se cacher.

En effet, il n'appartient qu'à la médiocrité la plus décidée d'être toujours contente d'elle-même, et de ne point *sentir ses défauts* : elle seule s'applaudit sans réserve de toutes ses productions, et s'admire dans toutes les parties de ses ouvrages. Le vrai talent est toujours accompagné de trop de lumières pour n'être pas éclairé

sur ce qui peut lui manquer ; et quelques nuages que l'amour-propre, cette source si féconde d'erreurs, élève autour de lui, sa vue les perce, et découvre les imperfections qui se mêlent à ses qualités. L'aveu de ces imperfections est rare sans doute, parce qu'on ne déclare qu'avec peine aux autres ce dont on ne convient qu'à regret avec soi-même; mais quand une longue suite de succès semble absoudre un écrivain de ses défauts, l'expression extérieure du témoignage de sa conscience lui coûte nécessairement beaucoup moins, et ne perd presque rien de son mérite, en perdant presque toute sa difficulté :

> Il est aisé, mais il est beau pourtant,
> D'être modeste alors que l'on est grand.

Les préfaces de M. Picard laissent peu de chose à faire à la critique : il y prononce, en général, sur ses pièces, des jugemens dont elle peut modifier la forme, mais dont elle ne sauroit rejeter le fond. Quand un auteur donne un livre qu'il tire des ténèbres de son portefeuille, ou qu'il a, tout au plus, communiqué à quelques amis, peut-être auroit-il mauvaise grâce à vouloir, dans une préface, prévenir et devancer les décisions de la critique; mais un comique, qui présente imprimés, dans un recueil, des ouvrages depuis long-temps publiés sur le théâtre, et dont chacun a subi le jugement du public et les arrêts de la censure littéraire, ne doit pas craindre de paroître savoir à quoi s'en tenir sur le mérite et la valeur, sur les perfections et les défauts de chacune de ses productions : il est déjà jugé; il a déjà passé par les épreuves les plus difficiles et les plus décisives; et si, pendant un grand

nombre d'années, il a procuré au public les plaisirs qui sont l'objet de son art; s'il a charmé long-temps sa nation, il a déjà frappé le but principal : la question de sa gloire personnelle, déjà résolue en partie par le seul fait de ses succès, et qu'il remet en discussion par la publication de son recueil, n'est, en quelque sorte, qu'un point accessoire et secondaire. Les ouvrages dramatiques, comme le dit le premier des rhéteurs, sont encore plus faits pour être joués que pour être lus : la lecture peut sans doute confirmer la gloire de l'auteur; elle peut y ajouter, mais elle ne touche guère que son intérêt particulier : ce sont les représentations de la scène qui intéressent véritablement le public. L'amour-propre d'un écrivain qui a vu se multiplier ses triomphes au théâtre, obtiendra-t-il, par l'impression, une jouissance de plus? C'est à quoi se réduisent toutes les observations relatives à son recueil. Nous avons vu ses comédies, elles nous ont amusés; nous les revoyons, elles nous amusent encore : qu'importe donc ce qu'on peut penser et dire de la collection dans laquelle il les a rassemblées? L'auteur sera-t-il placé, plus ou moins haut, dans le rang des comiques? Marchera-t-il avant ou après Dancourt? C'est son affaire, disent les amateurs du spectacle, et non pas la nôtre : il nous a réjouis, égayés pendant vingt ans; il peut continuer encore de travailler à nos plaisirs, voilà tout ce que nous lui demandons!

M. Picard pouvoit donc, avec une sorte de sécurité, parler de ses ouvrages, comme la critique elle-même en parle : sa réputation est assurée; et quels que soient les reproches qu'il se fasse à lui-même, ou qu'on veuille lui faire, le public ne rétractera pas les applaudissemens qu'il lui a don-

nés. C'est un gage de gloire que rien ne peut lui ravir ; plein de ce sentiment, il n'épargne donc presque aucune de ses comédies ; il en est peu dans lesquelles il ne relève les plus graves défauts ; la seule où il ne trouve *rien à reprendre*, est une de ses petites pièces, *les Ricochets* ; cependant ce n'est pas celle qu'il préfère parmi ses comédies du même ordre. *Sa pièce favorite*, comme il l'appelle lui-même, c'est *la Petite Ville* : « De toutes mes pièces, « dit-il, c'est celle où je trouve moi-même les plus « grands défauts ; mais je crois que c'est aussi celle qui « annonce le plus de talent pour la comédie. » De ses comédies en cinq actes, *les Marionnettes* paroissent être celle qu'il regarde comme son chef-d'œuvre : il répond d'une manière assez plausible aux principales critiques qu'on en a faites ; et quoiqu'il y reconnoisse quelques imperfections, il croit devoir demander excuse de son trop d'indulgence pour une production dont le succès lui causa une espèce d'ivresse : « Que le lecteur « me le pardonne, s'écrie-t-il, je fus enivré du succès « de cette pièce, comme mon maître d'école est enivré « de sa fortune ; je crois n'avoir été ni fier ni insolent ; « cependant, en relisant mes notes, je trouve à la date « des premières représentations de cette comedie, ces « mots bien écrits de ma main : *Ne suis-je pas une « vraie marionnette ?*..... Je n'en rougis pas, je n'ai pas « prétendu m'excepter. » Ce trait a quelque chose de fort original, et cette révélation, faite avec une simplicité si ingénue et presque comique, rappelle un peu la bonhomie et la naïveté de Montaigne : il faut être bien au-dessus des foiblesses de l'amour-propre, pour en confesser ainsi les mouvemens et les surprises.

Ce n'est pas le seul endroit ou l'auteur mette le pu-

blic dans la confidence de ce qu'il a quelquefois éprouvé à l'occasion de ses pièces. Voici ce qu'il raconte dans la préface de *la Grande Ville* : la citation est un peu longue ; mais elle est curieuse : « A la troisième représen-« tation, je m'aperçus, presqu'au moment de com-« mencer, qu'une des actrices n'étoit pas encore arrivée : « la salle étoit pleine, une partie des spectateurs témoi-« gnoit d'avance des intentions hostiles ; j'étois fort « agité, fort inquiet ; l'absence de cette actrice redou-« bloit encore mon anxiété ; on m'indiqua la maison « où je pourrois la trouver : j'allai moi-même la cher-« cher ; à peine hors de cette salle, déjà si tumultueuse, « je me sentis frappé du calme qui régnoit autour de « moi : je vis, en traversant les boulevards, beaucoup « de personnes qui alloient à leurs affaires ou à leurs « plaisirs, sans se douter seulement qu'il existât une « pièce intitulée *la Grande Ville*. Je pensai alors, qu'à « l'exception des grands génies vraiment créateurs, « un auteur, quel qu'il soit, peut faire une très-bonne « ou très-mauvaise pièce, sans que sa gloire ou sa « honte sorte d'un cercle très-étroit. Cette réflexion « contribua à me donner de la philosophie pendant la « représentation, qui fut fort orageuse. » Il y a sans doute un peu de causerie dans ces petits épanchemens ; mais ils plaisent, parce qu'ils sont l'expression franche d'un caractère aimable et intéressant, qui donne au talent un nouveau prix, et qui semble se confondre avec lui, quand ils ont l'un et l'autre la même physionomie et la même empreinte.

Quatre pièces de M. Picard rappellent en quelques points un des chefs-d'œuvre de notre scène moderne, *les Etourdis* de M. Andrieux, et l'auteur semble ai-

mer à l'avouer : ces quatre pièces sont *le Voyage interrompu*, *le Collatéral*, *la Petite Ville*, et *la Noce sans mariage*, comédie dont le succès fut *modeste*, dit-il, mais qu'il place au nombre de ses *pièces chéries* : cette dernière est un de ses ouvrages en cinq actes, et le peu de sensation qu'elle fit, le peu de souvenir qu'elle a laissé, méritent sans doute une explication, d'autant plus que l'auteur paroît avoir pour elle un attachement particulier, qu'on ne peut pas trop regarder comme une prévention; il faut l'entendre lui-même donner les raisons du froid accueil que reçut *la Noce sans mariage* :
« Depuis seize ans, dit-il, je donnois au moins deux
« ouvrages par an; le public étoit habitué à mes bonnes
« qualités; il étoit fatigué de mes défauts. On avoit été
« indulgent pour les fautes de mes premières comédies;
« en retrouvant toujours les mêmes fautes, on deve-
« noit plus froid et plus sévère. Ici je crois avoir été
« aussi comique que dans telle ou telle de mes pièces
« qui a obtenu un bien plus grand succès; mais voyez
« le malheur d'avoir tant écrit! En disant que ma pièce
« rappelle encore l'intrigue de *Pourceaugnac*, c'est
« avouer aussi qu'elle rappelle celle du *Collatéral* et
« du *Voyage interrompu*; en disant que le jeune
« homme et son ami rappellent encore *les Etourdis*,
« c'est avouer qu'ils rappellent aussi des personnages
« du *Collatéral*, du *Voyage interrompu* et de *la Pe-*
« *tite Ville*. » On ne sauroit mieux s'observer soi-même, ni démêler avec plus de justesse et de modestie les motifs secrets d'un de ces jugemens peu favorables dont le public ne se rend pas toujours bien compte à lui-même, et contre lesquels les auteurs sont toujours prêts à s'élever.

Sur les trente-trois pièces que renferme ce Recueil, il y en a vingt-cinq au moins que l'auteur traite avec beaucoup de sévérité; il ne leur fait grâce de rien : la tendresse paternelle éclate quelquefois au milieu de ses rigueurs; l'indulgence ne se montre pas; il s'écrie : *J'aime mes Conjectures !* et la critique suit cette exclamation : il avoue que les *Conjectures* sont pleines de défauts; il reconnoît que *l'action est foible* et *presque nulle* : il chérit ses *Ménechmes* : il a pour eux cette *prédilection* que nous avons pour nos *premiers enfans* ; et cependant il *trouve cette pièce bien foible*, et il tremble que *le lecteur ne la trouve encore plus foible qu'il ne pense ;* quelques circonstances particulières l'attachent à *ses Amis de Collége :* cette pièce lui rappelle des souvenirs qui plaisent à son cœur ; et il n'en convient pas moins, que *presque toutes les critiques* qu'on en a faites *sont fondées ;* il ne dissimule pas qu'en général la trop grande multiplication des personnages est un des défauts qui dominent le plus dans ses compositions dramatiques; il ne cache pas qu'il avoit cru d'abord que *la Grande Ville* étoit *étincelante d'esprit*; et qu'ensuite il fut obligé de rabattre beaucoup de cette bonne opinion : « Je m'avouois bien à moi-même, dit-il, que ma co-« médie étoit irrégulière, mais je la croyois étincelante « d'esprit, de traits et de gaîté; je me félicitois d'avoir « choisi un sujet vaste, immense, pour ainsi dire, « croyant l'avoir embrassé dans toute son étendue : « aujourd'hui je suis forcé de reconnoître que mon ta-« bleau est bien loin d'être complet, qu'il est souvent « mesquin et rétréci......; que la pièce est mal conduite « et sans intérêt; qu'elle offre enfin le défaut de *la Pe-« tite Ville*, trois intrigues au lieu d'une. » C'est faire,

à la fois et dans la même phrase, la critique de deux pièces; c'est convenir de tous ses torts à l'occasion d'un seul. En parcourant les *préfaces* de M. Picard, on n'est pas tenté de lui appliquer ce vers de La Fontaine :

Tout père frappe à côté.

Il se montre cependant rebelle à l'opinion et à la critique sur trois points assez importans : il s'efforce de repousser le reproche de *trivialité* qu'on n'a cessé de lui faire; il ne croit pas son *style en vers* aussi défectueux qu'on paroît le penser; il le trouve *clair, naturel*, et *même assez correct.* « Il m'arrive quelquefois, dit-il, « des vers heureux. » Il regarde *les Capitulations de Conscience* comme *aussi bien écrites* que telle ou telle comédie moderne dont on a, dit-il, loué le style; enfin il ne *capitule* pas sur ses *Capitulations;* il ne se rend pas : il discute les critiques, et semble décidé à ne point y souscrire; mais aussi cette pièce est celle qui lui *a coûté le plus de temps et de travail;* et, comme il le dit, *elle fut sifflée impitoyablement;* double raison de ne pas l'abandonner légèrement à sa destinée.

§. IV.

10 mars.

Qu'il est satisfaisant, mais qu'il est rare de pouvoir dire d'un artiste : « Il est né pour l'art qu'il cultive! » A quels traits peut-on reconnoître cette disposition naturelle et spéciale qu'on appelle *génie*, ou *talent*, suivant le degré de force et d'intensité dans lequel elle se manifeste? quelques heureux essais suffisent-ils pour la caractériser? Je ne le crois pas : la multiplicité des titres

et des preuves peut seule distinguer les droits du talent des chances du hasard, et c'est dans sa fertilité que le vrai génie éclate sans aucun nuage : je ne concluerai pas de ce que Piron a fait l'excellente pièce de *la Métromanie*, qu'il étoit appelé par la nature à composer des comédies; *le Méchant*, malgré tout le mérite qui brille dans cette production, ne m'engagera pas à placer Gresset au nombre des favoris de la muse comique; la tragédie de *Warwic* me fera-t-elle compter M. de La Harpe parmi les poëtes que Melpomène a comblés de ses dons? Une ou deux inspirations sont des marques signalées de bonheur, mais ne seront jamais que des indices très-équivoques de génie : je ne conçois pas le talent sans fécondité, sans ce besoin de produire qui agite et tourmente, sans cette puissance de création qui demande incessamment à se répandre au dehors, et qui s'y répand avec une profusion brillante. On peut être médiocre et fertile; mais le talent et la stérilité s'excluent : la fécondité n'est qu'un des attributs du génie; mais elle en est un des élémens constitutifs, un des caractères les plus essentiels.

Si M. Picard n'avoit pour lui que le grand nombre de ses ouvrages, j'avoue qu'il se féliciteroit en vain des trente-trois pièces contenues dans son recueil, et même des cinquante pièces qu'il a composées et données au théâtre dans l'espace de vingt ans : on feroit inutilement valoir en sa faveur cet immense inventaire; mais il a encore pour lui ses succès, dont le nombre répond presqu'à celui de ses productions; il est donc impossible de ne pas reconnoître dans cet écrivain tous les signes du talent le plus réel et le plus décidé pour l'art auquel il s'est voué; il est impossible de ne pas ranger M. Pi-

card entre les auteurs de notre temps, et de tous les temps, qui se sont montrés le plus spécialement destinés aux fonctions particulières qu'ils ont remplies : le cachet de la nature est là, et son empreinte est sensible ; je sais que l'ingratitude des contemporains est toujours prête à nier ce dont elle est forcée de convenir ; mais voyez M. Picard parcourir sa longue carrière, d'un vol rapide et assuré, avec ses qualités et ses défauts, depuis ces aimables *Visitandines*, dont le souvenir et le succès ont survécu à tant d'autres succès, et à tant d'autres souvenirs, jusqu'aux *Capitulations de Conscience* et *à la Vieille Tante* : quelle abondance d'idées ! quelle richesse d'aperçus et d'observations! que de germes comiques dans cette tête! et quels développemens très-souvent heureux ! Une chose fort remarquable, c'est que cet écrivain qui s'est pour ainsi dire prodigué, n'a cependant jamais été accusé d'aucun emprunt : il a toujours tiré tous ses moyens de son propre fonds; il n'a point offert à l'envie cette consolation, qu'elle cherche avec tant d'inquiétude, et qu'elle saisit avec tant d'avidité : elle n'eut point le bonheur de pouvoir lui faire ces mêmes chicanes qu'elle fit à des génies du premier ordre, aux Molière, aux Corneille, aux Voltaire; aucune de ses pièces n'a été l'occasion d'un de ces scandales que nous avons vus se renouveler depuis peu pour le triomphe de la passion la plus basse, et à la honte de ceux qui les excitent : l'invention et l'originalité sont au nombre des principaux mérites de M. Picard; et, quand elles se joignent à la multiplicité des créations, le prix de ces qualités s'en augmente.

Pour bien juger d'un auteur dramatique dont le recueil est volumineux, pour se faire une idée nette et

précise de son talent, quand ce talent est incontestable, il faut considérer toutes ses productions dans leur ensemble, les embrasser d'un seul coup d'œil, et les analyser en quelque sorte comme une seule et même pièce : il y a une couleur dominante dans tous les ouvrages d'un écrivain distingué, il y a souvent même une pensée première qui se modifie plus ou moins dans chacun d'eux, et qui les anime tous. C'est là ce qui constitue et spécifie la manière d'un auteur : tel comique aperçoit les vices et les ridicules des hommes, pour ainsi dire, individuellement; tel autre ne dirige ses regards que vers les foiblesses générales de l'humanité prise en masse, et vers les imperfections de l'espèce : tout M. Picard est dans *les Marionnettes :* ce qu'il y a de foible, de chancelant, d'incertain dans le cœur humain, est l'objet vers lequel il a tourné son œil observateur : l'avarice, par exemple, l'ambition, l'hypocrisie, l'orgueil, sont des états fixes de l'ame, et en quelque sorte des manières d'être individuelles; mais ces fluctuations qui se font sentir plus ou moins dans tous les cœurs, ces variations plus ou moins prononcées qu'éprouvent, au gré des circonstances, presque tous les caractères, appartiennent à l'espèce : tous les hommes ne sont pas des avares ou des glorieux; mais tous ou presque tous sont le jouet de la fortune et des événemens, qui influent sur leurs dispositions morales, sur leur humeur, sur leurs opinions, sur leur caractère, comme les accidens de la température sur les ressorts d'un baromètre : lisez *les Marionnettes*, *les Ricochets*, *les Capitulations de Conscience;* partout c'est le même fond, partout vous voyez un auteur qui, sans se répéter, sans se copier, sans monotonie, et avec toute la variété d'un talent sou-

pl · et fertile, suit la même direction et creuse la même pensée. Le bon Marcellin, ancien *barbiste*, est une espèce de héros de philosophie comme M. Probincour est un héros de probité; mais la philosophie sur laquelle s'appuie l'un, et la probité qui sert de piédestal à l'autre, ne tiennent pas contre le souffle de la fortune, et les deux héros sont renversés au moment où ils se confient le plus dans leur force : M. Probincour est donc aussi une *marionnette*. Qu'on fasse l'application de cette idée aux différentes pièces, où M. Picard a le plus imprimé le sceau de son talent, et l'on saisira facilement, je crois, tout l'esprit de son théâtre et toute la moralité de ses compositions.

Avant d'indiquer quelques-unes des conséquences que renferme ce principe, je veux jeter un regard rapide sur une des comédies dont je viens de parler : *les Capitulations de Conscience* sont un des fruits de la maturité de l'auteur, mais un des fruits les moins heureux de son heureux talent : le choix du sujet fut une de ces erreurs dont l'expérience même ne préserve pas, et dont quelquefois rien ne désabuse. La pièce est essentiellement vicieuse, parce que la base en est essentiellement fausse : les incertitudes, les oscillations d'une conscience qui flotte entre les conseils de l'honneur et les tentations de la bassesse, provoquent le mépris sans exciter le rire; le spectateur honnête s'indigne de voir la probité avilie; il peut se plaire à contempler la philosophie aux prises avec la fortune qui se joue d'elle : car la philosophie n'est qu'une prétention de l'esprit, qui s'exagère sa force et s'aveugle sur sa foiblesse; mais la probité est une des lois du cœur, une des inspirations de la conscience; le ridicule naît surtout du rapproche-

ment d'une prétention et d'un défaut; le mépris est le résultat du rapprochement d'un devoir et d'une faute; on ne sait ce que c'est que Probincour, si ce n'est pas un coquin, et de l'espèce la plus vile : car c'est un coquin timoré! j'aime mieux un fripon hardi. Que signifient toutes ses fanfaronades de probité? L'auteur n'a été ni vrai ni adroit : l'homme vertueux n'a pas sans cesse à la bouche le nom sacré de la vertu. Défiez-vous de quiconque parle toujours de probité, comme de quiconque parle toujours de bravoure : c'est mauvais signe dans l'un et l'autre cas : on ne se targue guère que des vertus qu'on n'a pas. M. Picard donne, contre ses vues, à son Probincour, le langage d'un hypocrite, d'un tartufe de probité : car ce n'est pas là ce qu'il veut peindre; en général, il force parfois la mesure, et son directeur de *marionnettes*, par exemple, parle trop de *fils* et de *ressorts*, et presse de trop près la comparaison entre le physique et le moral, entre les mouvemens du cœur humain et ceux de ses bamboches : il insiste trop sur ce rapport : il y a là une sorte d'affectation, tel est du moins mon avis; *les Marionnettes* n'en sont pas moins une excellente comédie, la meilleure, à tout prendre, du recueil de M. Picard; mais je crois que *les Capitulations de Conscience*, malgré le vice radical du fond et les défauts qu'on peut en quelques endroits reprocher à la forme, sont la pièce où il a signalé le plus de talent. Nulle part il n'a développé autant de cette force de tête qui pénètre très-avant dans un sujet, qui en explore toutes les ramifications, et qui en domine l'ensemble. Sous ce point de vue, c'est le chef-d'œuvre de M. Picard, et un des ouvrages, à mon sens, les plus remarquables de notre théâtre; ouvrage infortuné sans doute,

puisque le succès a trompé et devoit tromper les efforts et les espérances de l'auteur : je ne réclame pas contre la chute ; je réclame seulement contre la manière dont la pièce est tombée : on s'indigne de la critique quelquefois hasardée et trop animée des journaux, on devroit s'indigner bien plus de la censure, toujours plus ou moins tumultuaire et passionnée, qui s'exerce au spectacle. Un coup de sifflet parti de quelque recoin obscur du théâtre est souvent le signal de l'orage; une expression, un hémistiche, un mot peut compromettre le sort de la pièce la mieux travaillée et la gloire du talent le plus reconnu : *les Capitulations* furent, comme le dit l'auteur, *impitoyablement sifflées;* et par qui, peut-être ? Le style fut le prétexte de ce déchaînement : il ne manque cependant ni de force, ni de vérité, ni d'une certaine correction : il est seulement dépourvu de cette élégance que M. Picard n'a jamais cherchée : en somme, la pièce ne pouvoit se soutenir; mais il falloit respecter en elle, et le talent que l'auteur y a mis, et celui qu'il a fait éclater dans tant d'autres ouvrages moins forts, je pense, quoique meilleurs et mieux accueillis. *Les Capitulations* sont une mauvaise comédie qui n'a pu être faite que par un homme supérieur : le talent de M. Picard s'y trouve dans son plus haut degré, comme *les Marionnettes* le montrent dans tout son éclat et dans tout son bonheur.

Il résulte du système dramatique, que cet écrivain a suivi, soit par réflexion, soit par instinct, qu'il reste nécessairement au-dessous de tous ceux, qui dans leurs pièces ont exprimé avec succès des caractères individuels : les plus excellens tableaux de mœurs ne doivent jamais être mis sur le même rang que la peinture des foiblesses générales du cœur humain, et celle-ci, soit

pour la difficulté de l'entreprise, soit pour l'effet de l'exécution, ne sauroit être justement comparée à la peinture des caractères proprement dits : les pièces qui sont du premier ordre, parmi celles de M. Picard, sont donc, par leur nature même, du second ordre dans le genre; ce n'est pas qu'on ne remarque un essai de comédie de caractère dans son recueil; mais cet essai n'est pas d'une grande force, et ne peut presque pas compter : ni *Duhautcours*, que M. Picard a composé en commun avec un écrivain très-ingénieux et très-digne de s'associer à ses travaux, M. Chéron, ni *le Mari ambitieux* ne sont véritablement des comédies de caractère : il y a des traits vigoureux dans ces peintures, des coups de pinceau hardis et profonds; mais le germe, l'esprit, et, pour ainsi dire l'ébauche des *Capitulations*, se trouve dans *Duhautcours*, qu'on ne peut placer au-dessus d'elles sur les degrés de la hiérarchie dramatique, et *le Mari ambitieux* n'est pas *l'ambitieux : M. Musard*, qui ne manque au théâtre ni de jeu, ni d'effet, est encore une espèce de *marionnette*, plutôt qu'un caractère, mais une *marionnette* dont tous les fils sont en dehors, moins intéressante au fond, et moins instructive que les autres, quoique presque aussi amusante; M. Picard aime et cite ce vers d'Horace, qui lui donna l'idée des *Marionnettes*, et qui sert d'épigraphe à cette pièce :

Duceris ut nervis alienis mobile lignum.

Il pourroit être l'épigraphe de tout son théâtre, dont il contient à peu près toute l'instruction. Voici ce qu'il dit dans une de ses préfaces, qu'on ne peut se lasser de citer, parce qu'elles font mieux connoître ses ouvrages

en même temps qu'elles font plus aimer l'auteur : « Les « hommes forts, les hommes à caractère sont-ils donc « si communs dans le monde ? ce monde n'est-il pas « rempli, au contraire, d'hommes sans caractère et « sans volonté ?..... Le tableau d'un homme incertain « entre sa conscience et sa cupidité est-il indigne de la « scène ? » Ce n'est point dans la préface des *Capitulations* qu'il dit cela, ni dans celle des *Marionnettes :* il n'est point de secret de son talent, point de mystère de sa composition, dont M. Picard n'ait la conscience, et sur lesquels il n'ait porté lui-même la lumière la plus heureuse.

Je me hâte d'achever, quoique personne ne soit disposé peut-être à me reprocher de m'être occupé longuement et long-temps des productions d'un écrivain si généralement chéri : mais il faut, avant de finir, que je m'accuse d'un tort avec la même franchise dont il offre l'aimable exemple : j'ai donné, dans mon premier article, trop d'étendue à un de ses aveux : il dit quelque part, qu'au lieu d'un *tableau*, il ne fait souvent qu'une *esquisse ;* mais cela ne doit s'entendre que de quelques-unes des pièces, où il a voulu traiter de grands sujets; j'ai trop généralisé cette critique. En effet, presque toutes ses petites comédies sont complètes ; plusieurs même sont des chefs-d'œuvre dans leur genre : aucun de ses contemporains n'a mieux entendu que M. Picard l'*art* que devinent le talent et le goût, et le *métier*, qui n'est souvent que le fruit de la routine; peu même de ses prédécesseurs doivent, sous ce rapport, lui être préférés : il invente bien, il intrigue bien, il dialogue naturellement ; il étincelle, non pas d'esprit, mais, ce qui vaut mieux, de gaîté, de vivacité, de verve; son style

est entre celui des écrivains qui savent écrire, et celui des auteurs qui n'ont pu atteindre à l'élégance et qui négligent la correction. Quand M. Picard fut élu membre de l'Académie française, quelques voix s'élevèrent contre ce choix, et voulurent réclamer les droits de la langue et les prérogatives de la grammaire, comme si l'Académie, pour honorer le talent, n'avoit pas souvent dérogé au vœu de son institution, comme si elle n'avoit jamais compté, comme si elle ne comptoit dans son sein que des écrivains parfaitement fidèles aux lois, dont le maintien est un de ses premiers devoirs : il est toujours fâcheux, je l'avoue, qu'un académicien paroisse ne pas savoir bien le français; mais les dons de la nature sont préférables aux acquisitions de l'étude, et l'on rencontre vingt bons grammairiens pour un auteur dramatique tel que M. Picard : d'ailleurs, de même que l'oncle de Gil-blas, en lui montrant à épeler, avoit trouvé une belle occasion d'apprendre à lire, un écrivain qui n'est pas fort sur sa langue, trouve en entrant à l'Académie une belle occasion d'apprendre le français.

III.

La Gaule poétique, ou première époque de l'Histoire de France, considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts, par M. de MARCHANGY.

§. Ier.

3 février.

Si des recherches d'érudition très-curieuses et très-piquantes, jointes à toutes les couleurs et à tous les embellissemens d'une imagination brillante et riche, peuvent recommander un livre, indépendamment du système et du plan fondamental, sur lequel il est établi, je crois que depuis le commencement de ce siècle, il a paru peu d'ouvrages aussi dignes d'attention que celui de M. de Marchangy. Cet écrivain se propose d'indiquer et de développer toutes les ressources que les antiquités de notre histoire présentent aux beaux-arts, à l'éloquence, et surtout à la poésie : il est possible que, trop séduit par son sujet, M. de Marchangy se soit fait quelque illusion sur l'abondance et la fécondité de la mine qu'il a dessein d'exploiter; mais si ses théories ne paroissent pas toujours également satisfaisantes, si l'ensemble de son livre peut ne pas produire toute la conviction à laquelle prétend l'auteur, une foule de vérités de détail très-intéressantes et très-heureusement exprimées, de descriptions énergiques ou gracieuses, de narrations attachantes, de tableaux dessinés avec goût et coloriés avec

chaleur, d'expériences poétiques tentées avec plus ou moins de bonheur et de succès, rend la lecture de cet ouvrage aussi agréable qu'elle est instructive, et ne sauroit manquer d'assurer à la *Gaule poétique* un rang très-distingué parmi les meilleures productions littéraires des premières années du dix-neuvième siècle.

Je suppose dans ce jugement que la totalité du livre répondra aux deux volumes que M. de Marchangy publie en ce moment, et qui ne renferment que la *première époque* de l'histoire de France, ou la première race de nos anciens rois; je soupçonne cependant que la matière pourra devenir moins féconde et moins brillante, à mesure que l'auteur avancera dans son sujet : nos temps historiques les plus éclatans ne seront peut-être pas ceux où son imagination découvrira le plus de richesses : ce ne sont pas les époques les plus remarquables de l'histoire qui fournissent à la poésie ses tableaux les plus frappans; elle aime les souvenirs lointains, et se plaît dans le vague des origines : les guerres Puniques étoient un sujet moins heureux que la fondation de Rome; et le nom de Thémistocle, dans un poëme, ne jetteroit pas le même éclat que celui d'Achille : la poésie vit surtout de fictions et d'images fabuleuses; ce qui s'agrandit sous les crayons de l'historien, décroît souvent sous les pinceaux du poëte; l'auteur rencontrera d'ailleurs successivement cette foule de poëtes infortunés, qui n'ont laissé qu'un souvenir déplorable ou ridicule : ils formeront autant de préjugés contre son système; ils décréditeront ses vues; d'un autre côté, les bons ouvrages, l'épopée du Tasse, par exemple, ne permettront pas à son imagination de rien créer, et pourront même lui défendre de modifier des créations reçues et consacrées :

il aura donc contre lui tantôt les préventions qui naissent des essais malheureux où quelques poëtes ont échoué, tantôt l'admiration même qui s'attache à quelques chefs-d'œuvre nés du fond sur lequel il veut appeler les regards et la prédilection des Muses. Voilà du moins ce qu'on peut présumer pour ce qui concerne la poésie épique, et, par suite, pour ce qui regarde la manière même et le style de l'auteur, qui nécessairement tiennent toujours plus ou moins de ce genre de poésie, et qui peut-être ne conserveront ni le même éclat de fraîcheur, ni le même attrait de nouveauté, quand ils seront appliqués à des sujets plus connus et déjà traités par d'excellentes plumes.

Quant à la tragédie, elle s'accommode sans doute beaucoup mieux que l'épopée de la vérité historique, et la peinture n'a, je crois, aucune répugnance pour cette vérité : aussi suis-je persuadé que les poëtes tragiques, et les peintres surtout, pourront puiser dans l'ouvrage de M. de Marchangy quelques heureuses inspirations; mais peut-on espérer que cet écrivain aura fait en ce genre beaucoup de découvertes, qui aient échappé à ce grand nombre de poëtes et de peintres dont l'attention et l'activité, toujours en éveil, ont, depuis la renaissance des arts et du goût, scruté tous les siècles et interrogé toutes les histoires? La tragédie historique ne veut ni des temps trop reculés, ni des époques trop rapprochées : ce n'est donc que dans les espaces intermédiaires que *la Gaule poétique* atteindra, sous le rapport du poëme dramatique, tout l'intérêt et toute l'utilité qu'elle peut promettre; la peinture n'est pas soumise à cette espèce de perspective idéale : il est donc probable que le livre de M. de Marchangy sera plus utile

encore aux peintres qu'aux poëtes. Quoi qu'il en soit, il est à croire que dans le feu de la composition, l'auteur ne s'est pas assez défié de la trompeuse facilité que peut trouver en elle-même une imagination vive et féconde à tracer des projets de poëmes, de drames, de tragédies, de tableaux toujours séduisans dans la théorie et souvent très-défectueux, et même impossibles dans la pratique; il est à croire aussi qu'il a conclu trop précipitamment qu'on peut regarder comme poétiques tous les siècles où il a paru des poëtes, quels qu'ils fussent : sorte de sophisme sur laquelle il me semble avoir en partie appuyé son ouvrage. Mais je ne donne ces observations que pour des suppositions et des conjectures : il faudroit, pour prononcer définitivement, connoître le livre de M. de Marchangy dans tout son ensemble; et nous n'en avons encore que le début, et tout au plus le quart.

Ce début est très-brillant; et si, comme on peut l'espérer, l'auteur, malgré les variations et les nuances du sujet, parvient à se soutenir dans le reste de l'ouvrage, son livre, en supposant même qu'il porte tout entier sur une pensée fausse et sur une base ruineuse, aura toujours l'avantage de nous rappeler à nos origines, à nos antiquités, à notre histoire, par tous les attraits qui peuvent charmer l'esprit et captiver l'imagination : le système de M. de Marchangy est peut-être chimérique; mais son talent est très-réel; et dans combien d'ouvrages théoriques le talent ne supplée-t-il pas à la solidité, le style à la vérité, les grâces extérieures de la forme aux vices plus ou moins secrets et aux défectuosités du fond? J'ai dit que l'élocution de l'auteur de *la Gaule poétique* tient nécessairement du style de l'épopée; et,

en effet, un sujet poétique demande toujours à être traité poétiquement, et M. de Marchangy est presque toujours poëte, en cherchant à étendre le domaine de la poésie : la fondation de Marseille lui paroît pouvoir fournir le sujet d'un poëme héroïque. Voici comment il peint l'arrivée et l'établissement des Phocéens sur nos côtes :

« Quel pays fera oublier aux Phocéens celui qu'ils « abandonnent ! quel pays va recevoir cette peuplade « encore enivrée des prestiges et des illusions de la terre « poétique ! C'est toi, Provence fortunée ! Ils descen- « dent sur tes bords, ces favoris de l'Olympe et du « Parnasse, et tes bords ont tressailli sous leurs pas lé- « gers ; ils descendent et secouent sur ton sol hospitalier « leurs cothurnes encore blanchis de la poussière des « gymnases et de l'hyppodrôme ; les brises de tes val- « lons soufflent dans leur chevelure parfumée, et tes « échos ont déjà répété le gracieux dialecte qui charmoit « les échos du mont Mycale, de Ténédos et de Min- « dus.... Massilie ne pouvant contenir tous ses citoyens, « fonda autour d'elle des villes et des monumens aux- « quels elle donna les doux noms de la Grèce : on vit « s'élever sur le sol gaulois Athénopolis, Nicée, Thé- « liné, Cyrène, Agatha ; l'étang merveilleux, dont Aris- « tote et Festus Aviénus racontent des prodiges, s'appela « l'étang de *Leucate* ; un des caps de la Provence se « nomma le promontoire d'*Aphrodise*, parce qu'il « étoit couronné des rians portiques du temple de Vé- « nus. C'est ainsi qu'une partie des habitans de la Gaule « parlèrent le langage de Périclès, d'Anacréon et de « Sapho ; c'est ainsi que, dans nos murs civilisés, s'ac- « climatèrent les mœurs, les usages et les arts des des-

« cendans de Deucalion; notre histoire fut donc ainsi « marquée du sceau de l'antiquité, et, dans son pre- « mier blason, on voit les lauriers du Méandre et les « myrtes de Gnide s'enlacer à la vervaine des Velléda « et au gui religieux des Druïdes : nos collines ont « porté des temples grecs pareils à ceux que le nocher « remarquoit sur le cap Sunium, où discouroit Platon, « et dans les îles qui parsèment la mer Egée : la vierge « de l'Ionie, cherchant la fraîcheur du bain accoutumé, « a déposé son voile sur les humbles marguerites qui « bordent nos fontaines, et nos modestes saules ont « prêté à sa nudité pudique l'abri que lui offroient « les lantisques des bords de l'Héramus : on eût dit « qu'une des îles de la Grèce, qu'une Cyclade flottante, « qu'une autre Délos détachée de sa base, et chargée « de ses cités, de ses édifices, de ses bocages, de ses « pénates et de ses citoyens, se fût arrêtée toute parfu- « mée dans un des golfes de notre patrie. »

Ce morceau suffiroit pour annoncer une plume qui n'est pas vulgaire, conduite par l'imagination la plus heureuse et la plus riante, et par un goût assez pur : ici, point de bizarrerie dans les images, point de surcharge dans les traits, point de néologisme dans l'expression; tout est d'une élégance correcte, d'une grâce naturelle: nulle prétention à la nouveauté, quoique rien ne soit ni trivial ni usé; nulle ambition d'originalité, quoique cette touche ne soit ni commune ni plagiaire; suivons-la dans une peinture d'un coloris tout différent; voyons si elle sait être aussi forte qu'elle est aimable; la citation sera courte parce que l'espace manque : « Sous les règnes des Clotaire et des « Chilpéric, la France n'est qu'une plaie, et la Muse « de Sophocle et d'Euripide oublie les Muses de Thè-

« bes et d'Argos pour rêver sur les bords de la Seine « à de tragiques souvenirs : un père a besoin du bou- « clier devant l'épée de son fils, et le soleil refuse sa « lumière à de nouveaux *Pélopides;* des femmes ar- « dentes à régner se font un sceptre du poignard; le « jeune héritier du trône est retrouvé dans les filets du « pêcheur, et de nombreux phénomènes ont consterné « la terre ! » Remarquons que des inventeurs ou les partisans des nouveaux systèmes de poésie sont toujours obligés en quelque sorte d'appeler à leur secours les traditions merveilleuses de la Grèce, et que quelques reflets brillans du ciel heureux de l'Attique et de l'Ionie viennent toujours se fondre et se marier avec les tristes couleurs qu'ils prétendent puiser dans nos sombres histoires. Je n'ai pu parler que très-sommairement dans cet article de ces deux premiers tomes de *la Gaule poétique;* je me propose d'y revenir : c'est une composition d'un grand intérêt sous tous les rapports; le style n'est pas exempt d'un peu de profusion, d'un peu de luxe, d'un peu de monotonie; mais l'ouvrage, en dernier résultat, est plein d'attraits; et l'auteur, dont la manière sans doute n'est pas irréprochable, est après tout un écrivain.

§. II.

19 mars.

Je n'ai pu jeter qu'un coup d'œil très-rapide et très-superficiel sur *la Gaule poétique*, dans mon premier article: j'étois pressé d'annoncer au public cet intéressant ouvrage; je voulois plutôt indiquer à la renommée le talent de l'auteur, que soumettre à l'analyse le mérite du livre. Je me propose aujourd'hui d'entrer dans un examen plus

exact et plus détaillé; j'approfondirai quelques-unes de mes critiques; je ne rétracterai aucun de mes éloges.

Depuis quelques années, on s'efforce de chercher pour la poésie de nouvelles ressources : les mouvemens qu'on se donne pour la relever ne semblent-ils pas annoncer sa décadence absolue, et même sa ruine entière? La poésie est maintenant, comme un vieil édifice, prêt à tomber : chacun s'empresse d'y porter la main pour l'étayer et le soutenir; rien n'est durable sur la terre : les institutions qui paroissent les plus solides fléchissent sous le poids des siècles et cèdent à l'empire du temps. Les fictions homériques ont atteint le terme de leur long règne; et ce fleuve merveilleux, qui a coulé à travers les âges et dans lequel le génie poétique a puisé sans cesse, ne s'épanche plus avec la même abondance; mais peut-être essayons-nous vainement d'ouvrir d'autres sources, et de créer d'autres richesses.

Ce n'est point lorsque les peuples sont arrivés au dernier degré de la civilisation, que l'on peut espérer de leur faire adopter des fictions nouvelles : ce n'est pas, lorsque les esprits sont désabusés des leurs anciennes illusions, qu'on peut se flatter de les soumettre à de nouveaux enchantemens; toutes les poésies sont nées dans l'enfance des nations : elles ont précédé les autres arts. Les sciences et la philosophie n'avoient point répandu leurs lumières dans la Grèce, quand Homère y répandit les songes heureux de son génie; nous n'avons jamais eu de poésie qui nous appartînt en propre : est-il temps de vouloir nous en donner une, lorsque nous avons secoué le joug de toutes les traditions? Je crois que le zèle de quelques littérateurs veut en vain nous ramener vers notre berceau : si les souvenirs de nos premiers temps

avoient dû former un système poétique, nous n'en serions pas à le composer aujourd'hui : il faut convenir que nous nous sommes avisés tard de nos richesses, s'il est vrai que nous possédons toutes celles qu'on prétend nous révéler; il en est d'un système poétique comme de presque toutes les autres institutions humaines : il ne s'établit point par des théories, des dissertations, des traités, des raisonnemens; c'est le génie qui le crée, c'est la bonne foi simple et crédule qui l'accueille, c'est l'imagination qui le nourrit, c'est l'habitude qui le perpétue, ce sont les siècles qui le consacrent : il est donc à peu près impossible qu'un peuple déjà vieux acquière un système de poésie, et qu'il doive en quelque sorte aux recherches de l'érudition, ce qui n'est ordinairement que le fruit des inspirations d'une ignorance heureuse et primitive.

Jetons les yeux sur le passé pour ne pas exagérer les espérances de l'avenir. Tandis que la foi des peuples modernes recevoit une religion nouvelle, leur imagination s'est tournée vers les dieux d'Homère : la mythologie, vaincue par le chistianisme, a triomphé dans la littérature; notre poésie n'a pas seulement écarté le merveilleux des nouvelles doctrines et des révélations victorieuses, elle a même abjuré celui des antiques traditions de nos climats. Les Celtes et les Francs, se dépouillant de leurs anciennes illusions, se sont livrés aux prestiges de la poésie grecque et romaine, en même temps qu'ils s'enchaînoient aux dogmes de l'Evangile ; et l'on pense qu'aujourd'hui des imaginations sur lesquelles les inventions homériques n'exercent plus tout leur empire, peuvent être rappelées aux vieux souvenirs de la poésie celtique, runique et scandinave, ou se plier et s'accou-

tumer à un ordre de merveilles, et à un genre d'enchantemens qu'elles ont rejetés dans l'origine, c'est-à-dire lorsqu'ils pouvoient le mieux s'emparer des esprits! Il est vrai que les séductions de la mythologie, avec lesquelles ils avoient à lutter, se sont beaucoup affoiblies; mais aussi les croyances auxquelles ils sont attachés ont perdu presque tout leur ascendant; et ce n'est pas quand les institutions, qui peuvent servir de base à un système de poésie, sont à peu près en ruine, qu'on doit espérer de construire avec succès un édifice dont les appuis ne sauroient être trop solides. Homère a peut-être créé la religion mythologique; mais en supposant qu'il n'ait fait que rassembler des traditions antérieures à son siècle et à ses poëmes, il est certain que son génie ne s'est pas appuyé sur des opinions usées et sur des croyances chancelantes : ce n'est point dans une terre épuisée que peut éclore et se développer le germe divin de la poésie; mais dans un sol vierge, plein de vigueur, brillant de jeunesse et riche de fécondité.

Voilà peut-être ce que n'ont pas assez senti les littérateurs qui, dans ces derniers temps, ont voulu présenter à notre poésie de nouvelles perspectives; voilà ce que l'auteur de *la Gaule poétique* ne me paroît pas avoir assez reconnu : en considérant nos antiquités et notre histoire à travers le prisme de sa brillante imagination, il s'est figuré qu'elles offrent aux pinceaux des poëtes une richesse et une variété de couleurs qu'on a trop négligées jusqu'à ce jour; il s'est plu à combattre, par ses raisonnemens et par ses exemples, la prévention qui nous fait regarder nos origines et nos annales comme absolument rebelles aux efforts et aux entreprises de la poésie; et il joint à tous les attraits du paradoxe tous les

agrémens du style : ce n'est point en dissertateur, en rhéteur, en philosophe, qu'il entre dans son sujet : il s'en empare en poëte : il le parcourt avec chaleur et rapidité; les fleurs naissent sur ses pas; sa route est marquée par des merveilles, et il ne manque à ses découvertes et à ses conquêtes que de trouver un appui dans nos opinions, dans nos préjugés, dans nos mœurs, dans tout ce qui constitue le goût d'un peuple; mais cela leur manque.

L'auteur de la *Gaule poétique* ne semble pas assez persuadé que la littérature n'existe pas isolément, et que tous les temps ne sont pas également favorables au développement de telle ou telle de ses branches : elle a des rapports avec tout ce qui l'environne; elle suit la marche de la société; elle est modifiée par les usages, par les mœurs, par le degré des lumières : il va semant, par exemple, les plans de *poëmes épiques*; on en trouve trois dans ses deux petits volumes; c'est beaucoup : remarquons que les Grecs n'ont jamais eu que deux poëmes de ce genre; et en convenant avec M. de Marchangy que l'invasion des barbares sous Attila, que la conquête des Gaules par Clovis, et la défaite des Sarrasins par Charles Martel, sont trois grandes époques de notre histoire, trois sujets, puisqu'il le veut, de *poëmes épiques*, ne peut-on pas lui demander si le merveilleux qu'emploiera le poëte, quel qu'il soit, qui voudra les traiter, sera d'accord avec notre tour d'esprit, notre manière de voir actuelle, nos idées, enfin, et notre goût? car c'est là véritablement la question : sans merveilleux, pas de poëme épique; mais les esprits se prêtent-ils également au merveilleux, dans tous les temps? et, dans cette supposition, telle ou telle espèce de merveilleux réus-

sira-t-elle aujourd'hui? Ainsi, l'auteur de *la Gaule poétique*, dans le plan qu'il trace d'un poëme de *Clovis*, nous peint les milices spirituelles se mêlant à l'armée de ce prince : « Les séraphins, dit-il, s'avancent en ordre « de bataille sur des chemins d'azur semés d'étoiles; en « effleurant rapidement les nuages, les roues de leurs « chars, d'où jaillissent une longue suite d'éclairs, dis-« persent au loin la rosée, dont l'humide poussière, « colorée par tant de feux, retombe en une pluie de « diamans, de rayons et d'étincelles. » Je doute que cette fiction pût nous intéresser et nous plaire; je ne parle pas de la *sainte ampoule*, indiquée seulement par l'auteur avec une sorte de timidité, ni de l'*oriflamme* apportée par un ange, ni de la *biche* merveilleuse, ornemens qu'il ne fait que laisser entrevoir, et auxquels il a craint même de donner un cadre, tant il a senti la difficulté, et peut-être l'impossibilité de les mettre en œuvre! Quelque imagination d'ailleurs que M. de Marchangy ait fait éclater dans ses conceptions épiques, je me garderai bien d'examiner ici jusqu'à quel point ses projets seroient susceptibles d'une exécution heureuse, en supposant même que nous fussions disposés à admettre toutes les fictions qu'ils semblent appeler : il y a une telle distance de ces sortes de théorie à la pratique, qu'il est très-difficile de saisir les points par où elles peuvent se rapprocher, et ceux par lesquels elles se repoussent : l'inventeur d'un plan de poëme ou de tableau espère souvent des effets que l'exécution poursuit en vain, et qui s'évanouissent sous la main assez confiante, pour chercher à les réaliser; en tout genre, et dans la poésie comme dans les sciences physiques, il ne faut prononcer sur ces idées brillantes, sur ces promesses de

l'imagination qui séduisent au premier coup d'œil, que lorsque l'expérience est venue les justifier : ne peut on pas au moins conclure d'abord, et sans autre examen, de ce qu'un bon plan de poëme épique est une chose très-rare en littérature, que des trois plans tracés par M. de Marchangy, il en est probablement deux qui seroient réprouvés par l'expérience, et qui, dans l'exécution, tromperoient l'espoir de leur auteur, ébloui par ses propres conceptions? Rien, je dois le dire, n'est plus suspect que cette fécondité qui multiplie en idée et en projet les créations les plus difficiles et les plus rares, qui se joue dans les desseins les plus importans, qui prodigue les grandes révélations, et qui semble accuser l'ignorance et la stérilité des siècles : n'est-il pas à craindre qu'elle ne répande autour d'elle que des chimères, et qu'elle n'enfante que des fantômes?

Je désire beaucoup que l'ouvrage de M. de Marchangy ranime parmi nous la flamme poétique prête à s'éteindre, et je suis persuadé que la lecture n'en sera pas inutile à nos poëtes. M. de Marchangy est doué d'une de ces imaginations riches, brûlantes et communicatives, qui sèment dans les esprits les germes de l'enthousiasme, et les étincelles du feu dont elles sont animées; le talent peut puiser dans son livre une nouvelle chaleur, et quelques inspirations pour ainsi dire de détail; la poésie descriptive y trouvera quelques teintes nouvelles; mais l'auteur de *la Gaule poétique* doit-il se flatter de voir éclore de son ouvrage un système de poésie qui remplace parmi nous les créations homériques, et qui fasse succéder les souvenirs de nos antiquités aux souvenirs de la Grèce et de Rome? Il recueille avec beaucoup d'érudition et de succès quelques-uns des accens des Bardes

et des Scaldes : il manie la lyre sauvage des vieux chantres du Nord, et fait retentir leur voix à travers les âges; mais notre oreille, remplie de l'harmonie d'Homère et de Virgile, se familiarise difficilement avec ces chants barbares, et notre imagination qu'effarouche la sombre profondeur des forêts septentrionales, se reporte vers les rians bocages du Taygète et du Ménale, et revole à tire-d'aile vers les lauriers du Pénée. Qu'il ait existé des génies bruts, mais inspirés, dans les rochers de la Norwége et sur les plages de l'Ecosse; que les Scandinaves, les Calédoniens, les Celtes aient eu des poëtes, c'est ce dont on ne sauroit douter; mais que les disciples des Muses grecques et latines, quelque besoin qu'ils éprouvent aujourd'hui d'illusions nouvelles, puissent être ramenés à l'école des Muses runiques, c'est ce qui n'est nullement probable. Le sentiment de la poésie et ses inspirations sont de tous les pays; mais il n'a été donné qu'à la poésie grecque de porter au loin son empire : elle seule eut la prérogative de conquérir les siècles, et de régner sur le monde.

On a beau faire; jamais Chilpéric, Clotaire et le bon roi Dagobert ne seront aussi poétiques que Pélops, Tyndare, Tantale et Priam. M. de Marchangy croit découvrir, dans l'histoire de Brunehaut et de Frédégonde, plusieurs sujets de tragédies, et sa plume ardente en esquisse les plans rapides; soit : je laisse à nos poëtes tragiques le soin d'examiner quel parti leur talent peut tirer des vues de cet écrivain. La poésie dramatique, tout entière dans l'expression des sentimens, dans la peinture des caractères et dans le développement des catastrophes, n'est pas soumise aux mêmes conditions que l'épopée, qui vit de fictions, et ne se soutient

que par le merveilleux. Jamais on n'a pensé que l'histoire de France fût moins féconde qu'une autre en richesses tragiques : la muse de la tragédie étend presque également ses droits sur les annales de tous les peuples; le domaine de la poésie épique est plus restreint, et ses ressources sont plus circonscrites. L'ouvrage de M. de Marchangy remplira-t-il son principal objet, celui de reculer les bornes de l'*épopée*, qui est la poésie proprement dite? Je ne le crois pas; mais il instruira, il touchera, il charmera par les recherches savantes, par les détails curieux et brillans dont il est semé; il rendra populaire la connoissance de nos origines et de notre histoire; il élevera notre nation à ses propres yeux, et pourra lui communiquer quelque chose de cet enthousiasme dont l'auteur semble agité dans les belles pages qui s'accumulent sous sa plume brillante.

§. III.

29 mars.

LA Gaule poétique est l'ouvrage en prose sur lequel tous les gens de lettres ont, dans ce moment, les yeux fixés : cette production est l'objet de beaucoup de discussions, de beaucoup de comparaisons; on examine surtout de quelle *école* est M. de Marchangy : on veut trouver de la ressemblance entre son style et celui de quelques autres écrivains : je dois dire un mot de ces rapprochemens : il y a une sorte de filiation entre toutes les pensées de l'esprit humain, et l'on feroit peut-être un assez bon livre intitulé : *De la Généalogie des idées et des styles en Littérature ;* il y a des esprits qui ont le même caractère, comme il y a des physionomies qui ont le même *galbe* et le même type. Ce seroit, je crois, une chose assez curieuse que de présenter, sur trois ou quatre colonnes,

les écrivains, qui dans notre langue, par exemple, ont entre eux une analogie marquée : ces colonnes figureroient, si l'on veut, les différentes *écoles*, et traceroient l'influence successive que les talens de même nature ont exercée les uns sur les autres, et les améliorations ou les dégradations que chaque manière a pu recevoir ou subir dans le cours de ces développemens progressifs; il ne faudroit pas cependant conclure de cette espèce d'ordre généalogique, qu'un auteur est précisément le disciple ou l'élève de l'auteur de la même classe qui le précède immédiatement : car on pourroit alors compter pour ainsi dire autant de chefs d'*école* qu'il y auroit d'écrivains dans chacune des cathégories; c'est toutefois une erreur où l'on tombe volontiers : il semble qu'on ne veuille pas se donner la peine de remonter jusqu'au premier anneau de la chaîne; on saisit les rapports les plus prochains, et l'on s'y fixe sans faire attention que les rapports de similitude ne sont pas toujours ceux de la cause et de l'effet.

L'influence des écrits de M. Bernardin de Saint-Pierre, suspendue par les troubles de la révolution, se fit sentir aussitôt que le calme fut rendu aux talens et aux lettres : l'auteur des *Etudes de la Nature* et de *Paul et Virginie*, publia ses principaux ouvrages à la veillle de nos discordes civiles, et les effets que devoient produire les exemples donnés par un talent si supérieur, n'attendoient, pour éclater, que la fin de nos dissensions, et que le retour de la tranquilité publique : il avoit suggéré de nouvelles vues aux écrivains dignes d'y entrer; il avoit offert le modèle d'un style plein de naturel et d'originalité, à une de ces époques d'épuisement, où, la source des vraies beautés paroissant tarie, on sem-

bloit ne pouvoir plus être original, sans être bizarre; il avoit rajeuni les couleurs du style descriptif, et révélé, dans sa diction pittoresque, de nouveaux secrets, et, pour me servir de son langage, de nouvelles harmonies, aux talents faits pour les saisir : il s'en est rencontré; et si, en marchant dans la voie qu'il avoit ouverte, on s'est un peu écarté de ses traces; si la naïveté de sa manière et la pureté de son pinceau se font desirer dans quelques productions qui rappellent les siennes, dans celles, par exemple, de M. de Châteaubriand, peut-être a-t-on substitué aux grâces qu'on n'a pu atteindre, une vigueur et une énergie qui forment une heureuse compensation.

Il me semble que M. Bernadin de Saint-Pierre avoit tracé la première ébauche, et, en quelque sorte, les premiers linéamens de *la Gaule poétique*, dans ses *fragmens d'un poëme sur l'Arcadie*, dans le morceau intitulé : *Chant des Gaules*, comme quelques-unes de ses autres créations paroissent avoir fourni le modèle de quelques autres ouvrages, qui ont avec elles des analogies frappantes; ainsi qu'on peut le remarquer d'*Atala*, et d'un grand nombre de pages du *Génie du Christianisme*. Quoi qu'il en soit, s'il falloit absolument reconnoître que l'auteur de *la Gaule poétique* est d'une *école*, je le rangerois dans celle de l'auteur des *Etudes de la Nature*, et je le regarderois comme un des deux meilleurs élèves de cette *école*, c'est-à-dire comme un des talens qui se sont trouvés le plus heureusement en rapport avec le talent original, qui leur a donné l'éveil, qui les a pour ainsi dire avertis de leurs moyens et de leur puissance : car il faut éloigner ici toute idée d'imitation servile; quiconque ne fait qu'imiter, manque de cette force qui élève le disciple au ni-

veau, et quelquefois au-dessus du maître : on copie quelques traits, quelques formes, quelques tournures; on n'imite point la verve, le mouvement, la chaleur, l'inspiration, la vie : quand un ouvrage offre ces heureux indices du feu créateur, à quelque *école* qu'on le rapporte, il n'est point une imitation ; il n'est point une *copie :* or, on les voit briller avec le plus vif éclat dans *la Gaule poétique.*

J'ai trop tardé à mettre sous les yeux du lecteur quelques-unes des belles pages de M. de Marchangy : mon objet principal dans cet article est de faire connoître son style; toutes les parties de son ouvrage fourniroient, sous ce rapport, des morceaux à transcrire. Je m'arrête d'abord à la section où l'auteur rassemble des *détails historiques et poétiques*, sur les mœurs, les coutumes et l'état des lettres, durant la première race..... « Les « habitans des Gaules étant alors convertis, les pasteurs, « dit-il, les saints, les confesseurs de la foi, croyant « leur mission accomplie, quittoient le monde, et ve- « noient au désert pour imiter la vie ascétique des Paul, « des Antoine, des Jérôme, et pour attendre les révéla- « tions et les songes qui devoient leur donner la vue « du ciel et la compagnie des anges; leur exemple en- « traîna une foule de ces mortels sensibles qui trouvent « difficilement à compléter leur existence dans le fracas « du monde : l'ame rêveuse cherche encore, sous les « ombrages de *Chelles*, la royale abbaye fondé par la « reine Bathilde, et où d'augustes princesses couvertes « d'une tunique bleue et d'un voile blanc, calmoient, « dans un repos solennel, le sang ambitieux de Clovis « qui se purifioit dans leurs veines; l'imagination de- « mande aux antiques solitudes d'*Agaune*, de *Lereins*,

« de *Luxen*, aux sombres forêts de *Cressy*, de *Ju-*
« *miéges* et du *Brabant*, les traces de ces gothiques
« moutiers dont le pèlerin aimoit à voir les clochers
« élevés percer les dômes des forêts : on voudroit voir
« encore les murs couverts de lierre et de clématite,
« les fenêtres étroites et basses où les framboisiers fai-
« soient entrer leur verdure, et les cloîtres religieux où
« l'on entendoit, la nuit et le jour, le chant perpétuel.
« Vous serez long-temps poétiques parmi nous, retrai-
« tes que naguères ont remplies de miracles ces fidèles
« dont le travail, la prière et la méditation remplis-
« soient la vie! Pieux séjours, qui d'abord n'offrîtes que
« des champs incultes et marécageux, et qui, défrichés
« par les disciples des Benoist, des Colombau, des Phi-
« libert et des Eustaise, vîtes sortir, comme du chaos,
« des cultures opulentes et de fertiles domaines! »

Je me hâte de relever, dans ce morceau, un endroit qui me semble de très-mauvais goût : je n'aime pas ce que l'auteur dit du *sang de Clovis;* mais c'est la seule tache qu'on puisse, je crois, découvrir au milieu de tant de choses brillantes : on sera frappé de l'harmonie qui règne dans ce style, et qui suffiroit pour annoncer un écrivain très-distingué; on remarquera cette teinte de mélancolie douce et noble, si bien appropriée au sujet; la diction n'a rien ici qui s'élève au-dessus des agrémens d'une prose élégante, et ceux qui n'aiment pas que l'ambition de la prose empiète avec trop d'audace sur les droits de la poésie, ne trouveront dans cette peinture, rien qui doive armer leur critique; la même sagesse se montre dans un grand nombre de pages du livre de M. de Marchangy : cet écrivain descend souvent des hauteurs du Parnasse, où son sujet l'élève d'ordinaire pour se tenir et se reposer dans

cette région moyenne, où l'on se plaît mieux à le suivre : la prose ne semble méconnoître ses bornes, que lorsqu'elle veut exprimer tout l'enthousiasme, et représenter toute la hardiesse de la poésie : de grands écrivains nous ont fait voir jusqu'où elle peut étendre ses prétentions; J.-J. Rousseau, M. de Buffon, M. Bernardin de Saint-Pierre, M. de Châteaubriand, sont souvent poëtes dans leurs traités; leur style dérobe souvent à la poésie quelques-uns de ses ornemens qu'ils emploient avec autant de bonheur que de prudence; la prose semble avoir fait quelques progrès dans le dix-huitième siècle, et dans le commencement du nôtre, sous ces plumes originales, conduites par le génie : mais elle s'est avancée jusque sur le bord d'un précipice : elle a maintenant plus besoin d'un frein que d'un aiguillon; et, surtout, il ne faut pas que dans son orgueil elle se croie jamais capable de remplacer, par ses ressources et par ses agrémens, les enchantemens d'une heureuse et poétique versification.

M. de Marchangy paroît avoir imité, avec beaucoup de succès, les accens sauvages des vieux chantres du Nord; voici quelques morceaux d'un *chant des Scaldes*; car l'espace ne me permet pas de citer ce chant tout entier : « Le chef des guerriers a combattu, et les corbeaux vivront long-temps sur les traces de son épée.
« — Le lâche ne fait point usage de son cœur; il croit « que s'il évite la guerre, il vivra toujours; mais le brave « n'a peur que d'une vie sans gloire : la mort le trouve « prêt dans le combat : il la voit, sourit, et tombe : ainsi « est tombé *Gondicaire*, dont les Scaldes chanteront « long-temps la valeur, au milieu des héros et des vierges de Genève. — Le chef des guerriers a combattu, « et les corbeaux vivront long-temps sur les traces de

« son épée.... Brillant élu de la victoire! tu ne conduiras « plus nos phalanges; mais d'autres plaisirs te sont ré- « servés. Tantôt, mêlé à la foule des dieux, tu combat- « tras les géans descendans d'*Ymer;* tantôt, imitant le « génie *Uller*, qui, sur des patins radieux, devance « les aquilons et les éclairs, tu glisseras sur le fleuve de « glace, et tu t'enfonceras par des portiques nébuleux « dans les palais aériens : là, des vierges aux yeux bleus, « et aux pieds d'albâtre, te verseront la boisson des hé- « ros dans le crâne des Huns et des Vandales, tandis que « *Braga*, assis sous le chêne d'*Idrasil*, te charmera du « son de sa lyre, et que la déesse *Yduna* t'offrira les « pommes qui donnent l'immortalité. — Le chef des « guerriers a combattu, et les corbeaux vivront long- « temps sur les traces de son épée! » Il y a du feu et de la vérité dans cette imitation; mais convenons que notre imagination admet difficilement, et les *patins radieux*, et la boisson des héros *versée dans le crâne des Huns;* Convenons que notre oreille a de la peine à se familiariser avec *Uller*, *Ymer*, *Braga*, *Yduna*, et *Idrasil*.

Revenons à de plus douces images : l'auteur, dans son projet de poëme sur *Attila*, peint l'humble et sainte fille des champs dont les prières sauvèrent Paris du glaive des barbares : « Non loin de cette ville, dans les prés que « domine le mont Valérien, dit-il, et que couvrent « les réseaux de l'Anserina, *Geneviève*, simple bergère, « faisoit paître ses moutons : c'est là qu'assise à l'ombre « d'un tremble, sur les bords du fleuve aux cent dé- « tours, la vierge de *Nanterre* apprenoit à aimer Dieu, « en contemplant ses ouvrages : un amour divin et une « sorte d'inspiration céleste se peignoient dans ses yeux

« d'azur, et révéloient en elle un être surnaturel; com-
« bien de fois, tandis que les filles de *Lutèce*, le front
« paré de roses champêtres, et s'abandonnant aux plai-
« sirs de leur âge, dansoient en cercle dans la forêt qui
« couvroit les ruines du temple d'*Isis*, ou faisoient
« voguer leurs radeaux vers les îles des Treilles ou du
« Pasteur! combien de fois Geneviève, jeune comme
« elles, pénétra dans la prison obscure ou dans l'hospice
« infect, pour consoler ou pour guérir! Ah! quel ai-
« mable peintre nous la présentera sortant de ces murs
« ténébreux, belle de ses larmes et de sa généreuse dou-
« leur, pareille à l'astre timide, qui sort des flancs d'un
« sombre nuage, et répand sur la nature enchantée la
« sérénité de sa lumière! Il n'étoit point de souffrance
« qui ne cédât à l'efficacité de ses prières : l'idolâtre l'ap-
« peloit *le génie de l'espérance:* le chrétien croyoit voir
« en elle *l'épouse du Seigneur*! » Un mélange de grâce et de force caractérise le style de M. de Marchangy; on ne sauroit trop encourager un jeune écrivain qui montre une imagination si brillante et un talent si distingué : *la Gaule poétique* est, comme je l'ai déjà dit, un des ouvrages les plus remarquables qui aient paru, depuis le renouvellement de notre littérature; c'est un de ceux qui méritent le plus d'éloges, et qui doivent obtenir le plus de lecteurs.

IV.

Baisers et Elégies de Jean Second, traduits en vers français, par M. Tissot.

11 février.

Monsieur Tissot, aujourd'hui suppléant de M. Delille dans la chaire de poésie latine au Collége de France, est un des hommes de notre temps qui cultivent, avec le plus de zèle et d'amour, les lettres anciennes : successeur, dans les fonctions littéraires qu'il remplit maintenant, d'un de nos humanistes les plus célèbres et de notre professeur le plus brillant, M. Lemaire, il a su, par des qualités toutes différentes de celles qu'avoit déployées son prédécesseur, adoucir les regrets sensibles causés par la retraite de ce dernier : les savantes leçons de M. Tissot sont surtout remarquables par une certaine profondeur de critique qui, en développant les beautés des anciens, ne craint pas d'atteindre et de révéler leurs défauts ; méthode excellente qui purge de toute superstition le culte rendu aux modèles antiques, et qu'on ne sauroit trop approuver, quand elle se renferme dans une juste et sage mesure, et qu'elle ne dégénère pas en témérité et en sacrilége : peu de professeurs travaillent autant pour leurs cours que M. Tissot : c'est une justice que lui rend la voix publique, dont je ne suis ici que l'écho.

Il avoit été précédé, dans cette carrière, par la réputation que lui avoient acquise des ouvrages analogues aux travaux auxquels il se voue dans une des chaires du Collége de France : sa traduction des *Bucoliques* de

Virgile, sur laquelle il revient sans cesse, d'édition en édition, pour la perfectionner, sans être encore arrivée à ce point qui ne laisse plus rien à désirer, est du moins parvenue à ce degré de mérite relatif, qui décide incontestablement de la supériorité : elle l'emporte, sans contredit, sur ses nombreuses rivales; tous les littérateurs, qui ont bien étudié Virgile, savent que ses Eglogues sont la partie de ses œuvres la plus rebelle aux efforts des traducteurs; et ceux que M. Tissot a faits jusqu'ici doivent paroître très-heureux, si l'on songe aux difficultés qu'il avoit à vaincre dans une lutte si pénible, et même si désespérante.

Jean Second, dont il a traduit les dix-neuf *baisers* et les principales *élégies*, n'est pas, à beaucoup près, un aussi rude jouteur que Virgile : c'est un poëte dans les productions duquel on trouve quelques traits heureux de passion et de volupté, mêlés à beaucoup de longueurs, d'inutilités, et d'ornemens d'un goût équivoque, ou faux, ou décidément mauvais. Il me semble que la seule idée de ses dix-neuf *baisers* est un excès et un ridicule, dont un petit nombre de vers brûlans, répandus dans ces dix-neuf compositions, ne sauroit l'absoudre : ses éternels *baisers* ne se distinguent entre eux que par la différence du tour et de l'expression ; ils ont l'air d'un thème fait en plusieurs façons, d'un jeu d'esprit, d'une gageure : il faudroit que de petites pièces de ce genre eussent chacune un motif qui leur fût propre, un caractère particulier ; elles joindroient ainsi à tout l'abandon d'un élan passionné l'avantage de la précision ; les tableaux seroient circonscrits; et tous les inconvéniens du vague, du pléonasme et de la redite n'assoupiroient pas l'imagination, à peine réveillée par

quelques saillies voluptueuses, par quelques images vives, par quelques expressions pleines de feu, perdues en quelque sorte dans cet amas de répétitions que les nuances légeres du style et la variété secondaire des idées accessoires séparent seules les unes des autres; les *baisers* que M. Tissot a composés à l'imitation, et qu'il a mis, dans ce recueil, à la suite de ceux de Jean Second, me paroissent, sous ce rapport, très-supérieurs aux créations de son modèle : les titres suffisent pour annoncer cette supériorité. M. Tissot célèbre tantôt *le premier baiser de l'amour*, tantôt *les baisers surpris*, tantôt *le baiser du raccommodement*, puis *celui du souvenir*, etc. On voit qu'il arrête la pensée et le sentiment sur un point fixe, dans chacune de ses pièces, et qu'il doit ses inspirations à des vues distinctes, à des impressions qui ne se confondent point entre elles, et qui ne s'effacent pas dans la monotonie d'une ennuyeuse identité. Les *élégies* de Jean Second sont beaucoup moins connues que ses *baisers* : elles n'ont même aucune réputation; cependant elles valent bien, dans leur genre, ces *baisers* si fameux; mais il est clair qu'à mérite égal, des *baisers* doivent obtenir plus de renommée que des *élégies*.

Dans la traduction de ces deux espèces de poésies, M. Tissot développe également les qualités essentielles à l'écrivain et au traducteur : il est presque toujours exact, correct et pur; son goût est irréprochable, et souvent le traducteur réforme celui de l'original : on voudroit peut-être que son style, toujours ferme et toujours marqué de l'empreinte de la bonne école, eût quelquefois un peu plus de mollesse et de flexibilité; peut-être aussi l'oreille rencontre-t-elle parfois dans ses vers quelques concours de sons qui ne la satisfont pas assez,

ou qui même la blessent; peut-être quelques tournures n'ont-elles pas toute la délicatesse qu'on y désireroit; mais, en somme, la manière de M. Tissot est très-digne d'éloges, et décèle un poëte qui connoît le prix du travail, et dont le talent n'a point, comme celui de tant d'autres, dédaigné l'autorité des grands exemples, et secoué le joug salutaire des principes et des règles.

Je ne puis, dans ce journal, citer que des morceaux très-courts; voici le début du second *baiser :*

Vois-tu cette vigne légère
Vers l'ormeau conjugal monter avec amour?
Vois-tu cet amb*itieux lierre*
Du chêne aux longs rameaux embrasser le contour?
Ainsi puissent tes bras flexibles,
L'un à l'autre enchaînés, doucement me presser!
Ainsi, par des nœuds invincibles,
Par d'immortels baisers, je voudrois t'enlacer!
Bacchus et sa liqueur sacrée,
Et du plus doux sommeil l'agréable langueur,
Rien ne peut, ô femme adorée!
De tes lèvres de rose arracher ma fureur;
Nous expirons dans ce délire, etc.

Ces vers ont plus de mouvement que ceux de l'original, et la facture en est très-remarquable; mais je crois que les syllabes que j'ai soulignées dans le second, forment une cacophonie; je crois aussi que *Bacchus et sa liqueur sacrée,* etc., ne font pas assez sentir l'intention du poëte latin, qui joint ici Cérès à Bacchus, et qui dit qu'aucune des nécessités de la vie ne pourroit l'arracher des bras de son amante. Dans la traduction de M. Tissot, on prendroit presque Jean Second pour un buveur: il n'est point question de cela dans les vers latins. Le dix-huitième *baiser* est un de ceux où la passion s'exprime avec le plus de chaleur; j'en extrais ce passage:

Imitons de Vénus les colombes charmantes :
A peine au souffle du zéphir
L'hiver commence à s'amollir,
Les becs entrelacés, les ailes frémissantes,
Murmurant de concert, on les voit tour à tour
Donner et recevoir le baiser de l'amour :
Ivre de ce bonheur suprême,
Les yeux noyés dans le plaisir,
Tu me diras : « Je vais mourir;
Soutiens la moitié de toi-même !.... »
Oui, prompt comme l'éclair, je presse dans mes bras,
Contre mon sein brûlant, mon amante glacée ;
Et de mes longs baisers l'agréable rosée
Rend la vie à son cœur, l'éclat à ses appas;
Enfin, sous les baisers succombe ma foiblesse;
D'une mourante voix, je murmure à mon tour :
« Recueilli dans tes bras, ô ma jeune maitresse,
Laisse-moi renaitre à l'amour !

Je ne sais si l'on ne pourroit pas reprocher à ce morceau un petit défaut de netteté : je ne sais si l'on y démêle aussi-bien que dans les vers latins, les deux parties de cette scène de baisers, où les deux amans alternent ; mais, à cela près, cette traduction me paroît supérieure à l'original : c'est une louange que j'aurois souvent à donner à M. Tissot, si les bornes de cette feuille me permettoient de multiplier à mon gré les citations; encore une fois, Jean Second n'est pas un Virgile : l'expression de sa pensée, le tour de ses idées et de ses sentimens ne sont pas tellement arrêtés, qu'on ne puisse les modifier et les perfectionner : c'est ce que M. Tissot fait presque toujours avec beaucoup de bonheur et de succès ; il y a cependant une certaine grâce, ou plutôt une certaine gentillesse, une certaine mignardise, dans la totalité de l'original, une fleur d'agrément que la traduction, dans son ensemble, ne reproduit pas : cette fleur, cette espèce de velouté délicat tient, si je ne me trompe,

à la fraîcheur de l'invention et de l'originalité, aux élémens de la versification latine, à cette richesse des diminutifs que notre langue n'admet pas, et que Jean Second prodigue quelquefois avec un excès condamnable.

Je ne citerai rien des *Elégies*, également bien traduites par M. Tissot; j'aime mieux transcrire quelque morceau composé d'original par cet écrivain. Sa pièce intitulée : *le Raccommodement*, commence ainsi :

Il est cruel d'exciter les alarmes
Du tendre objet qui nous donna son cœur;
Mais, par hasard, si l'on eut ce malheur,
Un doux plaisir, un plaisir plein de charmes,
C'est d'essuyer sur des yeux tout en pleurs,
Par un baiser, la trace des douleurs :
Un envieux qui jamais ne sommeille,
De bruits menteurs affligeoit ton oreille;
Il te disoit : hélas! votre beauté,
Vos douces mœurs, cet heureux caractère,
Que le volage a tant de fois chanté,
Sont méconnus : ils ont cessé de plaire;
J'étois absent; et ton crédule amour,
Dans ses chagrins, m'accusoit nuit et jour :
J'arrive enfin; je vole à ma maîtresse, etc.

La tournure de ces vers est légère et rapide : j'ai regret de ne pouvoir mettre toute la pièce sous les yeux du lecteur; les *Baisers* de M. Tissot me semblent, en général, exempts de tous les défauts, qu'on peut reprocher à ceux de Jean Second : on y remarque cependant quelques taches qu'on voudroit ne pas rencontrer dans des pièces si courtes, et que l'auteur doit effacer. Par exemple, il emploie dans un endroit le mot *virginal* au pluriel masculin, sans en changer la terminaison :

. . . .
Et caressent long-temps tes *virginals* trésors.

Je crois, comme *Larrisol*, qu'il faudroit dire *virginaux*; et peut-être vaudroit-il mieux éviter le pluriel masculin de ce mot si charmant au singulier : ce pluriel me semble d'un mauvais effet :

D'un seul mot quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.

Le reste du recueil offre une grande variété d'essais de traduction, qui prouvent que M. Tissot a une littérature très-étendue : ces essais me paroissent tous plus ou moins heureux ; on y reconnoît partout l'écrivain laborieux et l'habile versificateur. M. Tissot nous promet une traduction de Théocrite, en vers : celle de la vingt-septième idylle de ce poëte, insérée dans ce volume, est du plus favorable augure.

V.

Veillées poétiques et morales, seconde édition, par M. Baour de Lormian.

§. Ier.

26 février.

Il est généralement reconnu que M. Baour de Lormian est un de nos meilleurs versificateurs; son style n'est cependant remarquable par aucun de ces efforts, par aucune de ces tentatives qu'on observe dans celui de la plupart de nos poëtes à la mode : tout est naturel et simple dans les vers de M. de Lormian ; cet écrivain ne paroît point s'être piqué, comme tant d'autres, de

reculer les bornes de notre langue poétique : on voit qu'il ne se croit pas trop à l'étroit, dans le cercle tracé par Despréaux, Racine et Voltaire; il ne cherche pas de nouveaux effets de style sur les traces de Roucher, de M. Le Brun, et sur les pas d'un poëte, très-supérieur sans doute à ces deux novateurs, mais dont les exemples ne sont point eux-mêmes sans quelques dangers : avec une oreille très-délicate et très-sensible à l'harmonie, avec une imagination riche et brillante, avec un sentiment véritable des ressources naturelles de notre poésie, on ne sent pas le besoin d'avoir recours à ces artifices, à ces combinaisons, à ces prestiges, qui montrent moins la témérité de ceux qui les emploient, qu'ils ne trahissent leur foiblesse; encore les créateurs de ces moyens extraordinaires, les chefs d'école ont-ils du moins, dans leurs faux systèmes, le mérite, quel qu'il soit, de l'invention; mais que dire des disciples et des imitateurs? L'imitation trop marquée, trop évidente des modèles même les plus parfaits, est un défaut : que faut-il donc penser de l'imitation des originaux les plus vicieux?

Son premier inconvénient est de ne pouvoir jamais se déguiser, parce qu'elle roule nécessairement sur un nombre très-borné de formes très-saillantes : car il ne faut pas s'imaginer que les novateurs pèchent par un excès de fécondité; point du tout : toute la richesse de leur génie se réduit à l'exagération de trois ou quatre figures de style déjà bien connues; de trois ou quatre tropes qu'ils ramènent sans cesse, en les outrant sans retenue; aussi peut-on observer que, dans la passion dont ils sont épris pour quelques formules d'élocution vers lesquelles se porte infatigablement tout l'effort de leur esprit, ils négligent les grâces de la variété, et généra-

lement couronnent tous leurs défauts par celui de la plus triste et de la plus ennuyeuse monotonie : leurs copistes ne sauroient donc faire aucune illusion sur l'école à laquelle ils appartiennent, et renoncent, avec une générosité qui, probablement, leur paroît très-méritoire et très-héroïque, à un des droits les plus flatteurs pour le talent, parce qu'il en est une des preuves les moins équivoques, à la prérogative de l'originalité : on les reconnoît d'abord; on les signale; on les montre pour ainsi dire au doigt; ils marchent sous une bannière dont les couleurs tranchantes frappent les yeux au loin: ce sont clairement, nettement des imitateurs, *servum pecus*, et des imitateurs d'autant moins estimables, qu'ils ne copient que des défauts ambitieux et de fausses beautés; espèce de sectaires poétiques qui jurent en quelque sorte *in verba magistri*, assez semblable aux disciples de quelques philosophes anciens, portant le manteau distinctif de leur école, et se targuant de tous les signes extérieurs de leur doctrine : les disciples, par exemple, de M. Le Brun, se font gloire d'afficher dans leurs écrits tous les *hypallages* forcés, toutes les *métonymies* monstrueuses, toutes les grotesques *alliances de mots* que présentent les vers de leur modèle; enfin, toutes les caricatures de style recommandées par l'exemple du *maître*, et même par ses préceptes : on ne sauroit les méconnoître; c'est la *livrée* de M. Le Brun!

Mais, de plus, l'imitation décidée et servile d'un modèle particulier, quel que soit d'ailleurs le mérite propre de ce modèle, contraint et étouffe le talent; et si cet original est absolument défectueux, combien ne doit-il pas altérer les dispositions naturelles de quiconque se voue à le calquer? N'imitez personne expressé-

ment, dit Quintilien : *Ne hoc quidem suaserim uni se alicui propriè, quem per omnia sequatur, addicere*; la bonne école n'est pas l'école de tel ou tel excellent auteur, mais celle de tous les écrivains réunis, dont les productions ont fondé en commun l'empire du bon goût, parce qu'elles concourent toutes ensemble au même but, la perfection de l'art; qui peut douter que l'étude réfléchie des chefs-d'œuvre de la littérature ne fortifie le génie, n'enrichisse, ne développe, n'affermisse le talent? qui peut douter qu'il ne s'égare à la suite des mauvais modèles? Ce qu'on appelle la *mauvaise école*, dit-on, n'a pas des effets aussi funestes que le prétendent les critiques : ceux qu'elle entraîne n'auroient rien produit de bon, même en suivant la bonne école; qui le sait? Mais en admettant que cela soit vrai de la plupart d'entre eux, puisque les talens véritables sont rares, peut-on l'affirmer également de tous? Tel écrivain auroit peut-être déployé des facultés qu'on ne lui soupçonne pas, si son esprit, dupe des illusions d'un modèle dangereux, n'eût corrompu ses propres directions, et n'eût imposé silence à la voix de la nature pour écouter celle de la mode : il ne se fût plié à l'imitation spéciale d'aucun des originaux de la bonne école en particulier; car il n'eût été appelé vers aucun d'eux par cet attrait puissant et trompeur de la nouveauté, qui fait en partie la force des exemples récens : il se fût modelé sur ce type commun des écrivains dont les ouvrages sont la règle éternelle du goût, sur ce type, qui loin de dénaturer les formes du talent, peut seul lui en imprimer d'heureuses; mais ses yeux se sont tournés vers ce qui brilloit de son temps et près de lui : ils se sont reposés sur un point fixe dont le faux éclat les a séduits, et celui

que le mouvement de son propre génie, appuyé sur les bons modèles, eût élevé peut-être au nombre des meilleurs originaux, se rabbaisse à n'être qu'un servile imitateur, qui se croit hardi en contrefaisant de mauvaises hardiesses, qu'un copiste misérable d'un très-méchant original.

Ce n'est donc pas à tort, quoi qu'on en dise, que les critiques s'élèvent contre la *mauvaise école :* ce n'est point une chimère qu'ils combattent; ce n'est point un fantôme contre lequel ils s'arment : ils attaquent, d'abord, le mal dans sa source, c'est-à-dire, dans les productions de ses premiers auteurs; ils en poursuivent ensuite les conséquences dans les copies des imitateurs; ils dénoncent toutes celles qu'ils n'ont pu prévenir, et préviennent toutes celles qu'il est en leur pouvoir d'arrêter; il faut fermer la bouche à la censure littéraire, ou convenir que son principal objet, quand elle note les défauts des ouvrages, surtout de ceux qui font quelque sensation, est d'empêcher que ces défauts ne se reproduisent dans des imitations qui ne manquent presque jamais de les exagérer encore : il faut soutenir qu'il est inutile de plaider la cause du bon goût, ou convenir qu'on ne sauroit recommander les bons modèles, sans décrier en même temps les mauvais, et faire valoir les doctrines et les exemples de la *bonne école*, sans accuser les scandales de l'école contraire; pourquoi donc, en effet, Quintilien s'efforçoit-il d'arracher les ouvrages de Sénèque des mains de la jeunesse de son temps? On pouvoit aussi lui dire que les talens étant rares, ce dangereux auteur n'en corromproit pas beaucoup, et traiter ses scrupules de craintes outrées et frivoles; mais qui oseroit opposer son autorité à celle d'un homme tel que

Quintilien? Je sais que ses *Institutions* furent une barrière impuissante contre les invasions du mauvais goût; je sais qu'il y a dans la littérature, comme dans tout le reste, un entraînement secret des idées et des choses auquel rien ne résiste; mais, quand nous voyons renaître le style de Ronsard et de Dubartas, ne devons-nous pas signaler cette marche inverse que l'on regarde comme un nouvel élan, et ce mouvement rétrograde qu'on prend pour un progrès? ne devons-nous pas avertir les jeunes écrivains qu'avancer ainsi, c'est reculer, et leur montrer tous les piéges dans lesquels une ambition aveugle, et une présomptueuse inexpérience peuvent engager l'imprudence de leur âge? Pour nier cela, il faut nier qu'il y ait, en littérature, un bon et un mauvais goût, une saine doctrine et de faux systèmes : il faut nier que la critique puisse jamais faire aucun bien, et la reléguer parmi les abus.

Mais j'entends M. de Lormian qui s'écrie : «Voilà bien les journalistes, avec leurs longues dissertations et leurs éternels préambules! » Toutefois, au moment où l'on ose encore plaider la cause de M. Le Brun, c'est-à-dire, celle du plus mauvais goût, dans quelques journaux, et lorsqu'à l'appui des principes les plus dangereux, on avance les paradoxes les plus extraordinaires, lorsque l'amour de la nouveauté ne se contente pas d'applaudir aux bizarreries de la pratique et de l'exécution, mais se complaît encore dans les plus folles théories, les ouvrages d'un poëte très-distingué, dont le talent ne s'écarte jamais de la trace des grands modèles, ne me fournissoient-ils pas une occasion naturelle de m'élever contre tant d'erreurs? Voyez M. de Lormian, puis-je dire: s'est-il enrôlé dans telle ou telle école? et, cependant,

qui fait aujourd'hui des vers mieux que lui? Quelle réputation même égale la sienne parmi celles qui datent de la même époque, et qui se sont élevées en même temps? Voyez M. de Chênedollé, écrivain pareillement fidèle aux anciennes traditions, et auquel M. de Lormiand rend, dans les notes de son recueil, une justice éclatante : est-ce en suivant les pas de quelques-uns des mauvais guides de nos jours qu'il est parvenu au rang que lui assignent les suffrages de tous les vrais connoisseurs? Voyez M. de Perceval-Grand-Maison ; M. D'avrigny ; quelle pureté classique dans les *Amours épiques* de l'un, dans les Poésies lyriques de l'autre! Lisez les *Veillées poétiques*, vous y trouverez presque partout de la facilité, du naturel, un style coulant, harmonieux, pittoresque, périodique; et vous n'y rencontrerez nulle part de ces vers bizarres, de ces expressions recherchées et ridicules, de ces césures à prétention, de ces coupes téméraires, de ces figures violentes, dont se compose la manière de la plupart des versificateurs actuels : Racine et Boileau auroient pu lire les vers de M. de Lormian, tandis qu'ils eussent rejeté avec mépris, et même avec horreur, ces ouvrages où l'on nous présente tous les excès du goût le plus dépravé, comme les plus sublimes inspirations du génie le plus heureux; comment donc se fait-il que ce poëte, qui n'a point recours à tous ces artifices, qu'on regarde aujourd'hui comme si nécessaires, n'en soit pas moins reconnu par la voix publique pour un des écrivains qui font le plus d'honneur à notre temps? C'est que le vrai talent ne perd jamais ses droits, et que la médiocrité se décèle toujours à travers les livrées dont elle se couvre : on sent qu'il ne lui resteroit rien si on la dépouilloit de son

faux éclat; mais le talent n'a pas besoin de masque : il n'a besoin de rien affecter; son allure naturelle suffit pour empêcher de le méconnoître :

. . . . . *Et vera incessu patuit dea.*

Je ne ferai pas ici l'énumération des différentes pièces que renferme ce recueil, sous le titre de *Veillées poétiques et morales :* quand un ouvrage en est à la seconde édition, il n'est pas nécessaire, je crois, de dire ce qu'il contient. Le fond sur lequel roule ces *Veillées* est bien triste et bien sombre : il ne peut plaire qu'aux ames sensibles et mélancoliques, qui aiment à entendre les muses soupirer des plaintes sublimes et moduler de tendres regrets; elles y trouveront, dans de beaux vers, l'expression la plus parfaite des sentimens dont elles se nourrissent, et chériront le poëte aimable dont les chants mélodieux s'accordent si bien avec cette voix secrète de douleur qui retentit toujours au dedans d'elles-mêmes. M. de Lormian, tantôt médite avec Hervey, et tantôt gémit avec Young, dont sa lyre répète les lugubres accens; la mélancolie est monotone; et le défaut de ce recueil me paroît être l'uniformité, si cependant on peut relever un pareil défaut, dans ce qui n'est pas fait pour être lu de suite.

§. II.

4 mars.

La première *Veillée* me paroît une des pièces les plus intéressantes de ce recueil : l'auteur y retrace les illusions que produisent les ténèbres de la nuit éclairées par la lumière douteuse et fantastique de la lune; sujet à la fois très-poétique et très-piquant, puisque l'imagination est là, pour ainsi dire, dans son domaine, et que les tableaux du poëte ne font que lui présenter, en quelque sorte,

son propre ouvrage : c'est elle, en effet, qui crée un nouvel univers, et qui peuple tout de fantômes, quand le voile mystérieux de la nuit dérobe à nos yeux le spectacle des êtres réels ; c'est elle qui change, qui métamorphose tout au gré de ses caprices, et qui se joue, tantôt dans les plus folâtres bizarreries, tantôt dans les monstruosités les plus effrayantes : elle agrandit ou rapetisse à son gré les objets, donne le mouvement aux plus immobiles, la vie aux plus inanimés, induit les sens dans mille erreurs, égare leur témoignage, surprend leur véracité, établit une fausse évidence, grave dans quelques esprits des persuasions aussi indélébiles qu'insensées ; éternise parmi les peuples même les visions les plus chimériques, et sème sur la surface du monde entier les fictions religieuses et les mensonges sacrés :

La superstition qu'exalte le silence,
Sur le mortel crédule à minuit se balance :
L'enfant du Nord, errant au sein des bois profonds,
Des esprits lumineux, des sylphes vagabonds,
Rois au sceptre de fleurs, à l'écharpe légère,
Voit descendre du ciel la foule mensongère :
Dans la coupe d'un lis, tout le jour enfermés,
Et le soir s'échappant par groupes embaumés,
Aux rayons de la lune, ils viennent en cadence
Sur l'émail des gazons entrelacer leur danse,
Et de leurs blonds cheveux, dégagés de liens,
Les Zéphirs font rouler les flots aériens ;
O surprise ! bientôt dans la forêt antique
S'élève, se prolonge un palais fantastique,
Immense, et rayonnant du cristal le plus pur :
Tout le peuple lutin, sous ces parvis d'azur,
Vient déposer des luths, des roses pour trophées,
Vient marier ses pas aux pas brillans des fées,
Et boire l'hydromel, qui pétille dans l'or,
Jusqu'à l'heure où du jour l'éclat douteux encor,
Dissipant cette troupe inconstante et folâtre,
La ramène captive en sa prison d'albâtre.

Voilà sans doute de très-beaux vers : la phrase poétique s'y développe avec beaucoup de grâce, de nombre et d'harmonie; mais qu'il est rare de rencontrer, même dans nos meilleurs écrivains, un morceau d'une certaine étendue, où la critique n'aperçoive aucune tache, aucune imperfection ! La superstition qui *se balance à minuit* sur le mortel crédule, ne me semble pas présenter une image assez vive et assez déterminée; on a beaucoup abusé de ces mots : *se balancer, planer;* ils sont devenus parasites, et le style de M. de Lormian n'est pas fait pour admettre ces figures banales et usées. L'épithète de *profonds*, donnée aux bois, et placée à la fin du vers, n'a-t-elle pas trop l'air d'être provoquée par la rime? ne seroit-il pas mieux de dire : dans *la profondeur*, dans *l'épaisseur des bois?* Un vers est toujours foible quand il se trouve au-dessous de l'expression même de la prose. *Des bois, des esprits, des sylphes*, le rapprochement de tous ces génitifs ne nuit-il pas à la netteté? est-on assez préparé à se représenter *les sylphes* comme *des rois?* cette apposition n'a-t-elle pas quelque chose d'un peu heurté? L'*écharpe* est-elle un des signes distinctifs de la royauté? Conçoit-on clairement que ces sylphes, qui sont *tout le jour enfermés dans la coupe d'un lis*, et qui, par conséquent, n'ont pas quitté la terre, *descendent* cependant *du ciel* quand la nuit est venue? n'y a-t-il pas là quelque embarras? Rien ne ternit les beautés de style qui brillent dans le reste de cette tirade; et malgré les minutieuses observations que je viens de faire, la totalité de ce morceau est d'un effet très-remarquable.

Il n'est pas une seule de ces *Veillées* dont je ne voulusse détacher quelque nouvelle preuve du rare talent

de M. de Lormian pour la versification : je prends au hasard :

Quand un sang généreux fait palpiter son sein,
Séduite par l'éclat d'un jour pur et serein,
La jeunesse s'embarque, et follement ravie,
Brave, dans ses écueils, le détroit de la vie;
Dans sa fougueuse ardeur, tout lui semble permis:
Les astres, les saisons, et les vents sont amis;
Mais l'ouragan s'élève, et l'éclair étincelle:
La tempête poursuit l'imprudente nacelle,
Et, trompant les efforts des jeunes matelots,
Les précipite en foule au sein des vastes flots;
Qui put leur inspirer un tel excès d'audace?
Devoient-ils de la mort oublier la menace?
Eh! comment oublier qu'il nous faut tour à tour
Passer les sombres bords qu'on passe sans retour!

Je crois que la critique la plus attentive ne pourroit reprendre dans ce morceau, plein de verve et de chaleur, que le dernier vers. Du moment que le poëte a dit les *sombres bords*, il a tort, ce me semble, d'ajouter *qu'on passe sans retour :* il les a suffisamment caractérisés, et cette addition a l'air d'un remplissage. Ce dernier hémistiche est cependant très-beau en lui-même : il est emprunté de Racine; mais voyez comment ce grand écrivain l'a employé; il parle de Thésée :

Il a vu le Cocyte, et les rivages sombres;
Il s'est montré vivant aux infernales ombres;
Mais il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

Quel effet dans ce dernier hémistiche! mais il est aussi nécessaire ici qu'il est énergique; et, dans les vers de M. de Lormian, ce n'est qu'une superfluité :

Tantùm series, juncturaque pollet!

M. Geoffroy, dans son Commentaire, en rendant justice à la beauté de ce vers, trouve que *passer* et *repasser* ne sont pas assez élégans : je n'entends pas du tout cette remarque : si elle est juste, s'il y a de l'inélégance dans ce vers, il en faut conclure que l'élégance n'est pas toujours une qualité essentielle des beaux vers; et, dans ce cas, l'observation du critique est pour le moins inutile : car, lorsqu'une expression est aussi belle qu'elle peut l'être, lorsqu'il en résulte un grand effet, qui jamais s'inquiétera de savoir si elle est élégante ?

Je reviens à M. de Lormian; j'extrais de la pièce intitulée *le Temps*, le morceau qui suit :

Tel est le juste arrêt par Dieu même dicté :
L'ennui toujours s'attache à la frivolité;
Voyez ces froids mortels, déchus de leurs ancêtres,
Anneaux irréguliers de la chaine des êtres,
Sybarites charmans, toujours parés de fleurs,
Et toujours revêtus des plus fraiches couleurs ;
Insectes voltigeans, papillons infidèles,
Balancés sur l'albâtre, ou l'azur de leurs ailes;
En nos rians jardins, on les voit tour à tour
Folâtrer, et s'abattre, au vif éclat du jour.
Pour eux l'astre enflammé que l'Orient adore,
Sème de diamans les rivages du More;
Pour eux l'été murit et dore les moissons;
Pour eux le doux printemps, ceint de légers festons,
Enchante les bosquets de leurs métamorphoses,
Et l'hiver étonné se couronne de roses;
Que Zéphir, s'il ne craint d'exciter leur courroux,
Embaume les vallons des parfums les plus doux;
Les élémens surpris et rendus tributaires,
Remplissent leurs palais de dons involontaires;
Ils boivent à longs traits, dans une coupe d'or,
Les brillantes liqueurs d'Ormus et de Tidor;
Et leur faste, usurpant l'air, la terre et les ondes,
Consomme en un banquet les présens des deux mondes.

Pour compléter l'effet de cette brillante peinture, il eût fallu, je pense, que l'auteur, reproduisant à la fin la pensée principale du morceau, laquelle se perd ici dans la richesse des développemens accessoires, eût, par un dernier trait, représenté *l'Ennui*, le triste ennui, affadissant et empoisonnant toutes les jouissances dont se compose le prétendu bonheur des favoris de la fortune, et des heureux du siècle. Sans cela le but de cette description échappe trop aisément au lecteur dont elle éblouit l'imagination, et dont elle ne remplit pas assez l'attente : le poëte semble avoir oublié ce qu'il vouloit dire, et la force du sens s'énerve et s'évanouit sous les parures de la poésie.

Au milieu de ces *Veillées*, qui peut-être ont le défaut de dégénérer quelquefois en *lieux communs*, se trouvent deux petits poëmes particuliers, dont la couleur s'accorde parfaitement avec celle des autres pièces contenues dans ce recueil : l'un a pour titre *Ophélie*, et l'autre *Job*; sous le nom d'Ophélie, le poëte chante les malheurs et les derniers momens de l'infortunée Jeanne Gray, dont le véritable nom n'est pas en effet très-poétique, mais dont les touchantes aventures sont un sujet très-digne des Muses ; le livre de Job a fourni la matière de l'autre poëme, et l'on sait quels trésors de poésie ce livre renferme : le talent de M. de Lormian brille d'un éclat égal dans ces deux morceaux ; je crois devoir citer, de l'imitation du livre de Job, la fameuse description du cheval :

Vois le cheval guerrier : le clairon du carnage
Frappe-t-il l'air d'un bruit qui plaît à son courage,
Le feu roule et jaillit de ses naseaux fumans;
L'écho lointain répond à ses hennissemens :

Vois son œil réfléchir les éclairs de ta lance;
Sous ta main qui le guide, il frémit, il s'élance,
Il court les crins épars; la poudre des sillons
Sous ses pieds belliqueux s'envole en tourbillons:
Insensible au trépas, qui partout le menace,
Il perd des flots de sang, sans perdre son audace;
Il cède; il tombe, enfin, mais sans se démentir;
Et la mort à son cœur n'arrache aucun soupir.

Plusieurs poëtes se sont essayés sur cette peinture sublime: tous sont demeurés bien au-dessous de l'original; mais aucun, ce me semble, ne s'est élevé à la même hauteur que M. de Lormian: quelques-unes des beautés du modèle ont péri dans sa copie; mais il en substitue d'autres qui lui sont propres. On pourroit cependant reprocher à M. de Lormian de n'avoir pas fait assez d'efforts pour reproduire les traits principaux du texte, et de les avoir trop facilement abandonnés: une plume telle que la sienne ne doit pas se décourager si aisément: c'est aux écrivains qui, comme lui, maîtrisent la langue poétique, et possèdent tous les secrets de la versification, qu'il appartient de lutter avec énergie contre les difficultés des originaux les plus désespérans. Ce recueil est très-propre à justifier et à confirmer l'opinion qui le place au premier rang de nos poëtes actuels: il est malheureux qu'il ne renferme guère que de brillantes amplifications dont le fond n'a par lui-même rien de bien neuf ni de bien piquant; mais le style donne de l'attrait aux pensées même les plus communes et les plus usées, et celui de M. de Lormian est assez magique pour produire cet effet: il règne d'ailleurs dans toutes les pièces de ce recueil une teinte mélancolique et religieuse, qui en forme le caractère, et qui en augmente l'intérêt et le charme.

VI.

Mademoiselle de La Fayette, ou le Siècle de Louis XIII, roman, par madame la comtesse DE GENLIS.

§. Ier.

14 avril.

LES tristes amours de Louis XIII et de mademoiselle de La Fayette diffèrent autant des galanteries brillantes de Louis XIV, que le caractère et le siècle de ce dernier prince sont différens du siècle et du caractère de son prédécesseur : il y eut dans les plaisirs comme dans les magnificences et dans la grandeur de Louis XIV, quelque chose de romanesque qui éveille et qui élève l'imagination ; mais elle a de la peine à se représenter le mélancolique et sombre Louis XIII, avec l'éclat et les grâces d'un héros de roman : le monarque superstitieux et foible, l'esclave couronné du cardinal de Richelieu, le sauvage tyran de sa propre mère, l'infidèle ami et le déserteur indolent de ses favoris les plus chers, l'époux languissant et cacochyme, qui si long-temps fit attendre à la France l'héritier du trône, et qui paroissoit toujours avoir plus besoin d'un médecin que d'une maîtresse, ne semble pas destiné à figurer au nombre des personnages que l'art magique des romanciers se plaît à embellir, et qu'il environne des illusions charmantes de la galanterie, des séductions de la beauté et des prestiges de l'amour.

Il est vrai pourtant, il est historique que l'ame sèche et étroite de Louis XIII s'ouvrit à cette passion : ce

prince hypocondre fut particulièrement sensible aux attraits de mademoiselle de La Fayette, qui même n'eut point les prémices de son cœur : ses affections s'étoient fixées d'abord sur une autre personne également attachée au service de la reine, mademoiselle de Hautefort ; mais, dans toutes les circonstances, son amour prit la teinte de son naturel, et même celle des idées du temps : on dissertoit alors beaucoup sur l'amour ; c'étoit une mode que firent durer les efforts du bel esprit naissant, et les premières prétentions de la société encore dans l'enfance : on analysoit les impressions du cœur ; on en étudioit, on en calculoit toutes les délicatesses ; on mêloit les subtilités les plus raffinées aux plus impétueux des sentimens ; la galanterie, enveloppée dans le pédantisme général, avoit pris les formes extérieures des argumentations philosophiques et théologiques : on en réduisoit les différentes questions en thèses qui se soutenoient dans les cercles et dans les ruelles, contradictoirement comme celles de l'école ; et toute cette métaphysique amoureuse, élevant l'amour au-dessus des sens, étoit sans doute assez favorable aux amans qui n'avoient pas de grandes victoires à remporter sur eux-mêmes, pour se borner aux plaisirs délicats du cœur, et aux pures jouissances de l'imagination.

Tel étoit Louis XIII, en qui les sévérités d'une conscience religieuse et timorée venoient renforcer encore les dispositions de la nature : non-seulement il ne connut que le moral, ou, si l'on veut, la métaphysique de l'amour ; mais ses scrupules parurent même craindre en ce genre tout ce qui s'écartoit de l'idéal, au point que sa délicatesse ne fut pas exempte de ridicule, et que la sincérité trop réelle de sa pudeur en prit toutes les appa-

rences d'une risible affectation : les mémoires du temps ont remarqué que, jouant un jour au volant avec mademoiselle de La Fayette, et le volant, apparemment fort léger, étant tombé dans le fichu entr'ouvert de cette demoiselle, sans qu'elle s'en aperçût, le roi n'osa pas aller le chercher là : la gaze d'un fichu étoit un rempart impénétrable à sa chasteté; auparavant il avoit déjà donné une preuve signalée de ce respect, auquel ses passions les plus vives ne pouvoient porter aucune atteinte : voulant saisir un billet que mademoiselle de Hautefort, l'objet alors de ses pudiques amours, tenoit entre ses mains, cette demoiselle ne crut pas pouvoir mieux défendre le billet qu'en le plaçant dans son sein, et pour l'en tirer, le roi interdit courut, dit-on, chercher très-chastement des *pincettes* ; il faut opter entre les convenances de l'amour et les devoirs de la dévotion : car il est, ce me semble, bien difficile de les concilier; et rien ne seroit plus propre à exciter le rire qu'un capucin amoureux, qui voudroit être à la fois galant et capucin : je ne connois pas de contraste plus comique.

Puisque les vertus et les grâces de mademoiselle de La Fayette étoient destinées à faire naître une passion qui devoit avoir une si grande influence sur le sort d'une personne si aimable et si respectable, il eût été du moins à souhaiter qu'elle eût rencontré un cœur plus digne d'éprouver le pouvoir de ses charmes : elle eût triomphé de même sans doute, et son triomphe eût été plus méritoire et plus glorieux; il est vrai qu'elle n'auroit pas pu se proposer le but extraordinaire qu'elle avoit en vue, lorsqu'elle permit à l'amour, que le roi avoit conçu pour elle, de se développer, et lorsqu'elle ne craignit pas d'entretenir dans le cœur de son amant

une passion dont les résultats ne pouvoient être que malheureux. Mademoiselle de La Fayette, se laissant aimer par Louis XIII dans le noble dessein de se rendre maîtresse de cette ame indolente, paresseuse et foible, pour la fortifier et la relever, me paroît plus admirable encore que mademoiselle de La Fayette ensevelissant sa florissante jeunesse et son éclatante beauté dans les ténèbres d'un cloître, pour échapper à des dangers naissans que n'avoit pas prévus son inexpérience, ou que l'enthousiasme de son imagination frappée d'un beau projet lui avoit déguisés, ou dont le caractère connu du roi avoit peut-être écarté le soupçon; les deux extrémités de son histoire sont donc éminemment romanesques : car rien ne paroît plus sortir de la limite ordinaire et commune des destinées humaines qu'une grande vue et une grande résolution, inspirées par la vertu, et placées par elle au sein même de ces passions, que la foiblesse commence, et qu'elle termine généralement; et peut-être, de tous les sujets historiques traités et embellis jusqu'ici par l'imagination brillante et par le rare talent de madame de Genlis, ce dernier étoit-il le plus heureux, quoiqu'il présentât d'effrayantes difficultés, et surtout l'obligation pénible de mettre en scène un amant aussi singulier et aussi bizarre que Louis XIII, un personnage aussi étranger à tout prestige romanesque.

On peut affirmer que parmi les femmes, que la licence du trône a liées par les nœuds d'une tendresse illégitime à la personne des rois, mademoiselle de La Fayette est celle dont le souvenir éloigne le plus toute idée de scandale et même d'inconvenance, et qui excite l'intérêt le plus vif, ainsi que le plus pur : elle est hors de comparaison; de qui la rapprocher sans blesser toutes les bienséances?

La tendre et touchante la Vallière a trouvé sans doute son excuse dans la sincérité passionnée de ses sentimens, et dans les larmes abondantes de son repentir; cette *gentille Agnès*, célébrée par François Ier dans des vers si naïfs et si doux, et qui réussit au milieu des voluptés à rappeler dans l'ame amollie de son royal amant l'énergie du devoir et l'instinct de l'honneur, a couvert en quelque sorte, même aux yeux sévères de l'histoire, sa faute et celle du monarque par des services rendus à l'Etat; mais mademoiselle de La Fayette n'eut point de faute à réparer, si ce n'est celle d'avoir, par une imprudence sublime et dans une pensée noblement chimérique, trop présumé de l'amour; faute qui vaut mieux pour ainsi dire que l'innocence même; généreuse erreur de son esprit dont elle s'est punie héroïquement quand elle a senti que son cœur pouvoit y prendre quelque part. Aussi, cette principale figure du tableau, tracé par le pinceau facile et varié de madame de Genlis, se trouve-t-elle dans une harmonie non moins parfaite qu'agréable avec tous les imposans accessoires de religion, de dévouement et de vertu dont l'auteur a cru devoir l'entourer; et mademoiselle de La Fayette entre saint Vincent de Paule et saint François de Sales, ces héros de l'humanité et de la piété dont on ne prononce pas les noms sans attendrissement, semble ajouter encore quelque chose à la considération des temps qu'ils ont illustrés par leur grand caractère : au fond même de cette cellule obscure où l'enchaînent ses vœux, et sous le voile lugubre et sacré dont elle a obscurci ses charmes, elle poursuit toujours son généreux dessein; elle n'a mis des grilles entre elle et sont amant que pour mettre la pureté de ses intentions hors de tout péril; elle s'est en

quelque sorte réfugiée dans le ciel pour travailler plus sûrement au bonheur de la terre. L'idée de faire de Louis XIII un roi ne la quitte pas dans sa solitude : elle ne communique plus avec lui que pour exercer sur son ame un pouvoir régénérateur; elle ne tient plus au monde que par l'espérance de consommer l'entreprise que chérit sa vertueuse imagination; et la fin du roman ne laisse dans l'esprit du lecteur que des impressions douces et célestes : elle ne présente que l'image et les formes de la pénitence; elle n'offre point les douleurs du repentir, et les tourmens du remords.

J'ai exposé les inconvéniens et les avantages du nouveau sujet choisi par madame de Genlis : l'auteur me paroît avoir fait valoir les uns et sauvé les autres, à peu près autant qu'il étoit possible, et le succès de l'exécution n'a point trahi, sous une plume aussi sûre, le bonheur de la matière : on diroit cependant que madame de Genlis s'est défiée de la fécondité et des ressources du fonds dont elle entreprenoit de développer les richesses : elle semble avoir voulu y suppléer par deux épisodes très-étendus, dont l'éclat, il est vrai, et le charme font aisément oublier qu'ils ne sont pas en proportion avec le reste de l'ouvrage, mais qui n'en constituent pas moins un vice très-considérable de composition : le talent de cette dame, quoiqu'il se joue dans un genre de productions frivoles en apparence, permet d'appliquer à ses créations toute la sévérité des doctrines littéraires; et ce n'est point, en parlant de ses ouvrages, qu'on peut dire avec Boileau :

Dans un roman frivole aisément tout s'excuse :
C'est assez qu'en courant la fiction amuse.

La *fiction* sans doute *amuse* beaucoup ici : on est en-

traîné; on ne peut quitter le livre quand on en a commencé la lecture; on regrette à la fin qu'il soit si court; mais, aux yeux de la critique, les deux épisodes sont des longueurs, quelque brillans, quelque intéressans qu'ils soient : ces accessoires écrasent, étouffent le sujet principal, qui pouvoit obtenir plus de développemens, et que l'auteur a resserré dans un cadre trop étroit, et dans des dimensions un peu mesquines : je suis persuadé que si, avant de prendre la plume, et du premier coup d'œil, elle avoit vu tout ce que le travail et la lumière de la composition lui ont révélé, elle eût un peu reculé les bornes qu'elle s'est d'abord prescrites : elle eût peut-être fait deux volumes au lieu d'un; et alors le sujet se déployant dans un espace convenable, la disproportion des épisodes eût disparu : l'ouvrage, tel qu'il est, semble trop plein, trop rapide; si l'auteur avoit moins d'imagination, moins d'idées, on n'auroit pas ce reproche à lui adresser; c'est sa propre fécondité qui fournit des armes à la critique : ce qu'elle a fait instruit même les esprits les plus stériles de ce qu'elle auroit pu faire; peut-être la crainte de tenir trop long-temps Louis XIII sur la scène, et d'insister trop sur les amours bizarres et froides d'un tel personnage, a-t-elle enchaîné son imagination et sa plume : je crois entrevoir ce qui s'est passé dans son esprit; elle se sera dit : Que faire de Louis XIII? comment le rendre aimable, intéressant? comment lutter avec l'opinion que tout le monde s'est formée de ce prince, d'après l'histoire? Je l'ornerai de tous les dons extérieurs, en dissimulant combien les sombres et mélancoliques langueurs de son ame, et la foiblesse habituelle de sa santé, devoient en altérer l'éclat : je le peindrai brave : la vérité me le permet : mais quel pin-

ceau trouveroit des couleurs pour farder les fantasques passions d'un homme qui ne faisoit l'amour qu'en craignant le diable? Alors l'auteur, en quelque sorte découragée dès l'entrée de la carrière, a cherché quelque héros sur qui elle pût appeler l'intérêt, et qui dût laisser des traces brillantes dans la mémoire et dans l'imagination du lecteur; les noms fameux ne manquoient pas : elle a choisi celui de Roquelaure, un des plus beaux de notre histoire, malgré les ridicules bouffonneries dont il a plu à Brantôme de le défigurer; et le héros d'un premier épisode, qui contient tous les germes d'un véritable ouvrage, éclipse celui du roman; l'auteur a conçu l'heureuse idée de représenter mademoiselle de La Fayette haïssant presque Louis XIII en arrivant à la cour; mais elle a paru craindre de faire trop ressortir les justes préventions de son héroïne : elle a brusqué le changement de mademoiselle de La Fayette, sans doute pour ne pas montrer trop long-temps le roi, qui la distingue, sous le poids des préjugés de celle qui doit devenir sa maîtresse, et ce changement auroit demandé des nuances et des gradations délicates : quelques personnages, dont madame de Genlis a tracé les caractères avec autant de force que de finesse, sont paralysés par la rapidité même avec laquelle elle a cru devoir passer à travers les écueils de son sujet : ils n'agissent point assez : on voudroit, par exemple, que la duchesse de Chevreuse ne restât pas dans une inertie presque complète : telles sont les observations principales que la réflexion suggère, quand, après l'ivresse d'une première lecture, on est parvenu à se défendre du charme dominant d'une des productions les plus intéressantes de l'auteur.

Mais que de beautés la réflexion ne trouve-t-elle pas aussi à analyser après que le sentiment en a fait ses délices! Quelle richesse et quelle variété de peintures frappantes, de portraits vivement coloriés, de scènes heureusement imaginées, de situations développées avec un art parfait, d'aventures, même, créées avec le plus rare bonheur! car il faut des *aventures* dans un roman. Quel assemblage de tout ce que les temps de Louis XIII offrent, sous tous les rapports, de plus touchant, ou de plus noble, ou de plus utilement instructif! quelle vérité de coloris! quelle abondance d'aperçus délicats, de pensées fines et justes! quel grand caractère de moralité! mais déjà le mérite de cet ouvrage a été senti : tout Paris a déjà dévoré ce roman; nous venons toujours trop tard avec nos critiques et nos éloges, quand il s'agit de ces productions, qui impriment un grand mouvement à la curiosité publique. Celle-ci me paroît être un des chefs-d'œuvre de l'auteur : son talent ne s'est montré ni avec plus d'éclat, ni avec plus d'enchantement dans aucun de ses autres romans *historiques*, excepté peut-être dans le *Bélisaire*, qui est presque tout entier d'imagination, et qui n'a guère d'*historique* que le nom du héros. Félicitons madame de Genlis d'avoir quitté les épines des discussions polémiques où elle s'enfonçoit avec M. Auger, pour rentrer dans une carrière où elle ne peut rencontrer que des fleurs.

§. II.

25 avril.

Le nom de La Fayette est du meilleur augure pour un roman : le premier ouvrage de ce genre dont notre littérature ait pu s'applaudir, fut composé par madame

de La Fayette, à qui nous devons *la Princesse de Clèves* et *Zaïde; la Princesse de Clèves* est un roman *historique*. On s'est beaucoup élevé contre cet artifice des romanciers, qui mêlent aux vérités de l'histoire les fables de leur imagination; il est sûr que ce mélange n'est pas sans quelque danger; et je crois que, suivant les principes de la saine critique, il faut, toutes choses égales d'ailleurs, préférer les romans de pure invention: madame de Genlis nous en a donné plusieurs de cette espèce; cependant il est remarquable qu'on n'impose point aux poëtes ce même respect pour l'histoire dont on veut faire une loi aux romanciers: on permet à la poésie épique d'orner la vérité historique, et même de la dénaturer pour l'embellir; il y a plus, c'est une des conditions expresses de l'*épopée* de ne point se séparer de l'histoire, et toutefois de l'étouffer sous un amas brillant de mensonges ingénieux, de fictions intéressantes; la tragédie doit être également historique; mais avec quelle liberté! Les unités sévères auxquelles la muse tragique est asservie, deviennent la source des licences les plus téméraires; ce sont des règles inflexibles, qui exigent et qui obtiennent le sacrifice de l'exactitude et de la vérité des faits; on crie contre les tragédies *romanesques*, et l'on déclame contre les romans *historiques*: ce qu'il y a de certain pourtant, c'est qu'il ne faut pas plus chercher à apprendre l'histoire dans les tragédies que dans les romans: ceux-ci sont, depuis long-temps, en possession de moissonner dans le champ de l'histoire: les fameux romans de mademoiselle de Scudéry n'étoient que des romans *historiques*, dans lesquels cette demoiselle défiguroit galamment Hérodote et Tite-Live: ne croyons donc pas que le roman *historique* ait été

inventé de nos jours, comme paroissent l'insinuer quelques critiques, qui peut-être trouveroient ce genre moins blâmable, s'ils faisoient attention qu'il n'est pas nouveau; et, après tout, l'histoire elle-même n'est-elle pas pour l'ordinaire un roman? et dans quelle espèce de composition littéraire les droits de la vérité sont-ils scrupuleusement respectés? La poésie et l'éloquence n'ont-elles pas formé contre elle la plus ancienne comme la plus constante des conspirations?

Il faut distinguer plusieurs genres de vérités, et il en est un que le roman *historique* ne doit jamais blesser : inventer des faits, altérer avec art ceux qui existent, créer des situations, imaginer des tableaux, tels sont les priviléges de l'écrivain, qui établit sur l'histoire la base de ses fictions; mais il ne sauroit trop respecter le caractère des temps qu'il veut peindre; il ne sauroit exprimer, avec une fidélité trop exacte, les diverses physionomies des personnages qu'il met en scène : c'est particulièrement l'oubli de ce principe, qui a si fort décrié nos anciens romans. Mademoiselle de Scudéry représentoit *Caton galant*, et *Brutus dameret*, comme a dit Boileau; madame de Genlis est bien éloignée d'un tel abus : je n'ai jamais lu aucun de ses romans *historiques* sans regretter qu'elle n'ait pas cru devoir traiter quelque partie de l'histoire; il me semble qu'elle déploie, dans ces compositions mixtes, plusieurs des qualités qui constituent le grand historien : elle excelle surtout dans la peinture des portraits, et elle saisit, avec un art admirable, le coloris propre de chaque siècle; tout le début de ce nouveau roman figureroit avec avantage dans une histoire : on y remarque de ces pensées qu'on aimeroit à trouver sous la plume des historiens les plus

profonds; celle-ci, par exemple : « Louis, encore en-
« fant, et naturellement timide et mélancolique, sentit
« trop la supériorité de la reine sur lui : il est facile de
« dominer, sans leur plaire, les caractères foibles, in-
« dolens et farouches; mais on ne les charme point en
« les éblouissant ; leur admiration n'est qu'une espèce
« d'étonnement mêlé de crainte, qui, loin de leur cau-
« ser de l'enthousiasme, les embarrasse et les repousse :
« la reine auroit pu subjuguer Louis ; mais elle n'avoit
« rien de ce qui pouvoit l'attacher : Louis la trouva
« belle, mais sa vivacité l'effraya. » Cela n'est-il pas
aussi juste et aussi bien observé que neuf?

Les personnes qui ont déjà lu ce roman, et qui est-ce qui ne l'a pas lu? ne seront peut-être pas fâchées qu'on leur remette sous les yeux quelques-uns des traits qui les ont le plus frappées, comme, après avoir parcouru une galerie de tableaux, il en est de plus remarquables sur lesquels on se plaît à reposer sa vue et son admiration : quel est l'historien qui auroit désavoué ce portrait de *Louis XIII?* « Il avoit de la piété, de la
« droiture, des mœurs irréprochables, de la *sensibi-*
« *lité*, de l'esprit, un courage digne du fils de Henri-
« le-Grand, et même des talens pour la guerre; néan-
« moins il n'eut aucune des vertus domestiques qui as-
« surent le bonheur intérieur. Il manqua à tous ses de-
« voirs de fils, d'époux, de frère, d'ami, et il ne fut ni un
« grand prince, ni un bon roi, parce que, dans un sou-
« verain, l'indolence et la foiblesse sont les plus funestes
« de tous les vices : car la force est la qualité la plus né-
« cessaire dans celui qui s'engage à porter un énorme
« fardeau : élevé au milieu des troubles et des factions,
« Louis ne connut de la royauté que ses embarras et

« ses entraves. Il ne vit jamais dans le pouvoir suprême « que les inquiétudes de la surveillance et la fatigue du « commandement; il avoit reçu une mauvaise éduca- « tion; parvenu à l'âge où sa raison et le travail pou- « voient en réparer la négligence, il prit son ignorance « pour de l'incapacité; ceux qui vouloient gouverner « sous son nom se gardèrent bien de lui ôter cette idée « qui, d'ailleurs, favorisoit sa paresse : car il aimoit « beaucoup mieux se défier de ses lumières que d'es- « sayer de vaincre son inapplication; la renommée de « Henri-le-Grand, et l'admiration que l'on conservoit « pour sa mémoire, au lieu de lui donner de l'émula- « tion, le jetèrent dans une sorte de découragement : « les modèles les plus éclatans ne sont pas toujours les « plus utiles; ils éteignent l'ambition de surpasser, la « seule qui puisse inspirer de l'enthousiasme. » On ne pourroit reprendre, dans ce morceau, que le mot de *sensibilité*, terme vague qui contient le germe de la sorte d'intérêt que l'auteur veut appeler sur la personne de Louis XIII, dans le cours de l'ouvrage, et qui appartient plus au ton du roman, qu'à celui de l'histoire.

On voit briller la même force de pinceau dans ce portrait de la duchesse de Chevreuse, dont le nom se trouve mêlé dans toutes les intrigues du temps : « Cachant une « profonde ambition et un goût passionné pour l'intri- « gue, sous les apparences de l'étourderie et de la légè- « reté, elle avoit seule le privilége de tout dire sans dan- « ger, et d'être inconséquente sans se nuire : naturelle, « indiscrète dans toutes les petites choses, son extérieur « plein de charmes et sa conversation éloignoient toute « défiance; mais elle savoit garder les secrets impor- « tans; la souplesse fut en elle un art particulier; car

« elle ne lui fit faire ni perfidie ni bassesse : elle eut, « par la suite, des liaisons intimes dans tous les partis ; « elle les conserva toutes, les fit servir à ses desseins, et « néanmoins elle ne trahit jamais une confidence ou un « ami : ce fut par cette adresse qu'elle sut prendre un « ascendant singulier sur le cardinal de Richelieu, en « gagnant en même temps toute la confiance d'Anne « d'Autriche, dont elle devint la favorite. »

Je ne citerai du portrait de mademoiselle de La Fayette que le trait suivant, qui me paroît d'un goût exquis : « ..... Il est des qualités que l'on discerne dans une « première entrevue; il en est d'autres qui ne se mani- « festent que par insinuation et à la longue : chacun est « frappé de l'éclat d'un beau jour ; mais on ne peut sen- « tir et connoître qu'avec le temps l'heureuse influence « d'un climat salutaire et d'un air pur : il en étoit ainsi « des qualités admirables qui formoient le caractère de « mademoiselle de La Fayette; nulle ombre, nul con- « traste n'en faisoit paroître une plus frappante qu'une « autre; il étoit impossible de ne pas trouver mademoi- « selle de La Fayette charmante ; mais il falloit du temps « et beaucoup de mérite pour découvrir toute sa supé- « riorité. » Ces morceaux, et plusieurs autres que je ne puis transcrire ici, tels que ceux où l'auteur analyse avec profondeur, et peint avec rapidité toute la politique du cardinal de Richelieu, joints à une multitude infinie de vues, d'aperçus seulement indiqués, et de pensées de détail qui étincellent partout, décèlent un talent bien au-dessus du genre dans lequel se jouent l'imagination féconde et la plume facile de madame de Genlis : de pareilles beautés honoreroient des compositions d'un autre ordre ; aussi donnent-elles à des pro-

ductions très-frivoles par elles-mêmes, et qui ne semblent destinées qu'à amuser un moment l'oisiveté, un intérêt et une importance tout-à-fait littéraire : la forme romanesque n'est qu'un cadre, où madame de Genlis fait entrer toute la substance de l'histoire, tout l'acquis d'un esprit très-observateur, et toutes les richesses d'un style également flexible et ferme.

Mais à ne considérer même son ouvrage que sous le rapport de l'art du romancier, quelques défauts qu'on puisse d'ailleurs reprocher à cette production, il est impossible de ne pas être frappé du succès avec lequel l'auteur a surmonté un grand nombre de difficultés : dans le sujet donné, toutes les situations successives qui devoient servir au développement des deux principaux caractères, étoient presque autant de problèmes à résoudre ; il falloit les créer toutes, et les établir d'après des convenances qu'il n'étoit pas aisé de saisir et d'observer : suivons le tissu du roman, en le dégageant des deux épisodes dont il est orné.

Mademoiselle de La Fayette, élevée par une tante d'un esprit très-romanesque, la comtesse de Brégi, dont l'histoire forme le premier épisode, est décidée à n'aimer jamais qu'un homme supérieur, un *grand homme*, et à repousser tout mérite médiocre ; cependant elle est appelée à la cour de Louis XIII, et le sort veut que ce roi, si éloigné des idées de perfection, dont l'imagination de mademoiselle de La Fayette est remplie, distingue cette demoiselle ; elle méprisoit et haïssoit presque le roi avant de le connoître. La marquise de Beaumont, une de ses amies de couvent, attachée comme elle à la cour, prépare son cœur aux impressions qu'il doit recevoir. Le roi, à qui mademoiselle de

La Fayette n'avoit point encore été présentée, la voit, dans une de ces circonstances qui rehaussent les attraits naturels d'une femme aimable, par tous les charmes de la vertu. Rien de plus touchant que le tableau de Louis XIII rencontrant à *l'Hôtel-Dieu*, qu'il visite, mademoiselle de La Fayette qui exerce, dans cet hôpital, les plus sublimes fonctions de la charité ; le roi étoit sur le point de partir pour aller combattre et repousser les Espagnols qui avoient pris *Corbie*. Il se montroit donc à mademoiselle de La Fayette sous le point de vue le plus avantageux pour lui ; et c'est ainsi que l'habile auteur ébauche, pour ainsi dire, leurs amours : le retour du roi vainqueur ne fait qu'accroître les sentimens de mademoiselle de La Fayette, plus persuadée que jamais de la possibilité de faire un grand roi d'un prince qui revenoit triomphant ; elle assiste avec lui à la première représentation du *Cid*. C'est une des peintures les plus vives et les plus intéressantes du roman : jusque-là rien n'avoit troublé le cours de cette passion naissante ; mais bientôt le comte de la Meilleraye, parent du cardinal de Richelieu, demande la main de mademoiselle de La Fayette ; elle refuse, et le ministre, à cette occasion, se ménage avec elle une entrevue dans laquelle il se peint lui-même tout entier : sûr de la passion du roi, et indigné de ne pouvoir faire de mademoiselle de La Fayette un instrument de sa politique, il cherche à la perdre en armant la jalousie du prince. Louis XIII est persuadé que celle qu'il aime a une intrigue avec le comte de Soissons ; il découvre enfin par lui-même que des *rendez-vous* qui lui avoient été dénoncés, ne sont qu'une preuve de plus des hautes vertus de mademoiselle de La Fayette ; sa passion s'en augmente ; des

actes d'humanité pratiqués en commun serrent encore les doux liens qui les unissent; le premier usage que mademoiselle de La Fayette fait de son ascendant sur l'esprit du roi, est tout en faveur de la reine à qui elle veut rendre le cœur de son époux; les situations les plus délicates, les tableaux les plus intéressans se multiplient: le roi donne à son amante une fête mystérieuse où se fait entendre une romance dont voici le premier couplet qui peint bien le caractère de cette fête :

Pour oser offrir nos hommages
A la déité de ces bois,
Voilons ces chiffres, ces ombrages :
Point d'éclat, point de bruit; adoucissons nos voix!
Elle est modeste autant que belle;
L'éloge ne peut la flatter;
Et ce n'est jamais que loin d'elle
Qu'il est permis de la chanter.

Je ne puis que rappeler ici, très-brièvement, au souvenir des lecteurs, et la scène de l'abbaye de Longchamp pendant un orage, et les couches de la reine, et les derniers progrès de la passion du roi, et la catastrophe du roman : quelle vérité dans les détails ! quelle finesse de pinceau! quel trait que celui de Louis XIII voulant *se faire moine*, quand mademoiselle de La Fayette se fait religieuse! Je ne crains pas de répéter que madame de Genlis n'a montré nulle part plus de talent que dans ce dernier ouvrage, parce qu'elle n'a jamais eu l'occasion de déployer plus de sagacité, plus d'art, pour faire sortir du fond même des caractères les faits et les circonstances qui servent à les développer; je n'essaierai pas de justifier la longueur des deux épisodes : je dois cependant faire observer qu'au mérite des peintures

pleines d'intérêt qu'ils renferment, ils joignent celui de concourir à l'effet total, en contribuant pour beaucoup à pénétrer le lecteur de l'esprit du siècle, au milieu duquel l'auteur le transporte. J'ose affirmer que ce roman est une de ces productions où l'on découvre plus de choses à mesure qu'on a plus d'esprit, et l'esprit plus exercé.

VII.

Eloge de Michel Montaigne, par M. Victorin Fabre.

7 mai.

Le titre de cet ouvrage doit me servir de règle : l'auteur n'a pas cru convenable d'y rappeler que son discours a concouru pour le prix de l'Institut; j'imiterai son silence : je ne comparerai pas cette composition avec celles qui ont été plus heureuses; je sacrifierai une des ressources de la critique au respect des *choses jugées* : j'examinerai cet éloge en lui-même; j'en parlerai comme d'une production étrangère à toute rivalité, et je ne me souviendrai pas du rang où l'ont placé les juges du combat : la justice que je rendrai au talent du vaincu, ne sera pas une atteinte que je porterai à la gloire des vainqueurs; j'ignore d'ailleurs absolument si l'auteur n'a pas fait des changemens, des corrections à son ouvrage : c'est ce qu'il n'a pas voulu nous apprendre; pourquoi me chargerois-je de commenter ses réticences?

Le genre des éloges académiques est, à mon gré, un

genre essentiellement faux : c'est ce qui fait peut-être qu'on relit peu, généralement, les compositions, même les plus brillantes, les plus distinguées, de cette espèce : elles ne sont guère en effet que des déclamations scolastiques où de jeunes talens font l'essai de leurs forces, et se montrent à la renommée : ce sont des *thèmes* d'un ordre supérieur; mais enfin ce sont des *thèmes*.

Tout genre a ses *données ;* et celui-ci comme un autre : il a son style dont on ne sauroit se débarrasser trop tôt, quand on a cru devoir en prendre une habitude passagère. Expliquer tout favorablement; chercher à tout des motifs et des couleurs; créer des rapports presque toujours chimériques, mais plus ou moins ingénieux; donner à la conduite, comme aux qualités de son héros un ensemble fictif, systématique, et subordonner en général les intérêts et les plans de la vérité au plan et à l'effet du discours, telles sont les conditions imposées à l'écrivain qui monte dans la tribune académique, pour y disputer la palme de l'éloquence : on ne lui demande, on ne peut lui demander qu'un ouvrage de parade, un jeu d'esprit.

Cependant, malgré les vices du genre, malgré les enveloppes d'un style de convention, le caractère naturel du talent perce, et l'on démêle aisément sa vraie physionomie : prêtez l'oreille, vous distinguerez son accent à travers ce jargon artificiel et uniforme.

Tel orateur, illustré par ces concours brillans, vous paroîtra plus fait pour exprimer, dans un langage plein de goût, de mesure et d'élégance, des idées choisies avec circonspection, et définies avec justesse : vous voyez que la sagesse de sa composition n'abandonne rien aux hazards de l'enthousiasme; qu'une beauté lui sembleroit

trop achetée, si elle lui coûtoit une faute; que sa prudence ressemble un peu à la timidité, sa retenue à la foiblesse: vous ne sauriez désirer plus de correction, plus de pureté, plus de grâce; vous souhaiteriez plus de force, de vivacité, de mouvement, de feu, de variété: vous voudriez lui persuader que le *fini* n'est qu'une partie de la perfection.

Un autre semble né avec une vigueur de tête propre à dominer tous les sujets, à en saisir fortement tous les rapports, à en lier toutes les branches et toutes les parties, avec empire, dans des plans conçus avec profondeur: il ne se joue pas timidement autour des surfaces; il creuse, il descend très-avant avec hardiesse; mais sa confiance ressemble quelquefois à la témérité: il a moins d'élégance que d'énergie, moins de lumière que de chaleur, et plus d'impétuosité que de goût: on voudroit lui persuader que la combinaison affectée de quelques termes philosophiques est une prétention, et n'est pas la philosophie; on voudroit qu'il sentît que la recherche de certaines expressions, de certaines tournures, n'est pas toujours un gage de l'originalité des vues et de la nouveauté des idées; mais laissez-les croître l'un et l'autre; laissez-les sortir de la routine académique: qu'ils se dépouillent de ces formes convenues qui masquent en partie le talent, et qui le corrompent quelquefois; qu'ils se mûrissent, qu'ils ne se hâtent pas de dévorer l'avenir; qu'ils deviennent eux-mêmes; et vous les verrez réaliser, par le développement heureux et complet des qualités diverses dont ils sont doués, les brillantes espérances que leurs premiers essais ont fait naître.

Peut-être viens-je de caractériser le talent de M. Victorin Fabre, tel que nous l'ont montré jusqu'ici les différentes

compositions académiques de ce jeune écrivain : son *Eloge de Corneille*, semé de traits, et rempli de morceaux dignes du sujet; son *Dix-huitième siècle*, si remarquable par la force de quelques peintures de détail, et par la conception de l'ensemble, qu'on a cepentrop louée; son *Eloge de La Bruyère*, supérieur, selon moi, aux deux ouvrages précédens, et qui, même aux plus florissantes époques de la littérature, eût honoré le concours de l'académie: je me fais un devoir de rappeler tous ses titres; quand un athlète a cessé d'être heureux, c'est le moment de compter ses anciennes couronnes, et de relever tous ses trophées.

M. Fabre ne me paroît pas s'être démenti dans l'Eloge de Montaigne dont j'ai à rendre compte : on y reconnoît tout son talent; ne cherchez pas, si vous le voulez, Montaigne, dans ce discours! Ce n'est pas dans des éloges académiques que l'on rencontre des portraits fidèles et des appréciations exactes; mais cherchez un orateur, et vous le trouverez; non pas sans doute exempt de défauts graves, mais avec des qualités très-louables : on est d'abord frappé, ici comme ailleurs, des deux principaux mérites de l'auteur, qui s'étudie toujours, d'un côté, à approfondir ses sujets, et de l'autre, à transporter dans le jeu de la composition oratoire, quelque chose du mouvement et de l'intérêt du drame. On sent que, dédaignant la facilité et se défiant de l'insuffisance ordinaire des divisions communes, il s'est beaucoup occupé de son plan : il pouvoit, comme un autre, considérer dans Montaigne le *moraliste* et l'*écrivain*, examiner ses doctrines et son génie, sa philosophie et son style; et peut-être la plus naturelle des divisions, étoit-elle aussi la meilleure; mais il a voulu

expliquer l'auteur par le livre, et le livre par l'auteur; idée qui semble, au premier coup d'œil, d'autant plus heureuse, qu'elle est fournie par une phrase de Montaigne que l'orateur a mise en tête de son discours, et qu'elle offre les apparences imposantes, et promet les résultats piquans et lumineux d'un problème difficile à résoudre: mais est-elle en effet aussi profonde et aussi féconde qu'elle est spécieuse? Pour nous en assurer, suivons l'orateur dans le développement de son sujet.

Il commence par analyser les facultés morales et intellectuelles de Montaigne: il nous le peint né avec cette indépendance d'esprit *que donne le caractère*, et *que fortifie la réflexion*, avec une imagination très-active et un grand penchant à la méditation: mais à quoi bon? Le livre de Montaigne, écrit avec tant de liberté, si étincelant des traits les plus vifs et les plus pittoresques, si riche de réflexions ou fines ou profondes, ne nous avoit-il pas appris tout cela avant son panégyriste? L'attente n'est-elle pas trompée? étoit-ce de telles révélations que l'on espéroit? Si devant un des chefs-d'œuvre du pinceau, on s'évertuoit à nous prouver que l'auteur d'un pareil ouvrage étoit né avec de rares dispositions pour la peinture, que dirions-nous du soin que l'on prendroit de nous expliquer ainsi Raphaël par son tableau?

L'orateur, ensuite, nous présente successivement Montaigne dans ses voyages, dans la magistrature, à la cour, et au milieu des circonstances orageuses de son temps; et toujours il nous révèle ce que les *Essais* nous apprennent eux-mêmes, ou plutôt il l'enfle et l'exagère: il conclut que chacune des positions où s'est trouvé Montaigne, a concouru aux progrès de cette raison supérieure qu'il avoit reçue de la nature; conclusion vérita-

blement académique, c'est-à-dire, purement systématique et oratoire, que d'autres situations lui auroient sans doute également suggérée : les esprits naturellement réfléchis et méditatifs connoissent le monde sans le parcourir ; ils le devinent : étoit-il nécessaire que Montaigne occupât une place dans la magistrature, pour qu'il sentît le vice de notre ancienne législation ? falloit-il qu'il se fît courtisan pour savoir ce qui se passe dans les cours ? A entendre l'orateur, on diroit que le gentilhomme périgourdin n'eût jamais écrit son livre, s'il n'avoit pas jugé dans un tribunal, demandé au cardinal de Lorraine le cordon de Saint-Michel, fait peindre ses armes sur les cheminées de quelques auberges de Suisse et d'Italie, et vu les guerres civiles qui troublèrent la fin du seizième siècle : M. Fabre trace de ces discordes sanglantes un tableau où son talent semble quelquefois inspiré par le génie de Tacite, mais trop étendu, et qui n'est qu'un brillant hors-d'œuvre ; son but est d'agrandir son héros, en l'entourant de grandes circonstances : c'est la méthode de Thomas qui, dans son éloquence ridiculement hyperbolique, fait toujours de l'homme qu'il célèbre le centre de toute la nature. Telle est la première partie.

Jetons un regard également rapide sur la seconde : l'orateur félicite d'abord la littérature, et on ne devineroit pas de quoi : de ce que Montaigne étoit né avec une grande dose de vanité, avec une horreur invincible pour toute espèce de contrainte ; de ce qu'il est venu dans un siècle presque barbare : car c'est à tout cela que nous devons et son ouvrage et son style ; et voilà ce que M. Fabre appelle expliquer le livre par l'auteur : l'explication est au moins singulière. Du reste la bizarrerie

de cette vue est bien rachetée par un grand nombre de morceaux excellens qu'offre cette seconde partie : l'auteur emploie une de ces formes dramatiques dont j'ai parlé, et que son talent oratoire affectionne, lorsqu'il veut peindre l'érudition philosophique de Montaigne, et tous les tributs que la sagesse de l'antiquité a, pour ainsi dire, payés au livre des *Essais* : il veut qu'on se représente ce livre comme une suite d'entretiens, dit-il, de conférences philosophiques tenues dans *le château* de Montaigne, entre notre moraliste et tous les philosophes anciens; et il esquisse une image de ces conférences : l'endroit est plein de verve et de feu, et la tournure en est très-originale ; il mériteroit d'être cité : la même forme se reproduit quand l'orateur célèbre cette amitié si tendre et si constante, qui unit l'auteur des *Essais* à un homme que l'on ne connoîtroit pas sans elle, à ce *la Boëtie*, qu'illustra l'amitié d'un grand écrivain.

Ce morceau est placé admirablement bien à la fin du discours, sur lequel il répand un nouvel intérêt et une nouvelle chaleur; l'orateur a montré en cela beaucoup d'art; mais il a montré beauoup de talent, lorsque, ressuscitant en quelque sorte Montaigne qui vient lui reprocher de n'avoir point encore parlé d'un sentiment auquel il attacha tant de prix, il établit un dialogue entre le philosophe et son panégyriste: rien n'est plus animé, plus vif, plus éloquent que cette fiction oratoire; rien n'est d'une originalité plus saisissante : on y reconnoît l'orateur qui, dans son *Eloge de Corneille*, par une illusion du même genre et par une semblable magie, transporta son auditoire à la première représentation du *Cid*, et sut renouveler toutes les impressions que durent produire la naissance du plus an-

cien chef-d'œuvre dramatique de notre littérature et les premiers rayons du génie de Corneille. On reconnoît également la tête analysante qui conçut avec force le *Tableau du dix-huitième siècle*, dans la manière dont M. Fabre trouve et marque un point d'unité dans l'*ondoyante* diversité des opinions flottantes de Montaigne, et les résumant, après les avoir détaillées, les réduit toutes à cette doctrine *du doute*, qu'on peut en effet regarder comme le résultat définitif du livre des *Essais :* je ne puis rien transcrire ; je ne puis même indiquer toutes les pages éloquentes de ce discours ; j'appelle de nouveau l'attention sur la peinture des guerres civiles, et je ne dois pas oublier un autre morceau où l'orateur venge la nature humaine d'une de ces imputations calomnieuses qu'inspiroit à Montaigne le spectacle des horreurs de son temps. L'espace me presse ; il m'en reste à peine assez pour noter le petit nombre de fautes contre le goût que la critique démêle parmi les beautés de cet ouvrage, plus recommandable par le mérite des détails que par celui du plan.

Il faut absolument supprimer la phrase suivante comme entièrement indigne de la noblesse du ton oratoire, et, si je dois le dire, comme très-ridicule : «....... N'imitez pas ces rhéteurs qui *mettent le génie* « *en cage*, lui coupent les ailes, et puis, à travers les « *barreaux qui l'enferment*, viennent lui dire : Volez ! »

Il faut effacer dans une autre phrase une expression également choquante : « Sans crainte, parce qu'il étoit « sans reproche, et ne voulant point *d'autre cuirasse* « *que la pureté de ses intentions*, etc. »

Il faut encore rayer ce trait : « *Versant*, comme au « hasard, *du fond de ses entrailles* et de son génie,

« ses sentimens et ses pensées, dans toute la chaleur « de l'inspiration. »

On ne pourroit tolérer que dans le style burlesque l'image suivante : « Le sage seul, et *grimpé sur son* « *observatoire*, etc. » Voilà ce que j'aurois dit à M. Fabre, si j'avois pu voir le manuscrit de son *Eloge :* représentez-vous, aurois-je ajouté, *le génie en cage*, ayant la pureté de ses intentions pour *cuirasse*, et *versant* ses pensées *du fond de ses entrailles ;* et placez à côté le sage *grimpé sur son observatoire :* quel grotesque tableau ! que votre imagination se hâte de désavouer ces caprices insensés, indignes d'un élève de Bossuet et de J.-J. Rousseau : ne confondez point les élans heureux du naturel avec les excès abjects du style familier : joignez la pureté du goût, qui vous manque, à la force du talent que vous donna la nature; et ne croyez pas, Monsieur, que l'on veuille vous *couper les ailes*, quand on remarque dans votre vol hardi et brillant quelques irrégularités condamnables, mais faciles à réformer!

VIII.

Choix d'Oraisons funèbres, accompagné de notes, et précédé d'un Essai sur l'Oraison funèbre, à l'usage des colléges, par M. VILLEMAIN.

12 mai.

CE *Choix* d'oraisons funèbres est, comme le titre l'annonce, destiné aux écoles ; et, comme le présagent le nom et le mérite de l'éditeur, il ne s'y renfermera pas : il provoquera la curiosité de tous les gens de lettres et

celle de tous les gens du monde, qui ne sont pas étrangers aux lettres; on ne sauroit le ranger sans doute dans le nombre de ces livres nécessaires que sollicitent les besoins de l'instruction publique, mais il tiendra une des premières places parmi ces compilations et ces recueils plus ou moins utiles, que le zèle, et quelquefois aussi le calcul, a prodigués sans mesure, depuis le renouvellement des études, sous tous les titres, sous toutes les formes, et toujours, indispensablement, *à l'usage des lycées*.

Il y a des excès qui portent en eux-mêmes leur excuse : il n'est peut-être pas indifférent de multiplier les livres propres à ramener l'attention des étudians sur les ouvrages qui peuvent, d'une manière plus spéciale, développer leur talent et former leur goût; l'activité des ardélions littéraires n'est pas sans quelque fruit pour les études : l'empressement des compilateurs et des spéculateurs a du moins cet avantage, qu'il remet sous les yeux des élèves les modèles de l'art et les chefs-d'œuvre du génie, avec des espèces de transformations qui réveillent la curiosité, aiguisent le besoin de s'instruire, et renouvellent l'enthousiasme : un nouveau recueil, surtout quand il est recommandé par la renommée de l'éditeur, devient pour la jeunesse des écoles un nouveau motif d'approfondir encore ce qu'on ne peut jamais approfondir assez.

Celui que vient de publier un des professeurs les plus célèbres de l'université nouvelle, ne manquera pas de produire cet heureux effet : je suis très-persuadé qu'il y aura peu d'étudians dans les degrés les plus élevés de l'instruction scolastique qui n'éprouvent un vif désir de se le procurer, qui ne le parcourent avec ardeur, qui ne le dévo-

rent avec avidité, et qui ne profitent beaucoup en lisant ce qu'il offre de neuf, et en relisant ce qu'il renferme d'ancien et de connu : il sera pour ces jeunes amis des muses une occasion de revenir sur les trois principaux chefs-d'œuvre oratoires de Bossuet, et sur la plus brillante des oraisons funèbres de Fléchier; il leur fera peut-être connoître pour la première fois la seule des oraisons funèbres de Mascaron qui ne soit pas tombée dans l'oubli ; l'oraison funèbre de Louis XIV par Massillon, peu digne de ce grand orateur ; celle du prince de Condé par Bourdaloue, qui n'excelle que dans l'éloquence du raisonnement; enfin, deux discours du même genre, par M. l'évêque de Sénez, auxquels M. Villemain auroit pu joindre l'oraison funèbre de Louis XV, le chef-d'œuvre, je crois, de ce premier des prédicateurs médiocres : tel est le fond de ce recueil.

L'éditeur, à la suite des discours de Bossuet, a placé le jugement de M. de La Harpe et celui de Thomas sur l'éloquence de ce grand homme ; l'oraison funèbre de Turenne, par Fléchier, est également suivie de l'opinion de M. de La Harpe sur cet orateur élégant, et celle de Louis XIV, des observations de Thomas sur Massillon : Mascaron, Bourdaloue, M. l'évêque de Sénez ne se présentent qu'avec leurs œuvres, qui ne sont point accompagnées, comme celles des trois autres orateurs, des éloges et des réflexions de la critique ; et peut-être cela forme-t-il dans le recueil un vide que M. Villemain auroit pu combler aisément, et un défaut de symétrie qui déconcerte un peu l'attente du lecteur : les jeunes gens qui liront avec plaisir et avec fruit les jugemens de Thomas et de M. de La Harpe sur Bossuet, Fléchier et Massillon, n'auroient-ils pas été bien aises d'apprendre aussi

ce qu'ont pensé de Mascaron, de Bourdaloue, de M. l'évêque de Sénez, les littérateurs les plus célèbres et les critiques les plus accrédités?

A l'égard de ce dernier, l'éditeur répare cette omission par une note que je citerai d'autant plus volontiers, que le talent de M. l'évêque de Sénez peut être encore un sujet de discussion; elle mérite d'ailleurs d'être transcrite, parce qu'elle vaut à elle seule les observations les plus longues et les plus développées :

« L'évêque de Sénez, dit M. Villemain, paroît « avoir formé son style sur celui des plus grands ora- « teurs du siècle de Louis XIV : quoiqu'il eût un carac- « tère particulier, il imite sans cesse, il emprunte un « mouvement, une pensée, une forme de style, une « expression; le lecteur qui connoît Bossuet et Fléchier, « doit aisément découvrir ces imitations peut-être trop « fréquentes : nous n'en indiquerons qu'une partie; « quelques-unes sont faites avec beaucoup d'art et de « bonheur : en général, lorsque l'évêque de Sénez cher- « che à se rapprocher de Fléchier, il peut lutter avec lui « d'élégance et de finesse; mais il est trop foible pour « enlever quelque chose à Bossuet : la pensée qu'il prend « à ce grand orateur semble se décolorer et s'éteindre « en conservant encore quelque grâce. »

Il est, ce me semble, impossible d'avoir, en matière de goût, des idées plus délicates, des vues plus justes, et de les rendre par des termes plus précis, par des expressions plus élégantes : je crains toutefois que des esprits sévères ne trouvent, dans cette élégance même, une légère teinte d'afféterie, lorsque M. Villemain nous représente cette pensée, qui *semble se décolorer et s'éteindre en conservant encore quelque grâce* : tel est le

sort des écrivains, même les plus heureusement doués; ils ne sauroient toujours éviter les défauts qui touchent à leurs qualités les plus brillantes, et souvent ces défauts sont caressés dans le monde et applaudis dans les cercles par des juges dangereux.

Les autres notes de l'éditeur sont beaucoup moins étendues : il me paroît seulement en avoir été trop avare; c'est l'unique reproche que j'aie à lui faire pour cette partie de son travail : il auroit dû, je pense, mettre plus à profit l'édition des Oraisons funèbres de Bossuet, par M. l'abbé de Vauxelles : cette édition curieuse eût pu lui fournir plus d'une réflexion à faire, et peut-être plus d'une remarque à transcrire; mais il arrive trop fréquemment qu'un éditeur est gêné par les bornes typographiques, dans lesquelles il s'est fait ou on lui a fait une loi impérieuse de se renfermer : les éditeurs ne font pas toujours ce qu'ils veulent.

M. Villemain, dans quelques endroits de ses notes, oppose franchement, et sans détour, les décisions de son autorité aux jugemens des autorités les plus imposantes; et le jeune professeur, aux prises avec M. de La Harpe ou Voltaire, me semble triompher toujours de ces vieux athlètes de la littérature : il a raison contre eux; il puise sa force dans une connoissance très-réfléchie de nos meilleurs écrivains, et dans une philologie raisonnée qui paroît être un des fruits principaux de ses travaux littéraires. L'étude des orateurs de l'antiquité chrétienne est absolument nécessaire au critique qui veut analyser et commenter les orateurs chrétiens des derniers temps, et ce genre d'étude n'a pas manqué non plus à M. Villemain : c'est ce que prouvent très-bien et ses notes, qu'on peut seulement accuser en général d'un

peu de sécheresse, et surtout son discours préliminaire, qu'assurément on n'accusera pas du même défaut.

Ce discours, ou cet *Essai sur l'Oraison funèbre*, n'est peut-être pas même en proportion avec le reste du travail : il semblera peut-être un peu ambitieux à la place où il se trouve; c'est un portique pompeux en tête d'un édifice d'assez peu de valeur, quoique composé de matériaux précieux : on diroit que le recueil a été fait pour le discours, et non le discours pour le recueil; mais le talent agrandit toujours, par quelque endroit, les entreprises même, qui sont le moins dignes de lui : à l'occasion des morceaux oratoires qu'il rassembloit dans ce recueil, l'éditeur a conçu le dessein d'écrire une espèce d'histoire de l'*oraison funèbre*, depuis l'établissement du christianisme, et il s'est livré d'autant plus volontiers à l'exécution de cette pensée, qu'il remplissoit ainsi une lacune de l'*Essai sur les Eloges* : cette dissertation oratoire confirme et augmente les brillantes espérances qu'avoit données jusqu'ici le talent naissant de M. Villemain : elle eût honoré, dans tous les temps, les écrivains qui se sont acquis le plus de célébrité par le don si rare d'unir les charmes du style et de l'éloquence aux recherches et aux analyses de la critique.

L'auteur établit d'abord la supériorité de *l'Oraison funèbre* par rapport aux éloges et aux panégyriques ordinaires, supériorité qui résulte surtout de l'ordre d'idées où s'élève l'orateur chrétien; il procède ensuite à l'examen des oraisons funèbres composées par S. Grégoire de Naziance, par S. Grégoire de Nysse, par S. Ambroise, par S. Jérôme; il présente des extraits de leurs discours, et caractérise, avec une finesse de goût très-remarquable, le génie propre et particulier de chacun

de ces écrivains éloquens : les citations curieuses qu'il fait avec discernement, et les résumés brillans et substantiels qu'il trace avec rapidité, répandent un grand intérêt littéraire sur cette partie entièrement neuve de son *Essai;* mais bientôt il arrive à Bossuet, à Mascaron, à Fléchier, à Bourdaloue, à Massillon, sur lesquels, avec une sagacité admirable, il trouve encore à dire une foule de choses très-piquantes, malgré tout ce qu'on en a déjà dit; puis, nous peignant l'état de l'éloquence dans le 18e siècle avec autant de vérité que d'originalité, il termine en nous montrant les nouveaux et impuissans efforts que fit à cette époque l'*oraison funèbre,* dont il nous fait, pour ainsi dire, entendre les derniers soupirs.

Les détails de cette dissertation, où les pensées ingénieuses se pressent, où se répandent les richesses d'un esprit nourri de réflexions littéraires, où les portraits succèdent aux portraits, et les tableaux aux tableaux, fourniroient presque autant de morceaux à citer qu'ils offrent de masses différentes.

Je me borne aux observations suivantes sur les causes de la décadence rapide de l'éloquence dans tous les siècles : « . . . . . C'est dans le caractère même de l'éloquence qu'il faut chercher la cause de ce déclin prématuré : l'éloquence est surtout ennemie de l'affectation et de la subtilité ; et l'on sait que ces défauts ne peuvent être entièrement évités par les écrivains qui viennent après de nombreux modèles ; dans le second siècle d'une littérature, on ne peut encore écrire avec force, avec art, avec génie ; mais il est une certaine fleur de naturel que l'on chercheroit en vain : elle ressemble à cette candeur du premier âge, à cette vivacité naïve des premiers sentimens, qui, dans l'hom-

« me, n'a qu'un moment très-court, et ne se retrouve « plus; les idées deviennent plus composées, mais elles « sont moins vraies. Cette espèce de révolution dans « l'art d'écrire n'est pas également défavorable à tous « les genres : c'est l'époque des ouvrages pensés avec « profondeur et avec une sorte de hardiesse; comme « presque toutes les idées premières ont été enlevées, « les auteurs font plus d'efforts pour innover encore : « ils ont souvent besoin du paradoxe; le grand nombre « de pensées déjà connues, qui nécessairement rentrent « dans leurs ouvrages, les oblige aussi à chercher la « nouveauté des tours : quelque soit leur génie, ils « travaillent souvent sur des mots; ils prennent une « manière, ils s'occupent de l'effet d'un trait isolé; ils « ont beaucoup de sentences et d'épigrammes; la ma-« jesté de l'éloquence ne peut s'accommoder de toutes « ces recherches; elle ne peut souffrir la concision « affectée : les orateurs disparoissent, et font place « aux penseurs hardis, et aux écrivains ingénieux. »

Le lecteur aura sûrement remarqué dans ce moment cette comparaison si ingénieuse, si neuve et si juste, du naturel nécessaire à l'éloquence avec la naïveté du premier âge de la vie : de pareils traits ne sont ni d'un écrivain vulgaire ni d'un littérateur du commun; ils dégénéreroient sans doute en affectation s'ils étoient trop multipliés, et la recherche des rapports délicats et fins a bien son écueil : il est difficile que l'expression demeure toujours franche, quand la pensée cesse d'être parfaitement naturelle; mais M. Villemain a trop de goût pour ne pas éviter, en général, ce qu'on appelle la *manière*, et pour céder aisément à la séduction de ces petites grâces, auxquelles son talent sacrifie pourtant

quelquefois : son style, pour l'ordinaire, est aussi vrai qu'il est élégant ; et si la critique se croyoit obligée d'y reprendre un défaut habituel, ce seroit peut-être celui d'une progression un peu trop uniforme ; d'une certaine lenteur dans le mouvement successif des tournures et des phrases, qui, trop semblables entre elles, paroissent, dans le cours de la diction, tomber d'une manière isolée, et se détacher un peu sentencieusement les unes des autres, au lieu de s'attirer et de s'entraîner mutuellement. Que M. Villemain veuille jeter de nouveau les yeux sur nos plus grands écrivains qu'il est fait pour imiter, il verra que ce n'est pas ainsi qu'ils procèdent. Au reste, le morceau de littérature qu'il vient de publier, et que j'annonce, doit ajouter à sa réputation, et redoubler l'intérêt si général qu'inspire ce jeune et brillant professeur. La dernière livraison de la *Biographie universelle* lui doit l'article *Cicéron*, article important, et que M. Villemain a traité comme il traite tout ce qui sort de sa plume. Quand à vingt-trois ans on joint ainsi le goût du travail aux plus heureuses dispositions naturelles, ne peut-on pas prendre pour devise : *Quò non ascendam?*

IX.

Rosamonde, poëme en trois chants, suivi de poésies diverses, par M. Brifaut, auteur de la tragédie de *Ninus II*.

§. Ier.

21 mai.

Ce recueil se présente sous la protection de *Ninus II*: le roi d'Assyrie est le chevalier de *Rosamonde*. Un succès au théâtre fait plus vite connoître un auteur que tous les recueils possibles : ceux qui ont vu *Ninus II* voudront lire *Rosamonde*; ils chercheront l'auteur de la tragédie dans l'auteur du poëme; et si *Rosamonde* est aussi-bien accueillie que *Ninus*, sa fortune est faite; l'héroïne anglaise aura même un avantage sur le monarque assyrien : le cours de ses destinées ne pourra pas être suspendu par la maladie d'un ministre; elle ira son chemin sans être obligée de s'arrêter en route; sa santé ne dépendra pas de celle d'autrui, et le poëme et l'auteur n'auront pas la fièvre avec un agent nécessaire.

Rosamonde sera peut-être aussi plus heureuse à d'autres égards. Il paroît que le roi Ninus est assez mal avec la critique : cette fière déesse s'est conduite envers lui comme Junon envers Hercule : elle a lâché quelques serpens contre son berceau; elle paroît décidée à le persécuter; elle le harcèle même pendant qu'il est gisant auprès d'un de ses serviteurs; elle se montre l'ennemie de sa gloire; mais cette vieille et redoutable divinité n'est pas toujours aussi adroite qu'elle est terrible : elle prépare

quelquefois des triomphes en voulant préparer des défaites; elle sert quelquefois en voulant nuire. Quoi qu'il en soit, elle se souviendra, en jugeant *Rosamonde*, de certaines maximes qui devroient toujours être sa règle: elle n'oubliera pas que les défauts d'un talent naissant doivent être repris avec une modération instructive, et ses qualités, relevées avec une bienveillance encourageante : je parle du vrai talent; car pour la médiocrité qui obstrue de ses fades et nombreuses productions toutes les avenues du temple des arts, la critique ne sauroit jamais s'armer contre elle de trop de rigueur; elle ne sauroit réprimer trop tôt son ambitieux et ridicule essor.

Je n'ai pas vu *Ninus II*; mais des renseignemens sûrs et la voix publique, m'apprennent qu'il y a beaucoup de talent, et de vrai talent dans cette tragédie, malgré les imperfections qui la déparent. J'ai entendu dire à un auteur tragique, dont le témoignage n'est pas suspect, que c'est un des ouvrages les plus remarquables qui aient paru au théâtre depuis le commencement du siècle. Si j'en juge par le style de *Rosamonde*, M. Brifaut ne me paroît pas avoir encore le goût formé. L'élévation, l'énergie, la chaleur, une sorte d'originalité constituent les caractères principaux de son talent; mais sa diction manque de pureté, de clarté, de souplesse : elle est rapide sans être coulante, vive sans être lumineuse, variée sans être facile, nerveuse sans être correcte. Vous trouvez dans un endroit:

D'un lin *neigeux* dix vierges éclatantes.

Il n'est pas possible, je crois, de s'exprimer plus mal : l'auteur paroît ignorer que le mot *neigeux* ne peut ja-

mais vouloir dire, *couleur de neige, blanc comme la neige :* on dit un temps *neigeux*, et cela ne s'entend même que d'un temps gris et sombre, dont l'aspect annonce qu'il va neiger. Dans un autre endroit, l'auteur compare l'embarras qui se peint dans les yeux d'une jeune personne, à un nuage qui passe sur un ciel pur, et dit :

Ainsi les cieux *s'ombragent* un moment.

Tout le monde sent l'impropriété de ce terme : on dit que le ciel *se voile*, qu'il *se couvre*, qu'il *s'obscurcit*, mais non pas qu'il *s'ombrage*. L'auteur aime beaucoup le mot *mousseux :* il l'emploie souvent, et toujours dans un sens qu'il n'a pas. Ici ce sont :

Des arcs *mousseux*, de penchantes ruines.....

Là, je rencontre :

Des rocs *mousseux*, d'incultes tapis verts.....

Le mot propre seroit *moussus ;* et je conviens qu'il est moins agréable à l'oreille ; mais *mousseux* veut dire, *qui mousse*, et ne s'applique qu'aux liqueurs qui ont cette propriété : les *rocs* et les *arcs* s'étonnent de *mousser* sous la plume poétique de M. Brifaut, et de ressembler ainsi à la bière de mars et au vin de Champagne. Le poëte décrit des bosquets charmans :

Là, de jasmins une voûte odorante,
En s'agitant au souffle d'un vent frais,
Laisse pleuvoir sa neige *florissante*.....

On est toujours surpris que des gens de lettres, distin-

gués par leur talent, négligent à ce point l'étude de la langue : M. Brifaut ne sait-il donc pas que *florissant* n'est d'usage qu'au figuré; qu'au propre, on ne dit que *fleurissant?* Maintenant il s'agiroit d'examiner si le goût ne réprouve pas l'expression de *neige fleurissante*; c'est une autre question :

> . . . . Dans son enceinte obscure,
> A peine assis sur des bancs verts et frais,
> *En coquillage ornés* par la nature......

Orné en est une espèce de locution populaire très-incorrecte : il faut *de :* il faut aussi que le mot *coquillage* soit au pluriel; ornés de *coquillages*, comme on diroit orné de *plumes*, et non pas de *plume*.

Qu'on ne m'accuse point de m'appesantir ici sur des vétilles grammaticales : la première de toutes les règles, et celle peut-être qu'on observe le moins aujourd'hui en écrivant, c'est de respecter la langue; c'est de parler français; le talent même le plus décidé ne sauroit affranchir de cette loi : c'est un scandale de voir à quel point la plupart de nos jeunes écrivains ignorent, et les préceptes de la grammaire, et la propriété des termes. Je sais que, dans l'orgueil de leur génie, ils méprisent ces bagatelles, et que la barbarie d'un jargon tudesque leur paroît être le privilége d'un talent supérieur; ils ont à la fois tous les défauts de la négligence et tous ceux de la recherche; mais les plus obstinés dans leur ignorance sont aussi les plus médiocres dans leurs productions; le vrai talent ne craint pas de s'éclairer. Je conseille avec assurance à M. Brifaut d'étudier avec quelque soin cette langue qui peut devenir l'instrument de sa gloire : c'est une étude que n'ont point dédaignée nos plus grands génies :

elle se lie naturellement aux méditations par lesquelles le goût s'épure et se forme. Sous ce dernier rapport, l'auteur de *Rosamonde* me paroît avoir encore beaucoup à faire : un temps viendra sans doute où, plus sévère pour lui-même, il bannira de son style tout ce qui peut le défigurer, et où il condamnera, par exemple, des expressions telles que celles-ci, dont peut-être il s'applaudit maintenant :

. . . .
A son front noble, où se plait le laurier,
Epargne au moins *les couleurs de la honte !*.....

Cette façon de parler est d'autant plus mauvaise, que *la honte* n'a qu'une *couleur*.

. . . .
Sous les rochers, gardiens *assidus*
De ces jardins, de ce riant asile.......

L'*assiduité* des rochers est un peu ridicule : l'auteur a voulu dire gardiens *éternels*; mais *assidus* n'est pas la même chose : tout le monde sent la différence.

. . . .
Pâle, et du doigt lui montrant un cercueil
Qu'il entr'ouvroit, *ceint des langes du deuil*.....

Je ne serois pas étonné que quelques personnes voulussent défendre cette dernière expression : sa hardiesse a quelque chose qui impose : souvent on confond les impressions que l'on reçoit ; il est quelquefois assez difficile de distinguer ce qui *choque* de ce qui *frappe* ; le goût même le plus exercé peut parfois s'y méprendre. Il me semble que les *langes*, mot noble d'ailleurs et harmonieux, rappellent trop l'idée de l'enfance pour qu'on

puisse convenablement l'appliquer à la mort : il n'a pas une teinte assez lugubre ; et transposé de cette manière, il violente la pensée et tourmente l'imagination qu'il jette trop brusquement d'un terme de la vie à l'autre. Ces taches ne sont pas les seules qu'offre le poëme de *Rosamonde ;* mais, parmi ces critiques, il est une louange que je dois donner à M. Brifaut, c'est que ses fautes lui appartiennent comme ses beautés. M. Brifaut n'est point un disciple de cette mauvaise école qui a formé tant de mauvais écrivains : sa manière est un peu sauvage, mais elle est franche ; elle est à lui : son vers a toujours une empreinte d'originalité, et sa verve, quelquefois un peu bizarre, ne doit jamais qu'à elle-même ce qu'elle produit de louable, ou ce qu'elle laisse échapper de vicieux.

Il est inutile de faire ici l'analyse du poëme : le fonds n'est rien ; les détails sont tout ; les aventures de *Rosamonde* sont racontées par un vieux *barde* à un jeune voyageur : ce cadre n'est pas neuf. Le vieux *barde* entremêle des romances à son récit. Dans le premier chant, Henri II, roi d'Angleterre, chef de la dynastie des Plantagénets, détermine la belle *Rosamonde* qu'il aime, à quitter furtivement la maison de son père et à le suivre. Dans le second, le poëte peint les plaisirs des deux amans, la naissance d'un fruit de leurs amours, et les remords de *Rosamonde*. Dans le troisième, *Eléonore de Guyenne* femme de *Henri II*, découvre l'infidélité de son mari, la retraite de l'objet pour lequel il brûle, sent fermenter dans son cœur tous les poisons de la jalousie, s'abandonne à sa rage, et plonge un poignard dans le sein de sa rivale : le vieux père de *Rosamonde*, conduit dans l'asile de sa fille par une biche

qu'elle avoit élevée, arrive au moment où elle vient de rendre le dernier soupir, ne trouve qu'un cadavre, et expire sur le corps sanglant de cette infortunée :

O voyageur ! tu connois leur histoire :
Poursuis ta route ; en songeant à leur sort,
De quelques pleurs honore leur mémoire ;
Mais n'y joins pas un triste chant de mort :
L'homme est un lis battu de la tempête ;
Foible arbrisseau, que sert de résister ?
Un autre orage accourt te tourmenter,
Et sous son poids écrase enfin ta tête :
Tu meurs trop tard : tu vois les champs couverts
De tes débris, multipliés sur l'herbe ;
Et les parfums de ta tige superbe,
Avant ta chute, ont péri dans les airs !

Cette catastrophe arrache des larmes ; le choix du sujet, et quelques parties de l'ouvrage, sont d'un poëte tragique. Les romances que l'auteur a répandues dans la narration, l'animent et la varient : elles ont bien la couleur des temps, que le poëte a voulu peindre, quoique le style n'en ait pas assez d'aisance et de mollesse. L'incident de *la biche* qui reconnoît Rosamonde, et qui la suit dans son asile, concourt à l'effet et à la vérité du coloris local ; la scène où Eléonore de Guyenne, avant de poignarder Rosamonde, éclate en reproches contre cette malheureuse victime qui essaie de se justifier et d'arrêter le coup qui la menace, est d'une chaleur et d'une vivacité de dialogue très-remarquable :

Quel bruit soudain alarme mon oreille ?
— Moi ! — Qu'êtes-vous, étrangère, et quel sort
Vous mène ici ? Qu'y cherchez-vous ? — Ta mort.
— Ciel ! un poignard ! — Retiens ces cris ; écoute :
Me connois-tu ? — Je frémis. — Réponds-moi.

— Je suis perdue : ah ! c'est elle sans doute :
Eléonore ! ! — Oui, c'est ta reine. Eh quoi !
Tu sais commettre un forfait, et tu trembles,
Lâche ! — Un forfait !..... moi ! etc., etc.

A la fin de ce dialogue si rapide, *Rosamonde* reçoit dans le cœur un coup de poignard ; son sang jaillit : et le pathétique est au comble, quand son père arrive, la voit, la reconnoît, l'embrasse et meurt. Elle avoit visité elle-même, quelque temps auparavant, la maison paternelle sans être reconnue ; et cette visite n'est pas une des scènes les moins touchantes du poëme : il règne dans cet ouvrage un sentiment profond de mélancolie qui passe de l'ame du poëte dans celle du lecteur. Le style de l'auteur a plus de force que de grâce : sa manière est encore défectueuse, mais il ne faut jamais désespérer du vrai talent.

§. II.

25 mai.

Le style des *Poésies diverses* de M. Brifaut me semble en général plus correct que celui de *Rosamonde* ; il s'en faut cependant beaucoup qu'il soit hors de tout reproche : l'auteur se permet de créer des mots, sans songer que l'autorité même du génie de Corneille n'a pu consacrer le terme d'*invaincu*, si beau en lui-même, et peut-être si nécessaire ; dès la première pièce de M. Brifaut, je rencontre un exemple de cette licence :

. . . .
Mais malheur au poëte avare et mercenaire,
Qui de la renommée impur *traficateur*,
Ouvre ou ferme, à prix d'or, sa bouche tributaire.....

Le poëte s'est applaudi sans doute du mot *traficateur*,

qui est harmonieux, mais peut-il espérer de le faire passer, ou veut-il se faire une langue à part? Chacun de nos jeunes écrivains n'a qu'à prendre sur lui d'inventer ainsi des mots, et bientôt nous aurons autant de langues, ou, si l'on veut, autant de jargons que de poëtes différens. Je saisis cette occasion des ouvrages de M. Brifaut, pour insister un peu sur cette réflexion : elle seroit perdue, peut-être, s'il s'agissoit d'un auteur moins digne de fixer les regards du public; la critique n'a jamais, d'ailleurs, une utilité plus positive que lorsqu'elle se propose d'indiquer au vrai talent, qui débute, les écueils qu'il doit éviter, dans sa carrière. Je sais qu'il ne faut pas vouloir combattre le *néologisme* par le *purisme :* ce sont deux excès; il ne faut point resserrer les écrivains de talent dans des bornes trop étroites; mais en leur accordant la mesure de liberté qu'ils ont droit de réclamer, il n'est pas inutile de leur faire sentir combien elle est voisine de l'abus, et de leur rappeler sans cesse ces oracles du maître :

« Surtout, qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée!
. . . .
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme :
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain. »

Ces maximes sont devenues triviales, je le sais; et c'est presqu'à regret que je les cite. M. Brifaut les connoît tout aussi bien que moi, et si quelquefois il paroît les oublier, c'est qu'il ne les croit peut-être pas aussi importantes qu'elles le sont : il y a de vieux préceptes qui, à force d'être répétés, semblent perdre quelque chose

de leur autorité : on leur trouve je ne sais quoi de pédantesque : on s'en moque un peu : on se plaît à secouer le joug antique de ces superstitions de l'école ; une parfaite soumission à ces anciennes doctrines paroîtroit une pédanterie : on a tort pourtant de fermer l'oreille aux sages conseils de ce *pédant* de Boileau. Je crois qu'il n'auroit pas approuvé M. Brifaut lorsque, dans un conte d'ailleurs fort joli, et très-agréablement narré, il dit, en parlant d'un filou :

> Il oublia son humeur *rapinière*......

Peut-être eût-il traité ce mot de *barbarisme* ; peut-être eût-il également froncé le sourcil, en entendant l'auteur appeler Jean-Jacques Rousseau :

> De la société l'éloquent *agresseur*.....

C'est paroître ignorer la langue que d'employer ainsi ce terme qui suppose corrélation : l'*agresseur* est celui qui attaque le premier, dans une querelle ; on voit à quel point cette expression est impropre dans les vers que je viens de citer. Peut-être Boileau eût-il traité durement de *solécisme* la construction suivante :

> Eh ! que sert de connoitre et le monde et ses causes,
> Si connoitre ses mœurs *sont* pour vous lettres closes ?

Sont est une vraie faute de grammaire : car il se rapporte *à connoître*, et non pas à *lettres closes*, comme l'auteur paroît l'avoir cru ; je me hâte de rassembler ici quelques autres incorrections :

> Utile *imitateur* de leurs *traces* sévères.....

On *n'imite* point des *traces* : on les *suit* ; quel langage !

De ses *lians* écrits que j'aime la douceur!

On ne dit point des écrits *lians*.

De mes récits mis en vers *négligens*.

On dit des vers *négligés*, et point des vers *négligens*.

De ces funèbres lits le silence *enchanté!*

L'auteur parle du silence qui règne dans un hôpital autour des lits des malades : l'épithète d'*enchanté* n'est nullement convenable.

Il lit : ses yeux *absens* de la clarté céleste, etc.

On n'est point *absent* de la clarté.

Si ces fautes sont des recherches de style, elles sont sans goût; si ce sont des négligences, elles sont sans grâce. Je demande pardon de tous ces détails à l'auteur: il ne m'est pas plus agréable de donner des leçons de grammaire, qu'à lui d'en recevoir; mais qu'il n'accuse que sa position de ma minutieuse sévérité : l'éclatant succès qu'il vient d'obtenir au théâtre, en appelant sur lui l'attention du public, ne permet pas à la critique de déguiser ses défauts, et de pallier ses torts littéraires : plus ses écrits exciteront de curiosité, plus j'ai dû en marquer les endroits défectueux. Un nouveau poëte paroît sur l'horizon : il jette d'abord un grand éclat; tous les yeux se tournent vers lui; bientôt après avoir brillé sur la scène, il ouvre son portefeuille : il se montre au grand jour de l'impression; il publie un recueil de *poésies*; quels sont les amis des lettres qui ne s'empresseront pas de juger, dans le cabinet, celui que déjà ils ont applaudi au théâtre? Qui ne voudra se rendre compte de son talent, apprécier de sang-froid sa manière, examiner de près son style? qui ne s'apercevra

de ses irrégularités? à qui ses taches échapperont-elles? La critique, surveillée elle-même, et en quelque sorte critiquée par tant de juges, doit se tenir sur ses gardes : la molle complaisance qui dissimule les défauts, ne lui est pas permise; l'indulgence bienveillante qui les pardonne lui est interdite; il faut qu'elle remplisse ses fonctions sévères dans toute leur étendue : elle sent s'accroître le poids de ses austères devoirs; heureuse si elle peut ménager l'accord difficile de ce qu'elle doit au talent, qui demande des égards, qui veut des encouragemens, et de ce qu'elle doit au public qui exige la vérité tout entière!

Et d'ailleurs, n'est-ce pas lorsqu'un jeune écrivain se présente avec de rares dispositions, et s'annonce par de brillans succès, qu'il est important de ne pas permettre à son talent de s'égarer, et qu'il est de devoir de le forcer pour ainsi dire à toute la perfection dont il est susceptible? La critique en répond en quelque sorte à la littérature: autant elle seroit odieuse, si, par l'excès de ses rigueurs, par l'emportement de ses censures, par un ton de haine et de dénigrement, elle cherchoit à le décourager, et à l'abattre; autant peut-être deviendroit-elle coupable, si, par une foiblesse trop indulgente, elle craignoit de toucher aux lauriers naissans du poëte applaudi, et de monter même sur son char de triomphe, pour lui dénoncer ses défauts à lui-même, réveiller sa conscience littéraire, et lui rappeler ces lois éternelles du goût et de l'art dont rien n'excuse jamais la violation.

Averti de ses défauts, un jeune poëte d'un bon esprit (et le bon esprit accompagne presque toujours le vrai talent) se hâte de s'en corriger, et souvent s'en corrige sans peine. Qu'en coûtera-t-il à M. Brifaut pour ne plus s'amuser à forger de nouveaux mots, pour s'assurer de

la propriété des termes reçus, pour s'éclairer, en composant, sur l'exactitude grammaticale? Un peu plus de travail, de soin et d'attention : alors son talent brillera d'un éclat pur; la rouille disparoîtra, les beautés seules resteront. La nature a fait beaucoup pour lui; l'étude et la réflexion lui donneront à peu de frais ce qui lui manque : qu'il apprenne seulement à se connoître; qu'il se persuade qu'il n'est pas fait pour être un poëte négligé : la négligence peut lui plaire, mais elle ne lui va pas; il tourne même moins bien le vers de dix syllabes que le grand vers : c'est le résultat général de son recueil.

Je ne puis me proposer d'en examiner successivement toutes les pièces avec détail : il en renferme quatorze, en comptant le poëme de *Rosamonde* dont j'ai déjà parlé. La première est intitulée *le Génie*; elle est écrite avec beaucoup de feu. La seconde a pour titre *le Suicide*; elle est plus originale que la précédente, qui n'est guère qu'un lieu commun. Un jeune infortuné gémit *sur la tombe d'un enfant*, dans la troisième. Ces deux derniers morceaux sont en vers libres; et l'auteur me paroît connoître assez bien l'artifice de ces vers : il revient à l'alexandrin pur, pour peindre son *Retour* dans la ville natale; succèdent dans le même mètre *les Caquets*; *les Conseils d'une femme à un jeune savant*, un Dialogue entre l'auteur et sa servante, madame *Picard*; *les Disputes*, en forme de *palinodie* de la pièce qui précède : puis viennent en vers de dix syllabes *les Amours*; en vers mêlés un *conte* ayant pour titre *les Deux Pilules*; deux autres contes, *la Question à résoudre* et *les Chiens de Vulcain*, sont écrits en vers à cinq pieds. Le recueil est terminé par un *Dialogue* en grands vers, entre un vieillard et un jeune homme, *sur le temps*

passé et *le temps présent :* c'est le vieillard qui défend le temps présent. Dans toutes ces pièces, on remarque un caractère d'originalité, plus ou moins frappant ; l'auteur pense avec son esprit ; il écrit avec son talent ; rien n'est *pastiche :* ses vers ne se composent pas d'hémistiches d'emprunt, et le fonds de ses pièces n'est pas un tissu de réminiscences ; c'est son principal mérite.

Si j'avois à faire un choix parmi ces petites compositions, je préférerois *le Génie*, *les Conseils d'une femme à un jeune savant*, et *les Disputes :* la première, parce que le style en est plein de chaleur, d'énergie et de mouvement ; la seconde, parce qu'il y règne un ton excellent ; la troisième, parce que c'est un paradoxe piquant, soutenu et développé avec beaucoup d'esprit, de vivacité, de gaîté.

Voici le début des *Conseils d'une Femme :*

Dans votre cabinet, étendu sur un livre,
Quoi que l'on puisse apprendre, on n'apprend point à vivre :
Le monde en instruit seul : et, pour un tel savoir,
Il faut un peu moins lire, il faut un peu plus voir,
Etudier nos mœurs, observer nos usages,
Donner aux goûts du temps ce qu'y doivent les sages,
Souvent même descendre aux plus petits emplois :
Le grand art est de plaire, on l'a dit mille fois ;
Socrate n'en dit rien, ni peut-être Epictète :
Consultez le bon sens ; c'est lui qui nous répète :
Qu'étant nés l'un pour l'autre, et vivant en commun,
Il en coûte fort peu de se rendre à chacun
Accessible, poli, doux, complaisant, aimable ;
Et voilà, selon moi, le savant véritable.

La dame *aux conseils* trace ainsi le portrait de Fontenelle, qu'elle donne pour exemple.

Je lisois l'autre jour, car de lire est fort bon,
Un livre plein de grâce autant que de raison :

La raison sans la grâce est triste, et ne peut plaire;
J'aimois cet écrivain, dont l'heureux caractère
Savoit, d'un même pas, sans les effaroucher,
Ensemble les unir et les faire marcher,
Joindre la profondeur avec la bagatelle :
Vous devinez par-là que c'étoit Fontenelle ;
Il a quelques défauts : on me l'a dit, du moins;
Mais plus parfait, peut-être, il plairoit beaucoup moins :
Il n'est point hérissé ; c'est un homme abordable,
Et l'on pardonne tout à qui sait être aimable.

Cela est fort agréablement tourné; les *conseils*, au reste, ne sont qu'un développement de ce passage de l'*Art poétique*, ouvrage si court et si plein, où Boileau n'a rien oublié de ce qui doit servir de règle, en tout genre, aux poëtes et aux gens de lettres :

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi :
Cultivez vos amis; soyez homme de foi :
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre;
Il faut savoir encor et converser et vivre.

L'aimable dame, que fait parler M. Brifaut, étend fort bien ce précepte, sans se douter peut-être qu'avant elle le grave et sévère Boileau avoit aussi recommandé l'alliance des grâces et du savoir; mais il y a, dans cet *Art poétique*, bien d'autres choses dont on ne se doute pas : les livres les plus célèbres, les plus cités, sont peut-être ceux qu'on lit et qu'on médite le moins; M. Brifaut a de l'esprit et de la verve : ce sont deux qualités qui manquent à la plupart de nos versificateurs actuels, assez habiles en général dans l'art de tourner des vers, mais écrivains sans idées, et poëtes frappés de glace; on prend pour du talent un certain mécanisme de versification : le talent est autre chose; dans le moment du succès de *Ninus*, M. Brifaut a-t-il eu tort de publier ce

recueil? a-t-il commis une imprudence? non : c'est résumer, en un mot, ce que je pense de ses *Poésies diverses*, et de *Rosamonde*.

X.

Éloge de Blaise Pascal, par M. Alexis Dumesnil.

17 juin.

Cet éloge n'est point un discours académique, quoiqu'il ait été fait pour une Académie, et peut-être n'en vaut-il que mieux : ici, point d'antithèses artistement combinées, point de figures savamment calculées, point de morceaux à prétention, point d'étalage de rhétorique, point de lieux communs, point de parallèles : c'est un élan naturel de l'ame, plutôt qu'une production méditée de l'esprit.

Qu'on se représente un homme heureusement inspiré, qui, profondément pénétré du grand mérite de Pascal, et de ses hautes et sublimes vertus, tout à coup se leveroit, l'œil fixé sur le ciel, au milieu d'une assemblée disposée à l'entendre et à recevoir les impressions de son éloquence, pour improviser, presque sans préparation, l'éloge de l'auteur des *Provinciales* : son discours pourroit ressembler à celui de M. Alexis Dumesnil.

Maintenant, que ce discours d'inspiration, qui auroit pu produire un effet très-sensible, très-remarquable sur les auditeurs, vienne à être imprimé après avoir été fidèlement recueilli ; peut-être les lecteurs y trouveroient-

ils moins d'art que d'enthousiasme, moins de liaison et de suite que d'impétuosité dans les idées, moins de force et de profondeur dans l'ensemble que d'énergie dans quelques détails, plus de rapidité que de plénitude : ce ne seroit qu'une esquisse, une ébauche, mais une ébauche tracée par un orateur de beaucoup de talent.

Les satires naissent d'elles-mêmes, comme les poisons; les éloges ont besoin d'être provoqués : quelque profonde admiration que M. Alexis Dumesnil puisse avoir conçue pour Pascal, il n'auroit sans doute pas entrepris son panégyrique, si l'Académie des Jeux Floraux n'avoit proposé ce beau sujet à l'émulation des orateurs; mais je ne m'étonne pas, même après avoir lu, après avoir médité le discours de M. Dumesnil, qu'elle n'ait pas cru devoir encore adjuger le prix.

Quelle matière, en effet! quelle attente ne doit-elle pas exciter! quelle perfection d'éloquence et de composition ne demande-t-elle pas! Pascal est un des génies les plus éminens, les plus extraordinaires du siècle de Louis XIV : ouvrez les *Provinciales* : tantôt c'est Démosthènes et Bossuet, et tantôt c'est Molière; quelle étonnante union de tout ce que les émotions de l'ame ont de plus énergique ou de plus élevé, de tout ce que la puissance de la raison a de plus fort et de plus victorieux, avec tout ce que la finesse de l'esprit a de plus souple, de plus piquant, de plus gai, de plus naïf, de plus inattendu! Ouvrez ses *Pensées* : la tête tourne sur ces abîmes; quelle profondeur et d'idées et de pinceau! quelles vues et quelles expressions! et, au fond de ces effrayans précipices où il se plonge, quel combat de la

raison et de la foi! quelle lutte on entrevoit de l'intelligence la plus vigoureuse qui jamais ait été donnée à l'homme, et des doctrines les plus inconcevables auxquelles on lui ait jamais ordonné de se soumettre! Dès son enfance, il s'étoit joué de la science des nombres, et les secrets de la géométrie lui furent révélés par son génie avant même qu'il lui fût permis de savoir qu'ils ne sont révélés aux autres que par l'étude.

Mais il se mêle tant de particularités singulières à l'histoire de cet esprit supérieur, tant de circonstances qui veulent être analysées avec délicatesse, appréciées avec circonspection, présentées avec mesure et réserve, que, pour concilier la plus stricte, la plus parfaite observation des convenances avec le plus digne éloge de ce grand homme, il faut non-seulement beaucoup de talent, mais infiniment d'art.

M. Alexis Dumesnil, dépourvu totalement de cet art nécessaire, me paroît avoir trop oublié qu'il concouroit pour le prix d'une Académie : sa composition a le caractère d'une oraison funèbre destinée à être prononcée dans un temple et au milieu d'une cérémonie religieuse, plutôt que celui d'un discours fait pour être lu dans une solennité littéraire et devant une compagnie de gens de lettres : elle n'est pas, pour ainsi dire, assez profane; et le sentiment religieux qui prédomine dans cet *Eloge de Pascal* avec toute la force du style propre à cette affection de l'ame, avec tout le feu des expressions spéciales qui forment son langage, y répand, il est vrai, une chaleur vive qui se fait bien rarement sentir dans les ouvrages académiques; mais il en exclut trop les analyses littéraires, les observations sagement philosophiques, les développemens relatifs au génie, à

l'éloquence, aux productions de Pascal, au rang qu'il occupe dans la hiérarchie des écrivains, dans l'ordre des esprits originaux, et dans la sphère sublime des intelligences créatrices.

Quelques-unes des parties les plus intéressantes du sujet, quelques-unes même des idées les plus essentielles, ne sont donc que superficiellement indiquées, que légèrement effleurées, ce qui est un grand défaut; et l'on ne s'aperçoit pas que l'orateur ait fait aucun effort pour concevoir et dessiner un plan qui les renfermât toutes, et qui, en donnant à chacune d'elle un degré de relief nécessaire, les fît ressortir à propos dans des dimensions convenables; aussi le lecteur, que frappent souvent de très-heureuses saillies de style, des formes d'élocution très-remarquables, de beaux mouvemens et de belles pensées, est entraîné par l'éloquence rapide du discours sans être satisfait par l'ensemble de la composition : il n'a pas rencontré tout ce qu'il attendoit, tout ce qu'il désiroit; ses vœux ont été trompés en partie; son cœur a pu souvent être ému; son imagination n'est pas restée froide; mais son esprit, qui ne s'est reposé sur aucun point de vue, qui n'a pu se nourrir d'aucun développement fécond et substantiel, éprouve du vide.

Si M. Alexis Dumesnil avoit essayé d'approfondir davantage quelques-uns des principaux détails de son beau sujet, et si les procédés de l'analyse n'avoient dans ce cas rien dérobé à la franchise, à la chaleur, à l'énergie, à l'effet de son style, il eût composé un ouvrage très-préférable sans doute à la plupart des productions nées immédiatement sous l'influence académique, puisque son discours, même tel qu'il est, paroît se rapprocher beaucoup plus du caractère de la véritable éloquence;

mais, en craignant la diffusion, il est tombé à quelques égards dans la sécheresse :

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

« L'amplification, dit-il dans son *Avertissement*, est « un moyen trop facile : c'est la richesse du pauvre, « la ressource du paresseux, et toujours le défaut de « qui précipite son travail. » Cette idée a quelque chose de séduisant : cette phrase est vive, sentencieuse et bien tournée; mais l'excuse, ce me semble, n'est pas valable.

Evitez l'*amplification*; soit, si vous entendez par-là les vices du pléonasme, de la redondance et de la prolixité :

Ce que l'on dit de trop est fade et rebutant.

Mais sachez accorder, avec goût, à chacune de vos pensées, l'étendue convenable : sans cette attention nécessaire, vous paroîtrez avoir manqué tout à la fois, et à votre sujet, dont vous n'aurez pas rempli toutes les conditions, et à votre talent, dont vous n'aurez pas déployé tous les moyens, et toutes les ressources.

Que diriez-vous d'un avocat qui, sous prétexte de fuir l'*amplification*, ne feroit que glisser rapidement sur les points fondamentaux de la cause qu'il auroit à défendre? En renvoyant aux écoles ce mot scolastique d'*amplification*, il ne faut pas vouloir proscrire entièrement la chose qu'il exprime : que M. Dumesnil jette de nouveau les yeux sur les chefs-d'œuvre de l'éloquence, il verra que le plus grand nombre de beaux morceaux dont ils brillent ne sont que de très-belles *amplifications*;

un faux principe peut suffire pour égarer le plus heureux talent.

Cet *Eloge de Pascal* n'ayant pas un plan véritable, n'est pas susceptible d'une analyse régulière : en le parcourant, on sent que l'auteur a beaucoup étudié Bossuet, et que la disposition naturelle de son esprit le porte vers l'imitation de ces tournures, et de ces expressions, dont se compose le style le plus élevé.

Ecoutez son début : après avoir rappelé en peu de mots que le *christianisme* compte de très-grands génies parmi ses apôtres ou ses défenseurs : « Dans les derniers « temps, poursuit-il, sous ce règne mémorable, si fé- « cond en talens et en vertus, un homme se fit parti- « culièrement remarquer, qui possédoit en lui tout ce que « l'esprit a de plus brillant comme de plus solide; cet « homme s'appeloit Blaise Pascal. . . . Il fut éloquent « et sublime avant Bossuet. . . . Pascal eut au moins « ce bonheur, de ne perdre point un seul des jours, « qui lui furent comptés. » On reconnoît à cette manière l'élève des plus grands maîtres ; mais, dans une des phrases que j'ai omises, l'auteur me semble aller trop loin : « Pascal ouvrit, dit-il, ce siècle fameux, dont il est, « *en tout genre*, resté le modèle inimitable. » *En tout genre !* cette louange est visiblement trop inexacte.

L'orateur n'a pas non plus assez maîtrisé l'élan de son enthousiasme dans le morceau suivant, où l'on peut remarquer le même ordre de beautés :

« . . . . Ignorant jusqu'au nom même des hautes « combinaisons qui lui étoient familières, à douze ans « il devina, ou plutôt il découvrit une grande partie « des propositions d'Euclide, sans savoir s'il avoit existé « seulement un homme appelé Euclide : retiré à l'écart,

« durant l'heure des récréations, un charbon à la main
« il traçoit sur le carreau de son appartement des *ronds*
« et des *barres*, ainsi qu'il appeloit les *cercles* et les
« *lignes*, et résolut peut-être ce problème qu'Archi-
« mède méditoit si profondément quand les soldats
« romains l'égorgèrent sur la place publique de Syra-
« cuse, au milieu des triangles et des autres figures
« qu'il avoit tracés dans le sable : l'espace immense qu'en-
« suite franchit cet aigle dans son vol rapide est in-
« croyable..... etc. »

Ce rapprochement est brillant, mais il passe la mesure accordée à l'exagération du panégyrique : il ne fau pas tenter de faire croire que Pascal se soit avancé tout seul dans la géométrie jusqu'aux difficultés devant lesquelles s'arrêtoient les puissantes méditations d'une des plus fortes têtes de l'antiquité : il y a loin de la trente-deuxième proposition d'Euclide aux problèmes qui embarrassoient Archimède.

Il y a quelques-autres défauts de mesure : M. Dumesnil demeure-t-il dans les bornes de la justesse et des convenances lorsqu'il va jusqu'à s'écrier ? « Parmi les chré-
« tiens de la primitive Eglise, c'est-à-dire parmi les saints
« eux-mêmes, qui lui sera comparable ? Oh ! qu'il con-
« nut bien la vraie grandeur de l'esprit, celui-là qui mé-
« prisoit de si bonne foi tous les honneurs que l'on rend
« au corps, qui vécut dans une pauvreté volontaire si
« sublime, qu'elle efface en partie l'horreur même du
« *cynisme* ! » Il ne faut canoniser personne de sa propre autorité ; quant à l'idée sur le *cynisme*, je ne l'entends pas, quoique l'auteur ait cherché à l'éclaircir dans une note : il y a quelquefois de la singularité dans ses pensées.

Mais à côté de ces taches, quels coups de pinceau ne voit-on pas éclater? « S'il portoit un cilice armé de « pointes de fer, ne pensez pas qu'il en eût besoin pour « vaincre la volupté : son esprit seul avoit su en triom- « pher; mais il vouloit troubler jusqu'au plaisir que « nous goûtons dans une conversation vive et enjouée; « il expioit sur-le-champ ses succès et la supériorité de « son génie. »

Et ailleurs : « La religion étoit attaquée et par l'im- « piété qui la suit à travers les siècles comme l'ombre « de sa gloire, et par des ennemis d'autant plus dange- « reux, qu'ils s'étoient formés dans son propre sein : ce « fut alors qu'il entreprit ces deux ouvrages, dont l'un, « d'une nécessité plus pressante, fut terminé d'abord « autant à la gloire de l'esprit humain, qu'au profit « même de la doctrine; et dont l'autre, ébauche si cé- « lèbre, n'attire toute notre admiration que pour ren- « dre nos regrets plus vifs et plus douloureux encore : « durant les longues retraites qu'il faisoit parmi les so- « litaires de Port-Royal, il composa ses *Lettres à un Pro- « vincial;* lettres fameuses, dont le moindre mérite « est d'avoir fixé la langue française, quand on songe « d'ailleurs qu'elles ont préparé la ruine de cette so- « ciété puissante, qui s'étayoit également de la sainteté « de la religion et de l'immoralité des passions humai- « nes; qui s'étoit emparée des hommes par leurs vices « aussi-bien que par leurs vertus; qui, pour tout dire « enfin, avoit jeté une ancre dans le ciel, et une autre « dans les enfers....... Il couvrit Port-Royal de son élo- « quence ! »

« Je ne suis point étonné du peu d'estime que Pascal « a pour Montaigne........: quelle idée pouvoit-il donc

« avoir d'un chrétien qui sommeille encore parmi les « rêveries de ce Pyrrhon, le plus extravagant des phi- « losophes; d'un chrétien qui recherche la vertu pour « sa commodité, et les vices pour son plaisir; dont la « philosophie, au moins neuve en ce point, qu'elle « veut que l'homme ne soit étranger à aucune sorte « d'infamie, eût fait rougir Diogène lui-même? »

« Vous l'admirez au milieu de sa course; et, tout à « coup, il va se dérober à votre admiration : le ciel en- « vieux l'arrache à la terre; il s'incline comme le lis de « la vallée par un soleil brûlant : il ne verra pas même « la fin du jour; la feuille ne tombe pas plus vite de la « cime des arbres! La terre est un vaste sépulcre où « descendent tour à tour les hommes, les peuples, les « cités, où la nature elle-même un jour s'anéantira, « lasse de recueillir les cendres du monde, et de ce « mouvement perpétuel de tous les êtres qui courent « de la vie au tombeau! »

Concluons qu'on retrouve dans cet *Eloge* tout le talent que M. Alexis Dumesnil a déjà montré dans son *Esprit des Religions* et dans son *Règne de Louis XI*: étranger à toutes ces intrigues qui se multiplient maintenant d'une manière si effrayante et si ridicule, cultivant les lettres pour elles-mêmes, ce jeune et noble écrivain, si digne d'encouragement, est du petit nombre de ceux dont les talens naissans répondent, en quelque sorte, de notre avenir littéraire :

. . . . . . *Pauci, quos æquus amavit*
Juppiter. . . . .

XI.

Élégies, suivies de poésies diverses; seconde édition, par madame Dufrenoy.

21 juin.

Ce recueil est partagé en huit livres : les six premiers ne renferment que des *élégies* ; le septième est rempli par des *épîtres* ; le huitième, par des *chansons* et des *romances*. Les *élégies* m'occuperont seules dans cet article : elles forment la partie la plus considérable des œuvres de madame Dufrenoy, et sont le premier titre, comme le trait principal de son talent : elles méritent, ce me semble, une attention particulière.

Ce genre de poésie paroît être un de ceux que les hommes abandonnent et pardonnent le plus volontiers aux femmes : ils ne veulent pas du moins leur interdire d'exprimer et de peindre en vers les sentimens les plus familiers à leur cœur, l'amour, les regrets, les tendres alarmes, la douceur ou l'amertume des souvenirs ; c'est aussi le genre auquel les femmes se livrent avec le plus de convenance : on désire que, dans les créations de leur talent, elles conservent toujours le caractère de leur sexe ; plus elles sont nées foibles et sensibles, plus on exige que leur génie ne cherche point d'autre source d'inspirations que leur propre sensibilité ; on ne croit pas les renfermer dans des bornes trop étroites, en les renfermant dans le cercle de leurs vives affections ; on veut que ce fonds de richesses dont la nature a pourvu leur âme, soit le seul trésor où leur esprit se permette de puiser ; moins elles s'éloignent d'elles-mêmes en cédant

à l'impulsion du talent, plus elles sont assurées d'être accueillies avec faveur; et, lorsqu'en prenant la plume, elles ne font que tracer la fidèle histoire de leurs sentimens, de leurs sensations, de toutes ces fugitives délicatesses, dont leur organisation abonde, elles trouvent ordinairement le succès, parcequ'elles rencontrent presque toujours la grâce; la grâce, qui fuit les prétentions orgueilleuses, et dont le charme n'est accordé qu'à l'expression vraie de la nature, et aux accens inimitables de la vérité.

L'*élégie* convient donc d'une manière plus spéciale aux femmes: en effet, tandis que, dans presque tous les autres genres, l'enthousiasme du poëte peut naître d'une affection purement artificielle, et, en quelque sorte, fictive, pareille à celle qui, dans la diversité mensongère de leurs rôles, anime et soutient le talent des acteurs; dans l'*élégie*, il faut que les élans du poëte ne soient que les mouvemens vrais et réels, que les affections sincères de son ame; il faut qu'il se peigne lui-même dans chacun des traits de son pinceau; il faut qu'il laisse parler son cœur, et qu'aucune voix étrangère ne vienne se mêler à celle qui sort, pour ainsi dire, du fond même de ses entrailles: ce n'est pas l'amour d'un autre qu'il doit représenter; ce ne sont pas les regrets d'un autre qu'il doit exprimer: ce sont les siens propres; ici nulle fiction, nulle supposition; la vérité: la vérité toute seule!

Dans une *idylle*, par exemple, dans une *églogue*, vous voilà berger: vous avez une houlette et un troupeau de moutons; dans une *comédie*, vous êtes Crispin ou Alceste, Scapin ou Tartufe; dans une *tragédie*, un tyran, un ambitieux, un empereur romain, ou un mandarin chinois; dans une *ode*, la plupart du temps, un

énergumène par calcul, et un possédé de sang-froid; dans une *élégie*, vous ne pouvez, vous ne devez être que vous-même : ce sont vos sentimens personnels que vous devez faire passer doucement dans l'ame d'autrui, sans autre magie, sans autre illusion que celle qui naît sans art du bonheur de vos expressions et de l'ingénuité de vos épanchemens.

Ecoutez Boileau; après avoir défini ce genre d'ouvrage, il s'écrie :

. . . .
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, *il faut être amoureux!*

Il compte, comme on le voit, presque pour rien le génie, s'il n'est inspiré par le cœur, si une passion véritable ne lui suggère et ne lui dicte tout ce qu'il exprime. L'auteur de l'*Art Poétique* se moque ensuite de ces rimeurs qui s'efforcent de peindre des passions qu'ils n'éprouvent pas; il présente Tibulle et Ovide comme les modèles du genre; et peut-être a-t-on le droit d'être surpris qu'il ait, contre sa propre doctrine, recommandé à l'imitation des poëtes élégiaqués, Ovide, écrivain charmant, délicieux, mais plus ingénieux que passionné. Quoi qu'il en soit, il termine le détail de ses préceptes sur l'*élégie*, par ce vers sentencieux et remarquable qui les comprend tous:

Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

Madame Dufrenoy me semble avoir bien observé cette règle de l'*Art Poétique :* aucune affectation ne trahit, dans ses vers, l'ambition de rendre d'autres sentimens que ceux de son propre cœur : je ne doute pas que les passions ne s'enflamment au feu même de la

poésie, et qu'une femme sensible ne le devienne plus encore, lorsqu'elle peut confier au langage des Muses les plus chers intérêts de son ame; si j'en crois ses ouvrages, madame Dufrenoy a éprouvé tous les tourmens et goûté toutes les délices de la sensibilité : le cœur d'une femme poëte n'a point de secrets, quand il s'ouvre et se répand dans l'*élégie :* il se laisse voir tout entier; il trace, pour ainsi dire, lui-même avec exactitude l'histoire de ses passions, de ses mouvemens, et la hardiesse de la poésie se permet ce que n'oseroit sûrement pas la timidité de la prose : elle brave même la publicité; elle met la postérité même dans la confidence de ces mystères délicats que le vulgaire prend soin de cacher aux contemporains; *Sapho* a immortalisé le souvenir des troubles passionnés de son ame ardente :

Vivunt commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

Ce recueil d'*élégies* forme donc une espèce de petit roman, où se déploient successivement et se démêlent les nuances d'une seule et même passion, avec toutes ses jouissances, toutes ses inquiétudes, avec ses *péripéties* et ses *catastrophes :* le cœur du poëte s'est observé sans cesse lui-même, et sans cesse il a éprouvé le besoin de se rendre compte de ses agitations diverses, dont il a, pour ainsi dire, suivi tous les degrés. Avec le don de la poésie, qui est un sens de plus, que de lumières et de flammes n'éclatent pas à la fois dans une ame où l'amour a secoué son flambeau !

L'heureux objet qui fixa le choix et les vœux de l'auteur de ce recueil, étoit poëte lui-même : elle nous l'apprend dans une de ses plus aimables pièces; elle eut le

bonheur de le voir couronner dans une académie : quelle circonstance pour une amante, et pour une amante éprise elle-même de l'amour de la gloire et de la poésie ! Elle chante ce délicieux moment; elle s'écrie, dans son heureuse ivresse :

O transports, ô félicité!
Jour à jamais présent et cher à ma mémoire!
J'ai vu tout un peuple enchanté
Sourire à ta naissante gloire:
J'ai vu les nobles successeurs
Des Despréaux et des Corneilles,
Orner ton jeune front du laurier des neufs sœurs,
Doux prix de tes savantes veilles;
J'ai vu cent beautés, dont l'orgueil
S'indigne d'un vulgaire hommage,
S'offrant en foule à ton passage,
Briguer la faveur d'un coup d'œil.
Que celle qu'il aime est heureuse!
Ce murmure a flatté mon oreille amoureuse;
Il colore mon front d'une vive rougeur;
Et mes yeux trahissant mon ame,
Il me semble déjà que chaque spectateur
Est dans le secret de ma flamme;
Ah! fuyons promptement ces lieux, etc.

Le reste du morceau est d'une vivacité, d'une chaleur, qui vont toujours en croissant, et qui, vers la fin de la pièce, atteignent le dernier degré de la passion; mais le cours de cette passion est bientôt troublé par des orages :

Si j'en crois un fâcheux discours,
Ton cœur, facile à l'inconstance,
Trahit mes fidèles amours,
Et se rit de ma confiance :
Unique bonheur de mes jours,
O des amans le plus aimable!
S'il est vrai que tu sois coupable,
Par pitié trompe-moi toujours.

Enfin le nœud tissu par la tendresse, est rompu par l'infidélité : l'inconstance du volage amant est annoncée dans une pièce intitulée : *le Changement;* l'auteur y consent que l'amitié succède à l'amour, et termine ainsi ce morceau :

Je contraindrai mes regards à vous taire
Tout le plaisir que je sens près de vous :
Vous me louerez celle qui vous est chère,
Sans que mon cœur en paroisse jaloux ;
Je la verrai sans montrer de colère ;
J'éviterai de chercher votre main ;
Je m'armerai d'un maintien plus austère.
Si je me trouble auprès de vous, soudain
Je songerai que j'ai cessé de plaire :
A vos côtés, dans un doux entretien,
J'étudierai mes yeux et mon langage ;
Loin de blâmer votre humeur trop volage,
Pour excuser votre nouveau lien,
Je vous dirai qu'un autre amour m'engage ;
Je le dirai..... Mais, vous, n'en croyez rien!

Des cendres d'une passion qui s'éteint, naissent l'expérience et le besoin d'un sentiment plus tranquille et plus sûr : un nouvel *amant* qui se présente est repoussé ; une *insensible* qui ne conçoit ni les plaisirs, ni les peines de l'amour, est avertie de les redouter ; une *jeune fille*, près de subir sa loi, reçoit les plus sages conseils :

Crains, Zélime, de les connoître,
Ces courts plaisirs souvent payés de longs regrets ;
Garde avec soin ta douce paix ;
Ecarte de ton cœur l'amour si près d'y naître ;
Ne prête point l'oreille au langage flatteur
D'un sexe vain et séducteur,
Qui, même en l'adorant, aime à trahir le nôtre :
Tout amant, Zélime, est trompeur,
Et, lorsque de l'amour on connoît le bonheur,
On n'en veut plus connoître un autre.

Cependant le *besoin d'aimer* renaît dans un cœur qui s'est fait de l'amour une douce habitude; le *regret* l'accompagne :

> Je ne regrette plus l'amant qui m'a trahie ;
> Je regrette encor mon amour.

L'auteur est obligé de s'expatrier : la *nuit d'exil*, le *retour* sont les sujets de deux de ses *élégies ;* le *retour* est adressé à un homme de lettres, que son caractère et ses talens rendent digne de cet hommage du talent et de l'amitie : les souvénirs de la révolution se retracent dans quelques-unes des pièces de madame Dufrenoy; les sentimens de la famille s'y peignent aussi après ceux de l'amour : une de ses *élégies* est consacrée à *sa mère ;* une autre, et c'est la dernière de toutes, à *son fils ;* celle-ci a pour titre *l'Automne :* elle n'est pas exempte de quelques fautes; il semble que l'auteur soit moins heureusement inspirée par son *automne* que par son printemps ;

> J'ai passé la saison aux doux plaisirs prospère :
> Disparoitrai-je de la terre,
> Sans qu'un sourire du destin
> *N'ait* charmé ma longue misère?

La négation est de trop dans ce dernier vers; la grammaire veut tout simplement : *ait* charmé; il se trouve une incorrection d'un autre genre dans les quatre premiers vers de la même pièce :

> Déjà de sa fraiche corbeille
> Flore ne verse plus les prémices *touchans :*
> L'œillet et la rose vermeille
> Cessent d'enorgueillir nos champs.

Le mot *prémices* est absolument féminin; il ne reçoit pas les deux genres :

> Toujours la tyrannie a d'*heureuses* prémices,

a dit Racine : il semble même que si l'agréable mot de *prémices* admettoit les deux genres, le feminin auroit plus de grâce, comme dans le pluriel d'*amour*. Je ne relève ces deux fautes, les seules de la même espèce qui se rencontrent dans toutes les *élégies* de madame Dufrenoy, que pour dire avec plus d'autorité que cette dame écrit généralement avec une pureté très-remarquable et avec beaucoup de goût; et, comme je ne veux point terminer cet article par une critique, je citerai encore en le finissant la première *élégie* du recueil; elle en est comme le résumé :

> Passer ses jours à désirer,
> Sans trop savoir ce qu'on désire;
> Au même instant rire et pleurer,
> Sans raison de pleurer, et sans raison de rire;
> Redouter le matin, et le soir souhaiter
> D'avoir toujours droit de se plaindre;
> Craindre, quand on doit se flatter,
> Et se flatter, quand on doit craindre;
> Adorer, haïr son tourment;
> A la fois s'effrayer, se jouer des entraves;
> Passer légèrement sur les affaires graves,
> Pour traiter un rien gravement;
> Se montrer tour à tour dissimulé, sincère,
> Timide, audacieux, crédule, méfiant;
> Trembler, en tout sacrifiant,
> De n'en point encore assez faire;
> Soupçonner les amis qu'on devroit estimer;
> Être, le jour, la nuit, en guerre avec soi-même :
> Voilà ce qu'on se plaint de sentir quand on aime,
> Et de ne plus sentir quand on cesse d'aimer!

Dans tous les temps, le talent de madame Dufrenoy l'au-

roit fait remarquer : combien de nos petits poëtes à grandes prétentions n'écrivent pas aussi-bien qu'elle ! Mais qui se soucie de vers aujourd'hui? l'art des vers ne sert plus à rien, si l'on n'y mêle l'art de l'intrigue.

§. II.

27 juin.

Il me reste à parler des *Poésies diverses*, c'est-à-dire, des *épîtres* et des *romances* de madame Dufrenoy : elles sont peu nombreuses; les *élégies*, qui sont au nombre de quarante-deux, n'ont à leur suite que cinq *épîtres* et onze *romances*. La *romance* n'est elle-même que l'*élégie* en couplets et en musique : elle est à l'élégie ce que le vaudeville est à la satire; l'épître en diffère beaucoup : l'élégie ne vit que de passions et de sentimens; l'épître ne se soutient que par les réflexions et les pensées : l'une s'adresse au cœur, l'autre à l'esprit; l'une veut toucher, émouvoir, attendrir; l'autre, instruire, éclairer et plaire; l'épître comporte même tout ce que la philosophie a de plus profond et de plus relevé : elle admet les recherches difficiles de la métaphysique, et les observations délicates de la morale; l'élégie ne sait que peindre des émotions, exprimer des regrets, et soupirer tendrement des infortunes.

Il est difficile, quand on est doué d'un talent décidé pour un genre, que ce talent ne se reproduise pas d'une manière plus ou moins saillante dans les différentes espèces de composition où l'on s'exerce. Des cinq *épîtres* de madame Dufrenoy, il en est deux que l'on peut regarder comme de véritables *élégies*; mais comme on ne doit donner ce nom qu'aux pièces élégiaques dans lesquelles le poëte peint ses sentimens propres et particuliers, j'appellerai ces deux *épîtres* des *héroïdes* :

la première, qui est la seconde dans l'ordre du recueil, a pour titre : *Corinne à Oswald*; c'est une inspiration puisée dans la lecture d'un roman célèbre; c'est l'élan d'une ame sensible, électrisée par une imagination ardente; le génie impétueux de madame de Staël a parlé au talent passionné de madame Dufrenoy; l'autre *héroïde* est intitulée : *Une Veuve milanaise à un Guerrier français*. Le langage de la passion est également vif, énergique et entraînant dans ces deux morceaux; mais ce que j'ai déjà cité des *élégies* de madame Dufrenoy suffit bien pour prouver que cette dame répand dans son style autant de chaleur qu'elle y met d'élégance et de goût.

Les trois autres pièces répondent très-bien à leur titre : ce sont de vraies *épîtres*; l'éloge des *arts* est le sujet de la première; elle leur est adressée : on peut en être surpris. On n'écrit point ordinairement de lettres, même en vers, aux personnages allégoriques; mais, qu'importe? C'est la manière dont un sujet est traité qui détermine le caractère du genre. L'auteur parcourt ici méthodiquement tout le domaine des arts, et rend successivement un hommage à chacun d'eux; on pense bien que l'art des vers est celui de tous à qui madame Dufrenoy prodigue le plus d'encens : elle exalte la poésie dans un style qui montre qu'elle n'est pas moins digne de la cultiver que de la célébrer; écoutons-la chanter cet art qu'elle aime, et qui l'honore :

. . . .
De ses divins secrets interprète sacré,
Homère les révèle à la Grece étonnée ;
La sensible Sapho, de Phaon dédaignée,
Imprime à ses écrits *l'éclat* de ses malheurs.
Didon veut que sa mort termine ses douleurs ;

Mais Virgile les chante *et les rend immortelles.*
Modèle des cœurs purs et des amans fidèles,
Pétrarque de sa Laure illustre les rigueurs;
Properce de Cinthie ennoblit les faveurs;
Charmant comme l'Amour, comme l'Amour volage,
L'aimable Anacréon, encore jeune au vieil âge,
Près de sa Lycoris, une coupe à la main,
Plein d'un double délire, achève son destin;
Tibule ne croyoit chanter que sa tendresse,
Quand il trouva la gloire aux pieds de sa maitresse:
Près de Julie, Ovide inventa l'art d'aimer;
Cet art, pour le lecteur *devint l'art de charmer;*
Le Tasse, plus hardi, dans son vol plus rapide,
Aux bornes de ce monde *en crée un* pour Armide;
L'Arioste est fécond en merveilleux tableaux;
Ses héros sont des dieux, ses belles des héros;
Cet aimable enchanteur joue avec les prodiges:
Voltaire, non moins riche en ses doctes prestiges,
Chanta sur tous les tons pour plaire à tous les goûts;
Tel cet Alcibiade, et si fier et si doux,
Adoré des héros, des belles et des sages,
Des Persans et des Grecs entrainoit les suffrages, etc.

J'ai souligné quelques endroits qui me semblent des taches; mais la totalité de cette énumération est très-brillante et très-remarquable. L'auteur me paroît s'élever encore au-dessus du genre de beautés que présente ce tableau, dans le morceau suivant, qui est aussi pur qu'il est animé:

Heureux le jeune auteur, des poëtes épris,
Qui, plein des beaux transports puisés dans leurs écrits,
Sur leurs ailes de feu franchit la double cime!
Des tourmens de l'amour devint-il la victime,
Il chante: tous les yeux se mouillent de ses pleurs;
L'art qu'il a cultivé console ses douleurs;
Son luth est un ami complaisant et fidèle,
Qui vient à son secours dès que sa voix l'appelle:
Des revers du destin il n'est point effrayé;
Homère est-il moins grand pour avoir mendié?

Non, cet abaissement où se cache sa vie,
Honorant le poëte, accuse sa patrie ! etc.

Une de ces *épîtres* est adressée à M. Arnault, de l'Institut ; je suis fâché qu'elle commence par une faute assez grave ; car elle est généralement aussi bien écrite que bien pensée :

Au temps des Villon, des Ronsard,
Quand la France galante, encor *vierge à cet art*,
Du siècle de Louis étonnante merveille,
Ne pouvoit deviner les Boileau, les Corneille, etc.

Il est clair que *vierge à cet art* est une de ces expressions auxquelles la critique ne peut pas faire grâce : elle est trop incorrecte et trop vicieuse : ce qui, sans doute, a induit madame Dufrenoy en erreur, c'est qu'on dit *neuf à quelque chose*, et que *novice* se construit aussi de la même manière ; mais je ne crois pas que ces locutions puissent excuser celle qui est l'objet de cette observation. Je n'ai pas repris, dans une des *élégies*, une autre façon de parler à peu près du même genre : *vive à mon injure*, pour *sensible* à mon injure, parce qu'ici l'analogie est parfaitement conservée, tandis que, dans ces mots, *vierge à cet art*, il y a tout à la fois faute contre l'analogie, et faute contre la langue. Est-il d'ailleurs très-exact de dire que la France étoit *vierge*, sous le rapport de la poésie, à l'époque de Ronsard, dans un temps où l'on faisoit presque autant de vers qu'aujourd'hui ? Elle étoit *novice* : elle n'étoit pas *vierge* : ce terme de *vierge* est un de ceux dont nos poëtes abusent le plus depuis quelques années ; je le rencontre dans presque tous les recueils de vers nouveaux qui me tombent entre les mains : c'est un des mots parasites de la nouvelle langue, que veulent créer quelques-uns de

nos rimeurs du jour, aussi-bien que celui de *classique* dont ils sont à peu près également prodigues, et celui de *veuve* dont ils raffolent. Je demande pardon à madame Dufrenoy de cette petite digression qui ne la concerne pas, quoiqu'un de ses vers en ait été l'occasion: je me plais à répéter qu'elle est très-éloignée de tous les défauts à la mode, de tous les ridicules de l'école moderne; que sa diction est élégante avec simplicité, ornée sans prétention, communément pure et correcte, et toujours aussi douce qu'expressive. Dans cette *épître* à M. Arnault, elle développe très-agréablement cette pensée, que, dans tous les genres, les premières places sont prises, qu'elles sont occupées par des génies supérieurs qui ne permettent pas même la prétention de les disputer; et elle finit par féliciter avec beaucoup de délicatesse M. Arnault, dont le talent si varié a su se créer une place à part dans l'*apologue*:

. . . .
Au détour de ce lieu riant,
D'où le bonhomme inexpugnable
Garde le sceptre de la fable,
On découvre un charmant coteau,
Qui toujours resté sans culture,
Au soc qui va l'ouvrir, offre un espoir nouveau;
Mais, pour le cultiver, il faut une main pure:
De ce trésor, Arnault, vous faites votre bien,
Dans vos goûts, dans vos mœurs, semblable à La Fontaine,
Il vous appartenoit, en respectant le sien,
De vous créer auprès un immortel domaine:
Comme cet homme unique, et courageux et doux,
Vous sauriez d'un Fouquet consoler la disgrâce;
Comme cet homme unique, en vivant au Parnasse,
Bon Arnault, vous n'aurez ni rivaux, ni jaloux!

Les rares talens de M. Arnault, et ses qualités morales, non moins rares, excusent bien ce que cet éloge peut avoir de poétiquement hyperbolique.

La dernière *épître* est bien courte; mais il y a telle épître d'Horace qui n'a pas plus de vingt vers. L'auteur répond à une personne qui l'engageoit à ne pas croire trop facilement aux apparences de la vertu et des sentimens, et elle s'écrie en terminant sa pièce :

J'y crois, ami; je crois à la reconnoissance,
Et dans les malheureux auxquels je tends les bras,
Je ne redoute pas de trouver des ingrats :
En vain, votre tendre prudence
Veut d'une triste défiance
Incessamment armer mon cœur;
Dans ma crédulité repose mon bonheur :
A me tromper si l'on s'occupe,
Si ma félicité n'est au fond qu'une erreur,
Je chéris mon rôle de dupe.

Plusieurs des *romances* et des *chansons* de madame Dufrenoy ont obtenu tout le succès qu'on peut désirer en ce genre : elles ont été chantées; j'avouerai cependant que dans la *romance* même, qui n'est qu'une branche de la poésie élégiaque, elle est loin de s'élever au degré qu'elle me paroît avoir atteint dans l'élégie : c'est dans ses *élégies* qu'elle se montre réellement supérieure : c'est là qu'elle se trouve, pour ainsi dire, dans toute la possession, dans toute la plénitude de son rare talent; c'est là qu'elle est toujours heureusement inspirée par la sensibilité la plus vraie, par le cœur le plus tendre, par l'ame la plus aimante : elle se place dans cet ordre particulier de composition, à côté des écrivains qui s'y sont le plus distingués; et la renommée du Tibulle français souffrira peut-être que dans la postérité celle de madame Dufrenoy ne s'abaisse pas trop au-dessous d'elle. M. de Parny n'a guère chanté que les brillans triomphes et les douces félicités de l'a-

mour : madame Dufrenoy n'en a soupiré que les chagrins amers et les inconsolables douleurs; et les chances de sa destinée ne furent que trop d'accord avec le caractère de son talent mélancolique : les Muses semblent lui avoir vendu bien cher leurs faveurs; sa vie n'a été que le plus déplorable tissu d'infortunes de tout genre; et nul exemple n'a peut-être mieux prouvé qu'un esprit plein de candeur, qu'une ame pleine de tendresse, et qu'un talent véritable, qui exige, et à qui l'on fait tous les sacrifices, ne sont pas de très-sûrs moyens pour arriver au bonheur. Battue par tous les orages du cœur et de la fortune, l'auteur d'un de nos plus agréables recueils de poésies n'a pas même encore trouvé le port tranquille, où le tourment des alarmes fait place, dans un âge plus calme, à la paix des souvenirs; elle a donc bien raison de s'écrier dans une des stances d'une *élégie* qu'elle adresse à *sa lyre :*

Eh! que me sert, amante d'Apollon,
D'avoir déjà consumé tant de veilles
A méditer ses pompeuses merveilles!
Ai-je attaché quelque gloire à mon nom?
A mes amis en ai-je été plus chère?
Et, quand du sort j'éprouve la rigueur,
Mes vers heureux, des maîtres de la terre
Ont-ils fixé le regard protecteur?
S'informe-t-on sous quel toit je respire?
Ta vue ajoute aux peines de mon cœur :
Eloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!

Ce refrain, qui se reproduit à la fin de chaque strophe, donne une grâce particulière à cette pièce attendrissante : c'est l'accent d'un cœur pénétré d'une infortune qui n'est que trop réelle. Toutes les femmes sensibles liront ce recueil de madame Dufrenoy : elles apprécie-

ront ses talens; elles plaindront ses malheurs. Depuis long-temps le mérite de ses ouvrages est senti et reconnu : trente pièces nouvelles recommandent encore cette seconde édition, qui joint à cet avantage celui de former un petit volume fort agréablement imprimé, et décoré de très-jolies gravures.

XII.

Oraisons choisies de Cicéron, traduction nouvelle, par M. Bousquet, avocat. —*Continuation du Système sur les* Traductions. *(Voyez tom. III, pag.* 550.*)*

14 juillet.

Il y a sept ou huit mois, qu'en rendant compte d'une traduction de Salluste par un jeune avocat très-estimable, j'avançai hardiment que les grands écrivains de l'antiquité sont intraduisibles : cette proposition, qui parut extraordinaire et tranchante, jeta l'alarme dans le camp des traducteurs; il s'éleva des réclamations contre mon prétendu paradoxe; on argumenta contre ma prétendue hérésie; on invectiva contre mon *jansénisme*; tous les écrivains qui avoient quelques traductions toutes préparées dans leurs portefeuilles jetèrent feu et flamme; je reçus quelques lettres furieuses, j'en reçus d'autres un peu plus calmes : les fureurs ne prouvoient rien; le sang-froid ne m'opposoit même que des raisons assez mauvaises. Cependant, comme il n'est point dans mon caractère d'abonder dans mon sens, et comme je ne me tiens pas assez ferme sur mes opinions

pour ne pas vaciller quand elles sont attaquées par une grande masse de contradictions, je fus ébranlé : je craignis que ma thèse ne m'eût été suggérée par le dégoût extrême que me causent la plupart des traductions que je connois, la plupart de celles que je vois paroître : je craignis de m'être laissé aller à quelque passion, d'avoir trop écouté, par exemple, l'indignation que m'inspirent et les prétentions ambitieuses, et les pitoyables efforts, et la multitude de ceux qui se mêlent de traduire soit en prose, soit en vers ; bonnes gens, qui n'ont pas même l'air de se douter ni des beautés qu'ils entreprennent de reproduire, ni des difficultés que présentent leurs entreprises, ni du génie des écrivains avec lesquels ils osent lutter, ni de la différence des langues et de la divergence des idiomes qu'ils essaient de rapprocher : j'eus peur d'avoir eu quelque envie secrète de décourager les traducteurs, afin de diminuer, s'il se pouvoit, le nombre des traductions que chaque jour voit éclore, et d'arrêter ce débordement dont nous sommes inondés. Mais, après avoir dissipé ces vaines terreurs, après avoir réfléchi de nouveau sur ma proposition, je m'y suis confirmé davantage, et je trouve que mon scandaleux paradoxe n'est qu'une triste vérité. Traducteurs, ayez donc le courage de l'entendre; traducteurs présens et futurs, ne cherchez donc pas à renverser ma doctrine par vos inutiles sophismes : elle est désolante, j'en conviens ; mais elle tiendra contre tous vos argumens ; et vos ouvrages, hélas ! ne lui fournissent, ne lui fourniront que trop d'appuis et de preuves !

J'ai prouvé l'impossibilité de traduire, d'une manière entièrement satisfaisante, les principaux chefs-d'œuvre de la littérature ancienne ; je l'ai prouvée, dis-je, et par

des faits, et par des raisonnemens : les faits sont les traductions qu'on a publiées jusqu'ici ; les raisonnemens sont des conclusions qui sortent de l'essence même des langues, que les traducteurs veulent faire rivaliser entre elles. Ni Cicéron, ni Salluste, ni Tite-Live n'ont encore été traduits : j'ose affirmer qu'ils ne le seront jamais. C'est surtout cette seconde partie de mon assertion, qui a semblé âpre et dure. Eh, quoi ! borner ainsi la puissance du talent, flétrir même l'espérance, et proscrire l'avenir ! quelle témérité ! j'en suis effrayé moi-même, et peu s'en faut que je ne remette ici mes preuves sous les yeux du lecteur ; mais je n'aime point à me répéter. Traducteurs, veuillez donc vous donner la peine de chercher mes raisons dans l'article où je les ai toutes développées, si l'opiniâtreté de vos prétentions, et l'erreur de votre amour-propre ne vous font pas trop dédaigner cette recherche ; mais au moins, diront les plus raisonnables, dans vos emportemens hypercritiques contre les traductions, dans la chaleur de votre diatribe violente, en niant la possibilité d'un plein succès, vous ne prétendez pas contester l'utilité de nos efforts : il ne s'en faut guère, puis-je répondre ; j'admets toutefois cette utilité, à condition qu'on en déterminera l'étendue ; car c'est là la question. A qui donc prétendez-vous être utiles ? Aux étudians ? je crois que ce seroit un très-mauvais système, que de leur mettre entre les mains les traductions des auteurs qu'on leur fait expliquer dans les classes, et je suis sûr que ce système n'est pas suivi. Aux gens de lettres ? ils doivent lire les originaux ; et si quelquefois ils jettent les yeux sur vos ouvrages, sur les foibles et pâles copies que vous leur offrez, quel fruit en recueillent-ils ? un sentiment un peu plus vif peut-être

des beautés que vous avez défigurées et outragées ; mais ce n'est sûrement pas là votre compte. Aux gens du monde ? ils vous lisent bien peu ; et plût au ciel qu'ils eussent encore lu moins de traductions ! car ce sont elles qui dégradent à leurs yeux les divinités du Parnasse antique, qui leur font regarder le culte rendu aux anciens comme une espèce de superstition, et qui leur inspirent un secret mépris pour ces chefs-d'œuvre immortels qu'on ne peut assez ni admirer, ni respecter. A quoi donc définitivement les traductions peuvent-elles être profitables ? Aux professeurs qui, dans les écoles, expliquent à la jeunesse les écrivains de la Grèce et de Rome ? obligés, par leur état, de traduire, le mieux qu'il leur est possible, ces grands modèles, devant les élèves confiés à leurs soins, ils ne sauroient s'environner de trop de secours, comparer entre elles trop de versions, s'enrichir de trop de larcins heureux, lever des tributs sur un trop grand nombre de traducteurs ; et toujours en avouant d'autant plus volontiers l'insuffisance de leurs efforts, qu'ils seront plus pénétrés eux-mêmes, et qu'ils voudront pénétrer davantage leurs disciples d'une véritable admiration pour les maîtres de la littérature ancienne, ils ne peuvent mettre trop de zèle, trop de talent et trop de goût à remplir cette partie importante de leurs pénibles et honorables fonctions. Voilà donc, suivant moi, à quoi se réduit l'utilité claire et positive des traductions ; et je ne parle pas ici des traductions en vers des poëtes de l'antiquité : elles ne sont toujours et ne sauroient jamais être que des imitations plus ou moins éloignées du modèle ; je n'excepte pas même la plus brillante, la plus célèbre de toutes, ouvrage admirable d'un talent supérieur, mais qui, en

substituant au coloris de Virgile une autre espèce de coloris, ne représente que très-imparfaitement la manière, et, si je puis m'exprimer ainsi, le *faire* du prince des poëtes latins. Je m'attends qu'on va s'écrier encore : Ignorez-vous donc qu'il existe des traductions qui ont de la réputation hors de l'enceinte des écoles, hors même du cercle des académies, et que les gens du monde connoissent et vantent ? Il en est sans doute ; mais il en est peu : on pourra citer la traduction des Lettres de Pline le jeune, par Sacy ; celle de Lucrèce, par Lagrange ; celle de Tacite, par M. Dureau-Delamalle. La première, digne de sa renommée ; la seconde, au-dessous de la sienne ; la troisième, moins redevable de son succès à son mérite, qu'à certaines circonstances qu'il seroit trop long de développer, et trop léger de ne faire qu'indiquer : ce qu'on peut dire, en deux mots, c'est qu'elle est excessivement défectueuse, et que le style de M. Dureau-Delamalle, bon peut-être en lui-même, ne ressemble pas plus au style de Tacite qu'à celui de Montesquieu, avec lequel il n'a aucun rapport. J'exprime ici le sentiment de tous les connoisseurs qui, en rendant justice aux veilles laborieuses du traducteur de Tacite, ne regardent aucune de ses traductions comme véritablement bonne, et s'étonnent du prodigieux succès qu'a obtenu la plus connue de toutes, succès qui rappelle naturellement le proverbe fameux : *Habent sua fata libelli !* Ainsi donc, soit que l'on considère la foule des traductions, ou excessivement médiocres, ou tout-à-fait mauvaises, qui encombrent les bibliothèques ; soit qu'on fasse attention aux insurmontables difficultés du genre ; soit, enfin, que l'on reconnoisse de quelle mince utilité sont les travaux de ces traducteurs qui viennent

aujourd'hui après tant d'autres, comment se sentiroit-on disposé à encourager leur zèle mal entendu et leur ardeur intempestive? Ils prétendent sans doute avoir mieux fait que leurs devanciers : mais ce *mieux*, qui n'est souvent qu'un rêve de leur amour-propre, est si peu de chose, même quand il existe réellement! C'est un pas de plus, dites-vous, vers la perfection : soit; mais cette perfection, l'atteindra-t-on jamais? et en supposant qu'on puisse enfin l'atteindre, le monde aura le temps de finir avant qu'on y parvienne, en marchant ainsi à pas de tortue. Les traducteurs montent sur les épaules les uns des autres; mais ce sont des nains, des *Lilliputiens*, qui veulent mesurer l'*Homme-montagne* : quels que soient leurs efforts et leurs progrès, ils semblent rester toujours à la même distance du point vers lequel ils tendent, parce qu'il n'y a qu'une proportion insensible entre leur exiguité et la hauteur du colosse qu'ils assiégent, et dont ils travaillent à escalader le sommet. Quelle est donc cette rage de traduire, et quand en verrons-nous le terme?

Comment me résoudre à examiner, par exemple, si dans cette traduction de quelques-uns des discours de Cicéron, M. Bousquet est demeuré au-dessous, ou s'est élevé au-dessus de ceux qui se sont livrés avant lui au même travail? J'étois sûr, avant d'avoir lu son ouvrage, que j'y chercherois en vain le style de l'original, la riche élégance, les grâces, l'harmonie, l'éloquence de l'orateur romain. Tout cela ne pouvoit pas plus se trouver chez lui que chez ses prédécesseurs, et la raison en est simple : les *Oraisons de Cicéron* sont au premier rang de ces chefs-d'œuvre de la littérature latine, dont aucun traducteur, quel que soit d'ailleurs son talent, ne

pourra jamais retracer même l'ombre dans notre langue; passant ensuite de cette présomption, ou, si l'on veut, de ce préjugé à l'examen de la chose même, j'ai vu que le fait n'étoit que trop d'accord avec ma prévention, que la version de M. Bousquet n'est, en effet, nullement satisfaisante, et qu'on peut presque la regarder comme non avenue; maintenant, qu'ai-je à en dire? Il ne me reste qu'à consoler l'auteur qui, certainement, n'a pas fait plus mal que les autres traducteurs, et qui, probablement, a fait un peu mieux : mes principes sur la traduction, si désolans en général, deviennent bien consolans dans les cas particuliers; peut-être le nouveau traducteur voudroit-il cependant que j'assignasse le degré de supériorité relative auquel il a pu s'élever; mais j'avoue que c'est une besogne au-dessus de mon courage et de mes forces : il faut prendre la loupe, pour apprécier certaines différences; il faut des yeux de lynx, pour apercevoir ce qui souvent ne mérite pas d'être aperçu : je me contenterai donc de dire que la diction de M. Bousquet me paroît généralement soignée, que, dans son ensemble, elle est correcte et pure, que quelques-unes des phrases de l'original sont assez passablement rendues dans cette nouvelle traduction, et qu'enfin, ce qui semble être le but de l'auteur, elle sera de quelque utilité aux gens de lettres chargés de l'instruction de la jeunesse : leur discernement et leur goût sauront bien en découvrir les fautes de détail, sans que je prenne la peine de les noter ici avec un soin qui seroit plus affligeant pour l'auteur que profitable pour le public : il me suffit d'en avoir indiqué le défaut radical, défaut qui se reproduira nécessairement, ainsi que je l'ai dit dans toutes les traductions des discours de Cicéron, qui sont

encore à naître, comme il s'est montré dans toutes celles qui ont déjà paru; que les professeurs parcourent donc cette traduction de M. Bousquet : leur zèle laborieux et cette noble cupidité littéraire, qui ne néglige aucun profit à faire, quelque petit qu'il soit, y trouveront au moins leur compte, ne fût-ce que daus une demi-douzaine de tournures et de phrases bonnes à recueillir; mais, après tout, c'est M. Bousquet lui-même qui aura recueilli le principal fruit de son ouvrage : j'aime à voir un jeune avocat, plein de l'importance de ses nobles devoirs, se vouer, pour ainsi dire, au culte du plus grand des orateurs, et chercher dans l'étude approfondie des plaidoyers de Cicéron, les moyens irrésistibles d'une éloquence victorieuse et ces arts profonds de la parole qui assurent le triomphe de la justice. La traduction, les notes, les analyses, la notice, la préface de M. Bousquet, tout annonce un orateur qui a médité sérieusement sur son modèle, qui le connoît bien, qui s'est pénétré de ses beautés; et quel avantage ne doit-on pas retirer d'une pareille étude? Quelles grâces les connoissances littéraires et le commerce des principaux auteurs de l'antiquité ne répandent-ils pas sur les compositions épineuses du barreau, et de quels secours ne fortifient-ils point le talent naturel d'un avocat! M. Bousquet a dédié son ouvrage à l'illustre et respectable M. Desèze, son oncle; à ce généreux orateur, qui s'est immortalisé par un si noble usage de l'éloquence; il ne pouvoit mieux placer un tel hommage : c'est aux Cicérons et aux Hortensius de notre temps qu'il appartient de le recevoir.

XIII.

Les Commentaires de César, traduits par M. DE TOULONGEON. — *Continuation du Système sur les* TRADUCTIONS.

§. Ier.

6 août.

FRAPPÉ, ou plutôt choqué de mes propositions *outrecuidantes* sur les traductions, et peu touché de mes preuves, quelqu'un m'écrit : « Vous avez bien, Mon-« sieur, la marche de tous ceux qui se mettent dans la « tête de soutenir un paradoxe : ils vont toujours de plus « fort en plus fort ; vous avancez que les auteurs anciens « sont absolument INTRADUISIBLES : on discute votre as-« sertion ; on examine vos raisonnemens ; on ne se rend « pas sur-le-champ à votre avis ; et, comme si la con-« tradiction suffisoit pour vous engager à outrer encore « votre singulière doctrine, vous allez jusqu'à nier même « l'*utilité* des traductions, ou du moins vous la renfer-« mez dans des bornes si étroites, qu'à force de la res-« serrer, vous la réduisez presqu'à rien : en vérité, « Monsieur, il est trop facile de s'apercevoir que vous « vous faites un jeu de désoler les écrivains laborieux et « estimables, qui s'appliquent à faire passer dans notre « langue les ouvrages que nous a transmis l'antiquité : « quoi ! vous poussez le paradoxe jusqu'à contester les « services qu'ils nous rendent ! Il me semble au moins « qu'il n'est pas nécessaire de réfuter cette partie de vo-« tre thèse ; car personne, à cet égard, ne sera tenté,

« j'espère, de partager votre opinion; et peut-être « reconnoissez-vous dejà que dans la chaleur de la dis- « pute, vous vous êtes laissé entraîner un peu trop « loin. »

Je réponds : Point du tout! il s'agit seulement de s'entendre, mais c'est toujours une chose difficile dans les discussions, quelles qu'elles soient : mes deux propositions sont intimement liées entre elles, et la seconde n'est qu'une conséquence forcée de la première : s'il est vrai, comme je crois l'avoir prouvé, comme le prouvent tous les jours tant d'essais malheureux, qu'il est impossible de traduire d'une manière satisfaisante les grands modèles de la littérature ancienne, ne s'ensuit-il pas que ceux qui s'efforcent de les reproduire dans notre langue, de retracer dans leurs versions le style, l'éloquence, les grâces, l'énergie de ces modèles, ne pouvant y réussir, courent après une chimère, et ne sauroient par conséquent atteindre le but utile et noble qu'ils se proposent?

Quelle est en effet votre prétention, vous, traducteur de Tacite ou de Cicéron? N'est-ce pas de faire revivre en quelque sorte ces écrivains? n'est-ce pas de nous offrir une image ressemblante et animée de l'orateur le plus harmonieux, du plus profond historien de l'antiquité? n'est-ce pas de les tirer, pour ainsi dire, de ce tombeau et de ce silence d'une langue *morte*, pour leur rendre l'existence et la parole dans une langue *vivante*? Si ce n'est pas là votre but, je ne dispute plus contre vous; si vous n'avez en vue que d'exprimer à peu près le sens de ces auteurs, que de nous faire connoître le fond de leurs idées, en désespérant d'en faire connoître le tour et la forme, je ne dispute plus contre vous; si vous ne voulez que tra-

duire en quelque façon vos devanciers, c'est-à-dire redresser leurs erreurs, retoucher leur style et refaire leurs phrases, je ne dispute plus contre vous : je conviendrai que vous entendez Ciceron et Tacite; je proclamerai même, si vous le voulez, que vous substituez un style un peu moins grossier et un peu plus pur à la diction surannée et incorrecte de vos prédécesseurs; mais, dites-le moi : avec tout ce beau mérite, à qui destinez-vous vos travaux? à qui vous adressez-vous?

Je réduis à des termes plus simples l'énumération que j'ai faite dans mon premier article : je ne connois que deux classes de lecteurs : les uns savent le latin, les autres ne le savent pas : ce n'est sûrement pas pour les premiers que vous travaillez : vous ne sauriez espérer que vos traductions remplacent les originaux entre leurs mains; et, certes, si tout le monde pouvoit lire Ciceron dans sa langue, vous ne prendriez pas la peine de lui faire parler la nôtre : c'est donc pour les seconds; c'est aux personnes qui sont demeurées étrangères à la langue latine que vous voulez donner une idée de ce grand orateur; ah! quelle idée, en effet, leur en donnez-vous? Je les atteste : quand vos ouvrages ne leur tombent pas des mains, quand d'intrépides lecteurs ont la force d'en soutenir le poids, quand ils peuvent résister aux assoupissantes vapeurs qui semblent s'en exhaler, quand ils peuvent surmonter l'ennui qu'ils leur causent, quel fruit en recueillent-ils? de quelle utilité leur sont-ils?

J'avoue qu'ils apprennent de quels argumens Cicéron s'est servi pour défendre, par exemple, Milon; mais que sont ces argumens dépouillés des tournures sublimes et persuasives qui les animent, de l'expression vive,

énergique qui les colore? Quel intérêt peuvent-ils présenter? et que deviennent les jouissances de la raison, quand le goût et l'imagination n'y joignent pas les leurs? J'avoue que, dans ces traductions, qui sont comme des revers de tapisseries, on voit la disposition des figures du tableau, c'est-à-dire l'ordre que Cicéron a mis dans ses pensées; mais n'est-ce pas la magie de l'élocution qui donne à cet ordre tout son prix? Sans cet heureux prestige, sans l'éloquence des détails, quelle impression feront sur mon esprit toutes les adresses de la méthode oratoire, tous les artifices d'un plan bien conçu? Vous nous instruirez au moins, direz-vous, à féconder le sujet et à construire l'ensemble d'un discours : soit; mais ceux qui ont besoin d'acquérir cet art sont capables de le puiser dans les sources mêmes : traducteurs, ils n'ont que faire de vos secours!

Il me semble que les différentes concessions que j'ai faites jusqu'ici nous ont amenés au véritable point de la question, sans m'écarter d'une seule ligne du chemin que je me suis tracé et du but où je vise : je ne nie point que les traductions ne puissent avoir quelque utilité; mais je nie qu'elles aient celle à laquelle on prétend surtout; je n'ai voulu les attaquer que sous le rapport du style, de l'éloquence, de ce qui tient à l'imagination et au goût; je dis : Vous croyez apprendre à connoître Tacite, par exemple, dans une traduction; hé bien, désabusez-vous : vous ne le connoissez pas, vous ne le connoîtrez jamais par ce moyen; on vous montre un fantôme, et l'on veut vous persuader que vous voyez Tacite : n'en croyez rien; ce n'est pas lui; ce n'est pas même son ombre : je me borne à cela, et c'est bien assez.

A présent, si vous me dites qu'en lisant une traduction, vous vous instruisez des faits renfermés dans les ouvrages de cet historien, et qu'en conséquence vous savez gré au traducteur du travail auquel il s'est livré; j'applaudis à votre reconnoissance, et je ne conteste pas du tout le genre d'utilité que vous m'objectez : en effet, ai-je jamais eu l'idée, ai-je pu jamais avoir la folie de soutenir que les traductions n'offrent pas cette espèce d'avantage si claire et si palpable? Non, sans doute : seulement les historiens du premier ordre tels que Salluste, Tite-Live, Tacite et les autres grands auteurs rentrent alors dans la classe des écrivains que j'appellerai *techniques ;* et je ne crois pas avoir fait entendre que les traductions de Columelle, de Vitruve, de Vegèce, de Suétone même, soient des ouvrages inutiles : convenons donc du sens que nous donnons à ce mot *utilité,* et nous nous accorderons, je l'espère.

Tout écrivain, quel qu'il soit, présente toujours un fonds d'instruction quelconque, et ce fonds, indépendant du style dont il est revêtu, de la langue dans laquelle il est développé, propre à être transporté dans toutes les langues, à être exprimé bien ou mal dans tous les idiomes, passe nécessairement dans une traduction, et peut toujours justifier plus ou moins l'entreprise du traducteur qui s'est donné la peine de le mettre à la portée de ses compatriotes : il la justifie, surtout lorsqu'il s'agit ou de faits historiques ou de théories philosophiques, ou de méthodes et de procédés relatifs aux arts; l'histoire se lit *quoquo modo scripta :* l'essentiel est de connoître les événemens dont elle transmet le souvenir; ôtez au Traité des Devoirs de Cicéron, à son Traité de la Vieillesse, à son Traité de l'Amitié, les grâces inexprimables

qu'ils ont dans l'original, vous trouverez toujours les idées les plus saines, les plus justes et les plus sublimes, que la philosophie des anciens se soit formées sur la morale; c'est ainsi qu'en traduisant ou Strabon, ou Euclide, ou Végèce, ou Vitruve, vous mériterez toujours d'être favorablement accueilli ou par les géographes, ou par les militaires, ou par les architectes, ou par les géomètres, qui cherchent les choses mêmes, et non pas la manière dont elles sont dites : mais, à mesure qu'on s'éloigne du *technique*, à mesure qu'on se rapproche du point où la manière de dire est tout, où le génie, le goût, l'imagination, le style sont tout, absolument tout, que devient cette importance attachée au fond des choses, et à quels termes se réduit l'utilité positive des traductions? J'admets toutefois qu'il étoit bon, qu'il étoit nécessaire que nous eussions dans notre langue des versions de tous les genres d'ouvrages anciens : il falloit même qu'on essayât plusieurs fois, qu'on s'efforçât à différentes reprises de traduire les grands poëtes et les grands orateurs de la Grèce et de Rome, ne fût-ce que pour mieux nous prouver qu'ils sont INTRADUISIBLES; mais enfin la conviction n'est-elle donc pas encore parvenue au dernier degré? Quand y parviendra-t-elle? Jusqu'à quel temps un espoir insensé soutiendra-t-il les folles prétentions et les infructueux efforts de la *nation traduisante?*

Ici se présente une question secondaire; et si, dans l'examen de la question générale, on peut trouver des raisons plausibles en faveur de l'utilité des traductions, de celles même qui ont pour objet de transplanter dans notre langue ces fleurs brillantes et délicates de l'imagination et du goût, qui se flétrissent nécessairement, qui

se fanent et s'éteignent sous les mains des traducteurs, on ne sauroit du moins contester l'inutilité de vos travaux, ô vous qui, venant après tant d'autres, et ne réussissant guère mieux que vos nombreux devanciers, ne faites qu'augmenter la foule des livres superflus, sous le poids desquels gémissent les bibliothèques, et qui semblez n'avoir pour but que de *multiplier les êtres, sans nécessité!* Me voilà tout à coup reporté aux termes de la première question, que je traitai il y a quelques mois : tant mes différentes propositions sont identiques! Je ne puis plus que me répéter, et je me tais : tant pis pour ceux que je n'ai point convaincus!

Je n'entrerai point aujourd'hui dans l'examen détaillé de la nouvelle traduction de *César*, dont j'ai à rendre compte : je dirai seulement qu'on peut encore ranger d'une manière toute particulière les *Mémoires* ou *Commentaires* de ce grand homme, parmi les ouvrages qui, bien que très-recommandables par le mérite du style, doivent être considérés comme *techniques :* car d'abord, l'unique objet de l'auteur a été *d'instruire*, et ensuite, les beautés de sa diction simple, nue, sans aucun appareil et sans aucun fard, nous échappent presque absolument; quelques latinistes se piquent peut-être d'en sentir tout le prix; mais ces latinistes se font illusion à eux-mêmes : personne ne peut connoître assez bien la langue latine pour apprécier les finesses du style de César; et s'imaginer avoir pénétré le secret de toutes les délicatesses que les anciens y ont remarquées, ne sauroit être qu'une prétention du pédantisme.

On doit conclure des éloges donnés par Cicéron aux *Commentaires de César,* que ces commentaires sont INTRADUISIBLES sous le rapport de l'élocution et du goût ;

et, à cet égard, ils rentrent dans ma thèse générale; mais, comme je viens de le dire, ils sont éminemment *techniques :* il ne faut donc demander ici aux traducteurs qu'une parfaite intelligence du texte, un style exact, pur, clair, coulant, bien français; la traduction de M. de Toulongeon me paroît avoir, en général, ce mérite : il s'agit maintenant de savoir si cette nouvelle version est supérieure, en ce point, à celle que nous a donnée il y a quatre ans M. de Botidoux, qui vient de publier encore dans ce moment une traduction des lettres de Cicéron à Quintus. Ces deux traductions de César sont conçues, au reste, sur des plans bien différens; et, pour faire sentir cette différence, il suffit de dire que l'ouvrage de M. de Botidoux a cinq volumes in-8°, et que celui de M. de Toulongeon n'est qu'en deux petits volumes in-18.

§. II.

3 septembre.

C'EST un plaisir de considérer le conquérant des Gaules, et peut-être le plus grand capitaine de l'antiquité, comme écrivain, et comme homme de lettres. Il y a, dans la gloire littéraire, je ne sais quoi de doux et d'aimable qui rehausse l'éclat de la gloire militaire, en le tempérant, quand ces deux genres d'illustration viennent à se réunir : César fut à la fois orateur, grammairien, historien et poëte. Nous apprenons de Quintilien que, si ce grand homme de guerre s'étoit livré entièrement au barreau, il eût été le rival de Cicéron dans la carrière de l'éloquence; il composa des traités de grammaire; et, dans un de ces traités, il s'élevoit for-

tement contre le *néologisme.* L'auteur d'un très-fade et très-ennuyeux recueil, où l'on rencontre pourtant quelques traits assez curieux, Aulu-Gelle, nous a conservé les propres termes dans lesquels César proscrit la manie des fabricateurs de mots nouveaux, et le mauvais goût des écrivains qui recherchent les expressions inusitées : *Tanquàm scopulum, sic fugias insolens verbum*, dit l'illustre grammairien : « Evitez, comme autant d'écueils, les mots nouveaux et insolites. » César égaloit, dans l'art des vers, les meilleurs poëtes de son temps : tout le monde connoît le morceau qu'il composa sur Térence, et dans lequel il caractérise le mérite et les défauts de ce célèbre comique :

Tu quoque, et in summis, ô dimidiate Menander,
Poneris, et meritò, puri sermonis amator :
Lenibus atque utinàm scriptis, adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hâc despectus parte jaceres !
Unum hoc maceror, et doleo tibi deesse, Terenti.

On peut traduire ces vers à peu près de la manière suivante : « Vous aussi, ô *demi Ménandre!* vous êtes au « premier rang des écrivains ! et votre goût épuré pour « la justesse du langage vous a mérité cet honneur : « plût seulement aux dieux que la force comique fût « jointe, dans vos doux écrits, aux délicatesses du « style, afin que votre heureux génie ne pût rien en- « vier aux Grecs, et ne leur cédât pas, en ce point, « la victoire ! C'est là tout ce qui vous manque, ô Té- « rence ! et ce défaut unique me navre et me déses- « père ! » On sait le jugement que Cicéron a porté des *Commentaires de César :* ce grand orateur, qui fut en même temps un grand critique, parle ainsi de ces Mé-

moires, dont il élève la simplicité au-dessus de toutes les parures de l'éloquence : *Nudi sunt*, dit-il, *recti*, *et venusti, et omni orationis ornatu, tanquàm veste, detracto : stultis scribendi materiam præbuit ; sanos verò homines à scribendo deterruit* : ce qui signifie : « Ils « sont nus, simples, d'une grâce toute naturelle, en- « tièrement dépouillés des ornemens, et, en quelque « sorte, des habits de l'art : aux yeux des gens sans « goût, ce ne sont que des matériaux pour l'histoire ; « mais avec du discernement, on n'entreprendra jamais « de les embellir. » Quelle louange ! et ne suis-je pas conséquemment en droit de mettre aussi César au nombre des écrivains de l'antiquité, qui, sous le rapport du goût et du style, sont, à mon sens, INTRADUISIBLES ? « La qualité qui caractérise sa diction, disois-je, il y a quatre ans, en rendant compte de la traduction de M. de Botidoux, c'est ce que les rhéteurs et les grammairiens appellent la *propriété* : elle consiste, si je ne me trompe, dans un soin particulier d'employer les mots avec justesse, suivant leur acception primitive et originelle, en les écartant et les éloignant le moins possible de leur *étymologie*, en s'attachant scrupuleusement à leurs racines. » Je demande pardon de me citer ainsi moi-même ; mais comment espérer de reproduire dans notre langue ce mérite de la *propriété*, si délié, pour ainsi dire, et si fugitif, qu'il échappe même à nos yeux ? comment atteindre à cette simplicité, à cette grâce naïve, à cet *atticisme* dont notre langue n'est peut-être pas susceptible ? J'ai toujours éte frappé d'une observation que fait La Fontaine, dans la préface de ses fables : « On ne « me trouvera pas ici, dit-il, l'élégance ni l'extrême « brièveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont

« des qualités au-dessus de ma portée : comme il m'étoit
« impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il falloit,
« en récompense, égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait;
« non que je le blâme d'être demeuré dans ces termes :
« *La langue latine n'en demandoit pas davantage*;
« et, si l'on veut y prendre garde, on reconnoîtra dans
« cet auteur le vrai caractère, le vrai génie de Térence. »
Il me semble que La Fontaine fait assez entendre là qu'il y a une certaine simplicité de style qui ne pourroit avoir, dans notre langue, la même grâce et le même charme que dans la langue latine, ou plutôt à laquelle notre langue prétendroit vainement : c'est, en d'autres termes, comme s'il avoit dit qu'il est *impossible* de traduire les *Commentaires de César*; mais je me suis assez expliqué dans mon article précédent, sur ce que j'appelle la partie *technique* des auteurs, pour qu'on ne puisse pas croire que je me fasse de cette IMPOSSIBILITÉ une raison de rejeter absolument toute traduction de César.

M. de Toulongeon écrit en homme d'esprit : sa *préface* en fait foi; ses pensées ont de la vivacité; son style a de la concision et de la saillie; cette *préface* prévient en faveur de la traduction : on y trouve des idées; elle est courte et pleine; c'est une bonne lecture *préliminaire*, une lecture qui prépare bien à celle de l'ouvrage; je me borne à ce que le traducteur y dit de la manière de l'original : « Le style de César, dit M. de Toulongeon,
« est un peu *cavalier*, mais pur, précis, rapide dans le
« récit, s'obligeant peu à la période et à la phrase.
« César veut avoir dit plutôt qu'il ne veut dire; si l'on
« doutoit qu'il fût l'auteur de ses écrits, le style même
« en révéleroit une preuve : toutes les fois que César
« parle de ce que fit un autre, il se sert du passé. Il dit :

« Labiénus alla, Brutus ordonna; mais dès qu'il parle « de lui-même, c'est toujours au présent : César or- « donne, dispose, marche. On sent que l'écrivain est « plus près de l'action, et se retrouve sur place. Les ha- « rangues de César (car, comme historien, il se per- « met aussi des harangues) sont très-éloquentes, surtout « lorsqu'il fait parler ses ennemis, qui, plaidant devant « lui la cause de leur liberté, lui rappellent tous ces ar- « gumens dont son enfance avoit été bercée : César est « très-républicain quand il fait parler les Helvétiens, « les Gaulois, les Bretons; il ne se donne pas même la « peine d'avoir raison contre eux : sa grande réponse « est de renvoyer le tout au sénat de Rome, dont il est « censé exécuter les décrets. » Je n'aime point que M. de Toulongeon dise que le style de César est un peu *cavalier*. Cette expression me semble trop *cavalière* elle-même, c'est-à dire, trop légère et trop tranchante. Un terme si moderne ne sauroit s'appliquer qu'à des choses très-modernes, et ne peut, convenablement, entrer dans un jugement porté sur un auteur ancien; et comment, d'ailleurs, se flatter de discerner, dans le style de César, la nuance que ce mot exprime? Il y a, du reste, dans ce morceau, de la justesse jointe à une sorte d'originalité: c'est le caractère de toute cette *préface*; elle est suivie d'une espèce de discours adressé *aux hommes de guerre*; ce discours commence ainsi : « Je fus « trente ans ce que vous êtes, *soldat*; vous serez un « jour ce que je suis, *citoyen*; la guerre est le premier « des arts, et le dernier des métiers. Le mulet qui avoit « fait vingt campagnes n'en étoit pas plus instruit dans « l'art de la guerre; celui qui, dans la guerre, ne veut « faire que le métier, n'en sait pas plus que le mulet. »

Ce début conduit l'auteur à montrer que l'intelligence, la pensée, le génie, font les bons militaires et les grands capitaines : ce qui n'avoit guère besoin de preuves; mais le traducteur vouloit exhorter les militaires à lire son ouvrage.

Pour en rendre un compte fidèle, il faudroit le rapprocher de toutes les traductions de César, qui l'ont précédé: il faudroit surtout le comparer soigneusement avec la traduction qui a paru la dernière, celle que M. le Deist de Botidoux a publiée il y a quelques années; mais la nature et le cadre de notre feuille ne comportent pas tant de détails : je crois qu'en général il y a plus d'exactitude dans la traduction de M. de Botidoux, et plus de nerf, plus de rapidité dans celle de M. de Toulongeon; le premier me paroît avoir étudié le texte avec plus de soin, si j'en juge du moins par le petit nombre de morceaux, pris de part et d'autre, que j'ai pu comparer entre eux : le second me semble avoir cherché davantage à saisir l'esprit de l'original : M. de Botidoux traduit plus, à mon avis, en savant et en latiniste; M. de Toulongeon, en homme du monde et en amateur; et, pour me servir d'une expression de ce dernier, son style est plus *cavalier*, plus leste, plus hardi; celui de M. de Botidoux plus modeste et plus correct : les deux ouvrages, d'ailleurs, ont été entrepris, comme je l'ai dit dans mon premier article, sur des plans très-différens : M. de Botidoux a composé un véritable livre de bibliothèque, plein de notes savantes, de dissertations étendues, dans lequel le texte n'a pas été omis, et qui présente un ensemble très-développé, et de la vie de César, et de tout ce qui peut avoir rapport aux faits d'armes et aux exploits de ce conquérant : M. de Tou-

longeon n'a eu dessein que de faire un petit livre portatif, semé de notes courtes et peu nombreuses, de précis très-rapides sur la vie militaire de César, et qui pût *entrer aisément*, comme il le dit lui-même, *dans un équipage de campagne :* les deux traductions, en dernière analyse, peuvent être également utiles, chacune suivant les vues de son auteur.

L'entrevue de César et d'Arioviste est un des plus beaux tableaux que présentent les *Commentaires :* M. de Toulongeon en fait un éloge particulier dans sa préface; voici le début de cette scène imposante tel que l'a rendu le nouveau traducteur : « Au milieu d'une « grande plaine s'élevoit une *tombe de terres amoncelées*, distante à peu près également des deux camps; « là, selon les conventions faites, ils se rendirent pour « l'entrevue. César laissa à deux cents pas de la *tombe* « la légion qu'il avoit amenée à cheval; les cavaliers de « la garde d'Arioviste restèrent à la même distance : « Arioviste exigea encore que la conférence se tînt à « cheval, et qu'ils n'amenassent avec eux que dix cavaliers, etc. » Je ne sais pas pourquoi M. de Toulongeon a traduit ces mots : *tumulus terreus*, par une *tombe de terres amoncelées :* cela n'est point français, et de plus cela n'est point exact : *Tumulus terreus* signifie tout simplement un terrain plus élevé, une *éminence*, un *tertre :* il ne s'agit point ici d'un *tombeau ;* M. de Botidoux n'est pas tombé dans cette faute; écoutons-le : « Dans une vaste plaine, à distance presque « égale des deux camps, étoit un tertre assez grand, où, « suivant leur convention, se rendirent Arioviste et « César : celui-ci fit arrêter à deux cents pas en arrière, » sa légion montée : la cavalerie d'Arioviste se tint à pa-

« reille distance ; il demanda que l'on s'entretînt à che-
« val, et que chacun eût avec soi dix cavaliers, etc. »
M. de Botidoux me semble avoir, dans cet endroit, une supériorité bien décidée, surtout pour la tournure de la première phrase : il est à remarquer qu'il faut souvent réunir plusieurs phrases de César, pour en composer, en traduisant, une seule phrase française, quoique la langue latine soit en général plus périodique et plus amie des tours arrondis et prolongés que la nôtre ; voici le mot à mot des *Commentaires :* Il y avoit une grande plaine, et dans cette pleine un tertre assez elevé ; ce lieu étoit à une distance à peu près égale des deux camps ; ils se rendirent là pour la conférence, ainsi qu'il étoit convenu : les deux traducteurs ont senti la nécessité de lier entre elles ces hachures ; mais M. de Botidoux l'a fait avec plus de goût et de succès. Je ne prétends pas, toutefois, conclure de ce passage, où il a mieux réussi que M. de Toulongeon, ni faire entendre, par ce rapprochement favorable à M. de Botidoux, qu'en totalité sa traduction doive être préférée à l'autre : j'avoue que lorsqu'il s'agit d'un de ces auteurs presque *techniques*, où le fond des choses prévaut de beaucoup sur la manière dont elles sont exprimées, je regarde comme assez difficile, et même comme assez superflu, de prononcer entre ses différens interprètes : qu'un militaire qui veut s'instruire, lise la traduction de M. de Botidoux ou celle de M. de Toulongeon, il apprendra à connoître, dans l'une comme dans l'autre, tout ce que César a fait à la tête des armées, dans les *Gaules*, en *Italie*, en *Grèce*, en *Afrique*, en *Espagne* ; nous sommes parvenus à une époque où l'intelligence des écrivains de l'antiquité est devenue aisée, où tout le monde à peu près écrit

correctement; il n'y a que le style des grands modèles qu'il sera toujours IMPOSSIBLE de rendre; mais cherche-t-on le style de César dans une traduction de ses *Commentaires ?*

XIV.

L'Art de Dîner en Ville, à l'usage des gens de lettres, poëme en quatre chants, par M. COLNET.

12 septembre.

LA plaisanterie a ses lieux communs comme tous les autres genres : la friponnerie des anciens procureurs, le charlatanisme de la vieille médecine, la pauvreté et la voracité de la plupart des savans et des gens de lettres d'autrefois, sont des sources banales, où la malice et la gaîté, où la comédie et la satire n'ont cessé de puiser pendant près de deux siècles : on peut dire qu'il y a maintenant beaucoup d'*esprit tout fait* sur ces différentes matières, comme sur une infinité d'autres; les plaisans d'aujourd'hui, qui veulent encore traiter ces sujets, qui essaient de fouiller dans ces anciennes mines presque entièrement exploitées, ne sauroient donc en tirer beaucoup de choses qui aient l'éclat, l'attrait et le piquant de la nouveauté : ils ressemblent au plus grand nombre de nos rimeurs actuels, qui ne construisent leurs vers qu'avec les hémistiches de leurs devanciers, et qui ne vivent en quelque sorte que de *réminiscences;* ils composent leurs facéties avec les facéties de leurs prédéces-

seurs : leur mémoire fait presque tous les frais de leurs badinages ; et malheur, en quelque genre que ce soit, à qui n'écrit que de mémoire! malheur surtout à qui veut être plaisant, sans être original!

Ce n'est pas que la plupart des lecteurs ne soient, parmi nous, très-disposés à l'indulgence envers la plaisanterie, quelle qu'elle soit; on diroit qu'ils savent gré du seul désir de les égayer et de les faire rire; mais cette disposition nationale, si favorable aux mauvais plaisans, n'empêche pas qu'en France, et particulièrement à Paris, on ne discerne beaucoup mieux que partout ailleurs la bonne et la mauvaise plaisanterie : peu de Français, à la vérité, disent comme La Fontaine :

On aime les rieurs, et moi je les évite.

Mais il en est aussi très-peu qui ne s'écrient avec le fabuliste :

Ce talent veut surtout un suprême mérite!

Seulement ils sont moins sévères que lui : il est plus facile de leur paroître agréable; ils n'*évitent point les rieurs*, ils ne les fuient pas, et ils ne sont pas tentés d'ajouter :

Peu de gens que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.

Ayez quelque vivacité, quelque gaîté, une intention bien prononcée d'être satirique et mordant, offrez à l'imagination du commun des lecteurs, de vieux cadres de plaisanterie un peu remis à neuf, de vieux tableaux retouchés avec un peu d'esprit, et vous êtes assuré d'être

accueilli d'abord avec assez d'empressement ; mais votre ouvrage vivra-t-il? restera-t-il? sera-t-il compté parmi les productions distinguées, parmi les monumens durables du même genre, serez-vous placé sur le rang, ou du moins quelques degrés au-dessous des Hamilton, des Voltaire, des Gresset? Ceci est une tout autre question: je ne lis aucun de ces petits poëmes badins et facétieux qui paroissent de temps en temps, sans penser à l'indignation avec laquelle Voltaire proscrit certains vers que des mains étrangères et furtives avoient glissés dans quelques éditions de l'ouvrage, qu'il a composé à l'imitation de l'Arioste : je trouve dans ces poëmes beaucoup de vers de la même espèce, du même ton et du même goût, et j'en conclus que ces traits n'obtiendroient pas le suffrage de Voltaire, qui sûrement se connoissoit en plaisanterie : obtiendroient-ils celui de Boileau, qui fit une guerre éternelle à Scarron, bien meilleur plaisant que la plupart de nos petits farceurs du jour, et qui défendoit à Racine de lire l'*Enéide travestie?* Le goût, le choix, la délicatesse, la finesse, sont les qualités qui manquent le plus aujourd'hui à nos auteurs badins : on remarque assez souvent de la gaîté dans les jeux de leur Muse, et c'est quelque chose; mais ce n'est pas tout : la gaîté n'est que le fonds, et, si l'on veut bien me permettre cette expression, la matière première de la bonne plaisanterie.

L'auteur de l'*Art de Dîner en Ville* me semble assez abondamment pourvu de ce fonds nécessaire; mais je voudrois qu'il en eût fait l'application à un sujet moins usé, à des idées plus rapprochées de l'État présent de nos mœurs : nous ne sommes plus au temps où Mont-Maur, du haut de son donjon, observoit la fumée des

cuisines de Paris, et descendoit chaque jour de la montagne Sainte-Geneviève, pour aller conquérir un dîner; où Colletet,

Crotté jusqu'à l'échine,
Alloit chercher son pain de cuisine en cuisine.

Les gens de lettres d'à-présent ne sont pas restés étrangers à l'esprit de leur siècle: ils se sont faits commerçans et spéculateurs; ils savent trop bien tirer parti de leurs ouvrages pour qu'il faille leur enseigner l'*art de dîner en ville :* ils dînent fort honnêtement chez eux; les talens, d'ailleurs, sont aujourd'hui trop généralement honorés pour qu'on doive chercher à les prémunir contre les atteintes de la disette; et afin d'abréger, en un mot, un détail qui pourroit devenir fort long, l'homme de lettres du dix-neuvième siècle n'est point du tout l'homme de lettre du dix-septième, comme le médecin de notre temps ne ressemble point du tout au médecin du temps de Molière. *L'Art de dîner en Ville* pêche donc absolument contre le costume, et c'est là son premier défaut: d'autres temps, d'autres poëmes et d'autres plaisanteries. Le poëte, plein des anciennes facéties sur la misère des artistes et des gens de lettres, a fait abstraction de notre siècle, que cependant il devoit peindre, pour se transporter à cent cinquante ans en arrière: il est dans le cas d'un auteur comique qui, se proposant de fronder les ridicules du jour, ne nous montreroit dans ses tableaux surannés que des personnages calqués sur ceux des plus vieilles comédies. Quel sel peuvent donc avoir des plaisanteries qui portent maintenant à faux? Et quelle fraîcheur, quelle fleur de nouveauté présentent des railleries qui font, à la vérité

toujours un peu sourire, mais qui se sont transmises de poëme en poëme, de comédie en comédie, de satire en satire, depuis environ deux siècles ?

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde !

Après une invocation, où l'on peut remarquer ces deux vers :

Quoi ! n'est-ce donc, grand Dieu, n'est-ce que pour les sots,
Que le ciel *bienfaisant* créa les bons morceaux ?

le poëte expose et développe ses préceptes : le premier de tous est de se procurer *un habit :*

Jamais jusqu'à l'échine un poëte crotté,
A d'illustres banquets ne sera présenté :
De ces mets savoureux qu'un art brillant enfante,
Il ne connoîtra point l'*odeur appétissante.*

C'en est fait, qu'il renonce à ces vins que Bordeaux
Voit naître tous les ans sur ses brûlans côteaux ;
Non, ce n'est pas pour lui qu'une liqueur mousseuse,
Et de sa liberté follement amoureuse,
Frémit dans sa prison, s'indigne de ses fers,
Et lance en pétillant son bouchon dans les airs.

Il y a du style dans ce morceau, et la description du vin *de Champagne* seroit digne des meilleurs poëtes. Dans les deux premiers vers que j'ai cités, l'épithète *bienfaisant* est, je crois, une espèce de contre-sens : il falloit le *ciel injuste*, ou quelque chose de semblable. Je voudrois aussi que l'auteur changeât le quatrième vers de la seconde citation : car *l'odeur des mets* ne me semble pas assez solide et assez substantielle ; il enseigne ensuite la manière de se conduire avec le tailleur pour escroquer

un habit : l'expression de ces détails qui, par eux-mêmes, sont bas et de mauvais goût, n'est pas sans esprit et sans gaîté. Ce qui suit est bien commun : c'est le portrait d'un financier, d'un M. Mondor, chez lequel il conseille de se faire présenter : on y dînera très-bien, à condition de supporter avec admiration et d'encenser avec platitude toutes les bêtises de l'*Amphitryon*; il me semble que cela est partout, aussi-bien que la peinture de la financière, qui fait le bel-esprit, et dont il faut flatter les travers et la vanité :

Du cercle d'Apollon c'est la dixième Muse :
Elle efface Tencin, la Fayette et la Suze ;
Sévigné n'eut jamais ce talent enchanteur,
Ce style dont la force enlève le lecteur ;
On diroit que Vénus, dès qu'elle veut écrire,
Aime à guider sa plume, et que Pallas l'inspire ;
Tout cède à son génie, et son roman nouveau,
De Genlis pâlissant éteindra le flambeau.

Voilà ce que le poëte dicte à son *dîneur*; et la leçon n'est pas extrêmement piquante, quoique bien écrite. Il développe d'autres points de doctrine, qui ont un caractère un peu plus original ; ses conseils sur la manière de se comporter à table sont plus à lui ; cependant, je le demande, le fonds de plaisanterie, sur lequel repose le précepte suivant, n'est-il pas aussi ancien que la littérature ?

Devez-vous manger peu ? mangerez-vous beaucoup ?
Boirez-vous sobrement ? boirez-vous coup sur coup ?
Recevez, sur ce point d'une haute importance,
Les utiles leçons de mon expérience :
Vous dînez aujourd'hui ; mais est-il bien certain
Que la Fortune encor vous sourira demain ?
On ne le sait que trop ; la déesse est volage ;
Mangez donc pour deux jours ; c'est un parti fort sage.

Je sais bien que Salerne en décide autrement;
Son école vous dit : Mangez peu, mais souvent.
Le précepte est fort bon : sans vouloir le combattre,
Vous mangez rarement, mangez donc comme quatre.
N'êtes-vous pas auteur? cette profession
Vous a mis à l'abri d'une indigestion.

Avec quelque facilité agréable que ces vers soient tournés, le poëte n'a pu déguiser la décrépitude du lieu commun usé qu'ils renferment; ce qu'il ajoute sur le *pylore* des auteurs est en même temps très-froid et de très-mauvais goût; il n'oublie aucune des sources générales de la plaisanterie : les *Gascons* lui fournissent une tirade; il propose leur exemple à ses adeptes; il dit aux *Gascons :*

Votre gloire, il est vrai, remplissant l'univers,
N'attend pas, pour briller, le secours de mes vers:
Dès long-temps vous savez, sur la scène comique,
Faire rire aux éclats le plus mélancolique.

Et c'étoit peut-être une raison pour ne pas les remettre encore en scène dans ce poëme; toutefois, je serois fâché que l'auteur n'eût point fait ce vers excellent :

Jamais Gascon ne prit un verre d'eau chez lui!

Après avoir conseillé de flatter madame Mondor sur ses prétentions littéraires, l'auteur veut que l'on crée à M. Mondor une *généalogie :*

Le sot! il croira tout; mais pour mieux réussir,
Il est d'heureux instans qu'il faut savoir choisir :
Ne vas pas, dès l'abord, en entrant sur la scène,
Crier à ce nigaud : Vous êtes un Mécène!
Attends que, des buveurs menaçant la raison,
Le pétillant Aï bouillonne en sa prison,
Et, prompt à terminer ses folâtres conquêtes,
Fasse avec son bouchon sauter toutes les têtes;

Alors tu peux tout dire, alors tout est souffert :
Tel doute à l'entremets, qui croit tout au dessert.

Ce dernier vers est fait pour devenir proverbe : il y en a quelques autres du même genre et de la même force dans ce poëme; enfin, il faut faire des couplets pour madame Mondor, et il faut que le style de ces couplets soit bien précieux, bien entortillé, bien musqué, bien inintelligible : il faut éviter avec un soin tout particulier la clarté et le naturel : il faut, s'il est possible, que chaque mot, que chaque syllabe soit un *calembour*. Les dames Mondor raffolent du *calembour:* elles ont le plus profond mépris pour tout ce qui est exprimé d'une manière franche et simple; leur sublime littérature exclut tout ce qui n'a pas une tournure énigmatique : je regarde comme un des meilleurs morceaux de l'ouvrage, l'endroit où l'auteur nous peint tout le ridicule de cet abominable goût, et recommande à ses disciples l'attention de s'y conformer. Ce qu'il dit de la nécessité de flatter les valets et de *conquérir la livrée*, ce sont ses termes, n'est pas à beaucoup près d'un aussi bon sel. L'ensemble et les détails de cette partie du poëme sont également bas : qui pourroit supporter, par exemple, des vers tels que ceux-ci?

Ce valet, à ton air, qui te juge poëte,
D'un ris mal étouffé pouffe sous sa serviette :
Servir un pauvre auteur révolte sa fierté;
Il insulte tout bas à sa voracité.
Demandes-tu d'un plat? il fait la sourde oreille,
En place de gigot t'apporte de l'oseille.

Le dernier conseil que donne le nouveau législateur, c'est de ne point quitter la table d'un financier immé-

diatement après qu'il vient de faire banqueroute, mais de pousser l'héroïsme de la fidélité jusqu'à ne déserter que lorsqu'il n'y a plus une étincelle de feu dans la cuisine : ce précepte est développé historiquement dans une espèce d'épisode assez agréablement narré. Une foule d'allusions épigrammatiques, de personnalités piquantes légèrement gazées, de traits qui ont un but particulier; un esprit de causticité très-remarquable; une verve de gaîté qui se fait sentir, presque partout; un certain nombre de vers détachés, dignes d'être retenus; quelques tirades même, où perce, avec assez d'éclat, le talent poétique, couvrent un peu ce que le fond de l'ouvrage a de suranné, de commun, de trivial, de presque étranger à nos mœurs actuelles. L'auteur n'a pas autant de goût que d'esprit : il y a plus de gaîté que de bon ton, et moins d'originalité que de *réminiscence* dans ses plaisanteries, qu'il prodigue, et qu'il ne choisit pas. Rien ne demande plus de discernement, de tact et de choix que le genre léger et plaisant; tout le monde y aspire aujourd'hui : c'est une fureur; très-peu d'écrivains y réussissent aux yeux du moins de ceux qui peuvent dire avec Horace :

Scimus inurbanum lepido seponere dicto.

XV.

De la bonne et de la mauvaise Plaisanterie.

20 septembre.

QUELQUES personnes ont trouvé que, dernièrement, en rendant compte de *l'art de Dîner en Ville, à l'usage des gens de lettres*, j'avois traité un peu trop sévèrement un ouvrage badin : un journal même qui paroît presque *incognito*, et qui n'en est que plus recherché des amateurs; qui, tapi dans son obscurité, observe attentivement les autres journaux, et quelquefois relève, assez plaisamment, leurs méprises et leurs ridicules : le petit journal *jaune*, enfin, qui me harcèle souvent, comme il en attaque bien d'autres, m'a reproché de m'être montré plus *sévère* que *juste* envers *l'Art de Dîner en Ville.* J'avoue que j'ai été *sévère;* la question est de savoir si l'étendue de ma sévérité passoit la mesure de la justice; question que je n'examinerai pas en elle-même, puisqu'on peut toujours se dispenser de *réfuter* ce qu'un adversaire s'est dispensé *de prouver*, mais qui me semble pouvoir donner lieu à quelques nouvelles observations.

Fais-moi rire! disoit à son bouffon un monarque très-sujet à l'ennui; *fais-moi rire!* dit aujourd'hui le lecteur blasé à quiconque ose prendre la plume dans ce temps de satiété, et de *réplétion* littéraire. En conséquence, presque tous ceux qui écrivent s'évertuent *à faire rire :* de là, ce déluge glacial de mauvaises plaisanteries dont nous sommes inondés. Les uns s'étudient

à calquer, dans leurs brochures, les formes et le tour des *questions encyclopédiques* de Voltaire, sans se douter que, surtout, dans le genre plaisant, toute *copie* est nécessairement froide et lourde; les autres, pour donner plus de ressort aux jeux badins de leur esprit, les resserrent dans ces espèces de formules qu'on appelle des *cadres;* vieilles formules, cadres vermoulus, dont l'effet le plus sûr est d'imprimer, même à des railleries neuves, quand il s'en présente, un caractère de vétusté, et de faire soupçonner l'auteur d'une grande pauvreté d'invention; quelques-uns ne sauroient se livrer à leur humeur badine, ou plutôt à leur envie d'égayer le lecteur, sans aller chercher dans le *dictionnaire de médecine* tout le fond de leur badinage, et sans faire parler à Momus le langage d'Esculape. Au moyen de quelques expressions empruntées aux différentes parties de l'art de guérir, à la pharmacie, à l'anatomie, etc., ils s'imaginent avoir atteint le dernier degré de l'*atticisme*, et le *non plus ultrà* de la bonne plaisanterie; quelques autres invoquent Comus, dieu de la cuisine, et, prodiguant toutes les métaphores qu'il leur fournit, croient servir à leurs lecteurs tout ce qui peut flatter le goût le plus délicat, et ranimer l'appétit le plus languissant; je ne parle pas de ceux qui vont semant sans cesse, et sans honte, le *calembour* :

Insipides plaisans, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.

Cependant, en général, tous ces compilateurs de *lieux communs* de plaisanterie réussissent : leurs écrits sont favorablement accueillis; et il ne faut pas creuser jusque dans les entrailles de la terre pour trouver la source

de ce succès : ils réussissent par la même raison qu'un drame bien lugubre et bien détestable fait courir tout Paris, aussi avide de *pleurer* que de *rire* ; ils réussissent, par la même raison qu'un misérable *mélodrame*, pourvu qu'il soit bien *terrible*, attire un grand nombre de spectateurs qui semblent dire au *mélodramaturge* dont ils viennent assurer la gloire : *Fais-nous peur!* comme ils accourent dire à Brunet : *Fais-nous rire!* ils réussissent par la même raison qu'un mauvais roman sort toujours de la boutique du libraire, où pourrissent quelquefois de bons et estimables ouvrages, uniquement parce qu'il est un *roman* ; ils réussissent, parce qu'une gaîté vraie, qui n'est, comme je l'ai dit à l'occasion de *l'Art de Dîner en Ville*, que la *matière première* de la bonne plaisanterie, anime parfois leurs facéties grossières, de même que quelques étincelles de ce feu, qui fait les vrais poëtes dramatiques, peuvent briller et se montrer dans un *mélodrame* du boulevart; ils réussissent enfin par une raison que La Fontaine allègue avec sa naïveté ordinaire, lorsqu'il dit :

. . . . . . Dieu créa pour les sots
Les méchans diseurs de bons mots.

Or, l'oracle même de la sagesse nous a révélé, depuis long-temps, cette grande et irréfragable vérité, que *stultorum infinitus est numerus*. Mais le succès et le triomphe des productions vicieuses ne doivent jamais prévaloir contre les principes éternels du sens commun et contre les droits sacrés du bon goût.

Il est sans doute infiniment plus facile de caractériser la mauvaise plaisanterie, que de définir et de dépeindre la bonne : à quels traits peut-on la reconnoître? *Si l'on cou-*

poit les ailes à l'Amour, disoit autrefois un critique, *on couperoit les vivres à M. Dorat :* combien de mauvais plaisans ne réduiroit-on pas à la plus extrême disette, si on leur interdisoit certains *lieux communs* surannés, certaines allusions rebattues dont ils ne cessent d'abuser? Le vrai plaisant est donc celui qui, riche de son propre fonds, dédaignant la ressource des réminiscences, et méprisant les trivialités dont le genre badin abonde plus qu'aucun autre, trouve dans la vivacité, dans la souplesse, dans la finesse de l'esprit original que lui donna la nature, tout ce que ses prétendus rivaux mendient en quelque sorte hors d'eux-mêmes, et ne se procurent jamais que par emprunt; mais si à ces heureuses dispositions naturelles, à ces dons précieux d'une gaîté vive et fine, d'une véritable originalité, il joint les habitudes de la bonne compagnie; si son esprit s'est perfectionné, s'est poli dans la bonne société; s'il a puisé dans un monde choisi cette délicatesse de ton, cette fleur d'urbanité, sans lesquelles la plaisanterie même la plus réelle, n'est jamais que de la *grosse joie,* alors il éclipsera, en paroissant, la foule des faux plaisans et des *Tabarins*, réduits à contrefaire encore ce nouvel objet d'imitation, après tant d'autres, et à le défigurer dans leurs burlesques caricatures : tels, pour ne point parler ici des auteurs comiques proprement dits, nos pères ont vu Pascal, Boileau, Hamilton, Montesquieu, Voltaire, modèles admirables de la bonne plaisanterie, et ce Gresset qui, dans l'ombre d'un cloître et dans les galetas d'un collége, sut deviner et prendre comme eux le véritable ton de la gaîté française; tels nous voyons encore aujourd'hui, les *Féletz* et les *Hoffman*, dans des genres très-divers, assaisonner la critique du sel le plus fin.

Qui le croiroit? Quelques rhéteurs ont voulu donner des règles de la *plaisanterie*; il vaut mieux en donner des exemples : ce sont les ouvrages des bons plaisans, qui critiquent le mieux ceux des mauvais; le judicieux, le grave Quintilien, dont les littérateurs ne peuvent trop invoquer l'autorité, comme les médecins ne peuvent trop citer Hyppocrate, a consacré plusieurs pages de son livre à ce sujet délicat, ainsi qu'Aristote a fait, dans sa *Rhétorique*, un chapitre exprès sur l'art d'avoir de l'*esprit*, chapitre le moins profitable, je crois, de tout son ouvrage : Voltaire, qui parle avec éloge de cet endroit d'Aristote, dans ses *Questions encyclopédiques*, et qui, dans cette espèce de dictionnaire, traite de tant de parties de la littérature, n'y dit pas un mot de la *plaisanterie*; celui de nos poëtes qui a le plus prodigué l'épigramme, M. Le Brun, a composé une épître sur *la bonne* et *la mauvaise plaisanterie* : c'est une de ses meilleures pièces; il y a de l'incohérence comme dans tous les ouvrages de ce génie brusque et inégal, mais on y rencontre quelques traits aussi agréables que justes :

> Marot sut, parmi nous, rieur vif et malin,
> Décocher l'épigramme avec un art badin;
> Par cet art, autrefois, l'ingénieux Catulle,
> Sur César, en jouant, lança le ridicule;
> De ce railleur exquis retenons-bien ce mot:
> « Gardez-vous d'un sot rire; il n'est rien de si sot. »

Ce mot de Catulle, traduit par M. Le Brun, est un de ces préceptes auxquels on applaudit toujours, et qu'on observe rarement : la plaisanterie a par elle-même tant de charme, que nous en aimons jusqu'à l'ombre; en ce genre, l'intention n'est que trop facilement réputée pour le fait; quiconque annonce un dessein formel de nous

faire rire, a, pour ainsi dire, d'avance notre suffrage : nous volons au-devant de ses bons mots; nous les devinons; nous les créons; nous en rions avant qu'ils aient éte prononcés; nous applaudissons *à crédit ;* mais en est-il moins vrai qu'il y a un bon et un mauvais goût de plaisanterie; qu'il ne faut pas confondre les saillies burlesques de la bouffonnerie avec les grâces piquantes de l'urbanité et de l'atticisme; et qu'on doit mettre une différence absolue entre les inspirations heureuses et neuves d'un esprit original, et les *lieux communs* populaires, sur lesquels se traînent, à la suite des uns des autres, la plupart des plaisans du jour? En est-il moins vrai que la critique, si sévère sur le *pathétique*, et qui blâme les larmes quand elles naissent d'une sensibilité trompée par les prestiges du mauvais goût, ne sauroit, sans oublier ses devoirs, partager cette indulgence générale, dont les plus détestables farceurs ne manquent pas de se prévaloir? Enfin ne doit-elle pas veiller à maintenir, ou du moins à faire revivre parmi nous ce discernement fin, ce tact délicat, qui jadis nous distinguoit, à tous égards, et qui semble maintenant presque entièrement perdu?

J'ai ri ; me voilà désarmé : telle est la réponse que font à toutes les objections les plus solides, les lecteurs, même les plus sévères, qui ne sont pas, il est vrai, toujours bien sûrs *d'avoir ri,* mais qui ne peuvent douter au moins qu'on ait voulu les *faire rire.* Vous avez ri, mais de quoi? « Il n'a pas le sens commun! il n'a pas le sens « commun! » s'écrioit tout en pleurant un auditeur, homme d'assez d'esprit, au sermon d'un père capucin. Pensez-vous que ce capucin fût un Massillon ou un Bourdaloue: Croyez-vous que cet ouvrage, que cet écrit,

qui, dites-vous, vous a *fait rire*, doive trouver un jour sa place parmi les monumens, et les chefs-d'œuvre du genre plaisant? Mais voyez donc combien ces monumens sont rares! homme de goût, n'est-il pas à craindre que vous n'ayez ri d'une sottise, comme ce brave homme pleuroit à ce sermon qui *n'avoit pas le sens commun?* Prenez-y garde : on vous tend des piéges de tous les côtés; les mauvais plaisans, les Tabarins, les Turlupins fourmillent aujourd'hui; la race s'en est multipliée; quoique le rire soit la meilleure chose du monde, tâchez pourtant de ne rire qu'à *bon escient*, et souvenez-vous sans cesse de ce vers :

Gardez-vous d'un sot rire; il n'est rien de plus sot.

Je ne veux point que ces réflexions tirent à trop grande conséquence contre l'agréable et spirituel ouvrage qui en est devenu l'occasion : je replacerai donc ici ce que j'en ai dit, par forme de résumé, dans mon précédent article. « Une foule d'allusions épigrammatiques, de personna« lités piquantes légèrement gazées, de traits qui ont un « but particulier; un esprit de causticité très-remarqua« ble; une verve de gaîté qui se fait sentir partout; un « certain nombre de vers détachés dignes d'être retenus; « quelques tirades même où perce, avec assez d'éclat, le « talent poétique, couvrent un peu, disois-je, ce que le « fond de l'ouvrage a de suranné, de commun, de tri« vial, de presque étranger à nos mœurs actuelles. » J'ajouterai que l'auteur, M. Colnet, s'est fait connoître encore par des articles pleins d'esprit, de sel et de gaîté insérés dans différens journaux : c'est un de nos écrivains actuels qui manient la plaisanterie avec le plus de naturel, de souplesse et de légèreté.

XVI.

De la Littérature du midi de l'Europe, par M. Simonde de Sismondi. — *Théorie des* Romantiques.

§. Ier.

29 septembre.

C'est un grand et remarquable ouvrage de littérature: L'auteur s'est déjà fait connoître par celui qu'il a publié sur les Républiques italiennes du moyen âge, et dans lequel il a montré beaucoup d'érudition, et développé des vues qui supposent une tête active et un esprit hardi; le même genre de mérite se reproduit dans ce nouveau livre, qui ne présente encore que la moitié du plan sur lequel M. de Sismondi a établi l'ensemble de sa théorie littéraire : cet écrivain se propose en effet de traiter aussi de *la littérature du nord*; et il est vrai que ce terme, *la littérature du midi*, semble appeler son *corrélatif*, surtout sous la plume d'un auteur qui paroît doué de la faculté de ramener à un seul point de vue tous les rapports de ses pensées, et qui aime à rallier toutes ses idées autour d'un centre commun : cette disposition, éminemment philosophique, très-louable en elle-même, très-heureuse et très-brillante, a ses inconvéniens et ses dangers aussi-bien que ses avantages. L'ouvrage que j'annonce devient une nouvelle preuve de cette vérité, déjà prouvée par tant d'exemples, et reconnue de tous les bons esprits; de tous ceux que n'éblouit pas l'éclat des systèmes les plus ingénieux et des paradoxes même le plus séduisans.

Il faut donc distinguer avec soin deux parties dans ce traité de *la Littérature du midi de l'Europe* : l'une qui se compose de tous les faits que le travail et l'érudition de l'auteur ont recherchés, amassés, réunis, et que l'on peut appeler la *partie historique* de l'ouvrage; l'autre qui consiste dans les jugemens particuliers, dans les aperçus généraux, dans les conséquences définitives, que le goût et les méditations de l'écrivain nous présentent en forme de théorie : on peut la nommer la *partie systématique* ; et déjà cette dénomination que je crois devoir employer parce qu'elle me semble ici d'une application juste et précise, est plus propre sans doute à éveiller la curiosité, qu'à inspirer la confiance; mais, de ces deux parties, la première emprunte de la seconde un intérêt et un agrément qu'elle ne sauroit avoir par elle-même, malgré l'importance extrême que quelques littérateurs paroissent attacher depuis quelque temps aux recherches et aux compilations de ce genre.

Je le demande, en effet : quels sont les trésors, ensevelis et cachés, que l'on espère découvrir et produire au grand jour en secouant la poussière de nos siècles barbares, et en se traînant sous les ronces du moyen âge? Quel sera le fruit heureux et solide de tant d'épineux et sombres travaux, de tant de veilles aussi tristes que laborieuses? Que nous ont-ils offert jusqu'à présent? les plus insipides et les plus ennuyeux recueils que puisse enfanter l'union d'une patience infatigable et d'un zèle vétilleux.

Tout ce qui a brillé, tout ce qui a marqué, tout ce qui a mérité de laisser une empreinte, une trace quelconque dans la mémoire, n'est-il pas connu? L'état

passé, l'état présent des diverses littératures européennes ne sont-ils pas jugés, appréciés, non pas sans doute d'après la tourbe des productions obscures, écloses successivement et d'âge en âge dans leur sein, non pas d'après la foule de ces frêles avortons qui n'ont pu soutenir le poids d'une existence un peu durable, mais d'après les grands et célèbres ouvrages, d'après les monumens illustres sur lesquels chacune d'elles a pu fonder sa gloire particulière, et qui sont devenus ses titres reconnus et avoués aux yeux de toutes les nations rivales?

Quelles sont donc ces prétendues *histoires littéraires* où des écrivains, plus jaloux d'étaler fastueusement leur érudition, que de nous préparer une instruction véritable, ne nous font pas grâce du nom du plus petit poëte, du plus petit prosateur, pourvu que ce nom ait le mérite de dater de quelques siècles; où le moindre insecte du monde littéraire, où le ciron le plus imperceptible, tout à coup s'enfle, se grossit, se pavane, et se présente fièrement avec toute l'importance que la vanité d'un érudit donne à la futilité de ses plus minces découvertes, et avec tout le prix qu'ont pu coûter des recherches aussi laborieuses que ridicules?

Quoi! ce sont là des histoires! Elles seront aussi instructives qu'on voudra; elles ne sont, du moins, ni intéressantes ni amusantes; mais que dis-je, instructives? quelles lumières répandent-elles? de quelle utilité sont-elles aux progrès des études littéraires? quel profit la littérature et le goût peuvent-ils tirer de cette espèce de charlatanisme?

C'est donc en faisant servir tous les matériaux de ses savantes recherches, tous les fruits de son érudition au développement d'une pensée principale, à l'exposition d'une doctrine particulière, que M. de Sismondi est parvenu à répandre quelque éclat sur un sujet couvert, du moins en partie, de toute la rouille des temps d'ignorance : car il remonte, suivant les conditions de son plan, aux origines des différentes littératures méridionales dont il traite dans son ouvrage ; et sans doute un jour nous le verrons s'enfoncer dans les glaces et dans les forêts du Nord pour y chercher les sources primitives de la poésie et de la littérature des peuples septentrionaux : en attendant, on peut affirmer que des dissertations sur la langue d'*Oil*, et sur la langue d'*Oc*, sur les *Trouvères*, et sur les *Troubadours*, sur les *Fabliaux* et sur les *Soties*, que des extraits de chansons, en latin barbare, chantées par les soldats de l'Empereur *Louis II*, qu'enfin une multitude d'autres *curiosités* du même genre dont son livre est rempli, ne sauroient avoir qu'un intérêt extrêmement circonscrit, et ne pourroient même qu'effaroucher la plupart des lecteurs par leur âpreté naturelle, si l'esprit philosophique de l'auteur n'avoit mêlé, à ses doctes et arides analyses de productions sauvages, un grand nombre de vues plus ou moins piquantes, d'idées paradoxales, de principes hasardés, qui tous appartiennent au système général dans lequel il a conçu et encadré son sujet : c'est ce système qui est comme l'ame de l'ouvrage ; c'est ce système qui y répand la vie ; c'est ce système qui donne au livre de M. de Sismondi un caractère, une physionomie, et qui mérite de fixer plus particulièrement les regards et l'attention de la critique.

Si la manière dont M. de Sismondi le développe et l'expose, a quelque chose de neuf, ce système n'est pas nouveau par lui-même, quoiqu'il ne soit pas fort ancien : depuis quelques années un certain nombre de têtes incapables de porter le joug de la disçipline littéraire, conspire sourdement pour le briser; ces esprits inquiets et rebelles traitent de *préjugés* les plus sages traditions, et cherchent à miner insensiblement l'autorité de ce qu'ils appellent, avec une sorte de dérision, la *littérature classique :* ils regardent ceux qui demeurent fidèlement attachés au culte de cette littérature comme les esclaves de la plus méprisable superstition, comme des cerveaux foibles qui méconnoisent lâchement les droits imprescriptibles du génie; ils font entendre que l'unité de doctrine et de principes en littérature est une chimère, que la règle du beau varie suivant les latitudes du globe; que ces distinctions du *bon* et du *mauvais goût* ne sont que des mots vides de sens, et qu'enfin il faut mettre sur le même rang toutes les littératures, les considérer toutes comme également *classiques*, ou plutôt supprimer absolument cette épithète insignifiante, ce cri de ralliement des esprits dégradés par les préventions de l'école et par les habitudes avilissantes d'une soumission également aveugle et servile.

On ne peut se dissimuler que ces audacieuses doctrines ont je ne sais quoi de piquant; que ces paradoxes font une sorte d'illusion flatteuse, et donnent du ressort et du mouvement à la pensée, pour peu qu'ils soient présentés avec subtilité et avec talent; mais les sophismes qui les appuient, ne sont que des fantômes imposans qui ne sauroient soutenir la lumière de la raison ni résister aux examens de la bonne foi : ce n'est pas que

je veuille suspecter la sincérité de ceux qui prêchent ou qui adoptent ces erreurs; je suis seulement disposé à croire qu'il leur manque un *sens*, celui du vrai beau en littérature, et qu'en conséquence ils parlent de ce qu'ils ne savent ni n'entendent, soit que la nature leur ait refusé la faculté nécessaire pour bien juger des productions de l'esprit, soit que cette faculté n'ait pas été suffisamment développée en eux par l'éducation et par l'étude: et d'abord il est à remarquer que les auteurs ou les défenseurs de ces systèmes sont de mauvais écrivains; non que leurs ouvrages soient dépourvus des caractères du talent, d'un certain éclat d'esprit, d'une certaine force, d'une certaine énergie; mais on ne trouve dans ces mêmes ouvrages ni grâce, ni élégance, ni correction, ni goût : quelques-uns même des chefs de ce parti littéraire sont renommés pour les excès de mauvais goût qui corrompent et infectent leurs plus ingénieuses compositions : il faut avouer que leur autorité seroit plus entraînante, si leurs exemples étoient moins scandaleux.

Mais d'où nous viennent ces doctrines? Sont-elles nées parmi nous? Non : ce sont des fruits étrangers; fruits dangereux, véritables poisons, qui ne peuvent que hâter l'extinction totale dont notre littérature est menacée : c'est des bords du lac de Genève, c'est du fond de l'Allemagne, que de nouveaux docteurs ont proclamé ces théories, dans un français mêlé de *germanismes*, et dans un style qui sentoit le terroir : leur origine suffiroit donc pour les rendre suspectes et pour nous inspirer à leur égard une salutaire défiance; le langage dans lequel elles sont généralement exprimées ne devroit pas être plus propre à nous séduire.

Toute la question, dépouillée des accessoires dont on

l'enveloppe, se réduit, au fond, à savoir s'il y a une *littérature classique* ; et elle est du nombre de celles que l'on a résolues, quand on les a bien posées: demander, en effet, s'il y a une littérature qui doive, avec les modifications convenables, servir de règle aux autres, c'est demander, en d'autres termes, si le *goût* est quelque chose; question qui ne peut être proposée que par ceux qui n'en ont pas : demander pourquoi les Grecs, et les Romains leurs disciples, ont eu le privilége de donner, en littérature, des lois à toutes les nations, n'est-ce pas demander, également en d'autres termes, pourquoi ces anciens peuples sont venus avant nous, et pourquoi ils ont eu des idiomes infiniment supérieurs à nos jargons modernes? Que ne demande-t-on aussi pourquoi, dans les arts du dessin, nous nous avançons toujours d'autant plus vers la perfection, que nous nous rapprochons davantage de l'*antique* ; pourquoi ce sont les Grecs, dont le goût, dont l'instinct heureux a pour jamais fixé les invariables modèles de ces colonnes élégantes et pompeuses qui décorent nos plus magnifiques monumens d'architecture? Croit-on que, s'ils ont eu le sentiment des plus justes harmonies dans les ouvrages de la main, ils n'ont pas pu deviner aussi le secret des proportions essentielles dans les ouvrages de l'esprit, le mystère de ces rapports délicats, dont la combinaison précise produit le vrai beau en littérature? car, il ne faut pas s'y tromper, c'est le même sentiment des convenances, des harmonies, des proportions nécessaires, qui, dans les arts *intellectuels* comme dans les arts *physiques*, conduit également à la perfection.

Est-ce à dire que les chefs-d'œuvre des littératures modernes ne doivent pas faire partie de nos études? Qui

pourroit le soutenir? Mais que veut M. de Sismondi? Ne sait-il pas que les sublimes productions du Tasse, de Milton, du Camoëns, ne sont pas moins admirées, étudiées chez nous que dans les pays dont elles font la gloire? Ignore-t-il que tout ce dont s'honorent, avec raison, les lettres étrangères, a reçu parmi nous un accueil honorable; et que, si nous repoussons les erreurs littéraires et les doctrines gothiques de quelques-uns de nos voisins, nous ne nous empressons pas moins de rendre justice aux traits heureux et brillans que le génie fait éclater chez eux, en dépit de ces doctrines mêmes? Le livre de M. de Sismondi porte donc sur une hypothèse fausse, comme il est fondé sur un principe faux: en littérature, comme dans tout le reste, la nation française est la moins exclusive, la moins intolérante des nations européennes: nous péchons, peut-être, par l'excès contraire au défaut que cet écrivain nous reproche d'une manière indirecte; doit-il taxer d'intolérance le zèle, trop peu vif peut-être, avec lequel quelques Français défendent la véritable doctrine, dont notre nation a été l'unique héritière, l'unique dépositaire dans les temps modernes, et qu'il ne cesse d'attaquer avec beaucoup d'esprit et de subtilité d'un bout à l'autre de son livre?

Il est difficile de croire que tous les détails soient d'une parfaite exactitude dans un ouvrage dont l'ensemble est systématique: j'ai sous les yeux, en ce moment, un manuscrit qui ne s'accorde guère avec une des parties les plus remarquables du traité de M. de Sismondi: c'est un précis historique sur le *Cid* et *Chimène*, composé d'après les monumens les plus authentiques et les historiens les plus accrédités, par un écrivain également ins-

truit et modeste, M. Eckard; M. de Sismondi me paroît avoir beaucoup embelli, dans ses traductions, ou plutôt dans ses paraphrases, les poésies et les romances espagnoles relatives au héros de l'Espagne; et si j'en juge par le manuscrit dont je viens de parler, et sur lequel je me propose de revenir, il a même consulté le penchant de son imagination et l'intérêt de son système, plutôt que celui de la vérité, dans son exposé de la vie et des aventures du *Cid;* mais ces particularités n'appartiennent pas à ce premier article, où j'ai seulement voulu donner une idée de l'esprit dans lequel M. de Sismondi a composé ce nouveau livre, très-distingué, sous le point de vue des connoissances et du talent, mais très-erroné, ce me semble, sous le rapport du goût et de la littérature.

§. II.

29 décembre.

J'ai cru devoir distinguer dans le livre de M. de Sismondi deux parties essentielles : celle qui consiste dans la recherche et l'exposition des faits, et celle où l'auteur pose des principes, déduit des conséquences, et hasarde une théorie; il ne sépare pas, il est vrai, ces deux parties : elles se mêlent ensemble dans son ouvrage; mais la critique ne doit pas les confondre : ce que les travaux et l'érudition de M. de Sismondi ont pu rassembler d'instructif et de piquant, ne sauroient excuser en effet et couvrir ce que ses vues et sa doctrine peuvent offrir de trop paradoxal et d'évidemment erroné; il ne faut pas que les connoissances étendues et profondes de l'érudit fassent illusion sur le goût plus qu'équivoque du littérateur.

En réduisant tout le livre de M. de Sismondi à sa plus simple expression, je crois voir que cet écrivain, aussi hardi que laborieux, part d'une supposition très-fausse pour arriver, à travers les faits qu'il recueille, à un résultat qui n'est pas plus vrai. Il a l'air de croire que tous les peuples sont également bien organisés pour les arts et les lettres; ce qui ne peut pas se dire, je pense, avec plus d'exactitude, des nations, que des individus; et, dans l'état d'épuisement littéraire où nous sommes, et que peut-être il exagère, il semble fonder les espérances de l'avenir sur les ressources que nous présente l'étude des littératures étrangères, contemporaines de la nôtre : c'est le motif et le but de son ingénieux traité.

Ce but, ce motif ne sont pas, il faut l'avouer, sans quelque séduction; car on ne sauroit nier deux vérités : d'abord que le talent peut profiter beaucoup de la connoissance des littératures, dont parle M. de Sismondi, pourvu qu'il apporte dans cette étude, à la fois utile et dangereuse, encore plus de précaution et de défiance, que d'enthousiasme; ensuite, que cette connoissance n'est peut-être pas aujourd'hui assez cultivée par nos gens de lettres; et si M. de Sismondi s'étoit arrêté à ces deux points incontestables, en rejetant l'hypothèse sur laquelle porte son livre, on ne pourroit qu'en approuver l'objet; mais étoit-il possible qu'un principe faux ne préparât pas une conséquence erronée?

M. de Sismondi ne se borne donc pas à vouloir, comme il seroit juste, que nous cherchions dans les littératures étrangères, des matériaux et des inspirations; il veut encore que nous y puisions des principes et des règles : voilà ce qui me paroît rendre le résultat de son

ouvrage, si singulièrement, si éminemment contraire à ce qu'on peut appeler la véritable doctrine littéraire. Il est vrai que M. de Sismondi semble la regarder comme un tissu usé de préjugés serviles; mais n'est-il pas à craindre que ce spirituel érudit ne veuille trop se prévaloir de l'espèce d'avantage que les idées nouvelles, pour peu qu'elles soient brillantes, ont toujours sur les anciennes?

Celui qui défend de vieux principes n'est que trop aisément considéré comme un esclave qui chérit et adore le joug pesant sous lequel il est plié; celui qui les attaque passe pour un ennemi fier et généreux de la servitude : c'est ce dernier qui joue le beau rôle; on n'examine guère la nature de ses raisons; on ne fait attention qu'à la hardiesse de son entreprise.

Toutefois, sans même y regarder de trop près, on voit que les argumens de M. de Sismondi sont infiniment plus subtils que forts et solides : il faut convenir qu'il y a peu de logique, mais assez d'adresse, à conclure, comme il le fait, du discrédit où sont tombées quelques-unes des doctrines *philosophiques* d'Aristote, que ses doctrines *littéraires* doivent subir le même sort : car c'est à ce mépris des antiques traditions, c'est à cette révolte contre les plus anciennes lois, que nous appelle avec art, que nous exhorte avec zèle M. de Sismondi; mais sa conclusion n'a pas plus de justesse qu'il n'existe de ressemblance et de parité entre les spéculations de la philosophie et les arts de l'imagination et du goût : on a cent fois montré la différence qui sépare ces deux directions de l'esprit humain, dont l'une atteint rapidement son but, et l'autre semble éternellement chercher le sien.

Quand Aristote, l'esprit peut-être le plus vaste et le plus ferme qui fut jamais, réduisit à quelques formules précises et peu nombreuses, tous les procédés de notre raison, il ne se trompa point, parce que l'expérience lui servit de guide dans ses profondes analyses : quand avec la même force de tête et la même étendue de génie, il traça les règles principales de la littérature, sa main législatrice ne s'égara pas, parce que l'observation lui prêta son flambeau; mais si, dans la *philosophie* proprement dite, ses méthodes, qui long-temps courbèrent l'école moderne sous le poids de son autorité, ont fait place enfin à des enseignemens plus lumineux, et plus sûrs, c'est peut-être parce qu'il n'est point donné au même esprit d'éclairer à la fois tout le cercle des connoissances humaines, et plus probablement encore, parce qu'il est une hauteur d'abstraction, où l'on ne pouvoit s'assurer d'un point fixe et solide, si même il en est un, qu'après avoir flotté dans le vague durant une longue suite de siècles.

Quoi qu'il en soit, ceux qui, comme M. de Sismondi, cherchent aujourd'hui de nouvelles méthodes littéraires, un nouvel *art poétique*, ne me semblent pas beaucoup plus sages que ceux qui auroient la prétention de trouver à présent de nouvelles règles du raisonnement. Et quelles sont donc ces méthodes qu'on nous promet? Veut-on que nous en adoptions autant qu'il y a de littératures différentes ? il seroit plus franc de nous engager tout simplement à nous replonger dans le chaos de la barbarie. Veut-on rédiger un nouveau code d'après ce que les diverses littératures peuvent offrir de plus conforme à la raison, dans la variété de leurs combinaisons? Mais comment espérer de dresser une constitution poé-

tique plus raisonnable que celle qui nous gouverne depuis que les lettres sont, parmi nous, sorties de l'enfance? Et après tout, sur quels exemples, sur quels modèles, sur quels chefs-d'œuvre les modernes législateurs appuieront-ils l'autorité de leurs leçons? Quels ouvrages dignes d'être imités, serviront de recommandation à leurs préceptes, et sanctionneront leurs lois? N'est-il pas surprenant que ces projets d'innovation nous viennent principalement d'une contrée qui, très-recommandable sans doute par l'esprit d'étude et par les travaux utiles d'une patiente érudition, n'a pu jusqu'ici présenter aux nations rivales aucun ouvrage d'imagination et de goût, capable de lui mériter un rang dans la littérature européenne? C'est un spectacle assez plaisant, de voir ces docteurs qui, s'élevant au sein d'une nation encore toute couverte, sous le rapport de l'art et du goût, de la rouille de la barbarie, déclament contre nos prétendus préjugés littéraires, veulent nous faire la leçon, et, du haut des chaires qu'ils s'érigent fastueusement à eux-mêmes, cherchent encore plus à humilier notre gloire, qu'à dissiper ce qu'ils appellent nos préventions! Et nous, peuple facile, pénétrés du sentiment de la langueur qui nous consume, nous sommes quelquefois tentés de tendre les mains aux poisons qu'ils nous offrent, comme à des remèdes sauveurs!

Parcourez les quatre volumes de M. de Sismondi, quels sont ces nouveaux types du beau qu'il met sous nos yeux? Une foule de *poésies* barbares, productions informes d'un génie brut, parmi lesquelles brillent quelques chefs-d'œuvre depuis long-temps connus de tous les peuples civilisés : il nous en présente des traductions où son talent s'étudie toujours, et réussit souvent à les

embellir : encore convient-il que, dans la seconde partie de son ouvrage, la littérature des Hollandais, des Danois, des Suédois, ne pourra lui être accessible que d'une manière *nuageuse* (c'est son style, qui n'est pas toujours bien français) au travers des traductions allemandes. Un des sujets qui me paroissent traités dans son ouvrage avec le plus d'intérêt et d'éclat, c'est la littérature *espagnole* ; et l'auteur semble avoir accordé une attention particulière, dans l'examen de cette littérature, à ce qui concerne *le Cid :* ses versions de quelques-unes des *romances*, où sont célébrés les exploits et plusieurs particularités de la vie de ce héros, brillent d'élégance et d'énergie ; mais on peut supposer, sans trop de témérité, que l'imagination de M. de Sismondi a orné de plus d'une fleur ces canevas qui ne peuvent être qu'assez grossiers. Pour expliquer ces *romances*, M. de Sismondi est entré dans quelques détails historiques relatifs au Cid ; mais tous ces détails ne sont pas également exacts, si je dois m'en rapporter, comme j'y suis fort enclin, à un manuscrit que j'ai entre les mains, et dont j'ai déjà parlé dans mon premier article: c'est un *Précis historique sur le Cid et Chimène*, tracé par une plume sage et fidèle, d'après les monumens les plus sûrs, et les historiens les plus accrédités. La circonstance qui a donné lieu à M. Eckard de composer cet ouvrage, est remarquable : le Cid et Chimène avoient leurs sépultures dans le monastère de Saint-Pierre de Cardena, près Burgos ; lors de l'invasion de ce monastère, leurs restes les plus précieux ont été recueillis par un administrateur distingué par ses lumières, qui les a apportés en France, et les a remis à un des descendans de ces illustres personnages, aujourd'hui

revêtu des plus hautes dignités de l'état. J'ai lu avec un très-grand plaisir cet ouvrage inédit, où l'auteur a rassemblé tout ce qu'on sait de plus certain touchant le héros de l'Espagne, et sa postérité ; j'en citerai ce passage, qui se rattache aux discussions littéraires de M. de Sismondi : « *Le Cid* a fourni aux Espagnols le sujet d'un « poëme *épique*, de plusieurs tragédies, et d'un grand « nombre de *romances* et de *poésies* : le poëme de son « nom est le plus ancien de ceux qui existent dans les « langues modernes : il est attribué à Gonsalve de Her- « miguez, et paroît avoir été composé vers le milieu du « douzième siècle, c'est-à-dire cinquante ans après la « mort du héros qui en est l'objet : des fragmens consi- « dérables en sont parvenus jusqu'à nous ; nous ne par- « lerons pas des *tragédies* : celles de Diamante et de « Guillen de Castro renferment des beautés ; mais il étoit « réservé à Corneille de faire paroître dignement sur la « scène le Cid et Chimène ; quant aux *romances*, on « pense qu'elles ont été composées dans un temps où « les actions qu'elles célèbrent étoient encore récentes : « elles étoient chantées par les guerriers dans les batail- « les, et répétées dans toutes les fêtes ; l'histoire du Cid « étoit tellement nationale, que tout soldat, en appre- « nant les hauts faits du vainqueur des Maures, appre- « noit les fastes les plus brillans de sa patrie. » Le style de ce manuscrit, et les choses curieuses qu'il renferme, font désirer que l'auteur le publie : M. Eckard ne cherche point à dissimuler les obligations qu'il a à M. de Sismondi lui-même ; et il cite cet écrivain parmi ses nombreuses autorités. Pour en revenir entièrement à l'ouvrage de M. de Sismondi, je n'ai pas la prétention d'apprendre à ce savant quel parti la littérature française a

tiré, dans tous les temps, des littératures étrangères : il sait aussi-bien que moi que leurs dépouilles éclatent parmi les emprunts brillans faits au génie de l'antiquité par le génie français ; il sait qu'à cet égard nous avons eu même plus d'un excès à nous reprocher : c'est ce que ne pouvoit nous pardonner Voltaire : c'est ce qui *faisoit bouillir son sang dans ses vieilles veines*, comme ce grand homme l'écrivoit à ses amis ; mais je réserve, pour un autre article, ce qui me reste encore à dire du livre de M. de Sismondi.

§. III.

24 janvier 1814.

Ce sont les idées que je poursuis dans ce livre bien plus que les faits : c'est une théorie que j'y vois bien plus qu'une histoire ; les faits recueillis par le savant auteur de cet ouvrage, intéressent peu la littérature proprement dite : je l'ai dit, ils sont du ressort de l'érudition ; mais ils sont étrangers au goût : ils appartiennent aux annales de l'art ; ils ne sauroient en éclairer les principes.

Distinguons toujours soigneusement ces deux choses, que je ne sais quel zèle cherche à confondre depuis quelque temps.

L'histoire d'un art peut piquer la curiosité, comme tous les autres récits historiques : on peut aimer à voir par quels degrés l'esprit humain s'est avancé vers le point fixe de la perfection, dans une partie de ses études et de ses exercices ; mais cette connoissance est d'une utilité très-médiocre sous le rapport du goût et

de la doctrine : l'histoire de la décadence d'un art seroit, à cet égard, plus instructive que celle de ses progrès, de ses antiquités, et de ses origines; ce qui sert véritablement en littérature, comme dans toutes les autres dépendances de l'imagination et du goût, c'est la contemplation réfléchie des chefs-d'œuvre, c'est l'étude approfondie des modèles.

Depuis un certain temps on ne nous entretient que des troubadours : avec quels fruits pour les lettres, c'est ce que je prie nos savans professeurs de nous dire. Ne voudrions-nous pas qu'ils étalassent un peu moins leur érudition, et qu'ils nous montrassent un peu plus leur goût? Les troubadours sont à la mode aujourd'hui : c'est une mode insipide; il y a plus de sel dans les théories que quelques écrivains veulent faire prévaloir, depuis une douzaine d'années : les dogmes de ces différens écrivains rentrent à peu près les uns dans les autres, et ne sont séparés entre eux que par des nuances légères : ne peut-on pas dire même que les styles de ces littérateurs ingénieux et hardis, qui prétendent mettre leurs pensées à la place des plus anciennes traditions, ont un air de famille? Il est naturel, en effet, qu'un même fond d'idées laisse apercevoir, sous des plumes différentes, une même couleur dans la diction; mais ce coloris commun à ces divers auteurs, n'est pas celui qu'avoueroit le bon goût, ainsi que leurs doctrines ne sont pas celles qu'avoue la raison : on voit qu'ils voudroient donner l'exemple d'une nouvelle *manière*, en même temps qu'ils nous donnent de nouveaux préceptes; et il faut convenir que leurs exemples ne sont pas faits pour recommander leurs leçons : on doit toutefois les louer de l'observation d'une convenance : il est juste

que des doctrines tudesques soient développées et prêchées dans un langage tudesque comme elles.

Le style de M. de Sismondi est assez souvent énergique; il est rarement pur et clair. Dans l'espèce de préambule que cet écrivain a mis en tête de ses recherches historiques, et qui contient le germe de toutes ses idées littéraires, il règne une sorte d'obscurité très-propre à mettre ses principes et ses vues hors des atteintes et des épreuves de l'analyse; cependant le passage suivant est comme le résumé de tous ses paradoxes : la citation est un peu longue; mais, après m'avoir entendu parler si long-temps, il faut entendre aussi parler l'auteur dont je m'occupe : « Une littérature étrangère, dit-il, a sou- « vent été adoptée par une nation nouvelle avec un tel « fanatisme d'admiration; le génie d'autrui a si bien été « donné comme le modèle parfait de toute grandeur, « de toute beauté, que tout mouvement spontané a été « réprimé pour faire place à une imitation servile, et « que tout développement national d'une essence nou- « velle a été sacrifié au désir de reproduire un tout « conforme au modèle qu'on avoit déjà sous les yeux: « ainsi les Romains s'arrêtèrent dans la vigueur de leurs « créations, pour n'être plus que les émules des Grecs; « ainsi les Arabes posèrent des bornes à leur pensée, « pour rendre un culte à Aristote; ainsi les Italiens, au « seizième siècle, et les Français au dix-septième, ne « consultèrent point assez, dans leur art poétique, leur « religion, leurs mœurs, leur caractère, et songèrent « seulement à copier les anciens; ainsi les Allemands, « pendant une période qui n'a pas été longue, les Po- « lonais et les Russes, encore aujourd'hui, ont étouffé « l'esprit qui leur étoit propre, pour recevoir des lois

« littéraires de la France, et se faire une littérature de « copies et de traductions. » Voilà des aperçus qui sûrement paroîtroient bien neufs et bien extraordinaires, si déjà quelques autres ouvrages ne nous avoient, en quelque sorte, familiarisés avec ces étranges opinions!

Peuvent-elles soutenir le moindre examen? A travers le vague éblouissant des généralités dans lesquelles l'auteur s'enveloppe, on voit d'abord que tout le poids de ses plaintes, ou, si l'on veut, de ses invectives, tombe sur la littérature grecque : c'est elle qu'il désigne par cette dénomination générale de *littérature étrangère :* c'est à elle seule que peut s'appliquer ce qu'il dit dans sa première phrase; c'est à l'admiration qu'elle a excitée qu'il donne le nom de *fanatisme.*

Il ne nie pas cependant qu'elle ne soit admirable dans les nombreux chefs-d'œuvre dont elle brille; mais il paroît croire que l'admiration a été poussée trop loin, et il n'aperçoit que superstition et *fanatisme,* où d'autres pourroient voir, avec plus de vraisemblance, l'effet de cet irrésistible ascendant que le beau, quand il se montre dans un degré supérieur, exerce inévitablement sur les organisations faites pour le sentir, et sur les esprits capables de l'apprécier : ne seroit-ce pas cet ascendant qui a produit cette suspension de tout *mouvement spontané*, qu'il déplore, cette compression de *tout développement national d'une essence nouvelle*, dont il parle avec l'accent du regret? Mais, après tout, ses regrets ne sont-ils pas aussi peu fondés que ses suppositions sont chimériques? Peut-il croire qu'il se seroit élevé beaucoup de littératures ou préférables à celle de l'ancienne Grèce, ou même dignes de lui être comparées? Quelques efforts que l'on ait tentés dans ces

derniers temps pour nous persuader que nos mœurs et nos institutions modernes sont des sources de poésie très-abondantes, et de quelque prestige de talent et d'éloquence qu'on ait couvert et paré ces systèmes nouveaux, je ne saurois me représenter nos littératures de l'occident et du nord que comme des sauvageons épineux plus ou moins robustes, qui, parmi nos épais brouillards et nos glaces éternelles, n'eussent jamais porté que les fruits les plus chétifs et les plus âpres, si les muses de la Grèce n'étoient venu mêler à leur sève indigente et rude des sucs plus doux, plus purs et plus riches : c'est, ce me semble, une opinion bien fausse de prétendre que le ciel a répandu les dons précieux du génie, à mesure égale, sur tous les peuples : autant vaudroit dire, à mon avis, que les rayons du soleil s'épanchent avec la même splendeur et la même profusion de sérénité sur les îles britanniques et sur celles de l'Archipel grec : je suis ici comme M. de Sismondi lui-même, dans la région des hypothèses; je le sens; mais de quel côté sont les probabilités?

Et en effet, sur quelle probabilité, sur quelle apparence ose-t-il nous dire, par exemple, que *les Romains s'arrêtèrent dans la vigueur de leurs créations, pour n'être plus que les émules des Grecs?* Quelles étoient donc ces productions fortes, dont l'étude de la littérature grecque arrêta l'essor chez les Romains? Quels sont les grands poëtes, les grands orateurs, les grands historiens que cette étude empêcha d'éclore? Que M. de Sismondi réponde, et qu'il nous dise quelles sont ces destinées brillantes qui n'ont point eu d'accomplissemens, et que son imagination lui révèle! Rome devoit-elle, par hasard, avoir un orateur plus éloquent encore

que Cicéron, si elle avoit eu le bonheur de ne pas connoître Démosthènes? Les poëmes d'Homère ont-ils mis obstacle à ce qu'elle possédât quelque poëte supérieur à Virgile? eût-elle compté des historiens plus dignes de leurs nobles fonctions, que les Tite-Live, les Salluste et les Tacite, si elle avoit toujours ignoré les noms d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon? Il faut que M. de Sismondi ait là-dessus des renseignemens particuliers dont il garde le secret : il faut qu'il ait lu dans le livre des destins ce qui devoit être, pour regretter ainsi ce qui n'a pas été. Quant à moi, je suis obligé de convenir que je n'entrevois pas même ce que cette *vigueur de création*, qu'il exalte, auroit pu déployer de plus magnifique et de plus éclatant, que ce que nous offre le spectacle des lettres romaines, formées et épurées par la littérature grecque; je crois aussi que les ouvrages des Corneille, des Racine, des La Fontaine, des Molière, des Despréaux, des Bossuet, des Fénélon, des La Bruyère, peuvent nous consoler de tous les chefs-d'œuvre dont la France n'auroit pas manqué de s'enrichir, si, comme l'avance M. de Sismondi, les Français, au dix-septième siècle, avoient consulté davantage, dans leur art poétique, leur religion, leurs mœurs, leur caractère, et avoient moins songé à copier les anciens. Remarquons toutefois, en passant, qu'un de ces *copistes* des anciens, Molière, a un peu consulté nos *mœurs*, notre *caractère*, dans la composition de ses comédies; qu'un autre *copiste*, Bossuet, n'a pas laissé de puiser dans notre religion quelques-uns des traits les plus frappans de sa mâle éloquence; qu'un troisième *copiste*, Racine, doit son chef-d'œuvre à cette même religion qui lui inspira les plus beaux vers dont jamais

le théâtre ait retenti chez aucun peuple; que La Bruyère, en copiant Théophraste, n'a pas trop oublié de peindre nos *mœurs* et nos *caractères;* et que Juvénal, copié par Boileau, qui se forma sur ses écrits, comme sur ceux d'Horace, n'a pas précisément dit *en latin :*

Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

Observons de plus que ces *copistes* ont presque tous surpassé leurs modèles; que Molière est fort au-dessus de Térence et de Plaute; que Théophraste ne mérite pas même d'être comparé à La Bruyère; que Bossuet, égal à Démosthènes par le génie, lui est supérieur par l'ordre d'idées, où nos doctrines religieuses avoient élevé son talent; que La Fontaine éclipse totalement Phèdre; que Racine perfectionne ce qu'il emprunte à Euripide, et l'emporte sur lui par les détails du style, par les grâces de la diction : et c'est là ce que M. de Sismondi appelle une *imitation servile,* un *fanatisme d'admiration*, une suspension de *tout mouvement spontané*, de *tout développement national*, un *désir de reproduire un tout conforme au modèle qu'on avoit déjà sous les yeux!* Voilà ce qu'il déplore : en vérité, ses complaintes me paroissent un peu risibles, ses élégies un peu comiques : il faut se tenir un peu ferme, pour ne pas se moquer de ses raisonnemens au lieu de les réfuter; il faut trouver dans son livre autant d'esprit et d'érudition, autant de vues piquantes et d'observations ingénieuses qu'il y en a pour combattre sérieusement des argumens si évidemment faux, des opinions si manifestement erronées.

On le voit : M. de Sismondi voudroit que chaque

nation eût eu d'abord sa littérature propre, séparée de toute influence étrangère; mais, premièrement, cela étoit-il possible; et ce vœu n'est-il pas absolument du nombre de ceux que forme l'imagination à l'insu du jugement? Ensuite, qu'en seroit-il résulté? Autant d'*arts poétiques*, comme le fait entendre M. de Sismondi, qu'il y auroit eu de littératures différentes : car il s'élève surtout contre cette *unité* de doctrine littéraire, qu'il réprouve comme un esclavage; mais pourquoi cette *unité* lui paroît-elle si funeste? c'est qu'il pense que, dans tous les temps et dans tous les lieux, le génie a le privilége de créer des lois et des règles; et en cela, je suis de son avis, supposé que le génie soit de tous les temps et de tous les lieux; ce que je suppose en effet par une complaisance momentanée : en quoi donc différons-nous? Ah! le voici : en ce qu'il croit que toutes les règles n'ont pas été trouvées, tandis que je prétends le contraire; en ce qu'il croit que les Grecs n'ont pu rencontrer qu'une très-petite partie des combinaisons qu'admet le génie de l'homme en littérature, tandis que je soutiens qu'ils les ont rencontrées toutes; en ce qu'il ne sauroit s'imaginer qu'un seul peuple ait eu cette prérogative, tandis que je vois clairement qu'il ne falloit pour cela que ce qu'ont eu les Grecs : l'avantage d'une organisation éminemment heureuse, et celui de venir les premiers.

§. IV.

11 mars 1814.

CELUI qui le premier trouva la merveilleuse distinction de la littérature, en *classique* et en ROMANTIQUE, dut s'en applaudir prodigieusement : elle étoit très-

propre à devenir la base d'une nouvelle doctrine, ou plutôt elle réunissoit toutes les conditions requises pour faire naître un schisme littéraire : la nouveauté de la pensée, la précision des termes, une division simple et frappante, qui tout à coup partageoit en quelque sorte le Parnasse en deux empires bien distincts, et élevoit autel contre autel : nous ne connoissions qu'une seule littérature véritable, ou pour mieux dire, qu'un seul système littéraire, dans lequel le génie créateur de ses propres lois, recueillies par l'esprit d'observation et rédigées par l'esprit d'analyse, se soumettoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, au joug de sa propre puissance, et traçoit lui-même le cercle où devoient se renfermer l'élan de son activité et la variété de ses opérations : au delà de cette enceinte intellectuelle, toute brillante d'ordre et de lumière, régnoient, pensions-nous, le caprice insensé, la bizarrerie grotesque, la confusion, le délire, les ténèbres et le chaos ; une découverte flatteuse pour l'orgueil humain nous a soudain montré un nouveau domaine du génie dans la littérature ROMANTIQUE; et comme la nouveauté a toujours je ne sais quel droit à la préférence, comme une invention prévaut toujours aux yeux du moins des inventeurs, sur tout ce qui l'a précédée, on ne se contenta pas d'avoir imaginé une espèce de contre-poids à la littérature *classique :* on sembla vouloir faire adroitement pencher la balance en faveur de sa rivale; et l'on trouva les esprits assez disposés à cette innovation, par-là même d'abord qu'elle étoit une innovation; parce qu'ensuite elle paroissoit les délivrer du joug ennuyeux des anciennes traditions et des exemples antiques; et enfin parce que, substituant des promesses inattendues à des jouissances

usées, elle faisoit briller dans l'avenir quelques séduisantes espérances.

C'est sur cette distinction principale qu'est fondé tout l'ingénieux ouvrage de M. de Sismondi; et c'est elle aussi qui sert de plan à un *cours de littérature dramatique*, écrit en allemand, et dont la traduction a paru, dans l'intervalle de mes différens articles sur le livre qui m'occupe en ce moment : ainsi, deux littérateurs, qui joignent beaucoup d'esprit à beaucoup d'érudition, se présentent en même temps armés de ce nouveau système; et MM. Schlégel et de Sismondi semblent s'être entendus pour frapper tous deux à la fois un grand coup : toute la littérature *classique* en frémit, tout le Parnasse antique en est ébranlé jusque dans ses racines :

Terra tremit : . . . . . et mortalia corda,
Per gentes, humilis stravit pavor. . . .

Nous avions toutefois été préparés depuis long-temps à cette terrible attaque, qui feroit certainement une sensation plus vive encore, et plus profonde dans la république des lettres, si des intérêts d'une tout autre importance n'absorboient aujourd'hui toutes les pensées : en effet, ces opinions extraordinaires, ces théories paradoxales s'étoient offertes déjà, quoique d'une manière plus vague, dans des ouvrages qui, au commencement de ce siècle, et au renouvellement de notre littérature, fixèrent beaucoup l'attention publique; écrits plus piquans que solides, plus intéressans que vrais, dont le fond suppose plus d'esprit que de jugement, et la forme plus d'imagination et de talent que de goût; mais le nouveau système n'avoit pas encore pris sous la plume d'une dame célèbre, et sous une autre plume non moins

illustre et plus brillante, celle de M. de Châteaubriand, ce caractère précis et déterminé qu'il vient d'acquérir dans les traités de MM. de Sismondi et Schlégel : les traits n'en étoient pas si prononcés : une dénomination positive n'en avoit pas, en quelque sorte, arrêté les contours; en opposant le nom de ROMANTIQUE à celui de *classique*, MM. Schlégel et de Sismondi ont fait tout à coup un grand pas; ils ont franchi un grand espace; ils sont arrivés à ce point où une question, capable d'exciter de violens débats, de faire naître de longues discordes, énoncée d'abord timidement, ou exprimée avec cette espèce d'obscurité, qui accompagne toujours la première ébauche des idées naissantes, paroît dans tout son jour, et se montre dans toute sa hardiesse, sans détour et sans voile : une question n'existe réellement que lorsqu'elle est bien posée, que lorsque ses élémens sont resserrés dans une formule simple : on la crée quand on en trouve les termes.

Aussi M. de Sismondi, bien qu'il croie devoir encore garder quelques ménagemens, et qu'il s'étudie à ne point accabler nos foibles yeux d'une trop forte masse de lumière, en laisse-t-il échapper dans le cours de son ouvrage des rayons, et même des torrens, auxquels l'aveuglement le plus opiniâtre ne sauroit résister; écoutons-le parler d'Aristote : « Ce qu'on trouve dans Aris-« tote sur les *unités*, dit-il, est contenu dans un traité « fort obscur, et qu'on soupçonne d'être apocryphe; « d'ailleurs ce philosophe ne s'attendoit guère, sans « doute, à voir son autorité traitée avec un mépris, une « dérision, souvent injustes, dans la métaphysique et la « logique, la physique et l'histoire naturelle qu'il avoit « étudiée toute sa vie, et où il avoit fait des découvertes

« importantes, et changée en loi suprême dans la poé-« sie, de tous les beaux-arts, de tous les exercices de « l'esprit humain, celui auquel il étoit le plus étranger « par caractère : ce n'est pas une des moins inexplica-« bles bizarreries de l'esprit humain que celle qui a dé-« robé cette province seule à la subversion de l'empire, « que le stagyrite exerçoit autrefois sur nos écoles. » Dans un autre endroit, il ne fait pas sentir avec moins d'énergie tout le ridicule du préjugé qui attache le *parti classique*, c'est son expression, à l'ancienne doctrine, à ces principes « qu'on a vu, dit-il, répéter dans toutes « nos poétiques, jusqu'au temps où quelques Allemands « ont regardé l'art d'un point de vue plus élevé, et ont « substitué à la poétique du philosophe péripatéticien, « une analyse de l'esprit humain et de l'imagination plus « ingénieuse et plus fertile. » Quand il parle d'une manière positive de la littérature ROMANTIQUE, la préférence qu'il lui accorde devient encore plus claire. « Dans « le genre *romantique*, dit-il, on en appelle immédia-« tement à notre propre cœur; dans le genre *classique*, « il semble qu'on ne veuille y arriver qu'à travers des « *in-folios*, et que chaque émotion qu'on nous donne « doive être justifiée par la citation d'un ancien auteur. » Ailleurs, il établit entre les deux littératures des différences qui sont peut-être moins évidemment favorables à son système, mais où l'on ne peut s'empêcher de voir encore assez nettement sa prédilection pour le genre ROMANTIQUE : « Les poëtes de l'antiquité, dit-il, vou-« loient exciter l'admiration par la beauté et la symé-« trie; ceux des temps modernes veulent produire l'é-« motion par les sentimens du cœur, ou le cours inat-« tendu des événemens; les premiers ont mis beaucoup

« plus de prix à l'ensemble : les seconds à l'effet dans « quelques détails. » Après avoir dit que toutes les nations s'accordent à regarder comme anti-poétique le caractère de la nation française, il reproche aux Français de témoigner de l'éloignement pour les facultés les plus *rêveuses* de l'ame, et d'être entre les peuples le seul qui, *en poésie, demande le pourquoi de chaque chose*; et toujours sur le ton du reproche, il ajoute : « Ils sont « peut-être encore ceux qui savent le mieux marcher à « leur but : aussi veulent-ils toujours en avoir un, tan- « dis que les autres regardent comme de l'essence des « beaux-arts, de ne se proposer aucune chose, de s'a- « bandonner à un essor intérieur et irréfléchi, et de « chercher la poésie dans la seule inspiration. » Ces passages si remarquables ne sont pas les seuls où M. de Sismondi heurte de front nos vieux préjugés; mais ils suffisent pour caractériser d'une manière définitive une doctrine tout-à-fait nouvelle, et pour annoncer un véritable schisme littéraire.

La question est donc maintenant de savoir au juste ce que l'on entend par littérature ROMANTIQUE; car il me semble que M. de Sismondi, dans les morceaux que je viens de citer, ne s'explique pas avec assez de précision sur l'essence de cette littérature, dont il se contente de relever les avantages, et de proclamer la supériorité : a-t-elle ses principes et ses règles? Quelque nouvel Aristote pourroit-il en rédiger la *poétique*, après en avoir analysé les procédés? Si cela est possible, les règles de la littérature ROMANTIQUE sont-elles contraires ou conformes à celles de la littérature *classique?* D'après ce que M. de Sismondi vient de nous dire du philosophe *stagyrite*, il n'est pas vraisemblable que cette

conformité existe : il faut donc présumer que les lois de la littérature ROMANTIQUE, si elle en a, sont en opposition avec les lois de la littérature *classique*, ou plutôt que les premières détruisent et annulent les dernières ; mais, dans ce cas, ne pourroit-on pas, au moins, soupçonner qu'anarchique par sa nature, et incapable de recevoir une constitution, dont elle ne sauroit trouver les bases dans ses propres élémens, la littérature ROMANTIQUE n'a ni règles ni lois, et flotte, au gré de tous les vents et de tous les caprices, sans rencontrer une ancre sur laquelle elle puisse s'appuyer et se fixer : or, quelles seroient les funestes conséquences d'une pareille probabilité? Qu'est-ce qu'une littérature sans principes? Qu'est-ce qu'un art sans règles? En peut-il être? et les termes eux-mêmes n'impliquent-ils pas ici contradiction? Quelques philosophes ont dit : « Pluralité de « dieux, nullité de dieu. » Ne peut-on, ne doit-on pas dire aussi : « Pluralité de littératures, nullité de littéra-« ture? » En quelques points essentiels, au moins, si j'ai bien compris les pensées de M. de Sismondi, les principes de la littérature ROMANTIQUE renversent ceux de la littérature *classique*, et subvertissent ces lois, rédigées par Aristote, par Horace, par Boileau : que mettent-ils à la place? Rien que le désordre, la confusion et la licence. Eh quoi donc! tous les arts, depuis les plus élevés jusqu'aux plus humbles, ont leurs lois, leur méthode, leur économie, leur *poétique*; et la littérature, ce premier de tous les arts, et la poésie, la plus sublime des opérations intellectuelles, n'auroit pas les siennes! Elle ne seroit donc pas un art! Le *goût*, ce flambeau du génie, ne seroit donc qu'une chimère, une illusion! Il ne faudroit donc plus donner au mot *classi-*

que, le sens qu'on y a toujours attaché! ou, pour parler plus exactement, il faudroit effacer de notre dictionnaire un mot, et de notre esprit une idée qui ne représenteroient plus, d'après les nouveaux docteurs, qu'un *parti*; mais ne seroit-il donc point permis de conclure de tout cela, qu'en voulant frapper de nullité la littérature *classique*, les novateurs décèlent, au milieu même de leurs paralogismes ingénieux, la nullité de leur littérature *romantique*? Car ils n'opposent au fond qu'un nom à un nom, et non pas une chose à une chose, un ensemble de principes à un autre ensemble du même genre, une méthode à une méthode, un code de lois à un code de lois : si donc la littérature *classique* n'est qu'un *parti*, comme ils le disent, comme l'avance M. de Sismondi; si Boileau, Horace, Aristote ne sont que des chefs de *parti*, qu'est-ce que la littérature ROMANTIQUE? que sont MM. de Sismondi et Schlégel?

Dans ce chaos où nous plongent les paradoxes de M. de Sismondi (car je ne parle de M. Schlégel qu'incidemment, et une plume meilleure que la mienne doit analyser son ouvrage), j'aperçois à peine quelques points fixes, quelques linéamens distincts, quelques genres déterminés; ce que je vois de plus positif, de plus catégorique en quelque sorte, c'est la découverte d'un genre qu'il appelle RÊVEUR; genre qui naît d'un plus grand exercice des facultés RÊVEUSES de l'ame : ce sont les propres termes de l'auteur, et ce genre RÊVEUR appartient spécialement à la littérature ROMANTIQUE. Les littératures grecque, romaine et française ont le malheur de ne point RÊVER, selon M. de Sismondi : suivant lui, Homère qui pourtant *sommeille* quelquefois; Virgile qui exprime si souvent une douce et attendrissante mélancolie;

Racine, La Fontaine, sont des gens trop *éveillés* : ils veulent trop savoir et dire *le pourquoi de chaque chose* : ils n'ont point connu cet heureux genre RÊVEUR qui, si l'on en croit M. de Sismondi, procure une jouissance *éthérée*, une jouissance qui est *une grande révélation des secrets de la nature, une mystérieuse association de l'ame avec le Créateur* ; « car, ajoute-t-il, la jouis- « sance de la *rêverie*, c'est de *suspendre l'existence*, « et de *donner en quelque sorte un avant-goût du* « *ciel.* » Il ne s'en tient pas là, et ne s'arrête pas en si beau chemin ; mais l'espace me force de m'y arrêter : je continuerai, dans un cinquième article, de recueillir quelques traits de ce langage *extatique*, plus digne de Marie à la Coque, que d'un homme tel que M. de Sismondi ; de ce langage que pourroit avouer le charlatanisme ou le fanatisme d'un chef de secte, mais que désavouent le bon sens, la raison et le goût.

§. V.

21 mars 1814.

AINSI donc, par les manifestes réunis, positifs, bien et dûment libellés de MM. Schlégel et de Sismondi, voilà la guerre civile décidément allumée dans tous les Etats d'Apollon! Les deux partis sont en présence; chacune des deux armées littéraires a ses bannières sur lesquelles sont écrites des devises bien différentes : les noms d'Aristote, de Quintilien, de Cicéron, d'Horace, de Boileau, se lisent sur les étendards des *classiques* ; les drapeaux des ROMANTIQUES ne portent le nom d'aucun législateur ; on n'y voit briller que ces mots : *Ossian, Shakespeare, Kotzebue*, GENRE RÊVEUR, *abolition des* UNITÉS DRA-

MATIQUES, *mépris de tout art poétique, nullité du goût :* de quel côté penchera la victoire? le monde est dans l'attente.

Les *classiques* veulent défendre l'antique constitution littéraire; MM. les ROMANTIQUES s'avancent au combat pour briser tous les jougs et tous les freins : les uns se piquent de demeurer fidèles aux anciennes lois et aux anciennes traditions : les autres ne respirent qu'indépendance, licence, désordre, anarchie : les *classiques* invoquent à grands cris l'autorité sacrée de leurs législateurs et de leurs maîtres, et la foi de leurs oracles; MM. les ROMANTIQUES réclament les droits universels du génie et la liberté de l'esprit humain. Jamais, depuis la querelle fameuse sur les *anciens* et les *modernes*, depuis l'illustre auteur de *Peau-d'Ane*, qui le premier émut cette querelle, on ne vit un pareil ferment de discorde ébranler les bases et menacer la paix de la république des lettres. Aucune révolution, aucun schisme n'éclata jamais sans avoir été dès long-temps préparé: Perrault fut donc le premier qui, vers la fin du dix-septième siècle, essaya de saper les autels des dieux du Parnasse antique : ce nouvel Epicure, non moins téméraire que l'ancien, mais très-inférieur à son modèle, fut soutenu dans son entreprise sacrilége par deux hommes de beaucoup d'esprit, qui levèrent à sa suite l'étendard de la révolte, et qui furent, sous ce rapport, les Sismondi et les Schlégel de leur temps : Fontenelle et La Motte, ces écrivains si ingénieux, ne craignirent pas de se liguer avec le plat et ridicule Perrault, contre le culte voué à l'antiquité littéraire : ce germe fertile de dissension, que l'on croyoit étouffé, couva sourdement pendant près d'un siècle, jusqu'au moment où il poussa

quelques rejetons assez vigoureux dans des écrits distingués et remarquables que ces dernières années virent éclore, et que j'ai déjà signalés ; cependant, quoique ces doctrines nouvelles et extraordinaires se fussent reproduites avec quelques nouveaux développemens, et dans un état progressif, elles sembloient devoir se renfermer long-temps encore dans les limites de la théorie, quand l'auteur très-spirituel, mais très-hasardeux du drame *shakespearien* de *Christophe Colomb*, et d'un poëme encore plus étonnant que cet étonnant drame, M. Lemercier, s'élançant tout à coup loin des chemins battus et des routes consacrées, fit franchir devant nos yeux, à ces singuliers systèmes, l'espace immense et effrayant qui sépare, presque en tout, la spéculation de la pratique : le succès fut bien loin de couronner son audace.

Des essais si infructueusement tentés par un écrivain de beaucoup de talent et de mérite, des expériences qui ne procurèrent aucune gloire à l'auteur, et auxquelles même, il faut le dire, s'est attaché un assez grand ridicule, auroient dû servir au moins à nous dégoûter pour jamais de tout ce verbiage littéraire qui, ne pouvant produire rien de réel, n'est bon qu'à entretenir les fantastiques illusions du mauvais goût, et qu'à nourrir les espérances envieuses et les orgueilleuses prétentions de quelques esprits mal faits ; mais je ne sais quel besoin insatiable de controverse, et peut-être aussi quel secret et malin désir de voir des téméraires s'exposer à la moquerie, prépare toujours un accueil favorable à ces théories hétéroclites. Je crois voir des gens qui, venant d'être témoins d'une chute bien lourde de M. Deghen, couroient avec empressement lire quelque nouvel ouvrage sur l'art de *voler*.

Les tentatives infortunées et récentes d'un Deghen littéraire ne nous empêchent donc pas de parcourir avec avidité les nouveaux livres de MM. Schlégel et de Sismondi, ces créateurs et ces apôtres de la doctrine ROMANTIQUE; et qu'y trouvons-nous? beaucoup d'esprit sans doute et beaucoup de vues piquantes, mais fausses; curieuses, mais illusoires : que nous veut en effet M. de Sismondi avec ce genre RÊVEUR et ces facultés *rêveuses* dont il nous parle et qu'il préconise? S'agit-il de ces teintes de *mélancolie* qui peuvent se mêler même aux couleurs riantes des compositions les plus gaies? Les *classiques* connoissent assurément bien cet heureux artifice : Anacréon, Horace, Chaulieu, ces chantres délicieux de la joie et de la volupté, offrent mille modèles de cet art délicat; s'agit-il d'une expression suivie et continue de la mélancolie et de la tristesse? il me semble que la littérature *classique* a *l'élégie*, genre consacré aux douleurs et aux soupirs d'un cœur affligé; genre dont les limites ne sont pas tellement étroites, qu'il ne puisse admettre des compositions d'un certain développement, et des poëmes quelquefois d'une étendue assez considérable, tel, par exemple, que le *Jour des Morts* d'un de nos premiers poëtes et d'un de nos plus grands écrivains. Quel est donc ce genre RÊVEUR, attribut spécial de la littérature ROMANTIQUE, suivant M. de Sismondi? Ne seroit-ce point une de ces idées vagues qui séduisent quelquefois les meilleurs esprits, et qu'ils se plaisent à carresser? ne seroit-ce pas, après tout, une *rêverie* que ce prétendu genre RÊVEUR?

Que nous veut encore le littérateur ROMANTIQUE, lorsqu'à propos d'une tragédie italienne dont Saül est le héros, il s'exprime ainsi : « Il est le premier *fou héroïque*

« que je vois introduit sur le théâtre *classique*, tandis « que, sur le théâtre ROMANTIQUE, Shakespeare et ses « sectateurs ont saisi, avec une effrayante vérité, cette « mort de la raison, plus terrible que la mort du corps; « cette terrassante catastrophe de la *tragédie humaine*, « qui, ennoblie par un haut rang, ne lui est cependant « pas réservée, et qui, mise sous nos yeux dans un roi, « menace et peut atteindre chacun de nous. » Il y a un peu d'obscurité, j'ai presque dit un peu de galimatias, simple ou double, dans la fin de cette phrase: l'auteur ne sait peut-être pas bien lui-même ce qu'il entend par la *tragédie humaine*; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, c'est de son *fou héroïque*. J'aimerois autant que l'on dît un *bossu héroïque*, ou un *borgne héroïque*; passe toutefois pour le fou *héroïque*. Où M. de Sismondi, qui unit tant d'érudition à tant d'esprit, a-t-il pu prendre qu'on ne trouve point de *fou héroïque* dans la littérature *classique*? A la vérité, ce seroit un personnage très-sublime et très-admirable, qu'un *fou* qui, durant cinq actes, n'auroit aucun moment lucide; et à moins que M. de Sismondi ne veuille parler d'un tel personnage, je ne saurois voir ce qui l'empêche de regarder Oreste comme un *fou*; ses *fureurs* sont certainement très-dignes de Charenton : Oreste me paroît avoir plusieurs qualités éminemment ROMANTIQUES, la *rêverie*, la *mélancolie*, et surtout la *folie*; les anciens ont même montré sur le théâtre un *aveugle héroïque* dans le personnage d'Œdipe, et un *boiteux héroïque* dans celui de Philoctète : il ne faut donc pas que MM. les ROMANTIQUES se fassent un titre exclusif, et se targuent, avec une fierté trop orgueilleuse, de leur genre RÊVEUR, ni même de leur genre FOU.

Que nous veut enfin M. de Sismondi, quand, s'évertuant à prouver, dans une longue discussion, l'inutilité ou plutôt l'inconvénient et l'abus des principales *unités* dramatiques, qu'il appelle, dans son style quelquefois un peu grotesque, des *unités de* CADRAN *et de* SALON, il dit : « Dans les drames ROMANTIQUES, les évé-« nemens *successifs* sont présentés sur la même scène « et dans un même jour par la magie du théâtre, com-« me ils peuvent être contenus dans un même livre « qu'on lit dans l'espace de peu d'heures, et que la « magie de l'imagination nous fait voir tous successive-« ment dans leurs couleurs propres? » Tant mieux pour le théâtre ROMANTIQUE! il n'est pas douteux que cela n'étende beaucoup ses ressources et ses moyens : quand le héros qu'on présente aux spectateurs est *enfant* au premier acte, comme dit Boileau, et barbon au dernier, la scène se pare assurément d'une variété et déploie des richesses qu'exclut l'unité de CADRAN, suivant l'expression de M. de Sismondi; et lorsque du premier au cinquième acte, l'auteur vous fait faire cinq ou six cents lieues, et vous fait même encore voir plus de pays, il est bien *sûr* de mettre sous vos yeux une multitude de scènes dont vous auroit privés ce que MM. les ROMANTIQUES nomment *l'unité de* SALON; et que sera-ce encore si, au lieu d'emprisonner son génie dans l'étroit espace de cinq actes, il en étale devant vous, dix, douze, quinze, vingt, comme le conseillent les nouveaux législateurs? Quel prodigieux intérêt, quelle étonnante magnificence n'en résultera-t-il pas! Il faut convenir qu'en ce point la littérature ROMANTIQUE triomphe, et qu'en suivant ce système, nous ne pourrions manquer d'obtenir des tragédies très-supérieures à celles

de Corneille, de Racine, de Voltaire, et des comédies bien préférables à celles de Molière; seulement, l'argument sur lequel M. de Sismondi appuie toute cette partie de sa doctrine, ne me paroît pas de la plus parfaite exactitude : car il conclut de ce que le théâtre admet déjà beaucoup d'invraisemblances, qu'il peut et doit en admettre encore beaucoup d'autres ; et c'est, ce me semble, la conclusion contraire qui seroit juste et vraie : la thèse de M. de Sismondi s'écroule si sa conséquence est fausse; voyez donc quel solide fondement a son système sur les *unités* dramatiques !

Ainsi, en dernière analyse, toutes les découvertes de M. de Sismondi se réduisent au genre RÊVEUR, au genre FOU, et à l'avantage de supprimer l'unité de SALON et l'unité de CADRAN; tel est le *caput mortuum* de toute sa théorie ROMANTIQUE ; et le principe général sur lequel repose tout son livre, est que l'école *classique* accorde trop à la *raison*, au bon sens, au jugement, demande trop le *pourquoi de chaque chose*, veut trop satisfaire l'intelligence et contenter l'*esprit* : M. de Sismondi croit apparemment que, dans la hiérarchie des facultés humaines, l'*esprit* et la *raison* doivent être comptés pour rien, ou du moins pour très-peu de chose; et, à la vérité, comme on le voit, on peut quelquefois, avec beaucoup d'esprit, dire de bien grandes sottises.

Au reste, si les effets produits par la poésie *romantique* sont réellement tels qu'il nous les dépeint, on doit avouer qu'il n'a pas eu tort de plaider sa cause en quatre gros volumes in-8°.; écoutez-le : « La création *rayonne* « tout entière autour de nous, dit-il, et le monde se « montre toujours dans cette *poésie*, comme on le voit,

« auprès des plus belles cascades de la Suisse, lorsque « le soleil frappe leurs eaux. L'iris fait resplendir le « paysage, et tous les objets de la nature brillent des « couleurs du ciel; aucune traduction ne peut donner « l'idée de cette jouissance. On est sorti doucement de « son être et du monde réel; les douleurs se calment, « les soucis s'éloignent, les inquiétudes s'assoupissent: « c'est une jouissance sensuelle, mais une jouissance de « cette partie la plus *éthérée de notre être physique*, « la plus rapprochée de l'ame, jouissance procurée par « une imagination vive et *flamboyante*. » Il faut convenir que ces *cascades*, que cet *iris*, que cette partie *éthérée de notre être physique*, que cette imagination *flamboyante*, que tout ce fatras d'expressions ridicules, ne constituent pas un style *classique* : c'est du ROMANTIQUE tout pur; mais félicitons M. de Sismondi de nous avoir révélé des sources si nouvelles, si inconnues, si extraordinaires de volupté littéraire!

XVII.

Fables nouvelles de M. LE BAILLY.

15 décembre.

IL y a trente ans que M. le Bailly s'est fait connoître comme fabuliste; il n'y a que deux ans qu'il a publié son premier recueil : car celui qu'il imprima en 1784, n'étoit qu'une espèce d'essai, qu'une épreuve qu'il vouloit faire sur le goût des critiques et des lecteurs; M. le Bailly n'est donc pas du nombre de ces auteurs que l'on

peut accuser de trop de promptitude : il s'est donné le temps de s'assurer de sa vocation.

Il en faut une pour tous les genres : il semble qu'il en faille une plus particulière encore, plus marquée, plus décidée, plus positive pour la *fable*. L'élégance attique, et la précision charmante de *Phèdre* n'auroient pas suffi pour établir ce préjugé; si les grâces inimitables de La Fontaine n'eussent jamais étonné et enchanté le monde, peut-être n'eût-on jamais eu cette opinion. La Fontaine étoit tellement né pour l'*apologue*, tellement *fablier*, par génie, par nature, par instinct, par caractère, par organisation; on s'est tellement formé, d'après lui, l'idée de cette disposition innée, qui peut déterminer invinciblement un homme vers une partie des arts de l'esprit, et cette idée s'est identifiée si pleinement avec celle du genre dans lequel il s'est exercé, que depuis qu'il nous est apparu, on croit qu'il n'y a que témérité à composer des *fables*, parce qu'on s'imagine qu'il faut pour cela une grâce du ciel toute spéciale, une de ces grâces, dont il est le plus avare, qu'il n'a voulu accorder qu'à un seul homme, dans toute l'étendue des siècles, et qu'il refuse à tous les autres.

Quel seroit donc le privilége de l'*apologue*, si cette opinion étoit autre chose qu'un préjugé? Pourquoi donc l'apologue seroit-il plus exigeant, plus exclusif que la *comédie*, que la *tragédie*, que la *satire*, que tant d'autres espèces de compositions poétiques, qu'une prévention désespérante n'a point interdite aux successeurs des grands hommes qui s'y sont le plus distingués? L'*apologue* en lui-même, quels que soient son prix et son charme, n'a rien, qui motive ou qui justifie une pareille exception.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que La Fontaine, ayant versé les trésors de sa veine heureuse sur un grand nombre de sujets, s'est presque approprié tout le fonds de l'apologue, dont la matière ne sauroit se renouveler, se rajeunir comme celle, par exemple, de la comédie, de la satire, ou de la tragédie, parce que les principes généraux, les maximes fondamentales et immobiles de la morale ne sont pas susceptibles de la même variété que les applications particulières : c'est ce que j'ai developpé il y a quelque temps, en rendant compte des ingénieuses et jolies fables de M. Arnault; il est donc vrai que La Fontaine s'est emparé des inventions les plus naturelles, a saisi les combinaisons les plus agréables : il s'est abreuvé, pour ainsi dire, à longs traits, aux grands réservoirs de l'apologue; il les a taris, et n'a laissé aux écrivains qui devoient lui succéder que quelques sources détournées, infiniment moins abondantes; mais plusieurs d'entre eux n'ont-ils pas prouvé que, s'ils n'ont pu égaler le talent de La Fontaine, et atteindre à cette renommée qui semble avoir déshérité l'avenir, rendu les efforts de l'émulation ridicules, et proscrit toute rivalité comme toute espérance, ils étoient du moins capables de profiter des ressources, que leur offroit encore l'apologue?

Il ne faut donc point prétendre qu'aucun de ceux qui sont entrés dans la même carrière que La Fontaine, n'y étoit appelé; qu'aucun d'eux n'eût une véritable vocation, parce que la sienne fut la plus sensible, la plus incontestable, la plus évidente de toutes; celle de M. le Bailly me semble être une des moins équivoques : il s'est appliqué long temps, comme je l'ai dit, à la bien reconnoître, il a long-temps *consulté*, suivant le précepte, *son esprit et ses forces*; son premier recueil a

été jugé très-favorablement dans ce Journal, où l'on a vu paroître de temps en temps, et où l'on a pu apprécier quelques-unes de ses fables détachées; le second recueil ne me semble pas inférieur au premier : le style de M. le Bailly n'a ni l'élégance ni la gentillesse de celui de Florian; mais il a une simplicité plus vraie et plus franche: il y a quelque chose d'artificiel dans la naïveté de M. de Florian : ce fabuliste semble toujours se défier des défauts voisins de la naïveté; M. le Bailly a plus d'abandon : il approche plus du grand modèle, si pourtant quelqu'un en approche; il a plus de ce qui paroît tenir au caractère et aux mœurs de l'auteur, autant qu'à son tour d'esprit; les écueils de la naïveté sont la platitude et la niaiserie : voilà ce dont s'est gardé M. de Florian avec un effort qu'on entrevoit : voilà ce dont s'est préservé M. le Bailly, par instinct plus que par calcul; la niaiserie est un ton faux dans l'accent de la naïveté : elle trahit le manque d'inspiration et de vérité; La Fontaine est quelquefois négligé, incorrect, grossier même; il n'est jamais niais : il ne pouvoit pas l'être, parce qu'il étoit véritablement naïf; la naïvété est la qualité la plus difficile à imiter : M. le Monnier et M. l'abbé Aubert la contrefont parfois très-heureusement; mais alors même on voit qu'ils la contrefont : ils mettent un pied, puis l'autre, sur les traces de La Fontaine; ils chancellent, ils bronchent souvent; et quelquefois le terrain se dérobe tout-à-fait sous eux; M. le Bailly marche d'un pas plus ferme et plus sûr : en ce genre, surtout, il en est des inspirations du vrai talent comme de l'état de *somnambulisme* : elles guident un écrivain, presque à son insu, à travers les dangers et les précipices, avec une sûreté que n'ont jamais les lumières de la réflexion et les précautions du

goût. Voyez comme La Fontaine chamarre ses animaux de toutes les espèces de titres et de dignités; voyez les noms qu'il leur donne : que de périls présentoient ces inventions ! et avec quel succès il échappe à ces périls ! Qu'il falloit avoir d'esprit pour n'être pas bête, en affublant les bêtes de tous ces travestissemens ! Quelques-uns de ses imitateurs ont voulu en être prodigues comme lui; mais dans quelles froides sottises ne sont-ils pas tombés ! La Motte lui-même, avec tout son esprit, s'est rendu par-là très-ridicule : c'est le point où la gaucherie de l'imitation perce le plus; c'est celui qui demande le plus de mesure et de sobriété dans le copiste : M. le Bailly me paroît avoir eu un sentiment juste de la mesure qu'exigeoit cette partie : il invente aussi des appellations, il crée aussi des *sobriquets;* mais il les distribue avec une sage parcimonie; il n'abuse pas de ce moyen séduisant, mais dangereux : il ne croit pas qu'il suffise de fabriquer quelques dénominations plus ou moins grotesques pour être un La Fontaine; mais où il me semble avoir le mieux retracé la manière de son modèle, c'est dans certaines pensées, dans certaines saillies, dans de certains traits qu'il laisse échapper avec abandon à travers la narration : ces coups de pinceau, qui sont presque toujours de main de maître, me décèlent le meilleur écolier du grand fabuliste.

Tels sont les caractères généraux que j'ai cru remarquer dans les deux recueils de M. le Bailly, en les envisageant sous le point de vue le plus favorable; mais si l'on me demande quels sont les défauts que je pourrois reprendre parmi tant de qualités estimables, je dirai que le premier de tous est la longueur excessive de quelques fables, dont l'étendue me paroît heurter évidem-

ment la nature et l'essence même de l'apologue, qui compte la brièveté au nombre de ses principaux attributs : et je citerai pour exemple la fable intitulée : *l'Essaim d'Abeilles dans le carquois de l'Amour*, laquelle a près de cent vingt vers; celle qui a pour titre : *l'Ours et le Loup*, et qui, ainsi que plusieurs autres, n'en a guère moins de quatre-vingts; *les Deux Rats*, qui couvrent six pages; *le Tableau allégorique*, *le Castor et l'Anta*. Le plus grand nombre cependant des apologues de M. le Baillly, n'excède pas les bornes convenables; j'ajouterai que quelques-uns ne me semblent pas d'un choix assez heureux et d'un effet assez piquant; enfin, j'avouerai que le style, sans être à beaucoup près d'une simplicité nue et plate, comme celui de quelques-uns des imitateurs de *La Fontaine*, lesquels paroissent n'avoir pas vu combien sa diction est toujours pleine, fournie, élégante, sans cesser jamais d'être naturelle et simple; j'avouerai, dis-je, que le style des fables dont je m'occupe en cet instant, manque quelquefois de cette richesse et de cette élégance qui se concilient mieux qu'on ne pense avec la naïveté de l'apologue, et me semble un peu dépourvu de cette finesse qni donne tant de prix à la naïveté, quand elle vient s'y joindre : en effet, c'est en vain que vous imiterez, même heureusement, le ton de bonhomie qui règne dans les fables de La Fontaine, si, en même temps, vous n'approchez pas assez de son élégance et de sa finesse, si vous ne prodiguez pas comme lui les tableaux frappans, les expressions pittoresques, les tours délicats, et ces combinaisons de mots qui naissent de la richesse des idées, et qui multiplient la force du sens par la rapidité des figures. Qu'on me permette, ne fût-ce

que pour orner un peu la sécheresse de ces observations, de présenter ici quelques traits de ce grand peintre; voyez-le décrire les préparatifs du repas dans le conte du *Tableau* :

Propreté toucha seule aux apprêts du régal :
Elle sût s'en tirer avec beaucoup de grâce;
Tout passa par ses mains, et le vin et la glace,
Et les caraffes de cristal :
On s'y seroit miré; Flore, à l'haleine d'ambre,
Sema de fleurs toute la chambre :
Elle en fit un jardin; sur le linge ces fleurs
Formoient des lacs d'amour et le chiffre des sœurs;
Leurs cloitrières excellences
Aimoient fort ces magnificences :
C'est un plaisir de nonne; au reste, leur beauté
Aiguisoit l'appetit aussi de son côté,

Je sais bien qu'il faut avoir la discrétion de ne pas exiger le style de La Fontaine, de ceux qui n'ont pas craint d'être comparés à un tel homme. Ce style est à lui, à lui seul, comme son génie; celui de M. le Bailly est bien moins répréhensible par des défauts positifs, que par l'absence de certaines beautés qu'on voudroit y trouver; encore ces beautés s'y rencontrent-elles quelquefois : c'est ce qu'il me seroit facile de prouver par d'assez nombreuses citations, si la manière de ce nouveau fabuliste n'étoit pas déjà très-connue du public, et si celles de ses fables qu'on a successivement insérées dans ce Journal, ne me dispensoient pas d'en mettre ici d'autres sous les yeux du lecteur; je ne puis cependant résister au besoin et au plaisir de transcrire ce début de la fable intitulée, *l'Aveugle, son Chien, et l'Ecolier.*

Chargé d'une besace, un bâton a la main,
Cheminoit un vieillard appesanti par l'âge,
Et qui des yeux encor avoit perdu l'usage :
Il alloit mendiant son pain.

Un trésor lui restoit au sein de la misère,
Le meilleur des amis : qui donc? Étoit-ce un frère?....
Un cousin?.... Non : c'étoit un chien;
On l'appeloit *Fidèle*..... il le méritoit bien :
Car cet animal débonnaire,
Par un léger cordon seulement attaché,
Conduisoit en tous lieux le nouveau *Bélisaire*,
Et flairoit de cent pas un bienfaiteur caché, etc.

Il me semble que La Fontaine lui-même n'auroit pas été mécontent d'un pareil morceau; et ce n'est pas le seul qui, dans ce dernier recueil comme dans le précédent, me paroisse mériter cette louange : les anciennes *fables* de M. le Bailly ont préparé le succès de celles qu'il vient de publier; et celles-ci, je crois, confirmeront la réputation de l'auteur.

XVIII.

Nouvelle Apologie du poëte Le Brun, par M. Auger.

17 janvier.

Si M. Ecouchard-Lebrun n'est pas un de nos écrivains les plus purs, il est du moins un de nos auteurs les plus heureux : aucun poëte, attaqué par la critique, n'a trouvé de plus ardens défenseurs ; aucun poëte, avec plus de défauts avoués même par l'admiration et par l'amitié, n'a rencontré plus de panégyristes de ses beautés.

Un de ses plus illustres contemporains, le traducteur des *Géorgiques*, le chantre des *Jardins*, que le jugement impartial de la postérité ne placera sûrement pas au-dessous de lui, a pu quelquefois se plaindre des sévérités et des rigueurs de la censure, et n'en a jamais été consolé par les témoignages d'un zèle si vif : son caractère étoit cependant aussi propre à lui faire des amis, que son talent à lui valoir des admirateurs; on dit au contraire que celui de M. Lebrun n'appeloit pas l'amitié autant que ses productions pouvoient provoquer l'enthousiasme.

Quel contraste ! M. Delille, aussi doux que Virgile, et même plus débonnaire encore, n'aiguisa jamais le

stylet de l'épigramme, et ne souhaita pas aux partisans de Bavius d'aimer les vers de Mevius. M. Lebrun, émule d'Hipponax, comme de Pindare, fit voler sur le Parnasse ses traits empoisonnés; et, toutefois au tribunal de la critique, le premier n'eut d'autres avocats que ses ouvrages, tandis que la tombe du second est environnée de gens de lettres empressés à plaider sa cause.

Ce bonheur a quelque chose de particulier; et jamais le talent le plus vrai, le plus incontestable, ne put compter sur un dévouement moins équivoque et plus ardent.

Le temps ne sauroit en amortir la vivacité : il y a près de trois ans que j'ai rendu compte des Œuvres de M. Lebrun; et c'est au bout de ce long intervalle qu'un littérateur, dont je prise infiniment les lumières et le goût, qu'un des collaborateurs dont ce journal s'honore le plus, M. Auger, se présente pour venger M. Lebrun de mes critiques : je dis *venger*, non pas pour exprimer la violation d'aucune des convenances de la confraternité; M. Auger est trop poli pour ne pas les respecter toutes; mais parce que c'est le seul terme qui me paroisse répondre au zèle qu'il déploie.

Quoi qu'il en soit, ne pourrois-je pas conclure de cette démarche un peu tardive, que le public, juge suprême de nos décisions littéraires, n'a pas encore cassé des jugemens qu'on essaie encore aujourd'hui de réformer? et si en effet, et comme cela est présumable, il ne les a pas cassés après un tel délai, ne dois-je pas croire qu'il les a confirmés?

Je le croirois d'autant plus volontiers, qu'il paroît n'avoir déjà tenu aucun compte des réclamations antérieures et successives de deux hommes de lettres, dont

les opinions, en matière de littérature, sont bien dignes de sa confiance, MM. Ginguené et Palissot.

Mais, si ces conséquences étoient justes, ne faudroit-il pas en inférer, par une conséquence ultérieure, que maintenant c'est bien moins contre moi que plaide M. Auger que contre le public lui-même? Ce qui ne laisseroit pas de changer l'état de la question, aussi-bien que la position du nouveau défenseur de M. Lebrun.

Avouons-le d'ailleurs : comment concevoir que les destinées d'un talent supérieur soient à la merci des préventions et de la critique d'un seul particulier, qui exprime publiquement un avis parce qu'il est obligé de l'exprimer? Comment se figurer que la réputation d'un grand poëte dépende de quelques articles de journaux? Celui à qui les journaux peuvent tout ôter, n'avoit pas grand'chose à perdre : quelle seroit donc la puissance de ces feuilles légères, qu'on parcourt avec si peu d'attention, et qu'on oublie avec tant de rapidité, si, comme celles de la Sibylle, elles portoient écrits en caractères ineffaçables les irrévocables arrêts du sort?

Non, non, quoi qu'en dise la médiocrité qui s'exagère dans son dépit les effets de la censure littéraire, pour étouffer l'importune conscience de sa foiblesse, un journal n'a pas tant de pouvoir : il n'est jamais arrivé que l'injustice d'une critique fausse et passionnée ait prévalu contre les droits d'un talent réel : le vrai talent brise et surmonte tous les obstacles qu'on peut vouloir opposer à son triomphe; il perce tous les nuages dont on l'environne, et le public tout entier tourne les yeux vers lui.

Ce ne sera donc point pour abonder dans mon sens que je persisterai à penser, malgré tant de réclamations

imposantes, malgré quelques autorités auxquelles j'aimerois à me soumettre, que M. Lebrun n'a pas autant de mérite que lui en supposent ses admirateurs : ce sera pour rendre hommage à l'opinion publique elle-même, à cette opinion impartiale, qui paroît à présent s'être suffisamment prononcée.

Mais comment est tombée cette haute réputation? *Quomodò cecidit potens?* s'écrient quelques personnes qui nient le peu de bien que peuvent faire les journaux, et qui croient à tout le mal dont on les accuse; je réponds : Elle est tombée devant les titres mêmes qui sembloient devoir l'élever encore, la soutenir et l'affermir.

Ce ne sont point en effet mes observations, mes discussions qui ont le plus nui à M. Lebrun; c'est l'édition de ses Œuvres, rédigée avec plus d'enthousiasme que d'adresse, qui a porté un coup funeste à sa réputation : elle s'est ensevelie, pour ainsi dire, dans ce qu'on croyoit devoir être son triomphe.

Et de plus, avant même cette publication, la gloire de notre prétendu Pindare ne brilloit pas d'un éclat aussi pur que quelques-uns se l'imaginent : la critique avoit plus d'une fois signalé les énormes défauts de cet écrivain; plus d'une fois elle avoit mis dans la balance ses beautés et ses fautes, et les fautes l'avoient toujours emporté : malheureusement pour lui, elles ne sont pas d'un genre aimable, comme celles de quelques autres poëtes qui en ont mêlé beaucoup à leurs perfections : elles révoltent le goût en le blessant; elles l'outragent sans le séduire; elles ont une sorte de violence et de grossièreté, et n'ont point d'attrait et de charme; elles semblent tenir à un désir brutal de se faire admirer par

d'étonnantes bizarreries, plutôt qu'à une douce et secrète envie de plaire par d'agréables prestiges; on ne peut pas dire de M. Lebrun : *Abundat dulcibus vitiis.*

C'est ce que l'édition complète a mis plus à découvert : ces atteintes continuelles portées au génie de notre langue, ce fol amas de figures extravagantes, qui cachent habituellement un grand vide d'idées, cette profusion pédantesque et ennuyeuse d'*hypallages* et de *métonymies,* étoient moins sensibles dans le détail, qui, en surchargeant moins l'esprit, lui permettoit davantage d'apercevoir quelques vraies beautés à travers tout ce fatras scolastique; mais quand cette masse de mauvais goût vint fondre dans sa totalité et de tout son poids sur le public, il recula devant une lecture si pénible, et la gloire de M. Lebrun fut comme accablée sous ses Œuvres.

L'oracle s'est accompli : celui qui a voulu suivre Pindare dans les nues, est tombé, nouvel Icare, du haut des airs.

Les efforts que l'on fait aujourd'hui pour relever sa réputation me semblent plus généreux qu'utiles; je souhaite, toutefois, qu'ils réussissent : je n'ai jamais conçu la coupable et basse idée de ravir au talent sa couronne, et au mérite sa récompense; si cela étoit, je me croirois aussi méprisable que ceux qui peuvent m'en soupçonner. J'ai lu qu'Athènes avoit élevé trois cents statues, dans son enceinte, à un seul homme; je n'aurois pas demandé qu'on en supprimât ou qu'on en abattît une seule : je ne me plains point du nombre des palmes qui croissent sur notre Parnasse; je me plains de n'en pas voir naître assez.

J'aurois voulu que M. Auger, à qui je n'ai que des

remercîmens à adresser, pour la politesse avec laquelle il m'a combattu, n'eût pas entièrement oublié ce que j'ai dit de favorable à M. Lebrun ; car, ce qui pourra surprendre, il n'a lui-même rien dit de plus fort en faveur de ce poëte.

Je me suis déjà trouvé dans la nécessité de remettre sous les regards du public les louanges que j'ai données à M. Lebrun ; et je suis décidé à les y remettre encore, toutes les fois qu'on paroîtra décidé à ne pas s'en souvenir.

Eh quoi! ai-je donc tout refusé à cet écrivain? ai-je absolument fermé les yeux sur son mérite? n'ai-je point dit (*Feuilleton du 16 août 1811*) : « Qu'il n'est point « une seule de ses odes qui n'offre quelques traces, quel- « ques empreintes vives et profondes de ce talent poé- « tique, qui auroit pu mériter à l'auteur un très-beau « rang sur notre Parnasse, s'il avoit été épuré par le « goût, et réglé par la raison? »

N'ai-je pas dit (*même Feuilleton*) : « Qu'il rencon- « tre quelquefois dans ses compositions lyriques un « trait heureux et brillant ; qu'il laisse quelquefois échap- « per, d'instinct, un de ces coups de pinceau qui ré- « vèlent une MAIN SUPÉRIEURE? »

N'ai-je pas reconnu en lui (*Feuilleton du 14 décembre 1811*) « un talent incontestable pour la facture « des vers, une élévation *peu commune*, de la force, « de la souplesse, de la fécondité? »

N'ai-je pas cité plusieurs de ses belles strophes (*Feuilleton du 16 août 1811*), en m'écriant : « Quelle agréa- « ble harmonie dans l'ensemble! et quelle riche poésie « dans les détails? »

On m'avoit reproché d'avoir été trop avare de cita-

tions : je les prodiguai, dans l'article que je fis (*Feuilleton du 14 décembre 1811*) sur un des poëmes de M. Lebrun, *les Veillées du Parnasse*, et je louai ce poëme presque sans restriction.

J'ai indiqué (*Feuilleton du 16 août*), l'ode sur *le Vaisseau le Vengeur*, le chef-d'œuvre, à mon gré, de M. Lebrun, comme offrant de très-grandes beautés; j'ai avancé (*même Feuilleton*), en transcrivant une strophe du *Triomphe de nos Paysages*, que J. B. Rousseau n'auroit pas désavoué cette strophe, *dans son meilleur temps*; et je me plais encore à la transcrire ici :

La colline qui vers le pôle
Borne nos fertiles marais,
Occupe les enfans d'Eole
A broyer les dons de Cérès;
Vanvres, qu'habite Galatée,
Sait du lait d'Io, d'Amalthée,
Epaissir les flots écumeux;
Et Sèvres, d'une pure argile,
Compose l'albâtre fragile
Où Moka nous verse ses feux.

Je n'ai pas cité les vers malheureux que M. Auger n'a pas craint de replacer sous les yeux des *ennemis* de M. Lebrun, ainsi qu'il appelle ceux qui trouvent dans les œuvres de ce poëte encore plus de défauts que de beautés. Mais il est temps de finir : j'ai peur que cette petite dissertation n'ait déjà trop l'air d'un *mémoire justificatif*. Après tout, que veut-on de moi? Est-ce une nouvelle profession de foi que je dois faire? est-ce une abjuration qu'on me demande au pied de l'idole? Je déclare que je suis très-disposé à admirer tout ce qu'on me montrera d'admirable dans les productions de M. Le-

brun. On ne prétend sûrement point exiger de moi que j'adore jusqu'à ses défauts : je n'ai peut-être pas le droit d'en avoir horreur, mais ils me repoussent. Je vais relire les *odes* indiquées par M. Auger : la tâche n'est pas trop pénible ; il n'en recommande qu'une douzaine, sur les cent quarante-deux : le dirai-je? je crois voir à travers tous ses éloges et toutes ses apologies, que nous pourrions bien nous entendre mieux que nous n'en avons l'air.

XIX.

La Lusiade de Camoëns, traduite par M. de LAHARPE.

2 février.

CETTE traduction du poëme de Camoëns par M. de La Harpe, est peu connue : il la fit en 1776, dans un temps où l'état de sa fortune l'obligeoit à travailler pour des libraires ; sorte de nécessité qui produit bien rarement de bons ouvrages ; car il n'est pas commun qu'un homme de lettres fasse bien ce qu'il fait pour vivre, par besoin et par spéculation : il faut même pour les travaux qui demandent le moins d'inspiration, un certain goût, une certaine ardeur que le sentiment du besoin, et que l'idée d'un gain nécessaire amortissent infailliblement. Malheur à qui se voit forcé de faire de la littérature un métier ! En ce genre, ce qu'on entreprend dans l'espoir du lucre, tourne difficilement au profit de la gloire,

M. de La Harpe ne savoit pas le portugais : il écrivit sa traduction d'après une version littérale du texte que lui fournit un homme très-versé dans la langue de Camoëns : c'est ce que nous apprend le libraire dans un *avertissement*, ou plutôt M. de La Harpe lui-même qui parle évidemment, ici, par l'organe de son libraire, comme il arrive quelquefois aux auteurs, quand ils veulent s'envelopper du voile de l'*incognito* : car M. de La Harpe ne mit point son nom en tête de cette traduction ; seulement l'avis du libraire annonça qu'elle étoit d'un écrivain *très-connu*, et que cet écrivain s'étoit proposé *d'animer du feu de la poésie* la version scrupuleusement fidèle sur laquelle il avoit travaillé. Je ne veux pas contester, en ce moment, à M. de La Harpe, ce *feu de la poésie*, dont il n'a fait briller de très-vives étincelles ni dans ses ouvrages originaux, ni dans ses essais de traduction de Lucain et du Tasse ; mais je dois remarquer qu'en traduisant en prose le poëme de Camoëns, il s'est écarté d'un des principes littéraires qu'il a le plus recommandés : car il a toujours soutenu qu'il falloit traduire les poëtes en vers ; et cet oubli d'une de ses maximes de goût semble, dans ce cas-ci, d'autant plus condamnable, que le mérite de Camoëns, dont l'ouvrage est très-défectueux sous le rapport de l'ordonnance et de la composition, consiste presque entièrement dans les qualités de l'élocution et dans la poésie de style ; mais d'ailleurs comment un littérateur tel que M. de La Harpe, a-t-il pu se résoudre à essayer de traduire un poëte distingué par les grâces de l'expression, sans savoir un mot de la langue de ce poëte, et d'après une version littérale qui, comme tous les *calques* du même genre, devoit être d'autant plus infidèle qu'elle

étoit plus scrupuleuse et plus exacte! Qu'on se figure ce que seroit une traduction de Virgile, faite même par un homme de talent, sur un *mot à mot* de cet auteur? et combien probablement M. de La Harpe n'auroit-il pas blâmé ces écrivains, assez communs aujourd'hui, qui nous donnent des traductions d'Homère sans savoir lire le grec! On ne se cache généralement que pour mal faire; et voilà, sans doute, les raisons de son *incognito* : il sentoit bien qu'il avoit un double tort; celui de traduire un poëte dont il ignoroit l'idiome; ce qui blesse la probité littéraire; et celui de le traduire en prose; ce qui le mettoit en opposition avec lui-même. Il avoua du moins son ignorance : aveu qui l'excuse un peu, et que se gardent bien de faire maintenant nos pseudo-traducteurs; plaignons-le de s'être trouvé quelquefois dans la nécessité de vendre sa plume aux libraires : il n'y a ni principe de goût, ni respect de l'art, ni délicatesse littéraire, qui tiennent contre une si funeste extrémité.

Ce n'est pas que je regrette beaucoup qu'il n'ait point traduit Camoëns en vers : comment auroit-il pu rendre les beautés d'un auteur qu'il n'entendoit pas; et n'avons-nous pas assez de vers de M. de La Harpe? D'ailleurs, la question de savoir s'il faut traduire les poëtes en prose, ou s'il faut les traduire en vers, est un de ces problèmes que présente la littérature; et la solution n'en a pas encore été trouvée : il y a de graves autorités en faveur de l'un et de l'autre avis; qu'on vienne, après cela, et dans une telle incertitude, nous affirmer que l'art de traduire n'est pas un art mensonger! Eh! quoi, vous ne savez pas encore de quel instrument vous devez vous servir pour nous transmettre les délicatesses, les grâces, les effets d'une poésie étrangère,

et vous avez assez de confiance dans vos moyens pour croire que vous nous les transmettrez! Si vous traduisez en vers, qui vous a dit que la prose ne vous auroit pas mieux conduit à votre but! Si vous traduisez en prose, qui vous a dit qu'il ne vaudroit pas mieux traduire en vers? Vous objecterez inutilement que les seuls traducteurs en prose soutiennent le parti de la prose, et nient qu'on doive traduire les poëtes en vers; que les seuls traducteurs en vers proscrivent la prose : car il sera toujours vrai qu'on ne peut faire un choix entre ces deux opinions contraires, sans rejeter ou les traductions en prose, ou les traductions en vers; si donc vous faites ce choix, vous voilà déjà à moitié dans mon système; et si vous demeurez dans le doute, vous n'avez qu'un pas à faire pour être tout-à-fait de mon avis; mais, direz-vous, on peut traduire les poëtes également bien et en vers et en prose; qui oseroit soutenir cela? et si cette égalité existoit réellement, qu'en faudroit-il conclure, vu la prodigieuse différence des deux moyens en question, sinon qu'ils sont également insuffisans?

Les compatriotes de Camoëns l'appellent le *Virgile portugais* : cela peut faire présumer que l'élégance et le charme de son style lui donnent quelque ressemblance avec le premier des poëtes latins; mais il faut se défier de ces sortes de dénominations : depuis que nous avons eu des Pindares et des Virgiles, il me semble que nous devons être un peu en garde contre les titres de ce genre : personne ne rend plus de justice que moi aux rares talens de l'habile et grand versificateur que nous avons voulu surnommer le *Virgile français*; mais je pense que cette appellation ne lui convient pas du tout : s'il est un de nos poëtes à qui elle puisse appartenir,

c'est à Racine : lui seul, dans notre littérature, peut retracer à l'esprit de ceux qui ne connoissent pas Virgile quelque image de la manière et du style de ce poëte. Je ne saurois juger jusqu'à quel point Camoëns s'en approche ; mais si son expression est pure, flexible, harmonieuse et pittoresque, si sa diction brille en effet de toutes les précieuses qualités qu'on lui attribue, sa composition est absolument vicieuse : il n'a point la marche *épique* ; son poëme est une histoire versifiée comme celui de Lucain ; ses fictions sont un mélange monstrueux et barbare du sacré et du profane ; ses imitations des poëtes de l'antiquité sont souvent dénuées de délicatesse et de goût ; et tous ces défauts réunis me disposent à penser que son style, si vanté par ses compatriotes, pourroit bien ne pas mériter dans sa totalité tous les éloges qu'ils en font : car on observe, en général, dans les divers écrivains, beaucoup de rapport entre leur style et leur composition ; mais il est impossible de douter qu'il n'y ait dans l'ouvrage de Camoëns un grand nombre de morceaux, parfaitement écrits, c'est-à-dire très-dignes d'être comparés aux plus beaux morceaux de la littérature *classique* ; et il paroît que ces endroits sont précisément ceux, où, pour le fond des choses, le poëte a été le plus heureusement inspiré par son imagination ; c'est ce qui arrive presque toujours : il est rare que le bonheur de la conception générale n'entraîne pas celui des détails ; on peut remarquer que les teintes douces et gracieuses ne sont pas, à beaucoup près, étrangères à ces pinceaux, qui se sont exercés chez des nations encore grossières, et dans des siècles encore barbares : l'image la plus délicieusement coloriée de l'Eden, et la peinture la plus aimable des innocentes voluptés et

des joies naïves du monde naissant se trouvent, parmi les imaginations révoltantes et les tableaux ridiculement fantastiques de Milton. Camoëns excelle aussi dans les descriptions qui demandent de la suavité; mais le passage le plus célèbre de son poëme est celui où il représente le colossal génie, gardien du cap des Tempêtes, s'opposant à l'héroïque entreprise de Vasco de Gama, et prédisant à ce hardi navigateur les malheurs les plus affreux, comme devant être les fruits de sa téméraire découverte : personne jusqu'ici n'a remarqué, je crois, que cette fiction est imitée d'une ode d'Horace, dans laquelle ce poëte fait parler Protée au ravisseur d'Hélène, emportant sa proie sur les mers, à peu près comme le géant Adamastor parle à Gama. Ni Voltaire, ni M. de La Harpe ne l'ont observé, ni je pense aucun autre critique ; cela n'étoit pourtant pas difficile à voir ; mais les choses les plus simples échappent quelquefois aux plus habiles; la fiction d'Horace s'est agrandie sous les crayons de Camoëns : le discours d'Adamastor est seulement un peu trop prolongé ; au reste, tout ce morceau est véritablement digne de la majesté épique : on pourroit le comparer à la belle prosopopée de la patrie dans Lucain ; et je suis bien persuadé que le savant et ingénieux professeur, qui, dans ce moment, explique l'auteur de la Pharsale aux élèves de l'Ecole Normale, n'oubliera pas, ou n'a pas oublié ce rapprochement : M. Lemaire sent tout le prix et toute l'utilité de ces comparaisons instructives.

De toutes les espèces qui forment les divisions de la prose, la plus aisée peut-être est celle qu'on appelle *la prose poétique* : Voltaire me paroît l'avoir fort bien prouvé dans un des articles de son dictionnaire encyclo-

pédique; mais la facilité d'un genre n'en détruit pas les avantages : elle diminue seulement la gloire de ceux qui s'y exercent. Il seroit possible que notre *prose poétique* suppléât aux *vers blancs* qui nous manquent, et qu'admettent d'autres littératures : j'ai vu d'excellens littérateurs être de cet avis, et j'incline moi-même vers cette opinion : elle paroît avoir été énoncée d'une manière formelle par un de nos poëtes les plus harmonieux, M. de Fontanes, louant et consolant un de nos plus brillans prosateurs :

. . . .
Et dans ta prose *cadencée*,
Les soupirs de Cymodocée
Ont la douceur des plus beaux vers!

La *prose poétique* de M. de La Harpe me semble fort bonne : nul écrivain n'a eu un sentiment plus juste des convenances et de la mesure de chaque genre : on peut désirer plus de talent dans ses écrits; on ne peut pas y désirer plus de goût : sa traduction de la *Lusiade* étoit destinée à remplacer celle d'un certain du Perron de Castéra, espèce de bon homme qui veut toujours trouver dans les fictions de Camoëns les plus singulières allégories : ce bon homme étoit, comme on peut le penser, un assez triste écrivain qui, pour tomber dans l'oubli, n'avoit pas besoin d'un successeur tel que M. de La Harpe; mais au moins il savoit le portugais, et M. de La Harpe ne le savoit pas : si nous voulons absolument faire des traductions, tâchons du moins de savoir les langues des auteurs que nous entreprendrons de traduire.

XX.

L'Italie, poëme en quatre chants, par M. Brad, membre de plusieurs sociétés littéraires.

12 février.

La Fontaine s'écrioit :

> Ilion ! ton nom seul a des charmes pour moi !

Pour quel esprit cultivé, pour quelle imagination nourrie des souvenirs de l'antiquité, pour quel ami des arts, le nom de l'Italie n'a-t-il pas de puissans attraits? Quel est l'homme de lettres, un peu digne de ce titre, qui ne se soit pas quelquefois transporté, sur les ailes, de l'imagination dans cette contrée si éminemment poétique? Tous ceux qui se sentent quelque talent, et qui ont le bonheur de la parcourir, éprouvent l'envie de la décrire, de la peindre, quoique elle ait été cent fois décrite avant eux, de communiquer les sensations, les idées, les sentimens, dont l'aspect de ces lieux célèbres a pénétré leur ame, quoique ces sentimens, ces idées, ces sensations soient devenus des *lieux communs :* nous sommes affectés, à l'égard de l'Italie, comme les anciens Romains l'étoient à l'égard de l'ancienne Grèce : nés sous le ciel le plus heureux, dans le plus délicieux climat, au milieu de tout ce que la nature a de plus riche, de plus brillant, de plus pittoresque, de plus séducteur, parmi les paysages les plus rians, parmi les sites les plus imposans ou les plus aimables, ils traver-

soient sans cesse en idée cette mer étroite qui les séparoit du pays des Hellènes; et leur pensée inquiète, quittant les bords de l'Arno, du Tibre et du Lyris, se dirigeoit sans cesse, dans son vol imaginaire, vers les rives du Sperchius, du Céphise et du Pénée: on les eût pris pour des exilés dont l'inconsolable regret se reportoit éternellement vers une patrie forcément abandonnée et toujours redemandée; c'est ainsi que nous-mêmes, enfans gâtés de la nature, peu contens des faveurs dont nous a comblés sa main libérale, nous nous élançons, perpétuellement, de tous nos vœux, de tous nos désirs, de toutes les puissances de notre ame, vers des rivages étrangers, séduits, que nous sommes, par la magie des souvenirs, et par les illusions de la renommée : la Grèce, avilie et plus lointaine, exerçant sur notre esprit, sur notre imagination un charme moins immédiat, nous livre à tout le prestige de l'Italie : c'est l'Italie que nous voulons voir; c'est à elle que nous voulons demander des inspirations; c'est l'air épuré de son beau ciel que nous voulons respirer; c'est le murmure de ses fleuves que nous voulons entendre, ce sont ses monumens que nous voulons interroger. Si Virgile, dans un de ses plus heureux transports, s'écrie avec véhémence :

. . . . *O, ubi campi,*
Sperchiusque, et virginibus bacchata lacœnis
Taygeta !

Le poëte qui, dans notre langue, a su le mieux reproduire un de ses plus beaux ouvrages, ne s'écrie-t-il pas à son tour?

Oui, j'en jure et Virgile, et ses accords sublimes,
J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes :

J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les dire aux mêmes lieux, qui les ont inspirés!

Cependant les poëtes latins, même en cédant presque toujours à l'irrésistible ascendant des beaux souvenirs de la Grèce, en laissant leur imagination s'égarer autour des îles enchantées, et des montagnes mystérieuses de cette première patrie des arts, n'ont pu s'empêcher de la ramener quelquefois sur leur propre pays: il est vrai que c'est généralement la partie de ce pays la plus voisine de la Grèce qu'ils célèbrent encore dans leurs chants les plus harmonieux : c'est vers la molle Tarente, vers les extrémités méridionales de l'Italie que s'échappent leurs vœux : c'est la *grande Grèce* qui reçoit leurs hommages et leurs louanges : Horace a beau vanter les frais ombrages et les murmurantes cascades de son délicieux Tibur, son œil se tourne à la dérobée vers d'autres lieux, qui, dans leur perspective enchanteresse, lui paroissent plus délicieux et plus charmans encore : avec quel goût, avec quel sentiment, avec quelle expressive vivacité ne parle-t-il pas de ces bords du Galèse, dont il fait une description magique, dans une de ses odes les plus touchantes!

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet..... ibi tu calentem
Debitâ sparges lacrymâ favillam
Vatis amici!

C'est là qu'il veut voir briller, pour la dernière fois, la douce lumière du soleil; c'est là qu'il veut exhaler son dernier soupir entre les bras d'un ami, si la parque inhumaine refuse à sa vieillesse le tranquille abri de Tibur.

Tibur Argeo positum colono
Sit mihi sedes utinam senectæ !

Car sa philosophie paisible n'admettoit pas cette inquiétude de l'ame, qui poursuit incessamment le bonheur de contrée en contrée, et qui ne l'atteint jamais :

Est Ulubris, est hic.....

C'est également sur les rives champêtres du Galèse que Virgile nous montre ce fortuné vieillard qui, possesseur d'un petit enclos, d'un modeste verger plus riant que fertile, n'eût point changé son obscure et tranquille félicité contre le bonheur fastueux et inquiet des rois, et dont la main diligente cueilloit la première rose du printemps, et les premiers fruits de l'automne; mais l'auteur des Géorgiques ne s'est point borné à quelques éloges partiels de sa patrie : il en détaille, il en exalte tous les avantages, il en spécifie les prérogatives, dans un des morceaux les plus brillans de son poëme : il s'abandonne à tout l'enthousiasme que le spectacle d'un pays si favorisé du ciel inspire à son génie; il trace de verve un tableau admirable, dont les touches, pleines de vigueur, sont exemptes d'exagération et d'enflure; toujours sage, jusque dans ses transports les plus vifs, toujours vrai, jusque dans les illusions et parmi les enchantemens de la poésie; toujours exact au sein même du délire. Tout le monde connoît cette fameuse apostrophe :

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virûm !

Virgile élève les richesses de l'Italie au-dessus des trésors du Gange et de l'Hermus; il peint cette terre antique de

Saturne comme également féconde en fruits nourrissans et délicieux, et en hommes faits pour la couvrir de gloire, comme également illustre par les monumens de son industrie, et par les bienfaits de la nature, comme également capable de faire le bonheur de ses habitans, et l'admiration du reste du monde : quelle idée ne nous donne-t-il pas de son climat!

Hic ver assiduum, atque alienis mensibus æstas.

C'est un printemps perpétuel; c'est un été qui ne laisse point de place à l'hiver ; quelle description abrégée, mais pompeuse, ne fait-il pas de ses cités et de ses édifices, de sa position merveilleuse entre deux mers, de ses lacs, de ses ports, de ses mines, de sa population belliqueuse, qui sait manier l'épée comme le hoyau :

Adde tot egregias urbes, operumque laborem,
Tot congesta manu præruptis oppida saxis,
Fluminaque antiquos subterlabentia muros, etc.

Oserai-je avancer qu'il répand, sur ce tableau, comme une teinte, comme un reflet du siècle d'or, lorsqu'il nous peint cette terre de force et de délices, uniquement féconde en productions innocentes, lorsqu'il nous dit que son sein n'enfante ni poisons, ni tigres, ni lions, ni serpens?

At rabidæ tigres absunt, et sæva leonum
Semina; nec miseros fallunt aconita legentes;
Nec rapit immensos orbes per humum, neque tanto
Squameus in spiram tractu se colligit anguis.

L'auteur qui s'est plu à célébrer l'Italie, dans le poëme que j'annonce, semble avoir pris pour base de sa com-

position, ce beau passage des *Géorgiques*, et n'a fait que développer en quatre chants, les trente-cinq ou quarante vers de Virgile, avec les modifications et additions convenables : arrivé jeune en Italie, et dans les rangs de cette glorieuse et immortelle armée qui, deux fois, en fit la conquête, il ne put, comme il le dit lui-même, « par-« courir, sans être inspiré par le dieu des vers, ces bords « si fameux en poésie par les chants immortels de l'Enéide, « ce *Latium* célèbre dans la fable, par le règne de Sa-« turne et le siècle d'Astrée, ce rivage du Tibre si fécond « en souvenirs de gloire, ce Capitole encore tout envi-« ronné de la grandeur romaine, ces coteaux de Tibur si « chers au dieu des vers, cette vieille Rome, toute cou-« verte de la magnificence des Césars, cette Rome nouvelle, « cette belle Florence, ces murs de Férare, ces rives du « Mincio ; enfin, toute cette Italie ancienne et moderne, « sur laquelle ont passé les grands siècles des Césars et « des Médicis. » Cet endroit de sa *préface* est le résumé de tout son poëme, dans lequel on trouve beaucoup de bons vers mêlés à beaucoup de mauvais, quelques morceaux excellens, d'une verve et d'une facture très-remarquables, à côté d'autres morceaux, en plus grand nombre, qui ne sont que foibles et communs, des tirades très-brillantes, et des séries de lignes rimées de la plus insupportable langueur, une composition presque sans art, espèce de *lanterne magique*, où l'on vous dit: *Voyez ceci*, et puis, *voyez cela*, comme dans presque tous ces poëmes qu'on appelle *cycliques*, parce qu'ils parcourent tout le tour, toute la circonférence d'un sujet, au lieu de s'appuyer sur un point fixe, sur un centre d'unité, auquel se rapportent tous les rayons de la pensée : l'auteur a du talent; mais je doute que son

poëme obtienne beaucoup de succès; voici un tableau qui certainement n'est pas sans mérite:

Rives de la Brenta, paysage enchanteur,
Séjour, dont cent palais annoncent la splendeur,
L'œil suit, dans les détours de votre onde limpide,
Les jardins, les bosquets, et le luxe d'Armide;
Tout respire en ces lieux l'amour et son pouvoir:
Sur ces bords fortunés, jouir est un devoir;
Au-devant des plaisirs dont elle nous enchaîne,
Sous ces myrtes fleuris cette onde nous entraîne,
Et nous montre de loin, sortant du sein des flots,
Une autre île d'Alcine, et ses charmes nouveaux;
Quel essaim de beautés, sur des barques légères,
Parcourt, en se jouant, ces plages étrangères?
De ces jolis vaisseaux le pilote est l'Amour;
La Folie et les Jeux les poussent tour à tour;
La tendre Volupté, pour signaler leurs traces,
Transforme en pavillon la ceinture des Grâces,
Et Momus, dans les airs, agitant ses grelots,
Instruit de ses plaisirs les folâtres échos.

Cela n'est pas exempt de défauts; mais il y a de la couleur, et je ne donne pas cette citation pour la meilleure que j'eusse pu faire: elle s'est d'abord rencontrée sous ma plume.

XXI.

Petit Conte, écrit en latin, à la manière de Pétrone, par le poëte Théophile, et traduit en français par Bussy-Rabutin.

2 mars.

Ce petit conte est assez grivois : c'étoit le genre du poëte Théophile, écrivain aujourd'hui fort ignoré, mais qui n'eut que trop de réputation dans son temps : car il manqua d'être brûlé vif pour ses hardiesses et ses plaisanteries, à une époque où le gouvernement de France n'entendoit pas raillerie sur certains points ; il ne fut brûlé qu'en peinture, c'est-à-dire en effigie; il se déroba par la fuite aux flammes du bûcher : ayant été pris, on le jeta dans la même prison où Ravaillac avoit été renfermé; ce qui étoit déjà un supplice affreux, et ce qui put contribuer à fléchir un peu la sévérité de ses juges qui ne le condamnèrent qu'au bannissement perpétuel. Théophile étoit gascon, et il avoit dans l'esprit tout le feu, toute la vivacité, toute la gaîté, toute la pétulance de son pays; il mourut à trente six ans, en 1626; ses Œuvres, goûtées de ses contemporains, ne se trouvent plus que dans les recoins les plus obscurs des bibliothèques publiques : elles y gisent avec la renommée de l'auteur; elles y sont ensevelies; et cet exemple prouve, entre mille autres, qu'en dépit de tous les secours de l'imprimerie, conservatrice des mauvais ouvrages comme des bons, le bruit qu'un écrivain fait de son vivant, n'est point un sûr garant de son

immortalité : que de livres, depuis l'invention de l'art typographique, la presse s'est tout à coup lassée de reproduire, et très-probablement ne reproduira jamais! Le même sort n'attend-il pas la plupart des ouvrages qui la fatiguent et qui la font gémir aujourd'hui!

Le nom de Bussy-Rabutin est infiniment plus célèbre que celui de Théophile: Bussy avoit beaucoup d'esprit, et encore plus de méchanceté; mais je crois que sa vanité surpassoit encore sa malice. Nul homme, en semant le ridicule sur les autres, et en prodiguant la satire, ne pensa et ne parla de lui-même avec une plus ridicule complaisance. On assure que, comme militaire, il ne balançoit pas à se mettre au-dessus du maréchal de Turenne, et que, comme écrivain, il se croyoit très-supérieur à Pascal. Il est rare, je pense, de voir une telle grossièreté d'amour-propre se joindre à la finesse du tact, et à la délicatesse du goût; cependant les écrits de Bussy-Rabutin attestent que cette union n'est pas impossible. Son style est d'une pureté admirable; et cette correction parfaite dont Bussy se piquoit, même avec une sorte de pédantisme, n'ôte rien, dans ses ouvrages et dans ses lettres, à la légèreté et à la grâce, parce qu'elle semble moins le fruit d'une étude approfondie de la grammaire, que le résultat d'un sentiment exquis des convenances de la langue. Patru écrit en grammairien, Bussy en homme du monde : sa diction, toujours de la clarté la plus lumineuse, d'une propriété singulière dans les termes, d'une facilité parfaite dans les constructions, réunit le ton le plus noble à cette nuance légère de naïveté, qui est la grâce du naturel : il a moins de vivacité, moins d'imagination, moins de variété, moins d'abandon que madame de Sévigné, mais

il a plus de simplicité; il est moins original, mais il est plus classique; il a moins de génie et de verve, mais plus de sagesse et de régularité; sa manière peut paroître froide à côté de celle de madame de Sévigné, dont la plume étincelante embrase et colore tout; mais il ne manque ni de feu ni d'éclat; un fond de plaisanterie, de médisance ou de gravelure anime presque continuellement son expression quelquefois libre et cavalière, mais toujours d'accord avec *ce bon ton*, produit délicat de l'esprit de société, porté à son dernier degré de perfection, et dont le dix-septième siècle nous a transmis, dans les lettres de quelques femmes, et dans les écrits de quelques gens du monde, les modèles les plus accomplis et les monumens les plus précieux.

Bussy et Saint-Evremont aimoient beaucoup Pétrone: il étoit même du bel air, en leur temps, d'aimer cet auteur, qu'on supposoit avoir été un des hommes les plus voluptueux et les plus aimables de la cour de Néron, quoique les savans soient très-loin de s'accorder entre eux sur ce point d'érudition. Bussy, dans ses *Amours des Gaules*, avoit adroitement traduit et enchâssé un fragment très-piquant de cet écrivain, sans que personne s'aperçût du plagiat, que sa vanité se garda bien de révéler; il auroit pu, ce me semble, s'attribuer plus facilement encore le conte que Théophile avoit composé dans le goût de Pétrone : car, à l'époque où il traduisit ce conte, Théophile et ses ouvrages étoient déjà comme non avenus; et le larcin en valoit assez la peine : le fond est peu de chose; tout le mérite est dans la forme; et Théophile me paroît avoir saisi parfaitement le secret de cet art avec lequel l'auteur, qu'il se proposoit d'imiter, développe toutes les circonstances d'une aven-

ture de libertinage ou d'amour, pour en préparer la catastrophe et la rendre plus frappante; art qui consiste dans une espèce de candeur historique d'autant plus piquante, que les faits qu'elle énonce ressemblent à des aveux naïfs : on croit entendre un libertin de bonne compagnie, plein d'une franchise aimable, racontant, sans forfanterie, et avec une simplicité qui n'exclut ni l'esprit ni la finesse, quelques-uns des traits de sa vie et des détails de son expérience; Bussy, dans sa traduction de Théophile, a peut-être mieux reproduit encore ce genre d'artifice que Théophile, dans son imitation de Pétrone, quelque heureux que soit ce *pastiche*.

Pour en bien juger, il faudroit avoir sous les yeux les deux ouvrages dans leur ensemble; et je ne puis transcrire ici que quelques fragmens de celui de Bussy; c'est l'héroïne du conte qui narre elle-même son aventure : « Larisse aimoit à conter, et contoit bien : un jour, « se trouvant en compagnie, elle voulut bien leur par- « ler des folies de sa jeunesse, et le fit ainsi : je servois chez « un citoyen romain, avec un jeune Grec son esclave, « que la tempête avoit réduit à servir aussi, quoique né « libre : la nature avoit mis, sur le visage de ce jeune « homme, toutes les marques de la noblesse et de la « bonne éducation qu'il devoit à sa naissance et aux « soins de ses parens : on voyoit bien qu'il n'étoit pas « né pour l'état où son malheur l'avoit réduit. » Larisse fait, dans cet endroit, une description très-détaillée et très-intéressante de l'affreux état de tristesse et d'abattement où les duretés de la servitude, et le sentiment de sa dégradation avoient jeté Glison (c'est le nom du jeune homme); et elle finit par avouer qu'au milieu des

soulagemens et des consolations qu'elle cherchoit à lui prodiguer, ne croyant avoir que de la pitié pour ses malheurs, elle se trouva de l'amour dans le cœur pour sa personne, et *l'aima éperdument.* L'auteur reprend alors, et trace un petit tableau d'une finesse charmante, et d'une naïveté qui me semble admirable : « Larisse, « par ce conte, avoit attiré, dit-il, l'attention de toute « la compagnie, mais surtout de deux jeunes filles qui « faisoient semblant de dormir, de peur que la bienséance « ne les obligeât de se retirer, si elles paroissoient en- « tendre le conte. L'une d'elles ayant ouvert les yeux « pour regarder Larisse, comme si c'eût été sans des- « sein, les referma aussitôt; pour l'autre, faisant sem- « blant de se réveiller : *Est-il déjà jour?* dit-elle. Et « elle rougit en le disant : la compagnie connut leurs « finesses, et s'en réjouit fort; cependant Larisse avoit « cessé de parler, disant qu'elle ne vouloit pas achever « le recit de cette aventure, de peur de faire de la peine « à ces jeunes filles, et elle menaçoit la compagnie de « quelques vieilles histoires sérieuses; mais Eugène, « impatient de savoir le reste du conte : Hé! Larisse, « lui dit-il, ces jeunes filles n'ont fait semblant de dor- « mir que pour vous écouter avec plus de liberté; je « vous assure qu'elles ont plus d'envie que pas un de « nous, de savoir la fin de votre histoire : continuez, « je vous en conjure, lui dit-il en l'embrassant; elle y « consentit, promit d'achever le conte le plus modeste- « ment qu'elle pourroit, et faisant approcher d'elles les « jeunes filles, leur dit :

« Il est permis aux jeunes gens
« De n'être pas toujours si sages. »

Si ce n'est pas là du goût, de la grâce, de l'*atticisme*, je ne sais où l'on en trouvera : quel agrément secret dans cette narration ; et quelle perfection dans ce style si simple, si pur, si élégant et si naïf! comme il pique légèrement la curiosité! comme cette pointe de liberté, comme cette gaîté douce et libre à la fois, comme ce mélange de licence et de retenue fait sourire l'esprit! C'est un demi-jour qui éclaire, et qui voile.

La bonne Larisse continue donc son récit : « Tantôt, « s'écrie-t-elle, je me plaignois de l'amour, et tantôt je « le priois : Grand Dieu! lui disois-je souvent, ou gué- « ris-moi, ou me fais aimer de ce que j'aime! Cepen- « dant je ne mangeois ni ne dormois plus; la beauté de « *Glison* (c'étoit le nom de celui que j'aimois) reve- « noit tous les jours; car le temps qui vient à bout de « tout, avoit adouci ses chagrins : pour moi, je n'étois « plus reconnoissable; et plus les agrémens de Glison « augmentoient, plus ma passion secrète changeoit mon « esprit, mon visage et mon humeur; je n'osois décou- « vrir mon amour, et j'étois au désespoir de le taire; « mais Glison ne connoissoit pas mon mal : il me plai- « gnoit, et payoit de reconnoissance seulement les obli- « gations qu'il m'avoit, et se contentoit de me soulager « dans mes devoirs d'esclave, comme je l'avois soulagé « dans les siens; mais enfin, ne me trouvant plus maî- « tresse de mon amour, je vis bien qu'il falloit me dé- « clarer. » Cette déclaration n'est pas un tissu délicat d'insinuations passionnées, filées avec art : c'est un mouvement de la pure et franche nature ; et les deux petites filles ne manquèrent sûrement pas de dormir plus profondément encore à cet endroit du récit, et de l'écouter avec plus d'avidité que tout le reste : je le suppose; car

l'auteur n'en dit rien, et ne devoit en rien dire, puisqu'il étoit si facile de le présumer; on peut croire également, si l'on veut, que les deux petites friponnes étoient bien éveillées, puisque la facile Larisse les avoit encouragées à entendre, en leur apprenant qu'il est permis à la jeunesse de n'être pas toujours *si sage*. Quoi qu'il en soit, une esclave amoureuse ne sait pas, comme une petite maîtresse, changer par mille détours, en un labyrinthe tortueux, la route naturelle qui conduit au but de l'amour; la simple et naïve Larisse n'étoit pas une héroïne de Racine: « Un vendredi donc, poursuit-elle, ô jour heu« reux! et que je n'oublierai jamais, ayant trouvé Gli« son sur mon lit, où il se reposoit quelquefois après « dîner, je le priai, en fondant en larmes, d'avoir « pitié de moi : il ne s'en défendit pas, et me parut mê« me fort aise de m'avoir sauvé la vie. » La morale que la bonne Larisse tire de cette historiette, n'est pas, comme on le pense bien, très-sévère : « Vous autres, mes « enfans, s'écrie-t-elle, réjouissez-vous pendant que « l'âge vous le permet : les souvenirs des plaisirs passés « seront les seuls de votre vieillesse! » Epicure et Horace n'auroient pas mieux dit, et je doute que ce dernier eût écrit ce conte avec plus de légèreté, d'élégance et de finesse que ne l'a fait Bussy : sa traduction est au-dessus de l'original; c'est un morceau d'un goût exquis : j'ajouterai, pour qui m'entendra, que c'est un modèle de cette *Aphéléia* que les Athéniens estimoient tant dans l'orateur Lysias.

Bussy adressa cette petite histoire à sa cousine, madame de Sévigné : « Les petits contes, lui dit-il, ne « vous déplaisent pas, ma chère cousine; en voici un « que Théophile a écrit en latin, qui m'a paru assez

« bon pour être traduit, et pour vous réjouir. » Madame de Sévigné ne fut pas du tout choquée de la liberté du conte; elle n'en vit que les grâces, et répondit à son cousin : « Votre petit conte, mon cousin, est si « modestement habillé, qu'on le peut louer sans rougir. » C'est ici le cas d'appliquer ces vers charmans de La Fontaine :

> Qui pense finement et s'exprime avec grâce,
> Fait tout passer : car tout passe;
> Je l'ai cent fois éprouvé;
> Quand le mot est bien trouvé,
> Le sexe en sa faveur à la chose pardonne :
> Ce n'est plus elle alors : c'est elle encor pourtant;
> Vous ne faites rougir personne;
> Et tout le monde vous entend.

Bussy a su pratiquer cet art que La Fontaine a si bien défini, et si bien pratiqué lui-même.

XXII.

Notice sur M. de Saint Pierre.

14 mars.

Les sciences et les lettres, dans l'espace d'une seule année, viennent de faire quatre pertes irréparables, et le sentiment de chacune de ces pertes réveille celui de toutes les autres : les hautes mathématiques ont à regretter M. de Lagrange, le premier de nos géomètres; la poésie pleure M. Delille, le plus fécond de nos poëtes, et le premier de nos versificateurs; la critique est en

deuil de la mort du célèbre M. Geoffroy, le premier de nos censeurs littéraires; enfin, l'art de peindre la nature avec les couleurs d'une prose aussi élégante que touchante et animée, éprouve un grand vide par la mort de M. de Saint-Pierre, le premier de nos prosateurs, dans le genre brillant où il a excellé.

Puissions-nous n'avoir pas à dire que ces grands et rares talens, qui, de nos jours, ont été les premiers chacun dans la carrière qu'il a courue, sont les derniers! Puisse notre littérature, encouragée, fécondée par ces exemples contemporains, faire au moins oublier des pertes si sensibles, si elle ne peut les réparer! Ce qui en adoucit en partie le regret, ce qui les rend moins amères, c'est que nous ne saurions reprocher à la nature qui fit ces nouveaux dons aux lettres françaises, d'en avoir abrégé prématurément la jouissance: ces hommes supérieurs qui viennent de nous être ravis, sont entrés pleins de jour dans le tombeau.

La belle et noble vieillesse de l'auteur des Etudes de la Nature et de Paul et Virginie, ces longs cheveux blancs, dont sa tête respectable étoit couverte, furent souvent un spectacle imposant et doux pour ceux que ses ouvrages avoient instruits, intéressés et attendris.

Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, mort aux environs de Paris, le 21 janvier 1814, étoit né en 1737, au Hâvre-de-Grâce, de parens aisés qui lui firent donner, suivant l'expression dont il se servoit, *ce qu'on appelle en Europe une bonne éducation;* mais cette *bonne éducation* n'eut pour lui que peu d'attraits; et le dégoût, qu'à tort ou à raison elle lui inspira dans un âge très-tendre, sembloit être l'augure des idées particulières, et, si l'on veut, singulières, qu'il a depuis dé-

veloppées sur l'art d'élever les enfans, dans ses différens ouvrages : il y a beaucoup de petits écoliers en qui une pareille aversion n'est l'augure de rien du tout, ou n'est qu'un mauvais augure.

Quoi qu'il en soit, le jeune Saint-Pierre, profitant de l'amitié d'un de ses oncles qui commandoit un navire de commerce, partit à douze ans pour la Martinique : il en revint bientôt *plus mécontent*, dit-il dans une lettre que j'ai sous les yeux, *de son parent, de la mer, et de cette île où il avoit pensé mourir du mal du pays, qu'il ne l'avoit été de son pédagogue et de son collége*; espèce de disposition qui annonçoit peut-être, dès les premières années de M. de Saint-Pierre, cette inquiétude de l'ame et cette mobilité du tempérament, où les talens d'une certaine trempe puisent d'ordinaire leur flamme et leur énergie; mais disposition quelquefois bien funeste, et toujours plus favorable au génie qu'au bonheur.

Il étoit cependant difficile qu'au milieu même de tous ces dégoûts, le charme des lettres ne se fît pas sentir de très-bonne heure à celui dont elles devoient faire la gloire : de retour dans son pays, M. de Saint-Pierre reprit ses études, et les continua successivement à Gisors, et à Rouen, chez les jésuites, où *il prit pour la littérature*, dit-il encore dans cette même lettre, *un goût qu'il perfectionna dans l'université de Caen.*

La nécessité de s'assurer un état ne lui permit point de se livrer trop tôt à ce goût si séduisant et si périlleux; et je ne doute pas que l'excellence de ses productions littéraires n'ait tenu beaucoup à la sagesse avec laquelle il attendit le moment de les faire éclore, ou du moins aux distractions que lui donnèrent ses projets de for-

tune et d'avancement, et à la variété des scènes qu'ils déployèrent sous ses yeux ; variété si propre à mûrir une tête pensante, et à fertiliser un talent tel que le sien.

Il est extrêmement rare que le goût des lettres ne soit pas, dès le premier âge, une passion prédominante dans ceux qu'elles doivent illustrer un jour ; mais il y avoit dans l'ame de M. de Saint-Pierre un autre foyer d'activité dont la sphère entraînoit et absorboit tout : il poursuivit la fortune de climat en climat ; et ce ne fut qu'après ces ardentes et inutiles poursuites, que, haletant et fatigué des rebuts opiniâtres de la fortune, il se jeta dans les bras de la gloire.

Ses parens l'envoient à Paris à l'école des ponts et chaussées, où il apprend le dessin des plans et les mathématiques ; il entre de là dans un corps d'ingénieurs des camps et armées; il part l'année suivante pour Malte; une querelle, dont il se tire avec honneur, lui fait perdre son état ; il cherche du service hors de sa patrie; il s'embarque pour la Hollande, dans l'intention de passer dans le Portugal alors en guerre avec l'Espagne ; un obstacle imprévu s'oppose à ce dessein ; il court en Russie offrir ses services à Pierre III; il apprend en route la révolution du palais ; il n'en poursuit pas moins son chemin, croyant trouver la czarine à Pétersbourg : en arrivant dans cette ville, il apprend que l'impératrice est à Moscou; il y vole; il est admis comme ingénieur-lieutenant dans le corps du génie; au bout de dix-huit mois, il demande son congé ; il revient en France, et passe par la Pologne ; des guerres intestines la divisoient : il se jette dans le parti protégé par la France ; il est fait prisonnier par le parti russe ; relâché au bout de

neuf jours, il séjourne quelque temps à Varsovie, va à Dresde, à Berlin, à Vienne, dans l'intention de prendre partout du service, et n'en acceptant nulle part : il arrive à Paris; il part pour l'Ile de France; il y reste deux ans : les ingénieurs ordinaires ne voient en lui qu'un officier qui n'est pas de leur corps; ils le persécutent; M. de Saint-Pierre se brouille avec eux, sollicite son retour en France, et y revient.

Là finirent ses courses infructueuses : là finit sa carrière militaire, dans laquelle il fit toujours briller le noble caractère d'un officier français, plein d'une bravoure à toute épreuve, et d'une fierté sans morgue, également ferme, douce et polie.

Là commence sa carrière littéraire : il publia en 1773 son Voyage à l'Ile de France, sans se faire connoître, onze ans avant la publication des Etudes de la Nature. L'époque de la renommée et de la gloire n'étoit pas encore venue pour lui : il avoit trente-six ans, et ne possédoit pour toute fortune qu'une petite pension de mille francs, qui lui fut donnée à titre de retraite, revenu à peine au niveau du nécessaire, sur lequel il faisoit une pension de trois cents francs à sa sœur, et une de cent francs à une ancienne domestique. Le voilà donc réduit à vivre avec six cents francs par an, et méditant au sein du silence et du repos, dans l'abandon et dans la pauvreté, les beaux ouvrages qui devoient assurer sa réputation, et dont les matériaux, plus précieux que l'or, s'étoient accumulés dans son esprit durant ses longs voyages.

Représentons-nous ce grand écrivain retiré dans un des quartiers les plus solitaires de Paris, derrière Saint-Etienne-du-Mont, dans cette même rue Neuve-Saint-

Etienne où le bon Rollin avoit demeuré, et avoit composé ses principaux ouvrages : c'est du fond de cet obscur et modeste asile, qu'au bout de onze années de travaux continus, interrompus seulement par quelques promenades champêtres, va sortir un livre inattendu, tout brillant des vues les plus originales, des peintures les plus aimables et les plus fraîches, du style le plus vrai, le plus naturel, le plus éclatant et le plus mélodieux : les Etudes de la Nature paroissent à la fin de l'année 1784; l'auteur avoit quarante-sept ans. Comme l'éloquent et sensible auteur d'Emile, il n'eut point d'aurore, et se montra tout à coup dans toute la force et dans toute la splendeur de son midi; son livre obtint le plus grand succès, malgré les critiques fondées de quelques physiciens révoltés de ses systèmes, et malgré les sourdes et malignes réclamations d'un parti que contrarioient ses doctrines. L'imposante voix du public et le suffrage des gens de goût couvrirent ces murmures; les éditions se succédèrent rapidement ; le nom de M. Bernardin de Saint-Pierre fut placé parmi ceux de nos meilleurs écrivains; une honnête et douce aisance remplaça dès-lors chez lui la dure pauvreté. Les pensions et les récompenses qui l'avoient fui vinrent le chercher; le dernier de nos anciens rois, le juste et vertueux Louis XVI, le nomma, de son propre mouvement, intendant du Jardin des Plantes et du Muséum d'Histoire naturelle, et lui dit : « J'ai lu vos ouvrages; ils sont d'un « honnête homme, et je donne, en vous, un digne suc« cesseur à M. de Buffon. » Ainsi les derniers jours de M. Bernardin de Saint-Pierre furent heureux; et, comme le dit lui-même dans cette lettre que j'ai déjà citée, « son vaisseau, long-temps battu par la tempête,

« s'avançoit en paix, au gré des vents favorables, vers le « port de la vie, avant d'y jeter l'ancre pour toujours. »

Pendant les cinq premières années qui suivirent la publication des Etudes de la Nature, l'auteur en prépara de nouveaux développemens : car il ne faisoit rien à la hâte, et travailloit beaucoup ses compositions. Il jetoit d'abord très-rapidement sur le papier toutes les idées qui se présentoient à son esprit, et c'étoit à cela qu'il bornoit l'usage de cette facilité qui accompagne presque toujours le talent, et qui en est un des plus sûrs indices; il ordonnoit ensuite, à loisir et lentement, ses pensées : il les trioit, les châtioit, les épuroit; et, peu à peu, les dégageant de leur première enveloppe, il parvenoit à les revêtir de cette expression délicate, harmonieuse, pittoresque et brillante, qui fait le charme de ses écrits : c'est ainsi que son goût patient et difficile retint sur le métier, durant plusieurs années, cette délicieuse pastorale de Paul et Virginie, qu'il copia, m'a-t-on dit, et recopia sept ou huit fois de sa main, en la perfectionnant toujours : elle ne fût publiée qu'en 1789, quoiqu'elle eût été conçue en même temps que les Etudes de la Nature, peu après le retour de l'auteur de l'Ile de France, et peut-être même dans cette île. On vit éclore presqu'à côté de Paul et Virginie, le joli conte de la Chaumière indienne, production d'un autre caractère, où la satire et la malice se mêloient à ce sentiment exquis des beautés physiques et morales de la nature, qui domine dans tous les ouvrages de M. de Saint-Pierre. Les fragmens de *l'Arcadie*, qu'il a laissée imparfaite, achevèrent de compléter l'idée qu'on s'étoit formée du talent original et extraordinaire qu'il montra comme peintre et comme coloriste.

On pourroit le comparer, sous ce rapport, à M. de Buffon, à Jean-Jacques Rousseau, et à un écrivain qui est venu après lui, qui me semble très-digne du parallèle, et qui me paroît avoir puisé dans les compositions de son devancier, quelques-unes de ses inspirations primitives.

M. de Saint-Pierre a le premier rajeuni la palette de la muse descriptive, en y transportant les couleurs d'une nature étrangère et lointaine, en y faisant briller quelques rayons du soleil des tropiques.

Il a fait école en littérature.

Il a ranimé un siècle desséché par l'aridité des méthodes mathématiques et par le poison des plus désolantes doctrines, en le rappelant au sentiment si naturel de la divinité et aux perspectives si ravissantes du ciel.

Il fut calomnié: il devoit l'être; on n'a pas impunément un grand talent; on n'attaque pas impunément un parti puissant et vindicatif; mais ses mœurs furent douces et pures, comme ses productions: c'est le témoignage que lui rendent toutes les personnes qui l'ont connu. Il fut marié deux fois; il eut de son premier mariage deux enfans, une fille et un garçon, auxquels il donna les doux noms de Paul et de Virginie, et qui croissent maintenant dans la première fleur de l'adolescence, sous les yeux d'une belle-mère jeune encore, sensible, vertueuse et spirituelle: ces intéressans orphelins trouvent en elle tous les sentimens et toutes les tendresses de la maternité.

M. de Saint-Pierre a laissé, en mourant, ses Harmonies de la Nature achevées en partie; des Mémoires de sa vie, et un assez grand nombre de drames irréguliers, jeux et caprices de son imagination, qui n'en sont pas

moins des monumens de la plus saine philosophie morale.

XXIII.

Séance publique de l'Académie française, du jeudi 21 *août* 1814. — *Prix d'éloquence remporté par* M. Villemain. — *Présence de* LL. MM. l'Empereur de Russie, et le Roi de Prusse.

23 avril.

Il y a précisément quatre-vingt-dix-huit ans, moins deux mois, que le grand Pierre Alexiowitz honora de sa présence notre Académie des sciences, dont il voulut bien être membre. L'ingénieux Fontenelle dit, dans l'éloge historique de ce grand prince : « Les sciences, en « faveur desquelles il s'abaissoit au rang de simple « particulier, devoient l'élever, en récompense, au « rang des Auguste et des Charlemagne qui leur ont « aussi accordé leur familiarité. »

Les lettres doivent la même récompense et les mêmes honneurs aux généreux souverains qui viennent d'assister à la séance publique de l'Académie française, avec une bonté, avec une simplicité, avec une grâce de familiarité bien supérieures à tout le faste de la puissance, et à tout l'appareil de la grandeur.

Une assemblée brillante et nombreuse les attendoit : cette assemblée étoit, pour ainsi dire, la seule pompe, la seule décoration qui eût été préparée pour les recevoir : ils vouloient voir les lettres ornées de leurs seuls attraits, et se montrer eux-mêmes à elles parés de leur

seule bienveillance; on avoit disposé deux simples fauteuils dans l'enceinte; tous les yeux étoient sans cesse tournés vers la porte, par laquelle les princes devoient entrer : tout ce qui pouvoit leur appartenir étoit sûr d'exciter le plus vif enthousiasme. Les premiers applaudissemens ont éclaté à l'aspect de M. le baron de Sacken, gouverneur-général de Paris; et bientôt l'Empereur de Russie, et le roi de Prusse, suivi des trois jeunes princes, ses fils, ont paru : les cris de *vive Alexandre! vive le Roi de Prusse! vivent les alliés!* sont partis de tous les coins de la salle; l'assemblée toute entière s'est levée, par un mouvement de respect, d'intérêt et de curiosité; les monarques saluoient d'un air pénétré, aimable et modeste, et sembloient dire : « Les acclamations d'un « tel peuple sont une récompense bien douce de nos « pénibles travaux et de notre juste moderation! »

Rien ne les avoit annoncés, rien ne les distinguoit : nulle suite, nulle garde, nulle marque extérieure : le costume le plus simple de l'armée; l'attente même prévenue, toute impatiente qu'elle étoit; on pouvoit dire, à la vue de chacun de ces monarques, ainsi dépouillés des signes de leur puissance, ce qu'un de nos plus célèbres orateurs a dit d'un de nos plus grands hommes, qui, dans un rang moins élevé, aimoit aussi à voiler sa gloire : « Il y a je ne sais quoi de noble dans cette hon-« nête simplicité; et moins il est superbe, plus il de-« vient vénérable! »

L'ivresse du premier moment s'étant un peu calmée, et le bruit des aplaudissemens long-temps prolongés ayant fait place au silence, M. de Lacretelle le jeune, président de l'Académie, a pris la parole, et, avec une émotion très-visible, et cette éloquence pure, facile et

douce qui caractérise son rare talent, il a essayé d'exprimer les sentimens de sa compagnie : il a rappelé l'époque si glorieuse pour les sciences, où Pierre-le-Grand vint les interroger parmi nous : comme ils ont prospéré, s'est écrié l'orateur, ces fruits de civilisation que le czar Pierre venoit chercher en France ! comme Alexandre nous rend avec usure ce qu'emprunta de nous ce héros législateur ! Les Cassini, les Bernouilli, les l'Hospital, avoient à lui révéler de sublimes secrets; l'objet des études de l'Académie française est plus modeste : ici, M. de Lacretelle a fait un court, mais bel éloge de notre langue, dont la pureté est confiée comme un précieux dépôt à cette Académie: plusieurs mots de nos anciens chevaliers et de nos anciens rois, encadrés heureusement dans cet éloge, ont produit le plus grand effet, et par le mérite de leur propre beauté, et par le charme de ces souvenirs; mais rien n'a été plus vivement applaudi, rien n'a été senti plus profondément que ce trait qui peignoit ce que tous les cœurs ont unanimement éprouvé : « Dans un jour qui pouvoit être si terrible, s'est écrié « l'éloquent orateur, et qui ne fut pas même un jour d'a-« larme pour la capitale, nous disions comme le Philoc-« tète de Sophocle : Guerriers qui ne vous montrez point « en ennemis, qu'il nous est doux d'entendre de votre « bouche les sons de notre langue natale ! » Et en effet, « nous sommes redevables à la langue de Racine et de Voltaire, à l'empire universel de notre littérature, de l'heureuse facilité avec laquelle se sont formés ces liens d'amitié, de confraternité, qui, dans les murs de notre capitale conquise, ne font, pour ainsi dire, qu'un seul peuple, qu'une même famille, des vaincus et des vainqueurs : nos lettres, nos lumières, notre philosophie, notre

langue, avoient préparé ce qu'ont achevé les vertus héroïques d'un empereur qui sut être plus grand que la victoire.

La scène devint plus vive encore, plus animée, plus dramatique, quand le jeune orateur, couronné pour la seconde fois par l'Académie, se présenta au bureau pour lire son discours : les regards des deux souverains se fixèrent, avec une expression très-remarquable d'intérêt, avec un doux sourire d'applaudissement, sur l'extrême jeunesse de l'athlète vainqueur ; celui-ci, avec toute l'ardeur de son âge, avec ce feu d'esprit qui semble vivifier toute sa personne, et qui étincelle dans tout son extérieur, avec une action pleine de naturel et d'ingénuité, avec une rare sûreté de mémoire, et d'un ton à la fois respectueux et ferme, leur a adressé un compliment qui n'étoit pas une vaine formule : il sentoit que la dissertation oratoire dont il alloit donner lecture à un public occupé tout entier du spectacle qu'il avoit sous les yeux, devenoit une distraction pour laquelle il falloit demander quelque excuse : quel intérêt littéraire pouvoit, même momentanément, remplacer celui dont toutes les ames étoient remplies ! M. Villemain a développé avec une grâce toute particulière cette idée et ce sentiment qui l'ont conduit à un éloge éloquent, ingénieux et vrai de ces princes qu'on ne sauroit flatter, de quelque manière qu'on les loue, parce que la flatterie ne commence, qu'où manque la louange. On a remarqué dans ce compliment, ou plutôt dans cette effusion d'un jeune cœur qui sembloit avoir interrogé tous les autres, parmi un grand nombre de tournures délicates et spirituelles, quelques pensées neuves, tant la matière est féconde ! On y a surtout applaudi cette belle expression de *patriotisme européen*, coup

de pinceau profond, qui nous représente toute l'Europe telle qu'elle est en effet aujourd'hui, comme une seule et même patrie, unie dans tous ses points par les mêmes vues d'utilité publique, et par les mêmes vœux de civilisation générale. Pendant ce discours si bien conçu, si bien prononcé par un si jeune littérateur, on vit souvent les yeux du roi de Prusse se tourner vers ses fils, comme pour leur faire observer tout ce dont la plus tendre jeunesse est capable, quand l'étude et le travail secondent les inspirations d'une heureuse nature; ceux du public se portoient alternativement, et sur les princes, et sur le jeune orateur, et sur sa respectable mère, dont les larmes étoient aussi un bien touchant spectacle. Quel tableau plus noble, et plus attendrissant!

Enfin M. Villemain a lu la dissertation qui lui a valu le prix de l'Académie. On sait qu'il s'agissoit d'examiner, de balancer *les avantages et les inconvéniens de la critique*; sujet en lui-même d'un intérêt assez médiocre, matière froide, question vague, puisqu'il n'existe rien au monde qui n'ait ses utilités et ses abus, son bon et son mauvais côté, ses dangers, ses écueils et ses heureux effets, ses *inconvéniens* et ses *avantages*: ne nous proposera-t-on pas aussi quelque jour d'examiner les *inconvéniens* et les *avantages* de la médecine, de l'imprimerie, de chacun des arts, de chacune des sciences, de toutes les institutions sociales, des prix académiques, et des académies elles-mêmes? Voilà, certes, d'amples sujets d'amplifications et de déclamations; mais le talent et l'esprit, sur quelque matière qu'ils consentent à s'exercer, se montrent toujours avec un éclat qui nous avertit de leur présence; et quoiqu'au fond le discours de M. Villemain ne soit qu'une décla-

mation sans violence, et déguisée par les formes discrètes d'un style sage et retenu, son talent y brille par toutes les qualités si louables qui l'ont déjà fait connoître. Je ne me propose pas d'entrer aujourd'hui dans le détail de sa composition : elle demande une lecture attentive que je n'ai pas eu le temps de faire, et un examen réfléchi auquel je n'ai pu me livrer encore; je voudrois seulement esquisser une idée de l'effet qu'elle a produit à la lecture publique : elle a été fort applaudie, pour une dissertation sur un sujet si ingrat, bien que les applaudissemens n'aient pas été très-fréquens; elle a cependant paru un peu longue; et cette impression peut tenir à ce que le plan n'en est pas marqué d'une manière assez sensible, n'en est pas assez décidé; à ce que les pensées principales n'y sont pas assez détachées les unes des autres, et s'y confondent trop avec celles qui ne sont qu'accessoires; à ce que l'auteur, en se traçant une marche à peu près historique, semble s'être privé des avantages d'une certaine progression oratoire : on diroit qu'il reste toujours à la même place; quoiqu'il avance dans le développement des faits, il ne paroît pas avancer dans le développement des idées; et au milieu de la profusion de traits étincelans qu'il lance de toutes parts et à chaque instant, il ressemble à ces feux brillans et stationnaires qui tournent sur eux-mêmes, et qui se jouent en pétillant dans leur immobilité : ce défaut, que peuvent couvrir, dans le cabinet, les grâces de l'élocution, la correction, l'élégance, la délicatesse du style, le tissu délié des idées secondaires, mérite propre à M. Villemain; ce défaut, dis-je, se fait surtout sentir dans une lecture publique, où l'auditeur veut être mené, conduit, entraîné vers un but par des voies qu'il aperçoive; mais

d'un autre côté, la lecture publique est très-favorable à l'effet de ces traits de détail, qui jaillissent comme des éclairs, qui éblouissent l'esprit et qui réveillent l'attention : ces traits, qu'exclut en partie une éloquence grave, sont les principaux ornemens de l'éloquence académique : le discours de M. Villemain en abonde ; et presque aucun de ceux qu'il a semés avec tant de luxe dans sa composition, n'a été perdu pour le public, toujours très-avide, et quelquefois plus avide qu'il ne faudroit de ces sortes d'agrémens : tantôt fin dans ses aperçus, tantôt délicat dans ses appréciations, tantôt très-malin dans ses allusions et dans ses rapprochemens, toujours très-caustique dans ses épigrammes, et d'autant plus caustique, d'autant plus mordant, qu'il couvre ses intentions malicieuses d'un air de réserve et de modération ; on pourroit dire que le jeune orateur a emprunté à la critique ses armes les plus redoutables pour la combattre, et que même il n'a pas dédaigné celles de la satire : car ce sont les *inconvéniens* qu'il fait surtout valoir et ressortir, qu'il enfle même, qu'il grossit, qu'il amplifie, qu'il exagère, tandis qu'il atténue, qu'il dissimule, qu'il annule presque, et qu'il anéantit les *avantages* ; c'est le procédé des satiriques ; la question n'est donc pas véritablement traitée dans son ouvrage ; et sans doute il ne falloit pas qu'elle le fût : M. Villemain a touché le but, s'il ne s'agissoit en effet que de ménager à l'inconsolable amour-propre des auteurs critiqués, un moment très-fugitif de consolation passagère, sous les auspices d'une victoire académique et dans un écrit agréable, ingénieux, piquant, plein de talent, de goût et de style.

Cette séance publique, la plus mémorable de l'Académie française, en a peut-être été la plus courte : elle

s'est terminée un peu brusquement ; le public, à la fin, désiroit encore quelque chose de la part de l'Académie ; mais il ne pouvoit rien désirer de plus de la part des princes, dont la noble et gracieuse familiarité a plus que rempli son attente : on les a vus, non sans attendrissement, parler avec bonté, avant de quitter la salle, au jeune et intéressant littérateur, que l'Académie venoit de couronner, approcher ses lauriers des leurs, et donner au monde l'exemple auguste de la puissance souveraine consacrant sans faste les premiers triomphes du talent : des pleurs couloient de tous les yeux ; les cris de *vive Alexandre! vive le roi de Prusse !* sortoient de tous les cœurs; et les vieillards de l'Académie, les Nestors de notre littérature sembloient s'applaudir d'avoir assez vécu, pour être témoins d'un spectacle qui surpasse tous leurs souvenirs. Celui qui consigne ici ces faits, a, plus d'une fois, en les écrivant, mouillé son papier de ses larmes.

XXIV.

Notice sur M. Mercier, auteur du Tableau de Paris, etc.

15 mai.

M. Mercier, auteur du *Tableau de Paris*, et membre de la troisième classe de l'Institut, est mort le mois passé : il étoit âgé de soixante et quatorze ans; il a terminé tranquillement sa carrière à Paris, où il etoit né; on le voyoit errer, comme une ombre, depuis assez longtemps, avec tout les signes de la caducité, dans ces mêmes rues, dont jadis il s'étoit constitué le peintre : il se survivoit à lui-même. Qu'étoit dévenue l'époque où sa

réputation attiroit sur ses pas la foule des curieux, où l'on s'empressoit dans les lieux publics, dans les cafés, pour le voir, pour l'entendre? L'indifférence la plus froide avoit succédé à cette curiosité si vive; sa présence retraçoit même plutôt encore ce qu'il y avoit de ridicule dans ses paradoxes, que ce qu'on avoit observé de remarquable dans son talent. M. Mercier fut d'abord, aux yeux du moins de la jeunesse enthousiaste, une espèce de grand homme; il finit par n'être plus rien du tout : autrefois, on le regardoit avec admiration; dans ces derniers temps, on ne pouvoit plus le regarder sans rire.

L'image de l'indépendance plaît et séduit toujours, et l'on résiste avec peine aux attraits de la nouveauté : un écrivain qui pense d'après lui-même, et qui, par des idées neuves, extraordinaires, heurte et contredit les opinions reçues, est toujours assuré de faire quelque impression, si d'ailleurs il n'est pas dépourvu de talent. Les hommes dont, en général, l'imagination inquiète va cherchant sans cesse je ne sais quelles vérités, hors du vrai même, ne portent qu'impatiemment le joug des traditions; mais si l'on veut spéculer avec quelque bonheur sur cet instinct et sur cette inquiétude, il faut les flatter avec adresse, et non les déconcerter grossièrement : il est un point au-delà duquel la nouveauté perd tous ses appas, et le paradoxe tout son sel. MM. Linguet et Mercier n'ont pas eu l'art de s'y fixer : éblouis des succès brillans de J.-J. Rousseau, ils ont cru qu'il suffisoit d'abuser encore plus que lui du paradoxe pour atteindre à la gloire, et ils se sont imaginé sans doute qu'inférieurs à leur maître, sous le rapport du génie, ils devoient balancer la supériorité de son éloquence par l'audace de leurs pensées : cette audace si intrépide ne

fut qu'une extravagance risible; on eût dit que la folie elle-même avoit proposé un prix auquel aspiroient à l'envi les deux concurrens : il me semble qu'à la fin, M. Mercier l'eût emporté; il est douteux que Linguet eût pu soutenir jusqu'au bout le poids d'une rivalité si difficile et si redoutable.

Il faut peu d'esprit pour trouver un paradoxe; il en faut beaucoup pour le bien défendre : M. Mercier n'en manquoit pas; mais il avoit plus de mouvement que de lumière dans la tête : il mettoit plus d'impétuosité et de brusquerie dans ses assertions, que de subtilité dans ses argumens, et paroissoit compter plus encore sur l'autorité de ses paroles que sur la force de ses raisons : il déclamoit beaucoup; il argumentoit peu; et comme il attaquoit généralement moins des opinions que des sentimens, et qu'il en vouloit surtout à certaines admirations, on ne doit pas être surpris qu'il ait été moins fertile en sophismes ingénieux, qu'en décisions tranchantes.

Dans un des plus comiques accès de sa manie paradoxale, qui n'a pas cessé de croître jusqu'à ses derniers jours, il a prétendu, par exemple, qu'on avoit le plus grand tort d'aimer et d'admirer le *chant du Rossignol:* avec quel sérieux il soutenoit cette thèse! mais de quel raisonnement pouvoit-il l'étayer? N'en étoit-il pas réduit à opposer son organisation particulière à celle de tous les autres hommes? Si, avec une simplicité modeste, il eût avoué bonnement que jamais dans le silence d'une belle soirée du printemps, au détour secret d'un bois solitaire, les accens du rossignol n'avoient charmé son oreille et pénétré jusqu'à son cœur, on l'eût plaint sans doute : il trouvoit plus agréable d'exciter la surprise, que d'émou-

voir la commisération, et d'avancer fièrement un paradoxe, que de proférer humblement un regret; je le conçois; son esprit d'ailleurs suivoit naturellement cette pente, mais il étoit obligé de s'en tenir à l'assertion pure et simple : comment, en effet, essayer même de nous prouver que nous avions tort de n'être pas universellement organisés, comme l'étoit M. Mercier?

Sur presque toutes les matières de goût, on pouvoit toujours l'enfermer dans ce cercle étroit : il avoit le malheur d'être insensible aux beautés de Racine et de Boileau; il avoit celui de n'aimer presque aucun des grands écrivains du siècle de Louis XIV, et il vouloit que ce malheur, qui lui étoit propre, devînt un argument irréfragable contre l'admiration générale : il ressembloit à un sourd, qui, dans un concert délicieux, s'inscriroit intrépidement en faux contre les sensations et le plaisir des gens pourvus de bonnes oreilles, ou à un aveugle qui, devant un beau feu d'artifice, se moqueroit de l'attention, des exclamations et des applaudissemens des spectateurs enchantés. Je n'ai jamais bien compris qu'un homme eût la témérité de s'en rapporter plus à lui-même qu'à tous les autres, quand ils sont tous d'accord contre lui sur un de ces points dont le goût et la sensibilité décident, et où l'avis le plus général est évidemment la règle la plus sûre : si vous ne goûtez ni la mélodie du rossignol, ni les vers de Racine, vous devez vous taire, et ne conclure en secret qu'une chose, c'est qu'il vous manque un organe, et que vous êtes privé d'un plaisir, parce que vous êtes privé d'un sens.

La gloire de l'originalité a de quoi flatter; et le détracteur de Racine, de Boileau et du rossignol, y prétendoit sans doute plus ambitieusement qu'un autre; mais

il y a deux sortes d'originalité : il en est une compagne nécessaire du génie, mère des pensées profondes et neuves, source des vérités les plus élevées ou des combinaisons les plus piquantes, principe de cette éloquence qui crée des expressions et un style pour des idées, qui sont elles-mêmes des créations : c'est la véritable. Il en est une autre dont les caractères sont tout différens : elle est fille de l'amour-propre, et elle en met les vaines prétentions à la place des titres solides du génie ; elle ne veut que se singulariser ; elle se présente comme un don spécial, comme une empreinte particulière et privilégiée de la nature, et n'est au fond que la marque d'une organisation défectueuse : c'est la fausse ; c'étoit celle de M. Mercier. Si, pour avoir le mérite de l'originalité, soit au physique, soit au moral, il ne tient qu'à sortir de l'ordre commun, rien ne peut à cet égard le disputer aux monstres : toutes les difformités du corps comme tous les travers de l'esprit deviendront des droits incontestables à ce genre de gloire, et l'hôpital des Incurables ainsi que celui des Fous, seront peuplés d'originaux très-remarquables.

On se tromperoit pourtant si l'on croyoit M. Mercier aussi original qu'il vouloit le paroître : il ne faisoit souvent que s'approprier les paradoxes d'autrui ; son droit sur eux n'étoit que le degré d'exagération auquel son audace effrénée les portoit : les véritables propriétaires les eussent désavoués et abandonnés en les voyant défigurés d'une manière si étrange ; dans ses opinions si fameuses sur le *drame*, M. Mercier n'étoit que la caricature de Diderot. On créa, pour caractériser le zèle du disciple, un titre qu'auroit sans doute rejeté l'enthousiasme du maître, tout exalté qu'il étoit : M. Mercier

fut appelé le *dramaturge*, qualification comique qui semble désigner moins une doctrine littéraire, qu'une espèce de fanatisme religieux; s'il s'étoit proposé de faire sentir le ridicule des principes et l'absurdité des systèmes qu'il avoit embrassés, il n'auroit pu s'y prendre mieux; mais le vulgaire est toujours bien décidé à accepter, comme sérieux, ce qu'on lui donne pour tel : il aime qu'on l'endoctrine; les opinions de M. Mercier sur Boileau et sur Racine n'étoient pas, non plus, tout-à-fait à lui. Elles furent d'abord inspirées par l'esprit d'adulation à des littérateurs fort au-dessus de M. Mercier : c'est à la cour de M. de Voltaire qu'elles commencèrent à se montrer : c'étoit pour flatter Voltaire qu'on essaya de les accréditer; ses adulateurs se chargèrent d'immoler Racine et Boileau à la gloire de leur maître, avant qu'il se chargeât lui-même d'immoler le grand Corneille. M. Mercier n'examinoit pas sous quels auspices un paradoxe étoit né, ni dans quelles vues il avoit été créé; il suffisoit que ce fût un paradoxe : il y reconnoissoit son bien; quoiqu'il n'aimât point Voltaire, il se constitua l'ennemi personnel de Boileau et de Racine, et l'on sait quelle guerre il avoit déclarée à leur renommée et à leurs ouvrages. Le langage du mépris n'avoit pas d'expressions assez fortes pour rendre le peu de cas qu'il faisoit d'eux : M. Mercier étoit le Diogène de la littérature.

Malheureusement il se rencontra un homme qui croyoit à la puissance de la raison, comme M. Mercier croyoit à la puissance du paradoxe; cet homme étoit M. de La Harpe : il fondit impétueusement sur MM. Linguet et Mercier, avec toutes les fureurs de l'indignation et toutes les armes de la dialectique. L'importance d'un tel adversaire, le luxe de logique, la surabondance d'argumens, qu'il

déploya dans ses attaques, ne réussirent qu'à relever aux yeux du public des absurdités risibles, dont les traits du ridicule auroient fait plus sûrement justice. La raison fut profanée dans ces combats ; et comme il faut toujours qu'il y ait des rieurs, ils se décidèrent pour les vaincus contre un vainqueur qui n'avoit pas su les mettre de son côté, et couvrirent la honte de la défaite des apparences de la victoire : c'étoit un spectacle assez plaisant de voir la raison se compromettre avec la folie, et sortir d'une lutte qu'elle devoit dédaigner, à la fois victorieuse et ridicule ; il ne s'agissoit que d'attendre un peu. M. Mercier ne devoit pas tarder à ébranler lui-même le crédit de ses doctrines par le progrès de ses paradoxes : quand il s'en prit à Newton sans savoir un mot de physique ni de mathématiques, on vit bien que sa manie de contredire n'étoit que la fièvre d'un cerveau malade ; et quand il en vint jusqu'à dénigrer le rossignol, le paroxisme du délire en manifesta toute l'étendue.

Il est difficile qu'un grand talent s'unisse avec un si prodigieux penchant à l'extravagance : M. Mercier n'en eut qu'un médiocre ; ses meilleurs drames sont très-inférieurs aux chefs-d'œuvre du genre ; et l'on ne peut comparer *l'Habitant de la Guadeloupe* et *la Brouette du Vinaigrier* au *Père de Famille*. *L'An* 2440 et *le Bonnet de Nuit*, productions déclamatoires, diffuses et ennuyeuses à l'excès, méritent à peine d'être rappelées à la mémoire de ceux qui veulent se souvenir de tout ; *le Tableau de Paris*, que l'auteur a gâté dans ces derniers temps, en voulant le compléter et l'étendre, n'est qu'une esquisse grossière, où l'on rencontre quelques traits saillans, quelques heureux coups de pinceau, mêlés à beaucoup de fatras : c'est un ouvrage peint à la

brosse : il fit sensation quand il parut, parce qu'il parut à propos : la disposition des esprits assura le succès de ce livre ; qu'on essaie aujourd'hui de le relire, on le trouvera bien au-dessous de sa réputation ; on verra qu'il dut beaucoup aux circonstances dans lesquelles il fut publié : la hardiesse de quelques idées obtint grâce pour la foiblesse et la pauvreté du plus grand nombre, et la franchise presque cynique de quelques peintures en imposa sur l'insignifiance générale du coloris. J'ai bien peur que personne ne veuille faire l'épreuve que je propose : qui pourroit aujourd'hui se résoudre à lire un ouvrage de M. Mercier ? ses écrits sont morts avant lui.

On sait toujours quelque gré aux hommes qui veulent soumettre les vérités les mieux reconnues à un nouvel examen : ils entretiennent dans les esprits un certain mouvement favorable à la vérité même ; ils les empêchent de s'endormir insipidement dans la tranquillité d'une croyance paisible ; ils les rappellent au sentiment de leur indépendance, et leur rendent la conscience de leur activité ; aussi, malgré les reproches que la raison peut faire avec une justice trop évidente à M. Mercier, sa mémoire ne reste pas sans quelque intérêt ; et cet intérêt s'augmente, quand on songe que jamais les désordres de sa tête ne passèrent jusqu'à son cœur : on peut être honnête homme, et ne pas aimer le chant du rossignol ; M. Mercier, en s'élançant toujours hors de la sphère des idées sensées, s'est toujours maintenu dans l'ordre des affections louables ; il n'a figuré que parmi les victimes d'une révolution, que ses livres, comme tant d'autres, avoient pu provoquer ; il fit souvent entendre des réclamations courageuses, et la bizarrerie de son éloquence néologique étoit du moins con-

sacrée à l'expression des plus purs sentimens; lorsque tout se taisoit, excepté la louange, il ne laissoit point de parler assez publiquement avec tout l'abandon de son caractère; il est mort dans les bras de la religion, au bruit des applaudissemens excités par un changement de choses, auquel il applaudissoit lui-même des bords de son tombeau.

XXV.

De la Constitution et des Lois fondamentales de la monarchie française, par M. Charles Delalot, *ancien rédacteur du journal* des Débats.

29 mai.

Quand une institution quelconque obtient une très-longue durée, on doit présumer qu'elle repose sur une base très-solide. Tout établissement qui ne s'appuie pas sur des principes fixes et immuables, est menacé d'une chute rapide; on ne peut concevoir comment le gouvernement de nos anciens rois se seroit soutenu pendant tant de siècles, s'il n'eût pas été assis sur des fondemens très-fermes et très-profonds : on parle quelquefois de la puissance du temps pour conserver, comme pour détruire; mais jamais le temps n'a consolidé un édifice essentiellement ruineux; quel a donc été cet esprit de vie, qui, durant quatorze cents années, n'a cessé d'animer ce grand corps de la monarchie française? Tel est l'objet des recherches de M. Delalot : voilà ce qu'il approfondit dans cet ouvrage avec beaucoup d'érudition, et ce qu'il développe avec beaucoup de talent.

En d'autres termes, et sous le point de vue le plus simple, l'importante question qu'il examine se réduit à savoir si, avant qu'on essayât de nous donner une *constitution*, nous en avions réellement une : l'antiquité de notre existence politique est la preuve de l'affirmative; car rien ne sauroit être durable, s'il n'est pourvu des conditions nécessaires à sa durée, s'il n'a une organisation, une *constitution*, propres à le conserver; mais cette question n'engendreroit qu'une dispute de mots, si celui qui l'agite ne se proposoit de prouver que cette *constitution* antique ne différoit pas, au fond, de celle qui fut l'objet de tant de vœux, et le sujet de tant de troubles : il ne s'agissoit donc, suivant lui, pour arriver au but, que d'écarter les ronces de la vétusté qui couvroient le chemin; il ne s'agissoit que de donner quelque relief et quelque éclat à des principes un peu obscurcis et oblitérés par la rouille du temps; mais ces principes furent méconnus d'abord par notre ignorance qui n'en avoit pas même l'idée; ensuite par notre orgueil que séduisoit le plaisir de créer, d'innover; enfin, par je ne sais quel esprit d'imitation, qui nous portoit à chercher dans la sagesse d'autrui, et hors de chez nous, des types et des modèles que nous pouvions trouver dans notre propre patrie. Le paradoxe de M. Delalot, s'il est l'expression de la vérité, comme un paradoxe peut quelquefois l'être, offre donc plusieurs avantages : il tend à revêtir de l'imposante autorité des siècles, et à marquer du sceau de l'expérience, des pensées, des maximes, des institutions qui seront d'autant plus assurées de notre respect et de notre confiance, qu'elles paroîtront moins nouvelles; il enlève à l'esprit de système, d'abstraction et de métaphysique, toujours si suspect



et parfois si dangereux, l'ascendant qu'il veut prendre depuis trop long-temps dans les affaires politiques ; il nous instruit à interroger notre propre histoire, et à recueillir les gages de l'avenir dans les monumens du passé ; il nous relève à nos propres yeux, et nous replace dans une plus noble attitude en nous rendant à nous-mêmes, et en écartant le joug de l'exemple et de l'imitation. On ne peut nier que ces idées ne soient grandes et généreuses ; aussi découlent-elles naturellement d'un principe fait pour plaire à tous les esprits élevés.

En effet, tandis que d'humiliantes peintures ne cessent de nous représenter nos pères comme des esclaves courbés, de générations en générations, sous le sceptre despotique des rois, M. Delalot nous montre la nation française toujours libre, depuis son origine ; et c'est devant cette consolante image qu'il a, pour ainsi dire, composé son écrit :

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

Qu'on n'aille pas croire cependant qu'il veuille proposer d'une manière absolue tout ce qui a été pour modèle de ce qui doit être : il ne nous remet, sous les yeux, les souvenirs de nos annales que pour nous remettre sur la voie de nos destinées ; il ne nous dit pas : Suivez scrupuleusement les traces de vos ancêtres ; il nous dit : Ne craignez pas trop de les prendre pour guides ; il admet toutes les modifications que peuvent commander la volonté éclairée du roi, le vœu mûri de la nation, et l'irrésistible empire des circonstances ; sa vénération pour l'antiquité ne va pas jusqu'à la superstition : il parle

comme un descendant des Francs, et non comme un esclave des préjugés.

Mais quelle étoit la garantie de cette antique liberté qu'il nous rappelle et qu'il invoque? On éprouve une surprise agréable quand on le voit s'engager à prouver qu'un corps législatif en deux parties, adopté comme base du nouvel ordre politique, n'est qu'une forme plus développée d'une institution fondamentale de la monarchie, dont le principe est toujours demeuré en vigueur: ce sont ses propres paroles. Immédiatement après cette proposition qui étonne, il semble se plaire à entretenir la surprise, en nous faisant voir qu'il n'y a pas jusqu'au titre de *sénateur* qui n'ait, comme il le dit, son fondement dans notre histoire; ces rapprochemens le conduisent à développer avec beaucoup d'énergie quelques-unes des considérations que je viens de résumer au commencement de cet article. Frappé de ce type originel qu'il découvre dans nos antiquités, et plein des principes qu'il recueille dans nos souvenirs, il peint ensuite très-vivement les inconvenances si universellement senties du plan proposé au roi par le sénat dans les premiers momens de l'heureuse révolution qui nous a rendu nos princes légitimes; il analyse l'ouvrage de l'assemblée constituante; il en montre les principaux vices dans l'erreur qui fit confondre la *séparation* des fonctions avec la *division* des pouvoirs, et dans celle qui rangea la *souveraineté* parmi les droits et les attributs du *peuple;* enfin, il arrive à travers toutes ces idées accessoires et préparatoires, au véritable point de la question qu'il résout l'histoire à la main.

Il fait d'abord sortir de ses recherches historiques ce principe, que l'*unité* de pouvoir est une loi fondamen-

tale de la monarchie : les *fonctions* seules, dit-il, sont distinctes et séparées; il établit ensuite comme une autre maxime, non moins ancienne et non moins sacrée, que le pouvoir n'agit que par des lois reconnues, et selon des *formes déterminées* : «Tel est, ajoute-t-il, l'ob« jet de la *constitution* : elle ne confère pas le pouvoir; « elle en règle seulement l'exercice, selon les principes « avoués par l'Etat. » Mais où sont ces principes régulateurs? Il trouve le premier et le plus important de tous dans l'établissement des *mallus* de la loi salique, des *champs de Mars* de la première race, des *champs de mai* de la seconde, des *cours plénières*, des *placités*, ou états-généraux, ou enfin du *parlement*; il revient alors à cette loi fondamentale qui consacre l'*unité* de pouvoir : il en détaille les raisons, et en approfondit l'esprit; il combat de nouveau, à cette occasion, *la souveraineté du peuple*; puis, rentrant dans les plus étroites limites de son sujet, et, pour ainsi dire, le serrant de plus près, il suit sans interruption ce fil qui s'attache au berceau de la monarchie naissante, et qui, servant de guide à tous les rois, et se prolongeant à travers tous les règnes, dans un espace de plus de treize cents années, vient lier les derniers temps aux premiers âges : depuis Clovis jusqu'à Louis XVI, il observe, il retrouve partout le même fonds de doctrine politique sous les mauvais rois, qui se présentent en très-petit nombre, comme sous les meilleurs, et malgré la diversité des circonstances. On voit Louis XI le reconnoître, et se soumettre à l'autorité de ces maximes héréditaires; François I[er] proclame, devant son rival et son vainqueur, ces lois fondamentales de la monarchie française, qui défendent au prince de rien entreprendre *sans le*

consentement de ses cours souveraines; Charles IX avoue qu'aucun édit ou ordonnance n'a force de loi publique dans le royaume, sans le consentement exprès du parlement. « Qu'on ne dise point, s'écrioit « Louis XIV, que le souverain n'est pas sujet aux lois, « puisque la proposition contraire est une vérité du « droit des gens, que la flatterie a quelquefois attaquée, « mais que les bons princes ont toujours défendue, « comme une divinité tutélaire de leurs Etats. » Sous Louis XV, les princes du sang, dans leur requête contre les princes légitimés, rappellent, comme un principe d'une antiquité immémoriale, que, quelque étendu et quelque respectable que soit le souverain pouvoir des rois, il n'est pas au-dessus de la loi fondamentale de l'Etat: tous les monumens, tous les faits, toutes les traditions, tous les souvenirs, tous les siècles, semblent donc venir en foule à l'appui de cette conclusion de M. Delalot, que l'esprit de liberté sage et tempérée est parmi nous un caractère éminemment national; conclusion qu'il déduit de tant de citations également exactes et piquantes, de tant de recherches curieuses, dont il fait jouir le lecteur, qu'avant de naître sous la plume de l'écrivain, elle s'offre d'elle-même à tous les esprits.

Je conviens que l'orgueil de la raison moderne, sans cesse harcelée, sans cesse attaquée par M. Delalot, goûtera médiocrement un auteur qui cherche à dépouiller la philosophie de ses plus chères inventions : quelques lecteurs lui sauront peu de gré de son respect pour les traditions les plus anciennes et les plus respectables; plusieurs même, malgré ses preuves, malgré ses argumens, malgré les autorités qu'il allègue; en dépit de Leibnitz et de Montesquieu, dont il fait valoir le témoi-

gnage, auront peine à croire que notre siècle doive, en politique, se remettre à l'école des siècles les plus reculés. Il a prévu lui-même ces dispositions et cette incrédulité, qu'il heurte peut-être avec une éloquence trop vive; j'aime néanmoins ce tableau qu'il nous trace des temps antiques : « On croit assez communément, « dit-il, que tout étoit barbare dans ces premiers temps « de notre histoire; c'est un préjugé de l'ignorance « dont il faut se défaire. Il est vrai que la langue n'é« toit pas polie; les mœurs avoient une écorce rude et « grossière, mais sans corruption et sans fard; les idées, « moins approfondies, étoient justes et lumineuses : « c'étoit un spectacle bien différent de l'antiquité païen« ne, où la politesse régnoit dans le style, et la barba« rie dans les lois. Il ne faut pas que la pompe de l'élo« quence grecque et romaine, si éblouissante pour la « jeunesse, en impose à notre âge mûr, et nous cache, « sous un vernis brillant, le vice des lois et celui du « gouvernement populaire; il faut moins encore que la « rouille innocente d'un idiome informe et sans art « nous fasse mépriser nos antiquités nationales : ce se« roit insulter à la foiblesse de notre enfance avec d'au« tant moins d'équité, que des yeux attentifs démêle« ront, dans son caractère naissant, bien des traits pré« coces d'une haute sagesse. Ce n'est pas sans raison que « les anciens législateurs parloient du peuple français « avec une si haute admiration; ils lui reconnoissoient « autant d'habileté dans les conseils que d'intrépidité « dans les combats; la fidélité dans les alliances, la « bonne foi dans les traités, et la pureté de la doctrine « achevoient la peinture d'un si beau caractère. » Avouons que si ces idées, exposées dans un style plein

de chaleur et d'éclat, ne sont pas très-*philosophiques* dans le sens qu'on attache maintenant à ce mot, elles sont du moins éminemment morales : il y a dans le culte des traditions et des antiquités, quelque chose qui ressemble au double sentiment de la piété filiale et du patriotisme. Les lumières souvent trompeuses et les spéculations toujours inquiètes de l'esprit sont moins favorables, ce me semble, à l'ordre des sociétés humaines, que les paisibles instincts du cœur, qui trompe rarement.

Ce morceau que je viens de citer n'est pas le seul que je voudrois transcrire : les pages que je souhaiterois de mettre sous les yeux du lecteur dans cet extrait, s'offrent en grand nombre; peut-être même l'abondance des idées accessoires et des morceaux épisodiques nuit-elle dans cet écrit à l'ensemble des pensées principales : on y remarque plus de richesse que de méthode; l'auteur semble vouloir rattacher tout à son sujet; et toutes les questions de politique et de morale s'y réunissent en effet avec aisance. On ne lira pas sans intérêt et sans fruit une dissertation, sans doute un peu longue, sur *la pairie*; ce que l'auteur dit en faveur de *la liberté de la presse*, qu'il réclame avec toutes nos autres libertés, peut être également considéré comme une digression très-intéressante, quoique très-étendue. Dans le développement de ces vues particulières, comme dans celui de la question générale, il procède toujours avec une grande force de logique et un grand mouvement d'éloquence : on sent qu'il est pénétré du style de Bossuet; et je ne sais s'il n'emprunte pas trop souvent le ton de ce sublime orateur : car ce ton pourroit bien ne convenir qu'à Bossuet : quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. De-

lalot est celui d'un bon royaliste, digne d'avoir été condamné à mort dans nos troubles pour la cause qu'il défend encore aujourd'hui; celui d'un homme honnête et d'un écrivain extrêmement distingué: nous avons actuellement peu de prosateurs, dont la plume soit aussi énergique et aussi brillante que la sienne.

XXVI.

Epître à Buonaparte, sur le bruit répandu qu'il projetoit d'écrire des commentaires historiques, par M. LEMERCIER.

14 juin.

LE *bruit* qui sert de texte ou de prétexte à cette Epître, est, en effet, une des cent mille conjectures auxquelles donna lieu la conduite d'un homme qui voulut vivre, lorsqu'il sembloit n'avoir plus qu'à mourir : il seroit très-difficile de décider si cette conjecture étoit mieux fondée que toute autre; mais c'est du moins une de celles qui pouvoient se prêter le plus heureusement au dessein qu'a rempli M. Lemercier. Le cadre de son Epître est piquant : les reproches que la prose, que la poésie ont déjà épuisés, se reproduisent ici sous une forme qui les rajeunit : tout s'use, tout vieillit vite dans des circonstances aussi vives que celles dont le spectacle vient d'étonner et de consoler le monde. Un tyran tombe du faîte de la puissance humaine : l'indignation, long-temps concentrée dans le fond des cœurs, éclate de toutes parts avec impétuosité; les statues de l'usurpateur sont renversées en un clin d'œil; cent

écrits qui paroissent à la fois, en prose, en vers, signalent, dénombrent ses crimes, flétrissent sa mémoire, soulagent la haine, et vengent la liberté publique; quelques jours suffisent à cette explosion rapide; et bientôt tout est dit, quoique rien ne soit oublié, quoique d'amers souvenirs entretiennent toujours dans les ames de salutaires dispositions. Tout est dit, en ce sens que le feu des premières invectives a, si l'on peut s'exprimer ainsi, dévoré toute la matière, et n'a laissé à celles qui les suivent, que la ressource de les répéter sous d'autres formules, et de les traduire en d'autres termes. M. Lemercier n'est cependant pas venu aussi tard que ces observations pourroient le faire croire : son Epître, qu'il a eu bien soin de dater, est *du 25 avril;* et notre annonce, un peu tardive, doit seule être accusée de manquer de fraîcheur; d'ailleurs la physionomie particulière de ce petit ouvrage peut le mettre, comme je l'ai dit, à l'abri de cette censure.

L'auteur s'adresse à l'homme même contre lequel sa Muse irritée s'élève; et, supposant que l'usurpateur détrôné pourroit vouloir, dans sa retraite, essayer de se soustraire à la vengeance de l'histoire, en cherchant à la tromper par de fausses apologies, il veut lui arracher ce dernier espoir : il l'accable, pour ainsi dire, de tout le poids de l'avenir, en lui présentant le tableau du passé. L'idée première de cette pièce se sépare donc, comme on le voit, du plan commun de toutes celles qui ont eu le même fond et le même but, et quoique inspirée par un bruit public, elle a quelque chose de cette originalité qu'on remarque toujours dans les productions de M. Lemercier; malheureusement cet ingénieux écrivain s'est fait, par réflexion et par système, un style

qui, sans exclure précisément la verve, la chaleur et l'énergie, seroit capable cependant d'anéantir dans les ouvrages du génie, même les plus heureux, l'effet des plus brillantes qualités. Par quel inconcevable renversement de toute raison, un homme d'esprit et de talent immole-t-il son talent et son esprit à la plus bizarre, à la plus monstrueuse théorie qui jamais ait pu entrer dans la tête d'un homme de lettres? Quoi! c'est par calcul, c'est par principe, que M. Lemercier se plaît à se défigurer lui-même au point de n'être plus aujourd'hui sur le Parnasse qu'une espèce de caricature déplorable, dont il est même insipide de se moquer! Quoi! il ne s'aperçoit donc pas qu'à force de s'opiniâtrer à son système, il ne compte déjà plus parmi les écrivains! N'a-t-il donc point des amis qui lui disent en secret ce que la critique est obligée de lui dire publiquement? Abuseroit-il de la noble fermeté de son caractère, de cette fermeté dont il a fait souvent un si bel usage, jusqu'à vouloir l'appliquer à des extravagances littéraires qui le perdent? On voit avec douleur qu'il persiste dans cette démence raisonnée, qui l'exclut de la gloire à laquelle il pourroit prétendre, et qui nous frustre d'un heureux talent sur lequel nous devions compter; je ne parle point de son exemple : ses énormes défauts n'ont pas même l'honneur d'être contagieux.

Ils reparaissent tous dans cette Epître, et ils ne se font pas attendre long-temps. Voici le début de la pièce :

> De *l'absence* jamais l'honneur ne doit médire :
> Tu vis et peux répondre, ainsi je puis t'écrire.

On ne doit pas médire de *l'absence*, pour des *absens* :

quelle singulière phrase! Mais sans doute *l'absence* est mise ici à la place de *la mort*, puisque l'auteur continue en ces termes: *tu vis;* quel galimatias! Et quand il seroit mort, l'*honneur* ne pourroit-il donc pas en *médire?* Aurions-nous moins le droit d'accuser sa mémoire, de retracer ses excès, de peindre ses crimes? Néron et Caligula sont morts : *l'honneur* défend-il de *médire* de ces tyrans?

Si j'en crois du public le dernier entretien,
Napoléon déchu *veut être historien.*

L'auteur n'exprime pas ce qu'il veut dire : il ne s'agit pas d'être *historien;* il s'agit de faire des Mémoires; ce qui n'est pas la même chose.

Et Clio souffrira que sa plume *usurpée*
Venge un *usurpateur que ne sert plus l'épée!*
Non, Bonaparte, non; tu te promets en vain
De faire d'un despote un loyal écrivain.

M. Lemercier s'est sans doute applaudi de ce rapprochement d'*usurpée* et d'*usurpateur*, qui n'est pourtant pas du plus merveilleux effet; *que ne sert plus l'épée* est un hémistiche cruellement dur; et je demande si le dernier vers ne ressemble pas à ceux que font les gens absolument illétrés, quand, avec une idée confuse de la mesure, ils essaient quelquefois de versifier. C'est un inconvénient dans lequel tombe souvent M. Lemercier; et c'est un des traits de cette grotesque manière qu'il a substituée avec effort aux inspirations naturelles de son génie : tantôt elle présente l'idée de l'ignorance entière de l'art; tantôt elle rappelle les premiers essais qu'il fit dans des temps encore barbares.

De l'histoire sais-tu quelle est l'*auguste Muse?*
Une divinité *que rien de faux n'abuse.*

Il faut avoir une oreille à l'épreuve pour supporter, à la fin d'un vers, l'*auguste Muse.* C'est encore là un des grands défauts de M. Lemercier : il a pour l'harmonie le mépris le plus profond; l'harmonie et l'élégance ne font point partie de son art poétique; il ne vise qu'à la force, à l'énergie, mais il est quelquefois bien foible:

Celui qui de Tacite insultant les Annales,
De Tibère excusoit les *sentences fatales*, etc.

Quelle expression pour caractériser les cruautés réfléchies d'un Tibère! Un écolier, un débutant, ne se laisseroit pas dominer par la rime avec plus de foiblesse.

Après avoir parlé quelque temps lui-même, l'auteur se hâte de céder la parole à l'*auguste Muse : Clio* adresse une harangue fort longue à Buonaparte, toujours d'après cette *donnée* un peu ridicule qu'il veut se faire homme de lettres et *historien* en titre. Elle dit beaucoup d'excellentes choses; mais elle ne les dit pas en excellens vers : c'est là que se trouvent ceux qu'on a, je crois, déjà cités partout, et qui sont si curieux qu'on ne peut se dispenser de les citer encore :

N'imprime point ta vie *en de sinistres pages,*
Qu'imboiroient de leur fiel tes passions sauvages......

Il n'y a aucune réflexion à faire sur de tels vers et sur un pareil style; ce qui suit y répond parfaitement :

Ta chute a *signalé que* tu n'as rien connu,
Ni comment du pouvoir on conserve les rênes;
Ni comment aux sujets on déguise leurs chaines;

> *Ni comment on reluit sans pompeux appareil;*
> *Ni comment* on honore un *docile* conseil;
> *Ni* ce qu'on doit de *soins* aux libertés publiques,
> De respect aux *arrêts* des tribunaux antiques,
> De *sage indépendance* aux sénats *érigés,*
> Aux arts, *à la coutume,* et même aux préjugés;
> *Ni comment* aux guerriers, armés pour la patrie,
> On *aide* à conquérir la paix et l'industrie.

Si quelque malheureux rimailleur, sans aucun talent, sans aucun nom, sans aucune considération, avoit mis à côté les unes des autres les lignes ridicules que l'on vient de lire, la critique devroit-elle les remarquer, et pourroit-elle s'abaisser jusqu'à vouloir en entretenir le public? La réputation de M. Lemercier, le regret qu'inspirent les égaremens volontaires de son goût et de son beau talent, le souvenir de ses anciens succès, le titre d'académicien dont il est revêtu, la place qu'il occupe dans le sanctuaire de la littérature, l'espèce même de scandale qu'ont fait ses doctrines littéraires, et les entreprises par lesquelles il vouloit en démontrer la justesse et en assurer le triomphe, voilà ce qui peut uniquement donner le courage de noter et de transcrire de si burlesques tirades : nées d'une plume obscure, elles seroient au-dessous de la raillerie; composées par M. Lemercier elles la déconcertent : l'idée que cet écrivain pourroit, s'il le vouloit, beaucoup mieux faire, et je ne sais quelle espérance, très-vaine sans doute, de le voir, comme on dit, rentrer dans le bon chemin, soutiennent un peu le critique et le consolent : sans cela, on rougiroit de relever de pareilles fautes, et la plume tomberoit des mains.

Quand la Muse de l'histoire a fini son discours, M. Lemercier reprend le sien :

Ainsi, Clio te parle; et le cours de tes faits
De mes prédictions atteste les *effets*.....

Il veut dire, atteste la *vérité* de mes prédictions; mais *vérité* ne rime pas avec *faits :* c'est une remarque à faire parmi beaucoup d'autres, que M. Lemercier, qui prétend s'élever au-dessus de toutes les règles de l'art, et maîtriser impérieusement l'art même, est tellement maîtrisé par la rime, qu'elle lui fait dire tout ce qu'elle veut, et souvent les plus grandes sottises : des *prédictions* n'ont point d'*effets* directement relatifs aux événemens qu'elles annoncent : elles ne les produisent pas; elles ne font que les indiquer d'avance; elles n'en sont point la *cause;* elles n'en sont qu'une histoire, une vue anticipée; tout le monde sait cela; M. Lemercier le sait très-bien; pourquoi donc, après avoir secoué tant de jougs, n'en brise-t-il pas encore un, qu'il porte avec si peu de grâce, et sous lequel il bronche si souvent?

Ami de ta valeur, quand, héros consulaire,
Tu nuançois ton lustre en pourpre héréditaire,
Pour prix de ton accueil, je me fis un devoir
D'écarter tes penchans de l'absolu pouvoir :
Du nom de fondateur te *soufflant* l'espérance,
Je ne t'entretenois que des vœux de la France,
Et de ton *avenir* te présageois *la fin*,
Si tu quittois Martel pour imiter Pepin.

Nous avons aujourd'hui beaucoup de méchans écrivains, beaucoup de méchans poëtes; mais je crois que M. Lemercier étoit seul capable de faire le second vers de ce morceau : il y a dans le mauvais un point qui n'est pas à la portée de tout le monde :

Tu nuançois ton lustre en pourpre héréditaire!

Quoique familiarisé de nouveau avec sa manière par tout ce que je venois de lire, j'avoue que je suis resté pourtant interdit pendant quelques minutes, devant un vers si étonnant; et je ne sais même si je suis encore bien revenu de ma surprise. Que veut dire là M. Lemercier? que Buonaparte, pendant son *consulat*, se préparoit à usurper le trône, et se frayoit insensiblement un chemin au pouvoir impérial et absolu? Le poëte n'a trouvé rien de mieux pour exprimer cela, que d'emprunter, avec une recherche ridicule, une figure très-basse et très-ignoble au métier des foulons et des teinturiers; et probablement il a cru qu'il avoit atteint le dernier degré de la noblesse et le comble de la grâce: il n'y a rien de pire, en fait de diction, que la bassesse jointe à l'affectation!

Je suis las de ces détails, et j'ai bien peur que le lecteur n'en soit plus las encore: un mot, un seul mot devroit suffire pour de telles productions, quand on ne croit pas devoir les passer sous silence; qu'on me permette cependant de citer encore deux vers: M. Lemercier parle du célèbre conspirateur, M. Mallet, qu'il compare à Brutus contrefaisant l'insensé, et il dit:

> *De même* il méditoit, sous un *masque indolent*,
> D'arracher la couronne à ton front insolent.

Tel est donc le style auquel M. Lemercier est parvenu, dans la maturité de son âge, à force de raisonnemens profonds et de combinaisons savantes: qu'il ouvre enfin les yeux: qu'il voie avec quelle ironique et maligne curiosité chacun de ses ouvrages est reçu d'abord, pour être ensuite rebuté avec le dédain le plus moqueur et le plus insultant; qu'il voie la louange avorter, ex-

pirer, sous la plume bienveillante et honteuse des critiques même qui lui sont le plus dévoués; qu'il cesse de trahir plus long-temps le vœu de son génie, auquel la pureté de son caractère et la droiture de son ame ajoutent tant de prix et d'intérêt; qu'il ne se fasse pas à lui-même l'injure de penser qu'il ne sauroit être un écrivain distingué, à moins d'être un écrivain bizarre et ridicule! S'il ne se hâte de se convertir, il faut désespérer de son salut : c'est un homme PERDU POUR LES LETTRES!

XXVII.

De l'Allemagne, par madame la baronne de STAEL-HOLSTEIN. — *Système des* ROMANTIQUES.

§. Ier.

18 juin.

APRÈS avoir essayé de nous peindre l'*Italie* dans *Corinne*, madame la baronne de Staël entreprend de nous faire connoître l'*Allemagne* dans ce nouvel ouvrage. On ne peut que voir avec intérêt et plaisir ce qu'on voit par les yeux d'une personne si spirituelle; mais les tableaux les plus brillans et les plus magiques ne sont pas toujours les plus vrais et les plus fidèles : il est rare que les riches couleurs d'une imagination vive et forte ne coûtent rien aux scrupules sévères de la froide exactitude; on observe qu'en peinture, ce n'est pas dans les coloristes les plus habiles qu'on trouve les dessinateurs les plus corrects. En consacrant d'abord l'énergie de ses pinceaux aux enchantemens et aux

merveilles de l'Italie, madame de Staël ne se piqua pas même de paroître faire aux intérêts de la vérité plus de sacrifices que n'en peuvent admettre les jeux d'un mensonge poétique, et les caprices d'une fiction romanesque; mais la production qui nous occupe en ce moment se présente avec un air plus grave et des dehors plus imposans : les formes différentes des deux ouvrages semblent appropriées aux différens caractères des deux peuples, dont ils doivent tracer l'image; et, à cet égard, chacune de ces compositions se recommande au moins par un mérite remarquable de convenance, qui atteste une grande flexibilité de talent.

L'une, plus remplie d'émotions, de passions, de mouvemens, d'enthousiasme, d'ivresse et de délire, plus étincelante, plus dramatique, plus entraînante, participe, en quelque sorte, à l'éclat et à l'ardeur du beau ciel qui l'inspira; l'autre, plus calme, plus réfléchie, et, si l'on veut, plus sombre, composée presque entièrement de dissertations littéraires, de discussions critiques, de commentaires, de leçons, d'analyses et d'extraits qui en constituent le fond, rappelle le pays de l'étude, des longs travaux, des veilles persévérantes, de la patience infatigable, et de la profonde érudition : la première tient, pour ainsi dire, de l'agitation et de la mobilité italienne; la seconde, du flegme germanique et de la constance allemande. Ce n'est pas que l'auteur ne mêle naturellement ces diverses qualités : il y a toujours de l'enthousiasme et de la passion dans les ouvrages que madame de Staël médite avec le plus de sang-froid; il y a toujours de la pensée et de la philosophie dans ceux qu'elle conçoit avec le plus de chaleur : ces derniers sont faits peut-être pour obtenir un succès plus

rapide, plus étendu et plus populaire; mais tous ont le droit d'être favorablement accueillis; et c'est un droit dont ils ne sont jamais frustrés.

Je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'un lien d'unité passe des uns aux autres, et les enchaîne entre eux : partout ce sont ou la puissance, et l'enthousiasme et les effets des *passions* qu'elle analyse et qu'elle peint, ou les progrès indéfinis de la *littérature*, qu'elle provoque et qu'elle espère; son ancien système sur la *perfectibilité* littéraire se reproduit dans son nouveau livre : si elle nous y recommande l'étude des lettres allemandes, et tel est l'objet, tel est le but de son ouvrage, ce n'est que pour ajouter à la gloire des nôtres; mais elle semble vouloir transporter aux vagues essais de l'avenir toute la confiance que réclament les expériences positives du passé; et c'est l'esprit de son livre, comme sa méthode habituelle : elle atténue la gloire qui nous est acquise, pour agrandir celle qu'elle nous promet; elle s'étudie, avec beaucoup d'art, à humilier notre fierté pour exciter notre ambition, et paroît craindre que nous ne soyons trop orgueilleux de nos anciens titres, pour être jaloux d'en conquérir de nouveaux. Il y a donc, il ne faut pas le dissimuler, dans ce nouvel ouvrage, comme dans les précédens, je ne sais quoi de littérairement hostile, dont quelques esprits plus susceptibles pourroient s'effaroucher encore : c'est une nouvelle agression, c'est un nouveau combat contre nos vieilles admirations et contre nos vieilles doctrines : madame de Staël s'obstine à nous troubler dans les unes comme dans les autres; elle est bien résolue à ne point nous laisser jouir en paix du sentiment réel, ou de l'illusion flatteuse de notre supériorité littéraire; elle nous

cherche partout des rivaux, comme Mithridate cherchoit partout des ennemis aux Romains : ce sont moins des *Cours de littérature* qu'elle nous ouvre, que des leçons de modestie qu'elle nous donne; et, si des faits évidens et d'incontestables chefs-d'œuvre ne protestoient hautement contre ses raisonnemens ingénieux, contre ses adroites insinuations, contre sa subtile et séduisante éloquence, nous devrions la remercier du soin très-charitable qu'elle prend, d'animer et d'aiguillonner sans cesse notre émulation et nos espérances, pour rabaisser sans cesse notre amour-propre.

Il y a quinze ans, elle distingua deux sortes de littérature, celle du *nord* et celle du *midi :* aujourd'hui, elle distingue deux sortes de peuples européens, les nations *latines*, et les nations *germaniques;* et elle se met, en quelque façon, à la tête de celles-ci, pour faire la guerre aux autres. Elle vante d'abord la *mélancolie*, dont elle fit un attribut spécial et distinctif du génie septentrional; maintenant elle attaque la gaîté, la plaisanterie, ces attributs particuliers de l'esprit français. C'est un pas en avant, c'est une nuance de plus dans ses opinions, et c'est un des caractères à saisir de son nouveau livre, que cette aversion prononcée qu'elle y fait éclater pour la raillerie, la moquerie, l'ironie, pour cette finesse, qui sent et démêle le ridicule, pour cette malice vive et spirituelle, qui le met en évidence après l'avoir découvert, pour cet enjouement délicat qui en rit et qui en fait rire : elle poursuit, elle flétrit ces dons heureux; elle s'en déclare l'ennemie, comme si elle en eût été la victime, ou comme si elle craignoit de l'être; elle semble ne vouloir laisser aux Français aucun de leurs avantages. Ceux qu'elle ne peut rendre douteux

par ses argumens, elle tâche de les décrier par son mépris; cependant, quelle puissance de talent, et quelle autorité de décision parviendroient à rendre méprisables et le génie comique de Molière, et la plaisanterie naïve de Pascal, et le badinage aimable d'Hamilton, et la légèreté piquante de Voltaire? Il est vrai que l'usage de la plaisanterie est toujours voisin de l'abus; et où l'abus ne s'introduit-il pas? Aux diverses concessions, qu'en nous harcelant avec opiniâtreté, madame de Staël nous fait avec esprit, il étoit si simple d'en joindre encore une! Pourquoi n'a-t-elle pas voulu sentir, dans cette occasion, qu'il est toujours politique d'accorder, avec grâce, ce qu'il est impossible de contester sans la plus criante injustice? Se proposeroit-elle de nous mortifier encore plutôt que de nous persuader?

On l'a déjà remarqué : il y a toujours quelque chose de personnel dans les ouvrages de madame de Staël : c'est avec ses souvenirs, ses goûts, ses émotions, ses préjugés, ses penchans et ses aversions, qu'elle les conçoit et qu'elle les compose : ils deviennent des tissus d'allusions; et ce n'est point leur moindre charme et leur attrait le moins vif : on aime qu'un auteur se peigne dans ses écrits, quand même tous ses traits ne seroient pas également aimables; on l'aime davantage encore, lorsque cet auteur est une femme pleine d'un enthousiasme extraordinaire et d'une sensibilité très-irritable : le génie des femmes doit avoir plus particulièrement sa source dans leur cœur; les développemens des théories de madame de Staël, et ses théories elles-mêmes, appartiennent aux besoins de son ame encore plus qu'aux méditations de son esprit; sa grande doctrine littéraire semble être un parti pris avec passion, plutôt

qu'un système embrassé avec maturité; cette doctrine paradoxale et brillante, exposée avec hardiesse et force, ne pouvoit manquer au moins d'être bien reçue par l'envie : elle étoit propre à rallier tous ceux qu'importune la gloire de la littérature française; les disciples sont même allés plus loin que le chef de l'école : pendant son exil et son silence, ils ont inventé ou fait valoir la fameuse distinction de la littérature en *classique* et en ROMANTIQUE; distinction qui ne se présente expressément et formellement qu'une fois, et comme à la dérobée, dans tout ce nouveau livre de madame de Staël : il est donc, sous ce rapport, un peu en deçà des progrès qu'a faits la doctrine; ce sont les adeptes qui ont consommé le schisme : on peut trouver curieux d'observer la marche graduelle d'un système littéraire qui tend à nous replonger dans la barbarie pour nous faire expier notre supériorité, et qui, lorsque nous avons perdu les talens, veut nous enlever jusqu'aux principes; semblables à certaines théories très-funestes qui ont pour but d'anéantir la conscience même, quand les vertus sont anéanties.

Le goût est, en littérature, ce que la conscience est en morale : les principes de l'un et de l'autre sont bien vieux, je l'avoue, et c'est un grand tort; d'ingénieux sophismes et d'audacieux paradoxes, éclatans de jeunesse et parés de la fleur brillante de la nouveauté, ont bien plus de lustre et de séduction que les quatrains de Pibrac et que la poétique d'Aristote : je suis loin de n'en pas convenir; cependant, j'aimerois mieux encore voir madame de Staël appliquer la fécondité de son rare talent à nous donner de beaux exemples, que prodiguer les ressources et la facilité de son esprit à nous dicter

des préceptes aussi dangereux que neufs : avec une imagination telle que la sienne, on doit créer de grands ouvrages, et non pas se dévouer à analyser ceux d'autrui ; ses créations, d'ailleurs, viendroient sans doute à l'appui de ses théories, et les premières seroient pour celles-ci la meilleure espèce d'épreuve et la plus sûre des démonstrations : pourquoi se refuseroit-elle à tenter ce genre d'expériences? Il est, à la vérité, une manière de *professer* qui équivaut presque au mérite d'exécuter, et c'est celle de madame de Staël : un *Cours de Littérature*, et son ouvrage sur l'*Allemagne* n'est pas autre chose, prend sous sa plume le caractère d'une véritable création, tant elle sait joindre aux idées principales que le sujet fournit, d'idées accessoires que le talent seul peut fournir; tant elle sait mêler ses passions à ses principes, sa vie à ses études, et les saillies impétueuses de l'imagination aux tranquilles recherches de l'analyse!

Dans le livre qu'elle vient de publier, elle s'étudie d'abord à nous faire connoître, par d'intéressantes descriptions, la physionomie de ces contrées germaniques, dont elle veut développer à nos yeux les titres scientifiques et les richesses littéraires : elle nous en présente l'aspect physique et moral; elle nous familiarise, pour ainsi dire, avec le ciel du pays et avec les mœurs des habitans, avant de nous initier à la connoissance de leur goût particulier dans les arts comme dans les lettres, et de leur tour d'esprit : car elle sait quelles sont les influences du climat et des mœurs sur la littérature, qui n'en est guère, comme l'a dit M. de Bonald, que l'expression. Cette partie, qui ressemble un peu à un *voyage*, n'est pas la moins attachante de son livre. Madame de

Staël nous fait parcourir l'Allemagne avec elle, pour nous préparer à la méditation des ouvrages allemands; et, si ses discussions critiques ne rappellent pas toujours la sagesse de Quintilien, quand il établit les grands principes de l'art, et qu'il en juge les plus importantes productions, ses tableaux pittoresques retracent quelquefois la mâle vigueur et la profonde énergie de Tacite, quand il s'enfonce dans les sombres forêts du nord, et qu'il peint aussi les *mœurs des Germains;* à ces tableaux, entremêlés de *questions* que l'auteur se propose à son gré et résout à sa manière, succèdent des portraits fort habilement coloriés : ceux de Wieland, de Klopstock, de Lessing, de Gœthe, de Schiller, etc. Madame de Staël fait aimer les savans et les hommes de lettres, qu'elle fait connoître; peut-être embellit-elle un peu leur histoire pour mieux honorer leur génie; mais il y a dans ces peintures un charme doux comme l'amour des lettres, et une magie délicieuse comme leur culture : on diroit que l'auteur emprunte, pour peindre les écrivains et les savans de l'Allemagne, quelques traits de cette aménité si aimable que Fontenelle a répandue dans ses *éloges* des savans français. Quelle que soit la vie de MM. Wieland, Klopstock, Schiller, etc., il me semble qu'ils ont de grandes obligations au pinceau de madame de Staël; et, quels que soient leurs ouvrages, je ne doute pas que ces auteurs ne doivent aussi beaucoup à ses analyses : elles remplissent la majeure partie de son traité, et paroissent faites, en général, avec moins d'impartialité, que de prévention; elles sont, au reste, bien rédigées, et l'on ne doit pas craindre d'y sentir cette sécheresse qui n'est que trop naturelle au genre : le talent de madame de Staël enri-

chit et vivifie tout; elle examine successivement la littérature et les arts, la philosophie et la morale, et finit par des considérations de l'ordre le plus élevé sur la religion et *l'enthousiasme*. Le plan de son livre n'a, comme on le voit, rien que de simple, et l'on pourroit dire, rien que de commun et de vulgaire : c'est à peu près le cadre de tous les *cours de littérature*; car on peut considérer, relativement à l'ensemble de l'ouvrage, ce qui concerne le climat et les mœurs de l'Allemagne, comme une digression préliminaire, comme une espèce d'*introduction* très-utile, et surtout très-agréable, plutôt que comme une partie essentielle et intégrante de la composition : généralement un *cours de littérature* n'est pas proprement un livre; c'est un recueil d'articles, de chapitres, rangés sous les titres des divisions fondamentales, qui ne sont pas difficiles à imaginer, puisqu'elles sont données par la matière même, dont elles forment les inévitables conditions. Il ne faut donc point s'attendre à trouver ici, dans la conception totale, cette étendue de pensée et cette force de tête que l'auteur paroît si capable de porter dans le dessein d'un grand ouvrage. Cette nouvelle production est toujours éminemment didactique par la forme, quoique le fond et les détails en soient souvent très-romanesques : dans ce livre, ce qui tient aux principes littéraires est absolument FAUX; ce qui tient aux faits semble présenté avec plus d'art que d'exactitude; ce qui tient plus spécialement à l'imagination de l'auteur, à son enthousiasme pour les beautés intellectuelles et morales, est quelquefois bizarre, et quelquefois très-noble, et même d'une élévation sublime.

Madame de Staël est aussi fidèle à son style qu'à ses

théories : il semble même que les nuances de sa diction suivent les nuances de ses systèmes; comme il y a toujours une idée qui la domine plus particulièrement dans la composition de chacun de ses livres, il y a de même un terme qui domine dans le style de chacun d'eux; ce terme est toujours plus ou moins singulier : par exemple, dans ce dernier ouvrage, c'est le mot PÉTRIFIER qu'elle affectionne : ce mot s'y reproduit fréquemment; une prédilection marquée l'y ramène plus souvent qu'aucune autre expression du langage propre de madame de Staël; c'est que, se proposant de flétrir ici, plus encore qu'elle ne l'a fait ailleurs, les principes fixes, les opinions arrêtées en littérature, elle a cru devoir les appeler des opinions PÉTRIFIÉES, des principes PÉTRIFIÉS. Convenons que, pour peu qu'elle donne encore à ses doctrines de nouveaux développemens, elle finira par avoir un étonnant dictionnaire; mais, quelle que soit la puissance des mots, elle influe peu sur le sort des choses; et il est vraisemblable que les principes PÉTRIFIÉS d'Aristote, d'Horace et de Boileau, résisteront comme des rocs inébranlables, à tous les assauts des systèmes modernes : cet ouvrage, en plus d'un sens, n'est pas FRANÇAIS.

§. II.

21 juin.

Le siècle du *pédantisme* suit le siècle du génie, comme il le précède : quand l'imagination est épuisée, l'analyse prend le dessus; on ne fait guère aujourd'hui que des livres sur des livres : les plus célèbres ouvrages de ces derniers temps ne sont, en partie, composés que de dissertations littéraires plus ou moins brillantes, et

toujours plus ou moins paradoxales. Il y a déjà bien des années que Voltaire se plaignoit ou rioit de cette marque de décadence : il aimoit mieux avouer les inévitables dangers de la maladie qui minoit sourdement les lettres, que d'approuver les vains et inutiles palliatifs du charlatanisme; il s'écrioit avec grâce dans quelques-uns des plus jolis vers, qu'il ait jamais faits :

Le nombre des élus au Parnasse est complet :
Nous n'avons qu'à jouir; nos pères ont tout fait!
Quand l'œillet, le narcisse et les roses vermeilles
Ont prodigué leurs sucs aux trompes des abeilles,
Les bourdons, sur le soir, y vont chercher en vain
Ces parfums épuisés, qui plaisoient au matin.....

Qu'auroit-il pensé des nouvelles espérances qu'on veut nous inspirer, et des nouvelles théories qu'on nous expose ? Il semble que telle est la marche des lettres : le mauvais goût s'introduit d'abord dans la pratique, et prépare la voie au mauvais esprit, qui ne tarde pas à vouloir s'introduire dans la doctrine : la manie des systèmes mêle alors son orgueil particulier à la morgue naturelle de la critique; et avec quelles ambitieuses et ridicules prétentions elle se présente! A la manière dont elle propose ses fantasques rêveries, et dont elle attaque tous les principes reçus et toutes les traditions consacrées, on la croiroit sûre du triomphe; mais ces chimères fugitives traversent et occupent un moment les esprits, et passent sans laisser de traces. La vérité, qu'elles n'ont pas même ébranlée dans leur cours, demeure fixe sur ses bases éternelles : quelques pages de doctrine versifiées par Boileau dureront à jamais; et tous ces gros volumes systématiques, malgré leur masse et leur poids, naissent, éclatent, et meurent en quel-

ques semaines : la nouveauté seule les soutient un instant. Ils tombent dès que cet appui passager leur manque; la fierté des nouveaux docteurs devroit en être abaissée ; mais ils se consolent en croyant qu'ils sont les victimes honorables des plus aveugles et des plus stupides préventions : car c'est ainsi qu'ils appellent le culte de tout ce qui est ancien. Ils crient au *pédantisme*, et ils ne songent pas que les vrais PÉDANS sont ceux qui s'imaginent que leurs opinions d'un jour doivent prévaloir sur l'expérience des âges et sur les autorités les plus respectées : le véritable caractère de la pédanterie est d'être décisive et tranchante ; elle abonde dans son sens, et tend à déprimer tout ce qui s'élève : un des plus fameux pédans qu'il y ait jamais eu, Jules Scaliger, étoit un des plus grands détracteurs de l'antiquité.

A Dieu ne plaise que je veuille comparer à Jules Scaliger une dame française pleine d'esprit, d'imagination et de sensibilité ! Il est vrai qu'elle frémit et s'emporte avec un courage viril et une violence qui n'appartient guère à son sexe, contre ces barrières immuables que la raison des siècles oppose aux écarts du génie. Tout le passé s'anéantit en quelque sorte à ses yeux, et ses espérances dévorent l'avenir : il faut l'entendre s'écrier, dans un des plus vifs accès de son enthousiasme : « On diroit, de nos jours, qu'on voudroit *en finir* avec « la nature morale, et lui *solder son compte en une fois* « pour n'en plus entendre parler : les uns déclarent que « la langue a été fixée *tel jour de tel mois*, et que, « depuis ce moment, l'introduction d'un mot nouveau « seroit une barbarie; d'autres affirment que les règles « dramatiques ont été définitivement arrêtées *dans telle*

« *année*, et que le génie, qui voudroit maintenant y « changer quelque chose, *a tort de n'être pas né avant* « *cette année sans appel*, où l'on a terminé toutes « les discussions littéraires passées, présentes et futu- « res...... Les progrès sont encore *permis* aux sciences « physiques, parce qu'on ne peut les leur nier; mais, « dans la carrière philosophique et littéraire, on vou- « droit obliger *l'esprit humain à courir sans cesse la* « *bague de la vanité autour du même cercle.* » Ce passage extrêmement remarquable, et pour les singularités du style et pour le fond des idées, est, pour ainsi dire, le sommaire et l'abrégé de toute la doctrine de madame de Staël, et de tous les développemens qu'elle donne à son ancien système dans son nouveau livre : il explique parfaitement cette espèce d'horreur qu'elle témoigne, en plus d'un endroit de son ouvrage, pour les PÉTRIFICATIONS, lorsqu'elle avance, tantôt que rien dans la vie, ce sont ses propres paroles, ne doit être *stationnaire*, et que l'art est PÉTRIFIÉ quand il ne change plus; tantôt que les idées des réfugiés français à *Berlin*, sur la littérature, se flétrissoient et se PÉTRIFIOIENT à distance du pays dont elles étoient tirées; ailleurs, que les nations d'origine latine doivent avoir recours aux langues mortes, aux richesses PÉTRIFIÉES pour étendre leur empire; ailleurs encore, que Boileau n'a fait que recueillir les idées PÉTRIFIÉES des anciens. Après la lecture de ce passage, que j'ai transcrit de suite et dans toute son étendue, de ce passage où se trouvent résumées et groupées toutes les pensées de madame de Staël sur les différentes questions littéraires, on ne s'étonne plus d'en rencontrer une foule d'autres qui n'en sont que les prémisses ou les corollaires, les conséquences, les commentaires ou les

principes, tel que celui-ci, par exemple : « Il faut, en « littérature, tout le goût qui est conciliable avec le gé« nie : car si l'important, dans l'état social, c'est le « repos, l'important dans la littérature, au contraire, « c'est l'intérêt, le mouvement, l'émotion, dont le « goût, *à lui tout seul, est souvent l'ennemi.* » Et cet autre, « Boileau, tout en perfectionnant le goût et la lan« gue, a donné à l'esprit français, on ne sauroit le nier, « une disposition très-*défavorable* à la poésie : il n'a « parlé *que de ce qu'il falloit éviter*; il n'a insisté que sur « des *préceptes de raison et de sagesse* qui ont intro« duit dans la littérature une sorte de *pédanterie très-« nuisible au sublime élan des arts.* » On ne s'étonne pas même, quand on a lu ce passage capital, que les idées de l'auteur ne soient pas toujours également claires et lucides; qu'elle définisse, par exemple, la *poésie* en général de la manière suivante : « La poésie est une « possession momentanée de *tout ce que notre ame sou« haite*; le talent fait disparoître les bornes de l'exis« tence, et change en IMAGES BRILLANTES LE VAGUE ES« POIR DES MORTELS. » Et la *poésie* ROMANTIQUE, en particulier, par cette phrase qui n'est ni moins singulière ni plus intelligible : « Elle se sert de nos impressions « personnelles pour nous émouvoir : le génie qui l'ins« pire s'adresse immédiatement à notre cœur, et semble « ÉVOQUER NOTRE VIE ELLE-MÊME COMME UN FANTOME « LE PLUS PUISSANT ET LE PLUS TERRIBLE DE TOUS. » Lorsque enfin on s'est ainsi familiarisé avec les propositions fondamentales de sa théorie comme avec les propositions accessoires dont elle les environne, on conçoit qu'un auteur qui pense et qui s'exprime avec une originalité si extraordinaire, peut avoir quelque intérêt personnel à

ce que l'*esprit humain* ne soit pas toujours obligé *de* COURIR LA BAGUE DE LA VANITÉ AUTOUR DU MÊME CERCLE : c'est, en effet, il faut en convenir, un bien étrange *carrousel !*

Combien de points qui sembloient décidés, PÉTRIFIÉS, sont donc remis encore en question par madame de Staël, dans ce nouvel ouvrage! L'exemple des *Allemands* fortifie à ses yeux son système : de ce qu'ils n'ont point de littérature arrêtée, elle conclut que nous avons tort d'en avoir une; quelle étonnante logique! et comme les égaremens de sa dialectique s'accordent avec les bizarreries de son goût! « La langue, dit-elle, n'est pas fixée « chez les Allemands; le goût change à chaque nouvelle « production des hommes de talent; tout est progressif; « tout marche; et le *point stationnaire de perfection* « n'est pas encore atteint; mais, *est-ce un mal?* Chez « toutes les nations où l'on s'est *flatté* d'y être parvenu, « l'on a vu, presque immédiatement après, commencer « la décadence, et les imitateurs succéder aux écrivains « classiques, comme pour dégoûter d'eux. » Et ce qui peut causer une première surprise, c'est que, tout en félicitant les nations germaniques de n'avoir pas encore atteint ce *point stationnaire de perfection*, qui semble lui répugner, elle avoue franchement que les Allemands ne sont point *habiles* dans une des parties les plus importantes de la littérature, dans l'*art dramatique :* pourquoi? parce que, dit-elle, leur esprit n'est PÉNÉTRANT QU'EN LIGNE DROITE; ainsi donc, à moins que l'esprit des Allemands, par une amélioration qu'elle ne fait point espérer, ne devienne quelque jour également pénétrant, et en *ligne courbe*, et en *ligne droite*, les voilà condamnés, par leur fatale *ligne droite*, à rester

toujours en deçà du *point stationnaire de perfection*, où l'on ne sauroit parvenir que par une *ligne courbe*; et, de plus, comme madame de Staël convient de leur défaut actuel d'*habileté* pour ce qui regarde le théâtre, on ne voit guère ce qui lui inspire et ce qui motive cette exclamation un peu risible : *Est-ce un mal?* Eh! oui, c'est évidemment *un mal* : car décadence pour décadence, ou plus exactement, foiblesse pour foiblesse, barbarie pour barbarie, encore vaut-il incomparablement mieux tomber au-dessous de la *perfection*, après s'y être élevé, que de n'y jamais atteindre, que de languir toujours, en quelque sorte, dans une décadence *à priori* : jetez un regard sur la nature; tout y naît, y croît, se développe, arrive au point fixe de la maturité, et s'en écarte par gradation : c'est la loi générale; et ce qui n'obtient pas un développement complet, est essentiellement vicieux, malheureux, maléficié : mais, qu'est-ce que la *perfection?* Madame de Staël ne paroît-elle pas la regarder comme une abstraction fantastique, comme une chimère? Et cela, du moins, est conséquent de la part d'une personne qui n'attache aucune idée réelle et véritable aux mots d'*art*, de *goût*, et de *règles*. Mais voici, je crois, le comble de l'inconséquence : elle doute de la *perfection*, et elle parle de *perfectibilité!* S'entend-elle bien elle-même? Comment donc l'une pourroit-elle exister sans l'autre? Qu'est-ce qu'une *perfectibilité* sans *perfection?* Il est vrai que cette *perfectibilité*, rêvée par madame de Staël, est *indéfinie* : c'est-à-dire, une *perfectibilité* qui tend à la *perfection*, mais qui n'y conduit pas, et qui n'y arrive jamais : semblable à la supposition de ces lignes idéales de la géométrie, qui s'approchent sans cesse les

unes des autres, et qui jamais ne se joignent; quel abus de l'esprit de système! Ferme-t-elle les yeux pour ne pas apercevoir la contradiction manifeste, qui se présente ici dans les termes? Qu'elle veuille bien les ouvrir un moment, et sur-le-champ elle verra se résoudre d'eux-mêmes, avec autant de facilité que de clarté, tous ces problèmes littéraires, qu'elle remanie sans cesse, pour les obscurcir toujours davantage : car, tout est là; d'un seul point éclairci jaillira la lumière; qu'elle parvienne à définir le seul mot *perfection*; et alors le fantôme de sa *perfectibilité indéfinie* s'évanouira devant elle. Tous ses sophismes sur les progrès des langues, sur les inconvéniens des *unités* dramatiques, de ces *unités* de temps et de lieu qu'un de ses commentateurs, M. de Sismondi, appelle si burlesquement des unités de SALON et de CADRAN; toutes ses plaisanteries, un peu froides, sur l'*année*, le *mois* et le *jour* où la constitution littéraire a été définitivement fixée, sur le *compte soldé à la nature morale*; enfin, toute son aversion pour les choses PÉTRIFIÉES disparoîtront comme des songes dissipés par le jour de la raison : deux ou trois idées mal conçues, mal combinées, répandent les ténèbres et le trouble dans cette tête si vaste, si active et si féconde, dans cet esprit si étendu et si brillant.

Si dans son nouveau livre, madame de Staël, revenue, je le suppose, de ses anciennes erreurs littéraires, se fût bornée à nous montrer les ressources que la littérature allemande peut offrir à la nôtre; si elle se fût contentée de mettre avec choix sous nos yeux quelques-unes des beautés, quelques-uns des traits les plus éclatans de cette littérature étrangère, dans d'excellens ex-

traits, dans des analyses intéressantes, telles que la plupart de celles qui enrichissent et qui embellissent son traité, elle eût fait un ouvrage également utile aux lettres, et glorieux pour l'auteur : et qui ne sait, en effet, que le génie est de tous les lieux comme de tous les temps? Quelque dégoût que puisse nous inspirer l'affectation avec laquelle on nous vante aujourd'hui les littératures *calédonienne*, *islandaise*, *illyrienne*, *teutonique*, ROMANTIQUE, etc., nous n'ignorons point que le discernement exquis du grand et sage Virgile ne dédaignoit pas les perles ensevelies dans le *fumier* d'Ennius : pourquoi voudrions-nous dédaigner les richesses que recèle le *fumier* germanique? Défions-nous des systèmes de madame de Staël, mais lisons son livre: parcourons avec elle cette galerie variée de productions étrangères, qu'elle fait valoir avec tant de talent, d'art et d'attrait; et si quelque jour le zèle de quelque nouveau professeur nous initie, avec le même charme, aux mystères de la littérature *chinoise*, interrogeons aussi sans prévention le génie *chinois* lui-même; mais demeurons fidèles au goût français; restons fermes sur les bases PÉTRIFIÉES de notre constitution littéraire; croyons toujours à la perfection de Racine et de Boileau : c'est un article de foi hors duquel il n'y a point de salut, même pour le talent, qui sait le mieux FAIRE DISPAROÎTRE LES BORNES DE L'EXISTENCE, comme dit madame de Staël, ET CHANGER EN IMAGES BRILLANTES LE VAGUE ESPOIR DES MORTELS.

§. III.

2 juillet.

Ce n'est pas quand on examine et qu'on juge les productions d'un auteur, tel que madame la baronne de

Staël, qu'il faut se renfermer dans les bornes étroites d'une analyse absolue, et pour ainsi dire individuelle: il est des écrivains dont les différens ouvrages ont pour caractère commun une sorte d'identité particulière, parce que ces ouvrages, malgré leurs diversités et leurs nuances, sont comme l'histoire suivie d'un même esprit et des mêmes pensées : la critique ne doit considérer aucune de ces compositions séparément, et elle honore, ce me semble, les auteurs, dont elle envisage ainsi toutes les vues dans leur ensemble : car il n'appartient pas aux esprits vulgaires d'exiger d'elle qu'elle se place à cette hauteur.

J'ai tâché, dans un premier aperçu, d'indiquer l'harmonie systématique, qui lie et qui enchaîne entre eux tous les livres de madame de Staël : je crois avoir fait sentir que ce nouvel ouvrage n'est, dans la partie purement littéraire, qu'un développement ultérieur et qu'une application spéciale de celui qu'elle a publié il y a quelques années sur la *littérature*. L'un provoquoit donc les mêmes observations et les mêmes réfutations que l'autre; c'étoit une raison pour que je dusse abréger beaucoup ces réfutations : je les ai résumées toutes dans un second article; je me suis contenté d'attaquer les racines principales d'une doctrine, dont le crédit a déjà peine à se soutenir. Si elle étoit entièrement neuve, si d'autres auteurs ne l'avoient pas reproduite, je la suivrois aujourd'hui dans toutes ses branches; mais que pourrois-je ajouter, en parlant de ce nouveau livre, à tout ce qu'on a dit de l'ancien, à tout ce que j'ai dit moi-même, trop longuement peut-être, il y a quelques mois, en examinant celui de M. de Sismondi? est-il donc nécessaire d'agiter encore la question des règles du théâtre,

des unités de CADRAN et de SALON, et cette foule d'autres questions littéraires, lieux communs de dispute, maintenant à peu près usés, et qu'en dépit des autorités *classiques* et du bon sens, l'audace opiniâtre des ROMANTIQUES se fait un jeu de remettre sans cesse en problème? Il suffit d'ailleurs, ce me semble, d'avoir démontré que les idées fondamentales du nouveau livre qui m'occupe sont des erreurs, que les principes littéraires sur lesquels il repose sont faux, c'est avoir apprécié les conséquences: ruinez une base de l'édifice le plus imposant et le plus pompeux, il s'écroule tout entier.

Je me hâte donc de passer dans ce troisième extrait à la partie que madame de Staël consacre à la *philosophie*, dans son nouvel ouvrage: et je la montrerai toujours subordonnant les faits à ses doctrines, et se peignant elle-même plus que toute autre chose dans tous les tableaux qu'elle trace: il y a, en effet, dans son talent, dans son esprit, dans sa pensée, un mouvement passionné, une force impétueuse, qui subjugue tout, et qui l'entraîne elle-même, suivant une direction qu'elle ne peut maîtriser. Si, dans ce qui concerne les théories littéraires, on retrouve ici l'auteur du livre sur les rapports de la *littérature* avec les institutions sociales, on y reconnoît, chose étonnante, dans ce qui regarde les matières *philosophiques*, l'auteur de l'ouvrage sur l'*Influence des passions;* sans doute, et j'en ai prévenu, ce rapprochement a de quoi surprendre; mais il n'en est pas moins exact. Quel traité va-t-elle donc conclure entre les *passions* et la *philosophie*; entre les caprices du cœur et les recherches de l'intelligence; entre les abstractions de la métaphysique et les prestiges de l'ima-

gination : entre les méditations solitaires du penseur et les émotions communicatives d'une ame ardente ? Cette question sera résolue, quand on connoîtra les principes de sa philosophie.

Madame de Staël, qui bannit la raison de la *littérature*, veut à peine lui laisser la *philosophie* pour asile : peu s'en faut qu'elle ne la chasse de son véritable domaine; c'est une persécution réelle. Et que prétend-elle lui substituer dans l'étude de l'univers physique et dans celle du monde moral ? l'ENTHOUSIASME. Et comme dans son livre elle ne sépare point la philosophie de la religion, comme elle les fait marcher toutes deux d'accord et de front, on ne sera pas étonné qu'après avoir assigné à l'une l'enthousiasme pour base, elle fasse de la MYSTICITÉ un des fondemens de l'autre. Ainsi, sous quelque point de vue que l'on considère son nouveau livre, on est effrayé des autorités qui s'élèvent par-tout contre elle : elle seroit en effet également condamnée dans les divers rapports de sa doctrine par Boileau, par Locke, et par Bossuet. Boileau croiroit voir renaître les systèmes de Perrault et les paradoxes de Lamotte; Locke pourroit craindre le retour du siècle des Albért, ou de celui des Abailard ; et Bossuet confondroit probablement madame de Staël avec madame Guyon : elle nous dit quelque part, d'après le célèbre auteur allemand, M. Goëthe, que la *perfectibilité indéfinie de l'esprit humain*, qu'elle proclame dans tous ses ouvrages, se développe en SPIRALE ; on sera peut-être curieux de savoir à quel point de cette *courbe* compliquée vont nous élever ou nous faire descendre de pareilles théories littéraires, philosophiques et religieuses : c'est une espèce de recherche mathématique, que j'abandonne à ceux qui sont plus

versés que moi dans les secrets de la géométrie *curvi-ligne.*

Lorsque madame de Staël désire qu'en littérature les talens ne demeurent pas emprisonnés dans un horizon trop étroit, et se permettent quelque essor au delà des vieilles habitudes et des limites consacrées, on ne peut que l'approuver; quand elle blâme la philosophie de notre siècle d'être une esclave trop timide de l'expérience, et du *positif,* de trop accorder aux scrupules du doute, et pas assez aux inspirations du génie, peut-être mérite-t-elle le suffrage de tous les esprits équitables et impartiaux; quand son imagination et son cœur puisent, dans les sources si pures et si fécondes de la religion, les pensées les plus élevées, les sentimens les plus tendres, les plus affectueux et les plus nobles, tout le monde doit être édifié; quand, enfin, elle s'étudie à réveiller l'*enthousias-me* dans des ames refroidies par l'égoïsme et blasées par l'insipidité; quand elle cherche à leur communiquer la chaleur de la sienne, à les ranimer, à les électriser, qui n'applaudiroit à ses généreux efforts?

Et sapit, et mecum facit, et Jove judicat æquo.

Je ne reprends donc que l'exagération et l'excès de ces dispositions, qui me paroissent si dignes d'éloges : et, en effet, où cet excès ne conduit-il pas cette imagination si vive, si active, et si fougueuse? Nous avons vu qu'en *littérature*, pour assurer au génie plus de liberté et lui donner plus d'indépendance, elle veut briser tous les jougs et tous les freins, abroger toutes les lois, abolir toutes les règles, remplacer l'ordre et la discipline par la confusion et l'anarchie. Poursuivez la lecture de ce nouveau livre, et vous verrez qu'il ne s'en faut guère que madame

de Staël ne trouve, dans sa doctrine de l'ENTHOUSIASME et de l'inspiration, des excuses pour tous les égaremens de la pensée humaine, et qu'elle ne prenne sous sa protection toutes les rêveries de l'*illuminisme*, du *martinisme*, du *magnétisme*, toutes les fantastiques merveilles de la sorcellerie, toutes les visions de l'alchimie, toutes les prétentions de la *magie blanche* : ce qui ne laisse pas de former une *philosophie* assez singulière. Ces différens genres de démence, qui tous ont une origine commune, et qui se touchent entre eux par beaucoup de points, ont en effet suivi, dans les froides contrées de l'Allemagne, les systèmes du fameux Kant, comme ils suivirent autrefois, dans les régions ardentes de la Grèce et de l'Italie, et sous le soleil dévorant de l'Afrique, les enseignemens de Platon, commentés, interprétés et dénaturés par les Apollonius, les Damis, les Apulée, et les autres rêveurs du temps. Autant que je puis me faire une idée de M. Kant et de ses doctrines, d'après ce que j'en ai entendu dire, et d'après les extraits même et les jugemens de madame de Staël, ce philosophe est le Platon de la Germanie et des temps modernes; mais un Platon qui ne possède ni l'imagination enchanteresse, ni le style plein de séduction, ni la divine éloquence, ni la chaleur, ni la lumière du disciple de Socrate. S'il faut une philosophie aux dames, j'avoue que la philosophie *platonique* me paroît celle qui leur sied le mieux : c'est elle qui s'accorde le plus heureusement avec les grâces naturelles de leur esprit et avec les plus doux élans de leur sensibilité. En analysant, avec une sagacité véritablement admirable, les théories de M. Kant, madame de Staël adopte ses sentimens; et comme en poésie elle est ROMANTIQUE, dans ses spéculations philosophiques,

dans ses vues morales et métaphysiques, elle est KANTIENNE.

Lorsque je dis qu'elle adopte les sentimens et les opinions du philosophe allemand, il ne faut pas se la représenter sur les bancs d'une école, prêtant, disciple docile, une oreille attentive aux instructions du maître, et soumettant ses propres pensées aux enseignemens d'autrui : son génie crée les leçons qu'elle écoute; il les crée, parce qu'elles ne sont que le développement de ses propres analogies avec elles; il les crée, parce qu'il s'en saisit, et qu'il les marque à son empreinte : est-ce un élève de Kant? n'est-ce pas plutôt l'auteur du livre sur l'*Influence des Passions*, qui nous dit, en interprétant la nouvelle philosophie : « L'univers ressemble plus à un « POEME qu'à une *machine*; et s'il falloit choisir pour le « *concevoir*, de l'imagination ou de l'esprit mathéma- « que, l'*imagination* approcheroit davantage de la vé- « rité. » On ne sauroit, je crois pousser plus loin le *kantisme*, et cette *critique de la raison pure*, principal objet du sage de Kœnisberg. Platon, du moins, interdisoit l'entrée de sa brillante école à qui n'avoit point pénétré dans les sombres profondeurs de la géométrie; et s'il abusa du *spiritualisme* de son maître pour peupler les régions intellectuelles, et les champs de l'air de *génies* que son imagination enfanta d'après le *génie familier* de Socrate, il crut toujours que la Muse des calculs tenoit la clef du monde physique. Ce n'est point par l'imagination, mais par les mathématiques qu'un des plus grands esprits qui jamais ait honoré l'espèce humaine, Newton, nous a révélé les lois des cieux et la marche des sphères, et semble avoir justifié ce titre d'*éternel géomètre*, que Platon donnoit au créateur des

mondes. Madame de Staël paroît vouloir changer ce titre : elle fait de Dieu un poëte, et probablement un poëte *romantique*. L'univers est cependant un poëme bien régulier, s'il est un *poëme ;* et l'ennemie de toute règle et de tout *art poétique* ne mettroit point sa philosophie en contradiction avec sa littérature, si elle s'en tenoit à l'avis de Platon, de Newton, et peut-être de M. Kant lui-même.

N'est-ce pas encore, et bien évidemment, l'auteur du livre sur *les Passions* qui, passant de la physique à la métaphysique et à la morale, veut trouver l'explication de tous les mystères de l'ame, dans quoi? dans des POÉSIES GALANTES, et nous dit : « *Aimer* en apprend « plus sur ce qui tient aux mystères de l'ame, que la « métaphysique la plus subtile : on ne s'attache jamais « à telle ou telle qualité de la personne qu'on préfère, « et tous les *madrigaux* disent un *grand mot philoso-* « *phique*, en répétant, que c'est pour *je ne sais quoi* « qu'on aime; car, ce *je ne sais quoi*, c'est l'ensemble « et l'harmonie que nous reconnoissons *par l'amour*, « par l'admiration, par tous les sentimens qui nous ré- « vèlent ce qu'il y a de plus profond et de plus intime « dans le cœur d'autrui. » On conçoit que, de cette tendre philosophie de l'amour, et de cette métaphysique galante des *je ne sais quoi*, à la religion de sainte Thérèse, il n'y a qu'un pas, et madame de Staël me paroît l'avoir franchi : je m'en rapporte là-dessus à tous ceux qui auront lu son livre; et qui ne l'aura pas lu? les matières religieuses sont trop délicates, trop épineuses, pour pouvoir être traitées convenablement dans un journal. Si la dévotion *ascétique* de madame de Staël trouve un censeur dans Bossuet, elle trouve des mo-

tôt de certaines superstitions, rien de plus *féminin :* on est même surpris que des croyances et des contes de *bonnes femmes,* que des extases et un jargon de *petite-maîtresse* s'y trouvent mêlés aux vues et au langage d'un esprit supérieur. Si on le considère sous le rapport des études, des connoissances qu'il suppose, de l'instruction qu'il renferme, des réflexions profondes dont il est plein, du style ferme et mâle, quoique défectueux, dont il est écrit, on s'étonne qu'il soit sorti de la plume d'une femme; et c'est un genre d'étonnement que renouvelle chaque production de madame de Staël, bien qu'elle nous ait accoutumés depuis long-temps à voir son talent s'élever au-dessus de son sexe : on croit que les dames ne devroient composer que des ouvrages légers et de frivoles romans; j'ai entendu regretter que ce livre n'eût pas une forme romanesque : ce regret est très-digne des temps actuels; les livres sérieux et instructifs n'ont jamais été moins à la mode qu'aujourd'hui. Quelques critiques ont même parlé de ce nouvel ouvrage de madame de Staël, du ton et du style dont ils ont rendu compte du *Chien de Montargis.* Cependant, il me semble que des erreurs brillamment exposées, que des paradoxes ingénieux, que des aperçus spirituels, qui manquent souvent d'exactitude et de justesse, mais qui ne manquent jamais d'originalité, mériteroient plus d'égards : l'invention, le talent, l'imagination, l'esprit, ne sont pas maintenant des qualités assez communes et assez vulgaires pour qu'on doive les traiter avec un mépris si superbe. Je ne pense pas que ma réclamation puisse paroître suspecte ; je n'ai point fait grâce aux dogmes plus que hasardés de madame de Staël; j'en ai attaqué les fonds et l'expression avec une

franchise que sûrement l'auteur appelle d'un autre nom; mais on m'auroit bien mal compris, si l'on avoit pu croire que je ne reconnois aucun mérite dans son livre : les défauts ne m'aveuglent jamais sur les beautés; ce nouvel ouvrage en offre de plus d'un genre; j'ai fait, ce me semble, assez entendre qu'il n'est pas au-dessous de la réputation littéraire dont jouit madame de Staël, et qu'elle n'auroit point acquise, si tout ce qu'elle compose ne portoit pas l'empreinte d'un talent très-remarquable.

Les esprits délicats et dégoûtés, qui ne veulent voir, dans trois volumes de *littérature* et de *philosophie*, qu'un ouvrage indigne de les intéresser, seront peut-être surpris de m'entendre dire que je regarde ce livre, non-seulement comme un des plus forts, mais comme un des plus piquans, qui aient paru depuis le commencement de ce siècle : au défaut des presliges du roman, qu'ils sont fâchés de n'y pas trouver, la première partie a tout l'attrait d'un *voyage*, mais d'un voyage dont l'auteur sait observer, malgré ses préventions et ses systèmes, et peindre, quoique son coloris puisse être, quelquefois trompeur, et que son pinceau ne soit pas toujours pur; la seconde transporte le lecteur dans les salles des spectacles, où se jouent les pièces de *Lessing*, de *Schiller*, de *Goëthe*, de *Werner*, de tous les génies dramatiques de l'*Allemagne*, et reproduit, dans des analyses raisonnées, l'intérêt des sujets traités par ces auteurs, en même temps qu'elle fait connoître les singularités bizarres de leur *poétique*; la troisième et la quatrième donnent une idée de cette philosophie *kantienne*, qui touche à toutes les folies de l'esprit humain, et de la simplicité pleine d'enthousiasme avec laquelle les bons

Allemands se livrent à toutes ces folies : car, bien que madame de Staël ne leur reproche pas ces égaremens, et semble même les partager, rien n'empêche le lecteur d'en rire un peu : il n'est pas obligé de se faire Allemand en lisant cet ouvrage, comme madame de Staël s'est faite Allemande en le composant; enfin, à ce fonds, qui, par lui-même, est si capable d'attacher et d'amuser tous ceux que ne rebute point d'abord l'apparence des formes didactiques, se joignent tantôt des pensées fines ou subtiles, qui ne sont que des traits rapides; tantôt des observations sur lesquelles l'auteur insiste, et qui sont toujours plus ou moins séduisantes; tantôt des descriptions, des tableaux, habilement ménagés, et qui toujours ont de l'effet; des portraits, des épigrammes, des anecdotes, des mouvemens d'éloquence, des élans de sensibilité, des saillies d'imagination ; et partout des sophismes brillans qui semblent se jouer de la raison, et qui éblouissent l'esprit, des erreurs qui font penser, et un style, une élocution particulière qui blessent très-souvent le goût, qui ne sont exempts ni d'affectation, ni de pesanteur, ni de monotonie, et qui toutefois captivent le lecteur, même en le fatiguant, parce qu'ils disent ou qu'ils paroissent dire toujours quelque chose. Si, avec ces caractères, un ouvrage, qui se présente sous les auspices et sous le crédit d'une réputation faite, n'excite point la curiosité, malgré les défauts qu'une sévérité juste peut y reprendre, et ne rencontre que l'indifférence ou la moquerie, il faut en conclure que des romans et des facéties ont seuls aujourd'hui le droit et le pouvoir de nous plaire; ce qui contrarie un peu la doctrine de la *perfectibilité*.

On peut indiquer, dans la *première partie*, comme

des morceaux extrêmement distingués, chacun suivant les convenances qui lui sont propres, les chapitres intitulés : *Vienne; la Féte d'Interlaken; de la Langue allemande, dans ses rapports avec l'esprit de conversation; de l'Esprit de conversation.* Les deux premiers renferment des descriptions remplies d'intérêt et de charme, quoique tous les traits de ces peintures ne soient pas également heureux ou corrects; les deux derniers offrent des réflexions qui supposent l'esprit le plus observateur et la plus exquise sagacité. Je voudrois pouvoir citer tout ce que je me plais à indiquer : je ne citerai que quelques lignes du chapitre sur *la Conversation*, en général : « Le cours des idées, depuis un siècle, dit « madame de Staël, a été tout-à-fait dirigé par la con- « versation : on pensoit pour parler, on parloit pour « être applaudi, et tout ce qui ne pouvoit pas se dire « sembloit être de trop dans l'ame; c'est une disposi- « tion très-agréable que le désir de plaire, mais elle « diffère pourtant beaucoup du besoin d'être aimé. Le « désir de plaire rend dépendant de l'opinion, le be- « soin d'être aimé en affranchit; on pourroit désirer de « plaire à ceux même à qui l'on feroit beaucoup de « mal, et c'est précisément ce qu'on appelle de la co- « quetterie : cette coquetterie n'appartient pas exclusi- « vement aux femmes; il y en a, dans toutes les ma- « nières, qui servent à témoigner plus d'affection qu'on « n'en éprouve réellement. La loyauté des Allemands « ne leur permet rien de semblable : ils *prennent « la grâce au pied de la lettre*; ils considèrent le « charme de l'expression comme un engagement pour « la conduite, et de là vient leur susceptibilité : car ils « n'entendent pas un mot sans en tirer une consé-

« quence, et ne conçoivent pas qu'on puisse *traiter la* « *parole en art libéral*, qui n'a ni but ni résultat, que « le plaisir qu'on y trouve. L'esprit de conversation a « quelquefois l'inconvénient d'altérer la sincérité du « caractère : ce n'est pas une tromperie combinée, mais « improvisée, si l'on peut s'exprimer ainsi. Les Fran- « çais ont mis dans ce genre une gaîté qui les rend « aimables; mais il n'en est pas moins certain que ce « qu'il y a de plus sacré dans ce monde *a été ébranlé* « *par la grâce*, du moins par celle qui n'attache d'im- « portance à rien, et tourne tout en ridicule. » J'ai noté quelques expressions qui ne me paroissent pas de bon goût; je pourrois même faire observer que la pensée par laquelle ce morceau commence est un peu hasardée : car, depuis un siècle, les livres ont pour le moins autant influé que la *conversation* sur le *cours des idées* : mais, en totalité, que de finesse dans tout ce tissu d'observations! On peut y entrevoir qu'en portant un très-vif intérêt à la bonhomie germanique, madame de Staël ne laisse pas d'en saisir et d'en marquer les ridicules. Quelques légères teintes de malice se mêlent en effet dans plus d'un endroit de son livre aux effusions de la bienveillance. Elle se permet quelquefois de rire un peu de ses chers Allemands; et, malgré son aversion pour la plaisanterie, et sa prédilection pour les peuples teutoniques, elle ne peut quelquefois s'empêcher de voir et de peindre les manières tudesques avec les yeux et l'esprit d'une Française : cela égaie les dissertations littéraires et les argumens philosophiques.

J'aurois désiré qu'elle eût répandu un peu plus de cette piquante gaieté, qui tempère la louange et soulage de l'admiration, dans le second volume, qu'elle consa-

cre presque entièrement à l'*art dramatique :* le sujet prêtoit; mais elle garde le sérieux le plus solennel en parlant des productions les plus risibles : un drame historique des plus monstrueux, et qu'on ne supporteroit pas à l'Ambigu, intitulé BERLICHINGEN, la ravit en extase; jamais *Phèdre* et *Iphigénie* n'ont obtenu plus d'éloges qu'elle n'en donne à BERLICHINGEN. Elle s'extasie également sur une comédie, intitulée le CHAT BOTTÉ. D'autres sujets et d'autres pièces sont un peu plus dignes de la gravité imposante avec laquelle elle semble nous les présenter comme des types de perfection; et en général, ses extraits ont au moins tout l'intérêt que peuvent avoir de petits romans, des *nouvelles*, des *contes;* on les lit avec le même degré de curiosité que ces sortes d'ouvrages :

Si Peau-d'Ane m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.

Mais j'ai plus de plaisir encore quand madame de Staël nous peint la constance germanique aux prises avec des drames qui ne finissent pas, et triomphant de leur assommante longueur, ou quand elle nous fait sentir, par un trait fort plaisant, quelle est la source du mauvais goût qui règne dans un grand nombre de comédies allemandes : « Si les plaisanteries bizarres et vulgaires « de quelques ouvrages prétendus comiques manquent « de goût, dit-elle, ce n'est pas à force de naturel, c'est « parce que l'affectation de l'énergie est au moins aussi « ridicule que celle de la grâce : *Je me fais vif,* disoit « un Allemand en sautant par la fenêtre; quand on se « fait on n'est rien; il faut recourir au bon goût fran- « çais contre la *vigoureuse* exagération de quelques

« Allemands, comme à la profondeur des Allemands « contre la frivolité dogmatique de quelques Français.» Il seroit difficile de concilier la concession que madame de Staël fait ici *au goût français*, avec les insinuations qu'elle sème dans tout son ouvrage contre nottre littérature. Mais au moment où elle plaisante elle-même, il est assez naturel qu'elle avoue franchement la supériorité des Français sur les Allemands dans l'art de la plaisanterie, et la prééminence du *Misantrope* sur le CHAT BOTTÉ. Tout ce qu'elle dit, dans cette *partie* de son livre touchant la *déclamation* théâtrale, les *romans*, les *historiens allemands*, les *beaux-arts en Allemagne*, mérite d'être lu, et ne le sera pas sans utilité.

Dans le dernier volume, elle s'élève, soit en analysant la *Philosophie de Kant*, soit en traitant de la *Religion* à une hauteur où il n'est pas aisé de la suivre; mais de beaux éclairs sillonnent les nuages épais où elle semble se perdre, et les brouillards sublimes dans lesquels elle se plonge; elle redescend d'ailleurs très-souvent sur la terre : elle prêche, d'une manière très-édifiante, *l'amour dans le mariage*, dont les exemples sont si rares. Elle parle, avec une mélancolie très-touchante, de *la douleur;* et, quoique ces chapitres n'aient pas beaucoup de liaison avec ce qui les précède et ce qui les suit, et paroissent un peu *postiches*, il n'y a qu'une raison très-rigoureuse qui pourroit vouloir les retrancher. L'éloge de *l'enthousiasme* est, comme je l'ai déjà dit, très-éloquent, et très-digne du sujet. Une magnifique description du *culte des Frères Moraves*, qui sont les cénobites du *protestantisme*, est un des plus brillans ornemens de cette partie de l'ouvrage : ce n'est pas le seul endroit où madame de Staël s'est piquée de déployer les richesses du

style descriptif. Ce genre de beauté est aujourd'hui fort à la mode; il est admis dans les compositions même les plus sévères : c'est une espèce de conquête que la prose a faite sur le domaine de la poésie; et plus d'un exemple heureux pouvoit encourager madame de Staël à ne pas s'interdire cette source d'intérêt, qu'offroit d'ailleurs d'elle-même la nature de son sujet. Les récits particuliers où elle se met en scène, les anecdotes dont elle varie sa composition, et qui la détendent, sont aussi un artifice très-bien entendu, qu'elle n'employoit pas avant ce dernier ouvrage, et dont elle a pu trouver des modèles. Madame de Staël paroît avoir fait une nouvelle étude des moyens d'intéresser et de plaire en écrivant, et déjà elle recueille le fruit de ses réflexions : car ce livre, sous le rapport de l'art, est, si je ne me trompe, son chef-d'œuvre : entre apercevoir le but et l'atteindre, il n'y a pas de différence pour le vrai talent.

XXVIII.

De Moreau, par M. Garat.

26 juin.

Cet ouvrage paroît sous les auspices de S. M. l'empereur Alexandre, auquel il est dédié; c'est un éloge de Moreau, ou, si l'on veut, une *apologie* de ce général : car M. Garat prétend que Moreau *trouve encore des accusateurs*, et que cette espèce d'oraison funèbre est *nécessaire à la justification* d'un homme dont la mort a été regardée en France et dans toute l'Europe, comme

une calamité publique. Je ne sais quels sont les torts que l'on reproche au général Moreau, et les *accusations* ne sortent pas assez de la *justification* pour me l'apprendre; mais Turenne, à qui, sous plus d'un rapport, on peut comparer cet élève de son école, Turenne qui, après avoir comme Moreau porté dans la guerre le génie de la sagesse et le respect de l'humanité, mourut comme lui sur le champ d'honneur, d'un de ces coups que les chances de la destinée et les hasards des combats réservent quelquefois à la valeur prudente, Turenne, dis-je, eut dans sa vie des torts plus positifs et plus certains; cependant, qu'auroit-on pensé de l'orateur qui, au moment où toute la France pleuroit ce grand homme, au lieu de prononcer franchement son éloge, seroit venu parler d'*apologie*, et qui, parmi les regrets, les sanglots et les cris de douleur de tout un peuple, auroit pu distinguer quelques voix accusatrices? Après une révolution de vingt-cinq ans, et à la suite d'une complication d'événemens, de systèmes, d'opinions, de partis, de factions, de passions et de contradictions de tout genre, où les uns se sont compromis par des théories, les autres par des actes, presque tous par un honteux égoïsme et par une mobilité avilissante, je conviens qu'il y a plus d'*apologies* à préparer que de panégyriques à faire; mais si quelque caractère plus étranger à cette fermentation de toutes les erreurs de l'esprit et de tous les vices du cœur, moins enfoncé dans ce chaos et dans cette fange, se fût trouvé en position d'attirer sur lui les regards, l'attention et la confiance; si la noblesse de ses sentimens avoit inspiré plus d'espérance que les calculs de sa circonspection ne lui eussent permis d'en réaliser; et si enfin, la mort l'eût surpris et frappé dans

l'exécution de ses projets de bonheur public, croiroit-on avoir moins à le louer d'avoir voulu le bien, qu'à le *justifier* de l'avoir voulu de telle ou telle façon? M. Moreau n'étoit pas, ou je me trompe, homme à s'imaginer que dans la lutte du bien et du mal, les événemens dussent toujours céder aux opinions : toute sa vie me paroît attester qu'il savoit ce que l'attachement à quelques vues ou à quelques préjugés politiques, doit accorder de sacrifice à l'empire des circonstances, et combien les prévoyances et les vœux de la sagesse même doivent se plier à ce qu'il y a presque toujours d'imprévu dans les révolutions des Etats : il desiroit que la France fût délivrée de la tyrannie et rendue au repos et au bonheur. Nous avons atteint ce but, et toutes les voies qui pouvoient y conduire promptement et sûrement eussent été sans doute approuvées par la raison et par la probité de M. Moreau.

Pourquoi nous le représenter comme un de ces politiques spéculatifs, qui ne cessent de rêver une perfection imaginaire, et dont l'esprit caresse éternellement je ne sais quel modèle idéal, plus fait pour amuser dans une académie un disciple de Platon, que pour intéresser, parmi les armes et au milieu des camps, un disciple de Turenne? M. Moreau, comme son maître, étoit un homme de sens; mais non pas, ce me semble, un métaphysicien : ces têtes *pratiques*, qui sont sans cesse aux prises avec les réalités, ne se familiarisent pas aisément avec ces combinaisons purement abstraites et ces chimères raisonnées, qui bercent les imaginations des spéculatifs. Je pense que M. Garat prête à M. Moreau infiniment plus d'*axiomes* politiques que ce général n'en prononça de sa vie. Plusieurs pages de cet écrit sont couvertes des sentences que le philosophe met dans la bouche du guer-

rier. Le nombre de ces aphorismes, dont quelques-uns sont assurément fort raisonnables et fort sages, en diminue la vraisemblance; le style subtil et recherché dont ils sont revêtus, ébranle aussi la foi. Cette diction académique s'accorde peu avec la simplicité militaire. On a recueilli quelques mots de Catinat, que les soldats appeloient le *père la pensée*, et auquel M. Garat aime à comparer M. Moreau : ces mots ont plus de franchise et de force que de tour, de finesse et d'élégance; ce qui paroît exact, c'est que le fond de toutes ces pensées sur les gouvernemens étoit dans l'esprit de M. Moreau, et M. Garat, s'appuyant sur ce fait, et partant de cette *donnée*, s'est livré à une de ces fictions qui sont permises aux orateurs comme aux poëtes. Il a sans doute présumé qu'il imprimeroit à ses propres maximes un caractère plus saint et plus sacré, en les faisant sortir, en quelque sorte, du fond de la tombe de Moreau. Mais il falloit, à mon avis, cacher avec plus de soin et d'art ces artifices de la rhétorique et ces ruses de l'éloquence: l'adresse, l'insinuation que l'orateur a voulu mettre là ne sont pas assez dissimulées; on diroit qu'il a craint d'en perdre le mérite : l'affectation est trop sensible, et le piége est un peu grossier. M. Garat s'est pourtant gardé d'attribuer quelques-unes de ses pensées et de ses propositions à l'homme de guerre qu'il célèbre ou qu'il défend : il y a un degré de métaphysique et de subtilité auquel sa prudence n'élève pas l'esprit de Moreau, et qu'il réserve pour lui-même : ce n'est pas Moreau qui veut « un ordre social (tels sont les termes « fidèlement transcrits, de M. Garat), constitué de telle « sorte, que les mouvemens des passions et les événe- « mens qu'elles produisent, seront à peu près calculés

« et amenés comme les *mouvemens de ces créations de* « *la mécanique*, qui ont tant ajouté à la puissance de « l'homme. » Une si haute philosophie ne sauroit appartenir qu'à un philosophe de profession : et en effet, il faut s'être faussé l'esprit par tous les abus de l'abstraction, et se plaire à fermer les yeux aux lumières multipliées de l'expérience pour admettre encore, après tous les essais d'une révolution si longue et si instructive, de pareilles billevesées, et pour ne pas balancer à imprimer de pareilles phrases : elles étoient bonnes dans un temps de calme et de félicité, où la philosophie n'étoit pour ainsi dire qu'un songe de nos loisirs et qu'un jeu de notre imagination ; jeu funeste sans doute, mais dont on ne prévoyoit pas les terribles conséquences. Si de séduisantes et trompeuses descriptions nous avoient engagés à chercher, à travers les écueils d'une mer dangereuse, et parmi les fureurs des flots les plus orageux, quelque contrée chimérique, et si honteux de notre illusion, nous n'étions revenus au port qu'au bruit de la foudre, et au milieu du fracas tonnant des vagues rugissantes, serions-nous disposés à écouter de nouveau ces récits menteurs et perfides qui nous auroient inutilement exposés à tant de périls? Eh quoi : voudroit-on nous faire encore de la politique avec de la *géométrie*, et de la *mécanique?* Toutefois, je dois rendre justice à M. Garat ; il a parfaitement prévu l'effet que sa phrase pourroit produire ; il a pressenti qu'on s'en moqueroit : « Je vois, s'écrie-t-il, le sourire de l'*ignorance* et du dédain ! » Il se trompe cependant en un point : c'est le sourire de l'*expérience* qu'il voit ; mais en habile rhéteur, il rappelle tout de suite que Buonaparte se moquoit aussi de l'*idéologie*, et semble attribuer la perte du

tyran à son irrévérence pour les profondes spéculations de la métaphysique : non, non, ce n'est pas là ce qui l'a perdu : c'est son ambition, c'est son inhumanité. Si M. Garat se contentoit de nous dire qu'il faut que la volonté des monarques soit réglée par de sages lois, et dirigée, contenue par de salutaires institutions, il ne feroit que répéter ce que dit toute la France : il ne feroit que donner un conseil prévenu par le vœu même du sage et bon Roi qui vient de remonter sur le trône de ses pères ; mais il rêve une *mécanique :* il croit aux passions et aux événemens *calculés*, comme les *mouvemens d'une pompe à feu ;* et pour arriver en politique à cette précision, peut-être faudroit-il subir encore bien des épreuves : M. Garat est, si je ne me trompe, le seul homme capable aujourd'hui de nous y exhorter et de nous parler un tel langage.

Sa philosophie me semble appartenir encore plus aux égaremens d'une imagination qui s'exalte, qu'aux erreurs d'un esprit qui se perd dans des recherches trop subtiles : l'imagination de M. Garat prête à tout des couleurs qui ne sont point celles de la nature ; et, par une conséquence inévitable, son style ne peint rien avec vérité : son éloquence enfle tout, exagère tout, abuse de tout : chacune des circonstances de la vie de M. Moreau lui rappelle quelque grand homme de l'antiquité, auquel il ne manque pas sur-le-champ de comparer le général dont il célèbre la mémoire, de manière que M. Moreau se trouve tour à tour, dans ce petit écrit, et en très-peu de pages, Scipion, Germanicus, Epaminondas, Phocion, Socrate, etc., et non-seulement identifie une fois avec chacun de ces grands hommes, mais plusieurs fois, sans préjudice des grands noms modernes,

auxquels l'orateur associe pareillement le nom de son héros : tout cela sent trop le rhéteur; et M. Garat qui a beaucoup d'esprit, mais que sa rhétorique subjugue, est le premier à s'apercevoir des ridicules où elle le fait tomber; aussi, après avoir prodigué dans quelques lignes les souvenirs accumulés et répétés des Germanicus, des Phocion, des Scipion, des Epaminondas et des Socrate, il « *s'écrie* : Moreau avoit-il donc beaucoup médité la vie de « Socrate et celle d'Epaminondas! » Et il se répond à lui-même avec une espèce de naïveté : « Non, probable-« ment. » Vouloir tout agrandir est le vice de cette éloquence académique dans laquelle M. Garat a brillé jadis, dont sa jeunesse a contracté les dangereuses habitudes, et dont sa maturité n'a pu secouer les liens funestes; dès l'abord, et dans l'exorde de sa brochure, cet orateur promet beaucoup, et le lecteur cherche ensuite très-vainement l'accomplissement de ces promesses qui ont réveillé son attention et enflammé sa curiosité : « Des faits connus de toute l'Europe, dit avec beaucoup « d'emphase M. Garat, et que je rappellerai, des faits « *inconnus au monde entier*, et que *je révélerai*, tien-« nent de toutes parts à une autre vie, et à une autre « grandeur bien différente, et qui n'est plus! » L'orateur veut évidemment exciter une grande attente; mais la remplit-il?

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?

Où sont ces *révélations* si importantes que M. Garat nous annonce? Il y a dans sa brochure beaucoup de mots, beaucoup de phrases, beaucoup de périodes cadencées avec plus ou moins d'art et de bonheur, mais très-peu de faits; beaucoup de rhétorique, et peu d'instruction;

beaucoup de charlatanisme oratoire, et peu de choses positives; beaucoup d'insinuations qui veulent être fines, et très-peu de vues intéressantes et justes; un très-petit nombre de pensées principales et fondamentales, noyées dans un torrent d'idées accessoires et incidentes. M. Garat y forme beaucoup de vœux très-magnifiques, y sème beaucoup d'apologies très-charitables, y revient souvent à ce système d'*optimisme* qui voit le bien partout et le mal nulle part, et dont vingt-cinq années de troubles et de maux auroient dû le désabuser, ainsi que de ses éternelles *apologies*, et de ses vœux éternels. Quoi! rien ne sauroit donc tirer cet esprit naturellement doux et honnête, mais chimérique, de cet état d'enchantement et d'extase où le retient, malgré tout, l'illusion risible de ses propres sophismes! Il paroît que c'est un charme qu'aucune puissance ne peut rompre.

Cet écrit, de quarante pages in-8°, est trop vide, et ce vide se fait d'autant plus sentir, que l'auteur semble d'abord vouloir initier le lecteur à de grands mystères : il nous peint M. Moreau s'élançant des écoles de la jurisprudence dans la carrière militaire avec toute l'ardeur d'une jeune imagination éprise des espérances et des promesses de notre réformation politique, et s'avançant rapidement de grade en grade au commandement en chef des armées. Dès les premières campagnes de M. Moreau, son père, victime des fureurs révolutionnaires, périt sur l'échafaud; il dévore ses larmes en silence, et son zèle n'est point étouffé par sa douleur : il se lie particulièrement avec le général Pichegru, sous lequel il servoit : instruit des desseins contre-révolutionnaires de son ami, il ne les partage ni ne les dénonce. Deux accusations contradictoires s'élèvent contre lui, à

l'occasion des papiers qui trahissent les projets de Pichegru : rappelé par suite d'une de ces accusations, il va bientôt servir comme volontaire en Italie, sous Schérer. Il aide d'abord le général Joubert à réparer nos désastres dans cette contrée : Joubert est tué; Moreau lui succède. Dans l'état de crise où étoit alors la France, on propose à Moreau de le mettre à la tête du gouvernement : il refuse; un nouveau gouvernement s'établit. Bientôt Moreau est arrêté, jeté dans un cachot, et traduit devant un tribunal criminel : M. Garat examine alors la conduite politique de Moreau, et il résulte de cet examen, ou de ce plaidoyer, à peu près ce que tout le monde sait, que ce général avoit trop de modération dans le caractère, et trop de sagesse dans l'esprit pour vouloir être un conspirateur, et pour pouvoir en être un bon. Quelques anecdotes assez piquantes sont le seul aliment que la curiosité rencontre dans cette partie de la brochure : on aime, par exemple, à voir Moreau, qui eut la possibilité de se sauver après son jugement, se rendre de son propre mouvement au Temple, et s'y faire écrouer lui-même. Chacun des points que j'ai indiqués, devient pour M. Garat le texte d'un long et brillant développement oratoire; et l'orateur finit par *justifier* M. Moreau d'avoir servi dans les armées ennemies, ce qui n'a pas besoin de *justification*, puisque ce n'étoit pas contre la France que Moreau s'étoit armé, mais contre le tyran de la France : tel est le fond assez mince de cet ouvrage où le sujet, comme dans presque tous ceux de M. Garat, est écrasé par la forme, et dans lequel le luxe surabondant de la rhétorique et des mots, l'éclat recherché du style, et les richesses du talent appauvrissent, en quelque sorte, la matière que l'auteur veut enfler et embellir.

XXIX.

Le Cid, romances espagnoles, imitées en romances françaises, par M. Creuzé de Lesser.

25 juillet.

Don Rodrigue de Bivar, connu sous le fameux nom du *Cid*, auquel les Espagnols ajoutent le titre de *Campéador*, c'est-à-dire, *ami des camps*, fut l'Achille des Espagnes; mais cet Achille moderne, moins heureux que l'ancien, quoique aussi brillant peut-être, n'a pas trouvé un Homère, dans sa langue et dans sa patrie. Sans la tragédie du grand Corneille, à peine sauroit-on, hors de l'Espagne, que le *Cid* a existé : c'est cette pièce immortelle qui a répandu dans la France et dans le monde la renommée de ce héros, et qui a, pour ainsi dire, étendu son immortalité, en étendant sa gloire. Le nom du Cid et celui de Corneille sont désormais inséparables l'un de l'autre; à la vérité, quelques chansonniers espagnols ont célébré les exploits de l'illustre Rodrigue de Bivar, et leurs chansons, informes et grossières, ont conservé plusieurs traits de sa vie, ou plutôt plusieurs de ces traditions fabuleuses, qui, dans l'origine des sociétés, et dans la simplicité des premiers âges, ne manquent jamais d'altérer l'exactitude des faits, et si l'on veut, d'embellir la sincérité des récits. Mais ces espèces de *ponts-neufs* ne sont ni des titres glorieux pour la littérature espagnole, ni des monumens dignes du guerrier, dont ils retracent les principales actions; et pourtant voilà ce que les partisans

de la littérature ROMANTIQUE voudroient mettre en parallèle avec l'*Iliade* et l'*Odyssée*; voilà ce que l'allemand Herder, et ce que son très-humble traducteur, M. Simonde de Sismondi, opposent aux poëmes d'Homère et de Virgile; voilà ce que M. Schlegel, et ce que madame de Staël nous recommandent dans leurs volumineuses et lourdes *poétiques*, comme des modèles égaux, pour le moins, à tous ceux que nous a laissés l'antiquité.

Je ne range point l'auteur du recueil que j'annonce parmi les ROMANTIQUES : il n'est pas, ce me semble, de la confrérie; il fait des vers et non pas des systèmes; il compose des poëmes; il rime des *romances*, et ne rêve point des théories; il est vrai que ses poëmes et ses *romances* appartiennent, par le fond et par le sujet, à l'école ROMANTIQUE; mais il est permis au talent de chercher partout des sujets, et de mettre à profit les richesses de toutes les littératures du monde. Si les nouvelles doctrines se bornoient à nous conseiller d'étudier les diverses littératures, de parcourir sans prévention tous ces domaines de l'esprit, de les reconnoître avec soin, de les exploiter avec choix, il n'y auroit pas là de quoi crier au scandale et à l'hérésie : rien même ne seroit plus juste et plus orthodoxe, quoique après tout, ce conseil ait été déjà suivi depuis long-temps, à peu près dans toute son étendue : ce qui allume une guerre si furieuse entre les *classiques* et les ROMANTIQUES, ce qui cause tant de trouble dans la république des lettres, c'est que les nouveaux docteurs prescrivent ces règles de composition, que n'ont point connues ou qu'ont méprisées les auteurs, plus ou moins remarquables, mais plus ou moins barbares, dont ils nous proposent d'imiter l'exemple. Ils ne nous disent pas seulement :

Recueillez quelques traits de génie dans ces énormes fatras; ils ajoutent : Suivez la marche désordonnée; suivez les traces vagabondes de ces écrivains, dont le talent ne s'est soumis à aucun joug et n'a reçu aucun frein. Ils vont même jusqu'à prétendre nous faire admirer les plus misérables rapsodies, qu'ils découvrent sur les bords de la Baltique, ou de l'Adriatique, ou du détroit de Gibraltar; et leurs commentaires, leurs analyses ressemblent tout-à-fait alors, sans qu'ils s'en doutent, à la célèbre facétie du Chef-d'œuvre d'un Inconnu.

Plusieurs des romances *imitées*, par M. Creuzé de Lesser, en *romances françaises*, suivant son expression, qui n'est pas très-française elle-même, sont à peu près de la force de ce *chef-d'œuvre:* j'aime donc à supposer que l'admiration, qu'il témoigne en général pour toutes les chansons qu'il a traduites, n'est qu'une admiration de traducteur. Cet enthousiasme, un peu risible, trouve d'ailleurs une excuse dans le plaisir qu'a éprouvé M. de Lesser à voir ces *romances* former, par leur rapprochement, une suite, un ensemble, une sorte de poëme, qui semble renfermer les circonstances les plus illustres de la vie du *Cid*. Chaque pièce est devenue sans doute précieuse à ses yeux, comme faisant partie d'un tout, et comme contribuant à rendre cette petite *épopée* plus pleine et plus complète. Cette considération n'auroit pas dû cependant empêcher l'imitateur de corriger un peu quelques-uns de ses modèles. Puisqu'il ne vouloit, ni ne devoit peut-être rien retrancher dans la masse de plus de soixante *romances* qui composent son recueil, il pouvoit au moins faire quelques suppressions ou quelques changemens dans un assez grand nombre de détails; mais, à ce qu'il paroît,

M. de Lesser s'est piqué de la fidélité la plus scrupuleuse : il a respecté des traits qu'on supporteroit tout au plus dans nos chansons des rues; car je ne saurois attribuer ces traits au traducteur, qui, sans être ni un poëte ni un écrivain d'un goût très-pur, a fait preuve de trop d'esprit pour qu'il soit permis de le soupçonner d'en pouvoir quelquefois manquer jusqu'à un certain point. Au reste, ce sont positivement ces endroits que j'indique, et que M. de Lesser n'a pris soin ni d'effacer, ni de farder et d'embellir, qui l'absolvent à mon sens de toute complicité et de toute intelligence avec les nouveaux faiseurs de systèmes : le zèle des religions nouvelles et fausses n'admet de candeur et de bonne foi que dans les esprits absolument bornés.

Voyez M. de Sismondi traduisant en prose quelques-unes de ces mêmes *romances*, que M. de Lesser vient de mettre en vers : il en déguise la platitude; il en adoucit la rudesse; il en polit la grossièreté; il ennoblit les détails trop bas; il orne les endroits trop nus; il retranche; il ajoute, et surtout il choisit les morceaux qui concluent le mieux en faveur de sa doctrine. Voyez madame de Staël analysant le théâtre allemand : elle n'en présente autant qu'elle peut que les beaux côtés; l'artifice de ses extraits ingénieux cache une partie des défauts et des ridicules; ses analyses, converties en tableaux attachans, ou en narrations amusantes, prêtent aux drames gothiques, dont elle rend compte, un intérêt que la représentation ne manqueroit sûrement pas de démentir. Quand l'adroit Macpherson voulut faire la fortune de quelques vieilles chansons sauvages de la Calédonie et des Hébrides, pour assurer le succès de sa mystification, il broda lui même avec art ces informes

canevas. M. de Lesser n'a pas eu recours à ces petites ruses; et quand il auroit voulu jouer un mauvais tour à l'école ROMANTIQUE, il n'auroit pu faire une traduction plus terriblement exacte, et lancer au milieu des débats qui agitent en ce moment les deux partis, un ouvrage plus capable de déconcerter la hardiesse et l'intrépidité des novateurs : sa traduction vaut mieux que tous nos argumens.

Je ne dois pas cependant rejeter sur les originaux les fautes de grammaire et de français dont elle fourmille, quoiqu'on puisse supposer qu'ils ne sont pas dépourvus d'ornemens du même genre : par exemple, dans les quatre vers que voici, il y a une petite irrégularité de construction qui appartient bien au traducteur; mais le tour un peu extraordinaire, donné à la pensée, peut très-bien appartenir à l'original :

Dans son château, Chimène atteinte
D'un noir regret,
Ne pouvoit être plus enceinte
Qu'elle l'étoit.

Je ne parle pas de cette cacophonie du premier vers, de ce *châ*, *chi*, qui n'est pas d'un effet très-mélodieux, surtout dans de la poésie chantante : il s'agit du dernier vers, dont l'harmonie ne caresse pas l'oreille d'une manière beaucoup plus flatteuse, et qui, de plus, par le manque d'une négation indispensable, renferme, tout petit qu'il est, une faute de grammaire. Cette faute est certainement du traducteur, tandis que la manière dont il dit que Chimène étoit arrivée au dernier terme de sa grossesse, est peut-être du troubadour espagnol :

Ne pouvoit être plus enceinte
Qu'elle l'étoit.

Mais cette expression, qui peut n'avoir rien d'étrange dans l'idiome castillan, est bien singulière en français : M. de Lesser l'a prise sans doute pour une de ces tournures naïves qui sont du genre de la *romance*, comme de celui de l'idylle, sans songer qu'il y a naïveté et naïveté. Du réste, il a pour ce tour une affection toute particulière : car, dans la même pièce, Chimène, écrivant au roi *avec ses larmes*, pour se plaindre de l'absence de Rodrigue, s'écrie dans sa lettre :

Seulette et toujours oubliée,
Dans mes ennuis,
On n'est pas si peu mariée
Que je le suis.

Le désir de conserver la platitude des chansonniers originaux, laquelle lui paroît sans doute une aimable et touchante simplicité, égare en général un peu le traducteur; voici ce que le roi répond aux plaintes de Chimène :

Vous prétendez qu'au sommeil il s'adonne,
Quand par hasard près de vous il accourt :
D'après cela, souffrez que je m'étonne,
Qu'un tablier soit devenu si court.

Le roi avoit raison; mais il ne suffit pas d'avoir raison quand on parle en vers; si la correspondance de Chimène avec le roi offre des traits d'une si délicate élégance, le tableau des noces de cette princesse ne présente pas des coups de pinceau moins nobles et moins brillans :

Prouvant de toutes les façons
L'allégresse au loin répandue,
Au loin, de toutes les maisons,
On jetoit du blé dans la rue :

Le chapeau du roi satisfait
En fit récolte très-complète;
Et Chimène, qui rougissoit,
En eut tout plein sa gorgerette.

C'est là ce que MM. les ROMANTIQUES appellent des peintures de mœurs, pleines d'attrait et de charmes; c'est là ce qu'ils mettent au-dessus, ou du moins au niveau d'Homère : telles sont les beautés capables de les ravir, non pas peut-être dans la traduction de M. de Lesser, traduction dont la candide exactitude les réjouira médiocrement, mais dans quelque patois du treizième siècle, dans quelque jargon slave, scandinave, calédonien ou espagnol, dans quelque dialecte bien grossier de la Picardie, de la Basse-Bretagne ou de la Provence, dans la langue d'*oc* ou dans la langue d'*oil*; le couplet suivant seroit également digne d'exciter leur admiration :

Bien que la reine pût le voir,
Le monarque, encor bon apôtre,
Tiroit les grains hors du mouchoir,
Et les tiroit l'un après l'autre.
« De mon roi, dit certain plaisant,
Bien que la tête soit parfaite,
J'aimerois mieux, pour le présent,
Posséder sa main que sa tête. »

Le *Cid*, partant pour l'armée, dit à Chimène :

Je vous laisse le soin de la poule *craintive*
Et des *habitans* du bercail :
Filez souvent; jamais ne demeurez oisive :
La vertu naquit du travail.

Ces conseils sont fort sages, et ce style n'est pas recherché, malgré la brillante épithète de *craintive* donnée à la *poule*, et la savante périphrase des *habitans du ber-*

cail. La morale du *Cid*, comme on le voit, est plus solide que subtile : *filez souvent*, etc., et le traducteur n'a pas tort de s'écrier dans sa préface : « Ce qui m'a « frappé, dans ces productions d'auteurs différens et « inconnus, c'est *une force de pensée et une pléni-* « *tude de sens* qu'on ne trouve pas toujours dans des « auteurs très-célèbres. » C'est avec la même *force* et la même hauteur de pensées, que le *Cid* termine ainsi ses adieux dans un style très-semblable à celui de la chanson du *Roi Dagobert* (1).

Mes guerriers, dont les vœux à peine se déguisent,
Ont trouvé mon adieu trop long :
Ils sont impatiens, et je les vois qui disent
Que je fais le jeune garçon.

Je ne puis donner qu'une idée fort succincte d'un si gros volume de *romances* : il y en a de bonnes, c'est le petit nombre; encore celles-ci sont-elles trop dénuées de style. Le traducteur n'a pas le sentiment de cette mesure d'élégance, qui s'accorde avec la simplicité : la plupart sont tout-à-fait mauvaises, quoiqu'il y en ait peu, où l'on ne trouve du trait. M. de Lesser écrit souvent en homme d'esprit; il n'écrit jamais en poëte, presque jamais en homme de goût : la correction, l'harmonie, le coloris, tout lui manque. Sous le rapport de l'érudition, on peut lui savoir quelque gré de son recueil; sous le rapport du goût, ce recueil est nul. Le pâtre, faisant encore retentir aujourd'hui sur les

(1) Si cette fameuse chanson étoit l'ouvrage de quelque ancien troubadour, elle enchanteroit probablement toute l'école *romantique*. Il faut convenir, pourtant, que les chansons de MM. Desaugiers et Béranger, nos plus célèbres chansonniers actuels, valent un peu mieux.

Pyrénées, le grand nom du *Cid*, dans des chansons rustiques, peut charmer le voyageur attendri; le lecteur ne sauroit être puissamment captivé par ces mêmes chansons, grossièrement traduites en français, et présentées comme un monument de littérature.

XXX.

Fables inédites de M. Ginguené, servant de supplément à son Recueil, publié en 1810, et suivies de quelques autres poésies du même auteur.

§. Ier.

5 octobre.

C'est à la suite de dix *fables inédites*, qui n'ont pu trouver place dans son premier recueil de fables, que M. Ginguené jette, pour ainsi dire, dans le public, avec une sorte d'abandon, *quelques autres poésies*, lesquelles pourtant ne laissent pas de former la plus grande partie de ce nouveau volume : ces *quelques autres poésies* se présentent donc avec une très-belle et très-édifiante apparence de modestie; elles se font *petites* devant les dix fables; elles ne sont que d'humbles *suivantes*; mais je ne sais comment cela se fait : un auteur, et sur tout un rimeur, ne peut montrer de la modestie d'un côté, sans que ses prétentions percent et s'échappent d'un autre. L'amour-propre des écrivains, des poëtes, ou plutôt encore de ceux qui croient l'être,

trouve toujours son compte jusque dans les calculs et dans les combinaisons qui semblent devoir lui dérober quelque chose.

Si ces *poésies* nombreuses qui viennent humblement à la suite des *dix fables*, et si nombreuses, malgré l'atténuation du titre, que l'auteur les a partagées en *trois livres*, sont par lui sacrifiées en quelque façon, aux dix apologues qui marchent avant elles, quelle idée faut-il donc, suivant lui, concevoir de ces apologues? Si les ouvrages poétiques de toute une vie, presque entièrement consacrée à la poésie, sont immolés par le poëte même à quelques petites compositions, qu'il regarde comme des fruits plus heureux de sa veine, quelle opinion ne prétend-il pas inspirer de ces enfans auxquels il témoigne une prédilection si décidée et si éclatante? Que vois-je ici? Sept *épîtres*, deux *poëmes*, six *épigrammes*, deux livres très-bien fournis de *poésies diverses*, qui semblent se mettre sous la protection des dix apologues : il est vrai que ces dix apologues ont été précédés d'un assez fort recueil de fables, qui parut il y a quatre ans, et dont ils sont le *supplément*, ou, si l'on veut, le complément; mais, enfin, ne diroit-on pas que M. Ginguené eût impitoyablement condamné à l'oubli toutes ses autres productions rimées, s'il n'eût trouvé l'occasion favorable de les faire passer à la dérobée, et de les introduire dans le monde derrière les nouvelles fables qu'il publie? Cet arrangement est très-propre sans doute à éveiller l'attention sur ces fables, et à préparer l'admiration; et quand on entend l'auteur former dans son épigraphe le vœu d'être compté parmi les *poëtes aimables*, et qu'il paroît en fonder l'espoir sur ses apologues, plutôt, par exemple, que sur *la Confession*

de Zulmé, on sent mieux encore toute l'importance qu'il donne à ses nouveaux essais, et tout le prix qu'il veut qu'on y attache : l'heureux *confesseur de Zulmé* ne consent évidemment plus qu'à être le rival de La Fontaine!

Malheureusement il est peut-être plus facile et moins rare de rencontrer un écrivain, qui dans sa vie littéraire ait une fois été favorisé d'une inspiration très-remarquable, que de trouver un poëte capable de composer seulement dix fables qui ne soient pas trop manifestement indignes d'être comparées au souverain modèle du genre. Une petite pièce de vers d'une tournure très-ingénieuse et très-piquante, mais qui supposoit plus d'esprit et de goût que de verve et de talent, véritable bonne fortune poétique, a fait en poésie la réputation de M. Ginguené : cette réputation a quelque chose de frêle, de léger et de fugitif, comme l'ouvrage même qui lui sert d'appui; il est douteux que les *fables* y ajoutent beaucoup et lui donnent plus de consistance. La *Confession de Zulmé* a laissé un long souvenir; les apologues que l'auteur a mis au jour, il y a quelques années, n'ont presque pas fait de sensation, et sont déjà presque oubliés; mais les faveurs des Muses sont aussi récompensées quelquefois par l'ingratitude, et il arrive que leurs rebuts obtiennent le prix qu'on doit à leurs bienfaits. M. Ginguené, dans l'*avertissement* qui précède ses deux livres de *poésies diverses*, parle avec beaucoup de légèreté, avec une espèce de dédain superbe, de cette fortunée *Confession de Zulmé*, la source de sa gloire : il me semble qu'un fabuliste trouveroit là le sujet d'un assez bon apologue. M. Ginguené se persuaderoit-il à lui-même, ou voudroit-il nous persuader qu'il a sur le Parnasse quel-

que autre titre plus brillant et plus solide? Si les artistes, si les hommes qui se vouent à faire de la prose ou des vers pouvoient se rendre justice à eux-mêmes, ne devroit-il pas se féliciter d'une telle chance? Combien d'écrivains qui se sont comme lui consacrés au culte des Muses, sans vocation, sans un talent véritable pour la poésie, sans ce feu d'imagination qui vivifie le style des poëtes et qui le colore, n'ont pas vu leur témérité couronnée d'un pareil bonheur! Il n'a sans doute obtenu qu'un seul sourire bien passager des Muses; mais cet unique sourire méritoit plus de reconnoissance.

En sortant du *Confessionnal*, M. Ginguené semble être descendu pour jamais des hauteurs du Pinde, dont l'*apologue*, sur lequel il paroît avoir compté beaucoup, ne lui a pas fait retrouver le chemin. Le public a préféré sa prose à ses vers, ses recherches d'érudition littéraire à ses compositions poétiques, ses savans traités, ses dissertations judicieuses, ses solides critiques à toutes ses tentatives dans une carrière où l'appât d'un heureux coup d'essai l'avoit trop facilement entraîné, et qu'il est si difficile de quitter quand on s'y trouve engagé par un succès. Les dix *fables* nouvelles ne changeront pas, je crois, l'opinion et le jugement des connoisseurs et du public : elles sont généralement écrites avec cette correction qui n'est qu'un mérite très-secondaire lorsqu'elle n'est point relevée par d'autres perfections, et qui cesse presque d'être un mérite sous la plume d'un littérateur aussi éclairé et aussi exercé que M. Ginguené. A cette correction, le style joint du naturel et de la facilité; mais ce naturel est sans naïveté, et cette facilité sans grâce. La diction de l'auteur dans tous les genres est en général facile : c'est son caractère principal; il

ne manque à cette qualité, dans les écrits de M. Ginguené, qu'un certain degré de force, d'élégance et d'agrément, pour qu'elle produise tout son effet; mais cela lui manque, et souvent elle dégénère en foiblesse et en insipidité. L'expression, rarement empreinte des couleurs de l'imagination, est pour l'ordinaire d'une simplicité trop nue : elle a quelque chose de pauvre. Qu'on veuille bien cependant remarquer que l'apologue, genre ami surtout du naturel et de la simplicité, n'a été porté si haut parmi nous que parce qu'il s'est rencontré dans notre littérature un génie extraordinaire, qui réunit à la plus grande naïveté d'expression la plus étonnante richesse de style ; quand on ne peut l'orner des grâces de l'imagination, il faut au moins y mettre de l'esprit; et c'est à quoi l'auteur de ces nouvelles fables ne me semble pas avoir assez songé : elles me paroissent extrêmement médiocres.

La *censure* impériale a pris soin d'assurer à quelques-unes d'entre elles la seule espèce de recommandation à laquelle elles pussent prétendre : elle leur a fait l'honneur de les écarter, comme trop *hardies*, du premier recueil qu'elle a permis à l'auteur de publier; mais on sait que cette censure n'étoit pas très-difficile en fait de hardiesse : on excitoit à peu de frais ses alarmes; elle ne rêvoit qu'allusions; elle en trouvoit dans les mots les plus usités de la langue, dans les lieux communs les plus vulgaires de la morale : elle fit un jour effacer dans un drame le mot *impériale*, employé suivant l'usage pour signifier *le dessus* d'un carrosse, prétendant qu'il ne falloit pas ainsi profaner un terme qui retraçoit, disoit-elle, les idées les plus respectables. La première des dix fables de M. Ginguené a pour objet cet abus de la louan-

ge prodigué aux mauvais princes comme aux bons : la censure ne manqua pas de la supprimer; il y donne pourtant un excellent avis, qui ne pouvoit qu'augmenter le nombre des panégyristes; en voici l'affabulation :

> Louez, louez toujours : rossignol ou grenouille;
> Qu'importe de rimer, de chanter de travers?
> Ce n'est ni le chant ni les vers,
> C'est la louange qui chatouille
> Et maîtrise les rois, maîtres de l'univers.

Peu de conseils ont été plus exactement suivis par le passé, et le seront mieux dans l'avenir : personne d'ailleurs ne se croit *grenouille*, tout le monde croit être *rossignol*. La moralité de la seconde étoit bien faite aussi pour armer toute la sévérité des censeurs :

> Favoris de la fortune,
> Puissans d'hier, nouveaux grands,
> Pour vous, des petits parens
> La rencontre est importune:
> Leur aspect vous fait souffrir;
> Et la famille est heureuse
> Quand sa voix nécessiteuse
> Ne fait que vous endormir.

Quel étonnant courage ne falloit-il pas avoir pour énoncer des vérités si neuves et si profondes! On voit que MM. les censeurs faisoient bien leur devoir. La troisième fable pouvoit être moins dangereuse : car elle est d'une longueur telle qu'il est très-difficile de la lire. Le fabuliste a complétement oublié, en la composant, une des conditions essentielles du genre, la brièveté : un apologue de deux cents vers est, aux yeux de l'art, une espèce de monstruosité. Dans un si petit nombre de fables, il s'en présente une autre encore qui n'a guère moins de

trois cents vers : la censure auroit pu, je crois, sans inconvénient, permettre la publication de ces deux apologues en faveur du volume; mais la critique ne sauroit, sur dix fables, en pardonner deux d'une étendue si démesurée. La dernière du recueil (on sent que je ne puis pas les parcourir toutes successivement), la dernière, dis-je, est une petite vengeance que l'auteur a voulu exercer contre un critique qui s'étoit obstiné à ne point trouver de *gaîté* dans les fables de M. Ginguené. Par malheur, cette petite vengeance n'est pas en elle-même très-gaie; et elle est d'autant moins plaisante que le journaliste contre lequel elle est dirigée, n'est plus. Il n'y a rien de plus froid qu'une épigramme lancée contre un homme mort; et quand même ce *pauvre* Villeterque, comme l'appelle M. Ginguené dans son *avertissement*, avec le ton d'une supériorité dédaigneuse, quand même ce censeur *bilieux*, comme l'appelle aussi M. Ginguené, qui abonde en épithètes, seroit encore en vie, l'auteur vindicatif, qui prétend toutefois n'être pas du tout *bilieux*, pourroit-il s'applaudir beaucoup de l'avoir comparé à un *corbeau*, en se comparant lui-même à un *sansonnet?* Quand les vengeances de ce genre ne coûtent point au cœur, il est bon qu'au moins elles coûtent quelque chose à l'esprit. Le défunt peut avoir eu tort de dire que les fables de M. Ginguené sont *tristes;* mais il pouvoit affirmer en toute sûreté de conscience, que ce sont de tristes fables. Je parlerai des autres *poésies* dans un autre article.

§. II.

18 octobre.

Si quelque jeune élève des Muses publioit aujourd'hui ce recueil de *poésies* que nous donne un vétéran du Parnasse, il me semble qu'après un mûr examen des différentes pièces renfermées dans le volume, et des divers genres où le poëte naissant se seroit essayé, on pourroit lui dire : « Votre manière n'est pas vigoureuse : vous « devez vous appliquer à la fortifier; il faut que votre « style se corrobore, s'enrichisse, prenne du ton et de « la couleur; votre diction assez correcte, assez réguliè- « re, est pâle, sans physionomie et sans effet; vos pensées « sont généralement prises dans le bon sens, vos com- « positions ont de l'ensemble, vos idées ont de la liaison « et se développent successivement avec assez de clarté: « vous possédez ce *sapere* qu'Horace indique comme la « condition essentielle, comme la source principale des « bons ouvrages; vous avez là une qualité qui manque « aux trois quarts et demi de vos confrères, à la majeure « partie de nos écrivains actuels, soit poëtes, soit pro- « sateurs, et c'est bien quelque chose; mais ce n'est pas « tout : tâchez d'animer, s'il est possible, votre imagi- « nation trop inactive, afin qu'elle répande plus de feu « dans vos expressions : échauffez votre verve trop lan- « guissante, afin qu'elle vous fournisse des tournures « plus rapides, plus vives et plus variées; gardez-vous « cependant toujours de vouloir tenter les sujets qui « demandent de l'énergie et de l'élévation : vous n'y « réussirez jamais; vous êtes fait pour le genre le plus « tempéré; abjurez toutes les hautes prétentions; fuyez

« l'*ode*, fuyez les conceptions *épiques* comme les écueils « les plus dangereux pour vous ; ne croyez pas même « que vous puissiez aborder avec succès tout ce qui sem- « ble n'exiger que de la raison, du goût, quelque grâce, « quelque esprit : non, l'*apologue* où vous aspirez n'en- « trera jamais dans ce petit domaine de gloire poétique, « dont vos talens perfectionnés pourront vous assurer « au moins la possession viagère. » Voilà, je crois, les conseils par lesquels une sage critique devroit éclairer les premiers pas d'un jeune écrivain, qui se présenteroit dans la carrière avec le recueil que j'ai maintenant sous les yeux : l'espérance, qui embellit tout, adouciroit par son charme jusqu'à l'âpreté de ces austères avis ; mais ici l'espoir nous manque, et ces mêmes conseils, que la critique sembloit donner tout à l'heure, se changent tristement en un jugement définitif, dont il ne reste plus à faire que l'application.

La première partie des *poésies* de M. Ginguené contient sept *épîtres* et deux *poëmes* : les deux premières de ces sept *épîtres* sont, à mon sens, ce que l'auteur a fait de meilleur après *la Confession de Zulmé*, qu'il faut regarder comme une espèce d'exception, comme un événement extraordinaire, comme un accident tout-à-fait fortuit, dans sa vie poétique : cette *Confession* est, en effet, pour M. Ginguené, ce que *la Métromanie* fut pour Piron, ce que la tragédie de *Warvick* fut pour M. de La Harpe ; les deux *épîtres* dont je parle, écrites en grands vers, mètre qui, dans ce genre de composition, appartient plus particulièrement aux procédés didactiques d'une raison grave et réfléchie, se font remarquer par la disposition des idées, par leur justesse relative, par la proportion des développemens, et par la lucidité d'un

style simple, facile et de bon goût. La verve éclate même dans quelques endroits satiriques de la première; mais l'auteur a eu la prétention de montrer surtout de l'enthousiasme et de la chaleur, dans la seconde, où il engage le poëte Lebrun à publier ses ouvrages. En s'adressant à ce Pindare de sa création, M. Gingnené a cru devoir quelquefois prendre le ton lyrique, qui ne lui réussit pas, à beaucoup près, aussi bien que le ton satirique. A mesure que l'auteur s'éloigne de la mesure du grand vers dans ses *épîtres*, il semble s'écarter des convenances de son talent; les vers libres et mêlés, où l'esprit qu'enchaîne une raison moins sévère doit se jouer avec grâce; le vers de huit syllabes, qui sied si bien à l'abandon d'une douce et naïve familiarité, trahissent le poëte, et semblent le renvoyer à cette mesure de vers, plus sérieuse et plus régulière, où la raison jouit gravement de tous ses droits. Il est vrai que le goût, qui rarement abandonne M. Ginguené, ne vouloit pas que les *épîtres* adressées à un enfant eussent l'espèce de gravité attachée au vers alexandrin : c'est ce que l'auteur a très-bien senti; mais le goût ne l'a pas également averti du point précis où la naïveté s'arrête, et où commence le défaut voisin. Ce qui n'est qu'ingénuité dans la bouche d'un enfant aimable, peut prendre un autre caractère et un autre nom sous la plume d'un vieil écrivain; il est des mots qui doivent expirer entre deux amans; il en est qui ne doivent retentir que sous le toit paternel. M. Ginguené devoit-il confier à la poésie et à l'impression des gentillesses telles que celles-ci?

> Quand tu souris à ton ami,
> Quand tu m'appelles ton *mimi*,
> Par tes enfantines tendresses,
> Par tes baisers et tes caresses
> Le vol du temps est ralenti, etc.

Et comment *le vol du temps est-il ralenti* pour M. Ginguené, quand il s'entend appeler mon *mimi?* Les momens agréables ne sont-ils donc pas ceux qui paroissent fuir le plus vite? J'entends mieux les vers que voici; mais ne renferment-ils pas un rapprochement bien singulier?

Avant le génie, avant tout,
Dans tes respects, dans ton estime,
Mets la probité, les vertus;
Avant Horace, mets Brutus;
Avant Ovide, Régulus,
Et ce vaillant Cincinnatus....., etc.

Cette morale est sans doute fort bonne en elle-même; mais le nom d'Ovide, d'un poëte ingénieux, brillant et coquet, du précepteur licencieux et léger de la galanterie, forme à côté de ces noms imposans des Régulus et des Cincinnatus, un contraste assez bizarre, ce me semble, et même un peu ridicule. L'*épître* raisonnée est donc un des genres qui me paroissent le mieux assortis aux qualités littéraires de M. Ginguené: il a méconnu son génie quand il a prétendu essayer celle qui veut plus de flexibilité, de souplesse, de légèreté, qui se prête plus mollement à tous les caprices d'une inspiration douce et rapide, et à toutes les impulsions d'un sentiment fugitif: nous allons le voir se méconnoître encore davantage dans une tentative toute différente; car sa lyre, il faut l'avouer, a bien peu de cordes.

Des deux *poëmes* que présente cette première partie de son recueil, le premier est consacré à célébrer le dévouement héroïque de ce jeune prince Léopold de Brunswick, qui périt dans l'Oder, en voulant sauver des malheureux qu'alloit entraîner et submerger le débord-

ment de ce fleuve; beau sujet qu'un prince digne d'en sentir toute la beauté, Monseigneur le comte d'Artois, aujourd'hui MONSIEUR, avoit proposé à la poésie, par l'organe de l'Académie française. Si l'on veut avoir une idée des tourmens d'un esprit qui se condamne lui-même à lutter contre sa propre nature, et qui s'obstine à se débattre avec un genre qui n'est pas le sien, à composer, *malgré Minerve*, il faut lire ce que dit M. Ginguené, dans son *Avertissement*, de toutes les douleurs que lui coûta le pénible enfantement de ce poëme : on le voit d'abord se guinder jusqu'aux nues, dans une *machine* épique, qu'il construit avec effort, et se perdre dans son *merveilleux*; bientôt il redescend sur la terre, où, consterné de sa ridicule et malheureuse audace, il ne fait plus que ramper pitoyablement. Il semble s'être dit à lui-même dans son dépit :

Tu n'as pas d'aile, et tu veux voler; rampe!

Enfin, toujours attaché à cette composition infortunée, il fond ensemble ces deux tristes monumens de son évidente impuissance; et c'est cet amalgame qu'il publie encore aujourd'hui au bout de trente ans. Le prix, remis la première année, avoit laissé le temps nécessaire à toutes ces refontes, quelque laborieuses qu'elles fussent. M. Ginguené ne cueillit pas ces lauriers qu'il avoit arrosés de tant de sueurs : il ne faut pas même croire, comme il cherche à le faire entendre, qu'il n'eût avant lui qu'un concurrent, et même un concurrent indigne de la palme; il en eut au moins deux : qu'il s'en souvienne. Le second fut celui qui depuis le vainquit encore dans le concours pour l'éloge de Louis XII, le célèbre M. Noël : il me semble que je n'ai plus rien à dire

de cette malencontreuse production : l'histoire de ce poëme en est le jugement.

L'autre *poëme* est une imitation, en vers de dix syllabes, de l'*Adonis* du Marini. Il avoit cinq chants; les trois derniers furent volés à l'auteur : quelle prise, si, comme il est probable, ils ressembloient aux deux premiers qui nous restent! En corrigeant le Marini, en écartant de sa parure affectée tous les faux brillans dont il se surcharge, l'imitateur paroît avoir craint l'éclat de son propre style, tant sa diction est pour ainsi dire éteinte! Elle est même quelquefois ridicule, comme dans ces vers :

Vers l'Orient, sous un climat heureux,
Une île *étend ses côtes parfumées.*

Le Marini a d'ailleurs le défaut commun à tous les écrivains dont l'élocution pèche par trop de luxe: il s'arrête trop long-temps et avec trop de complaisance sur chacun des détails de son poëme : on diroit que la vue bornée de ces auteurs, n'apercevant d'abord qu'un mot sur lequel leur imagination verse toutes ses richesses, ne se fixe ensuite successivement que sur une des parties de l'ensemble, pour l'orner exclusivement, la broder avec recherche, et l'embellir avec excès. M. Ginguené a pu remédier à quelques-uns des inconvéniens du style : il n'a pu faire disparoître ce vice radical de la composition: à la fin du deuxième chant, et ces chants sont fort longs, Vénus et Adonis ne se sont pas encore rencontrés : on voit que la marche de cette petite *épopée* n'est pas vive.

Je crains que la mienne ne soit aussi trop lente : je me hâte de parcourir les deux dernières *parties* du recueil, qui ne contiennent presque dans leur totalité que

de petites pièces *érotiques* et légères; on y trouve pourtant une *ode;* une *ode* de M. Ginguené! N'en parlons pas; il n'y en a qu'une : toutes ces petites pièces sont sans caractère, sans originalité; on croit les avoir vues partout; elles n'ont point une physionomie qui leur soit propre; elles ressemblent à tous ces riens rimés, qu'enfante avec tant de profusion, depuis plus d'un demi-siècle, cette facilité très-abusive de versifier, fruit d'une littérature, qui se noie dans son abondance. M. Ginguené s'évertue néanmoins parfois, mais rarement: il cherche à se donner un cachet, comme dans ces vers, dont l'expression paroîtra sûrement bien neuve :

Je rafraichis, sur les gazons,
Mes yeux *altérés de verdure.*

Mais, dans cette foule de bagatelles vulgaires, je dois distinguer, pour que justice entière soit faite, *la Confession du Confesseur,* qui, sans valoir à beaucoup près *la Confession de Zulmé*, en retrace cependant assez bien les grâces piquantes : *le Confessionnal* porte bonheur à M. Ginguené; la seule *Confession de Zulmé*, cette petite composition si ingénieuse et si originale, suffit pour défrayer à mes yeux tout ce volume d'ailleurs assez pauvre; je voudrois citer l'avant-dernière stance, qui me semble la plus jolie, mais je n'ose; voici, du moins, la dernière:

Enfin, ma tâche est bientôt achevée :
De six péchés, objets du céleste courroux,
Votre conscience est lavée :
Il en reste un..... le plus charmant de tous;
De celui-là, s'il est sur la liste des vôtres,
Non-seulement je vous absous,
Mais en faveur de ce péché si doux,
Je vous pardonne tous les autres.

Et moi, non moins indulgent que M. Ginguené, je lui pardonne, en faveur de sa Zulmé, tous les péchés poétiques, dont il fait publiquement la *confession* générale dans ce volumineux recueil.

XXXI.

Œuvres complètes de La Fontaine, précédées d'une notice sur sa vie, par M. Auger.

§. Ier.

24 octobre.

La destinée de La Fontaine fut toujours d'obtenir, un peu tard, les récompenses dues à son génie : ses Œuvres jusqu'ici n'avoient pas encore reçu, dans leur totalité, les honneurs de l'*in-octavo* : c'étoit une dernière cérémonie qui manquoit au culte extérieur d'un des dieux de notre Parnasse. La typographie et la gravure avoient déjà pris soin d'orner plusieurs parties de son temple ; mais il en étoit de ce temple comme de quelques monumens assez communs parmi nous, qui demeurent inachevés et incomplets. Le zèle d'un libraire intelligent et actif, M. Lefebvre, vient de réparer cette injure : les charmans ouvrages d'un de nos plus grands et de nos plus aimables écrivains n'auront plus à rougir de ne pouvoir pas tenir matériellement leur place à côté des productions de ses rivaux de gloire, sans blesser la délicate étiquette de nos bibliothèques, et sans en violer la sévère symétrie ;

les scrupules de l'éditeur n'ont même rien négligé de ce qui pouvoit concourir à compléter cette espèce d'apothéose : il a recueilli très-religieusement les moindres restes du génie, objet de son hommage. Son édition est enrichie, ou, si l'on veut, grossie, d'une douzaine de morceaux, qui ne se trouvent point ailleurs; morceaux plus précieux sans doute aux yeux de l'insatiable bibliographie, que dignes de la gloire de l'auteur, et des recherches du goût, mais qui du moins font nombre dans cette multitude de pièces *diverses*, humbles suivantes des ouvrages plus importans, et caprices légers d'une Muse qui *vole à tout sujet.*

M. de Voltaire nous assure que, parmi les visions dont sa malice fut favorisée dans le *Temple du Goût*, il aperçut La Fontaine qui retranchoit quelques-unes de ses *fables*, accourcissoit presque tous ses contes, et déchiroit les *trois quarts* d'un gros volume d'*œuvres posthumes*, imprimées par ces éditeurs, qui vivent, dit-il, des sottises des morts. Madame de Sévigné regrettoit de ne pouvoir composer une petite fable qui prouvât à La Fontaine que le moyen, disoit-elle, de faire de mauvaise musique est de vouloir chanter sur tous les tons. Le bon La Fontaine s'écrioit avec sa grâce accoutumée :

> J'irois plus loin, peut-être, au temple de Memoire,
> Si, dans un genre seul, j'avois usé mes jours;
> Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours!

Ces divers jugemens, qui se ressemblent beaucoup, et qui, jusqu'à présent, ont passé sans examen, méritent bien, je crois, une réflexion. *Dans un genre seul!* que veut dire ici La Fontaine? Sa gloire seroit-elle plus brillante s'il n'avoit fait que des *Fables*, ou s'il eût

usé ses jours à polir davantage quelques-uns de ses apologues? Ses *Contes*, blâmés par la morale, nuisent-ils toutefois à sa renommée littéraire? Auroit-il obtenu, dans la hiérarchie poétique, un rang plus élevé, si la disgrâce de son généreux protecteur ne lui eût pas inspiré une si belle et si touchante *élégie?* Nous paroîtroit-il plus grand s'il n'avoit pas composé le joli poëme d'*Adonis?* Se seroit-il assuré des droits plus solides à l'admiration de la postérité, si les *Amours de Psyché* ne faisoient pas partie de ses œuvres? Il me semble que, malgré son propre avis, comme en dépit de madame de Sévigné, il pouvoit *chanter sur plus d'un ton.* Il est vrai qu'il en a essayé quelques-uns, qui lui réussirent moins heureusement; mais quel est celui des poëtes contemporains de La Fontaine, qui ne se soit exposé au même reproche, et à qui madame de Sévigné n'eût aussi convenablement adressé sa fable? La critique de M. de Voltaire, toute vive et tranchante, et même toute satirique qu'elle est, me paroît une sentence moins exclusive que cette double condamnation prononcée d'un côté par une femme faite pour goûter La Fontaine, et qui l'aimoit, et de l'autre, par La Fontaine lui-même: M. de Voltaire, du moins, ne proscrit qu'une partie, très-considérable, à la vérité, du recueil *posthume;* il ne fait pas un crime au génie de La Fontaine d'avoir cherché plus d'un genre de succès; il n'a pas l'air de vouloir en captiver l'inconstance heureuse, et la fixer avec une injuste rigueur dans les bornes de l'apologue; et, comme il ne faut presque jamais prendre un trait de satire pour l'expression exacte de la pensée du satirique, peut-être auroit-il de sang-froid conservé une portion un peu plus forte de ces *œuvres posthumes*, dont il retranche si impitoyable-

ment les *trois quarts*, dans la chaleur de sa sévérité caustique.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui que le destin de notre littérature semble à peu près accompli, et que l'époque est venue de faire, en quelque sorte, l'inventaire de nos richesses littéraires, les éditions *complètes* sont en grand crédit : les plus complètes obtiennent le plus de succès, comme si nous ne voulions rien perdre de nos trésors. Les œuvres *choisies* ont baissé : nous voulons être nous-mêmes les arbitres de nos plaisirs et les maîtres du *choix*; et s'il est vrai, ainsi qu'on l'a dit, que les *gros bagages* ne vont point à la postérité, il faut croire que nous ne méritons pas encore ce titre imposant : car nous les accueillons volontiers, quoique souvent ils viennent de loin.

Il est convenu que l'édition, même la plus complète, ne le seroit pas encore tout-à-fait, et auroit quelque chose de tronqué, si elle ne présentoit, en tête du premier volume, une *Notice sur la vie de l'auteur* : ces *Notices* sont consacrées par un usage ancien, qui s'est affermi et perfectionné dans ces derniers temps. On citeroit tel écrivain de nos jours, tel académicien, M. Suard, par exemple, qui ne s'est presque illustré que par ce genre de composition biographique. Le littérateur à qui nous devons la *Notice sur La Fontaine*, dont cette nouvelle édition est embellie, et à qui nous en devons beaucoup d'autres encore, est fait pour acquérir dans les lettres des titres plus éclatans; ses petites *biographies* tiennent, d'ailleurs, à cet art de la critique, qu'il exerce depuis long-temps d'une manière si brillante. On y retrouve le même talent distingué que dans ses articles de journaux, la même pureté de goût, la même correction de style,

cette précision nerveuse, cette logique serrée et piquante, cette marche droite et rapide, cette sobriété d'ornemens quelquefois un peu austère, et cette exactitude scrupuleuse qui caractérisent tout ce qui sort de sa plume. La plupart des faits dont se compose la *Vie de La Fontaine* sont connus : M. Auger ne s'est point étudié, comme il le dit lui-même, à donner une tournure nouvelle ou plus piquante à ceux dont on ne sauroit douter : il les a admis et offerts, tels que la tradition les lui a fournis; mais il a discuté avec beaucoup de sagacité les traditions incertaines et moins authentiques. Il n'a recueilli qu'avec une extrême précaution un fort petit nombre de traits, qui ne sont pas dans la mémoire de tout le monde. C'est en note seulement, par exemple, et avec toutes les formules du doute, qu'il nous apprend que La Fontaine ayant eu, à dix-neuf ans, la fantaisie d'entrer à l'Oratoire, on le surprit un jour laissant tomber son bonnet carré d'un étage élevé dans la cour, et descendant le chercher pour remonter et le laisser tomber encore : rien n'est plus comique, en même temps, et plus vraisemblable que ce fait; rien n'appartient mieux au caractère de La Fontaine; mais si l'originalité plaisante d'un trait suffit pour engager l'auteur exact de la *Notice* à le rapporter, la vraisemblance ne lui suffit pas pour qu'il se détermine à l'affirmer. C'est encore ainsi que M. Auger écarte de sa narration, et n'insère que dans une note le récit d'une des plus singulières distractions de La Fontaine : ayant voulu remettre lui-même au roi une *ballade*, dans laquelle il s'efforçoit, par d'humbles aveux, de fléchir le cœur du monarque, qui avoit suspendu l'élection académique de l'auteur des *Contes*, La Fontaine se fit présenter par un

grand seigneur; mais devant le roi, il chercha longtemps et vainement dans toutes ses poches, la malheureuse *ballade*, qu'il avoit oublié d'y mettre. Telle est la sagesse qui se fait remarquer dans cette partie de la *Notice* où l'auteur ne s'est proposé que de rassembler des faits; sagesse qui, sans rien dérober au lecteur de ce qui peut l'amuser, ne veut cependant jamais lui plaire aux dépens de la vérité, et qui ne satisfait notre curiosité, qu'en éclairant notre croyance. Il faut savoir d'autant plus de gré de cette réserve au nouvel historien de La Fontaine, que, presque réduit, par la nature de son sujet, à reproduire et à rebattre des traditions devenues très-vulgaires, et qui sont absolument dénuées de l'attrait de la nouveauté, il étoit plus exposé à la tentation de dire quelque chose de neuf. Quand un homme d'esprit consent à répéter purement et simplement ce qui a été dit cent fois, il fait, ce me semble, un sacrifice très-méritoire.

M. Auger, sans s'écarter de cette exactitude sévère, principe de sa composition, a mis beaucoup plus du sien dans la seconde partie de son ouvrage; car sa *Notice* a deux parties distinctes: il a cru devoir séparer d'un assez grand nombre de faits qui peignent tous le caractère de La Fontaine, la peinture de ce caractère même. Peut-être cette division, qui paroît d'abord favorable à la clarté, jette-t-elle un peu de confusion dans la totalité du tableau, en plaçant sur deux plans différens des choses qui, rapprochées entre elles et mêlées ensemble, se prêteroient un jour mutuel; mais l'auteur avoit ici une vue particulière qui me semble très-heureuse: sa sagacité l'a mis sur la voie d'une source nouvelle, où il a puisé une connoissance, sinon beaucoup plus approfondie, du

moins plus étendue du caractère de La Fontaine : il étoit difficile de rien ajouter à tout ce que le monde en sait ; mais, dans tout ce qui nous intéresse, nous aimons à voir confirmer par de nouvelles preuves et s'éclaircir par de nouvelles lumières ce que nous savons déjà : c'est ce plaisir que l'auteur de la *Notice* nous a ménagé, en cherchant, avec un soin très-délicat et très-laborieux, dans les *poésies diverses* de La Fontaine, dans ses productions le plus généralement ignorées, dans celles que probablement il ne se proposoit pas de publier, tous les mouvemens de son cœur, tous les mystères de son esprit, tous les secrets même de ses études ; enfin, tout ce qui appartenoit à ses goûts, à ses habitudes, à ses mœurs, à cette bonhomie, dont l'image et les nuances se multiplient pour ainsi dire dans tous ses ouvrages, comme dans autant de miroirs. M. Auger n'a pas même oublié de recueillir qu'il étoit *grand mangeur* ; et il a fait précéder ce portrait moral, peint en quelque sorte par La Fontaine lui-même, des renseignemens qui font connoître l'extérieur et les manières de cet homme si singulier. Ces recherches ne sont pas celles qui ont le plus coûté au biographe de La Fontaine. L'auteur du *Parnasse français*, l'abbé d'Olivet, Louis Racine, lui ont offert le fonds tout préparé de cet endroit de sa *Notice* ; voici ce que dit Racine le fils : « Autant La Fontaine « étoit aimable par la douceur du caractère, autant il « l'étoit peu par les agrémens de la société : il n'y met- « toit jamais rien du sien ; et mes sœurs qui, dans leur « jeunesse, l'ont souvent vu à table chez mon père, « n'ont conservé de lui d'autre idée que celle d'un hom- « me fort malpropre et fort ennuyeux : il ne parloit « point, ou vouloit toujours parler de Platon. » De

jeunes personnes, toujours très-frappées de ce qui s'adresse aux sens, ne pouvoient guère juger autrement un homme essentiellement abstrait et distrait. Ces distractions de La Fontaine ont fourni à M. Auger la matière de quelques réflexions très-spirituelles et très-justes, qui peuvent même passer pour profondes. En général, il a discuté avec finesse plusieurs points intéressans, plusieurs questions piquantes que le sujet présentoit, et qui en deviennent sous sa plume de très-agréables ornemens : il a examiné s'il est vrai, comme on le croit, que le génie de La Fontaine ne dut rien au travail; si ce grand poëte, comme on se le figure, n'avoit pas le sentiment de ses forces; quelles furent les raisons du peu de bienveillance que lui témoigna Louis XIV; il fait observer, ce qui n'avoit pas encore été remarqué, que La Fontaine seul, parmi les écrivains de son temps, a loué Henri IV, le plus populaire des rois, et Catinat le plus philosophe des militaires. Enfin, suivant moi, rien ne manqueroit à cette *Notice*, si l'auteur avoit voulu ou avoit pu spécifier les dates, assez importantes à connoître, de la publication des divers ouvrages de La Fontaine, s'il nous avoit expliqué pourquoi La Fontaine prétend que la lecture de Malherbe, de ce poëte si recommandé par Boileau, pour son harmonie, sa clarté, et le tour heureux de sa versification, *faillit le gâter*, et surtout s'il avoit répandu dans son ouvrage un peu plus de cette douceur, de cette aménité gracieuse, de cette molesse heureuse de style, que semble inspirer le nom seul du plus aimable de nos écrivains;

§. II.

3 novembre.

Les grâces, et la correction d'une belle exécution typographique, un grand nombre de gravures agréables et soignées, une *Notice*, composée par un de nos meilleurs littérateurs, et surtout l'avantage d'être la première et la seule édition in-8º des Œuvres de La Fontaine, voilà ce qui recommande cette édition aux yeux du moins du commun des amateurs, beaucoup mieux que ne sauroit le faire cette douzaine de petites pièces *inédites*, recueillies par l'éditeur, et même ce *vocabulaire*, assez inutile, de *vieux mots*, dont son zèle a pris soin d'amplifier le volume des *contes*. Ces morceaux *inédits* sont en effet d'une très-foible importance: il eût importé sans doute de découvrir quelque nouvelle *fable* ou quelque nouveau *conte*; encore est-il extrêmement probable que le *conte* ou la *fable* qu'on auroit pu, je le suppose, retrouver, n'eût pas mérité une place à côté des *fables* les plus remarquables, ou des *contes* les plus heureux: sans blesser la réputation d'insouciance et de distraction acquise à La Fontaine, on peut soupçonner que tout distrait et tout insouciant que le *bonhomme* étoit, il n'a rien oublié de très-bon dans son portefeuille. Il me suffira donc d'avoir notifié l'existence de ces nouvelles pièces, dont vraisemblablement ceux qui se procureront cette nouvelle édition, ne s'occuperont pas beaucoup plus que moi, sans être pourtant fâchés de les y rencontrer, même en ne les cherchant pas. Je reviens à quelques-unes des questions intéressantes traitées ou omises par l'ingénieux auteur de la *Notice*. Plus on

relit les délicieux ouvrages de La Fontaine, plus on sent le besoin de se rendre compte de ce qui regarde sa personne, plus on aime à s'approcher en quelque sorte de son génie, pour en étudier la marche et les secrets: nul talent n'eut plus de mystères, comme plus de charmes.

C'est une illusion très-douce de se représenter La Fontaine produisant, sans aucun travail et sans aucun effort, tous ces chefs-d'œuvre qui nous enchantent: on se plaît à s'exagérer, par un agréable mensonge, l'heureuse facilité de sa veine poétique. Frappée de l'incomparable aisance de son style, et des grâces naïves de ses écrits, l'imagination, toujours peu contente de l'extraordinaire, se jette dans le merveilleux: à la place du véritable La Fontaine, elle ne voit que celui qu'a créé sa trompeuse magie; dupe de ses propres prestiges, elle se figure, comme indépendant, comme au-dessus des secours de l'art, de l'étude et de la méditation, un écrivain que la nature a comblé de ses plus riches présens; il semble qu'elle ajoute à ses jouissances tout ce que ses fictions retranchent aux peines d'un génie qui lui procure tant de plaisirs. Quelques traditions ont donné naissance à cette aimable erreur, et viennent l'appuyer encore: on se rappelle que La Fontaine fut appelé d'un nom qui nous peint ses *fables* se développant sous sa plume facile et rapide, comme les fleurs les plus brillantes et les fruits les plus exquis naissent d'eux-mêmes au printemps sur une tige féconde. L'abandon si connu de son caractère, sa *bonhomie* si célèbre, ses distractions, ses louanges de la paresse et du sommeil, semées dans ses ouvrages, et que sa conduite ne démentoit pas, les négligences même assez fréquentes qui se mêlent aux

beautés de sa diction enchanteresse, tout concourt à fortifier ce préjugé, dont on ne se désabuse qu'à regret, après un examen plus sérieux et plus réfléchi. L'auteur de la *Notice* l'a combattu avec beaucoup de vigueur, et même avec un peu d'indignation : son ton s'élève et ses paroles deviennent fortes et retentissantes, dans cet endroit de sa dissertation historique : « Quoi de plus chimérique, de « plus *absurde*, s'écrie-t-il, que cette sorte de matéria- « lisme qui voudroit attribuer à un homme qu'on sup- « pose privé de réflexion et de discernement, des ou- « vrages dont la perfection n'a pu résulter que du choix « le plus scrupuleux et de la combinaison la plus étu- « diée des sentimens, des pensées et des expressions! La « Fontaine a traité plus honorablement les *animaux*, en « prenant leur défense contre Descartes, que d'indiscrets « admirateurs ne l'ont traité lui-même. » Peut-être les égaremens d'une admiration légitime, d'un juste enthousiasme, qui ne se renferme pas toujours dans les bornes de la raison, et qui se plaît quelquefois à parer de chimères l'objet digne de ses hommages, méritent-ils d'être repris avec un peu plus de ménagement. Quand la superstition accompagne un culte ardent, mais pur, il ne faut pas, je crois, tonner contre elle avec trop d'éclat : il vaut mieux l'éclairer doucement. Les observations du sage auteur de la *Notice* n'en sont pas moins fondées : il auroit pu même leur donner plus d'étendue, si le cadre de son ouvrage ne lui avoit imposé la loi d'une grande brièveté. Presque toutes les *préfaces* de La Fontaine, comme un nombre assez considérable de ses *poésies*, dans lesquelles il laisse pour ainsi dire échapper le secret de ses études, auroient fourni à M. Auger d'irrésistibles argumens; partout on voit La

Fontaine attentif aux préceptes de l'art, plein de respect pour les leçons de ses maîtres, qui en ont dicté et fixé les règles immuables, pesant ses propres ouvrages au poids de cette législation antique; et, dans ses méditations littéraires, étudiant le goût de ses contemporains, en même temps qu'il interroge les lois éternelles du beau. Quelquefois même, n'écoutant que la conscience de ce que son génie doit à ses réflexions, il craint que l'artifice de son travail ne soit trop sensible, et il s'écrie :

Vous ne trouverez pas chez moi cet heureux art,
Qui cache ce qu'il est, et ressemble au hasard.

Lisez l'*Avertissement* qui précède son second Recueil de *Fables*; et remarquez avec quelle précision il expose les principes qui l'ont guidé dans la composition de ses nouveaux apologues: « J'ai jugé à propos, dit-il, « de donner à la plupart de ces fables un air et un tour « un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, « tant à cause de la différence des sujets, que pour « remplir de plus de variété mon ouvrage; les *traits* « *familiers* que j'ai semés avec assez d'abondance dans « les deux autres parties, convenoient mieux aux in- « ventions d'Esope qu'à ces dernières, où j'en use plus « sobrement, pour ne pas tomber en des répétitions; car « le nombre de ces traits n'est pas infini : il a donc fallu « chercher d'autres enrichissemens, etc. » Est-ce là le langage d'un écrivain que le seul instinct dirige, d'un somnambule qui fait, sans s'en douter et sans s'en rendre compte, des choses extraordinaires, qu'admirent les gens éveillés? La Fontaine régloit donc avec discernement l'usage de ces *traits familiers*, qu'il rencontroit

avec tant de bonheur; il savoit et pouvoit donc, quand les convenances l'exigeoient, repousser et sacrifier ces sortes d'inspirations, qui semblent lui être plus particulières !

Ecoutez-le répondre dans la *Préface* du second volume de ses *Contes*, au reproche qu'on lui faisoit d'être tombé dans quelques négligences de style : « Le trop « grand soin de les éviter, dit-il, jetteroit un faiseur de « contes en de longs détours, en des récits aussi froids « que beaux, en des contraintes fort inutiles. et lui « feroit négliger le plaisir du cœur pour travailler à la « satisfaction de l'oreille; quand celui qui a rimé ces « *nouvelles* y auroit apporté tout le soin et l'exactitude « qu'on lui demande, outre que ce soin s'y remar- « queroit d'autant plus qu'il y est moins nécessaire, « et que cela *contrevient aux préceptes de Quintilien*, « encore l'auteur n'auroit-il pas satisfait au principal « point, qui est d'attacher le lecteur, de le réjouir, d'at- « tirer malgré lui son attention, de lui plaire enfin; « car, comme l'on sait, le secret de plaire ne consiste « pas toujours en l'ajustement, ni même en la régu- « larité : il faut du piquant, de l'agréable, si l'on veut « toucher. Combien voyons-nous de ces beautés régu- « lières qui ne touchent point, et dont personne n'est « amoureux ! » Il s'autorise ensuite de l'exemple de Marot, de Saint-Gelais, et comme il dit, de *feu monsieur de Voiture*, tout en avouant qu'il ne se pardonneroit pas à lui-même ces espèces de négligences dans un *autre genre de poésie*. Ce sont ses termes : ainsi donc, il en étoit de ces *négligences* comme de ces *traits familiers* dont nous venons de parler : ce n'étoit point au hasard que La Fontaine se les permettoit. Les calculs

délicats d'un goût très-éclairé ménageoient avec justesse l'emploi des uns, et prévenoient l'abus des autres; ses lumières et son jugement dominoient donc ces deux caractères principaux de sa manière; et qui ne s'étonneroit de l'entendre, à propos de ses *Contes*, citer Quintilien ? Déjà, dans la préface de ses premières *Fables*, il avoit allégué cette imposante autorité, dont il aime à rappeler souvent les oracles, et à suivre toujours les leçons.

La *Préface de Psyché* est encore une preuve de la maturité de réflexion avec laquelle il abordoit tous les genres où il s'essayoit, et tous les sujets qu'il vouloit traiter: « Je ne savois, dit-il, quel caractère de style choi-« sir : celui de l'histoire est trop simple; celui du ro-« man n'est pas encore assez orné; et celui du poëme « l'est plus qu'il ne faut. J'avois besoin d'un caractère « nouveau; je l'ai cherché *avec un grand soin*; avec « cela, je confesse que la prose travaillée me *coûte* au-« tant que les vers, et que, *si jamais elle m'a coûté*, « c'est dans cet ouvrage. » Toutes ces expressions qui peignent les timides embarras, les sages hésitations, et les lenteurs laborieuses d'une composition profondément méditée, ne s'accordent guère avec l'idée qu'on a généralement de La Fontaine. Le préjugé ne veut aussi voir en lui qu'un esprit absolument étranger à tout ce qui l'environnoit, et qui préparoit les plus doux plaisirs à ses lecteurs, sans songer à eux : il y songeoit fort bien. Faites attention à ce qu'il dit encore dans la *Préface de Psyché* : « Mon principal but est toujours de « plaire : pour en venir là, *je considère le goût de mon « siècle* : or, *après plusieurs expériences*, il m'a sem-« blé que ce goût se porte au *galant* et à *la plaisan-*

« *terie.* » C'est bien là, en effet, dans tous les temps, le fond du goût français : notre nation aime par-dessus tout la *plaisanterie*, et le mélange d'une piquante gaîté avec les grâces d'une *galanterie* ingénieuse. Enfin, en cent endroits, La Fontaine se montre littérateur aussi judicieux et aussi instruit qu'il est grand poëte; en cent endroits, on reconnoît que son talent étoit autre chose qu'un heureux et aveugle instinct; et l'on découvre qu'il avoit autant d'esprit que de génie. Je crois avoir assez bien prouvé qu'il n'étoit pas aussi *béte* qu'on le pense; mais je veux faire encore une citation. Qui ne prendroit plaisir à entendre La Fontaine parler de lui-même? Ceci regarde ses études et la direction calculée qu'il leur donna contre la séduction de ses premiers penchans :

> Je pris certain auteur autrefois pour mon maître :
> Il pensa me gâter; à la fin, grâce aux dieux,
> Horace, par bonheur, me dessilla les yeux;
> L'auteur avoit du bon, du meilleur; et la France
> Estimoit, dans ses vers, le nombre et la cadence.
> Qui ne les eût prisés? J'en demeurai ravi;
> Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi;
> Son trop d'esprit s'épand en de trop belles choses;
> Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses, etc.

Il pensa me gâter! Cette réflexion n'est sûrement pas d'un écrivain qui s'ignoroit lui-même, et qui obéit aux impulsions de son talent, sans en connoître la nature; mais comment concilier ce que La Fontaine dit ici de Malherbe, et la critique qu'il en fait, avec ce qu'en dit Boileau dans l'*Art Poétique :*

> Par ce sage écrivain la langue réparée, etc.
> . . . .

Tout reconnut ses lois ; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle :
Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.

Ainsi le sévère Boileau recommande de *marcher sur les pas* d'un auteur qui, selon La Fontaine, *a perdu quiconque l'a suivi* : il n'y a pas de contradiction plus formelle ; et en admettant ce qui est vraisemblable, que La Fontaine envisage Malherbe sous un rapport, et que Boileau le considère sous un autre, comment se fait-il que le législateur de notre Parnasse n'ait pas du tout indiqué les dangers du *modèle* qu'il propose, et les écueils où La Fontaine pensa faire naufrage ? Comment appelle-t-il d'ailleurs un *sage* écrivain, celui dont le *trop d'esprit*, au jugement de La Fontaine, *s'épand en de trop belles choses ?* J'aurois souhaité, comme je l'ai dit, que le savant et spirituel auteur de la *Notice* n'eût pas entièrement négligé de nous expliquer cela ; mais pouvoit-il, en quelques pages, examiner tout ? Au reste, revenir sur [illegible] *Notice*, c'est, je pense, remettre sous les [illegible] du public un des titres qui doivent assur[illegible] mieux son suffrage à cette nouvelle et né[illegible]ire édition.

XXXII.

Notice sur M. de Parny.

23 décembre.

DEPUIS long-temps on s'attendoit à perdre M. de Parny, quoiqu'il ait cessé de vivre dans un âge qui n'est

pas le terme ordinaire de la vie : une maladie chronique l'a conduit lentement au tombeau; les progrès du mal étoient suivis avec attention, observés avec une inquiétude toujours croissante, par ceux même qui ne connoissoient pas la personne de cet écrivain, mais qui savoient apprécier tout son mérite. Les amis des lettres s'interrogeoient mutuellement sur son état; et, parmi tant d'événemens, qui laissoient si peu de place à tous les autres genres d'intérêts, la santé d'un poëte devint en quelque sorte un intérêt public. Les dangers que couroient les jours de M. de Parny n'étoient pas oubliés au milieu même des périls, qui menaçoient la France entière; et lorsque toute espérance de le conserver étoit déjà bien évidemment perdue, on sembloit chercher encore l'espérance. Cependant, que pouvoit-on se promettre désormais de son talent? Sa muse paroissoit n'avoir plus de nouveaux plaisirs à nous préparer : on sentoit qu'elle avoit rempli toute sa destinée; il étoit même possible de craindre que, dans ses indiscrètes saillies, il ne lui prît envie de se livrer encore à quelque nouvel excès. Que voulions-nous donc? sinon qu'un de nos plus grands poëtes jouît plus long-temps de notre admiration, et de sa gloire.

Les alarmes causées par la maladie de M. de Parny s'augmentoient par la perte récente de M. Delille, et les regrets que nous éprouvons en ce moment semblent s'accroître de tous ceux que nous avons éprouvés, il y a dix-huit mois. Dans cet espace de temps, les Muses françaises, toujours en deuil, auront eu à pleurer sur la tombe de deux poëtes du premier ordre, et d'un prosateur non moins digne de leurs larmes, l'auteur des *Etudes de la Nature* et de *Paul et Virginie*.

C'est dans les climats brûlans, si bien décrits par la plume originale et naïve de M. de Saint-Pierre, que naquit, en 1753, l'écrivain qui devoit parmi nous exprimer et peindre, avec tant d'énergie et de vérité, les feux, les félicités et les tourmens de cette passion, dont les ardeurs sont plus vivement ressenties sous le ciel embrâsé des tropiques. Sa famille le fit passer en France de très-bonne heure: il étudia au collége de Rennes. On a remarqué qu'il n'avoit pas gardé un souvenir très-favorable de l'époque de ses études; et cette observation est fondée sur des vers que l'on cite avec complaisance, comme si l'on approuvoit les sentimens et les idées qu'ils renferment. Il appelle en effet dans ces vers les maîtres qui instruisirent son enfance, des *enfileurs de mots;* il leur reproche de lui avoir montré *comme on parle, et jamais comme on pense;* il se félicite qu'ils n'aient *pu gâter en lui la nature.* Je l'avouerai, j'aimerois mieux rencontrer, dans le recueil de M. de Parny, quelque expression de reconnoissance envers ceux dont il reçut le bienfait de l'éducation, quels qu'ils aient été, que ces lieux communs de satire toujours insignifians par eux-mêmes, que ces diatribes irréfléchies, que ces boutades *cavalières*, où l'indépendance de la pensée et la légèreté de l'esprit ne brillent qu'aux dépens de certaines qualités infiniment plus estimables et plus précieuses : on voudroit que tout fût d'accord dans l'ensemble des sentimens d'un poëte qui doit les principaux titres de sa gloire aux inspirations de sa sensibilité, et que l'ame d'où se répandirent des vers si touchans et si beaux n'eût jamais eu que de bons mouvemens. Il est des jeux et des erreurs de l'opinion qui semblent ne devoir jamais prévaloir sur les élans naturels d'un cœur bien né.

Les temps où M. de Parny, libre enfin du joug des *enfileurs de mots*, fut jeté parmi la jeunesse française, et suivit la vocation de sa naissance en se plaçant dans les rangs de l'armée, n'étoient ceux ni des bonnes mœurs, ni du bon goût, ni du bon esprit : un jeune militaire, plein de vivacité, ne pouvoit guère se préserver de la contagion ; les doctrines alors en crédit et en honneur durent le modifier d'une manière d'autant plus profonde, que son esprit ardent et impétueux n'étoit pas ramené par la méditation sur les impressions qu'il avoit reçues. Ces traces des principes à la mode parurent s'approfondir en lui par le progrès des ans ; et sans avoir jamais été peut-être pour M. de Parny des règles bien arrêtées, elles devinrent d'insurmontables habitudes. Quand son cœur fut épuisé, il ne trouva plus qu'elles dans son esprit : elles furent une des dernières, et une des plus malheureuses ressources de son talent ; on les reconnoît déjà au milieu des premiers traits de cette passion à laquelle il a su nous intéresser, et, pour ainsi dire, nous associer avec tant d'empire et de charme. Arraché à la société de ses compagnons d'armes et de plaisir, et rappelé dans son pays, il y rapporta les maximes qu'il avoit recueillies, ou plutôt le ton qu'il avoit pris en France ; il les fit servir au succès de son amour naissant ; et le sentiment le plus vrai, comme le plus vif, emprunta le langage de la séduction, et, si l'on veut même, celui de la corruption philosophique et du libertinage raisonné : car tel est le caractère de la première partie des *Poésies érotiques* de M. de Parny ; c'est en cela qu'elles appartiennent bien à leur époque, et qu'elles sont l'expression fidèle du temps qui les vit naître ; mais elles sont très-éloignées de s'y rattacher par les

rapports du style : l'auteur, environné de tant d'écueils qu'il ne put éviter, sauva du moins son goût du naufrage; et, parmi les plus pernicieuses influences, son talent et sa diction brillèrent de l'éclat le plus pur.

Jamais, dans ses écrits, l'élégance ne nuit au naturel; jamais il n'y cherche le bonheur de l'effet par le sacrifice de la vérité; jamais les subtiles combinaisons de l'esprit n'y viennent altérer la naïveté du sentiment; la délicatesse n'y dégénère point en manière et en afféterie; nulle part la décadence de l'art ne s'y fait sentir; et l'on sait à quel degré elle étoit insensiblement parvenue, quand M. de Parny parut sur la scène littéraire: l'affectation la plus vicieuse et le goût le plus faux dénaturoient, corrompoient tous les genres, et surtout celui, que choisirent les besoins de son ame, et l'instinct de ses passions. Ce fut sans doute un bien remarquable phénomène, et un contraste bien frappant, que le spectacle d'un poëte, si pur et si vrai, à côté des Dorat et des Pesay. La langue de la nature venoit remplacer celle des *Précieuses ridicules*, vers laquelle on retournoit à pas rapides, dans la poésie légère et galante, comme on redescendoit précipitamment à celle de Ronsard, dans la poésie noble et élevée : le jargon et le ramage des amours coquets et musqués auroient dû se taire devant ces accens d'un cœur véritablement passionné, qui rappeloit à sa destination primitive le langage des vers; ce langage dont se jouoient, et que profanoient les bizarres fantaisies des poëtes du bel air, et des rimeurs du jour. Quelquefois un grand talent suit le cours de son époque, et ne se croyant pas la puissance de ramener son siècle en arrière, s'abandonne à des défauts accrédités qu'il accrédite encore, qu'il autorise, et qu'il illustre par le mélange des plus

hautes qualités : Il *fait école* sans être *classique*. M. de Parny aima mieux être classique, au risque de ne point faire école ; son exemple, il est vrai, ne remédia pas aux vices, dont une littérature malade étoit si profondément infectée ; mais cet exemple du moins protesta contre eux ; et le succès de ses ouvrages prouva qu'aucune corruption ne sauroit prescrire contre les droits du bon goût, quand ils se présentent sous la protection du génie. Il faut l'avouer, le génie est rarement assez sûr de ses moyens, assez pénétré de la conscience de ses forces, pour ne pas craindre de les opposer au torrent, qui, devant ses regards, entraîne et bouleverse tout : aussi cette lutte, quand il l'entreprend, rehausse-t-elle son triomphe. On le voit s'avancer en vainqueur à travers les illusions, les fantômes et les idoles du moment, auxquelles il dédaigne de sacrifier : il ne doit rien à des conventions passagères. Un poëte supérieur qui nous reste encore, M. de Fontanes est presque le seul des contemporains et des rivaux de gloire de M. de Parny, qui se soit élevé comme lui au-dessus des égaremens littéraires d'une époque si féconde en erreurs de toute espèce, et qui, dans des ouvrages moins nombreux, mais d'un genre tout différent, soit resté, ainsi que le chantre d'*Eléonore*, plus près et même au niveau des modèles.

Les poésies *élégiaques* de M. de Parny, celles, où séparé, sans retour, de l'objet de ses vœux, il peint les regrets et la mélancolie de l'amour, après en avoir célébré les plaisirs et le bonheur, sont particulièrement des chefs-d'œuvre de grâce, de sentiment, et de style : elles suffiroient pour lui assurer une place dans les pre-

miers rangs de notre littérature. Boileau a dit, en parlant de l'*élégie :*

> *Que,* pour bien exprimer ses caprices heureux,
> C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.

Une émulation brillante, que les succès de M. de Parny allumèrent dans le sein même de l'amitié, justifia bien cet oracle du goût : M. le chevalier de Bertin, frappé de la gloire de son ami, voulut la partager, comme il avoit partagé ses distractions et ses divertissemens : il composa des élégies, mais il n'avoit pas d'*Eléonore :* il étudia, comme M. de Parny, Tibulle et Properce; mais il chercha vainement dans ces poëtes ce qu'on ne peut jamais trouver qu'en soi-même : la lecture de ces écrivains féconda son talent sans échauffer son ame : il les traduisit avec grâce; il en devint un très-heureux imitateur; il ne put devenir leur rival : il s'approcha quelquefois de Properce; il demeura toujours très-loin de Tibulle : c'est montrer la distance qui le sépare de M. de Parny. Son nom se mêle pourtant toujours à ce dernier nom, et les réputations de ces deux poëtes, sans se réunir dans la même gloire, se confondent dans le même souvenir. Je n'essaierai pas de les comparer entre eux, quoique M. de Bertin ne soit pas indigne du parallèle : si le feu de l'imagination pouvoit, dans l'*élégie*, remplacer d'autres flammes; si la richesse et la fertilité des idées y faisoient excuser l'aridité des sentimens; si l'abondance des expressions et la chaleur des mouvemens suppléoient dans ce poëme à cette mesure, à cette justesse, à cette perfection de goût, qui en sont les conditions principales, et à cette précision du cœur, plus sévère encore que celle de l'es-

prit, la couronne resteroit peut-être incertaine; mais il y a long-temps qu'elle est décernée à M. de Parny : lui seul a retrouvé ce ton de la vérité, sur lequel

Amour dicta les vers que soupiroit Tibulle.

Lui seul a mérité qu'on lui donnât le nom du plus parfait des élégiaques latins : car c'est toujours l'antiquité qui fournit à la gloire moderne ses plus beaux titres; lui seul a véritablement conquis à notre langue le genre de l'*élégie* amoureuse; et les productions très-distinguées de son ami ne servent, pour ainsi dire, qu'à faire mieux apprécier tout ce que la littérature française doit à la muse de M. de Parny.

Le talent et le goût de cet écrivain ne l'abandonnèrent pas avec les inspirations de l'amour : plusieurs agréables compositions succédèrent aux poésies érotiques; les teintes aimables et douces que les premiers sujets traités par l'auteur avoient laissées dans son imagination, viennent colorer encore les *Tableaux*, les *Fleurs*, les *Déguisemens de Vénus*, et s'y réfléchissent avec agrément. On reconnoît dans ces jolies compositions la même touche et la même grâce que dans celles qui les avoient précédées: en général, M. de Parny conserva toujours l'élégante pureté de son style, lors même que la direction de son talent parut absolument changée, et qu'après avoir été inspiré par les émotions de son ame, il ne le fut plus que par les idées de son siècle. Ces idées reprirent enfin le dessus dans un esprit que les jouissances ou les souvenirs d'une passion ardente avoient cessé d'occuper et de remplir: les lieux communs de plaisanterie que l'auteur avoient pu goûter dans sa jeunesse, devinrent l'aliment de son âge mûr. Sa gloire en

souffrit à tous égards : l'originalité disparut; l'heureux rival de Tibulle ne fut plus qu'un foible copiste de Voltaire; il préluda par *le Paradis perdu*, par *les Galanteries de la Bible*, et par quelques autres parodies du même genre, à ce poëme, qui figurera dans l'histoire de la révolution, encore plus qu'il ne marquera dans celle de la littérature. Quand on songe aux années pendant lesquelles il appliqua son talent et ses méditations à cet ouvrage; quand on songe surtout à l'époque où M. de Parny le publia, on gémit d'être obligé d'avouer que le poëte a scandaleusement démenti cette sensibilité, qui ne fut sans doute le premier ressort de son génie, que parce qu'elle étoit le fond de son caractère: on se demande avec douleur par quelle contradiction il seroit donc possible que les intérêts et les malheurs de l'humanité ne rencontrassent qu'endurcissement et sécheresse, dans un cœur capable des passions les plus intéressantes, et des sentimens les plus tendres. Qui pourroit se représenter Tibulle, le sensible, le délicat Tibulle, se jouant au milieu des proscriptions, et insultant aux proscrits sur cette même lyre, encore toute frémissante des doux sons de l'amour, et du nom de Délie? Heureusement, sa mémoire est parvenue sans tache à la postérité, et nul de ses ouvrages ne fut une mauvaise action.

L'orateur de l'Académie, M. Etienne, par un rapprochement aussi juste qu'ingénieux et touchant, a rappelé sur la tombe de M. de Parny, que Virgile et Tibulle furent presque en même temps enlevés au monde. On compara sans doute leurs talens, en déplorant leur perte : ils n'eurent point à lutter contre leur siècle, qui fut celui du bon goût. M. Delille accorda quelque chose aux caprices

du sien ; M. de Parny leur refusa tout : que n'a-t-il respecté toutes les sortes de convenances, comme il a senti celles de la composition ! Pendant qu'il chantoit *la Guerre des Dieux* devant les autels des furies, M. Delille embrassoit l'autel de la miséricorde, et chantoit *la Pitié*.

XXXIII.

Fables nouvelles, par M. Jauffret, *auteur des* CHARMES DE L'ENFANCE, etc.

28 décembre.

Quelque peu de faveur qu'ait un genre dans lequel un de nos auteurs s'est placé si absolument hors de toute rivalité, et même hors de toute imitation, le nombre de nos fabulistes s'accroît tous les jours ; et plus il s'augmente, plus on peut croire qu'il fera de progrès. Le premier qui fit des fables en France, après La Fontaine, fut sans doute regardé comme le plus téméraire des écrivains : ce fut la Motte, si je ne me trompe ; et l'audace de cette entreprise ajouta probablement dans l'opinion des gens de goût et des littérateurs orthodoxes, au ridicule qu'il se donnoit de rabaisser les anciens, de corriger le plus grand poëte de l'antiquité, et d'abréger l'*Iliade*, en la traduisant. Les auteurs d'apologues qui vinrent ensuite, parurent moins se constituer en concurrence avec La Fontaine, que se présenter comme rivaux de la Motte : on vit même, ou l'on put voir en eux, des hommes qui, pleins de zèle pour la saine doctrine et pour les

vrais principes, vouloient ramener à son essence et à sa pureté un genre qu'avoient plus ou moins dénaturé, corrompu et défiguré les essais spirituels d'un écrivain paradoxal et d'un rimeur ingénieux, très-faussement persuadé que les mots de *génie* et de *goût* n'avoient pas de sens réel, et que l'*esprit* étoit, en littérature, la seule puissance véritable. Quand on eut fait de nouvelles tentatives, il ne coûta presque plus rien d'en faire de nouvelles encore : la barrière qui retenoit d'abord étoit tombée; le champ étoit ouvert; on ne prétendoit plus rivaliser avec La Fontaine. Chaque fabuliste le déclarant même, dans sa *préface*, bien et dûment *inimitable*, ne vouloit avoir affaire qu'avec les fabulistes intermédiaires, qu'avec ses prédécesseurs immédiats : de là, cette multitude d'écrivains qui se précipitèrent dans une lice, qui sembloit d'abord si redoutable, et dans laquelle primitivement on ne croyoit pouvoir entrer, sans une espèce de sacrilége. Les entrepreneurs d'apologues rassurés ainsi progressivement les uns par les autres, et s'aguerrissant contre le danger, ressembloient un peu à ces petits animaux si bien décrits par La Fontaine lui-même, et qui, frappés d'une grande terreur, reprennent peu à peu courage,

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis, ressortant, font quatre pas,
Puis, enfin, se mettent en quête;

ou bien à ceux qu'il représente, avec la même naïveté, et dans une circonstance à peu près pareille :

Elle approcha, mais en tremblant,
Une autre la suivit; une autre en fit autant;

Il en vint une fourmilière ;
Et leur troupe, à la fin, se rendit familière ;

Je n'ajouterai pas avec l'auteur :

Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi ;

car La Fontaine, prince de l'apologue, n'est pas un roi *soliveau*, et ceux qui ont cherché à se faire de petits domaines, dans ses Etats, se sont toujours confondus en grandes protestations de respect pour lui : je tiens ces protestations pour très-sincères, tant il seroit ridicule qu'elles ne le fussent pas ! Quoi qu'il en soit, la *familiarité* s'est affermie avec le temps, et depuis quelques années la *fourmilière* est devenue effrayante : nous comptons, pour le moins, aujourd'hui une douzaine d'auteurs vivans qui ont publié des recueils de *Fables*, ou qui, dans quelques apologues isolés, ont voulu apparemment nous prouver que ce genre ne les épouvantoit pas, et nous donner des échantillons de leur savoir faire, en matière d'apologue ; enfin, le Parnasse français est maintenant surchargé de tant de mauvais *fabulistes*, que leur nombre sert, en quelque sorte, de contre-poids à la supériorité de La Fontaine, établit une espèce d'équilibre assez bizarre, et semble mettre les auteurs qui se présentent encore dans cette carrière tout-à-fait à l'abri de la comparaison qu'ils doivent craindre le plus, et de l'objection, que la critique est toujours le plus tentée de leur faire.

A présent donc, on ne remonte plus guère qu'à Florian ; et je pense que les *Fables* de M. Jauffret doivent être rangées parmi celles qui se soutiennent le mieux à côté des agréables apologues, que nous devons à l'auteur

d'*Estelle* et de *Galatée*; peut-être même, si le plaisir qu'elles m'ont fait n'est pas un augure trompeur, le jugement et les suffrages du public, dont je ne veux pas prévenir à cet égard la décision, ne marqueront-ils pas, entre le recueil de M. Jauffret et celui de M. de Florian, une distance assez considérable pour que le nouveau fabuliste puisse craindre de n'obtenir que la troisième place: ses sujets sont généralement bien choisis et intéressans; ses moralités sont piquantes; sa versification est harmonieuse, naturelle, facile et riche. Je me hâte de fournir au moins une preuve de ce dernier genre de mérite si précieux, et qui sûrement n'est pas la moindre des qualités que je remarque dans les nouvelles *Fables*. Voici comment l'auteur décrit le *Carnaval*, dans le début d'un apologue qui en porte le titre :

Il est, durant l'année, un temps où la Folie
Du bruit de ses grelots étourdit la Raison :
C'est le temps où l'on voit des masques à foison,
Le temps où le plaisir semble une frénésie,
Où la vertu souvent, et chancelle et s'oublie,
Le Carnaval, s'il faut l'appeler par son nom.
Il régnoit; et jusques aux nues
Montoient les cris de la gaité :
Tous les fous, mis en liberté,
Sembloient circuler dans les rues;
Sur un char on voyoit traîné
Un Gille en robe doctorale,
Et plus loin, Laïs et Phryné
Sous le voile d'une vestale;
On voyoit des seigneurs déguisés en Crispins,
Des laquais en sultans, des goujats en altesses,
Des magistrats en Arlequins,
Des cuisinières en princesses.
Un jeune homme voulut se donner le plaisir, etc.

On présume bien, d'après ce que je viens de dire,

que ce morceau n'est pas le seul que je pourrois mettre sous les yeux du lecteur, comme un témoignage de l'heureuse facilité qui règne dans les vers de M. Jauffret: ce n'est peut-être pas même le meilleur que j'eusse pu offrir; le public en distinguera sans peine un grand nombre d'autres, où le style de l'auteur, tantôt se joue avec légèreté, tantôt se développe avec grâce, et quelquefois même déploie de la vigueur et de l'énergie : car le genre de la fable, ce genre qui demande surtout une poésie naïve et douce, une diction simple et ingénue, n'exclut pas la force. Il en est de la fable comme de la comédie, qui parfois élève la voix et le ton, et le génie aimable de La Fontaine a semé, dans quelques-uns de ses apologues, des vers et des tirades qui semblent dérobés au génie de Corneille.

Si l'apologue admet tous les tons, c'est qu'il admet tous les genres de scènes : aussi combien ses sources ne sont-elles pas fécondes et variées! Il dispose, pour ainsi dire, de toute la nature, et se montre inépuisable comme elle. La Fontaine a dit avec raison :

> La feinte est un pays plein de terres désertes:
> Nos auteurs, tous les jours, y font des découvertes.

Nous voyons en effet que chaque nouveau fabuliste qui paroît a, pour le fond des choses, tiré quelques nouveaux trésors de la mine. Les sujets des *Fables* de M. Jauffret appartiennent à l'imagination de l'auteur, ou à des recherches, qui lui sont propres. Quoiqu'il vienne après tant d'autres, il moissonne à pleines mains dans ce champ, où la foule de ses prédécesseurs sembloit n'avoir rien laissé à recueillir; et ses sujets ont une fraî-

cheur et une originalité qui réveillent l'attention. Quelquefois il emploie un artifice très-piquant : en replaçant devant nos regards quelques-uns de ces personnages avec lesquels La Fontaine nous a familiarisés, il se sert de nos souvenirs, et nous montre ces mêmes acteurs dans un nouveau développement de position et de caractère, sans altérer les traits distinctifs et pittoresques, que leur a donnés le bon homme. Ainsi, par exemple, dans sa fable des *Deux Savetiers*, M. Jauffret prolonge en quelque sorte le rôle du Savetier aux cent écus de La Fontaine : celui-ci nous le fait voir rendant au financier son argent; M. Jauffret le prend à la porte de l'homme pécunieux, et au moment où il retourne à son échoppe, soulagé du poids de son trésor :

Jaloux de retrouver ses chansons et son somme,
L'honnête savetier, dont parle le bon homme,
Venoit de reporter au financier Mondor
Ses maudits cent écus, trop dangereux trésor :
Il retournoit à son ouvrage,
Libre de soins et de chagrin,
Et déjà chantoit en chemin
Quelques refrains de son jeune âge.
L'un de ses vieux amis, savetier comme lui,
Vint l'attendre à sa porte, et lui dit : Cher confrère,
Aide-moi : ma femme, aujourd'hui,
De deux jumeaux m'a rendu père ;
Une pistole ou deux feroient bien mon affaire.
On m'a dit qu'un trésor... — Va, félicite-toi !
Ce trésor-là n'est plus chez moi,
Je viens de le rendre à son maître ;
Mais il me reste, Dieu merci,
Deux bons gros écus; les voici......
Hier, mon cœur plus endurci,
Te les eût refusés peut-être.

Ailleurs, M. Jauffret introduit, non pas la *tortue* voya-

geuse de La Fontaine, mais la fille de cette *tortue*, éprise, comme sa mère, de la passion des voyages :

La plus fameuse des tortues,
Celle qui, bravant les hasards,
Fut autrefois, par deux canards,
Enlevée au milieu des nues,
Et qui sembla tomber exprès du haut des cieux,
Pour l'effroi des ambitieux,
Vous le dirois-je?..... Elle étoit mère!....
Elle avoit une fille, à la tête légère...., etc.

Cet air de révélation, ce trait : *Vous le dirai-je? elle étoit mère!* me semble d'un excellent goût. M. Jauffret n'a pas craint de refaire tout simplement la fable du *Rat de ville et du Rat des champs :* c'est une des plus foibles de La Fontaine, qui paroît avoir craint de lutter avec Horace, et qu'une telle concurrence semble avoir découragé. La hardiesse du nouveau fabuliste n'a pas été malheureuse : sa fable est une très-agréable imitation de la fable du poëte latin, et vaut mieux que celle du poëte français. Dans plusieurs des apologues, que je crois être de l'invention de M. Jauffret, on reconnoît cette grâce pure d'imagination et cette suavité de pinceau qui distinguent les Idylles publiées autrefois par l'auteur, sous le titre des *Charmes de l'Enfance et des Plaisirs de l'Amour maternel.* Quoi de plus aimable que ces premiers vers de la fable intitulée *la Rose et le Zéphyr?*

De son souffle amoureux le Zéphyr caressoit
Une rose que Mai venoit de faire éclore :
On eût dit qu'elle en rougissoit;
Et belle qui rougit en est plus belle encore.
Sur elle, de fort loin, le regard se fixoit :
Reine de l'empire de Flore,
Sa fraicheur égaloit la fraicheur de l'Aurore,
Si même elle ne l'effaçoit;
Mais que son règne, hélas! fut de courte durée! etc.

Je ne sais si mon goût me fait illusion; mais, je crois que ces nouvelles fables auront un grand succès : elles m'en paroissent dignes. C'est, à mon sens, le meilleur ouvrage de l'auteur; c'est le fruit de sa maturité. Ceux dont l'enfance, éclairée, amusée par ses travaux, a goûté les fruits de sa jeunesse, accueilleront ces apologues avec intérêt, et les liront avec plaisir. Ils sont dédiés à MADAME, duchesse d'Angoulême; l'auteur les lui consacre dans une épître charmante : c'est mettre la morale embellie des charmes de la poésie, sous la protection de ce qu'il y a de plus auguste et de plus vertueux sur la terre.

ANNÉE 1815.

XXXIV.

Réflexions sur l'intérêt général de l'Europe, suivies de quelques considérations sur la noblesse, par M. DE BONALD.

§. Ier.

2 janvier 1815.

UN grand écrivain qui sait penser comme écrire, M. de Châteaubriand, nous a dernièrement entretenus des *intérêts de tous les Français.* Un grand philosophe, qui joint la force du style à la profondeur des idées, M. de Bonald, nous entretient aujourd'hui de *l'intérêt général de l'Europe.* On pouvoit craindre que la vive et brillante imagination de M. de Châteaubriand ne l'égarât, dans les discussions de la politique; mais son ouvrage a prouvé que le langage de la raison vient se placer aussi convenablement sous sa plume, que celui du sentiment. On peut craindre que l'habitude des plus hautes méditations, que l'usage familier des abstractions les plus élevées, que l'exercice continu de cette force de tête, qui subjugue les détails, qui les maîtrise et les soumet à la loi, quelquefois arbitraire et tyrannique, des généralités, que l'esprit de système, enfin, n'ait égaré M. de Bonald, dans l'examen

des questions pleines d'intérêt qu'il entreprend et qu'il est digne de résoudre; mais si la lecture de son écrit ne dissipe pas entièrement cette appréhension, elle ajoutera du moins à la grande et juste idée qu'on s'est déjà formée du beau caractère et du noble talent de l'auteur. Accoutumé à réfléchir sur l'état des lettres, et forcé de gémir souvent sur leur décadence, je ne puis toutefois m'empêcher de concevoir une assez magnifique opinion de notre siècle, quand mes yeux se portent sur des écrivains tels que MM. de Bonald et de Châteaubriand; tous deux au niveau des grandes circonstances où nous nous trouvons; tous deux recevant leur mission de leur génie; tous deux défenseurs zélés du christianisme; également remarquables dans des genres différens; également supérieurs avec des facultés très-diverses: l'un, d'une imagination puissante qui parfois l'entraîne et l'égare; l'autre, d'une étendue et d'une pénétration d'esprit, dont les erreurs même étonnent et instruisent. Ce n'est pas, ce me semble, un des moindres priviléges de la bonne cause, d'avoir vu naître et s'élever de son sein de pareils talens, l'honneur et l'ornement de leur âge, avec une égale fidélité, un égal dévouement, une égale énergie de sentimens français. On goûte quelque consolation à observer qu'au milieu de ce bouleversement de toutes les idées et de tous les principes, de ce chaos dont nous sortons à peine, le dépôt sacré des vraies traditions, et, pour ainsi dire, l'arche sainte du bon droit, soient restés sous les ailes tutélaires et sous la protection inviolable du génie.

Cette importante brochure de M. de Bonald se rallie à tous ses ouvrages, et n'est qu'une application particulière de ses doctrines générales: l'auteur a toujours con-

sidéré l'ensemble des Etats de l'Europe comme une république *chrétienne ;* et c'est ainsi que Voltaire se plaisoit à le considérer lui-même, malgré la vivacité de ses préventions anti-religieuses, qui cédoient quelquefois à la noblesse de ses idées. Cette vue domine dans le nouvel écrit de M. de Bonald : j'oserois croire qu'elle n'étoit pas la plus propre à présenter les choses sous leur vrai jour et dans toute l'exactitude de leurs rapports mutuels. Ce mot de *chrétienté* n'a-t-il pas insensiblement perdu beaucoup de son sens et de sa valeur, depuis que la corrélation qui les fondoit et qui les déterminoit s'est évanouie? Il jouissoit de toute la force de sa signification, quand le glaive sanglant d'une religion rivale et conquérante menaçoit, à l'Orient et au Midi, les Etats chrétiens, et quand l'Europe tout entière, l'Evangile à la main, se précipitant sur l'Asie, marchoit contre les sectateurs de Mahomet et les disciples du Coran. Alors, tous les intérêts de la politique venoient se confondre dans les intérêts de la religion. Les temps sont bien changés : le christianisme tourna ses armes contre lui-même, et déchira ses entrailles, lorsqu'il n'eut plus d'ennemis extérieurs à combatre; et la discorde, consacrée par des traités, s'éternisant au sein même de la paix, la politique européenne, à qui l'unité religieuse ne servoit plus de base, sembla se dégrader, et devint en quelque sorte toute profane. S'est-elle relevée depuis? A-t-elle repris son antique caractère sous l'influence, tous les jours plus agissante, des doctrines modernes? Et n'est-il pas permis au philosophe impartial de regarder aujourd'hui ce qu'on appeloit autrefois la *république chrétienne*, comme un fantôme respectable, comme une espèce d'illusion poétique, plus capable d'inspirer de nobles

sentimens aux belles ames, que de fournir des idées précises et des notions bien réelles et bien positives aux esprits justes.

Il s'agit maintenant de reconstituer l'Europe ébranlée et jetée hors de ses fondemens par le torrent fougueux de l'invasion révolutionnaire : tous les élémens du grand traité de Westphalie ont disparu; la balance du fameux équilibre est brisée; mais l'auteur de la brochure nous montre que les congrès de Munster et d'Osnabruck, et le congrès de Vienne, à la distance de plus de cent cinquante ans, se trouvent placés à peu près au milieu des mêmes circonstances. Je vais suivre aussi exactement que je le pourrai le fil de ses observations et la marche de ses pensées, afin que la brièveté de l'analyse reproduise au moins l'ensemble de ses vues. C'est la seconde fois que les états généraux de l'Europe sont assemblés. Trente ans de guerre d'un côté, vingt ans de l'autre ont précédé l'ouvrage de la paix; ces guerres sont nées des mêmes doctrines; car on peut envisager les prétentions de la philosophie politique comme la dernière conséquence des dogmes de la réforme. Le but, à Vienne, comme à Munster, est d'organiser le corps germanique : on vouloit opposer la ligue protestante à la maison d'Autriche; on veut opposer en Allemagne des puissances plus fortes et plus indépendantes à l'ambition présumée de la France. En un mot, M. de Bonald voit ici plus de variété dans la forme, que de changement dans le fond; mais il espère que les résultats du congrès de Vienne auront plus de durée et de solidité que ceux du congrès de Munster : ce n'est pas seulement *la paix* qu'on attend aujourd'hui, c'est l'*ordre*; c'est une constitution définitive de l'Europe. Les deux bases sur lesquelles cet

ordre peut reposer sont la *religion* et la *monarchie :* l'esprit *populaire* régnoit au temps du traité de Westphalie; l'esprit *monarchique* domine aujourd'hui. M. de Bonald remarque toutefois que ce n'est pas sans quelques modifications : les religions nouvelles qui, d'abord n'ont demandé que la *tolérance*, obtiendront à présent l'*égalité*. Cette égalité peut conduire à la réunion, à l'*unité*, à cette concorde parfaite, que Leibnitz et Bossuet jugeoient possible. Ce qu'on appeloit l'*équilibre de l'Europe* fut le principal fruit du traité de Westphalie; l'*ordre* est toute autre chose : l'équilibre ne fut imaginé que lorsqu'il y eut partage et scission dans les doctrines politiques et religieuses; dans le système de l'équilibre, toutes les *puissances restent armées.* Ce système est donc essentiellement illusoire. Il auroit aujourd'hui plus d'inconvéniens que jamais; c'est sur un appui moins chancelant qu'un grand roi et un grand philosophe avoient projeté d'établir l'*ordre* et le repos en Europe : Henri IV et Leibnitz pensèrent que la *prééminence politique* du chef de l'Eglise pouvoit seule nous assurer ces biens. Mais ce moyen de la suprématie pontificale est-il possible, surtout aujourd'hui? M. de Bonald semble ne pas le croire, quoique la *chrétienté* lui paroisse une famille et un état qui doivent, comme tous les autres, se gouverner par des *autorités*, et non par des *équilibres :* il appelle, d'ailleurs, le respect sur cette conception recommandée par des noms si imposans; que faire donc? que mettre à la place de l'*équilibre*, dont le vice est si évident, et de la prééminence pontificale, qui ne seroit absolument possible que dans le cas qui, suivant M. de Bonald, n'est pas impossible, du retour à l'*unité* religieuse? L'auteur y substitue la *prépondérance*, et ce

qu'il appelle la *nécessité* politique de la France. Les titres de cette *prépondérance* sont l'antique considération dont jouit le peuple français, son droit d'aînesse parmi les nations européennes, l'ancienneté de la maison royale de France, l'empire si étendu et presque universel de notre langue. Les derniers événemens auxquels toute l'Europe a concouru, prouvent l'idée qu'on s'est faite partout de l'importance *sociale* de la France; mais comment peut-elle obtenir l'usage actif de cette importance, et parvenir à cette *prépondérance* que réclament, selon M. de Bonald, le repos et l'*ordre* de l'Europe? en obtenant tout son développement territorial, en devenant une nation complète, une société *fixée*, une société *finie*. Les idées de l'auteur sur les sociétés *finies*, sur la force d'expansion qui porte tous les peuples vers leurs *limites naturelles*, sont extrêmement ingénieuses; sont-elles également concluantes? Quoi qu'il en soit, il veut que la France s'étende jusqu'au Rhin. Ce n'est qu'en arrivant à ce point, qui seul manque à son complément, qu'elle deviendra une nation *finie*, et que ses destinées désormais remplies et irrévocablement *fixées*, pourront présider aux destinées des autres peuples. Les objections naissent en foule de cette foule d'idées: M. de Bonald ne les néglige point; et, dans un morceau où il prévient les alarmes que pourroit exciter, chez les nations marchandes, la réunion si naturelle de la Belgique à la France, il expose, sur le commerce et sur les rapports de l'esprit *mercantile* avec les institutions sociales, des vues qui paroissent aussi justes que profondes. Il conclut toute cette partie de son écrit par un vœu qui semble être l'expression abrégée et le sommaire de tous ceux qu'il forme dans le cours de son ouvrage. Se-

lon lui, la haute politique demande plus impérieusement que jamais l'affermissement de la puissance du Saint-Siége : « C'est de là, dit-il, qu'est venue la lumière, « c'est de là encore que viendront l'*ordre* et la paix des « esprits et des cœurs. »

Cette conclusion, énoncée moins encore comme un souhait que comme un fait, nous ramène au terme d'où nous sommes partis. La politique de M. de Bonald s'appuie sur les grands souvenirs du passé plutôt que sur l'observation des convenances et des besoins actuels : elle fait retentir avec éclat les noms de Charlemagne, de Henri IV, de Bossuet, de Leibnitz, et semble vouloir assurer aux plans conçus par ces grands hommes, cette immortalité qui n'appartient qu'à leurs noms. M. de Bonald pense avec ces héros de la politique, de la religion et de la philosophie, mais il ne paroît pas songer assez que l'avenir n'étoit pas à leur disposition, et que cet avenir est le présent d'aujourd'hui : il se replace dans leur siècle, à leur époque, à côté d'eux, parce qu'il se sent digne d'associer ses pensées aux leurs ; mais il oublie trop ses contemporains : il confond trop ce qui n'est plus avec ce qui est ; il reproduit quelquefois l'éloquence de Bossuet, et presque toujours la profondeur de Leibnitz ; mais peut-il se flatter de faire maintenant triompher leurs doctrines et de réaliser leurs espérances ? Ces mots de retour à l'*unité* religieuse, de *prééminence* pontificale, sont-ils faits pour les oreilles de notre temps ? Regrettons, si l'on veut la *république chrétienne* ; mais ne prenons pas nos regrets pour de l'espoir. Cette tendance à l'*égalité*, que M. de Bonald remarque dans les diverses religions, au lieu de nous promettre l'*unité*, ne seroit-elle pas hélas ! une tendance vers la *nullité* ?

Cette *lumière*, qui est venue du Saint-Siége, et cet *ordre* qui doit en venir, ne forment-ils pas un langage qui semble appartenir plutôt à l'enthousiasme de l'imagination, qu'aux réflexions de l'esprit? Tout cela est-il assez net, assez précis, assez positif, assez philosophique, assez approprié aux circonstances? Il faut que la politique ne soit ni trop abstraite, ni trop matérielle : il ne faut ni qu'elle rampe dans la poussière des bureaux et des cartons, ni qu'elle se perde dans les sublimités de la métaphysique, ou, ce qui est la même chose, dans les rêves du passé. Toutefois, on ne lira pas sans fruit cette brochure de M. de Bonald : elle éveille la pensée; elle excite le sentiment; elle nous inspire une plus haute idée de notre patrie; elle nous rappelle à notre religion; elle provoque nos méditations sur des objets d'une grande importance; elle nous entretient des plus nobles souvenirs : c'est l'ouvrage d'un chrétien, d'un philosophe, d'un écrivain très-éloquent, et d'un vrai Français.

§. II.

23 janvier.

QUAND on s'élève à une grande hauteur, l'œil voit au-dessous de lui les distances s'effacer insensiblement; et les points les plus éloignés les uns des autres se rapprochent entre eux, se touchent, se confondent sous la vue plongeante qui les domine : on pourroit croire d'abord que les deux parties de l'écrit de M. de Bonald n'ont entre elles que peu de liaison, et que les *Considérations sur la noblesse* forment un ouvrage véritablement séparé des *Réflexions sur l'intérêt général de l'Europe*;

mais si l'on parvient à entrer dans les pensées de l'auteur; si l'on se place à côté de lui; si l'on s'élance au niveau de ses hautes conceptions, on aperçoit les rapports qui rejoignent et qui réunissent les deux branches de son vaste sujet : on saisit le tronc, la racine unique d'où elles partent. Ce n'est pas en effet seulement une *noblesse* particulière, la noblesse française par exemple, qu'il envisage dans cette brochure, c'est sur toute la *noblesse* européenne que s'étendent et que reposent les observations de sa philosophie politique; et de même qu'à ses yeux éclairés de la lumière des principes primitifs, et quelquefois, si l'on veut, éblouis, fascinés par le prestige des abstractions, il n'est en Europe qu'un seul état, composé de tous ceux que distingue et sépare le grossier bon sens du vulgaire, il n'est en quelque sorte aussi qu'une seule *noblesse*, dont M. de Bonald cherche à définir l'essence, et voudroit régler la constitution. Suivons, comme nous l'avons fait pour la première partie de son ouvrage, tous les chaînons de ses idées : c'est le meilleur moyen d'en approfondir la nature et d'en préparer l'appréciation.

Je dois annoncer qu'il faut s'attendre ici à une nomenclature toute particulière, assez capable de déconcerter les lecteurs absolument étrangers aux systèmes de M. de Bonald, et qui inspire toujours quelque effroi, même aux initiés : ce philosophe parle le langage de ses pensées, et ses pensées lui sont éminemment propres, et, peut-être, trop éminemment. Qu'est-ce que la *noblesse*, suivant lui? C'est une institution *naturelle* et nécessaire de la société. M. de Bonald attache beaucoup d'importance et un très-grand sens à ce mot NATUREL, comme on le verra par la suite. Poursuivons :

la *nécessité* du pouvoir entraîne celle de la noblesse. Pourquoi? Parce que le *pouvoir* est le *vouloir* et *le faire* : il *veut* la loi; il l'*exécute*. Mais la nature humaine est foible. Le *pouvoir* est donc borné, et dans ses lumières, et dans son action; donc il a besoin que sa volonté soit éclairée par le *conseil*, et son action aidée par le *service* : c'est la constitution fondamentale de toute société. Or, le *conseil* est un *jugement* : cela peut paroître assez clair; le *service* est un *combat*. Comment? Parce qu'il lutte contre les obstacles opposés à l'*action*. Le *pouvoir* est donc, dans l'idiome de M. de Bonald, le chef du *jugement* et du *combat*; de là les *officiers*, les *magistrats*, tous ces agens qui, sous d'autres noms relatifs à ceux-ci, sont les *serviteurs* et les ministres du *pouvoir* et de l'Etat. On peut commencer ici à soupçonner que l'auteur joue sur les mots. Ces agens sont hommes *publics*, comme les *serviteurs* de la famille sont hommes *domestiques* : cette comparaison, ce rapport accroîtra le soupçon. Ils sont les hommes de la *nation*, *gentis homines*, des *gentils-hommes*; ils sont *notables*, *notabiles*, et *nobles*, par syncope, parce que leurs fonctions les distinguent nécessairement de ceux au profit desquels ils les exercent. Ceci ne semblera pas assez net, surtout après la comparaison avec les *domestiques*. Les *nobles* ne sont donc, en un mot, que les *serviteurs* de l'Etat, d'où vient le mot de *service*, appliqué à la magistrature et à l'armée, mais plus particulièrement usité dans le militaire; mot caractéristique qui, selon M. de Bonald, a passé de l'*Evangile* dans toutes les langues des peuples chrétiens, qui exprime une des lois de la morale évangélique, spécifie la supériorité de l'utilité publique sur la vanité

des prétentions particulières, et déploie toute l'étendue de sa signification dans le titre du chef de la société chrétienne, appelle *le Serviteur des serviteurs*. N'est-ce pas voir un peu trop de choses dans un seul mot?

Je divise en deux sections cette partie de la brochure de M. de Bonald : jusqu'ici il n'a fait que définir; bientôt, parcourant avec rapidité l'immense série des applications, il comparera les faits aux principes. Rien ne seroit plus aisé, sans doute, que d'attaquer avec des armes plus redoutables peut-être que celles du raisonnement, les termes étranges dont M. de Bonald compose ses définitions, et sur lesquels il les fonde : c'est aux superficies que s'attache le ridicule; c'est là qu'il se joue; mais quand le fond essentiel des choses est important, faut-il s'arrêter à la singularité bizarre de quelques formes et de quelques mots? Il est vrai, toutefois, que les mots tiennent de bien près aux pensées, et que souvent, dans les discussions philosophiques, la précision illusoire des termes conduit au piége dangereux des sophismes : c'est, ce me semble, une erreur qui n'est que trop commune en métaphysique de vouloir définir les idées par leurs expressions, au lieu de déterminer le sens des expressions par les idées qu'elles représentent; méthode trompeuse, qui substitue furtivement la méprisable frivolité des jeux de mots à l'imposante solidité des argumens, et qui donne parfois aux théories les plus graves de subtiles et misérables *calembours* pour appuis et pour bases. Si M. de Bonald ne s'est pas assez défié de cette périlleuse séduction; si sa philosophie, comme celle de quelques autres esprits supérieurs, est dupe de la langue qu'elle s'est créée, c'est ce dont s'apercevront suffisamment par eux-mêmes les

lecteurs capables de l'entendre. Mes observations seroient inutiles à tous les autres : je me hâte de reprendre l'analyse.

Le *moyen* participe de la nature de la *cause*, dit M. de Bonald; donc la *noblesse* participe de la nature du *pouvoir*. Dans la monarchie, le *pouvoir* et le *ministère* étant distincts, les nobles sont distingués du monarque; dans l'état populaire, le *ministère* et le *pouvoir* alternent, ou même se confondent. En France, où s'est opéré, suivant M. de Bonald, le plus grand développement des institutions monarchiques, point de *noblesse* héréditaire sous la première race. Pourquoi? Parce que le *pouvoir* n'y a pas été constamment héréditaire; quand il y a eu une famille *royale*, il y a eu des familles *nobles*. Le *pouvoir* ne peut se fixer dans une *famille* sans que le ministère tende à se fixer dans les *familles*. C'est le véritable esprit de la monarchie héréditaire; sous ce gouvernement, les métiers même se fixent dans les *familles* par les maîtrises. La monarchie héréditaire, la plus NATURELLE de toutes les formes d'administration, ainsi que l'appelle M. de Bonald, est comme la nature qui inspire aux enfans le goût de la profession de leurs pères. Ainsi donc, le cours insensible des siècles nous montre en France l'établissement progressif d'une *noblesse* héréditaire et patrimoniale attachée aussi, selon l'expression bien remarquable de l'auteur, à la *glèbe* et à la *propriété*, d'une *noblesse* qui est au *pouvoir* ce que le sacerdoce est à la divinité, et qui ne *servoit* pas en raison de son titre, mais dont le titre étoit la conséquence de son dévouement au *service* de l'Etat. L'exemple de la Pologne, où le *pouvoir* étoit électif et la *noblesse* héréditaire; celui de la Tur-

quie, où le *pouvoir* est héréditaire, tandis que les fonctions du *service* public y sont amovibles, prouvent tous deux également que les Etats languissent et tombent dans le dépérissement, quand le *pouvoir* et le *ministère* se développent d'une manière inégale. Par suite de la combinaison de ces deux facultés, dans les différentes espèces d'Etats plus ou moins démocratiques, c'est plus ou moins l'*individu* qui tend à s'élever; dans la monarchie c'est la *famille.* De là l'usage de l'*ennoblissement* qui, entre autres avantages, donnoit parmi nous à l'acquisition de la richesse un autre but que la richesse même.

Pourquoi la loi n'accordoit-elle le pouvoir *d'ennoblir* qu'aux charges de magistrature, en cour souveraine? C'est qu'en matière *civile*, le *jugement* n'est pas précisément une fonction *publique*, tandis que la justice *criminelle* fait essentiellement et éminemment partie du *ministère.* Ainsi, la loi s'explique par les principes, et les principes justifient la loi! En Angleterre, il n'y a qu'une espèce de *patriciat :* le gouvernement est mixte; l'aîné seul est *ennobli;* les puînés ne sont que *lords par courtoisie.* En France, la famille *ennoblie* ennoblissoit tous ses membres, et la noblesse la plus récente n'avoit pas, suivant M. de Bonald, une autre nature, un autre caractère que la plus ancienne. Il nous peint celle-ci comme composée seulement des vieillards, des *anciens* de la société, de la *famille* publique, et paroît mettre en cet endroit une image à la place d'une raison : quoi qu'il en soit, il approuve l'ennoblissement *à prix d'argent.* Il faut que les *familles* puissent sortir aisément de l'état privé, et les *individus* avec effort. La famille, dans l'état privé, doit s'enrichir par le travail; dans les

fonctions publiques, elle ne doit que *servir :* donc il est nécessaire qu'elle fasse preuve de richesse quand elle veut entrer dans le *service*. L'avancement possible de toutes les familles doit consoler tous les amours-propres et prévenir toutes les jalousies. L'auteur fait remarquer qu'aujourd'hui en France l'élévation des *individus* est plus difficile qu'elle ne l'étoit autrefois, et que les vertus de Caton, aussi-bien que les talens de Démosthènes, ne serviroient de rien sans *l'impôt foncier*. Du reste, il montre que l'élévation facile des *familles* est plus avantageuse à l'Etat que celle des *individus*; il y voit même, par une espèce de paradoxe, la véritable *égalité*. Il déduit, ce me semble, fort bien de ses définitions et de ses principes, que les priviléges *pécuniaires* de la *noblesse* dérivent de sa nature. Cette vue et celle que j'ai indiquée plus haut, sur la différence de la justice *criminelle* et de la justice *civile*, rappellent, suivant moi, toute la sagacité de Montesquieu. Tel est l'ensemble des *Observations* de M. de Bonald sur la *noblesse*. Je crois les avoir fait connoître, autant que l'exactitude d'un résumé peut suppléer au détail des développemens.

Où conduisent-elles? Quel est le but positif et réel de cette partie de l'ouvrage? Cet écrit me semble, en général, renfermer plus de conséquences qu'il n'en développe. Hardi et décisif dans l'énoncé des idées particulières, M. de Bonald est d'une réserve extrême dans les conclusions générales; et, après avoir entraîné son lecteur à travers les principes et les faits, tout à coup il le laisse dans le vague, et ne lui présente, pour terme de sa course, qu'un amas de nuages : on diroit que l'auteur s'y cache, effrayé lui-même des résultats de sa doc-

trine. Que veut-il ici? Il faut le citer, et l'entendre : « La « première, et peut-être la seule institution, dit-il, qui « manque à nos sociétés d'Europe, est l'institution ou « la constitution du corps chargé du *ministère public*. « La *noblesse*, long-temps gouvernée par les *mœurs*, « devroit l'être aujourd'hui par les *lois;* car lorsque les « mœurs sont perdues, il faut les écrire pour les re- « trouver. Il faudroit donc instituer la *noblesse* dans « son état politique et même dans son état domestique, « en faire réellement un ordre, c'est-à-dire, un corps « de familles dévouées au *service* public, et tout régler « enfin dans des hommes qui doivent être la règle vi- « vante de tous. Elle est aujourd'hui un objet de ja- « lousie par de vaines décorations et de frivoles distinc- « tions : elle seroit alors, pour les ames foibles, un « objet de terreur et d'épouvante par la sévérité de ses « maximes, l'étendue de ses engagemens et l'austérité « de ses devoirs. » Il y a, certes, dans ces vues, je ne sais quoi de grand et de sublime; mais combien ne sont-elles pas idéales et vagues! Elles élèvent l'ame; mais combien elles sont loin de satisfaire l'esprit! Elles le jettent et l'égarent dans le vide : aussi n'est-on pas surpris d'entendre M. de Bonald s'écrier, immédiatement après ce passage : « *Je sens ici le besoin* de m'appuyer d'une « autorité imposante! » et de le voir aussitôt s'envelopper, plutôt que s'appuyer, d'une très-longue et très-nébuleuse citation de Leibnitz. Enfin, il convient qu'il n'a fait qu'une *Utopie,* et il s'en aperçoit, dit-il, *un peu tard.* C'est une chose étrange, il faut l'avouer, qu'une *Utopie* dans une *brochure :* une brochure politique est une harangue adressée au public dans une circonstance déterminée. Que diroit-on d'un orateur qui, dans un

moment de crise, ne monteroit à la tribune que pour proposer des idées chimériques etdes plans imaginaires? Platon ne proclamoit pas sur la place publique d'Athènes les songes brillans de son admirable imagination : il se contentoit de les consigner dans les éloquentes productions de sa plume. La prudence de son zèle l'empêchoit sans doute de mêler à des discussions positives les rêves de son génie. Il est vrai que si la réalité manque au Platon de nos jours, l'espérance ne lui manque pas; et c'est, je crois, dans les espérances qu'il conçoit, plutôt encore que dans les conséquences qu'il exprime, que l'on doit chercher le fond de ses pensées : « Qui sait, « s'écrie-t-il en finissant, si quelque jour les idées NA- « TURELLES ne prendront pas la place des idées *libéra-* « *les?.....* » Cette opposition indique toute la force que M. de Bonald donne au mot NATUREL, une des bases de ses systèmes et un des termes sacramentaux, j'ai presque dit, *cabalistiques*, de sa langue. Je voudrois, à cet égard, entrer dans quelque explication; mais cela se comprend assez de soi-même. Du reste, c'est en conservant toujours un profond respect pour le beau caractère et pour le rare génie de M. de Bonald, que j'ose attaquer quelques-uns des vices de sa méthode, et quelques-unes des erreurs de ses systèmes : au milieu de mes critiques les plus téméraires, je ne cesse jamais de rendre hommage au talent transcendant de cet homme supérieur.

XXXV.

Discours prononcé pour l'ouverture du cours d'Histoire moderne; par M. Villemain, professeur suppléant d'histoire moderne, dans la Faculté des lettres de l'Académie de Paris..

30 janvier.

Si l'on ne savoit pas combien le vrai talent a de puissance et de ressources, quelle est la variété de ses moyens, la diversité de ses attributs, la souplesse et la flexibilité de sa nature, on pourroit être étonné de voir aujourd'hui M. Villemain entreprendre d'enseigner l'histoire; et si l'on n'avoit pas observé, dans les productions purement littéraires de ce jeune professeur, une précocité de sens et de raison, dont les exemples sont rares, on pourroit craindre que le genre d'enseignement dont il vient de se charger, ne fût pas précisément dans les convenances de son âge : car on le sait, l'histoire exige de celui qui la professe, comme de l'auteur qui l'écrit, la profondeur du jugement, l'expérience de l'esprit, et tout l'acquis de la maturité. On aimeroit toutefois, et dans tous les cas, ce courage d'un talent naissant que rien ne sauroit effrayer, qui voudroit tout tenter et tout braver, et qui, pressé du besoin de la renommée et de la gloire, se hâteroit de les poursuivre par toutes les voies, et de les chercher dans toutes les carrières. Il est même, il faut le dire, une témérité qui plaît dans un jeune écrivain presque autant que la modestie : si l'entreprenante audace peut ressembler à l'imprudence, elle multiplie du

moins autour d'elle les chances du succès; et quand elle se présente environnée déjà de palmes et de trophées, elle ne paroît annoncer et promettre que de nouveaux triomphes.

Ce discours *préliminaire*, par lequel M. Villemain a commencé son *Cours*, prouveroit seul que sa jeunesse n'a pas trop présumé d'elle-même, en acceptant, et, si l'on veut, en affrontant ces fonctions nouvelles qu'elle eût pu redouter : ceux qui croiroient ne trouver ici que des phrases bien faites, que des tournures élégantes, des expressions savamment assorties, des mouvemens heureux, seront aussi charmés sans doute que surpris d'y rencontrer encore autre chose. Le professeur jette un coup d'œil rapide sur tout l'ensemble du sujet qu'il traitera dans ses leçons, et le voit de très-haut : c'est l'histoire du quinzième siècle qu'il se propose de développer; histoire féconde en grands événemens et en grandes révolutions, et dont les tableaux, souvent peints, souvent offerts aux regards, semblent toujours se rajeunir sous les pinceaux du talent. En général, il n'y a pas de *lieux communs* pour celui qui sait penser et qui sait écrire : il s'approprie toutes les matières par l'originalité de ses idées, et par l'empreinte de son style; et sans déposséder ceux qui les ont dignement conquises avant lui, il entre lui-même dans les domaines de ses devanciers en conquérant et en possesseur légitime. Ce que M. Villemain avoit d'abord à créer, c'étoit un plan sur lequel il pût dérouler, avec une sorte d'uniformité, cette masse de faits très-divers, et quelquefois très-incohérens, dont se compose l'époque brillante, qu'il doit analyser et décrire : il falloit saisir le point d'unité, ou du moins les centres différens, autour desquels viennent naturellement se grouper

les événemens considérés dans leurs rapports mutuels, dans leurs causes et dans leurs effets; il falloit même peut-être que l'imagination du professeur ou de l'historien suppléât avec discrétion à la réalité, quand à cet égard celle-ci pouvoit manquer : car la liaison des parties, la suite, l'enchaînement des faits, toujours si nécessaires dans une composition historique, le sont, je crois, davantage encore dans un Cours d'histoire. A cette exposition du plan général devoient se joindre des peintures vives, crayonnées à grands traits, abrégées et sommaires, plans particuliers des détails où le professeur entrera; enfin, cette espèce d'*avant-propos* devoit renfermer et présenter les germes de toutes les pensées, de toutes les réflexions, de toutes les observations que peut faire éclore, et auxquelles peut donner lieu la narration fidèle et détaillée des événemens. Le discours même de M. Villemain me suggère cette sorte de théorie; et tracer ce qu'il falloit faire, c'est indiquer ce que le jeune professeur me paroît avoir supérieurement exécuté.

Toutefois, la marque particulière et le caractère propre du talent de M. Villemain sont tout ici : car, avec la connoissance des faits, résultat immédiat et nécessaire, et fruit naturel de l'étude, avec une certaine habitude de méditation, avec le secours des écrivains et des ouvrages antérieurs, avec cette facilité d'écrire, devenue si commune et si vulgaire aujourd'hui, un esprit très-inférieur au sien auroit pu s'imposer à toute force, et remplir d'une manière quelconque les conditions fondamentales qu'il s'est prescrites, chercher et trouver à peu près le même plan, tenter de colorier quelques tableaux, répandre sur le sujet quelques pensées et quelques réflexions qu'il offre de lui-même, ou qui sont partout, donner en

un mot à ce discours le même cadre et la même forme : ce ne sont pas là précisément en effet les inspirations véritables du talent ; ce ne sont que les conseils de la raison éclairée ; mais ce que la raison, ce que la lecture, l'étude, l'attention et l'instruction ne fournissent pas seules, c'est l'éloquence du style, qui tient toujours à l'énergie des idées, et qui n'en est que l'image ; c'est la multitude et la nouveauté des aperçus, la finesse des observations, la profondeur des vues, la vivacité du trait, et tout ce qui distingue un véritable historien, d'un narrateur qui n'est qu'exact et instruit. Je crois donc pouvoir me dispenser de suivre scrupuleusement la marche du discours de M. Villemain : les combinaisons de cette marche ne sont pas ce qu'il y a de plus essentiel à remarquer, dans la composition du nouveau professeur d'histoire : un plus rare mérite y brille.

Dès l'entrée de son ouvrage, on rencontre une de ces pensées qui frappent, parce qu'on ne se souvient de les avoir vues nulle part, et qui appartiennent à un esprit très-réfléchi : « L'intervalle d'un siècle, dit-il, « ne présente pas une simple division de temps, arbi- « traire, et sans conséquence morale. Il est naturel, et « l'expérience prouve, que chaque siècle *doit* amener « un nombre d'événemens politiques, et quelque ré- « volution dans le génie des peuples : on n'applique- « roit pas cette réflexion au sixième, au septième siè- « cles : on ne sauroit les distinguer ; rien n'est plus « uniforme que l'ignorance, et la barbarie n'admet « pas de degrés ; il n'en est pas de même des temps, « où l'esprit humain travaille et se déploie : le mouve- « ment une fois commencé se prolonge ; et si l'esprit « humain, traversé dans ses théories par les passions

« sur lesquelles on ne calcule jamais, ne s'avance pas « constamment vers la perfection, cependant il mar- « che toujours, et du moins par ses chutes et par ses « égaremens il atteste sa perpétuelle instabilité. » Les grammairiens sévères découvriront peut-être une petite incorrection dans la seconde phrase de ce morceau; mais les esprits, accoutumés aux méditations philosophiques, sentiront, je pense, dans tout ce passage, une force de tête et une vigueur de conception peu ordinaire : ils y observeront surtout la réfutation complète en quelques lignes, et par forme d'allusion, de ce système si faux et si séduisant de la *perfectibilité indéfinie*, rêvé par l'orgueil de notre siècle.

Le même genre de mérite, les mêmes qualités éclatent dans les réflexions suivantes, également relevées par une de ces allusions qui rendent la vérité plus claire, en la rendant plus frappante : « Le Nord avoit besoin « d'être éclairé par la lumière de notre Occident : il « attendoit *la réflexion d'un soleil* qui n'étoit pas en- « core levé sur nos heureux climats; c'est la plus « grande victoire qu'aient remportée le christianisme « et l'humanité, d'avoir désarmé d'avance les destruc- « teurs antiques de la civilisation, d'avoir vaincu la bar- « barie en remplissant de nos arts les déserts qu'elle « habitoit; et au lieu de ces murailles inutiles que les « Romains élevoient aux confins de leur empire, d'a- « voir uni tous les peuples par l'équilibre des forces « et le lien des mœurs et du génie. La constitution de « l'Europe, plus durable que l'empire des Romains, « n'a rien à craindre du reste de la terre. Cette Europe « savante, industrieuse, guerrière et commerçante, « forte de tous les raffinemens de l'art de vaincre, plus

« brave que les peuples barbares, cette Europe, qui « a épuisé toutes les corruptions, subi toutes les expé-« riences, passé toutes les crises, semble inébranlable « dans sa durée politique, et même dans son repos, à « moins qu'une partie d'elle-même ne veuille écraser « toutes les autres par un effort dont l'éternelle im-« puissance est aujourd'hui plus manifeste que jamais. » Voilà sans doute de très-hautes idées politiques, aussi solides, aussi justes que fortement saisies; et dans quel style elles sont rendues! Excepté peut-être *la réflexion d'un soleil*, expression qui me semble un peu trop technique et trop affectée, la diction est aussi parfaite c'est-à-dire aussi pure, aussi énergique, aussi noble que les pensées sont élevées et profondes.

Je ne ferai plus qu'une citation, précisément parce que j'aurois trop de morceaux à transcrire, si je voulois essayer de présenter ici tout ce qui, dans ce discours, me paroît digne d'être cité : M. Villemain, qui nous fait l'honneur de partager avec nous les travaux de ce Journal, sait par expérience dans quelles bornes étroites nous sommes forcés de renfermer nos extraits et nos analyses. Le champ, toujours assez étendu pour la critique plus facilement crue du lecteur, n'est jamais assez grand pour la louange qui rencontre plus de défiance, et qui veut plus de preuves : celles que je viens de fournir suffiront du moins, j'espère, au petit nombre des connoisseurs. Mais écoutons encore M. Villemain, discutant, pour ainsi dire, en quelques mots, les destinées du duché de Bourgogne. « Le commerce, dit-il, donne « aux Etats, comme aux particuliers, une fortune ra-« pide et prodigieuse; mais il n'y a de fortune durable « que la possession d'un territoire. Le duché de Bour-

« gogne, composé de provinces peu naturellement réu-
« nies, malgré ses richesses qui surpassoient celles de « presque toute l'Europe, a disparu dans le siècle de « sa grandeur; et la France à laquelle il avoit imposé « des lois, la France, désolée par la guerre, pauvre, sans « industrie, sans commerce, mais occupant un terri-« toire entier, compacte, a résisté à tous ses malheurs « par le courage de ses habitans, et pour ainsi dire par « la vertu de la terre. » Ce dernier trait est assurément d'un écrivain bien distingué, comme les vues qu'offre ce peu de lignes sont d'un esprit qui, dès son premier élan, se montre capable d'embrasser et de dominer toutes les théories sociales. M. Villemain, ce me semble, n'est pas toujours favorisé d'un pareil bonheur dans la hardiesse de ses expressions; et au fond, qui pourroit compter sur une telle continuité? Quelquefois, mais rarement, l'effort devient sensible, et le succès ne répond pas, suivant moi, à l'intention et à l'espérance. Je doute, par exemple, que l'image suivante soit généralement approuvée : . . . . . « Les victoires et le génie de Maho-« met, qui pousse et précipite enfin les ruines *pen-« dantes* de l'empire grec. » Quelques écrivains, M. Delille entre autres, ont tenté d'enrichir notre langue de l'effet qu'ont presque toujours en latin les mots *pendere*, *pendentes*: ils n'ont pas réussi. M. Villemain a-t-il été plus heureux? Approuvera-t-on davantage cette locution : « La fière et *indigente* liberté des Suis-« ses? » Qu'est-ce qu'une liberté *indigente*? On entend bien ce que veut dire l'orateur : mais son expression ne rend point sa pensée, en voulant trop la peindre avec énergie et précision. Quelques taches de ce genre, parmi tant de beautés, sont numériquement bien peu

de chose : toutefois elles pourrroient en elles-mêmes faire craindre que le jeune auteur, en recherchant les effets du style, ne se défiât pas assez des dangers de l'affectation. Son beau talent, qu'on ne sauroit trop louer, trop encourager et trop éclairer, a peut-être deux écueils à redouter, dans cette brillante carrière qu'il est appelé à parcourir, l'accumulation indiscrète des pensées qui produit toujours plus ou moins l'obscurité de la diction, et ce qu'on nomme la MANIÈRE qui en détruit toujours plus ou moins l'intérêt. Il est fait, non pas pour suivre le goût de son siècle, mais pour le maîtriser ; et M. Villemain sait mieux que personne que les productions des grands talens ne doivent pas seulement être de beaux ouvrages, mais de bons exemples.

XXXVI.

Histoire de Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, composée sur les manuscrits originaux, par M. DE BAUSSET, ancien évêque d'Alais.

§. Ier.

20 février.

LE succès brillant et mérité de l'*Histoire de Fénélon* a préparé très-avantageusement le succès que doit obtenir l'*Histoire de Bossuet :* l'un de ces deux beaux ouvrages sembloit même appeler l'autre ; et l'on pouvoit très-justement attendre le portrait de l'évêque de Meaux de la même main et de ces mêmes pinceaux qui nous avoient tracé celui de l'archevêque de Cambrai : c'eût

été manquer, ce semble, à la mémoire du grand Bossuet, que de ne point placer son image à côté de celle de son aimable rival : les mêmes lauriers devoient ombrager les monumens et couronner les statues de ces deux hommes à jamais illustres.

Dans les sentimens égaux et pareils d'admiration et de respect qu'ils inspirent sans doute à leur éloquent historien, ou plutôt à leur panégyriste, on peut remarquer que le premier mouvement fut pour Fénélon : C'est vers l'intéressant et doux auteur du Télémaque, vers ce génie si plein d'agrément et de charmes, que se sont portés d'abord, comme d'eux-mêmes, les hommages publics de son culte. Il est conforme à notre nature que nos offrandes cherchent plus volontiers les autels des divinités les plus faciles et les moins imposantes. Peut-être l'historien de Fénélon et de Bossuet fait-il aujourd'hui, par une sorte de convenance et de devoir, ce qu'il fit précédemment par penchant et par attrait ; mais il est impossible qu'ici le devoir ne ressemble pas au penchant, et ne se confonde pas avec lui : cette préférence de priorité donnée à Fénélon appartient probablement encore plus à la séduction et à l'entraînement du sujet qu'aux dispositions de l'écrivain respectable qui du moins, dans l'ordre de ses travaux, paroît avoir préféré les grâces à la majesté.

Le genre propre et particulier d'intérêt qui s'attache à chacune de ces histoires se rapporte en effet au caractère, aux talens, à l'idée qu'on s'est formée des deux grands personnages, dont elles décrivent la vie, et dont elles reproduisent la gloire : elles s'embellissent, elles s'ennoblissent, il est vrai, l'une et l'autre, et dans une mesure à peu près égale, de tout l'éclat des génies qu'elles célè-

brent, et de toute la dignité des vertus qu'elles proclament et qu'elles honorent; mais ces rares vertus, ces talens extraordinaires ont entre eux des nuances fort distinctes et, pour ainsi dire, des physionomies très-diverses; et si, dans le dessein de composer et de publier ces deux ouvrages, l'auteur, innocemment artificieux, se fût proposé de faire paroître d'abord l'*Histoire de Fénélon*, cet artifice, semblable à une de ces ruses adroites de l'éloquence qui souvent commence par chercher habilement à gagner les esprits avant de les subjuguer, n'eût été qu'un calcul aussi juste que légitime.

Au nom de l'archevêque de Cambrai, l'imagination sourit, et le cœur épanoui s'ouvre aux sentimens les plus tendres comme les plus purs: les plus douces images viennent s'offrir à l'esprit; les souvenirs les plus enchanteurs viennent pénétrer l'ame. Le nom de Bossuet produit un effet tout différent : il élève la pensée, mais il l'attriste : s'il présente l'idée de tout ce que l'éloquence chrétienne a de plus majestueux, de plus sublime, de plus auguste, il rappelle aussi tout ce qu'elle a de plus austère, de plus sombre, et de plus effrayant : on se figure cet étonnant orateur, si souvent appelé l'*Aigle de Meaux*, planant dans les régions supérieures, et déployant au haut des cieux ses ailes immenses; mais c'est la foudre qu'il y va chercher, et sa voix retentissante ne semble pouvoir s'accorder qu'avec le rugissement des tempêtes, et le bruit lugubre du tonnerre: il renverse toutes les hauteurs, fait rentrer toutes les grandeurs dans le néant, foudroie tous les empires; et les ames sont saisies de terreur et d'effroi :

Terra tremit..... et mortalia corda,
Per gentes, humilis stravit pavor....!

Tandis que Fénélon s'occupe à cueillir, dans Homère et dans Virgile, les plus charmantes fleurs de la riante mythologie, Bossuet descend dans les sombres profondeurs et dans les abîmes mystérieux de nos livres sacrés, pour y forger et pour en tirer les armes terribles de sa redoutable éloquence. On peut comparer l'un à ce doux Thermosiris qu'il a si bien peint dans son Télémaque; l'autre, à quelqu'un de ces prophètes à la voix inspirée et au regard plein d'avenir et de menace, que nous offre la Bible. Le génie de Bossuet est tranchant, exigeant, impérieux, avide de triomphes, fait pour vaincre, conquérir, et dominer; celui de Fénélon ne respire que la douceur, n'agit que par l'insinuation, et ne veut triompher que par la condescendance.

De ces deux caractères, qui forment entre eux un contraste si prononcé et si remarquable, résultent nécessairement, pour la plupart des lecteurs dont chacune de ces histoires peut provoquer la curiosité, des impressions très-différentes. Ces impressions devancent même et préviennent la lecture, qui ne fait que les fortifier; et je ne serois pas surpris que l'*Histoire de Bossuet* se répandît avec moins de rapidité que celle de Fénélon: on s'attend, non sans raison, à trouver dans l'une ce qu'on a déjà rencontré dans l'autre, c'est-à-dire une infinité de détails théologiques. Mais ces détails, si arides par eux-mêmes, si peu intéressans, si rebutans aujourd'hui pour nous, couverts, en quelque sorte, dans l'*Histoire de Fénélon*, par les grâces que semble emprunter de lui tout ce qui l'approche, n'ont presque rien qui déguise leur sécheresse et leur âpreté dans l'*Histoire de Bossuet* : ils s'y montrent hérissés de toutes les épines de l'appareil scolastique; et quand on

songe que le plus grand nombre des ouvrages de cet immortel écrivain, plongé maintenant dans l'obscurité, inconnu à presque tous ceux qui lisent, n'est plus feuilleté que par ceux à qui leur état impose le devoir spécial d'une étude plus approfondie de la religion et de la théologie, on peut craindre que la vogue de son *Histoire* ne réponde pas à la gloire de son nom. A peine est-on même rassuré par la considération de l'intérêt puissant que doit inspirer, du moins à tous les amis des lettres, le plus grand orateur qu'ait eu la France, le peintre sublime qui nous a laissé le plus imposant des tableaux historiques : c'est dans les *Oraisons funèbres* et dans l'*Histoire universelle*, qu'est pour eux tout Bossuet : l'écrivain éloquent éclipse à leurs yeux le dialecticien profond, le savant théologien, le *Père de l'Eglise ;* et s'ils ne laissent pas entièrement dans l'oubli les merveilles de son zèle apostolique, c'est presque pour n'y voir que les excès d'un caractère ardent et impétueux ; ils ne se souviennent de ses luttes, de ses combats, de ses victoires, que pour se représenter l'aimable Fénélon, abattu, comme une innocente et douce victime, aux pieds du fier Bossuet armé du double glaive de la religion et de l'autorité ; ils se représentent le vaincu triomphant de son vainqueur par l'aveu de sa défaite, et par le mérite de sa résignation : tel est l'esprit de notre siècle : je ne prétends assurément pas le justifier ; je n'ai voulu qu'énoncer un fait.

M. de Bausset lui-même ne se le dissimule pas : ces fameuses controverses, auxquelles tout le monde prenoit part il y a cent cinquante ans, n'attirent plus aujourd'hui l'attention de personne. Si l'on prononce encore quelquefois le nom de madame Guyon, est-ce pour

examiner la question qu'ont fait naître ses erreurs? N'est-ce pas plutôt pour rire, et de ce nom et de cette affaire? Combien le grand Arnauld n'a-t-il pas prodigué, en pure perte pour la postérité, les merveilleuses ressources de son irrésistible logique! Que d'ouvrages savamment composés, supérieurement raisonnés, sont maintenant ensevelis dans les plus épaisses ténèbres, après avoir jeté le plus vif éclat, à leur naissance! Qui se souvient de Jansénius autrement que par le ridicule attaché à ce souvenir? Et qui lit les *Lettres provinciales* sans regretter que tant d'esprit, de talent et d'éloquence, ait été appliqué à des sujets d'un intérêt si restreint et si passager? Dans plusieurs endroits de son livre, l'historien de Bossuet peint avec force, et censure avec un zèle qui n'a rien d'amer, cette disposition de notre âge dont l'indifférence ne se renferme pas sans doute dans de justes limites, et s'étend trop de l'accessoire à l'essentiel: il paroît sentir que l'*Histoire de Bossuet*, plus volumineuse encore que celle de Fénélon, excède un peu, sinon précisément les proportions que le genre biographique exige, du moins les bornes que sembloit prescrire l'état actuel des esprits. En effet, la gloire seule de Bossuet a pu l'encourager à se permettre ces quatre volumes d'une si forte dimension, qui ne contiennent presque, dans leur totalité, et qui ne pouvoient guère contenir que des analyses et des extraits de ces écrits, à peu près étrangers maintenant à la haute renommée de l'auteur des *Oraisons funèbres* et de l'*Histoire universelle*. Cette suite, ce tissu de morceaux plus ou moins frappans, de citations plus ou moins brillantes, de résumés plus ou moins attachans, ont sans doute l'avantage de faire au moins connoître superficiellement plusieurs ouvrages de Bos-

suet trop ignorés; mais cet avantage suffira-t-il pour absoudre l'historien d'avoir donné tant d'étendue à ces extraits, dans son livre? Et ces analyses ne seront-elles pas accueillies par les mêmes préventions qui repoussent les productions dont elles offrent le sommaire? Je place toujours ici l'auteur devant le tribunal de cette classe très-nombreuse de lecteurs qu'effraie la seule idée des discussions théologiques et des débats de l'école. Quelques magnifiques traits d'éloquence, semés dans ce recueil de citations, ne détruiront pas leurs préjugés, et ne sauroient les rattacher à un ordre de pensées, dont tout les écarte et les éloigne.

Je doute même qu'on sache beaucoup de gré à l'historien du soin qu'il a pris de reproduire, dans son ouvrage, une foule de passages des *Oraisons funèbres* : joints à cette quantité considérable d'autres extraits, ils semblent moins remplir cette histoire qu'y former un vide : ces morceaux, il est vrai, sont ce que l'éloquence française et peut-être ce que l'éloquence de tous les peuples et de tous les siècles a jamais produit de plus beau; mais on les trouve partout; et c'étoit si je ne me trompe, une raison pour qu'on ne dût pas les rencontrer là : dans une histoire, et surtout dans une composition *biographique*, les ornemens qui ne sont pas absolument nécessaires, ressemblent trop à des additions parasites. Si Plutarque s'étoit livré au plaisir de transcrire dans ses Vies de Démosthènes et de Cicéron les endroits les plus saillans des discours de ces deux orateurs, ces Vies auroient été de languissantes compilations, au lieu d'être de vives peintures, des tableaux animés. L'admiration qu'excite le génie oratoire de Bossuet éprouve toujours le besoin de s'exprimer; mais

combien n'est-il pas difficile qu'elle se serve aujourd'hui d'expressions nouvelles! L'auteur auroit dû, ce me semble, éviter l'occasion de tous ces commentaires, qui ne peuvent plus être à présent que des *lieux communs :* il n'est pas plus aisé maintenant d'ajouter rien à ce qui a été dit sur Bossuet, que d'accroître le sentiment qu'inspire la lecture de ses chefs-d'œuvre.

On apprendra toutefois à mieux connoître sa personne dans cette histoire, qui le peint avec le plus grand détail. L'historien qui s'est procuré de nouveaux renseignemens, et dont le zèle attentif et respectueux a interrogé les manuscrits de Bossuet et consulté des mémoires ignorés, prodigue les petits faits : c'est ainsi qu'en use le plus célèbre biographe de l'antiquité; seulement M. de Bausset ne me paroît pas assez économe de développemens : il met souvent une page où Plutarque n'auroit mis qu'une ligne. Les formes et la nature de son style plus pur, plus clair et plus noble que précis et serré, ne contribuent pas à voiler ce défaut, qui se fait trop sentir. On voudroit que l'auteur, sans manquer à la richesse de sa matière, eût craint davantage l'écueil de la prolixité; mais, peut-être, falloit-il que le nombre des volumes répondît à la majesté du sujet. Quoi qu'il en soit, la religion et la littérature contemplent, avec une égale satisfaction, ce monument élevé à la mémoire du grand Bossuet, par un de nos plus respectables évêques, et de nos plus éloquens écrivains.

§. II.

5 mars.

C'EST un grand et noble spectacle que celui de la vie de Bossuet : l'imposant évêque de Meaux est un de ces personnages extraordinaires, dont l'histoire ne se sépare point de l'histoire du siècle où ils vécurent, et qui semblent représenter toute l'époque, où le ciel voulut les placer : celle qui vit naître, se développer, s'élever et pour ainsi dire, régner Bossuet, cette époque à jamais mémorable, non-seulement dans les fastes de la France, mais dans les annales de tous les peuples, ne compta pas un nom illustre avec lequel le nom de Bossuet n'ait eu des rapports immédiats, et ne soit venu s'associer, comme si chaque renommée, chaque gloire de son temps, et de quel temps ! eût dû payer quelque tribut à la sienne. On le voit en effet sur le même plan du magnifique et brillant tableau, qu'offre le dix-septième siècle à l'admiration de tous les autres, avec les Turenne et les Condé ; on le voit même s'ériger en quelque sorte un trône à côté du trône de Louis XIV : tant la force du génie, secondé par les circonstances, est puissante ! tant l'union des talens et du caractère peut obtenir d'ascendant et d'empire !

Né en 1627, mort en 1704, Bossuet parcourut ces deux périodes qui divisent le cours du dix-septième siècle, et sa vie répondit à ces deux parties très-distinctes, qu'on peut observer dans ce siècle, soit que l'on dirige son attention sur l'état des mœurs, des convenances sociales, et de ce qu'on appelle la politesse, soit que

l'on considère les progrès de la littérature, des lumières et du goût, et la marche générale de l'esprit. Louis XIV naquit en 1638 : les premières années de Bossuet s'écoulèrent donc sous Louis XIII et sous cette régence orageuse dont les troubles et les ridicules retardèrent pendant quelque temps l'aurore des jours plus purs et plus heureux, où devoit s'accomplir enfin parmi nous l'œuvre de la civilisation. Bossuet avoit trente-quatre ans lorsqu'à la mort du cardinal Mazarin, Louis XIV prit en main les rênes du Royaume; et ce ne fut que sept ou huit ans après, qu'il atteignit le comble de l'éloquence dans ses incomparables Oraisons funèbres. Mais déjà son génie s'étoit annoncé : dès sa première jeunesse, dès le temps de ses études, les éclairs de son talent naissant avoient attiré les regards, et même ébloui les yeux de ses contemporains. L'époque de ses premiers essais et de ses préludes présentoit encore ce mélange bizarre des anciennes habitudes et des formes nouvelles, qui marque le moment où une nation se trouve insensiblement portée sur les limites contiguës de la barbarie et d'un état meilleur. A l'âge de seize ans, les prémices de sa réputation précoce lui valurent le singulier honneur d'être appelé à l'hôtel de Rambouillet, pour improviser un sermon, dans ce rendez-vous des *précieuses* et des beaux-esprits. C'est ce sermon qui, par une circonstance aussi étrange que l'invitation même, ayant été prononcé à onze heures du soir, fit dire à Voiture qu'il n'avoit jamais entendu prêcher ni *si tôt* ni *si tard*.

Peu s'en fallut qu'à sa première thèse de théologie, le jeune Bossuet n'eût à combattre avec le grand Condé, qui étoit présent, et qui, frappé de sa dialectique et jaloux de tous les genres de triomphe, fut sur le point

d'élever la voix pour lui disputer la victoire. Lorsque des cardinaux marchoient encore à la tête des armées, et que le cardinal de Retz alloit au Parlement avec des pistolets dans sa poche, il n'est pas surprenant que le grand Condé ait voulu attaquer de front, sur les bancs de l'école, un jeune bachelier plein de génie. Les Mémoires du cardinal de Retz nous représentent, à peu près dans le même temps, Turenne s'armant de tout son courage, et tirant l'épée, à la descente des Bons-Hommes, contre des diables qu'il croyoit voir, et qui n'étoient que des moines. Le chaos régnoit encore dans les mœurs comme dans les idées : les règles de la bienséance n'étoient ni senties ni fixées; mais les germes du génie, qui paroissoient se multiplier pour la gloire de la période suivante, n'en fermentoient peut-être que mieux dans cette confusion qui touchoit à l'ordre; et il semble que le talent et l'éloquence de Bossuet, comme ces torrens impétueux qui prennent leur source sur des hauteurs escarpées et dans des lieux sauvages, devoient naître à une de ces époques encore à peu près incultes, où les premiers rayons de la politesse luttent contre les dernières ténèbres de la barbarie. Le génie et le caractère de ce grand homme se ressentirent toujours plus ou moins des circonstances dans lesquelles ils reçurent leurs premières impressions et leurs premiers développemens : ils portèrent toujours, pour ainsi dire, la marque de leur origine.

Celui qui, presque encore enfant, improvisoit des sermons avec une si prodigieuse facilité, n'eut cependant pas l'honneur de fixer en France l'art et l'éloquence de la chaire, au moins dans leur partie la plus essentielle : nous voyons le jeune athlète, dont les premiers exploits

enflammèrent l'émulation du grand Condé, céder, il est vrai, la première place du concours de théologie au célèbre abbé de Rancé; mais ensuite marcher sans cesse de triomphe en triomphe, se dévouer à toutes les missions, pour obtenir toutes les victoires, se signaler par les conquêtes les plus importantes, et ramener Turenne vaincu sous le joug de l'Eglise catholique, comme si les deux plus grandes renommées militaires du siècle eussent dû concourir à rehausser l'éclat de la plus grande renommée ecclésiastique. Cependant, que devient l'orateur, tandis que l'apôtre et le théologien combattent et triomphent? Partout, il prodigue ses moyens et sa fécondité : toutes les chaires retentissent de sa voix; et la plus rare présence d'esprit, jointe au don des inspirations les plus heureuses, lui fournit à propos de ces traits inattendus, de ces applications soudaines, qui confondent l'auditeur et qui étonnent l'orateur lui-même, frappé des mystères de son propre talent. Pour se former à l'art du geste, du débit et de la déclamation, il va même au spectacle, qu'apparemment ne lui interdisoient pas alors les convenances encore vagues et incertaines de son état; et plus d'une fois le génie de Corneille se fit entendre par l'organe des acteurs au génie de Bossuet. Quels ont été, pour la postérité, les fruits d'un zèle si infatigable et d'une si dévorante ardeur? Si Bossuet n'avoit pas composé ses Oraisons funèbres, à peine son nom trouveroit-il une place parmi les noms qu'a illustrés chez nous l'éloquence sacrée : quand, en 1669, Bourdaloue monta dans les chaires de la capitale, il éclipsa tout ce qui l'avoit précédé; et c'est alors que Bossuet, après dix années d'exercice, âgé de quarante-deux ans, et nommé à l'évêché de Condom, quitta la

carrière de la prédication proprement dite, n'y laissant qu'une réputation déjà effacée par celle de son successeur, et qui, peut-être, seroit aujourd'hui totalement obscurcie et anéantie, si elle ne participoit, par une sorte d'emprunt, à l'éclat et à l'immortelle durée de celle que Bossuet acquit dans un autre genre d'éloquence.

Les sermons de Bossuet appartiennent à cette première partie du dix-septième siècle dans laquelle notre langue et notre littérature faisoient leurs derniers efforts pour arriver à la régularité : ces productions retracent l'image des temps à demi-barbares qui les virent éclore. Les jours n'étoient pas encore venus où le génie de l'orateur, mûri par l'âge et perfectionné par le progrès même du siècle, devoit s'épurer insensiblement, se polir, se dégager de la rouille grossière, qui se mêloit à ses traits les plus éclatans, ou du moins n'en garder que quelques restes légers, imperceptibles, parmi tant de beautés du premier ordre. Il faut le dire, les sermons de Bossuet sont des ouvrages de mauvais goût; et c'est ce qui d'abord explique le déclin rapide de leur réputation : l'historien s'embarrasse et se perd dans ce problème. L'admiration si légitime de M. de Bausset pour le grand homme dont il écrit l'histoire, sans peut-être se souvenir assez qu'une histoire ne doit pas être un panégyrique, se scandalise de ce que les premiers essais de l'éloquence de Bossuet n'ont pas obtenu des succès plus durables et une gloire moins fugitive. Malheur à l'historien qui veut tout admirer dans le héros dont il entreprend de décrire la vie! Faut-il que chacune des lignes tracées par la main de Bossuet soit consacrée par l'adoration des siècles? Si l'honorable enthousiasme de M. de Bausset, si le culte qu'il

a voué au rare génie qu'il célèbre, s'éloignant de toute superstition, eussent pu lui permettre de voir son sujet de plus haut, et de l'envisager avec des yeux moins prévenus, il auroit sans doute aperçu quelques-uns de ces rapports généraux trop rarement saisis dans son histoire, d'où semblent naturellement sortir le mot de l'*énigme*, et la solution du *problème littéraire*, dont il parle à l'occasion des Sermons de Bossuet. Indépendamment de l'époque où ils furent inspirés et prononcés, époque qui n'étoit pas encore tout-à-fait celle du bon goût, cette méthode d'improvisation, si appropriée à la fertilité, à l'impétuosité, à l'activité du talent oratoire de Bossuet, et à laquelle l'avoient attaché peut-être les louanges de l'hôtel de Rambouillet, étoit-elle aussi capable de conduire le genre à la perfection, que la méditation et la composition du cabinet! Bossuet enleva les suffrages de ceux qui entendirent ses Sermons. Eh! sans doute, il les méritoit véritablement, à plusieurs égards; et nul orateur n'avoit encore donné l'idée du point où pouvoit, où devoit atteindre un jour l'éloquence de la prédication. Un *problème* plus difficile peut-être à résoudre que le problème proposé par l'historien, et dont le seul énoncé pourroit servir à simplifier le sien, c'est la question de savoir comment il est arrivé que les mêmes talens n'aient pu réussir dans deux genres aussi rapprochés, aussi voisins l'un de l'autre que ceux de l'oraison funèbre et du sermon : les Sermons de Bourdaloue et de Massillon sont des chefs-d'œuvre; leurs Oraisons funèbres ne sont que des ouvrages très-médiocres; on ne cite aucun sermon de Mascaron et de Fléchier, quoiqu'ils aient prêché l'un et l'autre des *Carêmes* et des *Avents*; ce fait, dont il n'est pas aisé de

se rendre compte, se reproduit dans les orateurs plus ou moins célèbres, qui les ont suivis : n'est-il pas vraisemblable que Bossuet n'a pas fait exception à une règle qui paroît si générale. L'extrême beauté de ses Oraisons funèbres semble d'abord un argument en faveur de ses Sermons; mais quand on y réfléchit, et quand on consulte l'expérience, on voit se présenter une conclusion toute contraire à celle dont veut se prévaloir une admiration plus ardente qu'éclairée; et cette espèce de théorie, fondée sur l'observation, vient appuyer ce que démontre une lecture attentive et impartiale de ces Sermons, si peu dignes d'être comparés aux immortelles compositions des Bourdaloue et des Massillon, et que, dans ces derniers temps, on a exaltés avec plus de zèle que de goût, et plus de bruit que de discernement.

La véritable gloire littéraire de Bossuet ne date que de l'époque de l'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre, prononcée en 1669 : ce n'est pas qu'il ne se fût déjà exercé dans ce genre, sur lequel son génie répandit tant de splendeur : avant que les infortunes de l'auguste fille de Henri IV eussent fourni à son talent la plus noble matière que l'histoire du monde pût offrir aux pinceaux de l'éloquence, il avoit fait les Oraisons funèbres du P. Bourgoin, de Nicolas Cornet : l'un général de l'Oratoire, l'autre, supérieur du collége de Navarre; tristes sujets peu faits pour révéler au génie toute sa puissance. Il avoit aussi prononcé, en 1666, l'Oraison funèbre d'Anne d'Autriche; mais il ne paroît pas que ce discours eût encore annoncé les prodiges qui devoient commencer à éclater trois ans après : Bossuet croissoit progressivement avec son siècle, dont il devoit égaler la grandeur. C'est une erreur de se le représenter et

de vouloir le peindre toujours également grand : cet égarement d'un juste enthousiasme, en blessant les droits de la vérité, nuit encore à l'intérêt de l'histoire : plus exacte et plus vraie, elle seroit plus variée. L'expression uniforme et continue de l'admiration engendre la monotonie ; elle provoque même la défiance. Le style de l'historien devient plus oratoire qu'il n'est historique; et l'auteur, en s'écartant de son but, paroît moins écrire une histoire, que composer un éloge.

XXXVII.

Des Opinions et des Intérêts pendant la Révolution; par M. Fiévée.

§. Ier.

4 septembre.

Nous sommes, si je ne me trompe, un peu las aujourd'hui des dissertations, des écrits, des pamphlets politiques; il est impossible cependant qu'on n'accueille pas avec empressement, avec curiosité, avec espoir, un ouvrage de M. Fiévée : les vues, les intentions de l'auteur sont connues; ses talens, son tour d'esprit, également connus, promettent des idées neuves, singulières, piquantes, des aperçus souvent justes et lumineux, de la finesse, de la dialectique, et, au défaut de ces pensées dont l'heureuse originalité n'est qu'une révélation nouvelle de quelques-uns des secrets de la raison et des mystères de l'expérience, d'ingénieux paradoxes, de

brillantes erreurs, qui sont rarement des jeux d'esprit, et qui presque toujours annoncent la conviction de l'auteur quand elles ne la communiquent pas. Au premier rang des hommes spirituels de notre temps, M. Fiévée est de même au premier rang des écrivains qui abusent le moins sciemment de leur esprit : il a, je crois, sans cesse avec lui-même cette *bonne foi* qu'un de nos maîtres dans l'art d'écrire, M. de Buffon, qui s'est égaré si souvent dans les systèmes de son génie, regarde comme une des premières convenances de ce grand art.

C'est cette bonne foi même, c'est cette espèce de probité littéraire d'un esprit supérieur à ses productions, qui sans doute engage M. Fiévée à publier en ce moment un ouvrage dont on apercevra difficilement le rapport avec les circonstances actuelles, et qui, de plus, n'a pas été fait pour elles : l'auteur nous apprend dans une note qu'il le fit imprimer en 1809; mais, ayant été, à cette époque, appelé au Conseil d'Etat, il s'appliqua, dit-il, à lui-même, un principe qu'il a toujours rigoureusement professé à l'égard des autres, savoir, qu'*un homme en place ne doit point publier ses opinions, dans la crainte que ses opinions et ses devoirs ne se trouvent en contradiction*. Cette maxime est tranchante; et, sous la plume d'un écrivain tel que M. Fiévée, elle acquiert un grand poids et se présente armée d'une grande autorité; mais elle me paroît si extraordinaire, et elle nous a si long-temps privés d'un bon ouvrage, que je me sens disposé à la combattre : en effet, de deux choses l'une, ou les opinions d'un homme en place sont favorables, comme on doit toujours le présumer, au gouvernement, dont il a reçu un emploi; et, dans ce cas, pourquoi craindroit-il de les publier, quelle con-

tradiction auroit-il à redouter? Ou ses opinions ne s'accordent pas avec les principes du gouvernement dont il tient une place; et alors, pourquoi a-t-il accepté cette place? La maxime de M. Fiévée seroit sans doute plus juste, qnoique moins noble, si l'on en modifioit l'expression par le changement d'un seul terme, et si, dans son énonciation, on substituoit le mot *intérêts* à celui de *devoirs*. J'avoue toutefois que la bienséance exige d'un homme en place qu'il ne prodigue point par la voie de l'impression ses idées particulières : car le public ne doit voir en lui que l'homme public.

A cette première singularité de n'avoir point été inspiré par les circonstances au milieu desquelles il paroît, et qui semblent demander qu'on nous occupe uniquement des grands intérêts du moment, la publication de cet ouvrage en joint un autre : ce n'est pas, à proprement parler, un ouvrage; ce n'est qu'une espèce de préface, un discours préliminaire, une *Introduction*, l'exorde enfin d'un livre dont nous ne connoissons que le titre; et ce titre, appliqué sans précaution, sans modification à ce morceau détaché, est très-propre à induire en erreur : le lecteur s'imagine en effet, d'après l'intitulé, qu'il va trouver dans cet écrit des considérations et des vues sur la révolution; et bientôt il est désabusé, ou si l'on veut, *désappointé*, et par l'avertissement de l'auteur, et par les premières lignes de l'ouvrage, qui l'enlèvent tout à coup aux temps actuels pour le transporter au siècle de Clovis. Mais quand il a surmonté ce petit dépit et ce léger mécontentement, il entre dans une vaste carrière si rempli d'objets attachans; il voit se développer devant lui une série d'idées si spirituelles, si étincelantes, si neuves; il est frappé d'un grand nombre de

rapprochemens si piquans, d'une multitude d'allusions si naturelles et si justes, qu'il ne tarde pas à oublier son mécompte, et qu'il n'éprouve plus qu'un vif désir d'être mis en possession de l'ouvrage annoncé par une introduction si séduisante : si M. Fiévée ne nous donne qu'un *prospectus*, il ne pouvoit du moins en publier un qui fût plus capable d'exciter l'attente du public, de garantir le mérite de son livre, et d'en assurer d'avance la vogue et le succès.

Il nous explique, dans son *Avertissement*, ce qui retarde notre plaisir; et cette explication est encore une singularité, mais bien honorable pour l'auteur, bien conforme à ce caractère de bonne foi qui le distingue, et qu'excluent ordinairement les prétentions inflexibles et l'orgueilleuse vanité de l'esprit systématique. Écoutons-le parler un langage que bien peu d'écrivains ont fait entendre : « Tel est, dit-il, le sort de tout auteur qui veut « soumettre le jugement des faits accomplis à quelques « principes fixes, qu'il ne peut s'en rapporter à l'appro- « bation de ceux qu'il interroge; même en les consul- « tant de bonne foi, il les domine par l'ascendant que « lui donnent les études auxquelles il vient de se livrer, « et dont sa mémoire est encore trop remplie pour qu'il « manque de réponses aux objections qu'on peut lui « faire : pour lui, plus que pour tout autre écrivain, il « n'y a donc de véritable juge que le public; et jusqu'au « moment où l'opinion s'est prononcée sur son ou- « vrage, il doit, quelle que soit la conviction où il est, « de n'avoir cherché que la vérité, craindre de n'avoir « fait qu'un système... Tel est le motif qui m'a décidé « à publier cette *Introduction*. Si je pouvois, par tout « autre moyen que l'impression, avoir l'assurance de

« ne pas m'être trompé, cet ouvrage, achevé depuis « long-temps, n'auroit pas encore vu le jour; ce n'est « point que je redoute la critique, etc. » L'amour de la vérité ne sauroit, je crois, montrer plus de courage, ni s'exprimer avec plus de franchise et de noblesse; mais je soupçonne le moyen qu'emploie M. Fiévée pour s'éclairer sur la solidité de ses conceptions, de n'être qu'une illusion de son zèle. A quels signes cet écrivain reconnoîtra-t-il le jugement du public? Quel sera l'organe de cette décision qu'il provoque? Par où lui parviendra-t-elle? La partie systématique d'un ouvrage est, en général, celle qui fixe le moins l'attention du public: ce sont les vérités de détail, les idées originales et justes, renfermées dans le cadre d'un système, et liées entre elles par cette puissante ressource d'unité, qui l'attirent et la captivent: en supposant que la théorie de M. Fiévée ne soit qu'une erreur ingénieuse, son livre seroit-il le premier qui, fondé sur un faux système, mais couvrant le vice de l'ensemble et du fond par la justesse de la plupart des détails, et par la solide beauté des accessoires, eût subjugué tous les suffrages et obtenu un grand succès? Comment, au milieu de ce succès, l'auteur s'assurera-t-il qu'il ne s'est pas trompé sur les bases principales de son ouvrage? Comment seroit-il même sûr de s'être trompé à cet égard, dans le cas où son écrit ne seroit pas favorablement accueilli? Tous les ouvrages appuyés sur le vrai réussissent-ils? L'exécution n'entre-t-elle pour rien dans la destinee des productions de l'esprit? La manière plus ou moins complète, plus ou moins parfaite dont on énonce le vrai, suspend ou sert son triomphe; et les conquêtes de la vérité dépendent toujours de la force du style ou de la lumière de l'expression.

La phrase où M. Fiévée nous prévient qu'*il ne redoute pas la critique* me paroît un peu redondante : comment supposer qu'un écrivain qui se fait un devoir d'interroger si franchement le sentiment du public puisse craindre la censure littéraire? Cependant, comme le pléonasme et la redondance sont les défauts auxquels son style pressant et serré est le plus étranger, j'ai peur qu'il n'ait voulu faire ici trop sentir la différence qu'il met entre les jugemens de l'opinion publique, et les arrêts de la critique.

Quoi qu'il en soit, il est temps d'arriver à la théorie même de M. Fiévée, à cette grande distinction qu'il établit entre *les opinions* et *les intérêts*, à cette distinction fondamentale, qu'il regarde comme la clef de toute la politique, que son œil attentif suit d'abord à travers tous les âges, depuis l'établissement de la monarchie française jusqu'aux temps de la révolution, dont sa philosophie subtile se propose de faire une application particulière et plus développée à l'histoire de ces temps funestes, et par laquelle son ingénieuse sagacité, sans craindre l'écueil toujours si redoutable d'une trop sévère précision, réduit à deux mots toute l'explication et tout le commentaire des faits et des événemens qui composent les annales des siècles modernes. M. Fiévée résout tous les problèmes avec ces deux termes magiques : *les opinions* et *les intérêts*. Avant d'entrer dans l'examen de ce système, on voit d'abord qu'un des inconvéniens d'une telle distinction est de présenter l'histoire sous un point de vue un peu abstrait et sous des rapports un peu trop métaphysiques; M. Fiévée l'a prévu : « Un de nos « publicistes, dit-il, les plus estimables, a dit qu'on « pourroit écrire l'histoire sans nommer les personnages

« qui ont été à la tête des gouvernemens : cette assertion « a été regardée comme un paradoxe par les mêmes écri- « vains, qui ne cessent de se plaindre que nos annales, « entièrement consacrées aux actions des rois, né- « gligent trop de s'occuper des mœurs, des coutumes, « des lois, qui ont tant d'influence sur la destinée des « peuples...., etc. » Pour que cette réflexion, qui tend à justifier l'entreprise de M. Fiévée, eût toute la justesse desirable, il faudroit qu'il n'y eût pas de milieu entre une histoire *entièrement consacrée aux actions des Rois*, et une histoire où les chefs du gouvernement ne seroient pas même nommés. D'ailleurs, non-seulement l'assertion du publiciste cité par M. Fiévée est un *paradoxe,* elle est encore une erreur. Une histoire telle que la conçoit ce grand et respectable publiciste, M. de Bonald, ne seroit pas une *histoire :* ce seroit toute autre chose, à moins qu'on ne veuille changer la signification précise et véritable des termes. Mais après tout, pourquoi disputer sur les mots ? Qu'importe que M. Fiévée ait fait ou non une *histoire ?* qu'importe même que les idées fondamentales de son livre aient plus ou moins de ce faux, qui se glisse toujours à différens degrés dans toutes les compositions systématiques. Ce qui est essentiel, c'est qu'il ait fait un ouvrage où on le reconnoisse, où l'on retrouve l'écrivain qui, dans les productions les plus légères comme dans les plus graves, a toujours déployé une grande étendue ou une grande finesse de vues ; un ouvrage digne, enfin, de ses talens et de son esprit ; digne d'une des meilleures têtes politiques qu'ait formées le spectacle si terriblement instructif de notre longue révolution : en ce genre d'écrits, M. Fiévée n'a de rivaux, aujourd'hui, que MM. de Constant, de Bonald, et de Châteaubriand.

§. II.

12 septembre.

Vouloir expliquer toute la politique avec une formule et comme M. Fiévée avec un *binôme*, c'est risquer, je crois, de se tromper d'autant plus sûrement, que cette formule, appliquée à une longue série d'idées et à un ensemble de faits très-divers et très-compliqués, est plus courte, plus précise et plus rigoureuse : les plus grands génies ont été séduits par cet attrait et n'ont pas évité cet écueil et ce péril. Les principes fondamentaux de l'*Esprit des Lois*, se réduisent à trois mots, *la vertu*, *l'honneur*; *la terreur*; et il est douteux que, dans l'application de ces principes, faite par la sagacité si ingénieuse de Montesquieu, ils soient en effet autre chose que trois mots. L'extrême précision dans le langage de la politique transcendante et intellectuelle, touche à la confusion : il n'est pas clair que la *vertu* soit l'unique base de l'existence sociale dans les républiques; il n'est pas évident que l'*honneur* soit le seul ressort du gouvernement dans les monarchies. Ces distinctions, qui flattent l'esprit, l'éblouissent plus qu'elles ne l'éclairent : j'admets que les *intérêts* naissent, se développent, se heurtent, se combattent dans un Etat, indépendamment et dans l'absence des *opinions*; je me figure difficilement les *opinions* séparées des *intérêts*. Soit que j'envisage ces masses organisées d'individus qu'on appelle des sociétés, soit que je jette les yeux sur les détails particuliers, dont elles se composent, et qu'après avoir considéré les rapports généraux, j'examine les relations privées, je vois que ce sont toujours les *intérêts* qui

font fermenter les *opinions :* ce sont eux qui les accueillent, qui les propagent, qui les persuadent, qui les animent, pour ainsi dire, qui les transforment en passions si souvent dangereuses et funestes. Sans ce levain, sans ce ferment que les doctrines de l'esprit trouvent tout préparé au fond des cœurs, elles demeureroient le plus souvent inertes, froides, et sans vie; sans ce puissant véhicule, elles languiroient immobiles, et dénuées de cette force de progression et de cette activité de développement toujours croissante qui les rend quelquefois si terribles et si désastreuses : elles supposent l'existence antécédente des *intérêts :* elles viennent leur fournir des principes et des argumens; elles couvrent leur aveugle impétuosité de l'imposante autorité du raisonnement et du calme méthodique des théories; elles leur présentent des armes qu'ils saisissent avidement. Les doctrines, il est vrai, peuvent indiquer de nouveaux points de vue d'utilité, c'est-à-dire faire éclore ou plutôt dévoiler des *intérêts* nouveaux; mais ce n'est qu'en se confondant, en s'identifiant avec eux, en s'appuyant sur les mêmes racines, qu'elles parviennent à se déployer entièrement, à étendre en liberté tous leurs rameaux, et à triompher de tous les obstacles : les *opinions* ne sont généralement que l'expression régulière et raisonnée, ou, si l'on veut, que le sophisme de l'intérêt.

Il est donc bien difficile, même après avoir lu, avec toute l'attention du plaisir et tout le sang-froid de l'impartialité, ce discours préliminaire de M. Fiévée, d'adopter, avec le sentiment d'une pleine confiance, et sans aucun scrupule ni aucune réserve, la grande distinction qu'établit ce subtil publiciste. Les caractères de la démonstration et de l'évidence ne sont pas là : les nuages du

doute viennent à chaque instant se mêler à l'éclat dont le lecteur est frappé. Il n'est peut-être pas plus aisé de rejeter absolument cette brillante théorie : elle n'est, à mon gré, ni entièrement vraie, ni entièrement fausse ; c'est le cachet de presque tous les systèmes créés par des hommes de beaucoup d'esprit ; et, plus la vérité se trouve artistement fondue avec l'erreur, plus l'auteur d'une théorie nouvelle est séduit lui-même le premier, et avant tous les autres, par son propre artifice : ainsi, l'on peut dire que, plus il a d'esprit, plus il est dupe. Mais heureusement ces illusions ne tirent à conséquence, ni pour lui, ni pour ses lecteurs, quand les intentions de l'écrivain sont droites et pures, quand ses erreurs elles-mêmes tiennent aux plus saines doctrines. Je me croirois donc, je l'avoue, un peu ridicule si j'entreprenois ici d'argumenter en forme contre la théorie de M. Fiévée : ce sont les systèmes dangereux qu'il faut attaquer de front, et avec force ; c'est contre eux qu'il faut déployer toute la vigueur de l'argumentation, toute la puissance de la raison, et toutes les ressources du zèle ; peut-être même les théories qui pourroient sembler nuisibles ne mériteroient-elles aujourd'hui que le dédain et le mépris : nous avons souffert tant de maux, que le mal, orné même de toutes les parures de l'esprit et de tous les prestiges du sophisme, ne sauroit plus avoir pour nous beaucoup de charme et de séduction. Le temps des systèmes politiques, quels qu'ils soient, est passé, si je ne me trompe : nous sommes maintenant trop éclairés des lumières de l'expérience pour courir encore après les lueurs de l'abstraction ; nous sentons trop bien que notre sort ne sauroit dépendre de la solution d'un problème, quelque attrayante que fût la combinaison des

termes dans lesquels il seroit énoncé, et que la question de savoir si la distinction des *opinions* et des *intérêts* est aussi réelle et aussi solide qu'ingénieuse et neuve, ne peut guère influer sur nos destinées et sur celles du genre humain : l'époque est venue, je pense, où nos *opinions*, réduites à la mesure de la sagesse, se concilieront avec nos *intérêts*, réduits à la mesure du bien public.

Cette conciliation, ce traité de paix ne sont cependant pas, aux yeux de M. Fiévée, dans l'ordre du possible : suivant lui, la nature des *opinions* est telle, que sans cesse elles tendent à troubler les Etats, et à détruire l'harmonie sociale, tandis que les *intérêts*, qui nécessairement excitent des discordes passagères, tendent essentiellement à un accord définitif et à un repos durable. L'*antithèse* ne peut être plus complète; mais elle n'est pas assez développée dans ce morceau détaché, dans cette espèce de *préface*, pour qu'on puisse en bien saisir tous les rapports, et en apprécier toute la symétrie. L'auteur marche trop vite pour qu'il soit aisé de le suivre toujours; et d'ailleurs, quoiqu'il semble glisser rapidement sur une ligne étroite et sévèrement tracée, il s'écarte toutefois assez souvent de son chemin pour se livrer à des digressions très-instructives, il est vrai, et très-piquantes, mais qui, en abrégeant par leur longueur même la distance établie entre le point de départ et le but, ne permettent pas que cet espace renferme tout ce qu'il devroit contenir, ou tout ce qu'on espère y rencontrer. Il faut donc attendre, pour juger sa théorie en dernier ressort, ou du moins pour en parler en toute connoissance de cause, qu'il ait publié l'ouvrage dont ce morceau *préliminaire* n'est en quelque sorte

que l'annonce. Toutes les fois que je ne comprends pas bien un écrivain tel que M. Fiévée, c'est mon intelligence que j'accuse, et non pas les idées ou la diction de l'auteur: je suppose qu'une plus grande étendue donnée à la pensée, et que des éclaircissemens ultérieurs et nécessaires dissiperont toutes les obscurités.

Que fait ici M. Fiévée? Il resserre quatorze siècles dans les limites de deux cents pages: il dévore, pour ainsi dire, dans sa course légère, cet espace si considérable de la durée, toujours à la poursuite des *intérêts* et des *opinions*. Ce butin qu'il épie lui échappe quelquefois; il perd quelquefois son sujet de vue; mais il dédommage toujours amplement le lecteur frustré dans sa principale attente, en lui présentant des vues accessoires qui, selon moi, valent mieux que le fond même de sa théorie. C'est dans l'examen des deux premières dynasties de nos rois, qu'il a trouvé le moyen de faire une application plus nette et plus précise de son principe. En effet, les *intérêts* seuls du peuple conquérant, ou, ce qui est la même chose, de la noblesse, dominent indépendamment de tout système, de toute croyance, de toute *opinion*, et sans autre lumière que celle de l'instinct naturel et brut, dans tout le cours sauvage de la première race; et ces *intérêts*, toujours facilement conciliés, parce qu'ils sont, si je puis me servir de cette expression, toujours *homogènes*, ne menacent jamais une forme de gouvernement, source et garantie de la conquête: c'est l'histoire d'une horde de barbares. Sous la seconde race, ou plutôt avec elle, s'élève un nouvel ordre d'*intérêts* appuyés du secours des opinions, qui déplace le principe du pouvoir en même temps qu'il en change les dépositaires, et qui, malgré quelques ex-

ceptions plus apparentes peut-être que réelles, ne cesse véritablement de tenir les rois dans l'abaissement, comme pour venger sur eux le crime de l'usurpation, dont il fut le premier mobile. Ici se fait sentir toute la puissance des *opinions :* elles semblent régner seules et sans aucun rapport avec les intérêts terrestres, parce qu'elles règnent au nom du ciel, et qu'elles couvrent les *intérêts* profanes d'un voile saint et sacré. Bientôt, d'humiliation en humiliation, elles réduisent le pouvoir royal à n'être plus qu'un fantôme; et la monarchie peut-être auroit péri, si des *intérêts* simples et dégagés de toute ressource intellectuelle et de tout moyen d'illusion, n'étoient venus la sauver encore par un changement illégal, mais nécessaire. Une seconde usurpation, fondée sur des considérations purement humaines, répara les maux causés par cette première usurpation qu'avoient provoquée et consacrée des motifs d'une toute autre nature : c'est la peinture de la barbarie sous le joug de la superstition. Je ne doute pas que l'opposition tranchante, que le contraste prononcé de ces deux tableaux n'ait inspiré à M. Fiévée, dans ses études de l'histoire de France, la première idée de sa théorie. Toutefois, que voyons-nous dans cette partie même où elle semble triompher? Des *intérêts*, et toujours des *intérêts*, tantôt sous le casque, et agitant le glaive de la conquête, tantôt sous le froc et sous la mitre, et armés des argumens et des terreurs de la religion. Les *opinions* ne furent qu'un masque; l'*intérêt* du clergé fut tout sous la dynastie *carlovingienne.*

Avec la troisième race, dont le chef étoit le plus grand terrien de la noblesse, naissent des *intérêts* particulièrement relatifs à la propriété territoriale, et le nombre

des *ordres* suit le nombre des dynasties comme celui des *intérêts*, du sein desquels elles sortirent, jusqu'à ce que la masse énorme des prolétaires, mise en mouvement par l'esprit de faction, et désespérant de former jamais un *ordre*, les renversa tous, et le trône avec eux. Cette révolution terrible fut, il est vrai, préparée dès long-temps par la fermentation des doctrines populaires, et des systèmes anti-religieux; mais qui peut croire que jamais la populace soit mue par une autre impulsion que celle des passions les plus féroces, et des *intérêts* les plus vils? Attendons cependant que M. Fiévée ait fait la part des *intérêts* et celle des *opinions* dans nos derniers troubles politiques; n'anticipons pas sur son sujet : il suffit, pour le moment, de remarquer que sa distinction n'a pas, à beaucoup près, autant de relief dans le tableau de la troisième race que dans celui des deux premières : les faits ne s'y sont pas pliés aussi docilement à ses vues systématiques, et sa théorie délicate semble quelquefois se noyer dans le torrent des événemens qui se pressent sous sa plume. Je ne la suivrai plus que lorsqu'elle reparoîtra pour nous expliquer la révolution. Je ne m'occuperai que des détails de l'ouvrage dans un prochain article, qui ne sera qu'un extrait.

§. III.

20 septembre.

Ma foiblesse se sent bien soulagée de n'avoir plus à suivre M. Fiévée dans les sentiers ardus où il conduit son lecteur. Je n'ai plus à m'occuper que de quelques détails de l'ouvrage. J'ai promis d'en laisser de côté la partie systématique, source inépuisable de discussions.

Je dois cependant m'arrêter encore un moment sur quelques points qui appartiennent plus à la pensée fondamentale de cet écrit et au plan général, qu'aux détails. Déjà l'épigraphe choisie par M. Fiévée, m'avoit fait craindre qu'il ne fût arrivé à cet écrivain de confondre quelquefois l'*opinion* avec les *opinions*; deux idées absolument distinctes. Je ne sais si cette crainte n'est pas trop justifiée par le passage suivant : «.... Tout chan-
« gement est un appel à l'*opinion*; et partout où l'opi-
« nion se prononce sur tout, l'établissement du despo-
« tisme est impossible. Je dis plus, aucun établissement
« n'est durable : telle est l'histoire de France pendant le
« dix-huitième siècle...... Il faut que l'opinion s'unisse
« au gouvernement, que le monarque soit assez habile
« pour s'en rendre maître, ainsi que fit Louis XIV, ou
« qu'elle se tourne contre l'autorité, à laquelle elle pré-
« sente bientôt un contre-poids plus fort, plus dangereux,
« que ne pouvoient l'être des institutions consacrées
« par le temps. Les libertés fondées ont pour but la con-
« servation de l'ordre établi : l'indépendance des *opinions*
« marche au contraire à la recherche d'un ordre nou-
« veau... etc. » On voit que, dans cette dernière phrase, l'auteur revient brusquement aux *opinions*, après avoir parlé seulement de l'*opinion* dans tout le reste du morceau. Ce changement subit et inattendu du singulier en pluriel suffiroit pour faire sentir qu'il y a dans cet endroit beaucoup de confusion ; mais d'ailleurs M. Fiévée nous peint le dix-huitième siècle comme le règne de l'*opinion*; et cette époque fut aussi le règne des *opinions*, c'est-à-dire des systèmes, des doctrines, des paradoxes : de plus, il attribue à l'*opinion* les mêmes effets qu'aux *opinions*; et il finit même par employer, comme si cela

étoit indifférent, un de ces termes pour l'autre : comment donc ne pas supposer qu'il ne met aucune différence entre les idées que représentent ces deux termes? Il y en a toutefois une grande; et j'essaierois ici de la montrer si elle n'étoit par elle-même assez visible et assez palpable : l'*opinion*, cette reine du monde, invariable dans ses élémens et immobile sur son trône indestructible, n'a presque rien de commun, soit avec ces fantômes plus ou moins tyranniques, mais toujours passagers, qu'on appelle les *opinions*, soit même avec cette puissance également changeante, quoique plus respectable, que dans le langage de la politique moderne nous nommons l'*opinion publique*; ce n'est ni de cette dernière ni de ces autres caprices enfantés par l'inquiétude de l'esprit, qu'il est question dans la *Pensée* de Pascal si étrangement adoptée pour épigraphe par M. Fiévée. L'*opinion publique* n'a qu'une direction : elle n'est relative qu'à la politique. Les *opinions* s'agitent en tout sens : elles atteignent tout, elles enveloppent tout dans leur tourbillon éphémère. L'*opinion* est une règle suprême, inflexible, dont l'étendue n'est pas resserrée dans les bornes d'une contrée particulière, mais qui touche en quelque sorte par ses points principaux à toutes les nations, et qui dirige le monde. Les rois doivent souvent consulter l'*opinion publique*, plus souvent encore surveiller avec attention et contenir avec adresse les *opinions*, et toujours respecter profondément l'*opinion*, qui règne au-dessus d'eux, et qui deviendra leur juge dans l'avenir; je ne pousserai pas plus loin cette explication : je me contente de remarquer qu'une confusion de ce genre seroit capable de répandre des nuages sur la combinaison d'idées la plus nette d'ailleurs et la plus lumineuse.

Je crains aussi que M. Fiévée ne presse un peu trop sévèrement les conséquences d'un principe qui perdroit comme beaucoup d'autres une partie de sa justesse, si la rigueur de la théorie n'étoit convenablement modifiée par la sagesse de l'application. M. Fiévée ne veut pas que l'on juge les siècles passés avec l'esprit du temps où l'on vit : cette maxime est sans doute fort bonne, pourvu qu'on l'entende bien : par exemple, il y a des gens qui trouvent les poëmes d'Homère insupportables, parce que ces poëmes peignent des mœurs et une manière de vivre tout-à-fait différentes des nôtres ; ils ne peuvent se familiariser avec des héros qui font eux-mêmes leur cuisine, qui sont horriblement voraces, et qui se disent entre eux les plus grossières et les plus dégoûtantes injures. Ces juges trop délicats qui voudroient apparemment retrouver les traits et l'image de la bonne compagnie de Paris dans les tableaux du peintre d'Achille commettent une injustice évidente ; mais, s'ils ont tort de proscrire Homère parce qu'il a représenté des mœurs qui ne ressemblent pas du tout aux nôtres, il faut convenir qu'ils ne préfèrent pas sans raison notre état actuel de civilisation, notre politesse, notre élégance, à la rusticité des temps sauvages, dont une poésie pleine de grandeur et de grâce a immortalisé le souvenir : il est clair qu'il vaut mieux avoir de bons cuisiniers que de faire soi-même sa cuisine ; que le développement des arts accroît les douceurs de la vie et les charmes de la société, et que le ton de l'insulte et de l'injure, abandonné aujourd'hui à la dernière tribu du peuple, n'est pas le meilleur ton possible. Ainsi, ne demandons pas aux siècles écoulés ce qu'ils n'ont pas, ce qu'ils n'ont pu avoir, ce qui ne sauroit être que le fruit du temps et le résultat des progrès de la civilisation ;

mais ne nous abstenons pas entièrement de les juger avec *l'esprit*, les idées, les lumières du nôtre. Ne nous constituons pas barbares, parce que nous avons à envisager un siècle de barbarie; ne nous dépouillons pas de toutes nos connoissances et de toute notre instruction, parce que nous voulons apprécier un siècle d'ignorance; ne devenons pas superstitieux pour peindre un siècle de superstition : autrement, nous perdrons tous les avantages du point de vue, où le cours des âges nous a placés; nous trouverons toujours tout au mieux, parce que nous serons descendus de la montagne d'où notre œil pouvoit découvrir la succession des rapports et l'ensemble des choses. Et de quel droit jugerons-nous notre siècle, en le comparant aux siècles passés, s'il ne nous est pas permis de comparer ceux-ci au nôtre? Le principe de M. Fiévée a donc besoin d'une petite distinction : le défaut de cet écrivain subtil est généralement de procéder trop quelquefois, pour me servir de l'expression technique, par la *distinction*, et quelquefois aussi d'oublier trop ce moyen de dialectique. Mais par combien d'observations aussi solides que neuves ne couvre-t-il pas ce défaut?

Je n'ai vu, par exemple, nulle part la considération suivante : c'est une de celles qui me paroissent plus particulièrement appartenir en propre à l'auteur, et qui m'ont le plus frappé dans son ouvrage, par leur originalité pleine de justesse : « La démocratie, dit M. Fiévée, telle que nous la présente l'antiquité, seroit impossible à réaliser dans les mœurs de l'Europe : car il y avoit alors des esclaves au-dessous du peuple, ce qui distinguoit et concentroit les intérêts, tandis qu'ils seroient toujours confondus chez nous, puisque au-dessous du peuple on ne trouve rien; réflexion vraiment

« effrayante, et qui explique pourquoi toute tentative « de démocratie chez les nations modernes ne sert qu'à « mettre à découvert ce qu'il y a de plus vil, de plus « humiliant pour l'humanité dans l'organisation actuelle « de nos sociétés. Un pauvre plébéien à Rome, un ci- « toyen confondu dans la foule des citoyens d'Athènes, « étoit plus indépendant, plus voué au service de l'Etat, « et par conséquent plus noble dans la véritable accep- « tion du terme, que ne peuvent l'être, dans des villes « de l'Europe, un artisan, et même un marchand. Le « peuple des démocraties anciennes, débarrassé de toute « servitude personnelle par les travaux confiés aux es- « claves, avoit pour premier devoir l'obligation d'inter- « venir dans les affaires de l'Etat; et si l'on réfléchit que « toute petite république ne peut jamais avoir qu'un petit « nombre d'intérêts, dont le premier est d'apprécier « les hommes auxquels elle confie un pouvoir passager, « tandis que, dans les grands et vieux Etats de l'Europe, « les intérêts sont incalculables, on sentira que le soin « de maintenir l'ordre public exige des connoissances, « un dévouement, une dignité de caractère, et une in- « dépendance de position qu'il seroit absurde d'attendre « d'hommes dont toutes les pensées sont naturellement « concentrées dans leurs intérêts personnels. J.-J. Rous- « seau, le plus habile des sophistes, n'a pu sortir de la « définition qu'il vouloit donner du peuple, alternati- « vement et conjointement souverain et sujet. C'est qu'il « n'y a de souveraineté du peuple possible, que là où « il y a des esclaves; observation si vraie, que, dans les « pays où l'on ne trouve rien au-dessous du peuple, « et où cependant il s'élève momentanément jusqu'à la « souveraineté, on le voit mettre au-dessous de lui, et

« traiter avec une cruauté qui tient du délire, ceux qui « avoient l'habitude de lui commander... etc.»

Je passe, sans réflexion et sans transition, à un autre morceau : « On a souvent comparé le siècle d'Auguste et « le siècle de Louis XIV, parce que les lettres y ont « brillé d'un égal éclat, après des troubles civils; et « beaucoup d'écrivains en ont conclu que les troubles ci- « vils sont favorables aux progrès de la littérature : c'est « une erreur. Quand les esprits sont agités par de vio- « lentes commotions politiques, il est possible qu'ils ac- « quièrent de la force; mais ils ne produisent qu'autant « que les questions qui ont troublé l'Etat, sont résolues, « et qu'il en résulte un ordre de choses favorable à la « tranquillité publique. . . . . En effet, à « moins que la littérature soit devenue métier, com- « ment concevoir que des esprits capables de conceptions « heureuses s'amusent à compter des hémistiches ou à « arrondir des périodes, quand l'ordre social est menacé? « Moins il y a de questions importantes en discussion « dans un Etat, plus la littérature s'élève; et c'est peu « connoître la nature de l'esprit humain que de confon- « dre les troubles qui l'aiguisent et l'égarent, avec l'ima- « gination, qui a toujours besoin de calme pour pro- « duire, et d'attirer tous les regards, pour être souvent « féconde. . . . . etc. »

Il y auroit vingt morceaux de la même force à extraire de cet ouvrage; je dois dire un mot du style que ces citations font pourtant assez connoître : il est toujours pur et de bon goût; précis, quoique périodique; plutôt hors de blâme que digne de louange, sous le rapport de l'harmonie; l'imagination et la couleur manquent un peu dans l'expression : on ne trouve point ici de ces

coups de pinceau qu'on admire dans Tacite et dans Montesquieu : il y a plus de suite que de trait et de saillie. Cette suite, cette liaison des idées, qui s'appellent et s'enchaînent, cette tissure égale, fine et serrée du style où le vide et l'incohérence ne se font jamais sentir, sont le principal mérite de la manière facile et coulante de M. Fiévée.

XXXVIII.

L'Iliade d'Homère, traduction nouvelle, par M. Dugas-Montbel. — *Continuation du Système sur les* Traductions.

§. Ier.

10 décembre.

Pendant que je m'escrimois, il y a deux ou trois ans, dans ce journal, contre les traducteurs et les traductions, comme on peut s'en souvenir, ou comme on l'a, sans doute, oublié, les traductions et les traducteurs alloient leur train : il est extrêmement probable que mes prédications et mes argumens n'ont converti personne : ils n'ont pas du moins converti M. Dugas-Montbel. J'étois pourtant appuyé par de bien graves autorités : un très-savant professeur de l'Académie de Paris, dans une grande occasion, à la distribution générale des prix, crut devoir prêter à ma foiblesse le secours de son énergique latinité : soutenu par un champion tel que M. Planche, qui lui-même s'étoit aidé très-habilement de quelques raisonnemens et de quelques phrases de ses plus habiles devanciers, du célèbre M. Le Beau, par exemple, je me

croyois triomphant : je ne savois pas assez combien il y a loin des motifs les plus forts de conviction à la conviction même. Ce qu'il y a du moins de certain, c'est que, si j'avois pu convaincre, je n'avois pas eu assez d'éloquence et d'art pour persuader. La conviction agit sur l'esprit et sur les pensées : c'est au penchant, c'est à la passion, c'est à la volonté que s'adresse la persuasion. Sans pouvoir répondre à mes argumens, MM. les traducteurs n'en laissoient pas moins leur plume courir sur le papier; et vraisemblablement, M. Dugas se disoit à lui-même : « Cet importun critique pourroit bien avoir raison; « mais je n'en continuerai pas moins ma traduction « d'Homère : il faut que j'achève ce que j'ai commencé ! »

Ce qui devroit naturellement décourager les traducteurs, devient pour eux, par une circonstance particulière, une raison d'encouragement. Voici ce qui arrive : plus un auteur est important, plus il offre de ces beautés qui sont essentiellement intraduisibles, moins il rencontre de bons traducteurs; et les derniers venus, animés par le peu de succès de leurs prédécesseurs, croient toujours qu'une faveur spéciale des Muses leur a réservé d'exécuter ce que les autres n'ont pu faire. Ils ne dirigent pas leurs regards vers l'objet qui devroit d'abord les frapper et les occuper, c'est-à-dire, vers les difficultés réelles et positives de l'entreprise : séduits par leur amour-propre et par leur audace, enivrés des plus perfides espérances, leur vue bornée n'aperçoit que les efforts malheureux, que les inutiles essais de ceux qui l'ont précédemment tentée. Ils sentent parfaitement qu'il est possible de faire mieux que l'on n'a fait; mais ils ne sentent pas qu'il est impossible de bien faire. Laissons-les toutefois, sans trop les inquiéter, dans une

illusion qu'ils chérissent, et dont il seroit trop difficile, et peut-être trop inhumain de rompre tout-à-fait le charme. Supposons que dans le genre de la traduction, on atteindra définitivement quelque jour à cette perfection, qui semble reculer sans cesse devant les traducteurs, à mesure qu'ils se présentent, et qu'ils se multiplient. Cette supposition bienveillante est une donnée fictive, dont il faut partir quand on est décidé à rendre compte des différentes versions, qu'un zèle toujours estimable, quoique un peu aveugle, répand incessamment dans le public, et lorsqu'on ne veut pas réduire l'examen et l'analyse de ces sortes d'ouvrages à un seul mot si tranchant, que les auteurs intéressés préféreroient assurément le silence le plus absolu aux inconvéniens d'un tel laconisme.

Je n'examinerai donc pas la question de savoir si le nouveau traducteur d'*Homère* a véritablement reproduit, dans sa copie, les traits de son original : une pareille question est, par elle-même, et abstraction faite du travail particulier que j'examine en ce moment, trop impertinente, il faut le dire, et trop ridicule. Je ne saurois m'imaginer qu'aucun des écrivains, qui ont traduit en prose l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ait eu la prétention bien claire, et bien avouée, de rendre l'effet, la grâce, l'énergie, l'harmonie des vers du plus grand poëte de l'antiquité, d'un poëte qui joignit à tous les avantages du plus heureux génie, tous ceux de la plus riche, de la plus mélodieuse, de la mieux construite, de la plus belle des langues, qui jamais enchantèrent l'oreille humaine; ce que l'esprit le plus favorisé de la nature ne pourroit guère se flatter d'obtenir en déployant toutes les ressources, et tous les secrets de nos vérifications modernes, seroit-il donc à la por-

tée de la prose, et au pouvoir des prosateurs, quelque habileté, quelque talent que l'on veuille supposer à ces derniers? Il s'agit donc, seulement ici, de décider si la version que publie M. Dugas-Montbel est supérieure, et préférable à toutes celles que l'on a hasardées jusqu'aujourd'hui, et si le nouvel hommage qu'il vient de rendre à Homère est en effet plus digne de ce père de la poésie, que tous ceux de ses prédécesseurs : car c'est ainsi que j'aime à me représenter les traductions de tous les grands originaux de la littérature ancienne. Je les considère comme autant d'hommages, plus ou moins purs, plus ou moins brillans, rendus aux modèles antiques; et je me plais à couvrir de cette image sacrée l'extrême imperfection de la plupart d'entre elles, aussi-bien que la témérité de leurs auteurs. M. Dugas s'avance, après tant d'autres, vers cet autel, que les siècles ont élevé au chantre d'Achille et d'Ulysse, et qu'ils entourent de leurs respects. Il vient mettre au pied du Dieu tous les trésors d'érudition qu'il doit à une longue et opiniâtre étude; et, aussi modeste qu'instruit, il ne décrie pas les offrandes et l'encens de ses devanciers : son culte n'est pas moins généreux et moins noble qu'ardent et sincère. Voyons s'il n'auroit pas eu le droit de se faire valoir aux dépens de ses rivaux.

Ce n'est malheureusement guère le nombre des beautés qui doit servir de mesure, et comme de moyen terme, pour comparer entre elles les traductions des chefs-d'œuvre de l'antiquité : c'est le nombre des défauts. Or, les défauts des traductions sont principalement relatifs aux qualités de l'auteur traduit. Ces qualités ne font pas toutes la même impression sur l'esprit de chacun des traducteurs : l'un est plus frappé d'un tel genre

de mérite, l'autre de tel autre genre de beautés; et, comme cela est naturel, l'espèce de qualité dont un traducteur est le plus épris, devient ordinairement pour lui l'écueil le plus dangereux et le plus funeste, celui contre lequel il ne manque presque jamais de faire le naufrage le plus déplorable. Voilà généralement la triste destinée de MM. les traducteurs; et elle semble se montrer plus spécialement dans ceux qui ont entrepris de travestir les vers d'*Homère* en prose française.

Dans cette multitude d'attributs dont se compose le suprême mérite de l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, essayons de distinguer quelques qualités plus saillantes, plus éminentes, plus remarquables, et nous aurons lieu d'observer qu'elles se présentent comme autant de points distincts qui peuvent servir à signaler les défauts caractéristiques de chacun des traducteurs les plus renommés de ce poëte : le naturel, ou plutôt la naïveté, la richesse du style poétique, la chaleur, et la rapidité sont les traits principaux que l'admiration saisit d'abord dans les immortelles compositions de ce génie extraordinaire qui, pour ainsi dire, a créé ce monde intellectuel qu'on appelle la poésie. Maintenant il est facile d'apercevoir que ses trois traducteurs, les plus célèbres jusqu'ici, se sont en quelque façon partagé entre eux ses trois principales qualités, pour les convertir en autant de défauts qui leur sont séparément et individuellement propres et particuliers : je crois cette remarque neuve; elle n'est pourtant pas systématique : je déteste les systèmes, en littérature comme en politique.

Le naturel des anciens étoit le genre de mérite qu'on remarquoit surtout en eux dans le siècle de Louis XIV: le naturel d'Homère enthousiasma madame Dacier plus

que toutes les autres qualités de ce divin poëte; elle s'y attacha dans sa traduction, et s'étudia à le reproduire; mais elle n'avoit ni le talent convenable ni le goût nécessaire pour y réussir. A la place de cette naïveté délicieuse, qui charme tous les gens de goût dans l'original, elle mit dans son ouvrage la trivialité de l'expression, la bassesse du style; c'étoit une fleur délicate qu'elle avoit voulu cueillir, et qu'elle avoit flétrie de ses mains grossières et pesantes.

L'exemple du Télémaque avoit fait croire, dans le dix-huitième siècle, à la possibilité de la prose poëtique: le bon M. Bitaubé, que frappoit sans doute plus particulièrement la richesse de la diction homérique, s'imagina, en conséquence, que des phrases d'une harmonie fausse, surchargées d'épithètes et gonflées de vent, représenteroient assez bien ces trésors de mélodie, d'élocution pittoresque, ces détails de style si pleins d'imagination, de force et de grâce, dont Homère abonde: il est douteux que son équivoque élégance vaille mieux que la simplicité brute de madame Dacier.

Si je place ici M. Lebrun après M. Bitaubé, on me pardonnera sûrement d'autant plus volontiers cet anachronisme, que la traduction de ce troisième interprète d'Homère a reparu, il y a cinq ou six ans, presque entièrement remaniée: ses défauts, qu'il n'a pas à beaucoup près totalement corrigés dans cette nouvelle édition, sont bien connus. C'est surtout la rapidité, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la fougue et la véhémence de l'auteur original, qu'il s'est appliqué à rendre; et, pour y parvenir, il a coupé, haché, morcelé, déchiqueté sa diction, sans prendre garde que des saccades affectées, de petites phrases décousues, de brusques in-

cises étoient précisément le contraire du style homérique, où la plus vive chaleur s'unit à la pompe des tournures les plus nombreuses et à la majesté des plus harmonieuses périodes.

Instruit par les fautes mêmes de ces prédécesseurs, et peut-être plus attentif que chacun d'eux à l'ensemble et à la combinaison de tous les genres de supériorité qui brillent dans Homère, M. Dugas-Montbel me paroît avoir évité tous les piéges où sont tombés ses devanciers: Plus noble que madame Dacier, sans cesser d'être naturel; plus simple que M. Bitaubé, sans être trop prosaïque; plus plein, plus harmonieux que M. Lebrun, sans être lourd et traînant, peu s'en faut qu'il ne touche, selon moi, à ce point de perfection négative, qui consiste dans l'absence des défauts plutôt que dans la conquête des beautés. S'est-il mis en possession de celles d'Homère? non; a-t-il surpassé ses rivaux? oui; du moins tel est mon sentiment. Son style est pur, correct, facile : sa traduction se fait lire aisément. Nulle part on ne sent la gêne; nulle part on n'entrevoit l'affectation : tout coule sans prétention comme sans effort. Je sais gré à M. Dugas, et tous ses lecteurs lui sauront gré, d'avoir élagué beaucoup d'épithètes; peut-être même n'en a-t-il pas assez écarté. Je lui sais gré surtout de nous avoir fait grâce des *yeux de bœuf* de *Junon*, et de beaucoup d'autres traits pareils, qui ne sont pas même des beautés dans Homère, et qui, dans ses traducteurs et dans ses imitateurs, deviennent de grotesques caricatures. C'est à la manière de Fénélon qu'il faut, dans notre langue, imiter Homère; et Fénélon peut apprendre aussi comment il faut le traduire: au reste, en tout, mais spécialement en matière de traduc-

tion, il fait bon venir le dernier; et il me semble que M. Dugas-Montbel n'a manqué à aucun des avantages de sa position : son ouvrage, sur lequel je reviendrai dans un second article, me paroît devoir être placé à la tête de toutes les traductions en prose, par lesquelles on s'est efforcé, plus ou moins malheureusement, jusqu'ici, de nous donner en français une idée d'Homère.

ANNÉE 1816.

XXXIX.

L'Iliade d'Homère, traduction nouvelle, par M. Dugas-Montbel.

§. II.

16 mai 1816.

Le torrent des discussions, des intérêts et des faits politiques, a jeté bien loin l'un de l'autre les deux articles que j'ai cru devoir consacrer à cet ouvrage : ce n'est même pas avec beaucoup d'assurance que j'entretiens aujourd'hui le public pour la seconde fois d'une traduction d'Homère : j'aurois peur, si j'avois à lui parler pour la première fois des poëmes d'Homère lui-même. Supposons que ces divines productions du génie fussent restées jusqu'ici pleinement ignorées; supposons qu'elles sortissent en ce moment des décombres de quelque antique cité, des ruines, par exemple, d'Herculanum, qui voudroit aujourd'hui y prendre intérêt, si ce n'est peut-être quelque membre bien obscur et bien retiré de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ? Nous avons bien autre chose en tête : nous avons, depuis près de trente ans, perdu par notre faute la tranquillité publique; nous courons maintenant encore après elle; nous en avons

toutefois retrouvé tous les gages; mais nous semblons craindre d'en jouir : tant on se persuade difficilement qu'on a recouvré un bien dont on a été privé longtemps!

Avouons-le cependant : quand même nous serions dans un temps parfaitement calme, ou, ce qui est la même chose, absolument étranger aux passions, ou, si l'on veut, aux intrigues politiques, quelle sensation feroit parmi nous la découverte soudaine des poëmes d'Homère? On peut répondre sans scrupule : aucune. Admettons, de plus, qu'on se hâte de les traduire dans notre langue : combien le jugement public à leur égard ne demanderoit-il pas de temps pour s'établir, s'arrêter, se former! Remercions donc l'admiration de nos pères, qui fonde en grande partie la nôtre; remercions-la au nom de ceux qui ont lu Homère dans les traductions, au nom de ceux qui même ne l'ont jamais lu d'aucune manière, et peut-être aussi au nom des savans qui le lisent dans le texte grec : poëtes epiques de nos jours, rivaux d'Homère, plus nombreux qu'on ne pense, il y a dans cette observation de quoi vous consoler : ne vous fiez pourtant pas trop à cette consolation!

On a bien fait payer au bon Homère, et sa renommée, et l'admiration des siècles; et ses plus grands admirateurs ne sont peut-être pas ceux qui les lui ont vendues le moins cher. Il n'y a pas d'absurdités qu'on n'ait débitées sur son compte : on a même nié son existence; on a prétendu que jamais il n'y avoit eu d'Homère. Ce paradoxe semble excessivement ridicule; mais un de nos académiciens les plus illustres par sa naissance, et les plus distingués par l'étendue de son érudition et par l'élégance de son style, qui égale celle de

ses manières, M. de Choiseuil-Gouffier, n'a pas dédaigné de réfuter encore dernièrement cette bizarre assertion dans l'assemblée générale de toutes les académies. Je ne parle pas de La Motte et de Fontenelle; on n'a que trop parlé d'eux : *cui non dictus Hylas?* Dans ces derniers temps, M. Geoffroy, à qui la critique et les lettres ont tant d'obligations, s'avisa d'une singulière opinion qu'il développa dans dix ou douze articles, avec son incomparable facilité, et qu'il soutint brillamment, avec ce tour d'esprit si original, si piquant, et généralement de si bon goût, qui n'étoit qu'à lui : il prétendit que les poëmes héroïques d'Homère étoient en partie des poëmes plaisans, et même burlesques. Il falloit toute la fécondité des ressources que M. Geoffroy avoit dans l'imagination, pour établir ce système, ou, si l'on veut, cette mystification d'une manière plausible et séduisante : mais qu'auroit dit le vieillard du Mélès de ce jugement porté sur lui par le plus grand critique de notre époque? Pour nous, cette pensée nous a paru bien neuve.

Parmi les paradoxes plus ou moins ingénieux, ou plus ou moins risibles auxquels le génie et la réputation d'Homère ont donné naissance, comme c'est le sort de tout phénomène et de toute merveille, les plus extraordinaires sont éclos peut-être du cerveau des traducteurs de ce père des poëtes : chacun de ses traducteurs bâtit un système, crée une doctrine, forge une poétique; chacun d'eux a saisi le vrai ton d'Homère; chacun est sûr de répéter avec exactitude les vrais sons de cette lyre immortelle, dont l'antique harmonie, victorieuse de la différence des idiomes, et toujours la même pour tous les peuples et pour toutes les générations, se prolonge à travers tous les âges, et retentit également dans

tous les siècles. Cette prétention des traducteurs est aussi divertissante que leurs traductions sont ennuyeuses : ce que j'aime surtout dans M. Dugas, c'est qu'il ne fait pas de système : il va droit à son but, sans s'étudier à nous persuader, par des théories qui sont presque toujours fausses, et par des raisonnemens, qui ne manquent presque jamais d'être des paralogismes, qu'il a suivi le meilleur chemin, qu'il a choisi la vraie route.

Ce qui est évident, sans qu'il le dise, c'est qu'il ne marche pas sur les traces de ses devanciers : il me paroît chercher plutôt à éviter leurs sentiers, et leurs défauts, qui sont souvent les résultats de leurs doctrines, qu'à s'appuyer sur une doctrine qui lui soit propre ; et je crois faire l'éloge le plus complet de son travail, en disant qu'il me semble avoir reconnu, avoir senti parfaitement ces défauts, aussi-bien que l'erreur, et le vide des systèmes dont on a prétendu les étayer et les autoriser. Cette sagesse lui donne tout l'avantage qu'auroit un traducteur d'Homère qui se présenteroit le premier dans la carrière, et posséderoit, par anticipation, toute l'expérience qu'ont préparée les essais tentés jusqu'aujourd'hui. Voyez-vous tous les interprètes du grand poëte se tourmenter, se couvrir de sueurs pour retracer, l'un toute la richesse de sa poésie, un autre toute la rapidité de sa diction, celui-ci toute la naïveté de ses peintures, celui-là toute l'harmonie de son style? malheureux qui ne se doutoient pas même qu'ils luttoient avec l'impossible! Moins de prétentions, moins d'efforts s'annoncent dans la traduction de M. Dugas-Montbel, et plus de bonheur s'y fait sentir. On la lit avec moins de peine, parce qu'elle offre plus de simplicité; elle coule, avec une douceur élégante, également éloignée, comme je

crois l'avoir déjà dit, et de la bonhomie inculte et rustique de madame Dacier, et de l'ambition poétique de ceux qui l'ont suivie. Cette version peut satisfaire les savans par son exactitude, et elle ne rebutera les gens du monde, ni par la triviale bassesse d'une élocution rampante, ni par l'affectation et le fracas d'une prose, grotesquement pompeuse, qui vise à la poésie, et qui n'atteint que le ridicule.

Tout ce que je viens d'avancer, aussi bien que tout ce que j'ai dit, dans mon premier article, auroit sans doute besoin d'être prouvé, et le seroit victorieusement, je l'affirme, par des comparaisons que j'ai faites avec soin, et que ne sauroient permettre les bornes de ce journal. Il faut, et la nature de la feuille dans laquelle nous écrivons l'exige, il faut qu'on nous en croie un peu sur notre parole : je suis loin même de pouvoir présenter ici tout ce que je voudrois extraire de la traduction de M. Dugas; et je me restreins, à regret, à une seule citation, quoiqu'il n'en faille guère davantage pour les lecteurs qui ont du tact et du goût, et que ce soit peut-être trop encore pour ceux qui, dans ces sortes de matières, ne se piquent que d'une superbe indifférence.

Voici comment le nouvel interprète d'Homère a traduit la première réponse d'Achille au vieux Priam, redemandant le corps de son fils : « Infortuné, tu as eu « bien des peines à soutenir : comment, seul, es-tu « venu jusqu'aux vaisseaux des Grecs, en présence du « guerrier qui t'a ravi tant de fils, et de si vaillans? Ah! « sans doute, tu portes un cœur d'airain; mais viens, « repose toi sur ce siége : quelles que soient nos dou- « leurs, renfermons-les dans notre ame; c'est en vain « qu'on se livre à l'amère tristesse. Les dieux ont voulu

« que les malheureux mortels vécussent dans les afflic-
« tions : eux seuls sont exempts de soins. Deux ton-
« neaux sont dans les palais de Jupiter. De l'un ne s'é-
« chappent que des présens funestes; de l'autre nous
« viennent nos félicités; celui pour qui le puissant Jupi-
« ter entremêle ses dons, éprouve tour à tour le bien et
« le mal; mais celui à qui il n'envoie que les douleurs
« reste exposé à l'outrage. La faim dévorante le pour-
« suit sur la terre féconde, et il erre de toutes parts en
« horreur aux dieux et aux hommes; ainsi, les immor-
« tels, à sa naissance, comblèrent mon père Pélée des
« dons les plus précieux : il l'emportoit sur tous les
« hommes par ses grandes richesses; il régnoit sur les
« nombreux Thessaliens; et, quoiqu'il fût mortel, ils
« lui donnèrent une déesse pour épouse; mais ensuite
« Jupiter a permis qu'il connût aussi le malheur. Il ne
« s'est point vu, dans sa maison, entouré d'enfans puis-
« sans; il n'a qu'un fils qui périra à la fleur de son âge.
« Non, je n'assisterai pas mon père dans sa vieillesse;
« et maintenant, loin de ma patrie, me voilà sur ce ri-
« vage pour ta perte, et celle de ta race! Toi-même, ô
« vieillard! nous avons appris qu'autrefois tu étois heu-
« reux. Tu possédois au Midi, Lesbos où régna Macare;
« à l'Orient, la Phrygie et les rivages du vaste Helles-
« pont : on dit que tu surpassois tous les hommes, et
« par tes trésors et par tes nombreux enfans; mais de-
« puis que les dieux ont attiré sur toi l'infortune, hélas!
« les combats et le carnage règnent seuls autour d'Ilion.
« Supporte ton malheur, ne livre pas ton ame à un deuil
« éternel : c'est en vain que tu pleures ton fils; tu ne le
« rappeleras point à la vie : ah! plutôt redoute de nou-
« veaux malheurs! »

Ce discours est un peu long, sans doute, pour la circonstance; mais qu'il est noble et touchant! La noble tristesse qu'il respire vaut assurément bien cette mélancolie que MM. les docteurs ROMANTIQUES veulent absolument regarder comme l'attribut exclusif des muses septentrionales. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : revenons à M. Dugas : je livre au jugement des connoisseurs le morceau que je viens de transcrire, et que, pour plus d'impartialité, j'ai pris presque au hasard. Un des caractères de la nouvelle traduction, c'est qu'on n'y sent pas trop cette surabondance d'épithètes homériques qui surcharge si ennuyeusement les traductions des prédécesseurs de M. Dugas.

On diroit que ces derniers se sont crus d'autant plus près du génie d'Homère, qu'ils reproduisoient avec plus d'exactitude tout l'insipide amas des adjectifs prodigués par l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*; mais ce n'est pas là qu'est son génie : ce n'est pas en cela que l'ont suivi ses plus heureux imitateurs, Virgile, et Fénélon. Je voudrois ne pas trouver dans une traduction d'Homère une seule épithète, que le goût de Fénélon n'eût point admise dans le *Télémaque*. M. Dugas n'en est pas précisément à ce point de sobriété; et j'ose l'engager à respecter moins religieusement encore, dans une nouvelle édition, et les *yeux bleus*, et les *yeux de bœuf*, et la *terre fertile*, et la *mer blanchissante*, etc. Qu'il ne craigne pas le sacrilége : les impies sont ceux qui, par leurs copies burlesques, rendent Homère ridicule; pour honorer son génie, il ne faut pas outrager celui de notre langue : tâchons de concilier les droits de l'un avec ceux de l'autre. Un traducteur d'Homère doit lire et relire sans cesse le *Télémaque* : voilà la règle, voilà le

modèle! Toutefois Fénélon lui-même n'a traduit que médiocrement quelques chants de l'*Odyssée* : quel argument en faveur de ma doctrine sur les TRADUCTIONS! M. Dugas nous promet aussi ce dernier poëme : ainsi, probablement, nous devrons bientôt un bon ouvrage de plus à ce laborieux littérateur et à cet estimable écrivain.

XL.

Le Génie du Christianisme, par M. DE CHATEAUBRIAND, sixième édition.

1er. juin.

J'AI, le premier de tous les critiques, annoncé *Atala*, il y a quinze ans : le premier, aussi, j'ai rendu compte de la première édition du *Génie du Christianisme*, en 1802 : je ne dissimulai pas les défauts de ces ouvrages, et je rendis justice aux beautés qui me sembloient s'y présenter en foule : le jugement suprême du public a prouvé que, parmi les censeurs littéraires, ceux-là avoient été les plus équitables qui avoient appuyé sur les beautés plus que sur les défauts de ces compositions originales. Si la critique peut, jusqu'à un certain point, préparer et diriger les décisions du public, elle peut aussi trouver souvent dans ces décisions mêmes d'importantes leçons : quel doit être aujourd'hui le sentiment, j'ai presque dit quelle doit être la confusion des critiques, qui n'ont vu d'abord, et qui n'ont voulu voir

dans le *Génie du Christianisme*, que les imperfections qui s'y rencontrent? Je sais à merveille comment ils font pour s'étourdir; mais la voix, mais l'opinion bien prononcée du public parle encore plus haut, dans leur conscience même, que tous les beaux raisonnemens, par lesquels ils cherchent à se consoler. Quatorze années d'un succès toujours égal, toujours soutenu, sont un assez fort argument: si j'avois eu le malheur de prédire, et peut-être de souhaiter une mauvaise destinée au plus important et au plus brillant ouvrage de nos jours, à celui dont la réussite continue seroit la plus incontestable; à celui qui viendroit partout frapper mes regards, que je verrois lire, que j'entendrois célébrer partout dans les premiers ordres de la société et dans les derniers, dans les boutiques comme dans les salons, chez l'humble et pauvre ouvrier comme chez le financier superbe, chez le riche comme chez le pauvre, chez le noble comme chez le bourgeois, je serois, je l'avoue, dans un embarras incroyable; mais si cet embarras n'altéroit pas ma franchise particulière, et ma sincérité naturelle, je confesserois mon tort; je reconnoîtrois les bornes de mes vues littéraires; trop heureux si je n'avois pas d'autres aveux à faire! Mais comme les droits de la bonne foi ne prévalent jamais sur ceux de l'amour-propre, voici peut-être ce que j'essaierois de balbutier pour ma justification:

« Je conviens, dirois-je, qu'on ne peut rien opposer, en matière de littérature, à un succès de quatorze ans: ce qu'on appelle la *vogue* n'a ni cette consistance, ni cette durée; la *vogue* est souvent le partage des ouvrages les plus médiocres, et même des plus détestables productions: nous en avons sous les yeux des exemples encore tout

frais; la *vogue* est une espèce de *mode :* et quelle *mode* se soutient pendant un long espace de temps? Je n'essaie donc pas même d'imaginer le plus petit sophisme contre cette universalité, contre cette perpétuité de suffrages que le *Génie du Christianisme* a obtenue, sinon contre mon gré, du moins contre toutes mes conjectures; mais dois-je pour cela rétracter toutes les observations critiques, que je fis dans le temps? Non, sans doute: j'ai dit que le goût trouvoit beaucoup à reprendre dans cet ouvrage, je le dis encore; j'ai dit que la raison n'étoit point du tout satisfaite de la plupart des raisonnemens faits par l'auteur en faveur de quelques points de nos doctrines religieuses, je le dis encore; j'ai prétendu que toute la partie du livre qui renferme les preuves de l'existence de Dieu, par les *causes finales*, ne tient pas au fond de la composition, et n'est qu'un *hors-d'œuvre* dans l'ensemble, je le prétends encore; j'ai soutenu que la partie littéraire présente une foule d'aperçus hasardés, de vues plus originales que vraies, et contient beaucoup de principes faux et d'erreurs évidentes, je le soutiens encore; j'ai avancé que, dans sa totalité, l'ouvrage est, littérairement parlant, un dangereux modèle, j'en suis encore persuadé; j'ai cité une multitude de tournures singulières et d'expressions bizarres, je suis prêt à les citer encore: toutefois, éclairé par un fait que je ne puis nier, je confesse hautement qu'il y avoit nécessairement dans cette production un germe de vie sur lequel mes préventions m'ont trop fermé les yeux. »

« Permettez que je vous les ouvre entièrement aujourd'hui, pourroit me répondre un critique plus heureux: j'aime à m'entretenir avec les gens sincères et avec les hommes de bonne foi : loin de moi ceux qui abondent

trop dans leur sens, et qui ne savent jamais dire : *J'ai tort*. Il faut qu'un critique, plus qu'un autre, ait cette franchise : car il doit se défendre de l'orgueil, compagnon trop ordinaire de l'esprit de censure. Je ne vous contesterai aucune de ces observations sur lesquelles vous restez si ferme : je les ai faites comme vous, quoique je les aie peut-être exprimées avec plus de mesure ; et cette mesure m'étoit commandée par le sentiment juste et profond des beautés et du talent que vous avez trop méconnus : est-il permis de traiter les productions d'une plume évidemment supérieure, comme les avortons de la médiocrité ? Faites rougir celle-ci, s'il est possible, de ses défauts et de ses ridicules ; mais, sans déguiser les imperfections des grands talens, sachez respecter ces derniers jusque dans les reproches, que votre impartiale justice trouve à leur faire. Telle est la règle : heureux celui qui la connoît bien ! plus heureux les critiques, s'il en est, qui l'ont toujours observée ! Je suis donc entièrement de votre avis sur les défauts qui vous ont frappé dans les écrits du premier prosateur de notre temps. Et cela posé, nonpar pure concession, mais par conviction réelle, j'essaierai de vous montrer les sources de ce succès durable, que vous ne pouvez nier, mais dont vous êtes confondu, comme d'un phénomène presque inexplicable. Vous refuserez - vous d'abord à sentir toute la grandeur et tout le bonheur du sujet qu'a choisi M. de Châteaubriand? Pouvez-vous vous empêcher de reconnoître l'étonnante et précieuse variété qui naît du plan même qu'il s'est tracé, de manière qu'il développe successivement dans l'heureux cours de son ouvrage, et les vues du théologien, et les connoissances du naturaliste, et les aperçus du littérateur, et les

observations du voyageur, et les tableaux de l'historien? Je ne parle pas de ces deux épisodes romanesques qu'il a jetés à travers les richesses de sa composition, et qui les augmentent, en les variant encore. N'avouerez-vous pas qu'il a su éviter au suprême degré le défaut particulier, le vice capital de notre littérature actuelle, la *monotonie?* Joignez à cela cette force d'imagination dont il fait briller partout la vive empreinte, et cette originalité de manière et de style, qu'il porte jusque dans ses imitations même les plus évidentes; joignez-y encore ces accens de l'ame, qui penètrent et retentissent dans celle du lecteur, et ces coups de pinceau vigoureux qui demeurent dans la mémoire; ce livre suppose dans l'auteur une lecture immense, et il nous fait jouir de tous les fruits de cette lecture: en faut-il davantage pour expliquer son éclatant et constant succès? Vous relevez dans le détail beaucoup de fautes de goût, mon cher collègue, et je ne veux pas les excuser; mais combien n'y pouvez-vous pas remarquer aussi d'expressions charmantes que les Grâces mêmes semblent avoir inspirées? car, bien que la force et l'énergie paroissent être les caractères principaux de l'auteur, la douceur, la suavité, la grâce, viennent souvent mêler, sous ses brillans pinceaux, leurs aimables teintes et leurs nuances délicates à la vigueur ordinaire de son coloris; et, après tout, ces fautes de détail qu'il ne faut ni dissimuler ni exagérer, ne sont-elles pas, en partie, couvertes par un genre de mérite auquel les critiques, qui ont examiné *le Génie du Christianisme* ne me paroissent pas avoir fait assez d'attention jusqu'ici? C'est le grand goût qui domine dans tout l'ensemble de l'ouvrage, et qui en a disposé les parties; goût exquis, dont les choix sont tou-

jours heureux, soit que, puisant dans un fonds étranger, il rassemble sous nos yeux les traits les plus agréables ou les plus sublimes des meilleurs écrivains, soit qu'il use et se pare de ses propres acquisitions : je connois bien peu de livres où cette qualité se montre aussi éminemment : c'est elle, c'est cet heureux instinct qui a préparé, ménagé, combiné cette suite d'enchantemens au travers desquels le lecteur est conduit sans effort, sans fatigue, et, ce qui est rare, sans le moindre ennui, jusqu'à la fin d'un ouvrage si étendu. Ce goût-là vaut bien, je crois, celui qui veille à la convenance parfaite de toutes les images, à la sévère correction de toutes les figures, et à l'exacte régularité de tous les mots; mais le mieux seroit sans doute de réunir l'un et l'autre. »

Certes, ma conscience ne me fourniroit aucune réplique à un pareil discours, si je m'étois mis dans le cas de l'entendre : je n'exigerois pas même que mon adversaire m'expliquât ce qu'il a cru devoir dire, sans explication, touchant la *grandeur* et le *bonheur* du sujet traité par M. de Châteaubriand ; car on peut affirmer que si jamais, depuis qu'on fait des livres, l'importance effective d'une production littéraire a été sensible et manifeste, c'est celle du *Génie du Christianisme :* combien de souvenirs salutaires ont été réveillés au fond des cœurs par son heureuse et bienfaisante influence ! Combien la lecture de ce livre n'a-t-elle pas entretenu ou fait naître de bons sentimens ! N'est-il pas vrai qu'après l'avoir parcouru, on se sent plus Français, c'est-à-dire plus attaché à toutes les traditions nationales, plus pénétré d'amour pour son pays, et de respect pour ces antiques institutions, qui si long-temps en firent la gloire et la félicité? Elles n'existoient plus, quand le

Génie du Christianisme vint en reproduire parmi nous les sublimes et touchantes images : environnés de ces nobles fantômes que créoit autour de nous la magie du talent, nous sentions nos ames se remplir du présage des biens réels que le ciel devoit enfin nous rendre, et le désir s'en accroissoit avec l'espérance : le *Génie du Christianisme* n'a pas moins efficacement servi les intérêts de nos princes légitimes que ceux de la morale et de la religion : c'est un fait qu'on ne peut méconnoître.

Une sage philosophie caractérisoit toutefois les doctrines politiques de l'auteur : on rencontroit déjà dans le *Génie du Christianisme* ces mêmes principes qu'il a développés, il y a dix-huit mois, dans un écrit si remarquable : l'heureuse alliance de la monarchie et de la liberté, du pouvoir des rois et des droits des peuples, est célébrée en plus d'un endroit du grand ouvrage de M. de Châteaubriand. Voici, par exemple, ce qu'il y dit des gouvernemens *représentatifs*, dont il attribue, suivant son plan, le bienfait à la religion chrétienne : «..... Ce fut une grande et féconde idée politique que « cette division des trois Ordres. Totalement ignorée des « anciens, elle produit chez les modernes le *système* « *représentatif*, qu'on peut mettre au nombre de ces « trois ou quatre découvertes, qui ont créé un autre uni- « vers, et qu'il soit encore dit à la gloire de notre reli- « gion, que le *système représentatif*, découle en par- « tie des institutions ecclésiastiques..... Le génie évan- « gélique est éminemment favorable à la liberté : tous « les grands principes de Rome et de la Grèce, l'égalité, « la liberté, se trouvent dans notre religion, mais ap- « pliqués à l'ame et au génie, et considérés sous des « rapports sublimes..... » Ne reconnoît-on pas dans

ces paroles l'orateur qui, naguère, à la tribune de la Chambre des Pairs, réduisit à deux mots tout l'abrégé de sa politique, lorsqu'il s'écria d'un ton si ferme, et d'une voix si retentissante : *la Charte*, *et les honnêtes gens !*

En général, les pensées de l'homme d'Etat se montrent souvent, dans le *Génie du Christianisme*, à côté des tableaux du grand écrivain, et des observations de l'habile littérateur : l'homme qui régnoit en France lors de l'apparition de ce livre eût pu trouver, dans le passage suivant, une grande leçon à recueillir et un terrible écueil à éviter : «...... L'Espagne, séparée des « autres nations, présente à l'historien un caractère « original : l'espèce de stagnation de mœurs dans la- « quelle elle repose *lui sera peut-être utile un jour ;* « et lorsque les peuples européens seront usés par la « corruption, elle seule pourra *reparoître avec éclat sur* « *la scène du monde,* parce que le fond des mœurs sub- « siste chez elle..... » Ce sont là, si je ne me trompe, des traits dignes de Montesquieu, et c'est tout dire : il n'appartient qu'aux esprits supérieurs en politique de lire ainsi de loin dans l'avenir des nations, et de prophétiser la destinée des peuples. Ce qui s'est passé en Espagne depuis 1808 justifie d'une manière bien éclatante ce que M. de Châteaubriand disoit en 1802.

J'ai relu avec un grand soin le *Génie du Christianisme* tout entier, à l'occasion de cette *sixième* édition, et j'ai senti, dans cette nouvelle lecture, s'augmenter mon admiration pour cet ouvrage, et mon respect pour le beau talent à qui nous le devons : j'ai mieux apprécié tous les motifs de son prodigieux succès, et j'ai cru entrevoir tous les augures de son immortalité. La critique, je le sais, parle rarement un pareil langage ; mais



la raison en est simple : c'est que le génie est fort rare, et la justice peu commune.

P. S. J'ai oublié, dans le cours de ces observations, une des qualités qui répandent le plus de charme sur le style de M. de Châteaubriand : c'est l'harmonie : l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* est du nombre de nos plus mélodieux prosateurs, ainsi que l'a très-bien fait observer, dans une de ses dernières leçons, le professeur plein de goût et de talent, qui développe en ce moment, à la Faculté de Paris, les beautés de l'éloquence française, M. Villemain, que les ouvrages de M. de Châteaubriand comptent parmi leurs plus grands, comme leurs plus éclairés admirateurs. Tout le monde a répété ces vers heureux et vrais qui font partie de quelques stances charmantes adressées à M. de Châteaubriand par un poëte habile, qui n'est pas un moins habile critique :

. . . .
Et dans ta prose cadencée,
Les soupirs de Cymodocée
Ont la douceur des plus beaux vers.

M. de Fontanes parloit des *Martyrs* ; mais, toute proportion gardée, la diction du *Génie du Christianisme* n'est pas moins harmonieuse que celle de ce beau poëme. L'harmonie est l'attribut essentiel du grand prosateur comme celui du grand poëte : sans elle point de véritable talent ; l'ame et l'esprit ne sauroient être gagnés, si l'oreille n'est séduite.

XLI.

Discours prononcés à la Chambre des Députés, par M. Roux de Laborie.

5 juin.

Je ne parlerai de ce recueil que sous le rapport littéraire : je ne veux ici ni reproduire les questions traitées dans ce discours, ni réveiller les passions qu'ils ont pu exciter. Il y a, dans les examens de la littérature, je ne sais quoi de paisible et de calme qu'il est bon d'opposer, autant qu'on le peut, aux pensées tumultueuses de la politique. Tant que l'éloquence de nos assemblées délibérantes n'a eu pour but que la destruction, les tableaux affligeans qu'elle présentoit ne permettoient point à la critique de l'envisager sous les points de vue de l'art : il y auroit eu trop d'inconvenance dans un tel sang-froid, qui d'ailleurs étoit impossible à l'aspect de tant de scènes désastreuses ; mais aujourd'hui que le talent oratoire n'a plus, et n'aura plus dans nos assemblées que des directions salutaires ; aujourd'hui que tous les discours de nos orateurs politiques tendent au bien général de la société, au rétablissement du véritable ordre ; aujourd'hui que toutes les intentions sont pures et droites, lors même que toutes les opinions ne sont pas toutes unanimes, lors même qu'il y a des oppositions et des chocs, l'éloquence, épurée par les motifs qui l'animent, peut être envisagée en elle-même et presque indépendamment des intérêts toujours nobles qui l'inspirent : il est permis à la critique littéraire, rassurée par l'état actuel des cho-

ses, d'oublier le mouvement des délibérations, pour ne faire attention qu'au mérite des discours; et cet oubli est un hommage rendu aux sentimens des orateurs, qui, partagés dans les luttes de la tribune sur des points accessoires, se réunissent dans les vues principales et dans les pensées les plus importantes du bien public. Le spectacle des passions politiques les perpétue; l'examen des talens fait une diversion utile : « Le céleste et tranquille visage des Muses, dit Plutarque, apaise les orages, et leurs yeux, remplis d'une riante douceur, répandent en tous lieux la sérénité. »

Parmi les talens nouveaux, et non encore annoncés, que la tribune délibérative montra au public et à la renommée, dans la première session, qui a suivi le second retour du Roi, on doit singulièrement distinguer, ce me semble, le talent de M. de Laborie : l'éclat qu'il a jeté n'avoit encore été précédé d'aucun autre éclat; ce n'est pas que M. de Laborie n'eût composé pour le barreau quelques mémoires fort brillans; mais la gloire de ces sortes d'ouvrages se renferme et s'éteint presque toujours dans la sphère où ils naissent, et pour laquelle ils sont destinés; ce n'est pas qu'il n'eût laissé dans l'esprit et dans le cœur de ses anciens compagnons d'études l'intéressant souvenir de ces succès et de ces triomphes du jeune âge, qui prédisent ordinairement d'autres succès et d'autres triomphes; et les rivaux qui les lui disputoient n'ont pas oublié non plus que leur vainqueur, à peine sorti des classes, cueillit des palmes dans un champ plus illustre, et remporta le prix d'éloquence à l'Académie de Rouen, qui avoit proposé l'éloge du cardinal Destouteville; mais rien de tout cela ne constituoit, n'établissoit une réputation d'écrivain et d'orateur : le talent

de M. de Laborie peut donc être considéré comme un des dons heureux et inattendus, que la victoire de la bonne cause a faits à l'éloquence de nos assemblées délibérantes et régénérées.

La chaleur, la noblesse et l'élégance caractérisent la manière de cet orateur, et tout révèle en lui ces dispositions naturelles que rien ne supplée, et ces excellentes études littéraires, qui secondent si bien les dispositions naturelles : ses cadres sont largement dessinés; ses peintures ont de la grandeur, et ses pensées se développent avec la plus facile et la plus rapide abondance : rien d'étroit, rien de mesquin, rien d'étranglé, partout la verve oratoire se fait sentir, et nulle part on n'aperçoit l'embarras, la gêne ou la sécheresse : de nombreux traits de force se mêlent à la pompeuse et magnifique richesse des développemens, et semblent en jaillir comme des éclairs ou comme des foudres; la plénitude de l'élocution va jusqu'au luxe et jusqu'à l'excès; l'orateur ne paroît pas quelquefois assez maître de sa brillante fécondité : on diroit qu'il est entraîné lui-même par le torrent de son style; et les mots multipliés, en se précipitant avec bruit et sans frein sous sa plume, produisent quelquefois je ne sais quel étourdissement peu favorable à l'effet qu'il veut obtenir; quelques teintes de néologisme, et, il faut le dire, quoique le mot soit dur, quelques traces de *jargon*, qu'il seroit aisé d'effacer, se présentent parfois, et corrompent un peu la pureté d'une diction généralement irréprochable sous le rapport de la langue et du goût : telles sont, à mon avis, les imperfections et les qualités, que la critique littéraire peut observer dans les compositions oratoires de M. Roux de Laborie; compositions qui méritent d'être placées au premier rang, parmi toutes celles qu'a

fait éclore la dernière session des deux Chambres, et qui associent le nom de leur auteur aux deux ou trois noms, que l'éloquence a le plus brillamment signalés dans cet heureux début de nos destinées nouvelles.

Nous avons déjà mis dans ce Journal sous les yeux des vrais connoisseurs et des juges impartiaux un grand nombre de citations; je n'en ferai qu'une seule dans cet article : « ..... C'est un grand, un puissant intérêt social « et politique, dit l'éloquent orateur dans son discours du « 18 *mars* sur le *budjet*, qui a imprimé à la législation « *forestière* ce caractère de soigneuse conservation et de « sévère surveillance : les forêts sont le plus beau pré- « sent que la nature et l'état sauvage aient transmis à la « civilisation; elles l'embrassent, pour ainsi dire, de toutes « parts : marine, architecture, monumens, les arts de « la paix, les arts de la guerre, les besoins du pauvre, « les besoins du riche, le luxe, le nécessaire, l'agricul- « ture, le commerce intérieur et étranger, les moissons, « les vignobles; il semble que les forêts tiennent à tout, « protègent tout; honneur et ornement du sol, elles « en sont encore l'appui et la garantie : elles conservent « et alimentent les eaux; elles s'interposent entre les « vents et ces riches coteaux qui rendent l'Europe tri- « butaire des vins de la France; elles retiennent, pour « la culture, sur le penchant des collines, la terre prête « à s'échapper après les orages; elles assurèrent dans des « temps plus heureux, elles releveront un jour, sur les « mers, qui en reconnoîtront les couleurs et la gloire, « l'honneur de notre pavillon; elles font une importante « partie de notre indépendance politique: les sages qui nous « ont transmis tant de lumières encore utiles à l'orgueil « de notre prétendue perfectibilité sans bornes, nous ont

« avertis que la France étoit, vis-à-vis des autres puis-
« sances européennes, dans un état d'infériorité alar-
« mante, sous le rapport des forêts; de là, encore un
« coup, ces soins presque religieux, dont l'excès révé-
« loit une grande nécessité, un immense besoin : aussi
« vous a-t-on entendu, génie célèbre, grand ministre
« du grand Roi, immortel Colbert, dont tous nos sys-
« tèmes n'ont pas encore détrôné la gloire administra-
« tive, prédire que la France périroit, faute de forêts !
« Vous étiez loin, à côté de votre maître, et devant l'es-
« pérance de sa nombreuse famille, qui promettoit de
« perpétuer sur son trône les principes de son adminis-
« tration ; vous étiez loin de prévoir qu'un jour, à une
« époque où déjà auroient disparu trois millions d'ar-
« pens de bois, c'est-à-dire presque la moitié de ce que
« vous jugiez insuffisant pour la conservation, je ne dis
« pas pour la prospérité de la France, on proposeroit au
« petit-fils de Louis XIV une expérience financière aux
« dépens de plus du tiers de ce qui nous en reste, etc... »

Tout le commencement de ce morceau est ce que les rhéteurs appellent un *lieu-commun;* mais je n'ai pas besoin de faire remarquer avec quelle rare élégance et quel goût parfait il est écrit : il suffiroit pour démontrer que M. de Laborie possède dans un degré très-éminent le talent de l'écrivain et l'art du style; quelques personnes l'ont jugé trop fleuri pour le genre délibératif, qui de sa nature est sévère; mais je ne saurois être de leur avis : on ne le trouveroit sûrement pas, il est vrai, dans Démosthène, mais il pourroit se rencontrer dans Cicéron. Au reste, si cette belle peinture des forêts, si cette brillante amplification est un défaut dans le discours de M. de Laborie, c'est le cas de s'écrier : *ô felix culpa!*

n'a pas qui veut de ces défauts-là : ils n'appartiennent qu'aux imaginations les plus heureuses et aux esprits les plus cultivés : j'en fais juge quiconque a du goût.

Je ne voulois transcrire qu'un seul endroit ; mais il y en a un autre qui me fait violence : c'est celui où l'orateur, dans son premier discours, repoussant un reproche, et se couvrant de la protection et de l'autorité de *Louis XIV*, continue ainsi : « . . . . Vous n'en « jugerez pas autrement que lui, prince, le digne hé- « ritier de son esprit et de son goût, comme de son trône ; « vous, qui seriez jugé le sang de Louis XIV, par cela « seul que vous parlez comme lui ; vous, quand ce ne « seroit pas par droit de naissance, encore le premier « des Français, par droit de sagesse et de lumières ; vous, « par qui on reconnoît qu'une chose a été dite, parce que « personne ne peut la mieux dire : dans votre royale « pensée, vous avez absous d'un reproche injuste le sujet « respectueux et fidèle qui a honoré le reste de sa vie, « en attachant, sur les pas de votre exil son zèle, et son « dévouement, en consacrant à la plus sainte, comme « à la plus juste des causes, non pas des talens, mais « des travaux et des efforts, qui ont obtenu quelquefois « le prix sans bornes et sans mesure de votre appro- « bation ! »

J'avoue que, dans notre éloquence actuelle, je ne connois rien au-dessus de pareils traits; et j'en demande bien pardon aux orateurs qui ne veulent être que logiciens, dialecticiens, méthodiques, didactiques, et qui apparemment, ont leurs raisons pour cela. Du reste, la tribune délibérative, pendant si long-temps muette, nous offre déjà plus d'un heureux modèle de ce genre d'éloquence, un des plus nobles présens de la liberté.

XLII.

Académie française.

Première séance publique annuelle de la Saint-Louis. — *Prix d'éloquence remporté par* M. Villemain. — *Réception de* M. Desèze.

27 août.

En replaçant au jour de Saint-Louis sa séance publique annuelle, l'Académie française recommence, pour ainsi dire, une nouvelle ère, qui rattache son existence actuelle à ses vieux souvenirs, et ramène vers elle tout ce respect, que le temps seul peut assurer aux institutions humaines : la principale de ses solennités se confond aujourd'hui, comme autrefois, avec cette fête qui, depuis si long-temps, est celle de nos rois, ses augustes protecteurs : c'est un hommage de plus que, dans un si grand jour, l'Académie française dépose aux pieds de ce trône, à l'ombre duquel elle est née; et cet hommage, par le plus heureux retour, répand sur les lettres elles-mêmes un intérêt particulier, en mêlant l'amour qu'une nation pleine d'esprit et de goût a pour elles à celui dont elle est pénétrée pour ses princes, et dont elle fait éclater plus spécialement, à cette époque, les vifs et touchans témoignages : ce renouvellement d'un usage ancien, où respiroit l'esprit monarchique, eût suffi pour imprimer à cette séance un caractère distinctif, digne de tout l'empressement, que le public a montré dans cette occasion : car il semble que chaque pas que nous faisons en arrière vers les usages du passé nous reporte de plus en plus

vers tout ce qui est bien. Mais il faut féliciter les lettres d'avoir pu tirer, de leur propre sein, une grande partie du lustre, dont cette fête littéraire devoit briller : un concours de circonstances, dont elles ne sauroient trop s'applaudir, les a présentées aux yeux des spectateurs, dans tout ce qu'elles ont de plus éclatant et de plus respectable : c'est un vrai bonheur pour l'Académie, qui n'est pas toujours aussi heureuse, d'avoir, en quelque sorte, consacré d'une manière si remarquable la date antique de ses nouveaux auspices, et peut-être faudroit-il observer ici que tout ce qui se fait de bon et d'utile aujourd'hui est presque toujours accompagné de quelque favorable augure.

En effet, tous les rapprochemens les plus capables d'intéresser le cœur et de frapper l'esprit sembloient s'être réunis dans cette séance académique, comme pour annoncer aux lettres régénérées un avenir digne de l'éclat qu'elles y ont jeté : les Muses y couronnoient l'éloge de cet illustre écrivain, que notre littérature montre avec un juste orgueil à toutes les nations civilisées de la terre, non pas seulement comme un génie national, dont elle est fière, mais comme l'éloquent et profond interprète de toutes leurs lois, et, pour ainsi dire, comme leur législateur même ; elles admettoient dans leur sanctuaire un de ces hommes rares, dignes d'environner la statue de Montesquieu, qui n'ont puisé dans l'étude des lois qu'un sentiment plus vif de la justice, et qui sont comme les héros de cette équité universelle, dont Montesquieu a creusé les inébranlables fondemens, et placé la bannière sur toutes les constructions sociales. C'est au moment où tous les esprits s'occupent des plus grands intérêts de la politique, et s'absorbent

dans ces pensées, si fécondes en contestations diverses, que l'éloquence appelle leur attention sur ces pages immortelles, où le burin du génie a gravé la solution de tous les problèmes de l'ordre moral; et aux accens du panégyriste vainqueur viennent se mêler ceux d'un orateur vénérable, dont la seule présence retrace à tous les souvenirs tout ce que le mépris des lois, la fureur des nouveautés, et l'oubli des traditions peuvent enfanter de monstrueux. Une gloire naissante, dont les premiers rayons ont brillé au milieu des orages, et dont les dernières palmes fleurirent, il y a deux ans, parmi les invasions étrangères et sous les yeux des souverains armés, acquiert dans la tranquillité rassurante de cette paisible séance un nouveau titre, et se concilie un nouveau degré d'intérêt. Une gloire achevée, qui s'est élevée à son comble par l'élan de la vertu, lorsque le crime atteignit son dernier période, et à laquelle depuis vingt-trois ans se sont attachées toutes les récompenses de l'opinion publique, honore, dans ces jours qu'elle n'a cessé d'attendre, les nouveaux honneurs que l'Académie lui décerne: ainsi, sous quelque rapport que l'on envisage cette solennité littéraire, qui se rejoint à la célébration d'une fête véritablement nationale, on peut la regarder comme une des plus mémorables, dont les compagnies savantes aient jamais donné le noble spectacle.

Cette célèbre séance, qui a duré deux heures et demie, et qui n'a point paru longue, tant les sentimens les plus profonds s'y sont succédés avec rapidité! a commencé, comme à l'ordinaire, par le rapport de M. le secrétaire perpétuel sur les prix: il est résulté de ce rapport, que l'Académie française n'a pas eu lieu d'être satisfaite du concours. On seroit tenté de croire pourtant que, quel

que soit d'ailleurs un concours, lorsque l'Académie a reçu un excellent ouvrage, elle ne doit pas être trop mécontente : le discours de M. Villemain, qu'elle a couronné, devoit faire oublier la médiocrité et la foiblesse des autres compositions; outre le prix que M. le secrétaire perpétuel a proclamé en caractérisant, avec beaucoup de justesse et de goût, les principaux mérites de la pièce qui l'a remporté, et le talent de l'orateur couronné, il a proclamé encore un *accessit;* mais il a censuré sévèrement les principes et la doctrine de ce second discours, dont l'épigraphe :

Il a montré la chaine, et l'esclave a rougi,

indique assez l'esprit et le sens. M. Suard ne s'est point borné à cette simple proclamation : il a orné son rapport d'une dissertation qui n'est peut-être pas assez neuve, sur l'avantage de proposer, pour sujets des prix, les Eloges des grands hommes; d'un beau morceau sur la Charte, et de réflexions sur le talent et le caractère de Montesquieu, d'autant plus intéressantes, que M. le rapporteur a connu dans sa jeunesse, comme il a pris soin de nous le dire, l'auteur de l'*Esprit des lois :* ces souvenirs d'un vieillard respectable, qui depuis si longtemps préside à la littérature; et qui a vu passer devant lui tant de générations littéraires, ont élevé ses observations jusqu'au ton de l'éloquence.

Ce ton, qui enchaîne l'attention et qui captive les ames, s'est fait immédiatement après entendre et sentir dans toute sa plénitude, lorsque M. Campenon s'est levé pour donner lecture du discours, ou plutôt de quelques fragmens du discours de M. Villemain : car les limites de la séance ne permettoient point de lire, dans

sa totalité, cette composition, dont l'étendue est proportionnée, comme elle devoit l'être, à l'importance du sujet. L'exorde, tout en images, et dont une fiction très-noble constitue le fond, est d'une magnificence que la grandeur du sujet réclamoit également. L'orateur, par ce début heureux, a rapproché, avec autant d'art que de convenance, tout son discours des circonstances actuelles. Montesquieu a été le peintre le plus exact, et le modèle le plus piquant du dix-huitième siècle dans les *Lettres Persanes*, et dans *le Temple de Gnide*, l'historien et le juge des Romains, l'interprète des lois de tous les peuples civilisés : telle est la division de cet Eloge; et c'est, par des analyses successives des différens ouvrages du grand écrivain qu'il avoit à célébrer, que l'auteur a développé les diverses parties de ce plan, assez simple en lui-même, mais naturel et raisonnablement conçu. Ces analyses, dont plusieurs ont été lues en entier, sont brillantes et oratoires, semées de traits ingénieux et de pensées profondes; l'orateur les entremêle avec goût, de réflexions plus étendues, qu'il expose dans des espèces de dissertations épisodiques. Un peu de langueur s'est fait sentir dans la lecture de quelques-uns de ces morceaux, soit que la voix sonore mais un peu monotone du lecteur n'ait pas su les animer assez, soit que de leur nature ils n'aient point ce qu'il faut pour produire de l'effet, dans une grande assemblée, et sur des auditeurs trop avides d'émotions fortes : les endroits moins généraux et plus positifs, les analyses, les rapprochemens, les parallèles, les allusions, ont été vivement sentis; et la satisfaction de l'auditoire a souvent éclaté en applaudissemens redoublés : ces témoignages de l'approbation publique étoient l'ex-

pression de la justice même : rien n'est plus spirituel, plus finement observé que tout ce que l'orateur dit touchant les *Lettres Persanes,* qu'il envisage autant comme une production caractéristique de l'époque où elles parurent, que comme la première saillie du génie naissant de Montesquieu. L'examen de la *Grandeur et de la Décadence des Romains* est rapide et profond comme cet ouvrage même. Mais une des analyses qui ont le plus frappé, qui ont attaché les esprits, avec le plus d'attrait et d'empire, qui ont laissé le moins de liberté à ces distractions si communes dans une assemblée, c'est celle du *Dialogue de Sylla et d'Eucrate,* ouvrage de Montesquieu, généralement moins connu, et dont l'orateur sembloit, en quelque sorte, révéler toute la force et toute la hauteur : cette admirable analyse est une espèce de création ; celle de l'*Esprit des Lois,* morceau capital de ce Discours, où elle devoit s'emparer de l'espace le plus considérable de la composition, n'a pu être lue qu'en partie ; mais quoiqu'elle ait nécessairement dû perdre beaucoup, dans une lecture tronquée, elle a excité de très-vifs applaudissemens, et nous a paru joindre, dans le degré le plus élevé, deux genres de mérite, qui se réunissent bien rarement, l'exactitude laborieuse d'une méditation sévère, et l'élan facile d'une éloquence pleine d'inspiration, de charme et d'éclat. Après un si long entretien avec le génie de Montesquieu, le jeune orateur a senti qu'il avoit acquis le droit de répandre plus particulièrement dans sa péroraison des leçons et même des prédictions politiques : c'est ce dont il s'est acquitté avec un succès digne du reste de son discours. Le goût de M. Villemain n'avoit plus d'acquisitions à faire; mais son talent s'est agrandi, dans cette composition nouvelle, dont

nous n'avons pu donner ici qu'une idée fort imparfaite.

Nous n'éprouvons pas un regret moins sensible en nous voyant forcés de réduire également à une espèce de sommaire le beau discours que M. Desèze a prononcé dans cette séance, pour sa réception, avec une vivacité, une chaleur, une variété animée de débit et d'action, que la jeunesse la plus heureuse pourroit envier, et qui prouvent qu'un cœur nourri des plus nobles sentimens, et rempli des plus honorables souvenirs, ne vieillit pas. Les convenances de l'âge qui s'unissent, dans M. Desèze, à plus d'un autre genre d'autorité morale, lui permettoient non-seulement de parler avec beaucoup de développement, mais de remonter très-haut dans l'histoire de l'Académie française, dont il s'est proposé d'abord d'esquisser les destinées. Il l'a reprise à son origine; et, par un rapprochement qui a paru très-piquant, il a fait observer que sa naissance fut placée dans des circonstances à peu près semblables à celles qui accompagnent aujourd'hui sa régénération : les choses et les faits les plus connus offrent toujours quelque aperçu nouveau à un véritable orateur; de ces vues sur l'Académie française, qu'il a parfaitement rappelée à l'esprit de son institution et au sentiment de tous ses devoirs, M. Desèze a passé naturellement aux honneurs qu'elle lui décerne aujourd'hui, et à ce qui le regarde personnellement : il a traité avec beaucoup d'art, ou pour mieux dire, avec une franchise très-supérieure aux finesses de l'art, ce lieu commun de modestie obligée, où la malice des auditeurs attend toujours l'orateur académique; et quand il a prononcé à peu près ces mots qui sembloient sortir du fond de son ame : « Vous m'avez compté, messieurs, l'ac-« complissement d'un devoir, comme un acte de cou-

« rage et de vertu..... », de toutes parts les applaudissemens ont éclaté, redoubloient, et se prolongeoient; douce et sublime récompense d'un dévouement, dont la mémoire sera éternelle, comme celle du crime qui lui sert de contraste. M. Desèze est entré ensuite dans l'éloge de M. Ducis, son prédécesseur : il s'est beaucoup étendu sur cet éloge, dans lequel il avoit à peindre un grand talent et un beau caractère. Personne ne s'est plaint de la diffusion intéressante, et de l'éloquente prolixité de l'orateur, qui ressembloit à Nestor, racontant devant les générations présentes, les vertus des hommes d'un temps meilleur; il est impossible de mieux apprécier le génie de l'auteur de *Macbeth*, avec ses beautés et ses fautes, d'inspirer plus de respect et d'amour pour les qualités morales de cet homme vertueux, que ne l'a fait M. Desèze; mais un sentiment qui, jaillissant, sans cesse, avec une intarissable abondance, du fond et de toutes les parties du discours, sembloit en être l'ame, s'est répandu avec encore plus de charme et de liberté dans cet éloge de M. Ducis, qui, dès sa jeunesse, fut attaché à la personne du Roi rendu à la France, qui lui dédia le premier essai de son talent, et qui, n'ayant jamais ni perdu ni profané le souvenir de ses bontés, est mort honoré de ses plus touchantes et de ses plus délicates faveurs. C'est ici qu'il faut regretter de ne pouvoir suivre l'orateur dans les détails nombreux et attendrissans où il s'est complu; la fin de son discours, tout en mouvemens oratoires, en effusions de sensibilité, en grandes recommandations morales, et dans laquelle on remarquoit une apostrophe sublime au monarque adoré que la Providence a rétabli sur son trône, n'est pas plus susceptible d'analyse, que l'heureuse et noble inspiration

dont elle est le produit, et que l'impression qu'elle a laissée dans tous les cœurs.

C'est encore une des félicités de cette séance d'avoir été présidée par un grand écrivain, par un éloquent orateur: M. de Fontanes a répondu à M. Desèze. Après un exorde très-court, mais plein de convenances saisies avec un goût exquis, il a pris pour ainsi dire des mains de M. Desèze le pinceau qui venoit de tracer le portrait de M. Ducis, pour ajouter encore quelques couleurs pures et précises et quelques nuances délicates à ce portrait. Le sujet déjà épuisé a paru se renouveler sous ses touches légères, fortes et brillantes ; mais on a été surpris de l'entendre réfuter brièvement, il est vrai, quelques opinions relatives à l'état actuel de l'instruction publique, à propos de l'éducation de M. Ducis : on ne s'attendoit pas à cette parenthèse. Cet épisode, heureusement très-rapide, a bientôt fait place au développement des droits et des titres du récipiendiaire ; et quand l'orateur en est venu au principal de tous, quand il a peint ce délire affreux et cette anarchie sanglante et parricide, au sein de laquelle a éclaté la vertu du nouveau membre de l'Académie, quand il a représenté M. Desèze, assisté du vénérable M. de Malesherbes, plaidant la cause du juste devant un tribunal de mort, devant un sénat de régicides, alors la puissance du talent et l'effet de l'éloquence ont paru s'élever à leur comble; les applaudissemens ont retenti, et les larmes ont coulé. M. de Fontanes s'est surpassé lui-même dans cette circonstance; et jamais séance littéraire plus intéressante ne fut plus dignement terminée.

XLIII.

Raison, Folie, par M. Lemontey, troisième édition.

27 octobre.

Voici deux gros volumes in-octavo qui promettent de l'*amusement* depuis la première page jusqu'à la dernière, et on doit les en croire, puisqu'ils sont réimprimés pour la troisième fois : il est vrai qu'ils se sont accrus dans le cours de cette triple réimpression ; mais il est probable que la *folie* a gagné à ces accroissemens plus que la *raison*. Il faut donc remarquer d'abord que l'auteur a suivi l'ordre inverse dans l'énoncé du titre de son ouvrage : il ne devoit y placer la *raison* qu'après la *folie ;* car, tout calcul fait, il y a dans son livre infiniment plus de *folie* que de *raison*, et je le prie de ne pas prendre cela pour une critique. Cette observation peut en effet s'appliquer aux livres même les plus sérieux, et, comme on dit aujourd'hui, les plus *solennels*, sans en excepter ceux qui traitent des sciences les plus graves ou des théories les plus abstraites. Je connois par exemple plus d'un écrit politique à hautes prétentions qui me fait beaucoup plus rire, et me paroît bien moins instructif et bien moins *raisonnable* que *Raison et Folie*; d'ailleurs que signifieroit une critique qui ne feroit que lui attirer plus de lecteurs et lui assurer plus de suffrages? N'ayez pas le sens commun; mais soyez gai, vous êtes sûr de réussir.

L'auteur a voulu l'être, comme je l'ai dit, depuis le

commencement jusqu'à la fin : lisez le titre tout entier de ses deux volumes; il s'étudie à mettre sa morale *à la portée des vieux enfans;* voilà déjà une plaisanterie que quelques-uns pourront trouver excellente; et je conviens que le premier qui, quelques milliers de siècles, après la création du monde', s'est avisé d'appeler les hommes *de vieux enfans*, a dit une chose excellente; mais, malheureusement, en dépit de cette *enfance* éternelle des hommes, tout vieillit, les plaisanteries comme le reste, et je ne sais si celle-ci ne doit pas sembler un peu surannée. Quoi qu'il en soit, il est pour la plaisanterie des *lieux communs*, comme pour l'éloquence ou pour ce bavardage qui en usurpe le nom. Il y a de l'esprit *tout fait :* le mieux est de puiser le plus rarement possible à ces sources banales. Nous devons toutefois ici rendre une pleine justice à l'auteur de *Raison et Folie :* son épigraphe prouve combien il sent lui-même la difficulté d'être toujours également agréable, divertissant, amusant, dans tout l'espace de deux volumes, qui forment à peu près neuf cents grandes pages : l'épigraphe, ou plutôt Horace qui l'a fournie, dit qu'il faut mêler aux soucis de la raison les jeux d'une *courte* folie. L'auteur a retranché l'épithète, qu'il a sans doute regardée comme une espèce de critique de son volumineux recueil : il y a de la bonne foi dans cette suppression.

Ne nous fions cependant pas trop à cete bonne foi: car elle n'a pas empêché l'auteur d'augmenter cette troisième édition de son livre de quelques dissertations *à peu près philosophiques*, et de quatre contes *inédits*, sans préjudice de tous les nouveaux ornemens dont il pourra bien embellir et grossir encore une quatrième édition,

que nous nous faisons un plaisir de lui souhaiter; j'ajoute même qu'il peut y compter; et ce n'est pas seulement sur ce qu'il y a de bon dans son ouvrage que je fonde cet espoir : nous aimons tellement la plaisanterie, que nous n'avons pas à cet égard un goût très-difficile; nous accueillons volontiers, en ce genre, tout ce qui se présente; l'image même et la seule affiche de la gaîté, de la causticité, de la malice, nous séduisent et nous captivent; il n'est point d'illusion à laquelle nous nous laissions plus facilement entraîner : on ne doit pas croire que l'amour d'une chose en suppose la parfaite connoissance; au contraire, plus il est vif, plus il aveugle sur les défauts : nous voyons que de détestables plaisanteries ont enchanté le peuple d'Athènes; nous ressemblons beaucoup à ce peuple. Les gens d'un grand appétit ne sont pas ceux qui disputent le plus sur le choix des mets. Mon intention n'est pas que ces réflexions générales tirent précisément à conséquence contre l'ouvrage que j'ai entre les mains : je veux dire uniquement que quand même il offriroit encore moins de bonnes plaisanteries, et encore plus de mauvaises, je ne serois pas du tout surpris du grand succès qu'il a obtenu, et je serois tout disposé à lui prédire encore les plus heureuses destinées. La première édition a confirmé la réputation de l'auteur, qui déjà passoit pour un homme de beaucoup d'esprit; la seconde a étendu cette renommée, et la troisième n'y nuira pas : je fais cette prophétie avec d'autant plus d'assurance, qu'ici j'ai le passé pour garant de l'avenir; je prophétise, en quelque sorte, après l'événement.

On ne s'attend sûrement pas que j'analyserai, l'un après l'autre, dans cet article, les différens morceaux

qui successivement ont paru, dans ces différentes éditions, depuis treize ou quatorze ans : ils sont trop connus ; et d'ailleurs, il n'y a que les ouvrages sérieux qui soient susceptibles d'une véritable analyse : les quatre *Contes* que l'auteur vient de publier pour la première fois, et même les dissertations *à peu près philosophiques*, dont il a enrichi cette nouvelle édition, ne sont pas, comme on le présume bien, du genre grave : je ne sais même si l'auteur ne se montre pas encore plus bouffon, dans ces nouveaux contes que dans les anciens ; il faut qu'il me passe cette expression : c'est la seule qui puisse bien caractériser sa manière : partout il s'embarrasse assez peu de ce foible degré de vraisemblance qu'on exige, et même sans trop de sévérité, dans les fictions de cette espèce ; il s'étourdit lui-même là-dessus, et il a assez de confiance dans sa verve comique, pour croire qu'il fera partager à son lecteur cette ivresse et cet étourdissement ; pourvu qu'il soit gai, plaisant, et même burlesque, il ne tient compte du reste : on diroit qu'il a rêvé plutôt qu'imaginé tout ce qu'il écrit. Il faut convenir que des contes qui, sans être moins drôles, ressembleroient un peu moins à des rêves, n'en vaudroient que mieux : car les rêves, même les plus gais, ont toujours quelque chose de pénible et de fatigant : aussi éprouve-t-on, en lisant ces *facéties*, je ne sais quelle violence que l'auteur semble vous faire, et qui n'est sans doute autre chose que la lutte secrète de la *folie* contre la *raison :* en vérité, malgré la place d'honneur qu'elle occupe, dans le titre du livre, la *raison* est ici par trop sacrifiée à sa rivale.

Ce n'est donc ni la vivacité, ni la chaleur, ni la verve, ni même l'originalité, qui manquent à ces inventions :

elles ne sont, en quelque sorte, que trop originales; ce qui leur manque, c'est ce qui sépare l'agrément de la bizarrerie, c'est ce qui fait qu'une figure gracieuse n'est point un grotesque, qu'un tableau digne de ce nom n'est point une caricature, et qu'un Raphaël n'est point un Callot. Callot, toutefois, a son mérite, et l'auteur a le sien : il étincelle d'esprit, dans le détail de ses petites compositions; l'exécution en est très-remarquable: chaque mot, pour ainsi dire, est un trait, chaque phrase est une épigramme, chaque paragraphe contient plus de sel que n'en renferme tel de nos *opéras* en vaudevilles, ou telle de nos comédies modernes, dans toute son étendue. Hé bien, la critique peut encore se plaindre de cette brillante abondance et de ce luxe si séduisant : car de quoi ne se plaint-elle pas? Nous n'avons certainement jamais plus mauvaise grâce, que lorsque nous reprochons à un auteur d'avoir trop d'esprit : quel défaut plus rare, ou quel mérite plus digne d'envie! Mais enfin, ne fût-ce que pour la consolation de ceux qui n'ont garde de donner dans cet excès, la critique doit le censurer impitoyablement, partout où elle le rencontre, et je crois que nulle part il ne provoque la sévérité de ses arrêts avec plus d'audace que dans *Raison et Folie*. Rivarol a dit, de je ne sais quel écrivain dont la manière lui paroissoit trop exempte du défaut dont nous parlons, qu'il avoit dans le style des *lois somptuaires*. On peut dire que le luxe de l'esprit ne connoît ni frein ni loi dans le livre que j'examine.

Cette prodigalité, qui suppose la richesse, puisqu'elle en est l'abus, présente ici plus d'un inconvénient, et choque le goût de plus d'une manière : il est possible que ce torrent phosphorique d'épigrammes, de rapprochemens

inattendus, de contrastes singuliers, de phrases *à effet*, coule de source, sans que l'auteur s'en aperçoive; mais il est difficile que le lecteur n'y soupçonne pas de l'affectation. Je suis assez disposé à croire que l'auteur produit sans peine toutes ces belles choses; mais généralement, on doit y soupçonner de l'effort. L'auteur manque peut-être très-naturellement de naturel; mais ce défaut si grave ne s'en fait que mieux sentir : il devient en outre plus saillant par un genre d'opposition qui naît de l'intempérance même à laquelle l'esprit de l'auteur se laisse aller : si riche de son propre fonds, il puise encore dans ce fonds banal de plaisanteries, qui est à la disposition de tout le monde. Il s'ensuit que, quoique dépourvu de naturel, il n'évite pas toujours la trivialité : il y tombe même trop souvent. Aux productions de son talent, aux saillies de sa propre verve, il mêle une foule de facéties qu'on a vues partout, de quolibets usés, de tournures, dont le sel s'est affadi par l'usage et le temps. J'en ai indiqué un exemple au commencement de cet article; le titre seul de l'ouvrage m'en offroit encore un autre : l'auteur y dit qu'il a augmenté cette nouvelle édition de quelques dissertations *à peu près philosophiques ;* voilà ce que j'appelle une facétie triviale, et par conséquent un peu fade : cet *à peu près philosophique* veut être fin et piquant; mais il manque son but. Qui ne sent qu'il appartient plus à la mémoire de l'auteur qu'à son esprit? On peut, en quelque façon, excuser cet écrivain d'être si peu sévère pour les plaisanteries qu'il invente et qu'il crée, puisqu'il se montre si indulgent pour celles qu'il trouve *toutes faites*, et dont il s'empare : son goût n'est pas délicat; mais les inspirations de sa gaîté, les caprices de sa folie, les finesses de sa

malice, ont quelquefois de quoi satisfaire le goût le plus difficile.

Qui ne croiroit qu'une telle verve de gaîté, qu'une telle vivacité d'esprit, qu'un tel mouvement dans l'imagination, supposent une grande légéreté de style? Cependant la diction de l'auteur est beaucoup moins légère, que ferme, exacte, et grammaticalement correcte. Elle est plus soignée que facile : on sent qu'elle s'appliqueroit, pour le moins, avec autant de convenance, aux genres les plus sérieux, qu'elle s'applique aux compositions les plus badines; mais, dans tous les genres, il faudroit qu'elle se dégageât d'un certain appareil de figures poétiques, et de certaines parures qui ont je ne sais quel air *provincial.* Il y a de la *patavinité* dans le style de l'auteur de *Raison et Folie;* non pas sous le rapport du langage, mais sous le rapport du goût; on faisoit le même reproche à *Tite-Live*, dans l'ancienne *Rome.*

Voici beaucoup d'observations, gravement littéraires, à l'occasion d'un recueil qui n'a que l'amusement pour objet : que l'auteur si plein d'esprit, et de talent, ne s'en prenne qu'à son très-rare mérite de ce débordement de critiques et de réflexions; il auroit sans doute le droit de me dire avec La Fontaine :

> Maudit censeur, te tairas-tu?
> Rien ne sauroit te satisfaire !

et je n'ignore pas que si la critique est jamais inutile, c'est lorsqu'il s'agit d'un ouvrage de pure plaisanterie: car, ou cet ouvrage est ennuyeux, ou il est amusant : dans le premier cas, le public en fait justice, sans qu'on lui dicte la sentence ; dans le second, l'ouvrage réussit, et son succès est la censure des censures.

ANNÉE 1817.

XLIV.

Mémoires historiques sur Louis XVII, roi de France et de Navarre, par M. Eckard, ancien avocat, chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur.

12 janvier 1817.

Quoique plusieurs des plus grands et des plus célèbres historiens n'aient transmis à la postérité que des faits dont ils avoient été témoins, et des scènes où ils avoient même joué un rôle, plus ou moins important, il paroît toutefois généralement convenu aujourd'hui que les compositions historiques proprement dites exigent, pour remplir toutes leurs conditions et satisfaire à toutes leurs convenances, une certaine perspective, un certain point de vue pris hors des temps dont elles se proposent de tracer l'exacte et fidèle image. Je crois que les spectacles si variés, si multipliés, si frappans, si extraordinaires, qui depuis près de trente ans ont fatigué tous les ressorts de notre existence, n'ont pas peu contribué à donner du poids à ce principe dont l'antiquité littéraire ne paroissoit point convaincue : nous n'avons pu que trop facilement sentir combien l'impartiale vérité de l'histoire devoit s'évanouir et se perdre au milieu de tant de passions, et dans ce torrent des haines et des partis. Cette

agitation convulsive prolongée si long-temps, cette mobilité des événemens, qui s'enfantoient si promptement les uns les autres, ne permettoient pas même la tentation de les décrire, ou du moins n'ont laissé approcher cette tentation que de quelques esprits superficiels qui ne savent pas qu'il n'est point de véritable histoire sans ensemble, et que l'ensemble ne peut se rencontrer que dans les choses finies et terminées. A peine même a-t-on vu paroître un petit nombre de Mémoires historiques; et on ne peut guère attendre ce genre d'instructions et de renseignemens, le seul peut-être dont le présent puisse convenablement vouloir éclairer l'avenir, que de la stabilité bien assurée du calme public.

Si l'on peut espérer des Mémoires sur les secrets mobiles de tant de faits, dont nous n'avons vu, pour ainsi dire, que la surface et la forme extérieure, sur tant d'intrigues, d'où sont nées tant de révolutions, sur tant de menées obscures qui ont conduit à tant de crimes aussi éclatans qu'odieux, ils sortiront du fond de ces retraites sans espoir, où l'ambition, usée par ses efforts, par ses succès même, et *vaincue du temps*, triomphe encore dans ses souvenirs, et trouve jusque dans ses repentirs ses dernières et seules jouissances : ce sont les acteurs de la révolution qui doivent nous en expliquer les machines et nous en révéler les mystères : il faut avoir vu les événemens dans leur germe, dans leur origine, dans toutes leurs préparations, pour en bien résoudre le problème, souvent très-compliqué, et pour fournir au discernement sévère de l'histoire des solutions sur lesquelles elle puisse fonder ses décisions imposantes, et appuyer l'irrévocable jugement des siècles.

C'est cette vue immédiate, non de certaines causes,

mais de certains faits, de certains détails, de certaines particularités trop importantes, hélas! dans le triste et terrible tableau de nos déchiremens politiques, qui donne tant de prix aux peintures si naïves et si touchantes que nous a laissées le fidèle Cléry, comme à celles qu'a tracées, d'une main non moins sûre, mais d'un pinceau plus ferme et plus éloquent, le respectable M. Hue, irréfragable témoin, que je crois voir comparoître avec tout l'ascendant de la vérité, devant l'auguste tribunal de l'histoire, et devant celui de tous les âges. Eh! que diront-ils, si jamais ils possèdent les *Mémoires* sortis d'une plume, que notre profond respect nous empêche de désigner en ce moment, ces *Mémoires*, les plus précieux sans doute et les plus éminemment intéressans, qu'aucune époque de notre existence sociale et politique ait jamais pu léguer à la vénération et à la confiance de la postérité? L'auteur, dont j'annonce le travail, n'a point l'espèce particulière d'avantage dont je viens de parler: ce n'est pas un témoin oculaire; mais il a écrit sous les yeux, et en quelque façon, sous la dictée des témoins; il a lu tous les ouvrages; il a interrogé tout le monde; il a puisé, pendant deux années de recherches infatigables, à toutes les sources, d'où pouvoient jaillir quelques rayons de lumière; enfin, il a préparé, avec autant de sagacité que de zèle, de solides matériaux pour l'histoire, qui peindra à tous les siècles ce Roi de dix ans, mourant d'un long trépas, dans une prison, parmi les plus indignes outrages, prodigués à sa personne sacrée, et, dans sa personne, à la sainteté de ses droits augustes, et à la majesté royale.

L'auteur de ces *Mémoires historiques*, en choisissant ce noble et triste sujet, vers lequel aucun travail avant

le sien n'avoit été spécialement dirigé, n'a point cru devoir insister sur l'intérêt qui s'y attache : cet intérêt est en effet bien évident et bien sensible; un enfant qui n'avoit que quatre ans lorsque la révolution éclata, périt à dix ans victime de cette même révolution, couvert du sang de son père, de sa mère, de sa tante sa seconde mère; et cet enfant étoit le Roi de France, le petit fils du bon Henri et de Louis-le-Grand, le fils du vertueux Louis XVI, le descendant de saint Louis. Son trône, il est vrai, ne fut jamais élevé que dans le cœur de quelques Français restés fidèles; mais ses droits n'étoient-ils pas ceux-là même que sa mort, si prématurée et si déplorable, a transmis au prince adoré, qui nous gouverne aujourd'hui, et dont le nom *ordinal* rappelle sans cesse que la révolution a dévoré plus d'un Roi? Maintenant que le culte de la *légitimité* est rétabli, ceux pour qui elle n'est pas seulement un principe, mais un sentiment; une théorie de l'esprit, mais un besoin du cœur, ne jetteront pas, sans attendrissement, les yeux sur ces pages qu'on peut regarder comme un hommage particulier rendu à l'importante et sainte doctrine de la succession royale, et qui sont destinées à combler dans les faits une lacune, dont les droits ne furent jamais susceptibles.

La mémoire ne suffit pas à la multitude des détails et des circonstances que lui ont présentés tant d'événemens pressés les uns sur les autres, depuis un quart de siècle : tous les jours nous sommes étonnés de ce que nous avons oublié; et cet étonnement égale presque celui que nous cause encore tout ce que nous avons vu; il ne faut toutefois ni trop perdre de nos souvenirs, ni trop en garder.

Ceux que retrace cet ouvrage, sont une dette payée par

l'auteur, pour tous les vrais Français, non-seulement à l'héréditaire majesté des rois, mais à l'humanité même. Je laisse M. Eckard exposer lui-même le plan de son travail : il n'est pas du nombre de ces écrivains dont les préfaces promettent beaucoup, et dont les livres tiennent peu : ce qu'il annonce dans la sienne, il l'a fait dans son recueil. « Ces Mémoires, dit-il, se divisent en « deux parties : dans la première, qui comprend le temps « de la vie du jeune prince, depuis sa naissance jusqu'à « la mort de Louis XVI, nous avons été obligés de re- « tracer plusieurs événemens du règne de ce monar- « que; mais nous ne l'avons fait que très-rapidement, « et en rapprochant toutes les circonstances relatives à « Monseigneur le Dauphin, éparses dans différens ou- « vrages; nous avons eu même l'avantage de donner sur « ces événemens quelques particularités inédites. La se- « conde partie commence au jour fatal où le jeune prince « est devenu Roi, et se termine à l'époque de sa mort « funeste : elle contient tous les faits qui lui sont per- « sonnels, et le récit des événemens qui ont influé sur « ses tristes destinées; nous n'avons pas dû parler des « autres événemens, ni des opérations militaires qui ont « eu lieu, au nom de Louis XVII, à l'armée du Rhin, « dans la Vendée, ou ailleurs, quoique ces efforts tendis- « sent à briser les fers du jeune Roi, et au rétablisse- « ment de la monarchie. Des plumes habiles ont traité « ces différens sujets. Parmi les réparties ingénieuses et « les anecdotes que nous avons recueillies, où brillent « la grâce et la vivacité d'esprit de l'auguste enfant, « quelques-unes sont déjà connues; mais nous avons « enrichi ces Mémoires de beaucoup d'autres inédites, « et qui achèveront de prouver qu'à un esprit précoce, à

« un cœur sensible, le jeune prince réunissoit le germe « des plus belles qualités, et que, doué d'un grand ca- « ractère, il auroit conçu et exécuté des choses dignes de « mémoire : nous n'avons inséré aucun de ces traits ca- « ractéristiques, sans nous être assurés de son authen- « ticité. » Cette dernière phrase est l'expression fidèle de l'espèce d'exactitude exigeante et sévère, de la sorte de critique scrupuleuse, que l'auteur a portée dans toutes les parties de son recueil, et dont on l'a déjà loué avec justice, dans ce Journal, n'épargnant aucun genre de démarches, ni aucun moyen de vérification ; à ce mérite si recommandable et si rare, il joint celui d'une parfaite précision, qualité qui généralement n'est point commune dans les mémoires, où toutes les licences de la diffusion et de la prolixité, les écarts, les épisodes sont tolérés et même permis : il s'est renfermé dans les limites de son sujet; loin de chercher à l'orner de fictions et de mensonges, comme ont essayé de le faire quelques esprits sans jugement et sans goût; loin d'avoir recours aux artifices et aux ressources d'un si ridicule charlatanisme, il a même écarté des accessoires intéressans, qu'il auroit pu admettre, sans être accusé de vouloir trop étendre sa matière : il n'a voulu montrer que l'auguste enfant ; il n'a montré que lui.

Il peint d'abord l'aurore si pure et si brillante d'une vie sitôt et si cruellement terminée : on ne sauroit douter que notre Roi Louis XVII ne fût né avec les dispositions les plus heureuses et les plus rares ; et ces précieux dons de la nature avoient été cultivés par M. l'abbé Davaux et par madame la duchesse de Tourzel. Ainsi, l'éducation la plus parfaite venoit se joindre à tous les présens du ciel. Toutefois, j'ai besoin de connoître toute

l'exactitude de M. Eckard, pour croire à certaines réparties, à quelques-uns des traits, à quelques-uns des mots recueillis, dans la première moitié *de ces Mémoires:* un jour, le royal enfant se précipite en jouant sur un buisson de rosiers; on le retient; on lui fait observer que les épines pourroient le blesser grièvement: « Les che-« mins épineux, répondit-il d'un air fier, mènent à la « gloire! » Et il n'avoit alors que quatre ans. L'autorité de M. Hue s'unit à celle de M. Eckard pour attester ce fait; mais on peut dire que c'est ici une de ces occasions où la vérité s'écarte de la vraisemblance. Une autre fois, il dit à son auguste père, la veille de la fête de la Reine: « Papa, j'ai une belle immortelle dans mon jardin; je ne « veux qu'elle pour mon compliment et pour mon bou-« quet; je dirai : Je désire, maman, que vous ressem-« bliez à cette fleur! » Il pouvoit avoir, à cette époque, de quatre à cinq ans. Il est plus difficile de nier ces traits que d'y croire. Bientôt, ces fleurs naissantes, ces douces promesses d'une première et tendre enfance, ces grâces si riantes et si vives, tout cet éclat précoce devoient aller se perdre et s'éteindre dans les plus sombres et les plus lugubres ténèbres : la mort enveloppa tout de son voile affreux :

. . . . *Nox atra caput tristi circumvolat umbrâ.* . . .
. . . . *Heu! miserande puer!*

Dans la seconde partie de son livre, M. Eckard n'a plus à offrir que de douloureuses images : nous savons que l'horreur de ces tableaux fit plus d'une fois tomber les mains découragées du peintre, *patriæ cecidere manus*; et nos encouragemens particuliers ont peut-être contribué à le soutenir dans sa pénible entreprise. Quoi qu'il en soit, nulle part le projet d'évasion du Temple

n'est mieux exposé : c'est à M. le chevalier de Jarjaye lui-même, à cet homme d'un caractère si ferme et si élevé, d'une valeur chevaleresque, et d'un dévouement à toute épreuve, qui avoit formé et devoit exécuter ce projet, que l'auteur en doit les détails fidèles. Nulle part on n'a discuté avec tant de soin, ni résolu avec plus de vraisemblance, la question de ce long et opiniâtre silence que le jeune Roi garda durant toute la dernière année de son affreuse captivité; nulle part celle des causes de sa mort n'a été examinée avec plus de maturité, de sang-froid et de réserve; celle même de savoir si l'on peut espérer avec quelque fondement de recueillir les cendres de cet infortuné monarque, n'a point échappé à l'attention et aux recherches de M. Eckard. Un des hommes qui, parmi nous, s'est placé au premier rang dans l'art de guérir, et qui fut un des témoins des derniers momens de l'Enfant Roi, M. Pelletan, possède-t-il et conserve-t-il en effet son cœur? Plusieurs questions non moins intéressantes sont ou décidées ou exposées dans ces *Mémoires*, suivant le plus ou le moins de *données* que l'auteur a pu recueillir; et même dans une des notes très-instructives qu'il a jointes à son ouvrage, il n'a pas dédaigné de parler du fils d'un tailleur, d'un aventurier, d'un vagabond nommé Hervagault, qui a osé courir nos provinces sous le nom de *Louis-Charles de Bourbon*, et qui est parvenu à séduire quelques esprits foibles et quelques imaginations ardentes; enfin rien de vraiment curieux, rien de ce qui peut mériter d'occuper les contemporains et la postérité n'a été oublié dans ce recueil, écrit d'un style simple et sans prétention, et d'autant plus complet que le judicieux auteur a cherché à faire un ouvrage exact plutôt qu'un ouvrage volumineux. Au moment où je revois

cet article, on annonce la troisième édition de ces excellens *Mémoires* : cette édition est enrichie du fruit des nouvelles recherches, que l'auteur a cru devoir faire, et l'emporte de beaucoup sur les précédentes.

XLV.

Harmonies de la Nature, par M. de Saint-Pierre, publiées par M. Louis-Aimé Martin.

§. Ier.

17 mars.

Semblable aux passions les plus ardentes et les plus opiniâtres, l'esprit de système, qui fut si commun de nos jours, s'enflamme par les succès, et s'irrite même par les revers : si les théories qu'il enfante ne naissent pas sous une heureuse étoile; si elles sont mal accueillies, combattues, repoussées, il les embrasse avec plus d'amour, il s'y attache par les contradictions qu'elles essuient, il les reproduit sous mille formes, il les défend de mille manières; il tient bon : ni les dégoûts du public ne l'effraient, ni le ridicule même ne le rebute; et si, dans cette lutte, il ne peut se dissimuler sa défaite actuelle, il triomphe du moins, dans un avenir qu'il se représente comme le redresseur de tous les torts du moment : telle est la consolation de tant d'auteurs qui survivent à leurs systèmes politiques, physiques, métaphysiques ou littéraires; tel est le frêle appui de ces écrivains qui, depuis quatre ou cinq ans, ont fabriqué, en faveur de la littérature allemande et des doctrines romantiques, tant de gros livres déjà morts; voilà ce qui

les soutient : ils croient à la résurrection de leurs chimères. Mais, d'un autre côté, si une théorie paroît sous de fortunés auspices ; si, grâces à cette sage mesure où les idées neuves, et hasardées, surtout, doivent se renfermer, et dans laquelle l'auteur a su présenter la sienne, elle réussit : alors, enivré de son succès, il ne manque pas de s'élancer hors des justes limites, que d'abord il s'étoit si prudemment tracées. Il ne connoît plus de frein, il veut étendre à tout sa pensée chérie, il la tourmente, il l'exagère, il la défigure, il oublie totalement que, partout, le faux et le vrai se touchent, et que les bornes qui les séparent, quoiqu'elles mettent entre eux l'infini, sont toutefois très-légères, très-délicates, et très-mobiles. De là vient que ce qui d'abord avoit plu et séduit, finit par perdre son charme. Il semble que, dans ce cas, un auteur travaille à se réfuter lui-même, et que plus il cherche à élever et à agrandir l'édifice de ses conceptions, plus il en détruit la base et s'occupe à en compromettre la solidité.

Deux systèmes très-divers servent de fondemens aux ouvrages de M. de Saint-Pierre, et en constituent le fond: l'un est la théorie des *marées*, et l'autre celle des *harmonies:* le premier eut pour juges tous les savans, tous les astronomes, tous les physiciens, tous les géomètres de notre siècle; le second s'adressoit aux imaginations sensibles, éprises des beautés de la nature, des merveilles de la création et de l'éclat de l'ordre du monde. Le premier étoit justiciable des mathématiques et du calcul ; le second ne relevoit, pour ainsi dire, que du sentiment ; l'un ne pouvoit admettre que les formes sèches et sans attraits de la dissertation scientifique, et n'offroit, dans tous les points, au lecteur, que l'aridité du raisonnement et les épines du

théorème; l'autre étoit susceptible de toutes les richesses de l'élocution, et sembloit appeler toutes les grâces de ce style enchanteur, de cette diction naturelle, flexible, variée, harmonieuse et pittoresque dont M. de Saint-Pierre possédoit le secret dans un degré si rare et si éminent : celui-ci se prêtoit au développement et au triomphe du plus heureux talent; celui-là ne pouvoit donner lieu qu'au triomphe de la vérité, ou à la confusion de l'erreur; les fortunes des deux systèmes furent aussi différentes que leurs natures et leurs physionomies : la cause des *marées* fut perdue au tribunal des savans; celle des *harmonies* fut gagnée au tribunal du public. L'Académie des Sciences trouva que M. de Saint-Pierre avoit des vues et des prétentions beaucoup plus étendues et plus vastes que les connoissances mathématiques dont il étoit pourvu. Le public, sans approfondir précisément le système des *harmonies*, des *consonnances* et des *contrastes*, et s'arrêtant presque à la brillante surface dont il étoit décoré, fut charmé des couleurs aussi fraîches que suaves répandues dans les tableaux de M. de Saint-Pierre. Les géomètres proscrivirent les *marées;* les gens de goût applaudirent aux *harmonies;* et le livre des *Etudes de la Nature* eut la plus belle destinée.

Peu content, toutefois, de ces suffrages si éclatans et si flatteurs du public enchanté, on sait combien de furieux combats l'auteur crut devoir livrer, jusqu'à la fin de sa vie, en faveur d'un système condamné par tous les savans du siècle le plus avancé dans les sciences exactes; mais tout en combattant d'une part, sans aucun espoir raisonnable et fondé de vaincre, il travailloit de l'autre à se préparer de nouvelles moissons de lauriers dans son champ de victoire : il entroit plus avant dans son heu-



reuse théorie des *harmonies*, et s'étudioit à la dérouler dans de plus larges dimensions. Si l'espérance de faire prévaloir ses idées sur les *marées* le trompoit incontestablement, peut-être cet autre projet l'égaroit-il aussi: peut-être M. de Saint-Pierre fut-il un illustre et nouvel exemple des deux genres d'excès qui, presque toujours accompagnent l'esprit de système, qui empoisonnent ses infortunes, et qui corrompent jusqu'à ses succès.

Il y a des idées qu'il ne faut pas trop presser; si l'exposition d'une théorie nouvelle a jamais exigé du ménagement et de la discrétion, c'est bien celle du système des *harmonies*; système qui, en quelque sorte, appartient plus au goût, qu'à l'analyse et à la logique, plein de vues très-fines, de considérations très-déliées, d'aperçus extrêmement délicats; théorie encore plus poétique que philosophique, qui répand encore plus d'enchantemens que de lumières sur le spectacle de la nature, et qui semble répondre à une certaine classe d'organisations particulières, plutôt qu'à toutes les intelligences. Le danger étoit dans la tentation de voir, de découvrir, de surprendre partout des *harmonies*; et ce danger n'est pas absolument évité, même dans la partie des *Etudes de la Nature*, consacrée aux preuves et aux détails de ce système: c'est ce qu'une critique, en même temps juste et malicieuse, a fait plus d'une fois sentir, en dévoilant finement quelques traits, voisins du ridisule, parmi tant de vues sublimes, tant de grâces inexprimables, et tant de pages éloquentes: combien donc le péril ne devoit-il pas s'accroître, lorsque M. de Saint-Pierre conçut le dessein de donner aux développemens ultérieurs de sa théorie l'énorme espace de douze volumes! Le seul énoncé d'une telle entreprise accuse l'ab-

sence de cette mesure si nécessaire, dont j'ai parlé plus haut. L'auteur embrassoit un plan immense : « Il traça, « dit l'éditeur, un grand cercle, image du cours ap- « parent du soleil, le divisa en douze époques, égales « comme l'année, et se proposa d'examiner, à chacune « de ses époques les harmonies du soleil avec l'air, les « eaux, la terre, les végétaux, les animaux et l'homme. « Les *harmonies* humaines devoient comprendre la « théorie de l'éducation publique et privée, l'étude des « passions, la douce peinture de l'amour maternel, de « l'union conjugale, des amitiés fraternelles, et la con- « templation des harmonies du ciel, dernier refuge de « l'homme. Les autres *harmonies* devoient renfermer « tous les tableaux, tous les phénomènes de la nature; « cette chaîne immense qui unit l'être sensible aux ob- « jets insensibles : il auroit peint les relations merveil- « leuses, établies entre le quadrupède léger, vigoureux, « doué de mémoire, et une plante immobile et sans ins- « tinct. Il auroit montré le même végétal qui se change « tour à tour en soie par le travail d'un ver impur, en « une laine fine et délicate sur le corps de la brebis, en « une liqueur délicieuse dans les mamelles de la génisse; « il nous eût fait admirer les rapports qui existent en- « tre les yeux des animaux et la lumière, le sommeil « et la nuit, les organes de la respiration et l'air, les « poils, les plumes, les fourrures, avec les jours, les « saisons, les climats. Jetant ensuite un regard sur « l'homme et sur sa compagne, il eût contemplé les *har- « monies* et les *contrastes* de ces deux créatures céles- « tes. » Tout cela est fort bien : je ne doute pas que beaucoup de vérités particulières ne dussent se rencontrer dans le détail de ce plan gigantesque; mais il est

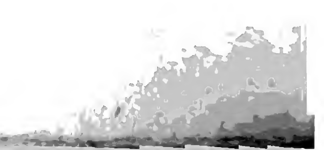


évident que, dans son ensemble et dans sa totalité, cette conception est un excès.

L'exagération des idées a fait même sentir à M. de Saint-Pierre le besoin d'exalter le ton du style: on est surpris de trouver des *invocations* poétiques en tête des différentes parties de ce qui nous reste de l'ouvrage qu'il avoit projeté : ici il invoque *Vénus*, là, *Flore ;* plus loin, les *Naïades;* ailleurs, *Cybèle;* puis, il s'adresse à l'*Harmonie*, au *Soleil*, aux *Zéphyrs*, aux *Génies*, aux *Amours* : chaque livre débute comme un poëme épique. Cette profusion de poésie, ce luxe d'ornemens étrangers à la prose, étrangers surtout à l'essence et aux convevenances du genre didactique, inspire au lecteur plus d'étonnement que de confiance, et nuit à sa persuasion encore plus qu'il n'ajoute à son plaisir. Montesquieu avoit fait précéder un des livres de *L'Esprit des Lois* d'une *invocation* aux Muses, aussi brillante que déplacée : de sages conseils ne tardèrent pas à lui ouvrir les yeux sur cette inconcevable erreur de son goût. J.-J. Rousseau invoque le génie de l'Albane, et lui demande ses doux pinceaux, lorsqu'il se dispose à peindre les amours d'Emile et de Sophie; mais cette partie de l'*Emile*, écrite avec tant d'élégance et de charme n'est qu'un roman. J'insiste sur les *invocations* que M. de Saint-Pierre prodigue ici, parce qu'elles me semblent former un des traits principaux de la physionomie de ce nouveau livre, et marquer une différence sensible entre cet ouvrage et les *Etudes de la Nature :* dans celles-ci l'auteur *traitoit* des harmonies ; dans cette nouvelle production il les *chante;* il n'étoit d'abord qu'un philosophe plein d'imagination, de goût et de sensibilité; c'est maintenant un poëte plein d'enthousiasme. Il se montrera donc ici moins difficile

dans le choix des raisons et des preuves; il respectera moins ces bornes nécessaires où d'abord il s'étoit renfermé; il ne repoussera plus avec le même soin ces illusions nombreuses qui ne manquent point d'assiéger une imagination fortement frappée d'une idée dominante, et souvent il mettra les caprices plus ou moins heureux de son esprit, à la place des résultats solides d'une sage expérience, et des fruits d'une longue et circonspecte observation; il ne reculera point devant la prodigieuse étendue de douze volumes destinés à un seul et même sujet, parce que là où la nature et la vérité lui manqueront, il est sûr d'y suppléer par les inépuisables richesses de sa brillante et féconde imagination; mais, au milieu de tout cela, que devient *le système?* il s'affoiblit par les secours même dont il s'environne: sa force diminue à mesure que les volumes s'accumulent, et tout ce qu'il gagne en ampleur et en masse, il le perd en crédit et autorité. Ce qui est vrai généralement de tous les systèmes, l'est sans doute encore plus d'une conception telle que celle des *Harmonies de la Nature*.

Je regrette donc peu que l'auteur n'ait pas rempli le vaste cadre, qui ne l'avoit point effrayé: nous y perdrons, sans doute, un grand nombre de belles pages; mais je suis persuadé que les *harmonies*, dont je suis moi-même très-partisan, n'y perdent pas; d'ailleurs, ce qu'on nous en a conservé doit suffire aux plus dévoués *harmonistes*, et aux plus passionnés admirateurs du grand talent de M. de Saint-Pierre. Ce beau talent y brille encore partiellement dans toute sa fraîcheur, et nous devons remercier le zèle de M. Aimé-Martin, dont le travail a recueilli, rassemblé, lié entre eux, ces précieux fragmens que l'illustre auteur des *Études de la Nature*, encore loin de



son nouveau but, mais arrivé au terme de sa vie, a laissé sur sa tombe. Si l'équité, qui dirige toujours ma plume, m'oblige de relever, dans des examens subséquens, quelques idées à mon avis plus hasardées et plus singulières que justes, semées dans cette dernière production d'un écrivain, que j'ai toujours fait profession d'admirer, je ne trahirai point sa gloire, et je me hâte de dire dès aujourd'hui, que ces nouveaux volumes sont très-dignes d'entrer dans la collection de ses Œuvres : la morale la plus pure et la plus sublime s'y montre toujours comme dans ses précédens écrits, appuyée par l'éloquence la plus persuasive, sur sa base naturelle et véritable, l'existence de Dieu. Ils sont dédiés à S. A. R. MADAME, duchesse d'Angoulême, par madame veuve de Saint-Pierre, et je devrois peut-être transcrire ici cette épître dédicatoire, tant la tournure m'en paroît heureuse dans sa précision, tant les plus nobles vertus y sont célébrées en quelques lignes, avec grâce, avec délicatesse, avec sensibilité!

Le *préambule* que l'éditeur a placé en tête de ces quatre volumes, n'en est pas non plus un des moindres ornemens : il est écrit avec beaucoup de verve et de chaleur ; c'est un morceau presque entièrement *descriptif*. Le jeune auteur, un des élèves les plus distingués de l'école de M. de Saint-Pierre, laquelle a produit beaucoup d'élèves, semble rendre un hommage de plus à son maître, en calquant sa manière avec beaucoup de bonheur, dans ce discours *préliminaire*. Toutefois M. Aimé-Martin auroit peut-être dû réserver une petite place, au milieu de tant de descriptions, pour quelques explications nécessaires, qui même en auroient rompu la continuité : on eût été bien aise d'apprendre de l'éditeur en quel état se trouvoit le manus-

crit des *harmonies*; si l'auteur avoit mis la dernière main à tous les morceaux qui remplissent ces quatre volumes; enfin, quels étoient le genre et la nature des soins qu'exigeoit l'édition de cet ouvrage incomplet et posthume; mais c'est là le style ordinaire des éditeurs, et ces détails, quoique intéressans pour le lecteur, auroient sans doute trop refroidi l'enthousiasme de M. Aimé-Martin. Dans cette multitude de tableaux très-bien coloriés, qui forment l'ensemble de son discours, je choisis la description du moment où, pour la première fois, il vit M. de Saint-Pierre : « La présence « d'un vieillard, dit-il, ne nous pénètre d'une si pro- « fonde émotion, d'un respect si religieux, que parce « que notre conscience nous apprend que plus il s'éloi- « gne de nous, plus il s'approche de l'immortalité. La vé- « rité de cette observation ne me sembla jamais plus frap- « pante que la première fois que je vis le vieillard véné- « rable, dont je publie aujourd'hui les Œuvres. On m'avoit « conduit sur les bords de l'Oise, dans cette retraite soli- « taire où sa vie s'écouloit doucement; c'étoit dans une « des plus belles soirées de l'automne : tout étoit calme « autour de moi; la lune jetoit sa lueur blanchâtre à tra- « vers les arbres dépouillés de verdure; un vent doux « agitoit les feuilles desséchées, et les chassoit dans la « prairie; mais ces tableaux auroient été sans effet sur « mon ame, si je n'avois aperçu sur le penchant d'une « colline le vieillard illustre que j'étois venu chercher « sur ces rives. De longs cheveux blancs couvroient ses « épaules; la vertu respiroit dans tous ses traits; ses « yeux, d'un bleu céleste, ne jetoient que des regards « pleins de douceur : il y avoit dans sa physionomie « quelque chose d'idéal et de sublime qui n'appartenoit

« pas à la terre : on eût dit une de ces ombres heureuses « que Virgile fait apparoître au milieu des ténèbres, sous « les pâles ombrages des Champs-Elysiens. O philoso- « phes! son aspect à la fois auguste et touchant eût « agrandi votre pensée! Hé quoi, ne seroit-ce là qu'un « insensible mortel promis à la tombe . . . ? etc. » M. de Saint-Pierre a mis la prose *descriptive* à la mode, comme M. Delille y avoit mis la poésie *descriptive;* mot nouveau, qui n'est pas encore introduit dans le dictionnaire de notre langue, et qui annonce une innovation très-récente introduite dans notre littérature. Quelques-uns des élèves de l'admirable auteur des *Etudes de la Nature*, de *Paul et Virginie*, de la *Chaumière Indienne*, ont abusé de son exemple: mais ce n'est point dans des morceaux pareils à celui que je viens de citer qu'on s'aperçoit de cet abus.

§. II.

21 mars.

Si, comme l'a dit un de nos plus illustres écrivains, tout l'art d'écrire consiste à bien penser, bien sentir et bien rendre, il est incontestable que M. de Saint-Pierre a possédé, dans un degré très-éminent, deux parties de ce grand art : sa logique ne satisfait pas toujours le lecteur; ses idées paroissent quelquefois un peu bizarres, lors même qu'il ne cherche pas trop à multiplier les preuves de ses conceptions systématiques; ses raisonnemens sont, en général, peu concluans; et l'on doit remarquer, au surplus, que jamais il n'affecte les formes de la dialectique, et ne saisit les armes de l'argumentation. Il paroissoit sentir lui-même que sa force n'étoit point là : elle étoit, en effet, toute entière dans la plus délicate et la plus exquise sensibilité, dans l'imagination

la plus heureuse, dans ce don si rare d'une organisation qui égale la fidélité du style à la vivacité des impressions, et qui reproduit au dehors, avec la plus exacte vérité, tous les traits, tous les contours, et, pour ainsi dire, tous les élémens des images, qui sont venues la frapper. J'ai toujours considéré les *Etudes de la Nature*, dont les *Harmonies* forment la suite, plutôt comme une poétique, comme un traité de goût, que comme un livre de science et de philosophie. L'auteur excelle à peindre les effets du tableau du monde; mais quand il veut remonter aux causes secrètes de ces effets extérieurs, quand il s'étudie à les approfondir, il semble toujours s'égarer. Il a toujours raison quand il peint : il a presque toujours tort quand il raisonne. Jamais ses sensations ne le trompent; mais souvent il est la dupe de ses pensées : elles servent pourtant de fil pour le suivre dans le dédale enchanteur de ses brillantes contemplations; on s'y attache volontiers, et l'abondance des vérités de sentiment que l'on rencontre dans le chemin dédommage des erreurs d'idées où l'on peut être conduit : telle est, je crois, généralement, l'impression que les *Etudes de la Nature* ont faite. On ne justifie par des poëmes, ou par des romans, qui sont des poëmes, qu'un système romanesque, ou une théorie relative aux beaux-arts : *Paul et Virginie* et *la Chaumière Indienne*, où M. de Saint-Pierre a si bien exprimé les contrastes de la nature et de la société, de l'amour et de la pudeur, de la mélancolie solitaire et rêveuse avec le tumulte bruyant des cités, sont sans doute des productions charmantes; mais ce que prouvent le mieux ces délicieux ouvrages, ce n'est pas que l'auteur eût pénétré le secret de la nature, mais qu'il avoit de-

viné celui de la peindre de ses vraies couleurs, et d'en rendre fidèlement tous les charmes, toutes les grâces et toutes les beautés.

Si ces jeux séduisans de la plus aimable imagination ne prouvoient guère autre chose, les *Harmonies* que j'annonce ne vont peut-être pas, malgré toutes leurs prétentions, beaucoup au delà de ce genre de preuve : j'ai tracé, dans mon premier article, un aperçu du plan de cette vaste composition, qui devoit remplir l'espace de douze volumes. C'étoit avec moins de faste que l'auteur avoit conçu l'ensemble de ses *Etudes de la Nature*; et souvent, dans ce livre, effrayé de l'immensité de son sujet, il fait entendre les accens de la plus grâcieuse modestie : il y représente son génie comme un foible ruisseau qui réfléchit à peine, dans son eau fugitive, quelques fleurs champêtres de son petit rivage. Mais dans les *Harmonies*, c'est tout l'Univers, ce sont toutes les parties de la création qu'il se proposoit d'embrasser, depuis l'astre le plus reculé dans les cieux, jusqu'à l'herbe la plus humble sur la terre, et jusqu'aux concrétions les plus profondément enfoncées dans les entrailles du globe : il range tout sous les lois ou sous le joug de son système, le moral comme le physique, la vie et la mort, le temps et l'éternité. Cette ambition le mène quelquefois bien loin : par exemple, elle l'induit à prétendre que le soleil est le séjour des ames vertueuses, après leur séparation d'avec le corps : ce ne peut être, suivant M. de Saint-Pierre, que dans le soleil qu'elles contempleront les harmonies célestes, à travers cette sphère de lumière qui environne ses *fortunés habitans*. Je veux bien croire avec lui qu'il y a des *habitans* dans le soleil, et qu'ils y sont fort heureux; mais je ne me rends pas

4. 34

aussi facilement sur ce qui concerne les ames, et voici mes raisons : les ames étant des substances simples, incorporelles, indivisibles, comme nous l'enseigne la raison, la philosophie et la religion, ne sauroient, quand elles sont dégagées des liens du corps, et rendues à toute la pureté de leur nature, avoir aucun rapport avec l'espace, autrement il y auroit contradiction : elles ne peuvent être proprement dans aucun lieu, parce que tout lieu est mesurable par essence, et suppose l'étendue. Si donc elles sont douées, après la mort, de la faculté de contempler tout l'ensemble des œuvres merveilleuses du Créateur, il n'est pas nécessaire, il est même contre toute bonne métaphysique, de leur assigner un observatoire, de leur fixer un point de vue, et de les mettre, pour ainsi dire, aux fenêtres, devant le spectacle du monde. Il y a donc ici une erreur palpable ; mais aussi, pourquoi l'auteur a t-il absolument voulu se charger de loger les ames, au sortir de cette vie? Où n'entraîne pas la fureur des systèmes!

Voilà, du reste, une partie de ce morceau, qui, sous le rapport de l'énergie et de l'élégance, n'est point indigne de la plume de M. de Saint-Pierre : « Nous ne « sommes pas en place ici-bas pour juger l'univers, « nous petits êtres de six pieds, haletant sans cesse après « mille besoins, avec un soufle de vie; son plan est « hors de notre vue et de notre conception : la mort « seule peut nous en montrer la réalité, comme la nuit, « qui est l'image de la mort, nous en découvre quel- « ques aperçus, dans les étoiles... Si nous pouvons con- « noître un jour ces harmonies sublimes, ce ne peut « être que dans le soleil, à travers cette sphère de lu- « mière qui environne ses fortunés habitans; c'est son

« atmosphère rayonnante, qui, comme un *télescope* « céleste, nous en montrera les relations avec ses pla- « nètes et les autres soleils..... S'il est, après la mort, « un point de réunion pour les foibles et passagers « mortels, c'est dans l'astre qui leur a distribué la vie : « c'est là que les ames des justes conservent le souvenir « des vertus qu'elles ont exercées parmi les hommes..... « C'est du soleil qu'elles ont une vue pure et une jouis- « sance sans fin de la divinité, dont elles ont été les « images ; c'est là, sans doute, que vous vivez, bien- « faiteurs du genre humain, qui vous a persécutés, Or- « phée, Confucius, Socrate, Platon, Marc-Aurèle, Epic- « tète, Fénélon ; et vous aussi, dont les vertus sont « d'autant plus dignes de récompense, que, méprisées « des hommes, elles n'ont été connues que de Dieu ; « c'est là sans doute que vous êtes, infortuné Jean-Jac- « ques, qui, parvenu aux extrémités de la vie, en entre- « vîtes une nouvelle dans le soleil !...... »

On voit par cette citation, que, dans sa verve systématique, M. de Saint-Pierre ne se contente pas de ménager aux ames un brillant *observatoire* dans le centre de notre monde planétaire, mais que son imagination les gratifie encore d'un *télescope*. Cette idée de la transmigration des ames dans le soleil, après la mort, n'est point une de ces pensées fugitives, que l'auteur d'une théorie peut quelquefois laisser échapper à travers la masse organisée de son système : elle domine dans ces quatre volumes ; et c'est une des *harmonies solaires* auxquelles M. de Saint-Pierre paroît attacher le plus d'importance. Combien pourtant sont fragiles et foibles les fondemens qu'il lui donne ! j'ai déjà fait voir qu'elle est en opposition directe avec l'idée que nous devons

nous former de la nature des ames ; mais il y a plus : elle suppose que le soleil est le centre de la création; hypothèse insoutenable, même en admettant, ce qu'on peut nier, que la création ait un centre. Sans doute les ames seroient fort agréablement placées dans le soleil pour jouir du spectacle des planètes qui circulent autour de cet astre, en gravitant vers lui; mais quelque bon que fût leur *télescope*, comment leur vue pourroit elle, de ce point particulier, atteindre aux extrémités de l'espace, si toutefois l'espace a des extrémités? Elles ne verroient donc qu'une très-petite portion du mécanisme du monde : autant vaudroit presque pour elles rester sur la terre. Je le répète, dans quelles rêveries, dans quels songes bizarres, l'esprit de système ne fait-il pas tomber les plus beaux talens et les plus heureux génies!

Hé quoi! M. de Saint-Pierre ne s'apercevoit pas que de telles suppositions, en blessant le grand principe de l'immatérialité de l'ame, attaquoient et ruinoient la base de cette morale sublime, que tous ses ouvrages proclament avec tant d'éloquence et de persuasion! S'il avoit pu le soupçonner, il auroit, certes, repoussé toutes ces hypothèses : car, nous le savons, l'idée seule d'une doctrine pernicieuse lui faisoit horreur ; et n'est-ce pas lui qui, dans un siècle athée et matérialiste, a voué le plus rare talent aux intérêts sacrés d'une cause presque entièrement abandonnée? Mais, au sujet des ames, il n'en reste pas à ce que nous venons de voir : il en compte quatre dans tous les animaux, et il en donne une cinquième à l'homme, ainsi nous avons cinq ames, suivant M. de Saint-Pierre : c'est beaucoup, c'est même trop; tant de gens croient que nous n'en avons pas même une! Ces cinq ames, dont sa libérale imagination nous fait

présent, sont une ame *élémentaire* qui, suivant l'auteur, ne paroît être que le feu solaire, et produit l'attraction, l'électricité, le magnétisme; une ame *végétale* qui engendre les formes et les amours; une ame *animale*, cause de l'instinct, de la passion, de l'action; une ame *intellectuelle*, source de l'imagination, du jugement, de la mémoire; une ame *céleste*, d'où naît le sentiment de la vertu, de la gloire, de l'immortalité; puis M. de Saint-Pierre, concluant d'une manière tranchante, s'écrie à la fin du paragraphe : « Toutes ces ames ont des harmonies avec le soleil. » Quelle passion pour les *harmonies!* et à quel point elle fascine les yeux d'un écrivain si rempli de connoissances, d'intentions pures, et de nobles vues! J'aimerois presque autant nier l'existence de notre ame, que d'admettre ces cinq ames-là. D'abord, il y en a au moins deux, qui sont évidemment matérielles; et quand on suppose qu'une ame quelconque peut n'être que de la matière, pourquoi ne pas appliquer la même supposition à toute espèce d'ames? Cela est mieux lié, plus conséquent, et cela ne coûte rien du tout; ensuite je serois terriblement embarrassé pour placer toutes ces ames dans un seul et même individu : comment y loger cinq ames?

L'auteur ne s'est point dissimulé cet embarras: « Mais, « me dira-t-on, poursuit-il, peut-on supposer ainsi plu- « sieurs ames renfermées dans un seul corps? Sans doute, « comme j'ai supposé et démontré plusieurs couleurs « renfermées dans un même rayon de lumière; plusieurs « qualités dans le feu, telles que l'attraction, l'électricité; « plusieurs airs dans l'atmosphère; plusieurs eaux dans « l'Océan; plusieurs matières de différente nature dans le « même minéral; plusieurs végétaux, et qui plus est, de

« diverses espèces, dans le même végétal, comme dans « un arbre greffé. » Cependant il ne dit pas précisément comment il les répartit : seulement il poste l'ame *intellectuelle* dans le cerveau; et l'ame *animale* dans le cœur. Je sais que plusieurs philosophes se sont consumés à rechercher quel est en nous le siége de l'ame ; mais je n'ai jamais conçu le rapport de cette spéculation avec leur doctrine, touchant le principe pensant : ils admettoient la spiritualité de ce principe; ils ne devoient donc point admettre qu'il pût répondre à aucune partie, à aucun organe de notre substance corporelle, à la *pie-mère*, à la *dure-mère*, à la *glande pinéale*, etc.; car les esprits, les substances intellectuelles, ne sauroient occuper de place dans l'espace, puisqu'elles sont simples et indivisibles. Notre ame est-elle dans notre corps? Non. Cette réponse surprend. En voici une plus surprenante: Est-elle hors de notre corps? Pas davantage. Elle n'est nulle part: elle est unie à notre corps par des liens mystérieux et incompréhensibles; et la place qu'elle occupe, puisqu'il faut se servir de ce mot, également mystérieuse, n'est point du tout de la nature de celle que remplissent des êtres matériels. Il faut consentir à ne pas savoir où est notre ame; il y a tant de choses que nous ignorons !

Ces bagatelles ne suspendent pas même un moment la course rapide de M. de Saint-Pierre dans le vaste champ de ses *harmonies :* il ne se pique pas d'appuyer son système sur des raisons; mais il accumule les comparaisons : il compare l'ame *élémentaire* « aux mineurs, « bûcherons, tisserands et cordiers, qui fournissent les « premiers matériaux d'un navire, sans connoître l'u- « sage qu'on en doit faire; l'ame *végétale* aux forgerons,

« charpentiers et calfats, qui les emploient, d'après les « plans et proportions que leur donne la nature, ce sa« vant ingénieur; l'ame *animale*, avec ses passions, res« semble à l'équipage, composé de matelots placés cha« cun à leur poste, et toujours prêts à obéir au maître et « au contre-maître, qui résident au cœur; l'ame *rai« sonnable*, avec ses facultés intellectuelles, placée dans « le cerveau étroit des animaux, est comme le pilote et « ses aides, dont la *cabane est située près du gouver« nail et de la boussole*; l'ame *céleste*, avec ses ins« tincts divers, est dans un cerveau plus spacieux, « comme *un capitaine dans une chambre de conseil*: « on peut la comparer à un *homme de qualité* qui ne « connoît rien au vaisseau ni à sa construction; mais « il a seul le secret du voyage : son instinct en est *la « carte*. » Ces jeux d'esprit sont en eux-mêmes un peu singuliers; mais si le goût les condamne, que sont-ils aux yeux de la philosophie, juge suprême des conceptions systématiques!

§. III.

27 mars.

Il existe, je crois, très-peu d'hommes assez malheureusement organisés pour être absolument inaccessibles aux différentes impressions que fait sur les sens et sur l'ame le spectacle si varié de la nature; il en est peu aussi qui sachent se rendre compte de ces impressions, et qui soient capables de remonter à la source de ce qu'ils éprouvent : les vrais poëtes eux-mêmes, ces esprits si rares et si privilégiés, qu'il faut bien distinguer de la foule des fabricateurs de fausse poésie, et de vers de contrebande, sont généralement guidés par un heureux

instinct, plutôt que par des vues analytiques, dans la composition de ces ouvrages enchanteurs, où le ciel, la terre, les êtres inanimés et les êtres vivans, viennent se réfléchir, par une espèce de magie, sous les plus fidèles images. Assis sur le penchant d'un coteau, vous contemplez une belle et verte campagne, et vous êtes ravi de ce spectacle; mais, sans jamais cesser de vous intéresser, produira-t-il sur vous le même effet? vous donnera-t-il les mêmes sensations, si vos regards s'y fixent dans des saisons différentes, dans le printemps, dans l'été, dans l'automne; si les rayons naissans de l'aurore commencent à le peindre de couleurs tendres qui se démêlent insensiblement, ou s'il est fortement et abondamment éclairé par ce torrent de lumière, que répand le soleil en son midi, ou s'il est seulement illuminé avec autant de douceur que de richesse, par les feux rasans et horizontaux du couchant? vous serez toujours agréablement affecté; mais le charme de vos impressions aura, pour ainsi dire, changé de nature, au gré des heures du jour, ou des époques de l'année. C'est ce que vous aurez senti, en quelque sorte, sans vous en apercevoir; et ne seroit-ce point ajouter à votre plaisir et à votre bonheur, que de vous initier à tous les mystères des élémens si délicats qui les composent? Je n'ai pu présenter ici qu'une circonstance; mais étendez, multipliez les exemples, et vous aurez saisi un des buts principaux, que M. de Saint-Pierre s'est proposés dans son système des *Harmonies*. Voilà du moins, en grande partie, ce qu'il a voulu faire, et ce qu'il a fait avec le succès le plus admirable, surtout dans les belles pages de ses immortelles *Études;* et l'on conçoit que les analyses des plaisirs que fait naître le tableau de la nature, s'appliquent, par une conséquence

immédiate, à ceux que produisent les arts de l'imagination et du goût, les beaux-arts propement dits, qui ne sont ou ne doivent être que l'expression et la copie de la nature même.

Soit donc que votre attention se dirige sur les ouvrages du génie littéraire, sur les poëmes, par exemple, d'Homère et de Virgile, ou qu'elle se porte sur les beautés naturelles dont ils sont l'imitation, soit que votre œil parcoure les chefs-d'œuvre du pinceau, les compositions du Poussin, du Lorrain, de Vernet, ou qu'il s'arrête sur le modèle vivantde ces sublimes productions, vous trouverez presque toujours, dans le système des *harmonies*, un heureux commentaire et des merveilles de la nature, et des miracles de l'art, et du secret de vos propres sensations : avec M. de Saint-Pierre, vous apprenez à mieux goûter les délices de la campagne, à mieux sentir les délicatesses des arts imitateurs, à puiser dans les sources du talent comme dans celles de la nature, des joies d'autant plus vives, qu'elles sont plus éclairées. Les *Etudes,* et les *Harmonies*, qui leur font suite, sont, à mon sens, et comme je l'ai déjà dit, des traités de goût, plutôt que des traités de physique. Le goût, qui semble être encore plus rare que le talent et le génie, étoit une des qualités les plus éminentes de l'auteur : ce n'étoit point sa principale prétention, mais c'étoit un de ces principaux mérites : les artistes, les poëtes-versificateurs et les poëtes-prosateurs ne sauroient lire ses ouvrages sans beaucoup de fruit; les exemples de sa plume fortifient les observations de sa philosophie, et si un des sages de l'antiquité se contentoit de marcher pour prouver le mouvement, ne peut-on pas dire que le style de M. de Saint-Pierre est une démonstration suffisante

de son système, réduit aux termes de la littérature, de la poésie et des arts?

Sa propre théorie a guidé son talent dans sa manière de composer et d'écrire : c'est ce qui n'étoit point douteux, et ce qui devient plus évident encore, par un morceau très-considérable des *Harmonies*, dans lequel il essaie de nous révéler, en quelque sorte, tous les secrets de sa diction, si brillante, si pittoresque, si pleine de fraîcheur et d'éclat; et ce morceau ne paroîtra sûrement pas un des moins intéressans de l'ouvrage, surtout aux littérateurs : ils y trouveront des analyses très-fines, et non moins attachantes qu'instructives. Les traductions qu'il renferme ne sont pas aussi sûres de leur suffrage. En général, et c'est une chose remarquable dans un tel écrivain, M. de Saint-Pierre traduisoit mal : soit que son style, pour se déployer, eût besoin de toute sa liberté, soit que, pénétré de l'entière impossibilité de transporter dans notre langue par la traduction les grâces des modèles antiques, M. de Saint-Pierre sacrifiât par désespoir une partie des efforts qu'il auroit pu faire. Je penche volontiers vers cette dernière idée, parce qu'elle fournit une grande autorité de plus en faveur de mon paradoxe contre les traductions et les traducteurs; mais si l'auteur des *Harmonies* rend très-foiblement les beautés des écrivains anciens, il les sent et les développe avec infiniment de goût et de sagacité. La preuve s'en trouvoit déjà dans les notes de son *Arcadie*, où il avoit analysé avec tant de bonheur quelques passages de Virgile : elle se reproduit dans ce nouveau livre, où plusieurs écrivains modernes sont appréciés et analysés en même temps que plusieurs écrivains de la Grèce et de Rome. Ce n'est pas sans une curiosité très-fondée qu'on

entend M. de Saint-Pierre prononcer cette promesse: « Je vais hasarder quelques règles pour apprendre aux « enfans à exprimer en peinture, en vers ou en prose « les sensations, que leur fait éprouver le spectacle de la « nature. » Quel maître, en effet, et quelle leçon on doit attendre de lui ! Elle ne trompe pas l'espérance : il parle successivement de Virgile, de Quinault, de La Fontaine, d'Ovide, de Théocrite, de Lucrèce, de Lucain, de Juvénal, de Voltaire, de Fénélon, de Buffon, de Jean-Jacques. Ses discussions sont rapides, à la vérité; il ne s'étend guère que sur quelques endroits choisis des églogues du chantre romain : on voudroit plus d'éclaircissemens et de détails; mais on ne desire presque nulle part, ni plus d'originalité dans les aperçus, ni plus de justesse dans les réflexions : c'est une poétique en quelque façon toute nouvelle, mais qui n'a rien de cette bizarrerie, compagne trop ordinaire de la nouveauté. Elle s'appuie sur un système très-moderne, et elle paroît reposer sur l'antique vérité même. C'est dans ce cercle d'idées, comme dans les vues qui se rapportent au sentiment des beautés de la nature, que M. de Saint-Pierre, qui toujours brille par les dons du style, excelle aussi par le mérite de la pensée.

Il termine ainsi cette leçon, si remplie d'intérêt: « Vous savez maintenant décrire ce que vous voyez, et « votre palette est suffisamment chargée de couleurs; « allez donc dessiner et peindre : si votre ame est sen- « sible, votre pinceau sera immortel; sentez et écrivez, « vous serez sûrs de plaire. Je choisirois une belle mati- « née du printemps pour essayer leur goût : pendant « que les jeunes filles, au milieu des fleurs d'une prai- « rie, s'amuseroient à en faire des bouquets, des guir-

« landes, des chapeaux, leurs jeunes compagnons s'oc-
« cuperoient à les décrire; parmi ceux-ci, les plus
« habiles feroient une description d'une partie du pay-
« sage qui les environne; après l'avoir orienté sur le
« soleil, et avoir peint le ciel, les eaux, les collines et
« les arbres, s'ils ne peuvent placer une Naïade à la source
« d'un ruisseau, qu'ils y peignent quelques-uns des
« rayons de l'intelligence et de la bonté divine : il n'est
« pas douteux que le séjour d'une divinité dans les
« paysages des anciens poëtes, n'y versât des influences
« célestes qui en faisoient des lieux enchantés. Les prai-
« ries paroissoient plus gaies avec les danses des Nymphes,
« et les forêts peuplées de vieux Sylvains plus majes-
« tueuses. Mais si la raison ne nous montre plus de di-
« vinités dans chaque ouvrage de la nature, elle nous
« montre aujourd'hui chaque ouvrage de la nature dans
« la divinité. Eclairée par le génie des grands philoso-
« phes, et par l'expérience des siècles, elle nous fait
« voir qu'un Être infini en durée, en puissance, en in-
« telligence et en bonté, a mis un ensemble dans toutes
« les parties du monde, et les balance par des contraires.
« La vérité a maintenant plus de charmes et de merveil-
« leux que la fable : la métamorphose d'une chenille
« velue en brillant papillon est au moins aussi surpre-
« nante, et sans doute plus agréable que celle de Philo-
« mèle en rossignol : une simple fleur est un témoi-
« gnage de la Providence divine; elle est en harmonie
« avec tous les élémens comme un paysage entier! »

J'aime mieux me fixer sur ces pensées heureuses, où triomphent à la fois le talent et le goût de M. de Saint-Pierre, que de revenir sur les nombreuses erreurs dans lesquelles l'exagération de son système me paroît l'en-

traîner. Parmi tant de fleurs charmantes, pourquoi m'appliquerai-je à recueillir des épines et des ronces? Au milieu de tant d'inspirations ravissantes, pourquoi m'attacherois-je à quelques rêveries un peu grotesques? Ne vaut-il pas mieux se représenter M. de Saint Pierre analysant, avec un sentiment exquis, une fable de La Fontaine ou un passage des Eglogues de Virgile, qu'établissant une comparaison détaillée entre le monde et une *serinette?* Ne vaut-il pas mieux le voir peindre avec le coloris même de la nature, quelque intéressant tableau, que de l'entendre supposer qu'une *ame* peut mettre un corps en *boule* par son attraction, ou en *aigrette* par son électricité, ou en telle autre forme analogue à celle des *cristaux* ou des *pyrites?* Une description délicieuse ne fera-t-elle pas aisément oublier que, par un caprice assez étrange, il veut absolument que le mot *musa,* dans le Rudiment latin des écoles, signifie, non pas une *muse,* comme nous l'avons toujours cru, mais un BANANIER? Quelques pages éloquentes, quelques phrases pittoresques et mélodieuses, en charmant mon imagination et mon oreille, ne m'empêcheront-elles pas de me souvenir trop long-temps qu'il fonde un système de *métempsycose*, entre autres argumens, sur ce qu'il a vu telle femme, à grand nez recourbé et à petite bouche vermeille, qui ressembloit fort bien à une *perruche?* J'ai dû indiquer les défauts caractéristiques de ce nouvel ouvrage, où M. de Saint-Pierre, franchissant les bornes dont il n'auroit jamais dû sortir, et compromettant sa théorie par les efforts mêmes qu'il fait pour l'affermir, est devenu *ultra-harmoniste :* je dois insister bien plus sur les beautés qu'il renferme : elles ne sont pas en petit nombre, et il

est moins aisé de faire un choix entre elles que de les rencontrer.

Je ne sais si dans les *Études de la Nature* il y a beaucoup de pages supérieures au morceau suivant, tiré du cinquième livre des *Harmonies :* « La puissance animale « est d'un ordre bien supérieur à la végétale : le papillon « est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la « reine des fleurs, formée de portions sphériques, teinte « de la plus riche des couleurs, contrastée par un feuil« lage du plus beau vert, et balancée par le zéphyr : le « papillon la surpasse en harmonies de couleurs, de « formes et de mouvemens. Considérez avec quel art « sont composées les quatre ailes dont il vole, la régu« larité des écailles qui les recouvrent comme des plu« mes, la variété de leurs teintes brillantes, les six « pattes armées de griffes avec lesquelles il résiste aux « vents dans son repos, la trompe roulée dont il pompe « sa nourriture au sein des fleurs, les antennes, organes « exquis du toucher, qui couronnent sa tête, et le réseau « admirable d'yeux dont elle est entourée, au nombre « de plus de douze mille. Mais ce qui le rend bien supé« rieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les « facultés de voir, d'ouïr, d'odorer, de savourer, de « sentir, de se mouvoir, de vouloir, enfin une ame « douée de passions et d'intelligence : c'est pour le nour« rir que la rose entr'ouvre les glandes nectarées de « son sein ; c'est pour en protéger les œufs collés comme « un bracelet autour de ses branches, qu'elle est en« tourée d'épines. La rose ne voit ni n'entend l'enfant « qui accourt pour la cueillir ; mais le papillon posé sur « elle échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans « les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche, et après

« s'être joué du chasseur, il prend sa volée, et va « chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tran- « quille. »

Ce tissu, cet enchaînement de descriptions successives, qui remplissent ces quatre volumes, a sans doute un peu de monotonie: c'est un défaut dont le style descriptif est toujours voisin. Il étoit d'ailleurs impossible que beaucoup de formes, de tournures, de traits, de coups de pinceau, déjà employés dans les *Études de la Nature*, ne vinssent pas à se reproduire dans les *Harmonies*. La manière de l'auteur est en outre si connue, si propre à laisser dans la mémoire et dans l'imagination charmée des impressions durables, qu'elle ne pouvoit guère offrir ici les attraits de la nouveauté. Tout son succès devoit consister à se soutenir, à ne rien perdre de ses grâces, à demeurer semblable à elle-même, et je pense que ce succès ne lui a pas manqué; il y a des redites, il est vrai : M. de Saint-Pierre paroît quelquefois se copier lui-même traits pour traits, dans ce nouveau livre, mais en fort peu d'endroits. On a reproché à cet écrivain les termes techniques dont il fait usage, tels que fleurs *en cloches*, feuillages *en cœur*, *pitons* des montagnes, et quelques noms d'oiseaux étrangers. Parmi ces noms, je proscrirois seulement celui du *paille-en-cu;* du reste, la critique est fausse et sans goût : ce ne sont pas des *églogues*, des *idylles*, des poésies, en un mot, que compose M. de Saint-Pierre, mais des ouvrages d'histoire naturelle. Je me plais à me figurer celui-ci comme un beau monument élevé sur la tombe de cet illustre peintre de la nature, par les soins éclairés et pieux d'un de ses plus honorables disciples, et sous les yeux encore mouillés de larmes d'une veuve sensible,

et d'une famille intéressante, où les doux noms de *Paul* et de *Virginie* ont cessé de représenter des vertus imaginaires.

XLVI.

Oraison funèbre de Louis XVI, par M. de Boulogne, évêque de Troyes.

30 mars.

Il est bien difficile de considérer uniquement sous le point de vue littéraire ces ouvrages qui, nés du sein des plus grands intérêts politiques, retracent des impressions d'autant plus vives qu'elles sont plus récentes, et remettent, pour ainsi dire, sous nos yeux des événemens terribles et des scènes déchirantes dont nous avons été les tristes témoins : les souvenirs qu'ils rappellent, les émotions qu'ils causent, les sentimens dont ils remplissent l'ame, dont ils la pénètrent et l'agitent, ne laissent pas aisément au critique le calme dont il a besoin; et plus même ces productions ont d'énergie, de vivacité, d'effet, moins elles permettent ce sang-froid qu'exige l'examen réfléchi des ouvrages de l'art. Qui peut contempler d'un œil sec le monument élevé sur des cendres chéries? Qui peut en mesurer froidement les dimensions, en calculer paisiblement les proportions, en remarquer les défauts, en apprécier le mérite et les beautés, avec cette impassibilité qui suppose un esprit tranquille? Faisons toutefois un effort sur nous-mêmes, et n'envisageant ici que l'honneur des lettres et

la gloire de l'éloquence, considérons un grand orateur traitant un grand sujet, sans essayer de mêler notre voix à ses accens, nos inspirations aux siennes, l'expression de nos propres regrets et de nos amers souvenirs à celle de la douleur publique dont il fut chargé d'être l'interprète. A côté des regrets les plus sincères et les plus justes, peuvent s'élever les passions les plus dangereuses : les ames ont aujourd'hui plus besoin de paix que d'émotions; c'est vers les perspectives consolantes de l'avenir qu'il faut maintenant diriger nos regards, sans trop les reporter vers un passé déplorable : un oubli absolu seroit une coupable et périlleuse indifférence; des souvenirs trop actifs offriroient des dangers plus redoutables encore : la modération et la sagesse en tout sont nos uniques sauvegardes.

Le vulgaire, toujours trompé par les apparences, croit qu'un sujet est d'autant plus facile qu'il est plus riche; l'homme éclairé, l'esprit exercé, l'artiste, en juge bien autrement : tout ce qui semble devoir le rassurer, l'effraie; plus il voit de ressources, plus il aperçoit de difficultés : plus il est frappé de l'abondance d'une matière, plus il craint la stérilité de son génie; plus un sujet a de majesté, plus il redoute de ne pas trouver autant de grandeur, dans ses moyens et dans son talent : ces alarmes qui, quelquefois, peuvent n'être que frivoles, sont généralement fondées : il est très-mal-aisé de dominer, et même d'égaler certains sujets; leur fécondité devient pire que l'indigence; on s'imagine qu'ils enrichissent le génie, et ils l'appauvrissent, en quelque sorte; on pense qu'ils aident, et ils accablent. Je suis persuadé que ce n'est point par une de ces vaines précautions oratoires, par un de ces vieux artifices de

la rhétorique, également employés par la médiocrité et par le talent, mais avec une sincérité très-réelle, que M. de Boulogne s'écrie, dans son exorde : « Si jamais « discours a semblé défier tous les efforts de l'éloquence « et du langage, n'est-ce donc pas celui-ci? Et où pren- « drai-je des couleurs assez vives et des traits assez forts « pour vous montrer, dans une même perspective, et « le spectacle d'une grande nation s'agitant dans les « convulsions de son agonie, et ce violent combat de « tant de partis nés les uns des autres, et tour à tour « abattus les uns par les autres; et ces terribles oura- « gans des passions humaines, soulevées à une si vaste « profondeur, non moins inexplicables, et plus à crain- « dre encore que ces tourmentes qui agitent les flots « de l'Océan; et cette grande catastrophe, préparée par « des forfaits sans nom, et suivis de malheurs sans « exemple; et ce monarque infortuné, toujours calme « au milieu de tous ces élémens de trouble et de dis- « corde, toujours juste au milieu de tant de crimes et « d'injustices, toujours se soutenant par ses seules ver- « tus au milieu de tant de ruines, et mettant le comble « à sa gloire en triomphant de la mort, s'il ne peut « triompher de ses ennemis; et pour que rien ne man- « que à un pareil tableau, le trône antique de la France, « qui, arraché de ses fondemens et s'écroulant avec « fracas, ébranle tous les autres, et annonce par le « bruit de sa chute, à l'univers épouvanté, qu'un des « plus florissans empires de la terre vient de mourir « avec son roi. Fut-il jamais un plus vaste sujet, plus « digne de la majesté de l'histoire, plus fait pour être « offert à la méditation du sage et au génie de l'ora- « teur; et ne semble-t-il pas que, pour vous raconter

« des événemens si étranges, il nous faille créer des « expressions nouvelles?.... » Non pas précisément; mais ce qu'il faudroit au moins, ce seroit le génie de Bossuet : certes, quelque haute opinion que l'on ait de l'éloquence de ce grand homme, la supériorité de son admirable talent ne semble être qu'au niveau d'une pareille matière : lui seul, parmi tous les orateurs que nous avons eus, parmi tous ceux que nous possédons encore, auroit pu, ce semble, traiter dignement un tel sujet, remplir toute l'attente des auditeurs et des lecteurs, et ne rien laisser à désirer ni à leur sensibilité ni à leur imagination. Qui ne se représente de quelles paroles tonnantes il eût fait retentir le temple, dans la lugubre cérémonie, de quel effroi il eût consterné les esprits, et de quel pathétique il eût pénétré les cœurs! A la seule idée de cette importante composition oratoire, le souvenir de Bossuet se réveille; son nom vient obséder la mémoire, parce que son génie est en quelque sorte invoqué par la circonstance, et l'on croit voir apparoître sa grande ombre, objet d'un parallèle désespérant. Quelle est donc la position du panégyriste de Louis XVI, placé, pour ainsi dire, entre le panégyriste de la reine d'Angleterre, et le sujet le plus imposant qui jamais ait pu mettre à l'épreuve toute la puissance de la parole humaine? Félicitons notre littérature d'avoir encore trouvé dans son sein un orateur, que la renommée présentoit au choix éclairé du prince, et dont le talent, ennobli par un beau caractère, exercé par de longs travaux, signalé par de brillans succès, et soutenu par le suffrage général, ne devoit pas rester trop au-dessous de la tâche effrayante, qui lui étoit solennellement imposée!

Après un exorde, dont le morceau rempli de force et d'éclat que je viens de transcrire peut donner une idée, M. de Boulogne a divisé son discours en deux parties : dans l'une, il montre que la mort de Louis XVI fut le comble de *l'injustice;* dans l'autre, qu'elle fut le comble de l'*héroïsme*. Il prouve la première de ces propositions, par le double tableau des *vertus* et des *bienfaits* de Louis. Ces deux points de vue forment la sous-division de cette partie de l'Oraison funèbre. L'orateur fait donc d'abord l'énumération des qualités précieuses qui distinguèrent l'infortuné monarque; il entre ensuite dans le développement des biens dont il chercha toujours à combler son peuple.

Ainsi se trouvent achevées, d'un côté, la peinture de ce qui concerne la *personne* du roi, et de l'autre, celle de ce qui concerne son *règne;* plan judicieux et bien conçu, qui embrasse tout. Dans la seconde partie, l'*héroïsme* de la mort de Louis XVI est prouvé par deux considérations, dans lesquelles cette partie se subdivise très-heureusement. L'orateur expose d'abord les *sacrifices* qui devancèrent et qui préparèrent les derniers soupirs de la victime; ensuite il peint les *sentimens* qui les accompagnèrent et les sanctifièrent. Tel est l'ensemble de cette composition, que termine une péroraison très-rapide et très-courte, mais qui renferme, dans sa brièveté éloquente, la double expression du regret pour les maux que l'orateur déplore, et de l'espérance, pour les destinées que nous promettent le rétablissement de la famille royale, et le caractère du prince rappelé par le ciel à nous gouverner. On reconnoît dans cet ensemble une tête véritablement oratoire, un talent consommé dans la pratique de son art,

un maître qui ne peut rencontrer que hors de notre siècle, des rivalités redoutables pour lui, et un vainqueur, à qui tout cède.

Le style est, dans cette Oraison funèbre, comme dans tous les ouvrages sortis de la plume énergique et brillante de M. de Boulogne, ferme, nerveux, quelquefois un peu âpre, mais d'une âpreté qui, relativement à la manière dont l'auteur envisage généralement ses sujets, est une convenance de plus; plein d'antithèses, mais sans que le jeu parfois trop prolongé, souvent un peu affecté, de ces figures, nuise jamais à la solidité du sens, ni à la force des pensées. Ecoutons l'orateur résumer, dans la première partie de son discours, les *bienfaits* du règne de Louis XVI : «..... Et « quels bienfaits! Messieurs, s'écrie-t-il; ce sont tous « les soins que peut donner un souverain à la prospérité « de son empire; ce sont tous les sacrifices personnels « qu'il compte pour rien, dès qu'ils peuvent contri- « buer au soulagement de son peuple; c'est le généreux « abandon de ses droits qui signala l'avénement à sa « couronne; ce sont toutes les branches de l'économie « et de l'administration publique réformées à la fois; « c'est l'industrie ranimée, le commerce vivifié, l'a- « griculture encouragée, l'éducation nationale épurée; « c'est la législation qui reçoit toutes les améliorations « que commandent et l'expérience et le temps; c'est la « marine rendue à sa splendeur ancienne, la naviga- « tion illustrée par des conquêtes d'un nouveau genre, « et ces expéditions lointaines, où l'ambition n'avoit « rien à prétendre, mais où l'humanité avoit tout à « gagner. Sous quel roi les malheureux réclamèrent-ils « plus hautement leurs droits, et furent-ils plus favo-

« rablement écoutés? Sous quel roi les ateliers de l'in-
« dustrie et les établissemens de la charité publique fu-
« rent-ils plus surveillés et plus multipliés? Sous quel
« roi les sciences et les arts reçurent-ils plus de récom-
« penses et d'encouragemens? Ces arts et ces sciences
« qui font la splendeur des Etats, mais qui peuvent
« aussi en faire la ruine, quand on les préfère à tout,
« même à la vertu, et qu'on parvient à oublier que
« rien n'est plus près de la barbarie que l'abus de l'es-
« prit et l'engoûment du faux savoir. Que manquoit il
« donc à la gloire de nos armes? Et la seule guerre
« qu'il ait entreprise, fût-elle même une faute dans le
« principe, n'a-t-elle pas vengé l'honneur national des
« longues injures d'une puissance rivale? Que man-
« quoit-il à notre considération au dehors? Et n'avions-
« nous pas repris cet ascendant et cette supériorité en
« Europe, que nous avoit fait perdre la foiblesse du
« dernier règne? Que manquoit-il enfin à Louis pour
« rendre ses travaux durables, la France à jamais flo-
« rissante, et son règne immortel, qu'une nation di-
« gne de son roi, et digne d'elle-même? etc.... »

Si M. de Boulogne procède par l'antithèse dans le détail des phrases, des périodes, des formes particulières de la diction, il procède par grandes masses dans le détail et la succession des développemens oratoires : chaque morceau forme dans ses compositions un tissu plein, une chaîne non interrompue; point de hachures; rien de décousu : la pensée se présente avec tous ses accessoires, qu'elle semble entraîner d'un seul élan, et qui se lient étroitement entre eux, comme ils sont liés avec elle-même. L'énumération, une des figures favorites de M. de Boulogne, une de celles qu'il manie avec le

plus de grâce et de supériorité, et dont peut-être il abuse quelquefois, parce qu'en tout l'abus est voisin d'un fréquent usage; l'énumération, dis-je, concourt puissamment à l'effet que je viens de décrire. En général, cet orateur possède, dans un degré très-éminent, tous les secrets de la rhétorique : c'est ce que, dès sa première jeunesse et dès son premier essai, les connoisseurs avoient remarqué. Sa manière s'arrêta et se fixa de très-bonne heure : les tâtonnemens de l'inexpérience lui furent étrangers; elle est aujourd'hui ce qu'elle étoit, lorsqu'en 1779 il remporta le prix proposé par une société particulière, pour l'éloge du dauphin, père de Louis XVI, et du roi actuellement régnant. Le célèbre M. Geoffroy étoit un des juges; et je tiens de lui qu'il fut singulièrement frappé du talent déjà formé, de l'art précoce du jeune orateur : son suffrage détermina celui de tous les autres, et la palme fut décernée à celui qui, dans la suite, devoit si bien en soutenir la gloire.

Oserai-je reprocher à M. de Boulogne de n'avoir point rappelé, dans son Oraison funèbre, cet *éloge* et ce succès? Il en parle dans sa *préface;* mais c'est dans le discours qu'il falloit, ce me semble, placer un tel souvenir. Quel nouvel intérêt ce rapprochement n'auroit-il pas fait naître! Heureux les orateurs qui peuvent, avec la discrétion convenable et la mesure nécessaire, se mettre en scène eux-mêmes? Quel auditeur n'eût retrouvé avec attendrissement le panégyriste de Louis, dauphin, dans le panégyriste de Louis XVI! A mon avis, M. de Boulogne s'est privé d'un de ses avantages; et la circonstance lui permettoit-elle d'en négliger aucun?

XLVII.

OEuvres complètes de Cicéron, traduites en français, avec le texte en regard. *Edition revue, en partie, par* M. Le Maire. — *Suite du Système sur les* Traductions.

20 avril.

Dans le début d'un article sur cet ouvrage, après une énumération des diverses opinions relatives à l'art de traduire, un Journal s'exprimoit dernièrement ainsi : « .... Il « y en a qui veulent qu'on ne traduise pas certains auteurs ; « il y en a qui veulent *qu'on n'en traduise aucun;* et à « la tête de ces derniers se trouve un critique célèbre, « dont le nom, plein d'autorité, est presque une déci- « sion en matière de littérature : *His dantem jura* « *Catonem!* » Assurément, je ne prends pas cette phrase pour moi ; elle est trop flatteuse ; mais si je pouvois supposer un moment qu'elle me fût adressée, voici ce que je répondrois à l'auteur de l'article : « Vous vous trompez, Monsieur, et cela ne me surprend pas : c'est le sort de toutes les opinions extraordinaires et paradoxales d'être dénaturées de très-bonne foi par ceux qui veulent les réfuter. Si ce que j'ai dit étoit aussi absurde que ce que vous me faites dire, vous auriez bien tort de vous mettre en frais pour me combattre ; mais si vous aviez voulu vous souvenir avec exactitude de ce que j'ai réellement avancé, peut-être n'auriez-vous pas trouvé si facile de me répondre. J'ai toujours avoué l'*utilité* des traductions : je me suis élevé, je ne m'élève que contre les *prétentions* des traducteurs. Vous avez, comme bien d'autres, confondu ces deux choses, et c'est

tout simple : il étoit moins aisé de m'opposer de bonnes raisons, que de m'attribuer une bêtise. J'ai été mieux compris par l'élégant écrivain à qui nous devons la nouvelle traduction en vers des *Poésies* d'*Anacréon*.

C'est dans la *préface* de M. de Saint-Victor, que l'on peut trouver ce qui a été dit de meilleur et de plus fort contre mon opinion : il m'a entendu; il n'est pas du nombre des traducteurs qui font la sourde oreille, et qui, dans le fond de l'ame, savent bien pourquoi. Je renvoie à cette excellente préface tous ceux qui seront curieux de voir comment on analyse une doctrine que l'on croit fausse, et comment on l'attaque par tous les endroits foibles qu'elle peut offrir, sans jamais l'altérer, sans la défigurer, et je les y renvoie avec assurance : car, de tous les argumens employés par M. de Saint-Victor, celui qui m'a le plus ébranlé, c'est sa traduction même. Pour vous, Monsieur, vous me permettrez de ne pas vous répondre plus amplement : 1°. parce que vous vous escrimez contre un *moulin à vent;* 2°. parce qu'il faut ménager une classe considérable de lecteurs qui, s'intéressant excessivement peu à la littérature, ne sauroient prendre un fort grand intérêt à cette discussion. On m'a dit que vous préparez une traduction en vers de Tibulle; je vous attends là : j'ajourne la dispute, et je souhaite de tout mon cœur que votre traduction me ferme la bouche (1). »

---

(1) J'ai appris, depuis, que cet article étoit de M. Charles Loyson; et, sans rien céder de mon opinion, j'aurois mis plus de mesure dans ma réponse, si j'avois su que j'avois affaire à un jeune écrivain du plus rare mérite, dont le talent s'est déjà signalé par des productions très-remarquables.

Qui peut nier l'*utilité* des traductions, et qui n'a pas ri quelquefois des *prétentions* de MM. les traducteurs? Si les éditeurs du grand recueil que j'annonce nous disoient qu'on ne sauroit manquer de trouver, dans les versions qu'il renferme, et dans celles qu'il présentera, une fidèle image de l'éloquence et du génie de l'orateur romain, de son style, de ses grâces, de son harmonie, de sa véhémence, de sa facilité, de cette abondance merveilleuse, qui le distingue; s'ils prétendoient reproduire dans cette collection la délicatesse et l'atticisme qui règnent dans plusieurs de ses *traités*, on se moqueroit d'eux, et ils le savent bien; on s'écrieroit avec Horace :

Spectatum admissi, risum teneatis, amici!

Mais ils sont et plus sages et plus modestes : leur ambition se borne à donner une édition *utile*; c'est du moins ce que je crois; et si quelque ennemi insensé des traductions s'efforçoit de contester l'*utilité* de cette entreprise; s'il poussoit l'absurdité jusqu'à blâmer un tel travail, il faudroit le chasser ignominieusement de la république des lettres, avec cet écriteau :

O tribus anticyris caput insanabile.....!

Qui pourroit ne pas desirer d'avoir dans sa bibliothèque tout l'ensemble des ouvrages de Cicéron, depuis la *rhétorique*, adressée à Herennius, jusqu'à la dernière *lettre à Atticus*, sous un même format, et avec des traductions à côté du texte? Je serois bien ingrat envers les traducteurs, si je méconnoissois l'*utilité* de leurs travaux. Je ne fais point le fier : je conviens que tous les jours, en lisant quelques endroits des auteurs anciens, je suis

enchanté qu'un laborieux interprète m'ait aplani des difficultés contre lesquelles ma paresse n'aimeroit pas à lutter : nul de nous, quelque bon humaniste qu'il puisse être, ne lit le latin comme le français : ceux qui se vantent de posséder, à ce degré, la connoissance et l'habitude d'une langue ancienne, mentent. Les traductions facilitent singulièrement l'intelligence des écrivains de l'antiquité : c'est par-là qu'elles se recommandent; n'y cherchez pas le goût, le ton, la manière, la physionomie des grands écrivains, des orateurs célèbres, des poëtes supérieurs de la Grèce et de Rome, vous n'y trouverez rien de cela : quand elles sont exactes sous le rapport du sens, écrites avec clarté, avec correction, et qu'elles ne manquent pas d'une certaine élégance, elles ont à peu près atteint la perfection du genre : tout ce qu'on essaie au delà ne sert généralement qu'à rendre le traducteur ridicule : je parle des versions en prose; car, pour les traductions en vers, elles ne sont jamais que des *imitations* plus ou moins trompeuses, plus ou moins éloignées du modèle : je soutiendrai cette thèse jusqu'à ce qu'on m'ait prouvé le contraire par de solides considérations, et surtout par des faits, qui sont les meilleurs de tous les argumens. Il y a deux cents ans que l'on s'évertue parmi nous à traduire; et combien comptons-nous de traductions, même passables? Ne seroit-il pas temps de reconnoître enfin notre impuissance, et de nous arrêter? c'est tout ce que je demande : je crie seulement aux traducteurs :

Claudite jàm rivos, pueri, sàt prata biberunt!

On voit bien que ces dernières réflexions ne sont nullement applicables à un ouvrage qui, dirigé par des lit-

térateurs très-éclairés, ne se présente avec aucune autre *prétention* que celle d'être *utile* : l'idée d'offrir toutes les Œuvres de Cicéron accompagnées de traductions, dans un cadre uniforme, n'est pas nouvelle, et cela démontre, à mon avis, que l'entreprise, qui met cette idée à exécution répond à un vœu formel et à un véritable besoin. Il y a plus de trente ans que deux célèbres professeurs de l'Université de Paris en avoient formé le projet; et je me souviens que l'illustre et savante compagnie à laquelle ils appartenoient applaudit à leur dessein : quel tribunal pouvoit en mieux juger? MM. Guéroult s'étoient adjoint le fameux critique M. Clément, et un M. Desmeuniers qui paroissoit très-capable de les seconder; leur travail, commencé avec d'autant plus de zèle qu'il étoit encouragé par le suffrage de tous les gens de lettres et de tous les amateurs, fut interrompu, je ne sais par quel concours de circonstances, et ne laissa que de tristes regrets à ceux qu'il avoit d'abord flattés du plus agréable espoir. Le *Prospectus* de M. le libraire Fournier a réveillé cette espérance, qui, cette fois, ne sera pas trompée; qui même, si toutes les livraisons, ainsi qu'on doit le croire, se succèdent comme celles qui ont paru jusqu'à présent, sera remplie avec la ponctualité la plus sévère, et la plus désirable exactitude. Déjà le public est en possession du tiers de l'ouvrage; et dans le courant de ce mois, la moitié de l'entreprise aura été exécutée. Nous en avons déjà fait connoître le plan dans diverses annonces et dans un article; il ne nous reste plus qu'à en apprécier quelques détails principaux, et encore cette appréciation est-elle plutôt un développement de ce que nous avons déjà dit en partie, qu'un examen tout-à-fait nouveau.

Quoique Cicéron soit un des auteurs latins les plus clairs et les plus faciles à entendre, il est un des plus difficiles à traduire : l'interprète saisit aisément sa pensée; mais son expression, sa diction, sa mélodie, sa clarté même; qui peut les rendre? Possédons-nous un seul discours de Cicéron, véritablement traduit d'une manière qui satisfasse un peu les connoisseurs? Je suppose que les directeurs de cette belle et utile entreprise, en employant, dans une partie des harangues, les traductions du bon abbé Athanase Auger, ont fait ce qu'il y avoit de mieux à faire; mais ils ne peuvent ignorer que M. l'abbé Auger n'avoit trait en sa personne, qui tendît à la moindre ressemblance avec Cicéron : c'étoit un savant fort laborieux, mais un des écrivains les plus vulgaires, et un traducteur excessivement médiocre. Il se mit dans la tête un beau jour de traduire Démosthènes et Cicéron, les deux plus grands orateurs qui jamais aient existé, et auxquels on ne peut comparer parmi nous que Bossuet; hélas! hélas! à quoi pensoit le bon abbé Auger! Heureusement un littérateur plein d'instruction et de goût, auquel il ne manque qu'une réputation plus étendue, et qui consacre avec dévouement tous ses momens et tous ses soins à cette édition, M. Levée, revoit avec un œil sévère les versions de M. l'abbé Auger : il les retouche, les corrige, les fortifie; et, à force d'attention et de travail, parvient à les rendre lisibles : il réforme souvent l'expression, quelquefois il rectifie le sens; mais, avec plus de travail encore et d'attention, il ne parviendroit jamais à faire de ces copies, si étrangement défectueuses, un argument contre ma thèse.

Une autre partie des Harangues est enrichie des tra-

ductions de M. Binet, revue par M. Lemaire : M. Binet, dont j'ai eu l'honneur d'être le disciple, et dont la mémoire me sera toujours chère, étoit un excellent professeur : ce qui le distinguoit, dans sa classe, c'étoit un sentiment parfait des convenances, et une critique très-judicieuse : il avoit beaucoup de goût, mais peu de talent; il écrivoit avec sagesse et avec pureté, mais il manquoit de chaleur. Les Traductions d'Horace et de Virgile, qu'il a publiées, sont très-estimables : elles ont réussi, et méritent leur succès. Ses Traductions d'un assez grand nombre de Discours de Cicéron, lesquelles n'avoient point encore été rendues publiques, sont une bonne fortune pour la nouvelle édition : je sais de M. Binet lui-même, qui vouloit bien quelquefois me consulter sur ses travaux, qu'elles n'étoient pas en état de paroître lorsqu'il mourut. Il légua son portefeuille à M. Lemaire, comme moi, son ancien disciple : il ne pouvoit le confier à de meilleures mains. M. Lemaire exploite en ce moment ce précieux dépôt au profit de madame veuve Binet, et honore ainsi doublement la mémoire de son maître, et par un désintéressement si noble, et par le zèle attentif, avec lequel il remanie ses ouvrages. Ces Traductions, auxquelles l'auteur n'avoit pas mis la dernière main, étoient radicalement frappées de langueur et de foiblesse : ces défauts, comme on le sait, ne sont pas ceux du talent de M. Lemaire : ce brillant humaniste possède en verve, en imagination, en chaleur étincelante, en vivacité bouillante d'esprit, tout ce qui manquoit à notre ancien professeur : les pâles ébauches de M. Binet ne peuvent que gagner beaucoup à passer sous sa plume et sous ses pinceaux ; ils en ravivent les touches, ils en réchauffent le coloris : et ces Tra-

ductions, ainsi retouchées, ont un double mérite et un double attrait de nouveauté, puisqu'elles n'étoient pas connues, et qu'elles nous montrent M. Lemaire comme traducteur. Ceux qui peuvent se rappeler avec quel éclat et au bruit de quels applaudissemens il expliqua jadis, dans le fameux concours de l'*agrégation*, l'attendrissante et sublime péroraison du grand plaidoyer pour Milon, ne douteront pas qu'il ne sache trèsbien interpréter ces auteurs anciens, qu'il sait si bien imiter; et, d'ailleurs, n'en a-t-on pas une preuve journalière dans le cours de poésie latine, qu'il fait avec tant de succès à notre Faculté des lettres? Nous reverrons dans cet ouvrage M. Lemaire, rendu pour ainsi dire à son penchant favori et à son goût particulier, lorsque, dans une dissertation qu'il prépare, il parlera du talent de Cicéron pour les vers, et plaidera, en faveur des droits jusqu'à présent si contestés et si équivoques de l'orateur romain à la gloire des poëtes et aux lauriers du Parnasse.

Cette troisième livraison présente huit discours traduits par M. l'abbé Auger, trois discours traduits par M. Binet, et un discours traduit par M. Levée; le cinquième volume, où commencent lés Harangues, et qui fait partie de la livraison précédente, contient six discours, tous traduits par M. Binet; de manière que, des dix-huit oraisons qui ont paru jusqu'ici, huit sont accompagnées des versions de l'abbé Auger, et neuf de celles de M. Binet: sur le nombre total il en reste une, que M. Levée, que n'effraie aucun travail, a pris soin de traduire lui-même. Puisse M. Lemaire orner aussi ce recueil de quelque morceau de traduction, qui lui soit entièrement propre! Les discours de Cicéron s'élèvent à peu près, je crois, au nombre de cinquante: c'est la

plus belle portion de ses ouvrages et de sa gloire : c'est celle qui réclame le plus d'efforts de la part des traducteurs, et qui promet le plus de reconnoissance pour les efforts heureux.

XLVIII.

Poétique secondaire, ou Essai didactique sur les genres, dont il n'est pas fait mention dans la *Poétique de Boileau*, par M. P. Chaussard, ancien professeur de la faculté des lettres à l'Université de France.

26 avril.

Pourquoi la constitution du Parnasse est-elle si solide et si durable ? c'est parce qu'elle ne repose pas sur un vain système de métaphysique : elle a pour appuis l'expérience et l'observation. C'est vainement que le parti des anarchistes littéraires frémit contre elle depuis tant d'années; elle demeure ferme sur ses bases : les héritiers des doctrines séditieuses de l'illustre Perrault, les successeurs de l'auteur de *Peau d'Ane* ont vu leurs efforts expirer, comme ceux de leur maître, au pied de ce roc inébranlable. Mercier a passé : les *germaniques*, les ROMANTIQUES passeront, et Boileau restera. On a beau vouloir ensevelir le petit code *constitutionnel* qu'il a rédigé, sous un amas de gros et pesans volumes, remplis de l'érudition la plus massive et des argumentations les plus pédantesques; c'est une plante vivace, dont la sève inaltérable et l'immortelle vigueur se

font jour à travers les débris vermoulus qui tombent sur elle, et dont le poids semble devoir l'étouffer : elle en sort même plus fraîche et plus verdoyante. Ces énormes livres mort-nés, enfantés depuis quelque temps par la faction ROMANTIQUE, n'ont fait que préparer au législateur de la littérature française de nouveaux triomphes; sa gloire semble avoir tiré du sein même de ces vapeurs grossières et fugitives, un éclat plus vif : l'*Art poétique*, toujours victorieux des lourds assauts que lui livre l'anarchie, s'élève plus haut sur ces monceaux d'ouvrages ridicules, qui ne servent qu'à agrandir son piédestal. Ce monument indestructible, un des chefs-d'œuvre de la raison humaine, comme une des plus glorieuses productions de notre poésie, pouvoit même, je crois, se passer sans inconvénient des complémens que le zèle de quelques écrivains a paru vouloir lui donner : notre littérature, si je ne me trompe, n'avoit un besoin pressant ni du poëme de M. le chevalier de Piis sur l'*Harmonie imitative;* ni de celui de M. l'abbé de Cournand sur le genre *sombre* et sur le genre *vaporeux;* ni de la brillante découverte du genre RÊVEUR; peut-être même les muses françaises, satisfaites des lois que leur a dictées Boileau, n'invoquoient-elles pas à grands cris cette *poétique secondaire*, dont M. P. Chaussard leur fait cadeau.

Effrayé des vides qu'il a cru apercevoir dans la rédaction de notre code littéraire, M. P. Chaussard a pris ses alarmes pour de la vocation, et s'est imaginé qu'Apollon l'appeloit à remplir ces funestes lacunes : en conséquence, il s'est constitué législateur *en second* de la république des lettres; je le trouve trop modeste : il auroit dû refaire cet *Art poétique*, si défectueux, où

tant de genres ont été oubliés, et se saisir tout simplement de la première place. Pourquoi, dans son épigraphe, met-il son ouvrage *aux pieds de Boileau?* A-t-il craint que le public ne le mît à côté de l'*Art poétique?* Chaque production se classe d'elle-même dans l'opinion, et va chercher son rang, malgré la modestie des auteurs ou en dépit de leurs prétentions. *La poétique secondaire* ne tardera pas à rencontrer le sien : je doute qu'elle reste aux *pieds de Boileau;* et si jamais on représente *le maître en l'Art d'écrire* offrant à tous les siècles son immortel ouvrage, il n'est pas certain que celui de M. P. Chaussard figure dans la partie inférieure de la statue, ou du tableau. Probablement on ne prendra pas au mot l'humilité du nouveau législateur.

Son poëme est divisé en quatre chants, comme celui de son prédécesseur et confrère : c'est le trait de ressemblance le plus frappant qu'il y ait entre les deux ouvrages. M. P. Chaussard traite d'abord du poëme *didactique*, de l'*épître*, du *discours en vers*, de l'*inscription :* tel est l'objet de son premier chant. Au premier coup d'œil on pourroit croire que les principes généraux établis par l'auteur de l'*Art poétique* suffisent pour guider l'écrivain dans ces différentes espèces de compositions, qui ne sont pas précisément des *genres :* car, de même que, dans une *rhétorique*, on ne donne point les règles de la *dissertation*, et l'on n'enseigne pas la méthode de composer les *traités*, on n'est pas absolument obligé de tracer, d'une manière expresse, dans une *poétique*, les lois de ces sortes de poëmes, où dominent le raisonnement, le précepte, l'instruction; mais, puisque M. P. Chaussard le veut, il faut admettre qu'à cet égard Boileau s'est rendu coupable d'un grand nom-

bre d'*omissions* très-graves : il faut même se persuader que ces *omissions* sont très-bien réparées dans *la poétique secondaire*, qui vient dissiper les ténèbres dans lesquelles l'*Art poétique* n'avoit jeté que quelques rayons de lumière, et où nous étions encore plongés sans nous en apercevoir. Le second chant est consacré au *poëme allégorique* et au *poëme élégiaque :* ce sont deux *genres* de l'invention de M. P. Chaussard, qui sait bien que Boileau a fait une magnifique peinture de l'*allégorie*, et qu'il a parlé de l'*élégie* en très-beaux vers : le poëme *allégorique*, suivant le moderne Aristote, c'est l'*apologue :* à la bonne heure. Quant au poëme *élégiaque*, je vois qu'il ne sait pas bien lui-même quelle en est la nature, et en quoi il diffère de l'*élégie* proprement dite : je ne me pique pas d'en savoir plus que lui. Dans son troisième point, il chante *le poëme badin*, *l'épopée badine ;* et c'est sans badiner qu'il veut plier à un joug et soumettre aux entraves de ses doctrines, la muse essentiellement indépendante et folâtre de l'Arioste ; il y soumet aussi, dans ce chant, *les poésies fugitives*, ces caprices du génie poétique, ces inspirations légères et rapides, dont le nom seul exclut toute idée de servitude et de régularité. C'est un terrible littérateur que M. P. Chaussard : il est plus sévère que Boileau ; je ne serois pas étonné que tous nos poëtes actuels criassent : *A bas le tyran !* Mais c'est le quatrième chant qui fait surtout sentir à quel point l'*Art poétique* est incomplet : combien de *genres* ce pauvre Boileau avoit oubliés ! *L'opéra-féerie*, *la tragédie lyrique*, *la pastorale lyrique*, *le drame* et *la comédie lyriques*, *l'oratorio*, *la cantate*, *la romance*, les pièces en *vaudevilles*, qui se partagent en vaudeville *moral*, en vaudeville *parade*, en vaude-

ville *madrigal*, en vaudeville *poissard* : ce quatrième chant tout seul renferme presque autant de *genres* qu'en présentent les quatre chants de l'*Art poétique*. Et quels genres! Et cependant un œil exercé pourroit encore découvrir d'assez importantes lacunes dans l'ouvrage même de M. P. Chaussard, tant il est difficile de rien faire de complet! C'est pour l'excuse de Boileau et pour la consolation de son ombre confuse que j'oserai reprocher au nouveau Lycurgue de la littérature d'avoir omis, dans sa *poétique secondaire*, et l'*acrostiche*, et *la charade*, et *le logogriphe*, et l'*énigme*, et, qui le croiroit!..... le MÉLODRAME! M. P. Chaussard ne s'attendoit sûrement pas à cette critique; mais il faut avoir pitié de Boileau et le venger un peu.

Si son *Art poétique* n'est pas *complet*, comme le démontre M. P. Chaussard, il est du moins supérieurement écrit : Boileau a donné tout à la fois le précepte et l'exemple, la leçon et le modèle; c'est dans son style qu'on trouve la preuve de sa mission législative : ses vers sont la sanction de ses lois. Si Pradon ou Cotin s'étoient avisés de dicter aux poëtes leurs devoirs, et de tracer au génie la route qu'il doit suivre, de lui indiquer les écueils qu'il doit éviter, de lui montrer le but où il doit tendre, leurs écrits eussent démenti leurs doctrines : leur style eût décrédité leurs maximes; on eût renvoyé ces ridicules législateurs à leurs propres œuvres, et on se seroit moqué de leurs leçons, comme on se moquoit de leurs ouvrages. On peut toutefois être mauvais poëte, et connoître parfaitement les règles de la poésie; mais pour oser convenablement les recommander, ces règles sévères, et les proclamer, il faut savoir en porter le joug avec grâce et avec succès; il faut pouvoir marcher d'un

pas ferme et sûr dans la carrière où l'on s'offre pour guide : il faut être un Horace ou un Boileau ; il faut avoir leur talent, parce que sans ce talent on n'a point leur autorité. M. P. Chaussard est pénétré, je n'en doute pas, de ces vérités sensibles et même triviales : je n'en admire que plus l'imposante confiance avec laquelle, pour le salut des lettres, il s'est mis à compléter Boileau et à régenter le Parnasse. Voyons de quel ton il parle à ses disciples, quel langage il leur fait entendre, et si son style annonce un véritable interprète des Muses, ou trahit un faux prophète, et un pseudo-législateur.

Veut-il dire qu'au défaut du merveilleux, qui n'est point admis dans la poésie didactique, on doit tout vivifier par la magie des peintures, il s'écrie :

> Dans le style animé jetez la fiction :
> C'est elle qui, créant les charmes du langage,
> Prête aux termes obscurs la *splendeur de l'image;*
> Abstraits les embellit; et, *colorant le sens,*
> Le grave dans l'esprit par le *cachet des sens.*

Et pour confirmer ce précepte, il ajoute :

> C'est par le sentiment que Virgile *vainqueur,*
> Imprimoit à ses vers *la mémoire du cœur.*

Veut-il signaler les dangers du mélange de la prose et des vers dans l'*épître*, il s'exprime ainsi :

> La prose entremêlée à ce riant langage,
> Vient lui prêter un charme *innocent* et divers;
> Craignez son voisinage : *il usurpe le vers.*

Veut-il faire sentir la nécessité d'observer scrupuleusement les règles du goût, il n'emploie qu'un seul vers; mais combien ce vers est énergique et substantiel !

Mettons dans nos écrits la *prudence du goût!*

Cette *prudence* du goût est du même style que la *splendeur* de l'image, la *mémoire* du cœur, et le *cachet des sens.*

L'auteur ne veut point que les muses françaises se plongent dans les vapeurs de la poésie *ossianique :*

Admirons Ossian : sur les rochers du Nord,
Debout, la harpe en main, *il sourit à la mort.*
Cependant épargnons à la lyre française
Les sauvages accords de la lyre écossaise.
Comment sous un ciel pur, où brillent tous les arts,
De la Calédonie étendre les brouillards?
Ces nuages peuplés de spectres, *qui pâlissent*
Au jour de la raison soudain s'évanouissent.

Il compare l'artifice de l'*épopée badine* au jeu de ces miroirs, qui ne réfléchissent nos traits qu'en les défigurant d'une manière ridicule :

Tel, sur l'orbe incliné d'une glace magique,
Voltige ce rayon dont la lumière oblique,
Par d'imprévus reflets, aux regards étonnés,
Allonge le visage, ou *raccourcit le nez.*

Ici, le poëte nous peint la romance qui répond au *mugir* des troupeaux; là, il écoute en frissonnant une histoire *émerveillable;* ailleurs, il proscrit l'insipide douceur des couplets *miellés.* M. de Voltaire a sans doute eu tort de s'écrier, en réclamant les droits de la langue :

Il faut parler français : Boileau n'eut qu'un langage;
Son esprit étoit juste, et son style étoit sage;
Sers-toi de ses leçons! . . . .

On ne peut faire entrer tout un poëme en quatre chants dans un journal : j'espère que ces échantillons doivent suffire pour donner une idée de la manière du

zélé continuateur de Boileau. Quant à ses principes littéraires, ils sont généralement fort sains : sa théorie, sauf quelques petites erreurs, est très-pure. M. P. Chaussard n'est pas du tout ROMANTIQUE : il aime et respecte Boileau tout en lui reprochant ses péchés d'*omission* ; il est *classique*, *homérique*, *anti-germanique* ; il se prosterne aux genoux, et même *aux pieds* de son modèle ; mais ce n'est pas pour lui demander pardon : un peu de fierté convient à un législateur.

XLIX.

Recueil de poésies de M. Theveneau.

14 juin.

Qui lit aujourd'hui des vers, et surtout des vers nouveaux ? A qui maintenant un pauvre auteur s'adresse-t-il quand il publie le recueil de ses poésies ? La politique a porté le dernier coup à cette branche de littérature, qui long-temps avant nos troubles, commençoit à se faner : il fut donné à M. Delille d'y cueillir encore quelques fleurs, auxquelles sourioit un public distrait par d'autres soins, et agité par des passions ennemies des doux plaisirs de l'esprit ; une main habile, soutenue par le puissant intérêt d'un sujet profondément pathétique, a tiré dernièrement des cordes de la lyre quelques sons heureux, dont la noble et attendrissante mélodie a trouvé des oreilles attentives, et nous a fait sentir encore le charme des inspirations poétiques, et le délicieux enchantement de la Muse. Les chants mélancoliques, où M. de Fontanes déplore la profanation des tombes roya-

les, se sont fait écouter. Ces courts momens d'un éclat passager, dont l'art des vers brille quelquefois encore, ressemblent à ces lueurs fugitives d'un flambeau qui s'éteint : ce sont des éclairs dans une nuit épaisse. Nous n'aimons plus du tout la poésie : les jours de son triomphe ont disparu; nos dégoûts même sont parvenus à leur comble; les renommées établies se soutiennent; mais rien n'est à présent plus difficile que de se créer une réputation par un genre de talent auquel nous sommes devenus presque insensibles : aussi la critique éprouve-t-elle une sorte de répugnance bien naturelle à s'occuper de vers. Depuis près de six mois, le volume de M. Théveneau languit, jaunit sur ma table, et se couvre de la poudre littéraire de mon cabinet : mon œil ne tombe pas sur ce recueil sans que ma conscience me fasse un reproche; et pourtant j'aurois tardé peut-être encore à en rendre compte, si je n'avois été stimulé par la lettre suivante, que j'ai reçue ces jours derniers :

« Monsieur,

« Nous savons que vous êtes chargé de faire connoître « au public le Recueil des poésies de M. Théveneau : « pourquoi différez-vous si long-temps d'en dire votre « avis? La réputation de cet écrivain nous semble digne « de plus d'égards, et le mérite de ses ouvrages rend vos « délais inexcusables. Croyez-vous le goût de la poésie « tellement éteint parmi nous, qu'il ne vous soit plus per-« mis d'entretenir vos lecteurs de ce qui se passe sur le « Parnasse? Il est vrai que ce goût, qui fut autrefois si vif, « s'est extrêmement refroidi; mais au lieu de chercher « à le réchauffer et à le ranimer, faut-il que la critique « devienne complice de cette triste indifférence qui fait

« chaque jour des progrès, qui décourage le talent, « qui glace le génie, et qui peut-être a déjà fait tomber « la plume des mains de plus d'un poëte capable d'hono- « rer notre littérature par des productions distinguées ? « Faites valoir les bons vers qui paroissent, Monsieur; « et si vous ne parvenez pas à faire revivre tout-à-fait « dans des ames blasées et engourdies par la satiété, l'a- « mour d'un art si séduisant et si noble, vous aurez du « moins lutté pour lui, et vos efforts ne seront pas en- « tièrement perdus : le talent y trouvera une partie de « la récompense à laquelle il aspire. »

Les membres d'une société carminophile.

Voici ce que je me suis hâté de répondre :

« MESSIEURS,

« Je partage votre manière de penser sur M. Théve- « neau et sur ses poésies : nous comptons aujourd'hui « bien peu de poëtes qui fassent aussi-bien des vers que « cet écrivain, et la réputation dont il jouit est fondée « sur des titres incontestables : quand il n'auroit com- « posé que son dithyrambe d'*Hercule au mont Œta*, « et son poëme sur *la Construction des Hôpitaux*, « tous les connoisseurs, frappés de la verve qui règne « dans ces brillans morceaux, lui assigneroient une place « très-honorable parmi les favoris des Muses françaises. « Vous ne pouviez rien ajouter à l'opinion que je me « suis formée de son rare talent; mais je vous remercie « de la peine que vous avez prise d'aiguillonner mon « zèle : j'avois besoin de cet excitatif. Le public est bien « loin d'être *carminophile* comme votre société, et l'on « se sent toujours très-médiocrement disposé à lui par-

« ler de ce qui l'intéresse peu. Je prends avec vous, « Messieurs, l'engagement de réparer mes torts, en fai« sant un prompt extrait des poésies de M. Théveneau. »

Je tiens parole : je vais successivement parcourir, avec la plus entière impartialité, les différens poëmes dont se compose ce volume.

Le Règne de la terreur. — Je ne suis pas content d'une partie de la fiction que l'auteur établit dans ce poëme : il me semble que l'*anarchie* ne doit pas se proposer de venger la mort du Roi; elle dit :

> Paris laissa périr son prince légitime :
> Il doit être, il sera ma première victime !

Ces paroles ne lui conviennent pas. Ce monstre infernal peut-il former un dessein si noble et si plein de justice, lui dont le caractère est de ne concevoir comme de n'inspirer que des attentats ? Du reste, les tableaux affreux que présente cette composition, sont coloriés avec chaleur, et parfaitement bien distribués : le poëte montre qu'il connoît la loi de la progression et du *crescendo;* et il l'observe de manière à produire de grands effets.

Le Voyage de Varennes. — Les détails historiques dont ce poëme est rempli y nuisent à la poésie, et donnent à l'ouvrage l'air d'une gazette rimée : on liroit avec plus d'intérêt une relation en prose. Il y a toutefois de beaux vers dans ce morceau; mais je n'aime pas ce vers-ci :

> . . . . . Des brigands *avinés*, ses dignes satellites. . . . .

Le mot *avinés* est de mauvais goût, parce qu'il est bas. M. Théveneau n'a pas pensé à ce vers de Boileau :

> *Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse.*

Hercule au mont Œta. — C'est le chef-d'œuvre de l'auteur : c'est une production singulièrement remarquable : elle rappelle les belles *cantates* de J.-B. Rousseau ; et peut-être réveille-t-elle un peu trop le souvenir de la cantate de Circé. En voici le début :

Au sommet de l'Œta, sur ces rochers sauvages,
Voûtes du noir Tartare, et colonnes des cieux,
Hercule *remonté* des ténébreux rivages,
Offroit une hécatombe au puissant roi des dieux ;
Et là, ce héros invincible,
Qui dompta les tyrans, les monstres et la mort,
Triompha de Junon et fatigua le sort,
Respirant du fardeau de leur haine inflexible,
Parle, et sa voix tonnante aux lambris immortels
S'élève, avec l'encens exhalé des autels.

Hercule demande à être admis dans l'Olympe ; mais il doit subir encore une épreuve :

Fier du laurier qui te décore,
Vante moins tes faits glorieux :
Par des faits plus rares encore,
L'homme doit conquérir les cieux ;
Les revers seuls éprouvent l'ame ;
Ainsi, l'or du sein de la flamme,
Coule plus brillant et plus pur ;
Et brisant sa tombe grossière,
La chrysalide prisonnière
S'élance aux plaines de l'azur.

Bientôt, déchiré par la robe du *Centaure*, le héros *pousse un long cri dans les airs :*

Trois fois l'écho gronde
Au bruit de sa voix ;
Et, du sein de l'onde
Au sommet des bois,
La terre profonde
Lui répond trois fois :

Des champs qu'il ravage,
Le lion sanglant,
Et l'aigle sauvage,
De son roc brûlant,
Le long du rivage,
S'enfuit en tremblant.

La description des tourmens d'Hercule est magnifique; enfin, le fils de Jupiter meurt dans les flammes d'un bûcher, et, du haut des cieux, adresse à son ami Philoctète ces paroles qui sont la moralité de la pièce:

Reconnois l'ami que tu pleures!
Je n'ai point vu le sombre bord:
Pour vivre aux célestes demeures,
D'un héros j'ai rempli le sort:
C'est peu que sa vertu guerrière,
Durant sa mortelle carrière,
De mille exploits marque ses pas:
A l'univers qui le contemple,
Il doit offrir un autre exemple,
Et cet exemple est son trépas.

Cette pièce est sans contredit un des morceaux les plus lyriques que nous ayons dans notre langue.

La Mort de Brunswick. — Composition foible et médiocre: je ne sais si elle a concouru pour le prix proposé par l'Académie française, il y a une trentaine d'années; mais elle ne vaut ni l'ode qui l'a remporté, ni surtout celle de M. Noël, qui n'obtint que l'*accessit*.

L'*Illusion.* — Il y a beaucoup d'imagination et d'esprit dans cette *épître* adressée à un *ami malheureux:* la versification en est facile, ingénieuse, brillante, et légère; le ton de l'auteur, toujours élevé, et quelquefois un peu tendu, se rabaisse ici avec grâce, et s'amollit avec souplesse; la peinture du miroir de *l'Illusion* est charmante:

c'est une des pièces de ce recueil qui plairont le plus généralement; et c'est sûrement pour cela qu'on en a mis le titre en tête du volume.

La Construction des Hôpitaux. — On sait combien étoit déplorable le sort des malades dans l'ancien Hôtel-Dieu de Paris : touchées de leur état, quelques personnes riches firent construire des hôpitaux à leurs frais. Ce grand acte d'humanité enflamma la verve de M. Théveneau : cette verve ne s'est montrée nulle part plus ardente ni plus heureuse; le poëte, pour faire ressortir le mérite du nouveau bienfait, peint l'effroi d'un infortuné à l'aspect de l'hospice, où l'appellent la maladie et la misère :

Qui? moi, m'ensevelir dans cet affreux séjour!
Moi, par de longs tourmens, hâter mon dernier jour!
Eh! vante moins les lieux et le siècle où nous sommes :
Plus malheureux que toi, je connois mieux les hommes;
Les sciences, les arts, ont adouci les mœurs,
Ont changé les esprits, n'ont point changé les cœurs;
Sauvage ou policé, l'homme est toujours barbare;
D'un titre fastueux vainement il se pare,
Jusque dans ses bienfaits je lis sa cruauté :
Le marbre qu'on polit perd-il sa dureté?
Laisse-moi! sans frémir, je ne puis voir encore
Ce séjour infernal qu'un nom divin décore,
Ce séjour où le riche, avide de nos pleurs,
Trafique de nos jours, et compte nos douleurs!
Je mourrai..... Mais du moins, à mon heure dernière,
Ma femme, mes enfans, fermeront ma paupière;
Je mourrai..... mais tranquille, et bénissant le sort
De n'avoir en mourant à souffrir que la mort!

Ce poëme est connu depuis long-temps : il a commencé, je crois, la réputation de l'auteur, et l'a tout de suite élévée très-haut.

Charlemagne, premier et deuxième chant. — Il fut bruit de ce *poëme épique* quand M. Théveneau l'entreprit, il y a quatorze ou quinze ans. L'auteur en déclamoit le commencement dans les lieux publics, avec toute la chaleur qu'on lui connoît : c'étoit l'Homère des cafés de Paris; sa verve éclatoit, *inter scyphos et pocula:* il demande, en publiant ces deux premiers chants, s'il doit continuer; pour ma part, je réponds : NON. Ce n'est pas qu'il n'y ait du talent dans ces deux chants; mais ils sont très-pénibles à lire : l'oreille frémit des noms de *Rotrude*, de *Theudon*, de *Hartrade*, de *Fastrade*, de *Thédéric*, de *Madelgarde*, de *Hildegarde*, de *Hermengarde*, etc., et l'ennui se fait sentir dans la lecture de ce début, qui, suivant le plan du poëte, doit être accompagné de dix autres chants, de huit à neuf cents vers chacun (1).

Le Solitaire, comédie en trois actes et en vers. — Sans être bonne, cette *comédie* prouve la flexibilité du talent de M. Théveneau : la conception n'en est pas forte; mais elle est agréablement écrite en vers libres : je voudrois qu'on en essayât la représentation sur un de nos théâtres.

Le reste du recueil est rempli de quelques morceaux auxquels l'auteur lui-même n'attache pas, je crois, une grande importance : ce sont des *stances*, des *quatrains*, des *épigrammes*, des *traductions* de vers latins en vers français, et de vers français en vers latins. Quand on a fait l'*Hercule au mont Œta*, et le poëme des *Hôpitaux*, on est bien au-dessus de ces bagatelles.

---

(1) On annonce, au moment où cet article se réimprime, un nouveau poëme de *Charlemagne*, par M. le vicomte d'Arlincourt.

L.

Traduction en vers des deux premiers livres des Odes d'Horace, par M. DE WAILLY, proviseur du collége royal de Henri IV. —*Suite du Système sur les* TRADUCTIONS.

28 juin.

LES poésies lyriques d'Horace sont, je crois, une des productions de la littérature latine les plus difficiles à transporter dans une autre langue, et à naturaliser sur un sol étranger. Combien cependant ne s'est-il pas rencontré d'écrivains qui ont essayé d'en enrichir notre Parnasse! On diroit que la difficulté de l'entreprise a enflammé le zèle des traducteurs; mais je pense que d'autres vues et d'autres motifs ont déterminé leurs efforts, et multiplié leur nombre : les traducteurs en général ne s'aperçoivent guère des difficultés qu'ils ont à vaincre : les odes d'Horace se sont présentées à leurs yeux comme de petites pièces de peu d'étendue; la brièveté de chacune de ces compositions sembloit dispenser d'un travail soutenu et d'une longue contention : si, dans quelques-unes, le poëte latin s'est élevé jusqu'au sublime, il en est beaucoup qu'il semble avoir enfantées en se jouant; plusieurs ne paroissent être que de simples billets; d'autres ne sont en effet que de légères chansonnettes. La philosophie, qui les a presque toutes inspirées, est une philosophie aimable, qui n'a rien de pédantesque, de sévère, ni de chagrin : elle est à la portée de tout le monde; elle enseigne, elle invite à jouir de la vie : Horace célèbre les femmes, le vin, les plaisirs; les

traducteurs n'ont vu que les fleurs qui naissent sous ses mains : ils ont cru pouvoir cueillir les roses de Tibur, et s'en couronner, sans les faner et les flétrir; ils se sont précipités en foule sur ce riche et séduisant butin ; ils ne semblent pas avoir entrevu les piéges cachés sous cette surface riante et trompeuse; leur multitude déconcerte la mémoire, et peu s'en faut qu'elle n'échappe au calcul: ce sont les fastes de la bibliographie plutôt que ceux de la poésie et de la littérature qui nous apprennent que, depuis 1789, et dans le seul espace de vingt-huit années, les Odes d'Horace ont été traduites partiellement ou dans leur totalité, par huit écrivains différens dont M. de Wailly ferme aujourd'hui la liste, et qui, comme lui, n'ont pas désespéré de reproduire sur la lyre française les chants tantôt pleins de majesté, tantôt pleins de grâce, du lyrique romain.

Le nouveau traducteur a-t-il mieux réusssi que ses devanciers? C'est la première question qui se présente. Peut-il se flatter d'un succès absolu et indépendant de toute comparaison? en se plaçant au-dessus de ses rivaux, s'est-il visiblement approché d'Horace, et doit-il se promettre que sa copie fera sentir une partie du charme que respire l'original? C'est une autre question non moins importante, dont la solution, si elle étoit favorable au nouvel interprète du poëte latin, seroit un heureux, mais nécessaire complément de son succès et de son triomphe.

Sans vouloir nier le mérite plus ou moins remarquable qui peut recommander toutes les traductions, dont la sienne a été précédée dans ces derniers temps, je crois ne devoir rappeler ici que les deux d'entre elles, dont la concurrence me semble être la plus redoutable pour lui,

parce qu'elles ont fait le plus de sensation, qu'elles ont paru avec le plus d'éclat, et qu'elles conservent une place dans le souvenir et dans l'estime des amateurs. La plus ancienne, celle de M. le comte Daru, est, à mon gré, la meilleure; mais je doute qu'elle se fût soutenue, si elle n'eût été accompagnée et appuyée de la traduction du reste des Œuvres d'Horace : encadrée dans un travail complet, dont elle est partie intégrante, elle a participé nécessairement à la faveur que devoit obtenir une grande entreprise, exécutée dans son ensemble avec assez de bonheur; mais on convient généralement que les efforts de l'auteur, assez heureux et assez dignes d'applaudissemens, dans les *satires* et dans les *épîtres*, ont presque complètement échoué dans les *odes*. C'est l'avis de tous les connoisseurs : habile à manier le vers familier, M. Daru paroît à peu près étranger aux secrets d'une versification, qui demande plus d'art, de tour, de précision et d'élégance. Sa traduction des *odes* est extrêmement foible et défectueuse : on y aperçoit même de la négligence, et le soin semble y manquer autant que le talent et le métier.

On n'accusera pas l'autre traducteur, M. Vanderbourg, de ce défaut; la peine et le travail ne sont que trop marqués dans son labeur : on croiroit qu'il n'a pas trouvé suffisantes les difficultés naturelles que devoit rencontrer sa tentative : il s'en est créé de factices, jugeant sans doute qu'un traducteur n'est pas encore assez esclave par la nature même de ses fonctions et de ses devoirs, il s'est mis sous le joug particulier d'un système : rendre Horace vers par vers, calquer le vers français sur le vers latin, les strophes de la traduction sur celles de l'original; telles sont les lois qu'il s'est gratuitement imposées.

Il halète, il sue, dans ses entraves volontaires; et le résultat de ses laborieux efforts est de donner à Horace une physionomie gothique, qui le rend tout-à-fait méconnoissable : toutes les grâces de ce charmant poëte périssent sous le poids de cette triste théorie empruntée, je crois, à la littérature germanique : en fait de littérature et de goût, rien d'heureux ne nous est jamais venu d'Allemagne. L'auteur est fort érudit : il le prouve par les notes de sa traduction; mais il prouve encore mieux, par sa traduction même, qu'il a eu tort de l'entreprendre, quoiqu'on puisse lui savoir gré de la partie matérielle et prosaïque de son travail.

M. de Wailly n'a point de système, et rien n'annonce dans son ouvrage, qu'il se pique d'une grande et profonde érudition; mais tout y montre qu'il sait écrire en vers : c'est, je pense, un mérite dont on ne peut guère dispenser l'écrivain, qui veut faire passer dans notre langue les beautés d'un des plus grands poëtes de l'antiquité. Si les poésies satiriques et épistolaires d'Horace sont écrites d'une manière qui semble négligée, *sermone pedestri*, ses odes sont des chefs-d'œuvre de style : la diction en est très-travaillée et très-savante. Quelle est donc la témérité et quel peut être le succès des traducteurs qui, sans connoître, sans avoir étudié, sans avoir approfondi l'artifice de notre versification, et les mystères de notre style poétique, osent essayer de rendre en français ces modèles de l'art? Ce qui choque d'abord, et le plus, dans presque toutes les traductions en vers qu'on nous a données des *Odes d'Horace*, si souvent traduites, c'est cette absence totale d'une qualité si essentielle, d'une condition si nécessaire : à peine en aperçoit-on quelque trace dans les deux traducteurs dont je viens de parler : avec beaucoup d'es-

prit et de connoissances, ils manquent presque entièrement du genre de savoir, et de l'espèce de culture et d'exercice d'esprit que réclamoit principalement la tâche difficile dont ils n'ont pas craint de se charger. Leur nouveau rival se présente avec des forces mieux préparées, et des moyens plus sûrs : son style décèle un poëte formé à l'école du premier de nos lyriques, et confirme ce qu'il exprime en ces termes, dans sa *Notice* préliminaire : « J'ai cherché autant que mes moyens me l'ont « permis, à imiter, en traduisant Horace, le style, l'har« monie, et même la richesse des rimes de Jean-Bap« tiste Rousseau. » C'est là surtout ce qui rend sa supériorité incontestable : dans les endroits même de sa version qui laissent le plus à désirer, et où l'on retrouve le moins Horace, on trouve toujours des vers bien faits, une manière ferme, de l'élégance, de la tournure, de la rapidité, et de l'harmonie : le goût n'est jamais blessé; l'oreille est souvent satisfaite; et M. de Wailly reste encore un bon écrivain, quand il cesse d'être un heureux traducteur.

J'insiste sur ce point, parce qu'il me paroît de la première importance, et que, par lui-même, il établit, suivant moi, une distance incalculable entre le nouveau traducteur et ses devanciers. Qu'il me soit permis, pour le confirmer, d'appeler d'abord l'attention du lecteur sur un certain nombre de morceaux, qui ne font point partie de cette traduction, et que l'auteur a cru devoir y joindre, tels qu'une paraphrase du cantique d'Isaïe sur la *mort du roi de Babylone*, une ode intitulée *Charlemagne au bord de l'Elbe*, des stances imitées de Gray, une imitation libre, en forme de parodie, de l'ode, *O diva gratum*, etc. Je ne citerai que cette der-

nière pièce; et encore ne puis je en faire entrer ici que quelques strophes :

Toi qui, favorable ou contraire,
Peux, du sein de la fange au faite des grandeurs,
Elever le plus vil des enfans de la terre,
Et changer d'un coup d'œil en cyprès funéraire,
Le laurier qui brilloit au front des fiers vainqueurs,

Fortune, en tous lieux on t'adore :
A tes pieds prosterné tu vois l'humble colon
De ses vœux inquiets t'assiéger dès l'aurore;
Souveraine des mers, c'est toi seule qu'implore
Le nocher dont la nef affronte l'aquilon.

C'est ta puissance qui décide
Du destin des amours, du succès des combats,
Qu'invoquent de l'amant la prière timide,
Et les cris du vaincu dans sa fuite rapide,
Et les chants du vainqueur, qui vole sur ses pas.

L'auteur fait ensuite des applications particulières de ces idées générales à quelques circonstances de la funeste époque, dont le souvenir est encore présent à tous les esprits :

Tu vis naguère toute en larmes
La fille des Césars réclamer ton secours,
Alors qu'un peuple entier crioit, voloit aux armes,
Et, jusqu'en son palais, répandant les alarmes,
Menaçoit des Bourbons et le trône et les jours.

Bientôt sous la hache fatale,
Coula l'auguste sang du malheureux Louis :
Ton bras appesanti sur la race royale,
Plongea presqu'à la fois dans la nuit sépulcrale,
Et le frère et la sœur, et la mère et le fils.

Après quelques autres peintures non moins vives, le poëte ajoute :

Quel palais, quel autel, quel temple,
Pour nos avares mains dès-lors furent sacrés?
Partout d'un œil d'effroi, l'univers nous contemple;
Et ce siècle de fer vient de donner l'exemple
Des plus affreux forfaits, avant nous ignorés.

Le fléau de ces guerres, qui paroissoient ne devoir jamais finir, n'est pas oublié dans cette pièce, dont voici la dernière strophe :

Ah! cette lutte sanguinaire
Pèse sur les vainqueurs comme sur les vaincus!
Quand nous lasserons-nous de ravager la terre?
Pour réparer les maux, les crimes de la guerre,
Déesse, avec nos rois, ramène les vertus!

Celui qui fait de tels vers se montre digne de traduire *Horace*, si *Horace* peut être traduit : ce n'est qu'avec un talent si réel et si bien cultivé, qu'on peut se permettre légitimement d'aborder un pareil auteur : on remarque ici la verve et le feu qu'exige la traduction de ses poesies les plus sublimes ; on y remarque également ce goût pur, sans lequel le plus brillant génie n'a jamais que des lueurs passagères, et qui doit toujours diriger la copie des originaux antiques, parce qu'il est une de leurs principales perfections. A cet égard, et sous ce double rapport, je pense, et aucune illusion, je le proteste, n'influe sur mon jugement, je crois, dis-je, que M. de Wailly est très-supérieur à tous ses rivaux : c'est faire entendre assez que sa traduction vaut beaucoup mieux que les autres. Est-elle absolument satisfaisante? met-elle ma doctrine en défaut?.... autre question, comme je l'ai dit, dont l'examen complétera celui de son ouvrage.

§. II.

10 juillet.

RESTER plus ou moins loin, plus ou moins au-dessous des grands modèles de l'antiquité, telle est la destinée de tous leurs traducteurs : cette triste nécessité est même si bien reconnue, que les plus fiers n'ont pas la prétention d'y échapper : c'est un joug de fer sous lequel plient et s'abaissent avec résignation les têtes les plus superbes; vouloir le secouer seroit une preuve de peu d'esprit, de goût, et de jugement. Quand on sent les beautés des chefs-d'œuvre antiques, comme on doit les sentir, on désespère de les rendre : quiconque se promettroit de les égaler seroit par-là même un mauvais traducteur : le plus sage est celui qui les apprécie le mieux; le plus heureux, celui qui les défigure le moins.

Lorsqu'il s'agit de prononcer sur des traductions, toute la question se réduit donc à savoir jusqu'à quel point elles approchent des auteurs qu'elles cherchent à reproduire : les meilleures ne sauroient aspirer à un plus haut mérite. J'ai souvent exposé les raisons de ce fâcheux et inévitable inconvénient; je crois n'avoir pas besoin de les répéter ici; mais si l'état de la question générale ne peut être contesté, l'examen particulier des diverses traductions d'un même original offre plus d'un embarras : par exemple, de ce qu'une traduction est très-préférable à un grand nombre d'autres, qui l'ont précédée, s'ensuivra-t-il nécessairement qu'elle est très-voisine de l'auteur traduit? Elle peut en être encore si prodigieusement éloignée, que le nouveau traducteur, en s'avançant beaucoup au delà de ses concurrens, pa-

roisse à peine avoir fait un pas de plus : ce n'est donc point par le passé, mais en quelque sorte par l'avenir, qu'il faut juger d'une traduction : le propre de celle qui s'est élevée à tout ce qu'on peut atteindre et prétendre, est d'ôter tout espoir de faire mieux : c'est à ce trait, à ce caractère qu'on peut la reconnoître; elle ferme la carrière. C'est ainsi qu'on n'a point essayé de traduire les lettres de Pline le jeune, après M. de Sacy, qu'on n'a point osé s'exercer sur les morceaux oratoires de Pline l'ancien, traduits par M. Guéroult l'aîné, et que la célèbre traduction des Géorgiques de Virgile par M. Delille, a fait pour jamais tomber la plume des mains à tous ceux qu'auroit pu tenter la gloire périlleuse d'une pareille entreprise.

La traduction que publie en ce moment M. de Wailly partagera-t-elle cet avantage décisif? Inspirera-t-elle le désespoir de la surpasser? Fixera-t-elle la limite de la poésie française, dans la lice épineuse où s'engagent les traducteurs d'Horace? Telle est maintenant la question délicate, que la critique doit s'appliquer à résoudre, en avouant que c'est ici un des cas où ses décisions ont le plus besoin des suffrages du public, et de la sanction du temps. En un mot, l'ouvrage du nouveau traducteur joint-il à l'évidente supériorité qu'il a sur toutes les traductions précédentes, ce caractère que j'ai marqué plus haut? Voilà ce qui reste à examiner.

Aucune production littéraire, quelle qu'elle soit, ne sort des mains de son auteur, tellement parfaite, qu'un œil attentif ne puisse y découvrir quelques taches et quelques imperfections : je suis persuadé que les contemporains d'Horace remarquoient, dans ses *odes*, des défectuosités que dérobent à nos regards l'antiquité de

l'idiome et l'admiration des siècles; on peut affirmer au moins que toutes ses compositions ne sont pas d'une égale force : c'est ce que pourroit prouver l'exemple de notre grand lyrique, dont l'essor ne se soutient pas toujours avec le même bonheur. Mais cette perfection absolue, qui ne se trouve pas dans les ouvrages même des plus beaux génies, l'exigera-t-on de leurs traducteurs les plus heureux? Dans la traduction de M. de Wailly, tout n'interdit pas assurément l'idée et l'espérance du mieux : son travail offre beaucoup d'odes, et encore plus de strophes qui, sans tomber jamais trop au-dessous de ce qu'on peut demander à l'art de traduire, n'ont toutefois rien de décourageant. Le nouvel interprète d'Horace ne lutte pas avec un succès égal contre son modèle, dans toutes les parties de sa copie; ses sueurs ne sont point partout également fécondes : il y a même quelques détails assez rares, à la vérité, où pourroit aisément triompher la critique, et qui ne seront que trop bien aperçus par l'envie. Mais le nombre des morceaux dans lesquels le traducteur me semble avoir rempli tous ses devoirs et satisfait à toutes les conditions de son entreprise, est tel que la témérité seule pourra, je crois, désormais vouloir entrer et moissonner dans un champ, qu'il me paroît avoir épuisé et fermé : des cinquante-huit odes que renferment les deux premiers livres d'Horace, et que M. de Wailly a traduites, il en est quarante à peu près qu'à mon avis on ne parviendra jamais à mieux traduire en vers : certes, elles sont loin encore, malgré le rare mérite dont elles brillent, de retracer dans leur totalité, une image complète de l'original; mais ses traits principaux y sont rendus avec une fermeté, une correction, une chaleur

et un éclat de style qui, selon moi, doivent exclure à l'avenir toute rivalité. Je voudrois pouvoir les transcrire et les citer toutes ici, en preuve d'une assertion sur laquelle peut-être on élèvera d'abord plus d'un doute: car les bons ouvrages étant, par leur nature comme par le fait, beaucoup plus rares que les mauvais, la critique en est crue beaucoup plus volontiers, quand elle note ceux-ci, que lorsqu'elle proclame les autres.

Resserré dans des bornes étroites, et réduit à ne présenter que peu de citations, je prendrai, sans les choisir, deux odes de divers genres, dans le nombre de celles que je viens d'indiquer; la première est la trente-septième du premier livre :

Mes amis, buvons à plein verre,
Et que notre allégresse éclate à tous les yeux!
Oui, venez avec moi d'un pied libre et joyeux,
En cadence frapper la terre.

Qu'en ce jour le banquet des dieux
Des mèts les plus exquis soit orné par nos prêtres;
Dans les vastes celliers de nos sages ancêtres,
Choisissons les vins les plus vieux.

La joie étoit naguère un crime,
Lorsqu'une aveugle reine abandonnant son cœur
Au charme passager d'un succès imposteur,
Sous nos pas ouvroit un abime.

Au milieu des plus vils humains,
Confiant sa vengeance à cette troupe infâme,
Sa démence rêvoit le Capitole en flamme,
Et le massacre des Romains.

Mais son ivresse s'est calmée:
L'aspect de ses vaisseaux en proie au feu vengeur,
Des vins qui réchauffoient sa jalouse fureur,
Dissipa la vaine fumée.

La crainte apaisa ses transports,
Quand César la pressoit dans sa fuite rapide,
Et brûlant d'enchaîner ce monstre parricide,
Des rameurs hâtoit les efforts.

Tel sur la colombe tremblante,
Un aigle belliqueux fond du plus haut des airs;
Tel un cerf dans les champs que la neige a couverts,
Du chasseur fuit la course ardente.

Mais le sort ne put l'avilir:
D'un rivage ignoré loin de chercher l'asile,
Jaloux d'un beau trépas son courage tranquille
Contempla le fer sans pâlir.

Une femme bravant l'orage,
Dans son palais en deuil fit voir un front serein:
Son bras impatient d'absorber le venin,
Des serpens irrita la rage.

Fière d'une mort de son choix,
A César triomphant elle envia la gloire
D'attacher en esclave au char de la victoire
La sœur et la fille des Rois.

Je suppose que cette pièce, qui n'est pas la meilleure de toutes celles, où le traducteur a le mieux réussi, et que sa brièveté encore plus que son mérite m'a déterminé à placer ici sous les yeux du lecteur, parût isolément, et comme un essai détaché, quel ami des lettres, quel connoisseur ne formeroit le vœu de voir toutes les odes d'Horace ainsi traduites! Qui n'engageroit l'auteur à entreprendre un travail, auquel il sembleroit si bien appelé par son talent! Qui ne prédiroit la défaite de tous ses rivaux, et ne se le peindroit vainqueur dans l'avenir même, comme dans le passé! Hé bien, ce vœu est rempli, si je ne me trompe, cette espérance est réalisée: la traduction de M. de Wailly en est l'accomplissement: malgré le mélange de quelques pièces moins heureuses,

les gens de goût, les vrais juges le trouveront, je pense, dans une foule de morceaux non moins bien faits, mieux faits encore que celui qui vient d'être offert à leur suffrage. En voici un autre d'un coloris tout différent; c'est l'ode vingt-troisième du premier livre:

Pourquoi, jeune Chloé, me fuis-tu, plus légère
Qu'un faon dans les bois égaré,
Qui suit par vingt détours la trace de sa mère,
Dont sa frayeur l'a séparé?

S'il entend frissonner le mobile feuillage
Au souffle des vents printanniers;
S'il voit le vert lézard se frayer un passage
Dans les buissons hospitaliers;

Si son œil est frappé par l'ombre fugitive
Qui franchit l'espace avec lui,
Le cœur lui bat; il dresse une oreille attentive;
Son corps tremblant cherche un appui.

Mais suis-je donc un tigre altéré de carnage?
Crois-tu que j'en veuille à tes jours?
Ah! quitte enfin ta mère, et songe qu'à ton âge
Déjà l'on se doit aux amours!

Cette petite ode, si gracieuse et si fraîche, a été traduite aussi par le poëte Le Brun; mais sa traduction est bien inférieure à celle de M. de Wailly. Ce n'est pas la seule comparaison de la même espèce, et prise hors du cercle de ses rivaux naturels, qui lui soit avantageuse: il triomphe de tous les écrivains qui, sans se proposer de reproduire dans notre langue poétique toutes les odes d'Horace, se sont essayés à leur gré sur quelques parties de ses poésies lyriques. Il a vaincu M. de La Harpe lui-même, dans les traductions de l'ode à Pyrrha, de l'ode à Barine, de l'ode à la Fortune; et cette victoire est d'au-

tant plus glorieuse, qu'elle n'étoit pas aisée, et qu'on ne manquera pas de la lui contester.

Tant de considérations favorables au nouveau traducteur, si, comme j'ose l'affirmer, elles ne sont pas des illusions, résolvent avec honneur pour lui le problème que je me suis proposé, et promettent à son ouvrage la destinée qui caractérise les trois ou quatre bonnes traductions, dont notre littérature peut uniquement se vanter : c'est sans doute la seule gloire à laquelle prétend un homme aussi instruit, un écrivain d'un goût aussi éclairé que M. de Wailly, et c'est le seul objet de cet article. Je n'ai pas eu un moment l'idée de mettre le traducteur d'Horace en parallèle et aux prises avec ce poëte : il y a, il y aura toujours trop de distance entre les productions originales, que les Muses anciennes nous ont transmises avec un juste orgueil, et les copies que des plumes modernes s'efforcent d'en tracer quelquefois avec plus d'imprudence que de zèle : j'aurois pu mêler à ces observations plusieurs critiques particulières : il ne m'eût pas été difficile de relever quelques vers moins bien travaillés, quelques strophes moins finies, des impropriétés, des inélégances, des cacophonies, plusieurs odes même qui ont besoin d'être entièrement remises sur le métier; mais lorsque, dans un ouvrage, les perfections l'emportent de beaucoup sur les défauts, le devoir de la critique est d'insister sur les perfections. Je résume en deux mots ma pensée et mes deux articles touchant cette traduction, si honorable à la fois pour l'auteur et pour la compagnie savante, à laquelle il appartient : on n'a pas fait aussi-bien, on ne fera pas mieux.

LI.

Eloge de Blaise Pascal, par M. DE BÉLIME; discours couronné à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, dans sa séance du 4 mai 1816. — *Eloge de Bernardin de Saint-Pierre*, par M. PATIN, maître de conférences à l'Ecole Normale; discours qui a remporté le prix d'éloquence proposé par l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de la ville de Rouen.

28 juillet.

SI l'on a pu révoquer en doute l'utilité des Académies, si quelque-uns même ont pu la nier formellement, et pousser le paradoxe jusqu'à soutenir que ces établissements littéraires ne sont pas seulement inutiles, mais dangereux, il n'est pas surprenant que l'institution des prix académiques ait donné lieu à plus d'une contestation : est-il rien, toutefois, de plus innocent, au moins en apparence, que ces concours solemnels, où de jeunes poëtes et de jeunes orateurs, enflammés de la plus légitime émulation, viennent mesurer les forces de leur génie naissant, lutter de talent et d'esprit, et se disputer noblement les prémices de la renommée, et le premier sourire de la gloire? Quel usage paroît plus digne de plaire aux Muses, et plus favorable aux lettres? Si la littérature et les arts ont eu leur âge d'or, n'aimeroit-on pas à supposer que, dans ce siècle heureux, les talens étoient excités par de paisibles et doux combats, par de

généreuses rivalités, par de brillans concours, où le désir de vaincre et l'espoir de la couronne doubloient leurs moyens, et faisoient éclater toute leur puissance? Mais qu'est-ce que le progrès des temps n'a pas corrompu? Les Académies, s'étant écartées de leurs voies naturelles, ont entraîné sur leurs pas les jeunes littérateurs, qui briguoient leurs suffrages et leurs palmes: l'esprit de parti, l'intrigue, les passions politiques, les manéges des coteries se mêlèrent à ces jeux de l'esprit, à ces purs et nobles exercices, auxquels ils sembloient étrangers, et firent naître toutes ces censures, toutes ces réclamations, quelquefois très-justes, quelquefois exagérées, que, par leur nature, de telles institutions ne devoient jamais provoquer : l'Académie française, spécialement, au lieu de se borner à ses vraies attributions qui la constituoient le centre du goût en littérature, devint, depuis 1760 jusqu'au renouvellement opéré l'année dernière, le foyer des plus pernicieuses théories philosophiques, et des doctrines les plus anti-sociales: la première condition pour obtenir ses couronnes étoit généralement de sacrifier à ses opinions; et cette condition, si capable d'altérer les sentimens les plus droits et les dispositions les plus honnêtes, fermoit, aux esprits plus jaloux des priviléges de leur indépendance qu'avides de l'honneur du prix, une lice pour eux sans espoir. Les Académies de province, éloignées du principal théâtre des menées et des intrigues, se préservèrent, jusqu'à un certain point, de la contagion de ce scandaleux exemple, et méritèrent moins ce reproche en conservant plus d'impartialité; et les Académies de Rouen et de Toulouse en particulier, ont toujours gardé quelques traits de cette innocence primitive, de cette

pudique équité, de cette candeur antique, qui jamais n'auroient dû cesser d'être le premier charme des lettres et le premier mérite de ceux qui les cultivent; de ceux surtout qui sont chargés de veiller avec soin sur un si précieux dépôt. Rarement les sujets proposés par ces deux compagnies ont paru des appels aux passions du moment, et des triomphes préparés aux idées d'un parti, aux caprices d'une coterie ou d'une secte; et l'on peut dire que, plus rarement encore, leurs décisions ont été suspectes de prévention ou d'injustice : les modestes lauriers qu'elles décernent n'en ont qu'un éclat plus pur. Mais il est temps de parler des deux compositions qu'elles viennent de couronner: l'une est d'un écrivain déjà mûr, et qui déjà s'est fait connoître par un Eloge de Massillon; l'autre est d'un jeune littérateur qui, pour la première fois, vient d'essayer, et de montrer son talent.

Eloge de Pascal, par M. de Bélime.

Ce grand et difficile sujet, si digne de tenter nos écrivains les plus distingués, et si capable d'épuiser tous leurs efforts, a été remis pendant deux ans, et l'ouvrage auquel enfin l'Académie de Toulouse a donné le prix, satisfait le lecteur, sans remplir toute son attente: il suppose beaucoup de mérite dans l'orateur, et ne sert toutefois qu'à faire mieux sentir tout ce qu'il y avoit de hauteur et de majesté dans le sujet. M. de Bélime a réussi : il a fait bien, mais en laissant désirer le mieux; le succès de son travail n'est point resté trop au-dessous de la beauté de sa matière; mais il ne l'a point, à beaucoup près, égalée. Quand on lit son discours, l'esprit

est content de ce qu'il y trouve, et inquiet de ce qu'il n'y trouve pas : de page en page, de morceau en morceau, on poursuit, pour ainsi dire, toujours Pascal dans cette composition, et on ne l'atteint jamais. On jetteroit de dépit un discours où l'on remarqueroit moins de qualités estimables : l'estime défend seule ici de l'indignation ; la clarté peu commune, la correction, l'élégance, la justesse, le bon sens et le bon goût qui règnent dans ce discours, interdisent de pousser trop loin le regret de n'y pas rencontrer des traits de cette éloquence mâle et forte, dont l'énergie peut seule dignement célébrer le génie d'un des hommes les plus extraordinaires qui jamais aient paru dans les sciences et dans les lettres. On voit que M. de Bélime sait tout ce qu'il faut savoir, pour apprécier et louer convenablement le géomètre du premier ordre, le physicien qui arrache à la nature d'importans secrets, le penseur profond, l'écrivain supérieur, qui, dès son premier pas, portant notre langue au terme de sa perfection, réunit la naïveté de Térence, le comique de Molière, l'imagination de Bossuet, la dialectique, la verve et la véhémence de Démosthène. Il ne manque qu'une chose au panégyrique, mais une chose essentielle : cette élocution, cette expression, qui met de niveau ce qu'on dit avec ce qu'on sent et avec ce qu'on sait. Le peintre de Pascal a dessiné purement les contours de son modèle ; mais sa touche, plus exacte que vigoureuse, n'en a ni peint ni rendu le ton, l'effet, l'attitude, la physionomie : l'éloge oratoire de Pascal est encore à faire.

Le plan de M. de Bélime n'est que simple et raisonnable : l'orateur suit pas à pas son héros dans la carrière qu'il a parcourue ; cette marche ne demandoit pas une

grande force de tête; et, dans un pareil sujet, peut-être voudroit-on un ensemble plus savamment et plus fortement conçu : on aime à retrouver, dans le panégyriste d'un écrivain quelques-unes des qualités du grand génie qu'il entreprend de louer; la raison en est très-naturelle : on suppose que nous ne sentons bien les différens genres de mérite qui élèvent un homme au-dessus du vulgaire, que par les analogies qui nous rapprochent de ses perfections. Cette supposition n'est sûrement pas entièrement vraie; mais il est certain que quelques louanges que prodigue, par exemple, à Démosthènes, un orateur foible et froid, languissant et décousu, je consentirai difficilement à croire qu'il soit un véritable et sincère appréciateur de l'orateur athénien : un poëte de mauvais goût peut-il louer de bonne foi Boileau, Racine, ou Virgile? Si un écrivain célébroit d'un style mort l'éloquence de Bossuet, pourrois-je m'imaginer qu'il la sent? La première convenance, dans les Eloges des écrivains, est donc un certain rapport entre le panégyriste et son héros. Pascal fut un génie très-profond : je voudrois donc remarquer quelque profondeur dans la conception de l'ouvrage consacré à sa gloire; cette méthode, si c'en est une, qui se traîne à la suite des époques et des faits, trahit la foiblesse ou accuse la négligence du panégyriste. Il falloit ici plus d'effort : il falloit traiter plus grandement un si grand sujet, il falloit le méditer davantage; et, de cette méditation seroit sorti un plan moins timide, et mieux proportionné aux moyens de l'orateur, et à l'importance de la matière. Je suis persuadé que M. de Bélime, dans cette partie, n'a pas fait l'épreuve de toutes ses ressources.

Son talent se déploie avec plus de bonheur et d'éclat

dans les détails, quoiqu'ils n'offrent aucun de ces aperçus, qui semblent se présenter en foule, au seul nom de Pascal, et qu'ils soient remplis de vues plus justes que frappantes. Il y a partout plus de sagesse que de vigueur et de nerf, plus d'élégance que d'énergie, plus de lumière que de profondeur : le style est partout harmonieux et clair; mais la couleur en est un peu terne. Ce n'est point pour prouver cette critique, mais pour justifier mes éloges, que je transcris le morceau suivant, dans lequel l'orateur compare entre eux Montaigne et Pascal : « Montaigne, dit-il, accoutumé dès l'enfance, « et sous le toit paternel, aux doux accens du plaisir, « nourri de *l'essence la plus délicate* de la philosophie « grecque, ami du repos, de la gaîté, de l'indépen- « dance, tout brillant d'imagination, devoit s'aban- « donner à la séduction d'une morale, qui flattoit ses « goûts, berçoit mollement son existence, embellissoit « la Sagesse, et lui donnoit l'aimable cortége des Grâces; « Pascal, élevé dans des principes sévères, occupé jour « et nuit de profondes méditations sur les sciences, « étranger à toutes les jouissances, hors celle de la pen- « sée, précipité par son génie ardent dans les plus som- « bres abstractions des doctrines ascétiques, devoit re- « pousser avec horreur des maximes contraires à la pu- « reté du christianisme. Tous deux connurent très-bien « l'imperfection de la raison; mais ils ne s'accordèrent « pas sur les moyens de se garantir de ses erreurs : « l'un se jeta avec nonchalance dans les bras du scep- « ticisme; l'autre invoqua les secours et les lumières de « la foi. Montaigne fatigue ses lecteurs par son doute « continuel, et les livre à une perplexité désolante; « Pascal, en les rattachant à des idées positives et d'un

« ordre supérieur, affermit, élève leur esprit, épure, « ennoblit leurs sentimens : on peut reprocher au pre- « mier trop de mollesse dans ses principes ; au second « trop d'inflexibilité dans sa philosophie : la religion, « qui en forme la base, est plus indulgente, et sait « mieux compatir à notre foiblesse. »

M. de Bélime est un bon écrivain : le passage que je viens de citer suffiroit pour le prouver. L'éloge de Massillon, publié il y a quelques années par le même auteur, et dont j'ai rendu compte dans ce Journal, en est également une preuve. La réputation de cet orateur n'est pas égale à son mérite : il cultive probablement les lettres dans ce calme modeste, et dans cette paisible obscurité, qui dérobent les talens au bruit et à la renommée; il laisse à ses productions le soin de sa gloire : sa confiance n'est pas trop mal placée; il faut le féliciter du succès qu'il vient d'obtenir à l'Académie des *Jeux Floraux*, et peut-être le plaindre d'avoir eu à se mesurer avec un sujet plus fort que lui :

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus. . . . . !

Eloge de Bernardin de Saint-Pierre, par M. Patin.

PASSER de Pascal à M. Bernardin de Saint-Pierre, c'est, en quelque sorte, descendre d'une de ces montagnes sourcilleuses, dont la hauteur semble dominer le monde, et dont le front touche aux cieux, pour entrer dans une humble, mais agréable prairie, où la nature étale tout ce qu'elle a de plus gracieux et de plus aimable : rien n'est mieux approprié au début, et au premier essai d'un jeune ami des lettres, qu'un sujet doux

et riant. Celui qu'a traité M. Patin, n'offroit que des fleurs à cueillir : la guirlande qu'en a su former son talent naissant, n'est pas sans grâce. M. de Saint-Pierre est assez bien peint dans ce discours; mais le jeune orateur ne possède pas encore l'art de ramener vers le point principal de la composition ces accessoires qui l'ornent, et qui l'enrichissent : son coup d'œil paroît, en conséquence, manquer d'étendue; son travail n'a pas de grandeur; son ouvrage semble un peu maigre et un peu mesquin : on voudroit plus d'idées, plus de rapprochemens, plus de rapports saisis, indiqués, ou développés entre l'objet dont l'orateur s'occupe, et ceux qui l'avoisinent, et qui y touchent : il marche, pour ainsi dire, sur une pelouse molle et fleurie, mais étroite et bornée, sans porter ses regards sur ce qui l'environne; l'âge, l'expérience, et l'instinct du talent apprendront à M. Patin que les limites d'un sujet ne sont jamais posées si près de son centre, et que le génie du poëte ou de l'orateur doit féconder encore la matière la plus féconde.

Il y a du naturel, de l'élégance, de la mélodie, dans son style; on y souhaiteroit peut-être plus de mouvement et de variété. Le coloris est généralement un peu monotone; mais quelquefois il a de l'éclat; le passage suivant en est la preuve : « Assez long-temps, dit l'ora-« teur, nos poëtes ont reposé leurs amans sur le bord « des ruisseaux, dans les prairies, et sous le feuillage « des hêtres. M. de Saint-Pierre veut en asseoir sur le « rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des « bananiers, des cocotiers, et des citroniers en fleurs; « *il ne manque*, ajoute-t-il, *à l'autre partie du Mon-« de, que des Théocrites et des Virgiles*.... Ah ! pour-

« quoi ces belles contrées envieroient-elles aux nôtres « cet avantage? n'ont-elles pas aussi leur peintre; et, re-« produites à leur tour dans les descriptions enchantées « de Bernardin de Saint-Pierre, n'ont-elles pas ravi « notre imagination par la magnificence et la nouveauté « des spectacles offerts à nos regards? Les cieux qui les « éclairent, les végétaux qui les couvrent, les sites qui « les décorent, ont rajeuni les tableaux de notre litté-« rature; et leurs beautés étrangères, transplantées en « quelque sorte par une main habile, semblent être de-« venues des productions de notre sol: au milieu de tant « de richesses, la Muse pastorale n'a point regretté les « champs fortunés de la Sicile et de l'Italie, et, en pre-« nant possession de ses nouveaux domaines, elle y a « trouvé, avec surprise et avec joie, d'aussi riantes prai-« ries, que celles de Mantoue et de Syracuse, d'aussi ma-« jestueux ombrages que ceux de l'Arhétuse et du Min-« cio : elle y a célébré des noms qui nous sont devenus « plus chers que ceux de Daphnis et de Galatée. »

Aucune trace de mauvais goût ne corrompt la pureté de la diction dans cet *Eloge :* il ne sera point désavoué par cette excellente et célèbre écolenormale dont M. Patin fut un des élèves, à laquelle il appartient encore aujourd'hui comme maître, et d'où sont déjà sortis de jeunes écrivains de la plus brillante espérance, dans des genres très-divers, tels que MM. Cousin, et Charles Loyson. Le succès de M. Patin ne sera pas mis au rang de ces succès honteux, que l'oubli de tous les principes littéraires rend maintenant si communs.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ANNÉE 1813.

Page

ANNÉE 1814.

ANNÉE 1815.

ANNÉE 1816.

ANNÉE 1817.

Fin de la Table du quatrième volume.

18


Digitized by Google

